SERMONS PRÊCHEZ

DEVANT

SON ALTESSE ROÏALE

MADAME

LA DUCHESSE D'YORCK.

A l'usage des capucins de chatillion

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE, de la Compagnie de JESUS.

TOME TROISIE'ME.

A LYON,

Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD,

M. DC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce troisiéme Volume.

SERMON QUARANTE-TROISIE'ME,

Pour le deuxiéme Dimanche de l'Avent. Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme, par un Seigneur de la premiére qualité.

L'Etablissement de l'Eglise est le plus grand de tous les Miracles qui les renferme, & les surpasse tous; Ce projet ne pouvoit s'exécuter naturellement, quelques moïens humains qu'on eût peû emploïer, son exécution est donc un miracle tout visible: On n'y a emploïé nul moïen humain, ce qui rend le miracle encore plus surprenant; on y a emploïé des moïens tout opposez. Des moïens qui dans l'ordre naturel devoient être des obstacles invincibles. C'est là le comble de la merveille.

SERMON QUARANTE-QUATRIE'ME,

Pour le troisiéme Dimanche de l'Avent. Fait à l'occasion de l'abjuration du Calvinisme, par une personne de qualité, & toute sa Famille.

Dieu attend une tres-haute perfection de ceux qui portent le Nom de Chrêtien, ils doivent aussi s'attendre à des grands châtimens, s'ils n'en ont que le Nom.

SERMON QUARANTE-CINQUIE'ME,

Pour les derniers jours de Carnaval.

Un Chrêtien doit renoncer à tous les divertissemens du monde; Il doit se contenter précisément de ceux qui peuvent être & necessaires à la nature & utiles même pour le salut.

SERMON QUARANTE-SIXIE'ME,

Pour les derniers jours de Carnaval.

L'affaire du salut est l'unique affaire du Chrêtien, qui mérite son application, qui seule demande toute son application; & qui seule dépend de son application.

SERMON QUARANTE-SEPTIE'ME

Pour les derniers jours de Carnaval.

Quoi que la Foi ſoit une vertu de l'entendement ; le peu de foi ne laiſſe pas d'être un vice de la volonté, qui aime-mieux laiſſer l'entendement dans ſon ignorance que l'obliger comme elle pourroit de ſe ſoûmettre à la verité connuë, elle le porte même à ſe revolter contre toute ſorte de lumieres.

SERMON QUARANTE-HUITIE'ME,

Pour les derniers jours de Carnaval.

Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrétien ; ſervant le plus-grand de tous les Maîtres, dans le plus ſaint de tous les états, & contre le plus-grand de tous les ennemis.

SERMON QUARANTE-NEUVIE'ME.

De la Mort.

La Mort nous reduit au méme état où nous étions dans le ſein de nos Méres, en nous dépoüillant de toutes choſes ; Elle nous rappelle au méme état que nous étions avant que d'étre conçeûs en reduiſant nos corps à la bouë dont ils étoient formez ; Elle nous fait revenir au méme état ou nous ſerions ſi nous n'avions jamais été au monde ; en nous effaçant entierement de la memoire des hommes.

SERMON CINQUANTIE'ME,

De la neceſſité de ſe préparer à la Mort.

Il eſt important de ſe préparer à bien mourir, & il eſt inutile de renvoïer cette préparation à la Mort.

SERMON CINQUANTE-UNIE'ME.

De la maniére de ſe préparer à bien mourir.

Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, il faut faire ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort; il faut faire préſentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort.

SERMON CINQUANTE-DEUXIE'ME,

De la Penitence differée à la Mort.

Ceux qui renvoïent la Penitence à l'extremité de la vie hazardent tout, parce qu'il n'eſt nullement probable que Dieu leur pardonne à la mort, il paroît méme qu'ils veulent tout perdre, puis qu'il eſt abſolument faux & contraire à l'Evangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers momens.

SERMON CINQUANTE-TROISIE'ME.

Du Iugement Universel.

Il est necessaire qu'il y ait un Iugement Universel, auquel Dieu se fasse justice, justifiant sa conduite à l'égar des bons qu'il persecute en ce monde & des reprouvez qu'il punit en l'autre, il doit aussi cette justice à ses fideles serviteurs, dont il doit faire connoître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs & la sagesse des sentimens.

SERMON CINQUANTE-QUATRIE'ME.

Du Iugement Universel.

Au jour du Iugement Universel, le pecheur sera parfaitement découvert par le rigoureux examen qui sera fait de toutes les consiences ; il sera entiérement détrompé par les autres circonstances de ce Iugement.

SERMON CINQUANTE-CINQUIE'ME.

De l'Enfer.

En Enfer les Méchans souffrent durant toute l'éternité, & ils endurent en méme tems les peines de tous les tems, le tems présent les accable par le sentiment de leurs peines, qui leurs causent des douleurs inconcevables, le passé les tourmente par le souvenir de leurs crimes qui les engagent à un souvenir amer & sterile, l'avenir par la veûë de sa durée in-

finie les porte à un horrible desespoir.

SERMON CINQUANTE-SIXIE'ME,

De la Prédestination.

De quelque maniere qu'on explique la Prédestination des hommes, il est certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de sauver tous les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut.

SERMON CINQUANTE-SEPTIE'ME,

De la fuite du Monde.

Il est mal-aisé d'être engagé dans le monde & de ne s'y pervertir pas, il est mal-aisé de s'y convertir à moins qu'on s'en retire.

SERMON CINQUANTE-HUITIE'ME,

On ne doit servir qu'un Maître.

Nous ne pouvons pas servir Dieu & le monde en même tems, & quand cela se pourroit nous ne le devrions pas faire.

SERMON CINQUANTE-NEUVIE'ME,

Du soin du Salut.

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus nécessaire & le plus seûr pour y réüssir qui est

Dieu, on en a moins encore dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la comte pas même pour une affaire.

SERMON SOIXANTIE'ME,

Du Peché Veniel.

Les petits pechez sont tous mortels, en ce sens, qu'ils conduisent à la mort de l'ame, qu'ils disposent au peché mortel, & obligent Dieu, dont ils tarissent les graces, de le permettre, ils disposent l'homme dont ils épuisent les forces, à le commettre.

SERMON SOIXANTE-UNIE'ME,

Du Peché Mortel.

La cause du Peché dans l'homme qui le commet, est une haine mortelle contre Dieu, l'effet du peché dans Dieu contre qui il est commis, est une haine infinie contre l'homme.

SERMON SOIXANTE-DEUXIE'ME,

De la Consience.

La Consience fait continuellement une trés-grande peine au pecheur par ses réproches amers, & lui cause une mortelle fraïeur par ses terribles menaces.

SERMON SOIXANTE-TROISIE'ME.

De la Recheûte.

Quiconque retombe a ſujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien relevé, il a ſujet de craindre qu'il ne ſe relevera jamais.

SERMON SOIXANTE-QUATRIE'ME.

De l'Habitude vicieuſe.

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuſe, n'en ſortira pas quand il le voudra; quiconque pourtant y eſt engagé en ſortiroit s'il le vouloit bien.

Fin de la Table du troiſiéme Volume.

SERMON LXIII.

POUR LE DEUXIE'ME DIMANCHE DE L'ADVENT:

FAIT A L'OCCASION DE l'abjuration du Calvinisme, par un Seigneur de la premiére qualité.

Tu es qui venturus es : an alium expectamus ?

Est-ce vous qui devez venir : ou s'il nous en faut attendre un autre. S. Matt. ch. 11.

L'établissement de l'Eglise est le plus-grand de tous les miracles, qui les renferme & les surpasse tous ; ce projet ne pouvoit s'executer naturellement quelques moïens humains qu'on eust pû emploïer, son execution est donc un miracle tout visible : on n'y a emploïé nul moïen humain ce qui rend le miracle encore plus-surprenant ; On y a emploïé des moïens tout opposez ; Des moïens qui dans l'ordre naturel devoient étre des obstacles invincibles, c'est là le comble de la merveille.

LORS que le Fils de Dieu commença à paroître dans la Iudée, & à y précher une loi nouvelle, il ne pouvoit pas trouver étrange qu'on

le supplia de faire connoître ce qu'il étoit, & que pour s'attacher à sa personne on attendit qu'il eust donné des marques de sa Mission. Aussi voïons-nous dans nôtre Evangile, que deux disciples de Saint Iean-Baptiste étant venus à lui de bonne foi, pour s'éclaircir sur un point de cette importance, bien-loin de les rebuter il voulut bien faire des miracles à leurs yeux, & ressusciter même des morts. Mais il est étrange qu'aprés avoir donné des preuves si éclattantes de sa Divinité, aprés que ces preuves ont éte receûës de toutes les nations & barbares & civilisées il se trouve encore des personnes qui cherchent de nouvelles convictions, & qui osent demander à Iesus-Christ, s'il est veritablement le Fils de Dieu; Si c'est par lui que nous pouvons être sauvez. *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

Oüi, Messieurs, il n'y a que trop d'incredules au siécle où nous sommes, qui pour croire en Iesus-Christ, osent demander qu'on leur fasse voir des miracles, il y a même des fidelles relâchez qui semblent en attendre pour changer de vie, & qui disent tous les jours qu'ils seroient des Saints, s'ils avoient veû quelque chose d'extraordinaire & qui surpassa les forces de la nature. *Generatio prava & adultera signum quærit.* Tous ceux dont le vice a gâté les mœurs, *Generatio prava*, tous ceux en qui la corruption des mœurs a comme étouffé la religion. *Et adultera.* Tous ces gens-là voudroient des miracles: & en effet ils leur sont plus-nécessaires qu'ils ne pensent. Il faut un grand miracle pour les convaincre, il leur en faut un plus-grand encore pour les convertir. Pour les

convaincre, j'ai dessein de les satisfaire & de leur faire voir enfin un miracle, mais un miracle tout visible, un miracle que les plus-opiniâtres ne sauroient nous contester, le plus-surprenant, le plus-illustre qui ait été fait pour établir la loi du Sauveur, & c'est l'établissement-même de cette Loi. Pour les convertir, il faut avoûër que nous n'avons pas d'autres armes que la priére; mais quel prodige cette priére n'est-elle pas capable de faire? sur tout si elle est soûtenuë du credit de MARIE à laquelle nous avons coûtume de nous addresser. Disons lui donc avec l'Ange. *Ave Maria.*

Je ne m'étonne pas qu'à la naissance de l'Eglise il se soit fait un si grand nombre de miracles. Il en falloit beaucoup pour obliger les hommes à croire des choses aussi obscures que celles que nous croïons, & d'une foi aussi ferme que celle qu'on exige de tous les fidelles. Mais je ne suis pas du sentiment de ceux qui croïent, que ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu ont entiérement cessé. Quand nous ne verrions plus de demons chassez des corps, plus de guerison surnaturelle, plus de prophetie; il y aura des miracles dans l'Eglise autant de tems que l'Eglise subsistera, elle est elle-même un miracle permanent & immortel, qui nous confirme la verité des premiers, qui les renferme tous, & qui les surpasse tous. IESUS CHRIST qui avoit dessein de substituer ce dernier prodige à tous ceux que les Apôtres avoient operez; IESUS-CHRIST, dis-je, n'a rien oublié pour le rendre incontestable. C'auroit été une grande merveille que l'établissement du Christianisme, quelque voïe qu'on eust prise pour le

fonder ; mais de-peur qu'il ne parut en quelque ſorte l'ouvrage de l'homme, il a réjetté toutes les voïes ordinaires qui auroient pû faciliter cette entrepriſe ; pour rendre encore plus-viſible la main de Dieu qui la conduiſoit, il l'a executée par des voïes entiérement oppoſées, il a fait ſervir à ſon deſſein tout ce qui ſembloit le plus-capable de le détruire. Voila, Meſſieurs, trois circonſtances de l'établiſſement de l'Egliſe, deſquelles j'ai deſſein de vous donner des preuves dans ce diſcours, pour vous faire voir que cét établiſſement eſt le plus-grand de tous les miracles.

Premiérement, fonder l'Egliſe c'étoit un projet qui ne pouvoit s'executer naturellement, quelques moïens humains qu'on y euſt pû emploïer, & par conſequent l'execution de ce projet eſt un miracle tout viſible. En ſecond lieu, on n'y a emploïé nul moïen humain, voila qui rendra le miracle encore plus-ſurprenant. En troiſiéme lieu, on y a emploïé des moïens tout contraires, des moïens qui dans l'ordre naturel devoient être des obſtacles invincibles, c'eſt-là le comble de la merveille, & pour le dire ainſi, le miracle du miracle même. Ces trois veritez feront les trois parties de ce diſcours.

Répreſentez-vous, s'il vous plaît, Meſſieurs, la confuſion extréme où l'on vivoit à l'égar de la religion, lors que le Fils de Dieu ſe fit homme, il n'y avoit point de créature ni au ciel ni ſur la terre, depuis les plus-nobles juſqu'aux plus-viles, qui n'euſſent des temples & des autels en quelque partie du monde. Là, c'eſt le Soleil qu'on adore ; ici, c'eſt la lune, ailleurs c'eſt un homme, une femme, un

petit enfant. Il y a des païs où l'on offre des ſacrifices aux mêmes animaux, que l'on ſacrifie aux autres Dieux. Il y en a où les inſectes qui rampent ſur terre, ſont élevez ſur l'autel ; ce peuple plie le genou devant un cheſne, cét autre donne de l'encens à un oignon, cét autre revére un fantôme que ſon imagination lui a formé dans le ſommeil. Il y a des nations qui reconnoiſſent toutes ces fauſſes divinitez. Il y a des ſectes qui n'en reconnoiſſent aucune. Les uns ont un plein pouvoir de ſe faire des Dieux de tout ce qu'ils aiment, les autres prennent la liberté de dégrader les anciens dont ils ne ſont pas contens : Enfin on ne ſauroit dire juſqu'à quel point les erreurs s'étoient multipliées, autant de peuples, autant de provinces, autant de villes ce ſont autant de divinitez, autant de religions differentes.

Les choſes étant en cét état, il ſe préſente un homme qui a formé le deſſein de raſſembler tous les hommes dans une Egliſe, qui s'eſt mis dans l'eſprit de ne plus ſouffrir qu'une ſeule religion. Voila ſans doute un fort grand deſſein, il ſeroit plus-aiſé de faire parler un même langage à toutes les nations, de les reduire toutes ſous une même monarchie, les peuples aïant naturellement bien plus d'attache pour la religion qu'ils ont receûë de leurs péres, qu'ils n'en ont ni pour leur langue, ni pour la forme du gouvernement politique. Mais par quelle voïe cét homme extraordinaire ſe propoſe-t-il d'executer ſon projet? Peut-être qu'il compoſera ſa nouvelle loi du debris de toutes les autres? Il trouvera un biais pour les accorder. Il imitera l'artifice de Mahomet, qui pour attirer dans ſa

secte & les Iuifs & les Chrêtiens, n'a rejetté ni JESUS-CHRIST, ni Moïse, qui a retenu quelque chose de l'ancienne loi, & quelque chose de la nouvelle. Non, Messieurs, la religion que cét homme veut établir, sappe jusqu'aux fondemens toutes les autres religions, ce n'est point en accordant les opinions, qu'il prétend de réünir les esprits, c'est en les renversant toutes. A-t-on jamais oüi parler d'une entreprise plus-chimerique en apparence ? Il faut du moins que cette doctrine qu'il veut insinuer dans tous les esprits, soit extrémement plausible ? Nullement, il n'est rien au monde qui paroisse plus-opposé à la raison, rien qui soit en effet plus-contraire aux sens. C'est une Téologie qui est au dessus de toute intelligence humaine, & une morale qui semble surpasser toutes les forces de la nature.

Pour ce qui regarde la Téologie ou la créance, le Dieu de la nouvelle religion est homme comme nous-autres. Il ne se peut faire qu'on ne soit d'abord choqué d'une proposition si peu attenduë. Il le faut croire toutefois, & sans hésiter le moins du monde. De plus, c'est un homme qu'on ne connoît point, qui a vécû & qui est mort dans la Judée; qui a mené une vie obscure dans la boutique d'un pauvre artisan, & qui a fini ses jours par un supplice honteux. Un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu infame, un Dieu mort! Quel miracle s'il est reconnu pour le seul maître & du ciel & de la terre! Il l'a été reconnu, Chrêtiens Auditeurs, on a renversé toutes les statuës & de Iupiter & de Mars, pour mettre en leur place l'image de cét homme crucifié. On ne peut pas dire qu'on ait

diſſimulé l'ignominie de ſa mort ; au contraire on l'a publiée hautement, on a commencé par la à le faire connoître aux Gentils ; on en a fait le principal miſtére de la nouvelle créance, & bien-loin d'en être rebutté, on a reçeû avec reſpect juſqu'aux inſtrumens de ſon ſupplice, toute la terre a adoré la Croix a laquelle il avoit éte cloué.

Mais ce n'eſt encore là que le premier poinct. Un ſeul Dieu, & dans ce Dieu veritablement unique, trois Perſonnes effectivement diſtinctes l'une de l'autre, qui toutes trois ſont Dieu, & qui pourtant ne ſont pas trois Dieux. Comment prouvet-on cette verité, on ne la prouve point, on ne ſauroit même la prouver : Comment donc la croire ? Tout le monde la crûë aveuglement, fermement, conſtamment ; douze ou treize millions de perſonnes ont donné leur vie pour la ſoûtenir. Davantage, deux natures unies dans Jesus-Christ, à une même-perſonne. Une femme qui eſt mére, & qui ne laiſſe pas d'être vierge. Du pain changé en un corps vivant par la vertu d'une parole ; des accidens ſans ſoûtien, un homme inviſible, un homme reduit en un point, un même-homme préſent en dix mille endroits, & en même-tems : Enfin des ames ſpirituelles brûlées par un feu materiel, le retour de tous les morts à une nouvelle vie, leur immortalité, leur impaſſibilité, leur legéreté, leur ſubtilité aprés la réſurrection. Voila toute la philoſophie confonduë, tous les principes les mieux établis entiérement renverſez. Qui pourra ſe réſoudre à ſouſcrire à des dogmes ſi nouveaux, ſi peu vrai-ſemblables ? Qui, Chrêtienne Compagnie, tous les hommes, & les plus-groſſiers, &

les plus ſpirituels, & les idiots, & les ſavans, toutes les cours les plus-polies, toutes les academies les plus-celebres, tout cela ajoûtera foi à ces veritez ſi obſcures, tout cela condannera comme erreur, tout ſentiment qui n'y ſera pas conforme. Les Grecs les embraſſeront ces veritez, cette nation ſi ſavante & ſi orgueïlleuſe ; les Romains, les plus-ſuperſtitieux de tous les peuples, quoi-qu'ils croïent devoir à leurs Dieux l'Empire de l'Univers qu'ils poſſedent, ils renonceront à la créance de leurs aïeulx, & croiront ce qu'ils ne concevront pas.

Si nous qui avons été élevez dans cette religion, qui avons profité des lumiéres de tant de grands hommes, leſquels depuis plus de ſeize ſiécles nous ont précedez dans l'Egliſe, nous qu'on a accoûtumez dés l'enfance à ſoûmettre nôtre eſprit & nôtre raiſon : Si, dis-je, nonobſtant tout cela nous avons tant de peine à croire, ſi nôtre raiſon ne laiſſe pas de ſe revolter, ſi nôtre eſprit ſe trouble, s'il s'inquiete, s'il ſe défend ſi difficilement des doutes & de l'incredulité. Ces Philoſophes Païens accoûtumez à ne croire que ce qu'ils voïoient, accoûtumez à examiner, à contredire, à pointiller ſur toutes choſes, qui ſe faiſoient un honneur d'être inébranlables dans leurs ſentimens, qui ne ſe rendoient jamais qu'à des preuves évidentes & ſenſibles, que lors qu'ils ne pouvoient plus réſiſter. Penſez-vous qu'ils n'aïent eû nulle repugnance à croire des choſes ſi incroïables, à avoûër que toute leur Téologie étoit fabuleuſe, que juſqu'alors leur Philoſophie avoit erré, & tout cela ſans y être forcé par nul raiſonnement naturel,

ſans qu'on leur puſt bien faire voir qu'ils s'étoient trompez. Oüi ſans doute, Meſſieurs, ils ont eû de la peine à croire, ils ont d'abord traitté ce nouveau maître de viſionnaire & d'extravagant, ils ont reçeû ſes Diſciples avec riſée ; ils ſe ſont récriez, ils ont diſputé, ils ont écrit, on ne leur a rien répondu, on s'eſt contenté de leur dire qu'il falloit croire, & ils ont crû ſans contredire, ſans examiner, ils ſe ſont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur preſcrire.

Que tous les atées, tous les libertins, tous les heretiques s'élevent donc contre ma créance, voila un argument qui renverſe tous leurs ſophiſmes, qui les tourne même à nôtre avantage. Vous trouvez mille raiſons qui ſemblent combattre nos plus grands miſtéres : Oüi, mais malgré toutes ces raiſons, ils ont été crûs ces miſtéres, tout l'univers n'a pas laiſſé de les adorer. Doncques il faut dire néceſſairement, ou que tous les hommes ont été ſurpris, ce qui eſt même ridicule de penſer, ou qu'ils ont été éclairez d'une raiſon plus qu'humaine, qu'une vertu ſurnaturelle les a comme contraint de ſoûmettre leur eſprit : De ſorte que toutes les difficultez qui arreſtent les incredules, toutes les abſurditez qu'ils croïent découvrir dans la doctrine de la foi, tout ce qu'ils y trouvent d'apparentes contradictions, tout ce qui leur paroît nouveau, ſurprenant, contraire à la philoſophie, au ſens commun, inconcevable, impoſſible ; leurs plus forts argumens, leurs demonſtrations prétenduës ; tout cela bien-loin de m'ébranler dans ma créance, m'y confirme davantage, & m'y rend inébranlable. J'aurois plus de peine à me ſoûmettre, ſi j'en avois

moins à résoudre ces difficultez, tous les doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire. Toutes ces difficultez n'ont pas empéché la religion de s'établir; elle n'a pas laissé d'être reconnuë de tous les peuples pour la veritable religion, elle a été approüvée, elle a été embrassée de ceux même qui lui avoient opposé ces raisonnemens si redoutables, qui en avoient le mieux pénétré la force, qui les avoient mis dans un plus-grand jour. Il a fallu la sagesse & la puissance d'un Dieu, pour forcer l'esprit de l'homme indocile & présomptueux comme il est, pour reduire l'orgueil des savans à confesser des veritez qu'ils n'entendoient pas, qu'ils ne pouvoient concevoir, qui à leur égar avoient toutes les apparences de l'erreur & d'une erreur qui n'a rien de plausible, qui n'a pas même les déors ni la couleur de la verité.

Mais venons à la morale: On peut dire que c'est ici la pierre de touche. La plûpart des hommes suivront aveuglement toute sorte de doctrine, pourveû qu'on leur permette de suivre leurs passions. La licence est une amorce qui ne manque jamais d'attirer des partisans à ceux qui forment de nouvelles sectes. Quand on fait esperer à l'appetit une entiére liberté de se satisfaire, il a bientôt seduit la raison & éteint toutes les lumiéres de l'entendement. Qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra. C'est ainsi que les nations du monde les plus-éclairées & les plus-spirituelles sont tombées dans des erreurs trés grossiéres; elles ont adoré des Dieux fourbes, des Dieux adulteres, parce qu'elles étoient ravies de trouver jusques sur

leurs autels de quoi justifier les vices ausquels elles avoient plus de pente. C'est pour la même raison, que depuis l'établissement du Christianisme on n'a presque point veû d'heresiarque qui n'ait eû quelques disciples ; parce qu'il n'en est aucun, qui sous prétexte de réformer l'Eglise, n'ait toûjours relâché quelque chose de son ancienne severité. Mais si à des dogmes obscurs, incompréensibles, impénétrables, vous ajoûtez des commandemens penibles, une morale veritablement étroitte ; ce ne sera pas sans doute pour faire de grands progrez, & qui par cette voïe auroit gagné un grand nombre de sectateurs, il pourroit se vanter d'avoir fait un grand miracle. Messieurs, Jesus-Christ s'est servi de cette voïe, & il a été suivi de tout le monde. Qui a jamais enseigné une morale plus-rigoureuse que la sienne ? Quel vice peut-on dire qu'il ait flatté ? Est-il quelque passion qu'il ne combatte, qu'il n'aille chercher jusqu'au fond du cœur pour la détruire ?

Les hommes sont naturellement superbes ; voici une religion qui humilie non-seulement l'esprit en le reduisant à croire sans raisonner, mais encore le cœur en nous obligeant de nous soûmettre à toute puissance reglée, d'obéïr aux maîtres les plus-vicieux, les plus-bizarres, de nous accuser nous-mêmes de nos desordres, d'en souffrir la correction, d'en recevoir la penitence, de fléchir le genou devant un simple prêtre, qui à la réserve de l'Ordre sacré, n'a quelquefois rien que de méprisable en sa naissance & en sa personne, de reconnoître les pauvres pour nos fréres, de les honorer comme nous représentant la personne de nô-

tre Dieu, de les craindre même comme devant être nos juges. La colere est la plus-générale des passions, tout le monde y est sujet, & l'on trouve presqu'à chaque moment des occasions qui la reveillent. La nouvelle loi veut qu'on la reprime en toutes rencontres. Elle défend sous peine de l'enfer jusqu'aux paroles injurieuses ; si vous avez reçeû un soufflet, elle vous conseille de présenter l'autre jouë ; si l'on vous enleve vôtre manteau donnez encor l'habit plûtôt que d'en venir à des contestations qui pourroient alterer vôtre douceur. Cette loi bien-loin d'autoriser la vengeance condanne les plus-legers ressentimens ; elle ordonne de pardonner, d'oublier jusqu'aux plus-cruels outrages ; il faut soûaitter du bien à ses ennemis, leur en faire, leur en attirer du ciel par nos priéres. Il faut non-seulement les recevoir aprés en avoir été offencé, mais encore les prévenir, s'il est necessaire, les inviter, les forcer en quelque sorte à une veritable réconciliation. Elle combat l'avarice par l'obligation qu'elle impose de faire l'aumône, par le conseil de la pauvreté effective ; par le précepte de la pauvreté d'esprit. Elle attaque l'intemperance du goût par l'abstinence & par le jeûne. L'incontinence en la ressertant dans les bornes étroittes du mariage, défendant jusqu'aux regars, jusqu'aux desirs, jusqu'aux pensées impures & adulteres. Enfin elle arrache du cœur l'amour de la vie, voulant que nous soïons toûjours préts à mourir plûtôt que de renoncer la religion, plûtôt que de donner au déors le moindre signe d'inconstance, quand même on ne seroit point changé au fond de l'ame.

Voila, Messieurs, quelle est la morale de Jesus-Christ, c'est cette morale qui fait encore aujourd'hui tant de peine à nos incredules. Ils diront ce qui leur plaira pour se défendre, mais si l'on pouvoit consentir à quelque temperament, si on vouloit leur abandonner les mœurs & la discipline, il est certain que bien-tôt nous n'aurions ni atées, ni apostats, ni heretiques. Souffrez donc, s'il vous plaît, que je raisonne ici à peu-prés de la même-maniére que j'ai déja fait en parlant de la créance. Si ces regles font de la peine à ceux qui ont porté le joug dés leur plus-tendres années: Comment croïez-vous qu'elles doivent être reçeûës de tant de peuples infidelles, qui sont comme en possession depuis plusieurs siécles, d'accorder tout à leurs sens; qui adorent des Dieux vicieux, des Dieux qui bien-loin d'interdire la vengeance & la volupté, les autorisent, les consacrent par leurs exemples? Quelle apparence d'introduire une si grande réforme dans un monde si gasté? plûtôt que de porter les hommes à ce changement, ne leur fera-t-on pas changer de nature? Cependant ce changement s'est fait, & il s'est fait tout d'un coup. Le Christianisme avec ses dures loix a été reçeû par les peuples les plus-voluptueux, les plus-mouls, les plus-superbes, les plus-indociles, les plus-sauvages, les plus-emportez, les plus-brutaux. Ces commandemens que nos Réformateurs, que nos mauvais Chrêtiens trouvent impossibles, ont été acceptez des Romains, des Grecs, des Scites, des Persans, des Indiens, des Egiptiens, des Affricains, des Gaulois, des peuples du Mexique & de Canada. Ils n'ont

point été rebuttez par la ſeverité de cette morale ; elle n'a pas empéché qu'ils n'aïent embraſſé la foi du Sauveur aux dépens de leurs biens & de leurs vies.

Aprés cela, dit l'admirable Saint Auguſtin, quiconque demande encore des prodiges pour croire, il eſt lui-même un prodige, un monſtre d'incredulité de réſiſter aprés que tout l'univers s'eſt rendu. *Quiſquis adhuc prodigia, ut credat, inquirit ; magnum ipſe prodigium eſt, qui mundo credente, non credit.* Aprés un ſi grand miracle, je ne fais point de difficulté de dire ce que diſoit Richard de ſaint Victor à la veûë des autres merveilles qui furent faites à la naiſſance de l'Egliſe. *Domine ſi quod credimus, error eſt, à te decepti ſumus, nam ea quæ credimus confirmata ſignis & prodigiis fuere, quæ non niſi per te facta ſunt.* Seigneur, ſi je me trompe, je dirai que c'eſt vous qui m'avez trompé, car la converſion du monde que ma religion a operée en ſi peu de tems, ne peut étre l'effet d'une fauſſe religion, à moins que vous n'aïez prêté vous-même à l'erreur ce ſecours de vôtre puiſſance infinie.

Mais voulez-vous bien, Meſſieurs, que je vous diſe en paſſant, ce qui rend ma confience tout-à-fait inébranlable, voulez-vous que je vous diſe ce qui m'empéchera toûjours non-ſeulement d'héſiter au ſujet de la religion Chrêtienne, mais même de balancer entre les Sectes differentes qui la partagent aujourd'hui ? C'eſt cette même morale dont je viens de vous parler. Il me ſemble qu'à l'heure de la mort, je pourrai dire hardiment à Dieu : Mon Dieu, ſi j'ai pris le mauvais parti vous étes trop bon pour me faire un crime de mon er-

reur. Car enfin, ce n'est pas la plus-douce Loi que j'ai embrassée. Je trouvois bien-mieux mon compte par tout ailleurs ; pourquoi me serois-je assujetti à une discipline si gesnante, à tant d'observances penibles, si ce n'avoit été par le desir de vous plaire ? Pouvois-je craindre les surprises de l'amour propre dans le choix que je faisois, veû que ce même-amour propre, veû que toutes mes passions s'opposoient à ce choix de toutes leurs forces, & que j'aurois pris une autre route, si je les avois écoutées. Ie trouvois des religions qui me rendoient le juge de ma créance, & qui mettoient par là mon esprit en liberté. I'en trouvois qui dispensoient du jeûne, de la confession, des vœux les plus-difficiles, qui m'exhortoient à rompre mes chaînes & à prendre mes plaisirs. On m'ouvroit un chemin qui me devoit conduire au Ciel par la seule foi, sans qu'il fust nécessaire d'emploïer mes biens, d'user mes forces & ma vie en la prattique des bonnes œuvres. Ie trouvois des Docteurs qui donnoient tout à la grace, qui en me privant de l'usage de la liberté, me donnoient, à vrai dire, une liberté entiére de tout faire. I'ai appréendé d'entrer dans ces voïes, parce que je me sentois porté à les suivre par la pente de la nature : j'ai suivi la plus étroitte, celle qui m'engageoit à une plus grande vigilance, à une vie plus-mortifiée, plus-semblable à celle des Saints, plus-semblable à la vôtre ; ô mon Rédempteur ! seroit-il possible que vous me dannassiez pour cela, pour avoir préferé ce qui me faisoit le plus de peine ? *Domine, si quod credimus error est, à te decepti sumus.* Oüi mon Dieu, si j'avois erré, je serois tom-

bé dans un piége que vous-même m'aviez tendu. Vous aviez dit que le chemin étroit étoit celui qui menoit au Ciel, & il est tout visible que c'est ce chemin que j'ai tenu. Passons à la seconde Partie.

La Religion chrêtienne s'est donc répanduë dans tout l'univers, quelque incroïable que fust sa croiance, quelque impossibles que parussent ses préceptes. Quand pour faire un si grand progrés, & sur tout en trés-peu de tems, tous les moïens humains auroient été emploïez, ce seroit toûjours un grand miracle. Le grand Alexandre ne se rendit maître en dix ans de guerre que d'une partie de l'Asie, & il mena à cette entreprise les meilleures trouppes qui soient jamais sorties de la Grece; cependant on ne laisse pas de regarder Alexandre comme un homme tout extraordinaire, & l'histoire de cette conqueste a paru si surprenante à quelques-uns, qu'ils l'ont voulu faire passer pour une fable. Commment est-ce que la terre promise fut subjuguée par les Israëlites? Ne livrerent-ils pas des batailles, ne donnerent-ils pas des assauts, ne mirent-ils pas en usage & la force & l'artifice, leur armée n'étoit-elle pas composée de six cens mille combattans? Et néanmoins toute l'Ecriture crie au miracle, c'est le doigt de Dieu, c'est la main, c'est le bras du tout-puissant qui s'est signalé dans la reduction de cette belle Province. *Dextera Domini fecit virtutem; Dextera Domini confregit inimicos, in manu potenti & in brachio excelso.* Quand donc pour fonder le Roïaume de Jesus-Christ; on se seroit servi des mêmes moïens: ne seroit-ce pas toûjours un grand miracle, qu'un seul homme eust soûmis à sa

loi

loi toutes les monarchies du monde, qu'il fust venu à bout de ſe faire honnorer, ſe faire craindre, de ſe faire aimer de tout l'Univers ? Si c'étoit là l'effet, ou de la conduite, ou du courage, ou de l'éloquence d'un homme; qui ne diroit que cét homme ſeroit un prodige d'éloquence, un prodige de valeur & de ſageſſe.

Mais que doit-on penſer ? Que peut-on dire quand on fait réflexion que ce deſſein a été exécuté ſans pas un de tous ſes moïens ? Oüi, Meſſieurs, Jesus-Christ a aboli toutes les religions les plus anciennes, il en a ſubſtitué une nouvelle à leur place; il a impoſé un joug peſant à toute la terre; il s'eſt fait adorer d'un pole à l'autre, il a ſoûmis tous les ſouverains à un pauvre peſcheur, qu'il lui a pleû choiſir pour ſon Lieutenant, il a fait la capitale de ſon empire de la capitale du monde, tout cela ſans armes, ſans finances, ſans intrigues, ſans ruſe, ſans appui, ſans le ſecours ni de la politique, ni de nulle autre ſience humaine. Pour un deſſein ſi vaſte & ſi difficile, on a choiſi douze perſonnes de la lie du peuple, qui n'ont ni biens, ni autorité, ni credit, ni lettres, ni éducation, ni aucun talent naturel : voila toutes les forces de ce nouveau Conquerant.

Voïez les, s'il vous plaiſt ſortir du Cenacle ces douze Diſciples, & ſe mettre en chemin pour ſoûmettre toutes les nations à la croix. Quelles riſées n'exciteroient-ils pas, s'ils publioient le deſſein qui les tire de leur ſolitude ? Vous partez pour aller détruire l'Idolatrie : Quoi dans Aténes, dans Alexandrie, à Siracuſe, à Cartage, dans Rome-même aux yeux de ces rédoutables maîtres du mon-

de ! Pauvres gens ! Et où sont vos troupes ? Nous ne sommes que douze en tout. Vos armes ? Celui qui nous envoïe ne veut pas que nous portions même des bâtons pour nous défendre ? Vous voulez donc tout emporter à force d'argent ? Nullement, nous sommes pauvres, nous avons fait nôtre petite provision pour aujourd'hui, mais nous ne savons pas dequoi nous vivrons demain. Etes-vous fort versez dans la sience du discours ? Nous parlons nôtre langue naturelle, comme des gens de nôtre condition la peuvent parler, mais pour celle des païs où nous allons, nous l'ignorons entiérement. Quelle simplicité, quelle extravagance ? Cependant, Messieurs, ces idiots, ces extravagans se partagent toute la terre, ils la parcourent d'une extremité à l'autre, & la voila toute chrêtienne ; ce n'est plus qu'une seule Eglise, ce n'est plus qu'une grande Monarchie.

Je demanderois volontiers à ces grands génies, qui se piquent de rendre les veritables raisons de tous les évenemens, de découvrir tous les ressors dont on se sert pour avancer les plus-grandes & les plus-secrettes entreprises ; Je leur demanderois volontiers à quelle cause naturelle ils peuvent attribuër l'établissement de cette Eglise. *Super quo Basés illius soludatæ sunt ; aut quis demisit lapidem angularem ejus* ? Sur quels fondemens., par quelles machines un si merveilleux édifice à-t-il été élevé ? Qu'on cherche dans toutes les histoires & prophanes & sacrées, qu'on fouïlle dans tous les monumens les plus-curieux, pour découvrir, s'il est possible, dans cét établissement quelque trace de prudence, ou de force humaine ? Parlez

politiques vous qui pretendez reduire toutes choſes à vos regles, ſur quelle baſe le Trône de ce Peſcheur eſt-il appuié ? *Super quo baſes illius ſolidatæ ſunt ?* Pour peu qu'on veuille rechercher la naiſſance des plus grands empires, on trouve aiſément la ſource de leur grandeur. On voit comment c'eſt que Mahomet a mis en vogue ſon Alcoran. Il a eû à faire à des gens groſſiers & ſans lettres, il a préché les armes à la main un evangile tout conforme aux deſirs de la nature. Ie ne parle point des héréſies qui ont attaqué le Chriſtianiſme : on connoît leurs auteurs, on n'ignore pas les moïens qu'on a emploïez pour leur donner du credit. Ie ne vois pas que juſqu'ici on ait lieu de faire paſſer leurs progrez pour des miracles. Mais dans la propagation de la foi de Iesus-Christ, encore une fois, quels ſecours à-t on tiré ou de la ſageſſe ou de la puiſſance du monde ?

Il a donc fallu qu'un pouvoir infini s'y ſoit emploïé, qu'une main divine ait achevé un ſi grand ouvrage. *Dextera Domini fecit virtutem.* En effet, Meſſieurs, cette main divine a paru tout viſiblement. Nos Annales ſont remplies des merveilles qui ont operé la converſion des Gentils ; ce ne ſont par tout que gueriſons de malades ; que réſurrections de morts, que tempêtes ou émûës, ou calmées, au gré des Apôtres. Une même langue eſt entenduë de cent peuples differens. Tous les oracles deviennent muëts à l'arrivée d'un prédicateur evangelique ; tous les Démons ſortent des corps au ſeul nom de Iesus-Christ. Les idoles & les temples mêmes tombent par terre à la priére d'un ſimple chrêtien. Les lions affamez reverent

les Martirs qu'on leur donne en proïe. Le feu respecte les Vierges & consume les Païens, qui l'ont allumé. Un juge perd la parole en voulant prononcer une sentence ; un autre devient aveugle ; un autre est saisi par un Démon ; un autre tombe mort de dessus le trône. Voila, Messieurs, ce qui a forcé l'univers à croire ce que nous croïons : voila les argumens dont on s'est servi pour convaincre les infidelles. *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis ; sed in ostensione spiritus, & virtutis.* Que si vous me dites que c'est justement de la verité de ces miracles que vous doutez, je consens que vous demeuriez dans vôtre doute, je veux même qu'il vous soit permis de croire absolument qu'il ne s'est rien fait de tout cela. Le grand miracle que je préche devient encore plus-grand par vôtre incredulité ; car ne seroit-il pas encore plus surprenant, dit Saint Augustin, si on avoit pû porter tous les hommes à croire des choses si obscures, à en pratiquer de si penibles, à en esperer de si grandes, sans le secours de nul miracle. *Esset autem omnibus signis mirabilius, si ad credendum tam ardua, ad operandum tam difficilia, & ad sperandum tam alta, mundus absque mirabilibus signis inductus fuisset.* Il me suffit qu'on reconnoisse ce dont personne ne sauroit disconvenir, que nul moïen humain n'a été emploïé à l'établissement du Christianisme. Ce n'est pas encore assez, je m'en vais vous faire voir, qu'il s'est établi par tout ce qui sembloit le plus-propre pour le détruire ; C'est la troisiéme Partie.

Ceux qui on leu l'histoire Ecclesiastique, avec quelque soin, ont peû observer dans la plûpart des

héréſies qui ſe ſont élevées contre l'Egliſe, deux choſes aſſez remarquables. La premiére que leurs Auteurs tous ont été éloquens, & qu'ils ont tâché d'avoir des diſciples ſavans en l'art de parler. La ſeconde qu'ils ont preſque tous décriez le Celibat, & ont été les ennemis, ou déclarez, ou du moins ſécrets de la Chaſteté. Parmi les raiſons qu'on peut rendre de cette conduite, on peut dire qu'en cela ils ont pris les deux moïens les plus ſeûrs pour aumenter le nombre de leurs Sectateurs, l'éloquence qui attire les eſprits, & l'incontinence qui multiplie les corps.

Mais voïez, je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, combien les voïes de Dieu ſont éloignées de celles des hommes, & apprenez en même-tems à diſcerner les religions par leurs veritables caracteres. Jesus-Christ pour arriver au même but prend des routes tout oppoſées, la Simplicité & la Chaſteté. Pour la premiére, il veut que ſes Apôtres aillent annoncer l'Evangile aux nations du monde les plus ſavantes, qu'ils le préchent dans les Cours les plus-polies, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de les avoir choiſis ignorans, il leur défend encore d'uſer de préparation, de prévoir les choſes qu'ils ont à dire. L'Evangile-même qui contient toute la Philoſophie, & toutes les maximes du Sauveur: Qu'eſt-ce qu'il a de brillant ou d'emphatique, qu'a-t-il de ſemblable aux livres des Orateurs & des Philoſophes? Quand on voudroit ſe negliger à deſſein; qu'on s'appliqueroit à rejetter tous les ornemens du diſcours: pourroit-on jamais parler auſſi ſimplement que ce ſaint livre eſt écrit? Ne ſemble-t-il pas avoir été dicté par la ſimplicité-même?

N'eſt-ce pas une choſe bien digne d'admiration ; que le Verbe Eternel, la Parole ſubſtantielle de Dieu aïant à ſe faire entendre aux hommes, ait choiſi un ſtile ſi éloigné du faſte & de l'artifice des Orateurs, ſi éloigné-même de la grandeur, & de la ſublimité du ſtile de ſes Prophetes. Cependant, Meſſieurs, ce Livre a enſeveli & Platon & Ariſtote, il a triomphé de l'art de l'Eloquence de tous les Sophiſtes Grecs & Latins ; il s'eſt rendu maître de tous les eſprits, & de tous les cœurs.

Pour la Continence, non-ſeulement IESUS-CHRIST a été plus-pur que les Anges, non-ſeulement tous les Apôtres ont été chaſtes depuis leur vocation ; mais il a conſeillé cette chaſteté à tous les fidelles. Il envoïe de tems-en-tems comme des colonies de Chrêtiens pour peupler les ſolitudes, mais ce ſont des colonies de Vierges, qui s'engagent à vivre chaſtement juſqu'à la mort, & cette chaſteté qui ſemble être un obſtacle à leur multiplication, n'a pas empêché que dans le ſeul deſert de la Tébaïde on n'ait comté pour une-fois douze-mille Solitaires, tous enfans d'un même pére qui les avoit engendrez en IESUS-CHRIST. Voïez comme chaque Fondateur d'Ordre laiſſe le monde rempli de ſa poſterité ? N'eſt-ce pas une choſe merveilleuſe que les ſeuls enfans du grand Saint Benoît aïent eû en même-tems juſqu'à cinquante-deux mille monaſteres, & dans quelques-uns de ces monaſteres plus de deux mille religieux, ſans comter quinze mille maiſons de filles qui profeſſoient la même régle.

La Chaſteté n'eſt pas un fort bon moïen pour multiplier les hommes, mais la mort eſt un moïen

infallible pour en diminuër le nombre. Cependant la mort fait un effet tout contraire, en faveur de Jesus-Christ, elle devient feconde, & l'on peut dire qu'elle a été la mére & la nourrice du christianisme. Vous savez, Messieurs, que dans toutes les grandes entreprises, le chef est comme l'ame de laquelle tout dépend, que quelques préparatifs qu'on ait faits, quelques mesures qu'on ait prises pour l'éxécution, si celui qui en est l'auteur vient à manquer, tout est perdu, tout fond, tout se dissipe en un moment. Pour la fondation de la monarchie chrêtienne, c'est tout le contraire; si le chef ne meurt, & s'il ne meurt avec infamie, rien ne s'exécutera; c'est en se livrant soi-même à ses ennemis, c'est en se laissant crucifier, qu'il prétend venir à bout de tous ses desseins. *Oportuit Christum pati, & ita intrare in gloriam suam.* Ne soïez point troublez, mes disciples, du peu de fruit que j'ai fait jusqu'ici par mes prédications, & par mes miracles; les choses n'iront pas toûjours avec tant de lenteur? Aïez un peu de patience, il me reste un moïen seûr & infallible, pour attirer à moi tous les hommes. Quel est donc ce moïen, c'est ma Mort? *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* En effet jusqu'à la mort du Fils de Dieu, les Prêtres & les Pharisiens s'étoient opposez avec succés au progrés de la nouvelle doctrine. Mais le maître est-il crucifié? C'est un torrent qui s'enfle tout d'un coup, qui emporte toutes les digues, qui se répand avec impetuosité, & qui inonde toute la terre. Il est donc vrai que la mort a donné la naissance à la religion chrêtienne voulez vous voir comment elle lui a donné accroissement.

Cette Religion n'a pas plûtôt paru dãs le monde, que le monde entier s'est élevé contre elle pour la détruire. On a crié de toutes parts comme au feu, on a fait couler par tout des fleuves de sang pour étouffer cette étincelle, qui venoit comme de sortir des cendres de Jesus-Christ. Le feu n'a pas laissé de s'allarmer aux quatre coins de la terre. Saint Augustin comte jusqu'à quatorze grandes persecutions dans les deux premiers siécles de l'Eglise. Elle en a souffert une de la part des Iuifs, dix sous les Empereurs de Rome, une sous Iulien l'Apostat, une autre sous Valens, & la derniere dans la Perse sous le Roi Sapor. C'est-à-dire que durant plus de deux cens ans, quiconque vouloit embrasser la foi de Jesus-Christ, devoit se résoudre à perdre les biens, les emplois, les honneurs, la liberté, & même la vie. Tous les Apôtres, les premiers disciples du Sauveur furent d'abord emportez par cette tempête; ils moururent tous en diverses parties du monde. La Religion dont ils étoient comme les colomnes, selon toutes les apparences, devoit expirer avec eux. Toutefois la tirannie n'est pas encore satisfaite; Aprés avoir tué les Pasteurs, on se jette avec furie sur le troupeau, on n'a égar ni à la qualité des personnes, ni à leur sexe, ni à leur âge. Les Gouverneurs de Provinces, les juges particuliers de toutes les villes ont des ordres si exprez, & si pressans, qu'ils n'oseroient pardonner même à leurs enfans, ni à leurs femmes. Toutes les prisons sont pleines de nouveaux baptizez. On ne voit qu'échaffauts dans toutes les places publiques, on les immole par centaines & par milliers, toute la terre

eſt comme noïée dans leur ſang ; en voila juſqu'à treize millions qu'on a fait mourir pour la méme cauſe. Quel effet a produit un ſi grand carnage! *Quo plus ſanguinis effuſum eſt, hoc magis ac magis effloruit multitudo fidelium.* Plus la perſecution eſt violente, plus l'Egliſe s'étend & ſe multiplie : bien-loin de fuïr la mort on y court de toutes parts, les enfans ſe dérobent du ſein de leurs méres, les méres y portent elles-mêmes leurs enfans; on diroit que les ſupplices inventez pour pervertir les fidelles, ſont pour les idolatres un attrait au chriſtianiſme ; on veut être Chrétien pour étre déchiré, pour étre brûlé, pour mourir avec les Chrétiens. Ce n'eſt point ni par la vertu de la parole divine, ni par l'éclat des miracles que la religion ſe répand, c'eſt par la mort de ceux qui l'embraſſent. La ſeule veûë d'un Martir ſouffrant, convertit plus de païens, que ne feroit la prédication d'un Apôtre confirmée par la réſurrection d'un mort.

Meſſieurs, cela alla ſi avant, & nos propres ennemis en furent ſi convaincus, que pour arreſter les converſions innombrables qui ſe faiſoient en ces rencontres, les tirans furent ſouvent contraints de donner des bornes à leur cruauté, d'abbreger les ſupplices, ou même d'en ôter la veûë au peuple, & tout cela ne pouvant encore empécher que le nombre des adorateurs de Jesus-Christ ne s'accruſt à meſure qu'on le diminuoit. Il fallut enfin ceder le champ de bataille, & faire ceſſer ces cruelles perſecutions : Que faiſons nous, ſe dirent-ils enfin à eux-mêmes, au rapport de Saint Auguſtin ? Que faiſons nous? Eſt ce que nous prétendons

depeupler tout l'univers ? Ne voïons nous pas qu'il faudra détruire tout le genre humain, si nous voulons abolir le nom de Jesus ? Ne voïons nous pas, que plus nous sacrifions de ses sectateurs, plus il en renaît comme de leurs cendres ? *Nos occisuri sumus genus humanum, tot millia hominum qui credunt in hoc nomine si occiderimus, nullus pene in terra remanebit.*

Quel miracle, Chrêtienne Compagnie, un petit grain qu'on vient de semer n'a pas plûtôt germé sur la terre, que ce germe est assailli par les vents, par la grelle, par la gelée, & il ne laisse pas de croître, de pousser un tronc & des branches, de se couvrir de feuilles, & de se charger de fruits. A peine ce nouvel arbre est-il formé, qu'on met la coignée à la racine, qu'on le taille, qu'on le coupe de toutes pars, on y applique le feu, on allume tout au tour un bûcher capable de consumer une forez toute entiére, & cét arbre ne laisse pas de subsister, que dis-je, il subsiste, il se fortifie sous les grands coups qu'on lui donne, il se nourrit dans ce feu, dans cét incendie, il y croît de telle sorte, qu'en peu de tems il peut donner retraitte à tous les oiseaux du ciel, & couvrir toute la terre de son ombre. Les Tirans ont peri mal-heureusement, les Empereurs sont morts, les Empires-mêmes sont tombez, nul soin, nulle force ne les en a pû garantir ; & l'Eglise qu'ils ont si cruellement persecutée, à la ruine de laquelle ils ont travaillé avec tant d'ardeur durant tant d'années : L'Eglise, dis-je, fleurit au milieu de tant de ruines, elle triomphe & triomphera éternellement.

Courage donc, Chrêtiens Auditeurs, nous n'en pouvons pas douter, nous ſommes dans la bonne voie, marchons avec confiance, faiſons généreuſement tout ce que l'on nous ordonne. Ne craignons point de perdre le fruit de nos peines, le Dieu que nous ſervons eſt le veritable Dieu, il ſaura bien nous récompenſer. Il faut beaucoup prier, beaucoup jeûner dans nôtre religion, c'eſt quelque choſe de bien dur que de confeſſer ſes pechez, de pardonner à ſon ennemi, de fuïr les occaſions, de domter la chair par la penitence, il eſt difficile d'être chaſte juſques dans le cœur & dans la penſée, mais auſſi quelle conſolation de penſer qu'on nous tient compte de tout cela, que nous avons un grand maître, un maître liberal & magnifique, qui n'oublie rien, & qui rend le centuple de tout ce qu'on abandonne pour ſon amour : *Beatus populus cujus eſt Dominus Deus ejus* ; Heureuſe la nation qui a pour Dieu le Seigneur de toutes choſes.

Pauvres infidelles, qui que vous ſoïez, qui n'étes pas dans la bergerie de Jesus-Christ, vous avez beau multiplier vos jeûnes & vos aumônes, quelque reglée, quelque auſtere même que ſoit vôtre vie, quelque violence que vous vous faſſiez, ſoit pour éviter le mal, ſoit pour pratiquer le bien, ce ſont toutes peines perduës pour vous, tout ſerment retranché du ſep ne ſauroit vous donner de bon fruit, il n'eſt bon qu'à étre coupé & mis au feu. Mon Dieu, que nous vous ſommes obligez de nous avoir fait naître, ou de nous avoir ramené dans vôtre Egliſe. Non ſans doute, nous ne vous en remercions ni aſſez ſouvent, ni avec

assez de tendresse. Tout ce qu'il y a à craindre pour nous ; c'est que nous ne soïons infidelles au milieu du christianisme ; pour être fidelle il ne suffit pas de croire, il faut que nôtre foi soit ferme, qu'elle soit, pour ainsi dire, universelle ; qu'elle embrasse tout ce qui nous est ordonné de croire. Il y en a plusieurs, même parmi les Chrêtiens, dont la foi est chancellante, qui ne croïent qu'à-demi, qui doutent, qui font même gloire de douter, qui osent publier & soûtenir les vaines raisons qu'ils croïent avoir d'être incredules ; gens, pour la plûpart peu savans, & si je ne trompe fort corrompus, qu'il est par consequent difficile de convertir, parce qu'ils n'ont pas assez de lumiéres pour appercevoir leurs erreurs, & qu'ils ont trop d'interest à cause de leur mauvaise vie, à les prendre pour des veritez. Mais certainement il faut être bien mal établi dans la foi, pour être ébranlé ou par les sentimens, ou par les discours de ces sortes de personnes.

Ie suis bien mal-heureux si le témoignage d'un tel homme, & d'un homme peu reglé dans ses mœurs, peu versé dans la sience des choses divines, balance dans mon esprit l'autorité des Athanases, des Cipriens, des Crisostômes, des Basiles, des Jerômes, des Augustins, des Ambroises, des Gregoires, des Cirilles, des Epiphanes, si l'incredulité d'un débauché fait sur moi plus d'impression que la foi de tant de Martirs, de tant de Docteurs, de tant de peuples & de tant de siécles. Il y en a d'autres en qui la foi est ferme, mais sterile, qui menent une vie de païen au milieu de l'Eglise, qui se dannent avec des lumiéres qui pourroient sauver un peuple entier d'idolatres : *Qui dicit se*

noſcere Deum, & mandata ejus non cuſtodit, mendax eſt, dit Saint Iean : Celui qui dit qu'il connoît, qu'il adore le vrai Dieu, & qui ne garde pas ſes commandemens, ou il vous trompe, ou il ſe trompe lui-méme. Que vous ſervira vôtre foi ? Chrêtiens Auditeurs, Que vous ſervira-t-elle au jour des vengeances, ſi ce n'eſt à vous condanner ? Qu'aurez-vous à répondre à vôtre juge, quand d'un côté il vous fera voir ce que vous avez crû, & de l'autre comment vous avez vécu : Vous eſperez peut-étre que la fermeté de vôtre foi couvrira les deſordres de vôtre vie ; mais le contraire arrivera, les déreglemens de vôtre vie découvriront la foibleſſe de vôtre foi. Vous avez crû qu'il y avoit un Enfer, cependant vous n'avez pas daigné faire penitence de vos pechez, Si les Infidelles avoient été dans cette croïance, ils ſe ſeroient couvers de cendres & révêtus de cilice : *In cinere & cilicio pœnitentiam egiſſent.* Vous avez crû que Iesus-Christ étoit vôtre Dieu, & vous l'avez crucifié en vos fréres que vous avez haï, que vous avez affligez, que vous avez dépoüillez, que vous avez deshonnorez. Vous l'avez crucifié en vous par vos ſacrileges, & par vos impuretez, par la profanation de ſon corps, & par la proſtitution du vôtre, Si les Iuifs avoient eû la méme penſée du Sauveur du monde, ils ne l'auroient jamais crucifié : *Si cognoviſſent, nunquam Dominum gloriæ crucifixiſſent.* C'eſt-pour quoi ils auront quelque excuſe au jour du jugement, au lieu que vous n'en aurez aucune. Vous ſerés condanné par ceux-la-méme qui ont condanné le Fils de Dieu,

Enfin il est des Chrêtiens , dont la foi est comme bornée, lesquels ne croïent pas également toutes les veritez que l'Evangile nous enseigne. Ce desordre est encore plus-universel que les deux précedens , & il est certain qu'il ne peut subsister avec la veritable foi catolique, qui demande une égalle soûmission d'esprit pour tous les points qu'elle propose. Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs , que Jesus-Christ est dans les pauvres, que c'est l'honnorer que de les honnorer , qu'on le soûlage en les soûlageant ; en un mot, qu'il met sur son compte tout le bien & tout le mal que vous leurs ferez ? Cela est aussi vrai qu'il est vrai que le Corps de Iesus-Christ est dans le Saint Sacrement de l'autel, mais vous ne le croïez pas égallement, il est aisé de vous en convaincre. Vous croïez que Jesus-Christ est au Saint Sacrement , j'en suis témoin , cette assiduité à lui venir faire vôtre court , cette posture humiliante , en laquelle vous assistez à la Messe , cette modestie, ce respect , cette ferveur avec laquelle je vous vois approcher de la sainte table , ne me permettent pas d'en douter. Si vous croïez qu'il est dans les pauvres, vous en useriez à peu-prés de la même maniére à leur égar , vous les honoreriez , vous auriez du respect pour leurs personnes , pour leur pauvreté-même, du moins,vous ne les mépriseriez pas , vous auriez de l'empressement à les visiter & à les servir.Le Sauveur a dit que c'est être heureux que d'étre persecuté, que de vivre dans l'affliction & dans les larmes : Que ceux qui joüissent des biens & des plaisirs de la vie , quoi-qu'ils en pensent , sont effectivement mal-heureux & dignes de

compassion. Cela est aussi vrai, comme il est vrai que MARIE est Mére de Dieu, qu'il y a un Dieu en trois personnes.

Mais helas ! qu'il s'en faut bien que vous n'en soïez égallement persuadez, si vous le croïez on ne vous verroit pas si abbatus dans l'affliction, si desolez dans la pauvreté, vos discours, vos actions, vôtre empressement à amasser du bien, vôtre passion pour tous les plaisirs, pour tout ce qui est ou agréable, ou commode à la nature, ne fait que trop voir que vous étes persuadez du contraire, cependant c'est là un article de nôtre foi. *Domine adauge nobis fidem :* Seigneur aumentez en nous la foi, fortifiez-la contre la foiblesse de nôtre esprit, fortifiez-la contre les fausses raisons des incredules : fortifiez-la, Seigneur, contre l'orgueïl & la présomption des libertins. Ne permettez pas que nous hésitions jamais à croire tout ce que vous avez revelé à vôtre Eglise, puis que le moindre doute contre un seul point, nous rend infidelles, nous égalle aux heretiques. *Adauge nobis fidem* ; Vivifiez cette foi, & la rendez capable de produire des fruits dignes d'elle. Que me sert-il de croire que la foi est morte sans les œuvres, si je neglige de faire les œuvres d'une foi vive, & animée par vôtre amour ? *Adauge nobis fidem* ; Etendez cette foi, afin qu'elle embrasse avec ardeur non-seulement les veritez qui humilient l'esprit, mais encore celles qui purifient le cœur ; celles qui combattent les passions, qui sont contraires aux jugemens que font les hommes des biens, des honneurs, & des plaisirs de la terre. Enfin, Seigneur, donnez-nous une foi parfaitte, afin qu'elle allume

en nous cette parfaitte charité, qui est le caractere d'un parfait Chrêtien. Afin qu'aïant crû parfaittement en vous, que vous aïant parfaittement aimé en cette vie, nous vous voïons, & nous vous aimions éternellement en l'autre. Au Nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit.

SERMON LXIV.

POUR

LE TROISIE'ME DIMANCHE DE L'ADVENT:

FAIT A L'OCCASION DE l'abjuration du Calvinisme par une personne de qualité & toute sa famille.

Miserunt Judæi ab Jerosolimis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum. Tu quis es?

Les Juifs envoïerent des Prêtres & des Levites à Saint Jean, pour lui faire cette demande. Qui étes vous? S. Jean. c. 1.

Dieu attend une trés-haute perfection de ceux qui portent le nom de Chrêtien, ils doivent aussi s'attendre à de trés-grands châtimens, s'ils n'en ont que le nom.

DANS l'Evangile qu'on leut à la Messe Dimanche dernier, nous remarquames que Saint Jean-Baptiste envoïoit ses Disciples à Je-

sus-Christ, pour ſavoir de lui-même ce qu'il étoit, & s'il vouloit être reconnu pour le Meſſie. Dans l'Evangile d'aujourd'hui je trouve qu'on vient à Saint Jean de la part de la Sinagogue, qu'on le prie de ſe déclarer lui-même. Le Sauveur du monde répondit à cette demande, par des actions ſi extraordinaires & ſi divines, qu'il ne pouvoit reſter aucun doute à ceux qui l'interrogeoient : Allez, dit-il, à ces deux Diſciples, retournez à vôtre maître, & pour toute réponſe faites lui le recit des choſes dont vous avez étes témoins. Les aveugles voïent, les boiteux marchent, les lepreux ſont gueris, les morts reſſuſcitent, on préche les pauvres; *Cœci vident, claudi ambulant, leproſi mundantur, mortui reſurgunt, pauperes evangeliſantur.* Saint Jean au contraire pour ſatisfaire au deſir des Prêtres, dit qu'il n'eſt autre choſe qu'une voix qui crie dans le deſert; *Ego vox clamantis in deſerto.* Pour nous accommoder à la cérémonie qui nous avoit attiré dans ce Saint lieu, nous répondîmes la derniere fois de la part de Jesus-Christ aux doutes que les Chrêtiens de ce ſiécle pourroient avoir contre ſa Divinité, & s'il vous en ſouvient, Meſſieurs, ce fut par des œuvres que nous répondîmes, ce fut par le chef-d'œuvre du Fils de Dieu; que ſi aujourd'hui l'on s'adreſſe à nous, & qu'on nous oblige de nous definir nous-mêmes, de dire ce que nous ſommes. *Tu quis es?* Quelle ſorte de réponſe aurons nous à faire? Si le nom de Chrêtien n'eſt autre choſe qu'un nom, qu'une parole qui ne ſignifie rien, qui ne ſuppoſe rien de réel, je puis dire que je ſuis Chrêtien; ſi l'on me demande des œuvres, & que cette

qualité que je m'attribuë en demande effectivement : Si être Chrêtien, c'est suivre les exemples de Jesus-Christ, si c'est vivre selon les maximes de l'Evangile, je ne suis qu'une ombre, qu'un fantôme de Chrêtien, je ne suis qu'un Chrêtien de nom. Mais seroit-il bien possible, Chretienne Compagnie, que le nom de Chrêtien, ce nom si saint, si venérable autrefois aux ennemis même du Christianisme, si terrible aux démons & à leurs impies adorateurs, ne fust qu'un nom vuide, qu'un vain titre, qui n'imposast nulle obligation à ceux qui le portent ; c'est un point que j'ai dessein d'examiner en cette occasion, aprés avoir montré que le Christianisme est la veritable religion ; il est, ce me semble, assez à propos de voir quel est le veritable Christianisme. Demandons au Saint Esprit qu'il nous daigne inspirer des pensées dignes d'un si grand sujet, & pour les obtenir emploïons l'intercession de nôtre Mére. *Ave Maria.*

Ce fut une erreur, qui s'élevast dans l'Eglise dez la naissance de l'Eglise-même, que quelque déreglée que fust la vie, pour être sauvé il suffisoit d'être Chrêtien. Les Nicolaïtes & les Disciples de Simon le Magicien furent les premiers qui oserent se déclarer pour ce dogme impie,& soit que depuis ce tems-là il eust toûjours eû des partisans jusqu'au siécle de Saint Augustin, ou qu'alors il fust réveillé par de nouveaux héretiques ; ce Pére le refuta par un livre exprés que nous avons parmi ses autres ouvrages, & qui porte pour titre de la foi & des bonnes œuvres.

Je ne sai s'il y eût jamais d'heresie moins plausible que celle-là ; car quelle apparence que le Fils

du Pére éternel fust venu parmi les hommes pour les porter au relâchement , & pour les entretenir dans leur desordre sous esperance d'impunité. Donc la nouvelle loi , bien-loin d'imposer de nouvelles obligations, dispenseroit des obligations les plus-anciennes, les plus-naturelles ? Il suffiroit de ne rien faire pour être Chrêtien, il suffiroit méme d'être Chrêtien pour avoir la liberté de tout faire ? On est trop éclairé en ce siécle pour se laisser surprendre à une doctrine qui autorise si visiblement le libertinage ; mais , mon Dieu , la maniére dont nous vivons n'autorise-t-elle point en quelque sorte cette pernicieuse doctrine ? Nos sentimens sont conformes à la verité , le Seigneur en soit loüé éternellement ; mais ne pourroit-on point tirer de nôtre conduite des conséquences fort opposées à nos sentimens ? Je m'en vais vous montrer , Chrêtiens Auditeurs , que bien-loin qu'un homme qui fait profession du Christianisme , puisse ou se dispenser de faire le bien , ou prétendre de faire le mal impunement , cette religion au contraire l'engage à une trés haute sainteté , & l'expose à de trés-grands châtimens pour sa negligence ; ce sera dans le premier poinct , que je vous montrerai ce que Dieu attend de ceux qui ont le nom de Chrétien ; & dans le second , ce que doivent attendre de Dieu ceux qui n'en ont que le nom ; ce sera le sujet de ce discours.

On demande dans l'école , savoir si le Verbe Eternel se seroit fait homme , quand même Adam n'auroit pas peché. Il y a des Docteurs qui disent que oüi , il y a même des Péres qui sont de ce entiment , & je vous avouë que je me sens extré-

mement porté à le croire. Car enfin je ne ſaurois me perſuader que le Seigneur euſt voulu priver l'homme innocent de la plus-grande de toutes les graces, ni ſe priver lui-même de la plus-grande gloire qu'il pouvoit avoir hors de lui-même : Quoi-qu'il en ſoit, il eſt certain que la rédemption des pecheurs n'a pas été le ſeul motif de l'Incarnation du Verbe. Il s'eſt fait homme pour montrer aux hommes le chemin de la ſainteté, il s'eſt fait homme, dit Saint Auguſtin, pour rendre viſible aux hommes la regle de toute vertu, qui eſt Dieu-même. Saint Paul dit que le Fils de Dieu s'eſt révêtu de nôtre chair, pour ſe former de veritables adorateurs ; pour ſe faire une Egliſe qui lui fiſt plus d'honneur que la Sinagogue, qui fuſt exemte de toute tâche, à qui on ne puſt pas reprocher le moindre défaut : *Ut exhiberet ſibi glorioſam Eccleſiam non habentem maculam neque rugam.* Son intention a été de ſe choiſir un peuple qui le conſolaſt de l'ingratitude du peuple Iuif, un peuple qui puſt aimer ſans réſerve, qui fiſt profeſſion de toutes ſortes de vertus. C'eſt le même Saint Paul qui nous en aſſeûre ; *Ut mundaret ſibi populum acceptabilem, ſectatorem bonorum operum.* Or ce nouveau peuple, ce peuple qui doit être l'objet des complaiſances de Dieu, qui doit être ſa gloire, ſa couronne, toute ſa joïe, ce ſont les Chrêtiens. Non-ſeulement il s'eſt fait homme en partie pour former ce peuple, mais c'eſt uniquement pour celà qu'il a fait & qu'il a ſouffert tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a ſouffert étant homme : C'eſt pour faire des Chrétiens qu'il eſt né pauvre & dans une étable, qu'il a mené une vie fort retirée,

qu'il l'a passée toute entiére en veilles, en jeûnes, en priéres ; c'est dans cette veûë qu'il a préché, qu'il a fait un million de miracles, qu'il s'est exposé aux persecutions, qu'il a souffert des perfidies, des outrages, des confusions horribles, des cruels supplices, une mort ignominieuse. Rien de tout cela n'étoit nécessaire pour effacer le peché originel, un soûpir, une larme pouvoit suffire. Mais croirez-vous bien qu'aprés tout cela le Chrétien qu'il meditoit n'étoit encore qu'ébauché, pour lui donner toute sa perfection il a fallu non-seulement que Jesus-Christ soit résuscité, mais que remontant au ciel il ait laissé sur la terre des bains de son propre sang pour laver cét homme, qu'il y soit demeuré lui-méme pour le nourrir de sa propre chair, qu'il ait envoié le Saint Esprit pour s'unir à lui, pour lui servir comme d'ame, pour rendre toutes ses actions surnaturelles, pour le rendre lui-même tout divin : *Ut mandaret sibi populum acceptabilem sectatorem bonorum operum.*

Lors qu'aprés ces réflexions je jette les yeux sur la plûpart des personnes qui composent aujourd'hui le Christianisme ; helas, dis je, en moi-méme, est-il possible que ce soit-là cette nation choisie, la gloire du Verbe Incarné, son chef d'œuvre, le fruit de ses souffrances, l'objet de tant de soins, & de tant d'empressemens ? Quoi pour faire un Chrétien, un Dieu est descendu du ciel, il s'est humilié, il s'est anéanti, il a souffert, il est mort, & ce Chrétien n'est autre chose qu'un avare, qu'un joüeur, qu'un emporté, qu'un homme de plaisir & de bonne chere, qui de tems en tems vient bailler, vient s'ennuïer, vient peut-être causer & nous

ſcandaliſer à l'Egliſe. Pour faire d'un homme ordinaire un homme Chrétien, il faut que Iesus-Christ lui donne une nouvelle naiſſance au Baptéme, qu'il l'adopte pour ſon frere, qu'il le lave dans ſon ſang, qu'il lui ſoufle non plus un ſoufle de vie comme à la création, mais ſon eſprit ſaint & vivifiant, il faut que pour conſerver ce chrétien il laiſſe dans ſon Egliſe des tréſors inépuiſables de mérites, des ſources éternelles de graces, un ſacrifice immortel, des Sacremens, qu'il établiſſe des Prélats, des Docteurs, des Prétres, des cérémonies, des priéres continuelles, & tout le Chriſtianiſme ſe reduira à faire le ſigne de la Croix, & à porter un Chapellet à la poche. Pour tout le reſte il n'y aura aucune difference entre un Chrétien & un Iuif, entre un Chrétien & un Idolatre, ni plus de modeſtie dans les habits, ni plus de frugalité dans les repas, ni plus de réſerve dans les paroles, ni plus d'amour pour Dieu, ni moins d'attache pour les biens, pour les plaiſirs de la vie? N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que ce ſeroit une choſe ridicule, une choſe indigne de la grandeur de nôtre Dieu. Que lui qui n'a dit qu'une parole pour faire le ciel & la terre, pour créer l'homme & méme les Anges, que Dieu, dis je, euſt fait de ſi grands frais pour faire un Chrétien de cette ſorte.

Qu'a-t-il donc prétendu faire en faiſant des Chrétiens? il eſt aiſé de le voir par la loi qu'il leur a donnée: Car il eſt tout viſible qu'il attend du Chrétien l'obſervation de la loi Chrétienne, puis qu'étre Chrétien, & faire profeſſion d'obſerver cette loi c'eſt la méme choſe. Cette loi, Meſſieurs, c'eſt une loi ſainte; *Lex Domini immaculata con-*

vertens animas. David le disoit de la loi écrite, nous avons bien plus de sujet de le dire de la loi de grace, puis que celle-ci a retranché tout ce que l'indulgence de Moïse avoit accordé à la foiblesse & à la dureté des Iuifs : Saint Augustin dit, que rien ne l'a si fort touché dans la Religion Chrêtienne que la pureté de sa morale, que son esprit n'a pû résister aux miracles de Iesus-Christ, mais que son cœur ne s'est rendu qu'à la sainteté du Christianisme. Toute la terre, & même nos plus-grands ennemis ont reconnu cette sainteté, ils l'ont admirée, ils en ont rendu des témoignages publics, ils ont avoûé, que si la plus-sainte Religion est la veritable Religion, celle-ci doit être préferée à toutes les autres.

Cela étant supposé que la loi Chrétienne est une loi vraiment sainte, si nous ne sommes pas saints, pouvons-nous nous flatter d'être Chrétiens? Qu'est-ce qu'une loi sainte, si ce n'est une loi qui commande de vivre fort saintement ; & qu'est-ce qu'être Chrétien, si ce n'est observer la loi chrétienne ? Dire qu'on peut faire profession du Christianisme, & vivre néanmoins selon le monde, & se contenter de ne faire pas de grands pechez, & ne faire nul effort pour aquerir de grandes vertus, n'est-ce pas dementir tout l'univers, qui a jugé qu'il étoit impossible d'imaginer une loi plus-parfaitte que la loi Chrétienne, c'est-à-dire qui obligeast ses sectateurs à une plus-grande perfection.

Ne sommes-nous pas bien aveugles, Chrêtiens Auditeurs, nous nous vantons nous-mémes de l'excellence de nôtre Religion, nous répro-

chons tous les jours à nos herétiques de ne s'étre separez de nous, que pour suivre une loi plus-douce, plus-imparfaitte, plus-conforme à la corruption de la nature, & cependant nous ne pouvons pas nous persuader que nous aïons quelque obligation de nous réformer, d'aspirer à une grande vertu, de nous faire violence pour résister aux inclinations de cette nature corrompuë? Certainement je ne sai si je me trompe, mais encore une fois, il me semble qu'une loi qui n'oblige à rien, n'est pas une loi, qu'une loi extrémement sainte est celle qui oblige à étre extrémement saint, de méme qu'une regle austere, est celle qui engage ceux qui la suivent à vivre fort austerement.

Pour éclaircir entiérement cette matiére, faisons, s'il vous plaît, un troisiéme pas. Il est certain, que Dieu attend quelque chose de grand de tous ceux qui portent le nom de Chrétien. Il est certain que ce qu'il demande d'eux, c'est qu'ils aspirent à une vie sainte & parfaitte. Mais à quelle sainteté, à quelle perfection faut-il qu'ils aspirent? Ie dis, Messieurs, que c'est à la sainteté de Iesus-Christ méme? Pour prouver cette verité, il n'y auroit qu'à expliquer le mot de Chrétien, qui veut dire disciple & imitateur de Jesus-Christ; mais Saint Paul écrivant aux Romains a parlé d'une maniére sur ce sujet, qui ne laisse point de lieu à aucun doute, il dit que tous ceux qui sont appellez au Christianisme, ont été destinez à étre les images du Fils de Dieu, & dans son Epître aux Galates, tous ceux d'entre vous, dit il, qui ont reçeû le Baptéme, se sont révêtus de Iesus-Christ: *Quicunque in Christo Baptisati estis, Christum in-*

duistis. Cette expression mérite bien, ce me semble, d'étre remarquée.

Vous savez, Messieurs, que les mémes actions ne conviennent pas à toute sorte d'habits, le monde tout corrompu, tout gasté qu'il est, ne pouvoit s'empécher de blâmer un Religieux, qui paroîtroit au bal, à la comedie, qui iroit en masque avec l'habit de son Ordre ; un Prétre est toûjours obligé à une grande modestie, mais quand il est révêtu des habits sacrez ; le moindre regar, le moindre geste qui n'est pas reglé nous choque & nous fait horreur : Un Magistrat, un Prince en habit de cérémonie est plus reservé que quand il est vétu en homme privé ; Il me semble aussi que pour toutes personnes il y a certaines regles un peu plus-severes à observer quand on est en dueïl : Or, Messieurs, dés le moment que nous sommes entrez dans l'Eglise de Jesus-Christ, l'habit dont nous nous sommes révétus c'est Jesus-Christ-méme: Qui peut dire quelle retenuë, quelle modestie demande de nous un habit si auguste & si vénerable? *Quicunque in Christo Baptisati estis, Christum induistis.* Saint Paul ne pouvoit, ce me semble, exprimer plus fortement l'obligation que nous avons tous de nous regler sur les exemples de Jesus-Christ. Un Chartreux en prenant l'habit de S.Bruno, s'est obligé à vivre à peu-prés comme Saint Bruno a vécu ; une fille qui porte l'habit de Sainte Térese, ne peut se dispenser de marcher sur les traces de sa sainte Mére. Si le Sauveur du monde s'étoit habillé d'une maniére extraordinaire, ceux qui auroient eû l'honneur de porter ce méme habit, auroient eû un grand engagement à faire

une vie toute sainte. Or S. Paul nous avertit, que le seul nom de Chrétien nous y engage encore plus. Ce n'est pas de l'habit de Jesus-Christ, c'est de Iesus-Christ méme, que nous sommes révêtus ; c'est-à-dire, que toutes nos actions, toute nôtre conduite doit représenter la conduite & les actions de cét homme-Dieu : C'est-à-dire que nous ne pouvons rien faire de tout ce que Jesus-Christ n'auroit pû faire avec bien-seance ; En un mot, qu'il faut que nôtre vie soit si conforme à la vie de Iesus-Christ, qu'on puisse dire que c'est Jesus-Christ lui-méme qui vit en nous.

Vous me direz peut-être que c'est là l'idée d'un Religieux plûtôt que d'un Chêtien ordinaire. Mais non Messieurs, le Fils de Dieu est un modele pour toutes sortes de personnes, c'est pour cela, qu'il n'a rien voulu avoir de particulier au déors, qu'il a toûjours vécu d'une maniére commune, afin qu'elle n'eust rien, qui ne pust être imité de tous ses états ; Il ne s'est point rétiré dans le desert dés son enfance comme Saint Jean, il a passé ses trente premiéres années dans la maison de son pére, il y a pratiqué l'humilité & l'obéïssance, il y a travaillé pour nous porter à fuïr l'oisiveté, il y a donné de jour-en-jour des marques visibles d'une vertu plus-parfaite, pour nous apprendre que nous ne devions jamais être contens de nous-mêmes mais aspirer toûjours à une plus-grande sainteté ; quand il a commencé à se produire, il ne s'est point habillé de peaux, il ne s'est couvert ni d'un sac, ni d'un cilice, il a paru en un habit modeste, à la verité, mais au reste tout semblable à ceux qu'on portoit ordinairement, il n'a point affeté ni la réputation

de contemplatif, ni celle de grand jeûneur, ni celle d'un homme qui se consume de penitences, il a loûé Saint Jean d'avoir pris cette route si épineuse, mais il ne la pas suivie; Il a voulu prendre un chemin, que personne ne pust s'excuser de prendre aprés lui. C'est pourquoi il s'est contenté de faire éclatter en toutes rencontres une humilité, une douceur admirable, une charité universelle, un soin tout particulier des pauvres, beaucoup de tendresse pour les mal-heureux qui avoient recours à lui, un extréme desir de faire du bien à tout le monde. Il à voulu qu'on remarquast en lui un grand amour pour la priére, une soûmission profonde à la volonté de Dieu, un grand détâchement des biens, & des plaisirs de la vie, une patience invincible dans les plus-grands maux, sur tout une innocence si parfaite, un si grand éloignement de toutes sortes de pechez, qu'il a défié tous ses ennemis de pouvoir lui en reprocher un seul. *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Qui de vous peut me convaincre d'avoir peché?

Voila vôtre Régle, Messieurs, c'est en vain que vous voudriez vous en défendre, elle a été faite tout exprés pour vous. Un Chartreux est obligé de suivre son fondateur dans la solitude, un Capucin doit embrasser le dénument parfait que Saint François a pratiqué, mais tout Chrêtien à l'exemple de son bon maître, de celui dont il a l'honneur de porter le nom, doit haïr le monde & ses profanes délices, fuïr le vice & la vanité, mépriser les richesses, aimer les misérables, aimer ses plus-mortels ennemis, se nourrir, pour ainsi dire, de la priére, loûer Dieu dans l'affliction, enfin il doit

être si irreprochable en ses mœurs, que la pureté de sa vie, soit une preuve de la sainteté de sa Religion, & ferme la bouche à tous ceux qui voudroient calomnier le Christianisme.

Que si vous persistez à me dire que l'exemple d'un Dieu est un exemple un peu trop fort pour des hommes, je veux bien vous donner de simples Chrêtiens pour modele d'une vie vraiment chrêtienne; Ces Chrêtiens ce sont les premiers fideles, lesquels avoient été élevez dans le christianisme, par les disciples même de IESUS-CHRIST, & qui par conséquent n'ignoroient pas les devoirs d'une si sainte profession.

Je ne vous dirai point que les premiers, qui reçûrent le baptême dans Jerusalem se dépoüillerẽt d'abord de leurs biens pour les apporter aux piés des Apôtres, que quoi-que le nombre en fust trés-grand & composé de personnes de nations differentes, ils vivoient dans une si grande union qu'on auroit dit qu'ils n'avoient tous qu'un cœur, & qu'une ame; C'étoient les premiers fruits de la Croix; c'étoient les premiers jours de l'Eglise, il ne se pouvoit faire, que tout ne fust encore dans la ferveur; mais lorsque les Apôtres eurent anoncé IESUS-CHRIST, & dans l'Europe, & dans l'Affrique, & qu'il y eust des Chrêtiens dans toutes les villes de la Grece, dans toutes les provinces, qui dépendoient des Romains, savez-vous, Messieurs, comment c'est que ces chrêtiens vécûrent durant l'espace de deux cens ans; On n'a jamais veû des personnes d'une vie plus-innocente, plus-irreprochable. Si hors du tems de la persecution on étoit accusé de quelque crime

méme devant les juges infideles, c'étoit assez de dire qu'on étoit Chrêtien, pour se purger de tout soupçon. *Cernimus*, dit le grand Evêque de Sardaigne Lucifer, *cernimus hâc unâ religiosâ voce, Christianus sum, omne crimen excludi.* Si une femme étoit sollicité par un idolâtre à offencer Dieu, pour lui faire perdre toute esperance, de rien obtenir ni par priéres, ni par menaces, elle n'avoit qu'à lui dire qu'elle étoit Chrêtienne. La glorieuse Sainte Blandine n'eût point d'autre réponce à faire à ceux qui la pressoient d'être un peu plus-complaisante pour le Tiran. *Christiana sum nihil apud nos admittitur sceleris.* Vous-vous addressez mal, on ne sait parmi nous ce que c'est que de faire des crimes.

Minutius Felix dans ce dialogue admirable qu'il a composé contre la vanité des idoles, ose défier tous les Gentils de sont tems, de trouver dans les prisons un seul chrêtien coupable de quelque autre chose que de sa religion. Il leur reproche leurs adulteres, & ne fait pas difficulté de dire, que les femmes Chrêtiennes ne connoissoient pas même de veûë les hommes, qu'il ne leur étoit pas permis d'aimer. Il oppose aux festins des infidelles, où regnoit l'intemperance, le luxe, l'impureté, il leur oppose, dis-je, la modestie & la frugalité de ceux des Chrêtiens, dont la joïe-même étoit grave & édifiante. *Convivia non tantum pudica colimus, sed & sobria, neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed hilaritatem gravitate temperamus.* Ces premiers Chrêtiens s'assembloient quelquefois, pour se donner des marques mutuelles de charité, mais c'étoient des assemblées, où tout sentoit son christianisme, d'où l'on sortoit toûjours

plus-humain, plus-chaste, plus-réservé, plus-disposé à s'aquiter de tous les devoirs des veritables Chrêtiens. *In quibus*, dit le grand Arnobe, *aliud auditur nihil, nisi quod humanos faciat, nisi quod mittes, verecundos, castos, pudicos.* Il y avoit dés ce tems-là des téatres, des jeux publics, on y faisoit des fêtes, on y donnoit des spectacles, où l'on voïoit éclatter toute la grandeur, & toute la magnificence des Romains, lesquels étoient encore les maîtres du monde ; mais nul Chrétien n'étoit de ces fêtes, on ne les voïoit jamais ni au téatre, ni au cirque. Tertulien dans son Apologetique dit qu'ils n'osoient pas-même parler entre-eux de ces profanes divertissemens, qu'ils ne souffroient pas même qu'on leur en parla. *Nihil est nobis visu, dictu, auditu cum insania circi, cum impudicitia theatri, atrocitate arenarum, xisti vanitate.*

Quelque recherche que leurs ennemis eûssent faite de leur vie, ils n'ont jamais rien eû à leur reprocher, si ce n'est qu'ils ne mettoient pas de fleurs sur leur teste, que pour leurs habits ils n'étoient jamais de pourpre, qu'ils faisoient cas de la pauvreté, qu'ils étoient sauvages, qu'ils étoient ennemis des charges, & des honneurs. Voila dequoi ces pauvres aveugles leurs faisoient des crimes, & nous avons encore les savantes apologies, qu'on écrivoit alors, pour répondre à de si glorieuses accusations. Ils étoient si fort persuadez qu'on ne pouvoit être à Jesus Christ sans être crucifié avec lui, qu'ils avoient horreur de cette vie molle & délicieuse que l'on mene dans le monde. C'étoit un si grand éloignement de toutes sortes de plaisirs, que les Païens n'en pouvant

comprendre la cause s'aviserent enfin de dire que c'étoit une politique de la nouvelle religion, que comme les Chrêtiens étoient sans cesse exposez à la persecution, & à la mort, on tâchoit de leur rendre la vie ennuïeuse, en leur retranchant tout ce qui la pouvoit faire aimer, que dé-là venoit le mépris qu'ils en faisoient, & cette insensibilité qu'ils faisoient paroître dans les supplices. *Sunt qui existiment Christianum expeditum morti genus ad hanc, obstinationem, abdicatione voluptatum erudiri, quà facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus, ne desiderent quam jam supervacuam sibi fecerint.* Aussi ce même pére adjoûte que leur vertu les avoit mis dans une si haute estime, parmi les infideles qu'on n'osoit rien faire d'indecent en leur presence, qu'on les distinguoit, sans peine de tous les autres par leur modestie, & par la simplicité de leurs habits, & que dés qu'ils paroissoient en quelque lieu les plus-dissolus se retenoient par respect, & ne pouvoient s'empêcher de prendre un air plus-serieux & plus-grave.

Voila, Messieurs, quels ont été durant les deux premiers siécles de l'Eglise ceux qui avoient embrassé la Religion que nous professons. Mais est-il bien possible que ce soit la même religion, est-il bien possible que nous aïons la même foi, que nous attendions les mêmes recompenses que ces dignes enfans des Apôtres. Dites-moi de tous ces grands éloges, que les Péres ont donné aux fidelles de leur tems, en est-il un seul, que nous puissions nous attribuër. Au contraire de tous les reproches que ces mêmes Péres faisoient aux Païens, en est-il un seul qu'on ne nous puisse faire avec justice?

Pourrions

Pourriós-nous aujourd'hui opposer nos divertisse-més aux divertissemens des Turcs, & des Indiens, & aprés leur avoit reproché les excez de leur table, & la legereté de leurs dances. Oserions-nous bien leur proposer pour modeles, nos bals, nos mascarades, & nos festins. Croïez-vous que si ces premiers fideles revenoient au monde, voudroient-ils bien nous avoûër pour leurs fréres ? ne s'éloigneroient-ils point de nos spectacles, de nos assemblées avec autant de soin qu'ils fuïoient les jeux & les dances de leur tems ? Croïez-vous que les païens-même qui avoient pour eux tant de respect voulussent nous reconnoître pour les héritiers d'une si sainte Religion ? Ne trouveroient-ils point, qu'il y a presque autant de difference entre les Chrêtiens qu'ils ont veûs, & ceux d'aujourd'hui, qu'il y en avoit entre ces mêmes-chrêtiens, & les infideles ? Et nous esperons, que Jesus-Christ ne laissera pas de nous reconnoître, & de nous comter parmi ses disciples. Oüi sans doute il nous reconnoîtra au saint nom de Chrêtiens que nous portons, mais voïez ce que nous devons attendre de lui pour avoir négligé de faire ce qu'il attend de ceux qui portent ce nom. C'est la seconde Partie.

Je ne saurois mieux vous faire comprendre ce que les mauvais Chrêtiens ont sujet de craindre de la colere de Dieu, que par ce que les Juifs en ont déja éprouvé eux-mêmes. Il est vrai qu'aprés avoir été cheris au point qu'ils l'ont été durant tant de siécles, il est étrange qu'ils aïent pû devenir l'objet d'une aversion aussi forte, & aussi constante que celle que le Seigneur leur témoigne. Vous savez qu'il les avoit préferez à toutes les na-

tions de la terre, qu'il en avoit fait ſon peuple, qu'il ſembloit négliger le reſte du monde pour s'appliquer tout entier à les inſtruire, à les proteger, à leur donner des marques de tendreſſe. Il ne ſe contente pas de les avoir tiré de la ſervitude, de les avoir enrichi des dépoüilles des Egiptiens, de les avoir vangé de leurs ennemis par d'horribles fleaux. Il leur choiſit dans toute l'Aſie un climat doux & agréable, une terre qui coule le lait & le miel, pour y faire leur ſejour, il les y conduit par mille prodiges, il en chaſſe les habitans naturels, il ſacrifie tout ce qui s'oppoſe à l'établiſſement de ces favoris. Enſuite il établit lui-même ſa demeure parmi eux, il leur parle, il les conſeille, il les défend en toutes rencontres, & ce qui paſſe infiniment tout ce que je viens de dire, c'eſt qu'aïant à ſe faire homme, il veut que ſa mére, que ces anceſtres, que toute ſa race ſoient de cette nation, aprés avoir été long-tems comme leur Dieu particulier, il veut enfin étre leur frére. Mais dépuis qu'ils ſe ſont rendus indignes de ces graces par leur perfidie, par le mépris qu'ils ont fait de leurs lois & de la juſtice, cét amour s'eſt changé en une haine implacable & la rigueur des châtimens dont ils ſont punis, à égallé preſque la grandeur & le nombre des bien-faits dont ils avoient été prévenus.

Ie ne parle point de la cité ſainte, du carnage horrible de ſes citoïens, de l'embraſement du Temple, de la Royauté éteinte, de la Sinagogue diſſipée, du Sacerdoce aboli. Toute la terre a été lavée du ſang de Iesus-Christ; La lumiére de l'Evangile à pénétré dans les parties

du monde les plus reculées & les plus barbares, ſans qu'un ſeul raïon ait encore éclairé cette nation ingratte. Les voila ſans païs, ſans Prince, ſans Pontiſe, ſans Prophete, ſans Temple, ſans Sacrifice? il y a déja plus de ſeize ſiécles, mépriſez, traittez par tout comme des eſclaves; rien ne les touche? rien n'eſt capable de les réveiller. On diroit que ce Dieu, qui n'étoit autrefois que pour eux; refuſe aujourd'huy d'étre leur Dieu, qu'il les a renoncez, qui les a entiérement effacez de ſon ſouvenir, qu'il ne les ſouffre plus qu'afin qu'ils puiſſent ſervir d'exemple à tous les gentils, qui ont profité de leur diſgrace, & que c'eſt pour cela qu'ils les a diſperſez par toute la terre, comme un ſcelerat dont on met le corps en pieces pour expoſer ſes membres ſur divers chemins, & retenir ainſi tout le monde dans le devoir par la crainte d'un pareil ſupplice.

En effet Meſſieurs, une ſi grande ſeverité devroit cauſer bien de la crainte à tous les fideles, ſi Dieu égale ainſi les peines de l'ingratitude aux bien-faits qu'il a departi, à quel horrible châtimens ne doivent pas s'attendre les enfans de la Loy de grace? Car enfin quelques favoriſez qu'aïent été les Juifs, tous les biens qu'ils ont reçeûs n'étoient que les figures des faveurs qu'on nous a faittes; qu'étoit ce que la ſervitude de Pharaon en comparaiſon du joug de l'Idolatrie, ſous lequel le Demon nous faiſoit gemir? Le Seigneur avoit donné au Peuple d'Iſraël une colonne de nuë pour les conduire, Mais il eſt venu lui-même nous ſervir de guide; Il ouvrit les rochers pour appaiſer l'ardeur de leur ſoif, Mais

il a fait couler de ſon propre flanc les eaux Sacrées qui nous ſervent, & de bain & de breuvage; Il les a nourri dans le deſert d'un pain qui étoit apprêté par les Anges, & il nous donne ſa propre chair à manger. Enfin il habitoit parmi eux, Mais il eſt ſur nos Autels d'une maniére bien plus ſpeciale, bien plus-amoureuſe qu'il n'étoit dans leur ſanctuaire. Non-ſeulement il eſt avec nous, mais il vient même au dedans de nous: Je ne finirois jamais ſi je voulois remarquer tous les avantages, que nous avons ſur ce Peuple bien-aimé. Mais ſi nous ſommes aſſez malheureux pour faire un mauvais uſage de tant de biens, ſi nous croïons que ce ſoit aſſez de porter le nom de fideles, pour répondre à une bonté ſi exceſſive, pouvons nous manquer d'étre rejettez, de tomber dans un endurciſſement encore plus-grand que celui des Juifs.

Pauvre Angletetre ne ſerois tu point peut-être un triſte exemple de cetre verité terrible. Car ſur quel Royaume le Ciel a-t il autrefois verſé plus de benedictions? quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zéle, pour la Foi, & d'une plus grande ſoûmiſſion à l'Egliſe? Parmi tant de grands Rois qui t'ont gouvernée, Combien en a-t-on veû, qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jesus-Christ? Pourrois-tu bien comter les Princes & les Princeſſes, qui t'ont donné l'exemple de la Pauvreté, & de la Chaſteté Evangeliques? J'en trouve qui ont été Vierges juſques dans le Mariage. Toutes les Villes ont donné des martyrs au Sauveur du monde; Toutes tes Egliſes ont fourni des Prélats

d'une vie Sainte & Apostolique. Le nombre de tes Religieux a presque égalé celuy de ses autres habitans ; Tu n'étois presque plus qu'un grand Monastere tant tes Sujets étoient empressez, les uns à donner leurs biens, pour fonder des Maisons Religieuses ; les autres à quitter tout pour s'y renfermer. Ie ne parlerai point des honneurs que la Reine des Anges a reçeûs des anciens Anglois ; je ne te ferai point ressouvenir qu'ils étoient si devoûëz à cette bonne mére, qu'on t'appelloit pour cela le dot & le partage de Marie. On sait que tu fus la premiére qui leva l'étendart pour la défence de la Conception Immaculée ; que ce fut à toi que la Sainte Vierge fit present de ce Scapulaire miraculeux, que toute la Chrêtienté revere, & qui sert comme d'un bouclier impénétrable à tous ceux qui ont l'avantage de le porter : Il suffit de dire que ta Foi n'a pû se contenir dans les bornes que l'Occean sembloit lui prescrire ; elle s'est répanduë au de-là des mers ; il y a des Roïaumes entiers, qui te reconnoissent pour leur mere en JESUS-CHRIST, que tes enfans ont gagnez à l'Eglise Catolique.

Ie conviens, Messieurs, que c'est par un effet de la fragilité & de l'inconstance des hommes qu'on a d'abord relâché quelque chose d'une si grande ferveur ; qu'on s'est laissé corrompre insensiblement par l'abondance ; que le commerce a apporté l'avarice & la volupté avec l'Or & l'Argent des Païs voisins. Mais n'est-ce pas un effet de la colere de Dieu irrité par ce relâchement, par cette vie molle & voluptueuse que ces tenébres épaisses qui nous environnent, que

cette effroyable confusion qui s'est jettée dans nôtre créance, cette diversité de maximes, de sentimens, de préceptes qui partage non-seulement les Villes & les Provinces, mais jusqu'aux familles des particuliers; En un mot cette multitude de sectes, qui fait que chacun doute de la sienne, qu'il s'en défie, qu'il ne sait à quoi s'en tenir, qui fait que la plûpart ont peu de Religion, que plusieurs n'en ont point du tout. Ie n'attaque icy personne, mais s'il est vrai qu'il n'y a qu'une voïe pour aller au Ciel, tandis que chacun s'ouvrira à soi-même un chemin different de celui des autres, n'est-il pas visible que la plûpart s'égareront, & se perdront sans ressource? Mon Dieu quand sera-ce que vôtre justice sera satisfaitte? Quand sera-ce que vous ferés cesser un si grand fleau? Se peut-il faire que vous voïez perir tant d'ames sans en être emeû? Parquoy est-ce que nous pourrons enfin vous appaiser & vous obliger à nous réünir tous dans une mesme Bergerie, comme nous avons été durant l'espace de treize ou quatorze siécles.

Mais si Dieu exerce une si grande rigueur sur des nations entieres, quoi-que ces sortes de châtimens enveloppent toûjours beaucoup d'innocens avec les coupables: Il ne faut pas douter, Messieurs, que trés-souvent il n'en use de même à l'égar des particuliers. Pleut-à-Dieu que le monde, je dis même le plus-chrêtien, le plus-catolique ne fust pas rempli de ces personnes, que le Seigneur a delaissées, qu'il a endurcies pour les punir de leur tiédeur. Helas on en trouve tous les jours, & il n'est pas trop mal-aisé de les reconnoître. Vous

voïez des gens qui n'ont plus ni goût, ni sentiment pour les choses saintes, pour tout ce qui regarde le salut. On a beau les prêcher, leur parler & de la mort & de l'autre vie, il semble qu'ils n'y comprennent rien, que c'est un langage qu'ils n'entendent pas : à voir le peu d'application avec quoi ils vous écoutent, combien ils entrent peu dans ce qu'on leur dit, avec quelle indifference ils vous répondent, on s'apperçoit aisement de la malediction de Dieu.

Toutes les marques que nous avons pour juger qu'un homme a l'esprit bouché, qu'il n'a nulle ouverture pour une sience, qu'il n'y est point propre, qu'il s'y addonneroit inutilement ; toutes ces marques, dis-je, se trouvent en ces personnes à l'égar de la pieté. Et pour faire voir que la plûpart de ceux qui ne vivent pas en vrais Chrêtiens, sont déja dans ce delaissement funeste, c'est qu'on en voit fort peu qui changent de vie, & qui profitent de la parole de Dieu. Un Missionaire qui vit parmi les Chinois & les Indiens, comte par cent & par mille les idolâtres qu'il convertit à la foi, tandis qu'un Prédicateur qui préche en Europe a des Catoliques relâchez, s'estime heureux si dans toute une année il en a pû porter un seul à une veritable penitence. Cela me fait ressouvenir de la pensée de Saint Augustin, lequel applique aux mauvais Chrêtiens une comparaison que le Prophete Ezechiel n'avoit faite que pour les Iuifs. Les Gentils, dit ce Saint Pére, sont comme le bois des arbres steriles, lequel étant coupé, peut encore être poli, être mis en œuvre & servir à mille usages, mais un Chrêtien tiéde, un Chrêtien qui s'est separé de Iesus-Christ,

pour s'addonner à une vie mondaine, est semblable au bois de la vigne, lequel étant retranché du sep n'est bon à rien, si ce n'est à mettre au feu.

Voila de quelle maniére le Seigneur punit dés cette vie ceux qui se contentent de porter le nom de Chrêtien, sans se mettre en peine de s'aquitter des obligations qu'il impose, il leur ôte le talent qu'ils ne veulent pas faire profiter, il les aveugle, il les abandonne, il les rend insensibles à toutes choses, & devient lui-même insensible à leur malheur. Si ces gens-là faisoient un peu de réflexion à cét état d'insensibilité où ils se trouvent, quelle seroit ou leur fraïeur, ou même leur desespoir, mais ils ne seroient pas aveugles, s'ils étoient capables de ces veuës, leur mal-heur est d'être délaissez de Dieu, & de ne le connoître pas.

Il ne faut pas demander si des personnes, qui dés ce monde ici ont été punies de la sorte, seront encore punies éternellement en l'autre vie. Oüi cette premiere peine conduit naturellement à la seconde. Tout Chrêtiens qu'ils sont, quoi-qu'ils soient marquez du sang de l'Agneau, & du caractere des enfans, ils ne laisseront pas d'aller en enfer. Mais quelle place, Dieu Eternel, leur est reservée en cette horrible demeure! les Idolâtres, les Iuifs, ceux qui sont separez de la veritable Eglise, tout cela souffrira dans les enfers, mais peu sans doute, & trés-peu en comparaison d'un Chrêtien. Tous ces infidelles ont failli ou sans grace, ou sans sacrement, ou méme sans connoissance, au lieu qu'un Chrêtien ne sauroit pecher qu'il ne fasse outrage à l'esprit-même de la grace qui est en lui, qu'il ne profane le Sacrement de son adoption di-

vine, qu'il ne foule aux piés, qu'il ne crucifie celui dont il connoît, dont il confesse, dont il publie la divinité. Le serviteur qui aura seû la volonté de son maître ; & qui l'aura négligée sera battu rudement, dit Jesus-Christ, *Vapulabit multis*, mais qui l'a mieux connuë que nous cette divine volonté, nous, dis-je, qui ne faisons jamais de faute que nôtre consience ne nous l'a reproche incontinent, que nous ne nous en accusions nous-mêmes, quoique nous ne nous en corrigions pas.

De plus, le Sauveur dit dans l'Evangile qu'il proportionera les châtimens aux faveurs qu'on aura reçûës de lui, & j'ai déja observé que les avantages qu'un Chrêtien a sur le reste des hommes, sont en quelque sorte infinis ; par conséquent il est impossible de concevoir de combien la peine qu'on lui prépare doit surpasser celle des autres dannez : *Cui plus datum est, plus repetetur ab eo :* Plus on aura donné, & plus on redemandera, & plus rudement on punira. C'est-à-dire, Chrêtienne Compagnie, que dans le jugement qu'on fera de nous, on mettra dans un même bassin de la balance, non seulement nos pechez, mais encore toutes les lumiéres, tous les bons sentimens, toutes les instructions que nous aurons eûës, on y mettra tous les mérites, tout le sang de Jesus-Christ, son Corps, son Ame, sa Divinité, car tout cela nous a été donné pour en faire nôtre profit, & il faudra que la peine qui nous sera imposée pour nos desordres, réponde à ces dons immenses, qu'elle balance, pour ainsi dire, tous ces bien-faits. J'avoûë, Seigneur, qu'il y a de l'équité à ce jugement ; mais si cela doit étre ainsi, où est-ce que

vous pourrez trouver des tourmens proportionnez à nos démérites, car il est vrai que vôtre bonté s'est épuisée en nôtre faveur, & que vôtre liberalité a passé toutes les bornes. Cela veut dire, Chrétiens Auditeurs, que comme son amour a été extréme, aussi ne gardera-t-il point de mesure dans sa vengeance, que sa colere se répendra toute entiére; qu'elle se debordera sur nous: Que comme le Chrétien a été sur la terre son bien-aimé & son favori, aussi sera-t-il dans les enfers le principal objet de sa haine; que comme il n'a rien épargné pour nous rendre heureux, il n'oubliera rien de tout ce qu'il croira capable d'aumenter nôtre supplice: que sa justice punira les autres, mais que ce sera sa fureur qui exécutera l'Arrest de nôtre condannation; Enfin que les douleurs des autres seront infinies, & qu'elles seront legéres toutefois en comparaison de ce que nous aurons à souffrir.

Il me semble que je le vois ce Chrêtien condanné à brûler dans les enfers, il me semble, dis-je, que je le vois entrant dans ces affreuses prisons, & y portant pour sa confusion éternelle, le même caractere qui devoit faite toute sa gloire, ce caractere qui ne se peut effacer, est comme un signal à toutes les flammes de se lancer contre lui, à tous les supplices de s'accumuler sur lui, à tous les dannez d'insulter à sa misere, à tous les demons de l'accabler d'outrages, & de le couvrir d'opprobres. Quelle joïe pour Lucifer de voir entre ses mains cét esclave qui lui avoit été arraché, qui avoit été fait son maître, qui pouvoit le mépriser, le chasser comme un vil animal, le forcer d'obéïr au moindre signe, le terrasser, le lier, le

tourmenter. Mais pour lui quelle honte, quel creve-cœur de se voir rabbaissé jusqu'à servir de joüet à ces monstres hideux & infames, lui, dis-je, que les Anges respectent, qu'ils honorent comme les temples du Saint Esprit, comme les fréres du Rédempteur, comme les enfans de Dieu, comme les héritiers présomptifs de son Roïaume. Quelle douleur de nous voir plus-malheureux que les Turcs, que tous les autres dont nous avons si souvent déploré le mal-heur & l'aveuglement! Quel desespoir, quelle rage lorsque nous ferons comparaison de ce que nous serons alors avec ce que nous aurions pû être?

Ie serois trop long, Chrêtienne Compagnie, si je vous disois tout ce que je pense d'un tourment si épouvantable; mais je vous prie au nom de Dieu de suppléer à mon défaut par vôtre meditation, & d'emploïer une demi heure de tems, ou aujourd'hui, ou demain, à considerer dans les enfers un Chrêtien, un de vos fréres dannez. Voïez un peu quelles doivent être ses pensées lors que d'un côté il envisage tous les biens qu'il a reçeus, & de l'autre tous les biens qu'il a perdus; lors qu'il fait réflexion combien il a été aimé, & combien il est haï, combien il lui étoit aisé d'éviter de si grands maux, & combien il lui sera éternellement impossible de s'en retirer.

Et vous, ô mon trés-aimable Redempteur, éclairez-les d'un raïon de vôtre divine lumiére, dans le tems qu'ils s'occuperont à cette considération, faittes que ces veritez entrent si avant dans leurs cœurs, qu'elles leur deviennent utiles pour l'éternité, faites qu'ils se rendent dignes du nom

qu'ils ont reçeûs au baptême , qu'ils se distinguent par leur vie de tous ceux qui deshonorent le mesme nom ; que si le nombre des veritables adorateurs est petit ; qu'ils vous adorent du moins en verité ; qu'ils fassent renaître en nos jours la pieté des premiers fideles ; & qu'ils vous donnent , s'il est possible ; autant de gloire par leur ferveur ; que vous en recevriez d'une Eglise plus-nombreuse. En un mot, versez sur eux une si grande abondance de graces ; qu'ils puissent accomplir exactement tout ce que vous attendez des veritables Chrêtiens ; & meriter tout ce que de veritables Chrêtiens peuvent attendre de vous ; c'est ce que je vous souaitte , au nom du Pére ; du Fils , du Saint Esprit.

SERMON XLV.

POUR

LES DERNIERS JOURS DV CARNAVAL.

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis & flebitis.

Mal-heur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez enfin reduis aux gémissemens & aux larmes. S. Luc. c. 6.

Un Chrêtien doit renoncer à tous les divertissemens du monde, il doit se contenter précisement de ceux qui peuvent être & néce∫saires à la nature, & utiles même pour le salut.

ON a beau faire, Chrêtiens Auditeurs, on ne persuadera jamais aux hommes, qu'une vie passée dans la joïe, soit une vie fort mal-heureuse : IESUS-CHRIST l'a dit, mais jamais le

monde ne l'a pû croire. Ce n'eſt pas que dans le Chriſtianiſme on oſe combattre ouvertement les paroles de la Sageſſe Incarnée, qui déclarent ſi préciſement cette verité ; mais comme toutes les paroles de l'Evangile ſont enveloppées de tenébres à l'égar des eſprits charnels : La plûpart des Chrêtiens regardent celles que j'ai rapportées comme une Enigme qui leur eſt incompréenſible, & vivent cependant comme s'ils les entendoient dans un ſens tout contraire au ſens du Sauveur du monde. Ce n'eſt pas ſeulement durant certain tems de l'année qu'on ne penſe qu'à ſe réjoüir, il n'y a que trop de gens dans le monde, qui n'ont point d'autre occupation que le jeu & la débauche ; & ceux qui ſont obligez de les interrompre, pour ſonger à leur ſubſiſtence ; ceux là, dis-je, ne croïent pas d'avoir mal reglé leur vie, quand ils ſe ſont determinez à faire ſucceder par une revolution continuelle les affaires aux divertiſſemens, & les divertiſſemens aux affaires.

Ce que je trouve de plus-déplorable dans un aveuglement ſi dangereux, c'eſt qu'envain s'efforceroit-on de le guerir. La parole de Dieu ne ſe fait point entendre dans les aſſemblées, ni dans les Académies, ſa grace n'a point d'accez dans des eſprits diſſipez, dans des cœurs pleins d'une vaine allegreſſe : D'ailleurs on ne peut vivre ſans quelque plaiſir, & ceux qu'on goûte ſur la croix, les Saintes délices de la Penitence leur paſſent pour des plaiſirs chimeriques.

Auſſi vous avoüërai-je, Meſſieurs, que lors que j'ai formé le deſſein de parler contre les divertiſſemens du monde, je n'ai nullement eû en veüë les

personnes qui s'y plongent avec plus d'emportement. Je n'ai pensé qu'à vous, Chrêtienne Compagnie, j'ai crû que ce discours ne seroit peut-étre pas inutile à tant d'ames saintes qui se tirent de la foule des mauvais Chrêtiens ; j'ai crû qu'il pourroit vous animer à opposer vos bons exemples aux pernicieuses coûtumes, qui semblent renouveller tout ce que le Christianisme avoit aboli ; & qu'en vous portant à pleurer ces desordres, je vous donnerois lieu de vous réjoüir en même tems, de n'avoir nulle part à la joïe prophane des Chrêtiens dereglez.

Divin Esprit, jettez donc les yeux sur cette assemblée de veritables fideles. C'est vous qui les avez conduis en ce lieu, pour les armer de vôtre parole toute-puissante contre les enchantemens de cette fausse joie, où les autres s'abandonnent avec si peu de réserve. Ne permettez pas qu'ils entendent sans fruit un discours qu'ils ont préferé aux vains entretiens du monde. Dittes-leur par ma bouche ce que vous avez acoûtumé de dire vous-même au cœur de vos bien-aimez : Je vous demande cette grace par l'intercession de vôtre divine Epouse. *Ave Maria.*

Si dans le dessein que j'ai de combattre les divertissemens du monde, je ne les considerois que dans l'état où la corruption de nos mœurs a porté même les plus-innocens, il me seroit aisé de faire voir qu'un Chrêtien doit s'en éloigner, que leur usage est illegitime. De la maniére qu'on se divertit au siécle où nous sommes, attaquer les divertissemens, c'est à vrai dire, déclarer la guerre à tous les vices. Vous le savez mieux que moi, Chrê-

tiens Auditeurs, l'impieté, la médiſance, l'amour impudique & dereglé forment aujourd'hui dans le monde la plûpart des entretiens & des hommes & des femmes, il y a du luxe, & de la diſſolution preſque dans tous leurs repas : On s'endort ſur le jeu, ſi d'un côté la profuſion, & de l'autre l'avarice ne s'accordent pour l'animer : En un mot, on ne trouve plus de goût aux plaiſirs, s'ils ne ſont comme aſſaiſonnez de quelque crime.

Mais je paſſe bien plus avant, & ſans parler ici, ni des aſſemblées publiques, où l'innocence eſt expoſée à tant de perils ; ni des converſations ſécrettes, qui ſont encore plus-dangereuſes ; ni des feſtins où regne la vanité, & l'intemperance. Je dis qu'un Chrêtien doit renoncer à tous les divertiſſemens du monde ; c'eſt-à-dire, à tous les divertiſſemens ou prophanes, ou ſuperflus, qu'il doit ſe contenter précisement de ceux qui peuvent être néceſſaires à la nature, & utiles même pour le ſalut. Je n'ai que deux raiſons pour le prouver, & ces deux raiſons feront les deux parties de nôtre entretien.

Un veritable Chrêtien doit s'éloigner autant qu'il peut des vains divertiſſemens du monde ; & pourquoi ? Premiérement, parce qu'il n'a pas le loiſir de s'y amuſer : Secondement, parce qu'il n'a pas ſujet de s'y plaire. Les divertiſſemens ne ſont pas de ſaiſon au tems du travail, ils ſont même importuns aux jours d'affliction & de larmes. Or je prétens vous faire voir que les Chrêtiens ont obligation de travailler inceſſamment, & ſans interruption, ce ſera le premier poinct : Qu'ils ont ſujet de pleurer continuellement & ſans rélâche,

che, ce ſera le ſecond : Voila, Meſſieurs, tout ce que j'ai à vous dire en ce diſcours.

A juger de l'affaire du ſalut par la maniére dont les Chrêtiens ordinaires ont coûtume de s'y prendre, on diroit que ce n'eſt pas une affaire, & qu'aprés avoir reçeû le caractere d'enfant de Dieu dans les eaux ſacrées du bâtême, quoi-qu'on faſſe enſuite, & même ſans qu'on y penſe, on ne peut manquer d'étre ſauvé. Mais s'il faut s'en tenir à la regle infallible de l'Evangile, il s'en faut beaucoup que la choſe ne ſoit auſſi aiſée qu'on l'imagine. Dans la penſée de JESUS-CHRIST de toutes les affaires du monde, celle du ſalut éſt non-ſeulement la plus-importante, mais encore la plus-incertaine, la plus délicate, la plus-difficile à conduire celle qui demande plus d'application, plus de vigilance, plus de fatigue. Pour y réüſſir il faut être éternellement ſur ſes gardes, aprés avoir travaillé durant tout le jour, il faut encore veiller & prier durant la nuit, & à toutes les heures de la nuit, un ſeul moment de repos peut rendre inutiles les ſueurs de pluſieurs années, & ce qui eſt trés-important de bien remarquer, c'eſt qu'on ne peut s'appliquer à nulle autre affaire, ſans ruiner entiérement celle-ci. Il n'eſt rien de ſi ſouvent repeté dans le nouveau Teſtament, rien ſur quoi le Sauveur ſe ſoit plus-nettement expliqué. Vous n'avez tous qu'une ſeule affaire, nous dit-il, il vous faut oublier toutes les autres, ou du moins les rapporter toutes à celle-là, il n'en excepte pas une ſeule. Le ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance, quelque néceſſaire qu'il paroiſſe, n'eſt pas toutefois privilegié; ſi ce ſoin peut retarder tant ſoit peu; que dis-je re-

tarder, s'il ne sert même à avancer l'affaire du salut ; c'est abandonner son ame, c'est mépriser Dieu, c'est être païen que de s'en embarrasser le moins du monde. *Hæc enim omnia gentes inquirunt.*

C'est pour cela que les affaires du monde, & les soucis qui les accompagnent, sont comparez dans l'Evangile aux épines qui étouffent la semence aussi-tôt qu'elle commence à lever. Ce furent toutes affaires importantes, qui obligerent les conviez à refuser l'honneur qu'on leur vouloit faire, une emplette de conséquence, une nouvelle aquisition, un mariage, qui ne croiroit que ces excuses sont legitimes ? Cependant elles mettent en colere le Pére de famille, il déclare toutes ces personnes indignes de manger à sa table, & jure qu'il ne les y souffrira jamais : *Dico autem vobis, quod nemo virorum illorum, qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

Or s'il est vrai que les soucis & les occupations des gens du monde, sont un si grand obstacle au salut ; que doit-on dire de leurs amusemens & de leurs jeux ? Eh quoi, un Chrêtien n'aura pas un moment de tems pour songer à sa fortune, à ses biens, & il lui en restera pour l'oisiveté ; les soins de la vie lui ravissent des heures dont il a besoin pour se sauver, & il n'a pas lieu de regretter les jours & les années qu'il donne à ses divertissemens ? S'il se perd, s'il hazarde sa grande affaire, son unique affaire, lors qu'il s'occupe à quelque autre chose qu'à servir Dieu ; comment est-ce qu'il ne se fait point de tort de demeurer sans rien faire ?

Mais d'où peut venir cette obligation si étroitte, qu'on a dans le Christianisme de travailler incef-

samment ? Je m'en vais vous le dire, Messieurs, c'est une chose que vous n'avez peut-être jamais bien conçeüë. Pour la comprendre il faut supposer avec les Péres & les Docteurs, que le Christianisme est un état de perfection ; qu'être Chrêtien, c'est avoir voüé solemnellement de tendre sans relâche à une vertu consommée, de marcher sur les pas de JESUS-CHRIST, & d'imiter autant qu'il est possible, la sainteté de Dieu même : *Estote perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est.*

Il faut supposer en second lieu, que l'obligation que nous avons tous de nous aquitter des choses qui sont de nôtre état, est une obligation indispensable. *Quicumque profitetur statum aliquem*, dit le Docteur Angelique, *tenetur ad ea, quæ illi statui conveniunt* : Et c'est sur ce principe que le même Docteur établit la nécessité absoluë qu'on s'impose en entrant dans un Ordre Religieux, d'aspirer sans cesse au genre particulier de perfection, lequel est propre de la regle, quand méme cette regle n'obligeroit point sous peine de peché mortel. Selon cette Doctrine, Chrêtiens Auditeurs, vous étes obligez en vertu du nom que vous portez, d'aspirer à la sainteté. Quand vous ne l'auriez pas promis à la face de l'Eglise ; Quand vous n'y seriez pas engagé par le plus-solemnel de tous les sermens, par les vœux de vôtre bâtéme ; c'est assez de faire profession du Christianisme pour contracter cette obligation : *Quicunque profitetur aliquem statum, tenetur ad ea, quæ illi statui conveniunt.*

Mais savez-vous bien ce que c'est que la sainte-

té, & ce que c'eſt qu'aſpirer à la ſainteté ? Etre ſaint, comme on doit l'entendre en cet endroit ; c'eſt être exemt de tous vices, & avoir aquis toutes les vertus. Aſpirer à la ſainteté dans le ſens le plus étendu, le plus-favorable à l'amour propre ; c'eſt prendre tous les moïens de devenir Saints, que nôtre condition nous préſente. Mais quoi, me dira-t-on, ne prenez-vous point garde que cette doctrine impoſe même aux gens du ſiécle un joug étrangement rigoureux ? Voudriez-vous les obliger en effet de faire tout ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à la ſainteté ? Il faut donc qu'ils ſoient toûjours en priéres, toûjours en penitence, & qu'ils n'obmettent aucune des bonnes œuvres qu'il ne leur eſt pas impoſſible de prattiquer. Oüi, Meſſieurs, il le faut ſans doute, cela ſuit des principes inconteſtables que j'ai poſez ; & Saint Thomas a déclaré lui-même qu'il étoit dans ce ſentiment, je vois bien que cela ne s'accorde pas avec cette vie agréable, dont vous avez fait le projet en vôtre eſprit, ſans conſulter les devoirs de vôtre religion, ni vos veritables intereſts ; mais enfin les gens du ſiécle, dit Saint Thomas, auſſi bien que les perſonnes religieuſes ſont obligées de faire tout le bien qu'ils peuvent faire. *Omnes tam religioſi quam ſæculares tenentur facere quidquid boni poſſunt.* Parce que ce précepte de l'Eccleſiaſte, hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez ; ce précepte, dis-je, eſt également addreſſé à tout le monde. *Omnibus enim dictum eſt, quodcumque poteſt facere manus tua, inſtanter operare.*

Il eſt vrai, ajoûte cette grande lumiére de la Téologie, qu'on peut borner ce commandement

aux choses qui sont renfermées dans la perfection de l'état présent d'un chacun. Par exemple, un homme quoi-qu'engagé dans le monde, pourroit jeûner toute l'année, & donner tous ses biens aux pauvres, & néanmoins il ne peche pas, lors qu'il ne prattique ni cette longue austerité, ni ce dépoüillement universel; il suffit qu'il révére la vertu, qui porte les plus-fervens à des actions si héroïques: Mais s'il néglige de s'y instruire, & de s'aquitter avec soin des obligations de sa charge ou de son état, s'il néglige de s'examiner pour se bien connoître lui-même, de prier souvent selon ses besoins, de s'approcher des Sacremens, de pratiquer les œuvres de misericorde, de veiller sur ses passions, d'en prévenir les desordres par la mortification de ses sens, par une vie plus austere que celle des païens & des infidelles, par la consideration fréquente des veritez de la foi; & des exemples de Iesus-Christ. Il est tout visible qu'il manque aux plus-essentielles obligations du Christianisme; & qu'il n'est pas en voïe de salut. Voila, Messieurs; qu'elle est la Doctrine de l'Ange de l'école, de cét homme si sage & si éclairé, qui a traitté la morale avec tant de circonspection, & qui n'a jamais passé pour porter les choses dans une excessive severité.

Dittes-moi donc, s'il vous plaît, Chrêtiens Auditeurs, ce soin de déraciner tous les vices de vôtre cœur, d'y mettre en leur place toutes les vertus, de tendre toûjours à une sainteté plus-parfaitte, plus-excellente, plus semblable à celle de Jesus-Christ, plus-semblable à celle de Dieu-même; cette obligation de faire tout le bien que

vous pouvez ; tout cela, dis-je, peut-il bien s'allier avec cette vie oisive & inutile, que tant d'hommes & beaucoup plus encore de femmes passent dans les divertissemens ? Vous dittes que vous n'avez rien à faire, & qu'il vaut mieux passer le tems à se divertir, que de le perdre dans une triste & dangereuse oisiveté. Est-ce que vous étes déja parvenus au comble de la perfection & de la sainteté chrêtienne ? Quels sont donc les vices que vous avez détruit ? Quels sont ceux que vous avez combattus, ou même découverts en vous par l'étude que vous avez faitte de vous-même ? Vous n'avez rien à faire, Chrêtiens, & vous n'avez rien fait jusqu'à cette heure pour vôtre santification.

Rentrez pour un moment en vôtre ame, & considerez le déplorable état où elle est ; je ne vous demande point de combien de crimes elle est noircie ; combien de pechez vous avez commis autrefois dont vous n'avez jamais fait de penitence. Je vous demande s'il est quelque passion dont vôtre cœur n'éprouve point la tirannie ? Si la prosperité d'autrui ne l'afflige point ; s'il n'aime point ce qu'il n'est pas permis d'aimer, ou plus qu'il n'est permis d'aimer. N'est-il pas vrai que nul gain ne peut satisfaire vôtre avarice ? Que vôtre ambition ne sauroit se contenter du rang que la Providence vous a marqué ? Que vous ne savez ce que c'est que d'oublier une injure ? Combien de fois tous les jours vous emportez-vous sans raison, & toûjours au-delà des bornes de la raison ? Où est-ce qu'on trouve ailleurs plus d'orgueil & peut-être moins de mérite ? Allez, travaillez, & travaillez fortement, & travaillez sans relâche ; il se passera

bien du tems avant que vous aïez aquis la douceur de IESUS-CHRIST, l'humilité de IESUS-CHRIST, la charité, la patience, le des-interessement ; cependant si une seule de ces vertus vient à vous manquer vous étes perdu sans ressource.

Vous croïez, dit Saint Jean Cisostome, en expliquant la Parabole des dix Vierges, vous croïez qu'on ne ferme l'entrée du Roïaume, qu'à ceux qui n'ont nulle vertu ; Vous vous trompez, on rejette aussi ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaste, mais vous n'avez pas fait l'aumône ; Vous avez conservé mon talent, mais vous ne l'avez pas multiplié ; Vous avez aimé la justice, mais vous avez aimé la gloire, vôtre sainteté n'a pas été plus-abondante que celle des Pharisiens. N'esperez pas qu'on vous reconnoisse à la porte du Paradis, attendez-vous plûtôt à être jettez dans les tenébres exterieures. D'ailleurs, Messieurs, quand vous auriez moins d'occupation chez vous méme, il y a des malades dans vôtre quartier, & dans vôtre voisinage qui ont besoin d'assistance & de consolation ; IESUS-CHRIST vous attend dans les Hôpitaux, pour y recevoir dans la personne des pauvres, des marques de vôtre foi & de vôtre amour. Vous n'ignorez pas qu'on vous fera vôtre procez sur l'omission de ces œuvres de charité, & que la sentence est déja portée contre les Chrétiens qui n'auront pas donné à manger à ceux qui ont faim, révêtu les nüs, logé les Pelerins, instruit les idiots, & visité les prisons.

Mais si cela est vrai, dira quelcun, dittes-nous, je vous prie qui sera sauvé : Car enfin on void peu

de personnes s'appliquer fort serieusement à se faire Saints, ou s'addonner beaucoup à l'exercice de ces œuvres de Misericorde. Qui sera sauvé, Chrétiens Auditeurs, fort peu de Chrétiens sans doute, un entre mille, peut-étre beaucoup moins encore? Ce bon solitaire sera sauvé, qui depuis trente ou quarante ans ne s'occupe qu'à considerer les exemples du Sauveur du monde, pour les retracer en sa personne, qui tous les jours, & presque à toutes les heures, se rend à soi-méme un compte exact de l'usage qu'il fait du tems, & du progrés qu'il a fait en la vertu. Cette bonne femme sera sauvée qui partage sa vie à la priére & à la lecture des livres saints,& qui tandis que vous vous divertissez, va chercher aux extremitez de la Ville des malheureux que la honte y reduit à mourir de faim.

Il faut avoüer que nous avons une idée bien basse du Christianisme. Hé quoi, Messieurs, un Dieu se sera anéanti, un Dieu aura versé tout son sang, & sera mort sur une croix; il aura institué tant de Sacremens, il aura fait tant de miracles pour établir une religion; & toute cette religion, ce fruit de tant de travaux, de tant de prodiges, se reduira à recevoir quelques gouttes d'eau à nôtre naissance; aprés quoi on pourra si l'on veut passer sa vie à resver sur des cartes, & cajoller dans des ruelles? Vous me demandez qui sera sauve,si pour se sauver il faut renoncer aux divertissemens du monde, & embrasser le travail & la prattique des bonnes œuvres? Et moi je vous demande si cela n'est pas nécessaire; qui est-ce qui ne sera point sauvé? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il si fort exageré le petit nombre des éleus, si l'on peut

aller au Ciel en riant & en dançant ? Répaſſez un moment par vôtre eſprit la maniére dont vivent les gens-du-monde, & jugez s'il doit être ſi difficile de gagner le Paradis, au cas qu'on le gagne en vivant comme l'on vit ? Prendre dans chaque ſaiſon tous les plaiſirs qu'elle préſente à vos divers appetits, faire ſucceder les promenades du printems aux repas & aux aſſemblées de l'hiver ; faire chaque jour une nouvelle partie pour le lendemain, paſſer éternellement de la converſation au jeu, du jeu au feſtin, du feſtin au bal, à la comedie; eſt-ce là une vie fort mal-aiſée à mener ? Cependant le Sauveur nous crie que la porte eſt étroitte, que la voïe eſt épineuſe, que le nombre des Prédeſtinez eſt égal à peu-prés à celui des grappes de raiſin qui échappent aux vendangeurs. Voïez un peu comment vous vous entendez avec la verité incarnée ; car pour moi, ſi vous n'étes pas dans l'erreur, je ne puis comprendre comment c'eſt que Jesus-Christ ne s'eſt point trompé lui-même ?

Mais enfin vous ne prétendez pas nous interdire l'uſage moderé des divertiſſemens honêtes & legitimes ? Aprés avoir travaillé toute la ſemaine à cent affaires indifferentes, n'eſt-il pas bien juſte qu'on ſe réjoüiſſe un peu le Dimanche ? Je répons à cela, Chrêtiens, qu'aprés avoir penſé toute la ſemaine à toutes vos autres affaires, il ſeroit bien raiſonnable que vous penſaſſiez un peu à l'affaire de vôtre ſalut. Si travaillant tous les autres jours pour le monde, vous paſſez les jours de fêtes à vous divertir ; quand eſt-ce que vous travaillerez pour le Ciel ? vous avez ſacrifié la plus-grande partie de vôtre tems aux deſſeins & aux interêts du mon-

de, & vous voulez encore donner l'autre aux divertiſſemens du monde ? Quel partage d'une vie où le monde ne devroit avoir nulle part, qui devroit être toute conſumée au ſervice de IESUS-CHRIST?

Ie répons en ſecond lieu, que cét éloignement univerſel de toute ſorte de divertiſſemens qui vous paroît ſi étrange, a été prattiqué par les Chrêtiens aux tems les plus-heureux de l'Egliſe ; juſques-là que les païens s'étant apperçeûs de l'horreur qu'ils en avoient, ils diſoient du tems de Tertullien, que c'étoit une politique de leur Religion, qui vouloit les détâcher de la vie en leur défendant l'uſage de tout ce qui la peut rendre agréable, & les diſpoſer ainſi à cette inſenſibilité qu'ils faiſoient paroître lors qu'on les menoit à la mort. *Sunt qui exiſtiment,* ce ſont les belles paroles de ce Pére, au livre qu'il a fait contre les ſpectacles, *ſunt qui exiſtiment Chriſtianum, expeditum morti genus, ad hanc obſtinationem abdicatione voluptatum erudiri, quò facilius vitam contemnant, amputatis quaſi retinaculis ejus, ne deſiderent quam jam ſupervacuant ſibi fecerint.*

Mais non, Meſſieurs, je ne condanne point toute ſorte de divertiſſemens, il y en a de loûables ; il y en a même de Chrêtiens, qui bien loin d'être des obſtacles pour la ſainteté ; peuvent être d'un grand ſecours à ceux qui deſirent de l'aquerir. Les gens de lettres à qui la vie paroiſſoit déja trop courte pour le deſſein qu'ils avoient de devenir doctes ; ſe ſont aviſez de faire de tems en tems certaines lectures qui leur tiennent lieu de divertiſſemens ; ils ſe relâchent dans des converſations ſavantes, ils joûent à des jeux d'eſprit,

qui quelque-fois leur ſont plus utiles, que les études les plus ſerieuſes. Vn homme de guerre, qui deſire de s'avancer par la voïe des armes, ne ſe divertit point inutilement. La chaſſe, les Tournois les courſes de bagues; les jeux d'arc & d'arquebuſe ſont tous exercices inventez, non ſeulement pour le plaiſir, mais encore pour durcir le corps au travail, & le former aux exercices de l'art militaire.

Les enfans du ſiecle ſeront-ils donc toûjours plus ſages dans leur conduite, que les enfans de la lumiere? un ſavant ne ſe divertit point en ſoldat, un homme d'épée a ſes jeux à part, & bien differens de ceux d'un homme d'étude, l'un & l'autre veut tirer quelque utilité de ſes divertiſſemens: pourquoi eſt-ce que les Chrétiens n'auront pas le méme zele, & qu'ils ne croiront pas paſſer leur tems agréablement, s'ils ne le perdent? Ce Roman vous divertit, Mademoiſelle, mais eſt-ce-là un divertiſſement de Chrétienne? Pouvez-vous en tirer quelque avantage pour voſtre ſantification? Les vies des Saints vous édifieroient, elles vous donneroient de l'amour pour la vertu, & ne laiſſeroient pas de vous délaſſer l'eſprit par la diverſité des évenemens merveilleux, & des actions héroïques dont elles ſont toutes remplies. La compagnie vous plaît, & je ne voudrois pas vous condanner à une éternelle ſolitude: mais n'aïez de commerce qu'avec des perſonnes ſaintes, & que les entretiens que vous aurez avec elles, ſervent à réveiller en vous le deſir de vôtre perfection. Les miracles de la puiſſance & de la miſericorde de Dieu, les miſtéres de ſa vie & de ſa mort; la va-

nité des choses d'ici bas, les solides plaisirs d'une bonne consience ; les délices immortelles dont un moment de douleur doit être recompensé, n'est-ce pas dequoi fournir à de trés-agréables conversations ? Pensez-vous qu'il y eust moins de plaisir à parler de toutes ces choses, qu'à revenir sans cesse à vos juppes & à vos collets, à cette mode, à cette querelle, à ce mariage, qui sont les sujets ordinaires de vos plus-innocens entrétiens ? Mon Dieu qu'ils paroissent frois ces entretiens à ceux qui sont acoûtumez à s'entretenir eux-mêmes dans des pensées plus-serieuses & plus-solides ! Quel ennuï, quel supplice pour une ame veritablement Chrêtienne, de se trouver engagée dans des conversations de cette nature ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua* : Seigneur les gens du monde m'ont entretenu de leurs bagatelles, ils m'ont fait leurs comptes frivoles ; il m'a fallu essuïer leurs discours profanes & pueriles. Mais combien goûterai-je plus de plaisirs à entendre parler de vôtre loi & des prodiges qu'elle a operez dans tous les siécles ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Voïez donc, Messieurs, quelles mésures vous devez prendre pour l'avenir, si le travail & les divertissemens sont incompatibles ; pensez un peu, s'il vaut mieux se relâcher d'un travail si utile & si nécessaire, que d'abandonner d'inutiles, de dangereux divertissemens ? Souvenez-vous que le tems que vous perdez à joûër, que ce tems, dis-je, est fort précieux, & parce qu'il a coûté un prix infini, & parce qu'il est lui-même le prix d'un bon-heur inestimable. Souvenez-vous que vous en avez peu,

& que l'heure s'approche qu'il ne vous en restera plus du tout. Mais souvenez-vous sur tout que cette vie ne vous a été donnée que pour l'autre, & par conséquent que chaque moment doit se rapporter à l'Eternité. Elle est courte cette vie, & vous avez beaucoup à faire, ce n'est pas une petite entreprise que celle de vôtre santification, vous n'avez gueres de tems à perdre si vous voulez parvenir où vôtre vocation vous oblige de prétendre. La sainteté du Christianisme exclud tous les vices, elle embrasse toutes les vertus ; la profession du Christianisme vous oblige de tendre à cette sainteté par toutes les voïes qui sont ouvertes aux personnes de vôtre état. Voila bien des obligations de travailler sans rélâche ; passons maintenant aux sujets que nous avons de pleurer incessamment : C'est la seconde partie de ce discours.

Il est assez mal-aisé d'imaginer une conjoncture plus-terrible que celle où se trouve un soldat déja blessé au milieu d'une sanglante mélée : Le sang qui coule de ses plaïes, la mort qui l'assiege de toutes parts, & qui pour venir à lui moisonne à ses yeux tout ce qui s'oppose, ou qui se rencontre à son passage : Tout cela, dis-je, sont des objets bien capables d'inspirer de la terreur à quiconque les envisage de sens froid, de quelque intrepidité qu'il se flatte. Mais quand une fois le combat est échauffé, & que la colere, la vengeance ou le desespoir s'est emparé du cœur d'un homme de guerre, quelques coups qu'il ait reçeûs, quelques perils qui l'environnent, quoi-qu'il ne marche plus que sur les corps de ses compagnons étendus sur la poussiere, il n'est touché ni de la mort de tant

d'hommes, ni des hazars qu'il court de mourir lui-même à chaque moment, & ne ſent pas même ſes propres bleſſures.

Chrêtiens, nous ſommes tous à peu-prés dans des circonſtances toutes pareilles. Nôtre vie eſt un combat continuel, dit l'Ecriture, il eſt peu d'ames qui dans ce combat n'aïent reçeû des plaïes mortelles ; il n'en eſt aucune qui ne ſoit expoſée à en recevoir de nouvelles à toutes les heures, & nous voïons en effet perir à nos yeux la plûpart de nos amis & de nos fréres ; Quel ſujet & de douleur & de crainte, ſi les paſſions n'avoient éteint en nous juſqu'au plus petit raïon de prudence, & étouffé juſqu'au plus-foible ſentiment d'humanité ! comment pouvez-vous vous réjouïr, ſi vous vous reſſouvenez que vous avez offencé Dieu, ſi vous vous reſſouvenez que vous étes dans un danger continuel de l'offencer, ſi vous faites réflexion qu'on l'offence continuellement par toute la terre ?

Ie ne parle point ici des crimes où vôtre cœur pourroit encore avoir quelque attache dans l'état où vous étes ; ſi vous étes dans la diſgrace de vôtre Dieu, je m'étonne non-ſeulement de ce que vous avez le courage de vous divertir, mais encore de ce que vous ne mourez pas de crainte. Pour être obligé de pleurer toute nôtre vie, il ſuffit d'avoir commis un peché mortel en toute la vie ; & qui ſont ceux-là, mon Dieu, qui ſont aſſez heureux pour n'être tombez qu'une fois dans cét épouvantable mal-heur ? En faiſant ce peché, vous avez fait deux pertes en même-tems, que vous devez néceſſairement pleurer juſqu'à la mort. Premiérement il vous a ravi l'innocence, & comme

cette perte ne se peut reparer en nulle maniére, vous devez en être inconsolable. En second lieu, le peché vous a dépouillé de la grace ; cette perte ne se peut reparer que par vos pleurs, & par conséquent il faut pleurer ; mais quelques larmes que vous aïez répanduës, vous ne saurez jamais si vous l'avez reparée, & par conséquent il faut pleurer sans relâche, il ne faut jamais cesser de pleurer.

De-plus quand Dieu vous reveleroit aujourd'hui qu'il a perdu le souvenir de vôtre infidelité, que vous êtes en état de grace ; veritablement ce seroit pour vous le sujet d'une grande joïe ; mais cependant vous ne seriez pas encore dispensé de pleurer & de gemir. Il faut pleurer, Chrêtiens Auditeurs, pour appaiser Dieu ; mais aprés avoir mérité sa misericorde par nos larmes ; il faut encore pleurer pour satisfaire à sa justice. Il faut detester la joïe criminelle, qu'on a goûtée dans l'usage illicite des créatures, pour effacer le peché ; mais pour expier ce même peché, il faut encore renoncer à la joïe innocente que ces mêmes créatures pourroient nous causer : C'est une Doctrine toute commune que celle-ci. Saint Gregoire dit expressement qu'on doit se retrancher les choses mêmes permises par la Loi de Dieu, lorsqu'on a bien osé se permettre les choses, qu'elle défend. *Si quis in fornicationis culpam, vel certè quod est gravius, in adulterium lapsus est, tanto à se licita debet abscindere, quanto se meminit, & illicita perpetrasse.* Saint Thomas porte la chose encore plus-loin, & dit qu'un penitent, c'est-à-dire, quiconque a peché, & veut reparer sa faute, qu'un penitent doit s'éloigner de toutes sortes de jeux ; de toutes sortes de specta-

cles, quelque licites, quelque utiles ; il ajoûte encore quelque necessaires qu'ils puissent être pour l'entretien de la vie. Il est des jeux honnêtes, dit-il en ce même endroit, comme sont la plûpart de ceux qu'on a inventez pour l'exercice du corps, dont l'usage pourroit être loûable dans une personne innocente, desquels toute-fois il faut s'abstenir quand on a peché.

Je ne sai, Messieurs, si cette morale vous paroîtra fort severe ; mais les Saints Penitens ont suivi des regles bien plus-rigoureuses que tout cela. La penitence étant un abbregé des feux éternels, comme l'appelle Tertullien. *Compendium ignium æternorum.* Ils ont crû qu'elle ne pouvoit être parfaitte, si elle n'embrassoit toutes les rigueurs, qui peuvent représenter en cette vie les peines dont Dieu punit les crimes en l'autre. On ne sauroit lire sans fremir ce que Saint Iean Climacus rapporte de ceux de son tems. Les cellules des Solitaires, les cachots destinez pour les mal-faiteurs, les antres même des Tigres & des Lions, étoient pour eux des demeures trop spatieuses, & trop commodes, ils cherchoient dans les sepulcres des morts des retraittes plus-conformes à l'état où le peché les avoit reduits. Les uns se chargeoient de chaînes de fer, dont le pois les accabloit, & les rendoit immobiles, les autres s'arrachoient les cheveux, & se déchiroient à cous de foûëts. Quelques-uns tous couverts d'ulceres, se laissoient pourrir dans l'ordure, & manger tous vifs aux vers, qui s'engendroient dans leurs plaïes. Les uns & les autres n'avoient presque point d'autre nourriture que leurs larmes ; &

Aprés

aprés avoir vécu de cette maniére durant l'eſpace de trente & de quarante ans, on ne pouvoit encore les raſſeûrer contre la terreur de la juſtice divine, ils trembloient aux approches d'une mort, qu'ils avoient hâtée par leurs auſteritez exceſſives, d'une mort, qui étoit en eux l'effet de la penitence, plûtôt que la peine du peché.

On eſt bien éloigné, Chrétiens Auditeurs, d'exiger de vous des rigueurs de cette nature, quand on auroit deſſein de vous y aſſujettir, vôtre lâcheté ne manqueroit pas de prétextes pour s'en défendre, vous auriez reçours à vôtre âge; à vos infirmitez, à vos emplois, à vos engagemens dans le monde; à toutes ces belles raiſons, qu'on a coûtume d'oppoſer à la juſte ſeverité d'un Confeſſeur; & aux préceptes-mêmes de l'Egliſe. Ie ne ſai ſi Dieu reçevra toutes ces excuſes, je doute même ſi vous oſerez les alleguer devant ſon tribunal redoutable; mais qu'eſt-ce qui vous oblige à vous divertir? Si c'eſt une néceſſité de punir en vous les deſordres de vôtre vie, n'eſt-il pas tout viſible qu'on ne peut moins faire que de retrancher les délices & les plaiſirs? Peut-on vous condanner à quelque peine plus-legere, & ſi vôtre juge veut s'en contenter, comme pouvez-vous refuſer de vous y ſoûmettre? Vous ne pouvez ſupporter le jeûne du Carême, mais ne ſauriez-vous vous abſtenir des feſtins du Carnaval? Vous ſeriez obligez d'aller paſſer le reſte de vos jours dans quelque deſert affreux, ou du moins de vous renfermer dans un cloître: vous ne le pouvez pas, dites-vous; mais qui vous empêche de vous retirer du grand monde, & de vous tenir dans vôtre mai-

ſon. On ſe rendroit ridicule de vous parler d'un ſac, & de vous ordonner le cilice, tant la molleſſe des hommes leur a perverti l'eſprit, & a étouffé dans leurs cœurs les veritables ſentimens du Chriſtianiſme. Mais ces perles, & ces diamans, ces étoffes ſi éclattantes, ces collets de ſi grand prix, ces maſques, ces habits de comediennes; quelle néceſſité avez vous de les porter? Il ne s'agit plus ici ni de haires, ni de ſolitude; vous ne direz plus qu'on en veut à vôtre vie, ni même à vôtre ſanté: Cette même raiſon de ſanté, qui vous diſpenſe du jeûne, vous condanne à vivre plus ſobrement, à vous contenter des plus-ſimples viandes, à manger peu, à n'écouter en vos repas ni vôtre goût, ni vôtre appetit; vous ne me perſuaderez pas qu'on ſoit moins incommodé de paſſer la nuit au jeu & au bal, que de veiller pour prier Dieu: vos affaires, vôtre ménage ne vous permettent pas d'emploïer toute la journée à faire de bonnes œuvres; mais quand vous-vous divertirez un peu moins, vos affaires, & vôtre ménage n'en iront ſans doute que mieux. Et ainſi tout ce qui peut colorer, ou même juſtifier vôtre averſion pour la penitence que les Saints ont prattiquée: tout cela, dis-je, vous engage à la penitence que je vous prêche. Il eſt donc tems de prendre parti, & de renoncer ou aux divertimens de cette vie, ou aux délices de l'autre.

Mais quoi, Chrêtien, vous penſez à vous divertir? Mon Dieu, que je vous trouve de réſolution, diſons mieux, que vous me paroiſſez inſenſible! Quoi tout banni que vous étes du Paradis? Dans cette vallée de larmes? Dans cette region de

ténébres & de malédictions ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* Comment pourrons nous chanter, disoient les Israëlites en Babilone ? Comment pourrons nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ? vraiment nous avons bien plus de sujet de le dire, tandis que nous sommes sur la terre; *Quomodo cantabimus* : Et comment est-ce qu'on peut avoir un moment de joïe dans un exil si long, & si rude, dans un exil qui nous éloigne de nôtre Dieu, & où même nous pouvons le perdre sans ressource, dans un exil que je dois quitter quelque jour & pour toûjours, sans savoir si ce sera pour me rendre à ma patrie ? Quelle peine de connoître Dieu, de l'aimer, & de ne savoir pas s'il nous aime, ou s'il nous haït ? De n'avoir que du dégoût pour tout le reste, & de douter si nous lui sommes agréables ? De languir dans l'attente de sa possession, & d'ignorer s'il n'a point resolu de nous priver éternellement de sa présence ?

Quoi je puis mourir & me danner autant de fois que je respire, il ne faut qu'un regar, qu'une pensée pour ravager, pour anéantir cinquante & soixante années de travaux & de mérites ? Quoi toûjours des passions à domter, toûjours des démons à combattre, toûjours des tentations à vaincre ? jamais de tréve ni de repos, pas un seul moment de seûreté, par tout des dangers & des perils, par tout des piéges & des embuscades ? Moi-même je suis divisé contre moi-même; j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher ? Tout ce qui me flatte me peut corrompre, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes

ſens cherchent à ſurprendre ma raiſon ? Je ſens au fond de mon cœur une loi oppoſée à la loi de Dieu, & comme une ſeconde volonté dont je ne ſuis pas le maître ? Elle veut tout ce que je ne veux pas, elle aime ce que je haïs, elle deſire ce que j'ai en horreur, elle m'emporte à la pourſuitte de ce que je fuis ? Quelle vie ! Quel ſupplice ! Quel enfer !

Que ſi les maux dont nous ſommes accablez, nous laiſſent encore quelque ſentiment pour ceux des autres, tirons-nous de ce tumulte, & de cét embarras du grand monde, & montons pour un moment ſur cette haute montagne, d'où Saint Ciprien vouloit que ſon ami Donat conſideraſt les deſordres de ſon tems, ſans parler des infidelles & des herétiques, c'eſt-à-dire des trois parties du monde, qui periſſent tous ſans exception. Que verrez-vous parmi vos fréres, & dans le cœur même du Chriſtianiſme, qui ne ſoit digne de vôtre compaſſion & de vos larmes ? Le ſiécle fut-il jamais plus dépravé qu'il eſt aujourd'hui ? Vit-on jamais plus de luxe & plus de molleſſe ? Jamais moins de ferveur & de pieté ? Parmi tant de perſonnes qui croïent en Jesus-Christ, y a-t-il encore quelcun qui vive ſelon les veritables maximes de Jesus-Christ ? Où ſont ceux qui font plus de cas de leur ame que de leur argent ? Qui font leur principale affaire de l'affaire de leur ſalut ? Qui comtent même leur ſalut pour une de leurs affaires?

Voïez ce nombre preſque innombrable de gens, qui marchent, qui courent, qui travaillent, qui parlent, qui ſouvent ſe divertiſſent, combien penſez-vous qu'il y en ait dans la diſgrace de Dieu ?

Et cependant nul ne ſe hâte de ſortir d'un état ſi déplorable, nul n'eſt épouventé du peril qui le menace ? La plûpart ſont inquiets & chagrins ; mais ce n'eſt rien moins que leur conſience, qui les inquiéte & qui les chagrine. Il eſt aiſé à voir que chacun a quelque deſſein, quelque penſée qui l'occupe ; l'un ſonge à un procés qu'un ennemi lui a ſuſcité : l'autre a une intrigue qu'il a noûée : l'autre a une paſſion qui le poſſede tout entier. Celui-ci trame une fourberie, celui-la médite une vengeance, cét autre s'afflige d'un mauvais ſuccés. L'eſperance d'un gain fait courir ce jeune Marchand, la crainte de perdre une dette cauſe l'empreſſement de ce vieillard ; ce Gentil-homme vient de conſumer au jeu tout ſon revenu ; cette Dame eſt toute occupée d'un habit qu'elle compoſe déja pour la prochaine ſaiſon.

Mais qui penſe à la mort qui nous ſuit par tout ? Qui penſe au compte qu'il doit bien-tôt rendre à Dieu ? Qui penſe au Paradis qui devroit être l'unique objet de nos penſées ? Quel état, quel ſexe, quel âge eſt exemt de la corruption univerſelle ! L'innocence ne ſe trouve plus avec la raiſon ? Les enfans ſont à peine capables du bien, qu'ils connoiſſent déja le mal & qu'ils le prattiquent ? La vieilleſſe n'étouffe certaines paſſions que pour faire place à cent autres ? Les hommes font gloire de leurs impudicitez, les femmes n'en rougiſſent preſque plus ? Les petits ſont ſans conſience, les grands n'ont pas même de religion ? Et la préſomption & la pareſſe fait négliger aux idiots les inſtructions de l'Egliſe; L'orgueïl des Savans va juſqu'à vouloir réformer ſes deciſions ? Quelques-uns

ont honte de paroître vertueux, les autres ne rétiennent les déhors de la vertu que pour mieux couvrir les vices qu'ils nourriſſent dans leurs cœurs. On a enfin trouvé l'art de faire impunement des voleries inſignes, & à voir le peu de reſtitution qu'on fait aujourd'hui, on diroit qu'on a encore trouvé le ſecret d'entrer dans le Ciel ſans rendre ce qu'on a volé. Y a-t-il quelcun en cette aſſemblée qui mille fois n'ait entendu médire de ſon prochain? Y a-t-il quelcun qui ait été témoin d'une ſeule retractation? De quelque côté que je tourne les yeux, je vois du déréglement, des crimes, & je ne vois point de penitence?

Cependant les Chrêtiens deſcendent en foule dans le tombeau, la plûpart meurent dans leurs mauvaiſes habitudes, quelques-uns même au milieu de leur débauche, tous ſortent de la vie les mains vuides, ſans avoir rien aquitté de tout ce qu'ils doivent à la Juſtice Divine, ſans avoir rien fait pour l'éternité. Ce qui me paroît encore plus étrange que tout cela, c'eſt que ceux qui n'ont point de part à leurs deſordres, ne ſont point touchez de leur mal-heur. La plûpart du monde ſe perd, preſque tous nos fréres periſſent, & nous ne laiſſons pas de nous divertir. Ce ſeroit une cruauté au tems d'une calamité publique, lors qu'une Ville eſt ſur le point d'être priſe & livrée à l'avarice, & à la licence du ſoldat; lors que la peſte & la famine rempliſſent toutes les maiſons ou de morts ou de mourans: ce ſeroit, dis-je, une cruauté tout-à-fait brutale, que de donner alors ou le bal, ou la comedie, que de paſſer les jours & les nuits en de magnifiques feſtins. Mais quelle guer-

te ! helas quel fleau de Dieu, peut causer une desolation plus-funeste ou plus-générale que celle que je viens de vous décrire ? Cependant on se réjoüit, & ce qui nous surprendroit étrangement, si la charité n'étoit pas entierement refroidie, c'est qu'on croit qu'on peut le faire en ce tems plus qu'en nul autre, parce que c'est un tems de débauche & de plaisir ; c'est-à-dire, parce que l'ennemi fait par tout de plus-grand ravage, & que la peste est plus-allumée que jamais. Mais quand sera-t-il donc tems de rire, s'il ne l'est en Carnaval ? Iamais, dit Saint Basile, tandis que nous serons sur la terre ; Jesus-Christ n'a borné sa malediction à aucun tems, lors qu'il dit, *Mal-heur à vous qui vous réjoüissez à cette heure.* Et ainsi il est tout visible qu'un Chrêtien ne peut rire que hors de saison, n'y aiant aucun jour où il ne doive pleurer un nombre presque infini de personnes qui meurent dans le peché.

Doncques mal-heur à vous qui consumés dans les divertissemens, des années toutes destinées aux larmes & au travail. Mal heur à vous que le malheur de vos fréres ne touche point, qui ne pleurez pas même vos propres maux : Mal-heur à vous qui vous flattez d'un bon-heur imaginaire, tandis que la sagesse éternelle vous estime & vous declare mal-heureux : Mal-heur à vous qui riez ; *Væ vobis qui ridetis* : Mais mal-heur & double mal-heur à vous qui riez maintenant : *Væ vobis qui ridetis nunc*, en ces mal heureux jours où tout l'enfer est déchaîné, où le Prince de ce monde semble en avoir recouvré l'empiré, où les pechez se multiplient à l'infini, où l'on ne distingue plus les fidel-

les des idolâtres. *Nunc :* aujourd'hui que les Anges de paix gemissent, que Jesus-Christ souffre, que Dieu est en colére contre son peuple. Malheur à vous qui vous mélez avec les ennemis de Dieu, qui celébrez leurs fêtes prophanes & scandaleuses, qui autorisez par vôtre exemple une coûtume qui est l'opprobre de vôtre religion, & qui n'avez point d'autre prétexte pour justifier vôtre conduite si peu chrêtienne, que la conduite des mauvais Chrêtiens.

Mais que vous étes heureux, sage & fidelle serviteur de Jesus-Christ ! qui passez vôtre vie dans une sainte & salutaire componction, qui pleurez tous les jours & vos pechez & les nôtres : Mais qui redoublez vos gemissemés, tandis que les autres se répandent en des ris immoderez, & font éclatter leur joïe avec scandale : *Beati qui nunc fletis :* Que vous étes heureux, vous qui choisissez justement ces funestes jours pour vous récueïllir dans la solitude ; qui vous faittes un plaisir exquis & délicat de vous priver de toutes sortes de plaisirs ! Vous qui craignez d'aumenter le nombre de ceux qui affligent vôtre bon Maître, qui tâchez de le consoler de la perfidie de ses autres serviteurs, qui lui demandez pardon des outrages qu'il n'a pas reçeûs de vous, qui vous chargez en sa présence de tous les crimes de vos fréres, qui vous punissez de leurs desordres, & faittes penitence de leur endurcissement : *Beati qui nunc fletis :* Mon Dieu que vous prenez bien vôtre tems pour faire vôtre Cour à Jesus-Christ ! Que la conjoncture est favorable pour mériter toute sa faveur ! Que n'obtiendrez-vous point de sa liberalité, aujour-

d'hui qu'elle ne trouve perſonne ſur qui ſe ré-pandre !

Allez, Chrétiens Auditeurs, allez ſi vous voulez au ſortir de cette Egliſe, vous méler dans les cercles & dans les aſſemblées de ces deſerteurs : Allez vous aſſeoir à leurs tables magnifiques & délicieuſes. Pour moi, mon adorable Sauveur, on m'arrachera plûtôt la vie que de me tirer de vôtre préſence. Que le monde ſe réjoüiſſe tant qu'il lui plaira, je mélerai cependant mes larmes avec les vôtres, & mon ſang, s'il eſt néceſſaire, avec le vôtre. Ie n'envie point à vos ennemis les fades douceurs dont ils ſe repaiſſent ; je ne goûterai que trop de plaiſirs auprés de vous ; & je ſens déja que mon cœur nage dans une joïe, que toutes les créatures ne ſauroient ni me cauſer, ni me ravir. Mais non, ce n'eſt point ce que je cherche, je deſire ſeulement vous donner des preuves de mon zele & de ma fidelité. Je ne connois point d'autre bonheur ſur la terre, que celui de pleurer avec vous, de ſouffrir avec vous, de mourir avec vous, pour régner enfin avec vous. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XLVI.

POUR

LES DERNIERS IOURS DV CARNAVAL.

Præceptor per totam noctem laborantes nihil cepimus.

Seigneur nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. S. Luc. c. 15.

L'affaire du Salut est l'unique affaire du Chrêtien qui mérite son application, qui seule demande toute son application, & qui seule depende de son application.

IL est difficile de ne pas concevoir un mépris extréme pour toute la prudence des enfans du siécle, quand on s'est une fois aperçeû de l'inutilité de leurs soins, & de la vanité de leurs entreprises. Pour moi

quand je considere ces grands genies que nous regardons comme les intelligences du monde politique, & comme les ames des états qu'on a confiez à leur conduite, quand je considere ces hommes extraordinaires, qui portent toûjours dans leur teste une partie du monde, qui ne s'occupent qu'à fonder ou à détruire des monarchies, qu'à troubler ou à pacifier l'univers; Il me semble, dit le grand Saint Crisostôme, que je vois de petits enfans qui s'empressent sur le rivage de la mer à ramasser des coquilles ou à élever des châteaux de sable, que le moindre vent peut renverser, & que le premier flot doit infalliblement engloutir.

Si ces hommes de richesses, comme les appelle l'Ecriture, se trouvent enfin les mains vuides, lors que le Soleil commence à paroître; *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus suis*; Ce n'est pas pour avoir aimé le repos avec excés, ce n'est pas à faute d'avoir travaillé même durant leur sommeil, qui ne fut jamais exemt de trouble & d'inquiétude; c'est au contraire pour avoir embrassé trop d'affaires inutiles, c'est pour avoir beaucoup travaillé où il n'y avoit rien à faire; en un mot, c'est pour avoir préferé un commerce penible & infructueux, à un gain seûr & facile. Nous avons beaucoup travaillé, disent-ils eux-mêmes en soûpirant, mais pour avoir mal appliqué nôtre travail, il ne nous reste aucun fruit de tant de fatigues : *Totâ nocte laborantes nihil cepimus.*

Que je m'estimerois heureux, Chrêtiens Auditeurs, si je pouvois vous bien faire comprendre aujourd'hui, quelles sont vos veritables affaires, quel-

les sont les affaires, à quoy vous devez vous occuper, pour ne pas vous occuper inutilement! Esprit saint! C'est à vous à leur ouvrir l'esprit pour recevoir les veritez, qu'il vous plaira me mettre en bouche. C'est de vous que nous attendons & les lumiéres, pour connoître ce qui merite nôtre application & les forces pour y travailler avec vigueur; avec constance & la benediction pour rendre ce travail aussi utile qu'il est important. Nous vous demandons toutes ces graces par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

Dieu ne fut point injuste, lorsqu'il mit entre les mains du premier homme le salut de toute sa posterité, lors qu'il voulut faire dépendre d'une volonté aveugle & fragile la volonté de tout ce qu'il devoit y avoir de créatures libres & raisonables. Comme il étoit le maître absolu de tous ses biens & que nous n'avions nul droit au Paradis, il pouroit se déterminer à nous y admettre, ou à nous en exclure par des raisons où nous eussions eû encore moins de part qu'à la fidelité, où à la rebellion de nos Peres. C'étoit toûjours une grace, qu'il nous faisoit de nous promettre la felicité, au cas qu'Adam ne s'en rendit pas indigne par sa désobéïssance, & puisque sans nous faire tort, il pouvoit ne s'engager à rien du tout; il est tout visible qu'il pouvoit s'engager sous cette condition, sans nous donner lieu de nous plaindre.

Il est vrai qu'il auroit pû rendre chaque homme en particulier l'arbitre de sa propre destinée; mais sans examiner ici si cette conduite eust été plus ou moins sage, que celle qu'il luy a plû de tenir, nous pouvons juger parce que nous voyons tous

les jours, qu'à l'égar de la plûpart même des Chrêtiens cette conduite n'auroit guerres été plus-favorable.

Car enfin, Chrêtienne Compagnie, la grace du Rédempteur nous met aujourd'huy dans les mêmes termes, où nous voudrions avoir été avant la cheûte de nôtre Pere; nôtre bonheur eternel ne dépend plus que de nous : Que nos Parens ſoient bons, ou qu'ils ſoient mauvais, il ne tient qu'à nous de ne prendre nulle part à leurs deſordres & pourveû que nôtre vie ſoit réglée, on ne nous demande nul compte de tous leurs déreglemens. Et cependant n'eſt-il pas veritable, du moins à l'égar de pluſieurs, que nos intereſts ſeroient auſſi-bien entre toute autre main qu'entre les nôtres? Quel eſt l'homme ſi peu zelé, ſi peu charitable, qui puſt négliger d'avantage nôtre ſalut, que nous le négligeons nous mêmes, ſi nôtre ſalut dépendoit de luy comme il dépend uniquement de nos ſoins? A quoi penſons-nous donc? A quoi nous amuſons-nous? dites-moi je vous prie, à quoi c'eſt que vous emploïez cette raiſon ſi éclairée, cette intelligence ſi ſublime, ces belles lumiéres, cette ſageſſe, ces forces, tous ces talens, cette vie que Dieu ne vous a pas donnée, pour courir aprés du vent & pour n'attraper enfin que de la fumée, peut-être ni avez-vous jamais bien penſé que l'affaire de vôtre ſalut eternel eſt entierement entre vos mains, que la vie ne vous a été donnée, que pour y travailler ſans relâche; en un mot que c'eſt là vôtre importante affaire, vôtre unique affaire? oüi je le repete encore une fois; c'eſt la vôtre unique affaire, unique, parce que c'eſt la ſeule qui

merite vôtre application, unique parce qu'elle ſeule demande toute vôtre application, unique enfin parce que c'eſt la ſeule qui dépende de vôtre application. Voila trois grandes veritez, Chrêtienne Compagnie, je ſuis aſſeûré que ſi vous les aviez une fois bien penetrées, ſi le ſaint Eſprit veut bien vous en donner l'intelligence, je ſuis aſſeûré, dis-je, que toutes les affaires du monde paroitront à vos yeux ce qu'elles ſont en effet, c'eſt-à-dire des purs amuſemens, des jeux ridicules & indignes de vous, ou plûtôt de veritables piéges que l'ennemi vous tend par tout, pour vous ſurprendre & pour vous perdre ſans reſſource.

Ce ſeront donc ces trois veritez qui feront les trois parties de cét entretien. L'affaire de nôtre ſalut doit nous occuper tout entiers parce que cette ſeule affaire mérite bien tous nos ſoins ce ſera le premier poinct, parce que cette ſeule affaire demande abſolument tous nos ſoins ce ſera le ſecond, parce que c'eſt l'affaire & la ſeule qui dépende de nos ſoins ce ſera le troiſiéme. Il eſt raiſonable de s'appliquer ſerieuſement à cette affaire. Il eſt néceſſaire de s'y appliquer uniquement, il eſt inutile de s'appliquer à tout le reſte. Voila tout le plan de ce diſcours.

S'il ne s'agiſſoit ici que d'emporter vôtre raiſon & vous faire avoûër ſimplement que l'affaire de vôtre ſalut eſt vôtre unique affaire, qui mérite tous vos ſoins, je ne douterois pas du ſuccez de mon entrepriſe. Car Dieu l'a dit, & cette ſeule autorité ne laiſſe plus de lieu, ni aux doutes, ni aux conteſtations. Vous verrez dans la ſuite de ce diſcours, qu'il n'eſt point de verité, dans l'Ecri-

ture, qu'il ait déclarée si expressement, il n'en est aucune qu'il ait établie par tant de preuves, aucune dont il ait eû plus à cœur de nous recommander la prattique : de quels motifs ne s'est-il point servi pour nous y porter ? Combien de leçons, combien d'exemples, combien de miracles & dans l'ancien & dans le nouveau Testament, pour nous bien faire comprendre le sens de cette divine parole ? *Unum est necessarium.* Vous n'avez tous qu'une seule chose à faire en la vie, une seule chose doit emporter tous vos soins, vous ne devez prendre nul interest à tout le reste, & si l'empressement qu'on fait paroître à me servir, dit le Sauveur ne se rapporte pas à cette affaire importante, cét empressement quelque raisonnable & quelque Saint même, qu'il paroisse, doit passer pour l'effet d'un zele aveugle & mal reglé, *Martha, Martha sollicita est, & turbaris erga plurima porro unum est necessarium.*

Mais savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs, que ce mesme Dieu qui nous apprend par ces paroles l'estime que nous devons faire de nôtre salut, que Dieu, dis-je, ne la pas jugée luy-même indigne de toutes ses pensées & de toute son application ? Je ne dis pas seulement que de toute éternité Dieu a pensé à cette grande, à cette importante affaire ; que dans l'ordre de ses decrets libres & éternels, la volonté de faire des créatures éternellement heureuses a été la premiére qu'il a conçeûë ; qu'il a agi en suite, pour exécuter dans le tems ce dessein qu'il avoit formé avant tous les siecles ; mais je dis, que ce dessein est, à vray dire, l'unique dessein de Dieu, & qu'il a fait pour l'ac-

complir, tout ce qu'il a operé hors de luy-même.

Cette verité est incontestable; comme Dieu n'a qu'une fin nécessaire, qui est de se glorifier, aussi n'a-t-il qu'une fin libre, qui est de se glorifier en se faisant connoître & aimer de ses créatures, c'est-à-dire, en les rendant bien-heureuses. D'ailleurs puisqu'il est vrai que sa providence, qui consiste dans ce rapport que les choses ont à cette derniere fin, puisqu'il est vrai que cette providence embrasse tous les êtres & toutes leurs operations, il est tout visible qu'il n'a jamais rien fait dans le monde, que même il n'y s'y fait rien par sa permission, ou par ses ordres, qui ne se rapporte à nôtre salut, & qui ne conspire en sa maniére à nous rendre éternellement bien-heureux.

De sorte que la création de l'univers, & de toutes les parties qui le composent, l'ordre & la liaison qui se trouve entre ces mêmes parties, tous les embellissemens, qu'il a plû au Createur, d'ajoûter à son ouvrage, le soin continuel qu'il prend de le conserver & de cooperer à la production de tous les effets des causes particulieres. De plus, tous ses grands évenemens, qui dans le monde civil étonnent & confondent la politique & la vaine prudence des hommes, toutes ces avantures si differentes, si bizarres qui causent des mouvemens si contraires dans nos esprits, ces coups imprévûs qu'on attribue au caprice de la fortune, ses élevations si subites, ces cheutes si précipitées, l'établissement & la ruine des états, leurs acroissemens, leur decadence; Tout cela sont des ouvrages de la main de Dieu, mais d'un Dieu, qui travaille

vaille au ſalut des hommes, qui tente toute ſorte de voïes pour y réüſſir, qui n'épargne rien, qui ſacrifie toutes choſes pour avancer un deſſein ſi important. Mais dans l'état de la grace, qu'a-t-il fait, ou qu'a-t-il pû faire hors de cette vûë, puis que la grace elle-même à un rapport ſi eſſentiel à nôtre ſalut. Toute la loy de nature ne ſe rapporte-t-elle pas à la loi écrite ? toute la loi écrite qu'a-t-elle été autre choſe, qu'une longue préparation à la loi de grace & celle-ci n'eſt-elle pas une loi de ſalut & de benediction, où Dieu ne s'eſt pas contenté de travailler pour une fin ſi importante, mais où il a voulu devenir lui-même un moyen infallible pour nous y faire arriver ? oſeriez-vous le dire, Chrêtiens Auditeurs, qu'une affaire qui occupe Dieu, qui l'occupe uniquement depuis tant de ſiécles, une affaire pour laquelle il fait tant de choſes, pour laquelle il fait toutes choſes, n'eſt pas bien digne de tous vos ſoins ? Eſt-ce que Dieu s'amuſe, ou qu'il ſe trompe ? auroit-il perdu tant de fatigues à ménager une affaire de néant, une affaire indigne du loiſir & de l'application même d'un homme.

Mais enfin de quoi eſt-ce qu'il s'agit en cette affaire importante. Je m'en vais vous le dire, mais n'attendez pas que je puiſſe jamais vous le bien faire comprendre, non, vous ne le comprendrez pas, à moins que le Pere des miſericordes, que l'eſprit de Sience & de Lumiere ne deſcende en même-tems en vôtre eſprit pour l'ouvrir à la verité que j'y porterai par mes paroles, il s'agit, Chrêtienne Compagnie, il s'agit d'aquerir, ou de perdre un Dieu & de l'aquerir, ou de le perdre pour

une eternité toute entiére.

Eſprits ſaints, bien-heureux citoïens de la Jéruſalem céleſte, qui voyez ce Dieu à découvert, & qui vivez dans les douces extaſes que vous cauſe une beauté ſi parfaitte, ſi cét amour imcompréenſible, dont vous brulez avec tant de plaiſir, laiſſoit encore quelque place en vótre cœur pour les autres paſſions, dont nous ſommes ſi ſuſceptibles, de quelle crainte mais de quelle horreur ne ſeriez-vous point ſaiſi en entendant ces paroles, perdre Dieu & le perdre ſans reſſource & le perdre pour une éternité tout entiére! Et vous malheureuſes victimes de la haine & de la vengeance du Seigneur, ames condannées à brûler éternellement dans les flames de l'enfer, dittes nous ſi dans ces affreuſes priſons, où tous les maux ſont raſſemblez pour vous punir, il y a quelque choſe de plus-horrible, que cette penſée, qui vous occupe éternellement, d'un Dieu perdu, d'un Dieu perdu ſans reſſource, perdu pour une éternité tout entiére.

Diſpenſez-moi, Chrêtienne Compagnie, diſpenſez-moi de vous dire ce que c'eſt que de perdre Dieu, ce que c'eſt que de le perdre pour ne le recouvrer jamais. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que cette perte renferme en ſoi toutes les autres & qu'on perd tout en la faiſant; On perd toutes choſes en perdant Dieu, non-ſeulement parce que le mauvais uſage, que nous faiſons des créatures en l'offençant eſt puni par la privation de toutes les créatures; mais encore parce que hors de Dieu, il ne peut y avoir de bien; qu'il eſt lui-même le ſeul bien, qui ſe rencontre dans toutes

les choſes utiles & agréables & qu'en ce ſens auſſi veritablement qu'en nul autre, on peut dire que Dieu eſt la bonté de tout ce qui a quelque ſorte de bonté. *Deus eſt bonum omnis boni.*

Il eſt à l'égar de tous les biens, ce que le ſoleil dans la penſée des Philoſophes Modernes, eſt à l'égar de toute ſorte de couleurs. Non-ſeulement c'eſt la lumiere de cét aſtre qui nous rend viſibles tous les objets; mais c'eſt cette lumiere elle-même que nous voïons dans tous les objets viſibles. Dans les tems-mêmes les plus ſombres, quelque épaix que puiſſe être le nuage, qui nous dérobe le ſoleil, il ne laiſſe pas de répandre une infinité d'imperceptibles raïons, qui reviennent à nos yeux de tous les corps qui ſont capables de les réfléchir. C'eſt de la verdure, ce ſont des fleurs, c'eſt de l'or & de l'azur, que vous croïez voir ſur cette campagne & dans cette ſuperbe maiſon; mais dans la verité ce n'eſt que de la lumiére répanduë ſur ces differens objets, qui frappe vôtre veuë, qui la ſurprend, qui la réjoüit. De même tout ce qu'il y a d'aimable en chaque créature non-ſeulement eſt l'ouvrage de Dieu, mais ce n'eſt autre choſe que Dieu-même. Cette ſource éternelle de lumieres tout inviſible qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſe faire voir & de ſe faire ſentir par tout ce qu'il y a de ſenſibilité dans la nature. La beauté de cette perſonne, ſon eſprit, ce je ne ſai quoi qui vous charme & qui vous enchante, vous n'y penſez pas, c'eſt Dieu qui ſe préſente à vous & que vous ne voulez pas reconnoître. *In mundo erat & mundus eum non cognovit.* Il s'en faut bien que ce ne ſoit Dieu que vous aimez en cét enfant ſi bien né, en cét ami ſi

fidelle & ſi complaiſant, dans ces palais ſi magnifiques, dans ces ragoûts ſi délicieux, vous n'y aimez que vôtre plaiſir & vôtre intereſt, vous n'y aimez que vous-même, cependant c'eſt Dieu ſeul, qui vous y plaît; c'eſt Dieu qui excite & qui contente vos deſirs en toutes ces choſes. S'il pouvoit en être ſeparé, elles perdroient auſſi-tôt tous leurs agrémens, toute leur beauté; elles ne pourroient plus ſervir qu'à nous tourmenter & à nous nuire, tout de même à peu-prés que le ſoleil ne s'eſt pas plûtôt éloigné de nous, que toutes les couleurs diſparoiſſent, que les plus grandes beautez perdent leur éclat, que même tout ce qui attiroit nos regars nous effraïe & nous épouvante.

C'eſt pour cela que dans l'enfer où l'on ne poſſede point Dieu, tout ce qui s'y trouve, s'y trouve en qualité de pur mal & ſans nul mélange de bien, c'eſt pour cela que les flames y ſont ſans lumiére, que la nuit ni produit ni le repos ni le ſilence, que les tenébres n'y effaçent point les objets hideux & terribles, que le feu tout ardent qu'il y ſoit ne défend point du froid des glaçons, que la glace ni tempere point l'ardeur des fournaiſes allumées, c'eſt pour cela que cette perſonne qui fait ici toutes vos delices, y ſera vôtre plus-horrible tourment & que vous-même, qui vous aimez aujourd'huy d'un amour ſi exceſſif & ſi déreglé, que vous-même, dis-je, y ſerez inſupportable à vous-même.

Que ſi cela eſt vrai comme on n'en ſauroit douter, s'il eſt vrai que ce que les hommes aiment dans les créatures n'eſt autre choſe que Dieu-même, ſi pour toucher vôtre cœur il ne falloit que

convaincre vôtre esprit ? qu'auriez-vous aujourd'hui à me répondre ? Eh quoy une seule créature, c'est-à-dire une petite partie de Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, une petite partie de Dieu mérite qu'on s'empresse, qu'on sue, qu'on se consume de fatigues & de soucis, & Dieu tout entier ne mérite pas qu'on s'applique serieusement à le rechercher ? Accordez-vous, s'il vous plaît avec vous-même, Dieu caché, ou du moins ne se montrant qu'à travers de quelques voiles fort sombres, Dieu borné, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu fini, ou pour parler plus exactement, Dieu possedé en partie, & d'une maniére si limitée, si imparfaitte ; Dieu, dis-je, en cét état attire tous vos régars, reveille tous vos desirs, allume toutes vos passions, est bien digne de tous vos soins ; & Dieu découvert, Dieu dévoilé & raïonnant de toutes parts, Dieu infini, Dieu possedé en lui même, Dieu se donnant non plus goute à goute, mais tout entier, & inondant l'ame de la plenitude de son être, est un bien peu capable de vous toucher, ne mérite pas qu'on se mette en peine de l'aquerir !

Helas que vous en jugerez bien autrement, lors qu'effectivement vous aurez fait cette perte. Comme vous aurez perdu toutes choses, vôtre douleur surpassera la douleur de tous les mal-heureux, qui ont passé leur vie dans les maux les plus-cuisans, ou qui l'ont finie par les accidens les plus-tragiques. Rassemblez, s'il est possible, dans vôtre esprit, tous les chagrins, toutes les afflictions, tous les desespoirs, qui ont été ou qui peuvent être causez par toutes les pertes imaginables de biens, d'honneur, d'amis, d'enfans, de vie, en un mot de

tout ce qu'on peut poſſeder avec quelque ſorte d'attachement ou de plaiſir ; en perdant Dieu vous ferez en effet toutes ces pertes , puis que tous ces biens , tout ce qu'on craint de perdre en perdant ces biens, n'eſt autre choſe que Dieu-même, & par conſéquent le regret de cette perte égalera du moins celui d'un homme , qui joüiſſant des biens de tout l'univers , de toutes les douceurs de la vie, ſe verroit tout d'un coup accablé de toutes ſortes de maux, & reduit à la derniére indigence.

Quel ſeroit vôtre deſeſpoir,Chrêtiens Auditeurs, ſi ce fils unique que Dieu vous a donné pour faire toute la joïe & tout le bon-heur de vos jours, ſi ce fils qui eſt né avec des inclinations ſi honnêtes, avec des paſſions ſi raiſonnables , avec de ſi grands talens pour le monde , de ſi belles ouvertures pour les affaires, & pour les ſiences,avec de ſi heureuſes diſpoſitions pour la vertu ; ſi cét enfant , dis-je , à la fleur de ſon âge, vous étoit enlevé par une funeſte mort ; cét enfant , ou du moins ce que vous regréteriez dans la mort de cét enfant , je le vous ai déja dit , ce n'eſt autre choſe que Dieu , qui ceſſeroit de ſe donner à vous , de ſe faire ſentir à vous dans cette créature , mais de ſe donner fort imparfaitement , de ſe faire ſentir d'une maniére preſque inſenſible ; vous avoüëz cependant que cette perte ſeroit capable de vous renverſer l'eſprit , & de vous faire mourir de douleur : Que ſera-ce donc Dieu d'amour,lors qu'à l'entrée de l'autre vie nous nous verrons privez de toutes ſortes de biens, & de la ſource de tous les biens ? Si vous perdez un ami, une femme, un procés, un peu d'argent, c'eſt-à-dire une goute de cét occean infini , toute vôtre

joïe, toute vôtre constance, toute vôtre raison vous abandonne, vôtre ame se donne en proïe aux plus-violentes passions & aux plus-funestes, & vous croïez de pouvoir souffrir de sens froid la privation totale de Dieu, de cette mer inépuissable de bonté, *Ibi erit fletus & stridor dentium :* Oui sans doute, les larmes couleront alors en abondance, & les grincemens de dens se feront entendre d'une maniére affreuse & terrible, *Ibi erit fletus & stridor dentium.* Et certes je ne m'en étonne pas, il n'y a rien de plus-inutile que les plaintes, que le repentir d'une ame qui a perdu toutes choses en perdant Dieu, mais il n'y a rien de plus juste; S'il est vrai qu'une ame qui aura perdu Dieu, doit s'en affliger au point que l'Ecriture nous le fait entendre, n'est-il pas vrai qu'un homme qui peut perdre Dieu, s'il n'emploïe tous ses soins pour éviter ce mal-heur, n'est-il pas vrai, dis-je, qu'il est fou, qu'il est desesperé, qu'il n'est plus-homme : Car enfin un bien qui ne mérite pas d'être recherché, quand on peut le posseder, ne mérite pas d'être regretté, quand on la perdu, & par conséquent un bien qui mérite d'être infiniment regretté, & dont la perte doit causer des douleurs extrémes, ce bien, dis-je, mérite sans doute, qu'on le recherche avec des grands soins, avec les derniers empressemens.

Que si vous ajoûtez à cette perte si considerable, à ces regrets si cuisans, si vous y ajoûtez, dis-je, que celle-la est sans ressource, & que ceux-ci seront éternels, que ne doit on faire pour éviter de si grands maux ? Si les hommes du monde s'excitent eux mémes à travailler durant leurs plus-belles années, par l'esperance de joüir de leurs travaux

ſur les derniers jours de leur vie ; ſi le deſir de ſe préparer une vieilleſſe douce & tranquille, les porte à paſſer plus des deux tiers de leur âge dans de continuelles fatigues, les porte à ſe priver non-ſeulement des plaiſirs les plus-innocens, mais même du ſommeil & des autres néceſſitez naturelles, l'aſſeûrance que nous avons de joüir durant toute l'éternité du fruit de nos travaux & de nos veilles, à quoi ne devroit-elle pas nous engager ? Quoi la penſée d'une vieilleſſe ſi éloignée, ſi incertaine, d'une vieilleſſe ſi rare, d'une vieilleſſe en tout cas ſi courte, porte les hommes à prendre & de ſi loing de ſi penibles précautions, & la veûë d'une éternité toute entiére, d'une éternité ſi aſſeûrée, qui doit commencer dans peu de tems, peut-être dés aujourd'hui ; cette veûë, dis-je, ne ſauroit nous réveiller, ni nous animer à rien faire. Il faut, dit-on, tous les jours, il faut travailler tandis que les forces de l'eſprit & du corps ne ſont point encore uſées, il faut amaſſer du bien pour cette ſaiſon froide & ſterile, il faut aquerir du mérite & de la reputation pour ces dernieres années, où pour l'ordinaire nous devenons le rebut du monde, ſi la foibleſſe où tombent alors & les ſens & la raiſon n'eſt ſoûtenuë par l'éclat de nos actions paſſées ; enfin il faut ſe préparer une retraitte commode & honnorable, où l'on ſoit hors d'atteinte aux miſerès dont cét âge eſt menacé, & où l'on puiſſe attendre la mort, ſans être obligé de la deſirer. Vous avez raiſon, Meſſieurs, & l'on ne peut avec juſtice blâmer une conduite ſi judicieuſe. Mais ne penſez-vous point auſſi, que peut-être avant que cette vieilleſſe arrive, que du moins incontinent aprés

vous entrerez dans une autre vie qui n'aura jamais de fin, que vous passerez dans un état, où vous ne pourrez plus agir, où vous ne subsisterez que du fruit de vos bonnes œuvres passées, où vous deviendrez l'objet éternel du mépris & de la haine de Dieu & de toutes les créatures ; si la vertu que vous aurez prattiquée sur la terre ne les oblige à vous considerer & à vous faire du bien, si quelque année de misere & de pauvreté vous font tant de peur, ne pensez-vous point combien il sera rude de se voir plongé dans toutes sortes de miseres pour une éternité toute entiére ?

Il est donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, que l'affaire de nôtre salut mérite bien toute nôtre application ; cette affaire, selon la parole de Jesus-Christ, est uniquement nécessaire ; cette affaire a occupé Dieu durant toute l'éternité, & l'occupera jusqu'à la fin des siécles ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet dans le monde, se rapporte uniquement au salut & à la prédestination des hommes : *Omnia propter electos* : Cette affaire perduë tout est perdu, puis que Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il ne peut y avoir de bien, que Dieu-même est perdu pour toûjours & sans ressource : cette affaire perduë, l'ame sera plongée dans une douleur amére, dans des regrets inexplicables qu'elle fera éternellement, mais inutilement éclatter par toutes les marques du plus-funeste desespoir ; enfin cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se seroit-il trompé en disant, que tout le reste est de nulle conséquence ? Dieu auroit-il mal emploïé ses soins & sa providence en rapportant tout à cela ? Dieu est-il si peu de chose lui

qui comprend & qui eſt en effet toutes choſes, qu'il nous doive être indifferent de le perdre ? Pourquoi tant de larmes, pourquoi tant & de ſi cruels repentir dans les enfers, ſi le bien qu'ils ont perdu méritoit ſi peu d'être recherché ? Mais pourquoi frémir à la ſeule penſée de l'éternité, ſi c'eſt peu de choſe que d'être éternellement mal-heureux ?

Je vois bien, Chrêtienne Compagnie, que vous étes perſuadez de l'importance de cette affaire, & que ſi vous n'étes pas encore determinez à lui donner deſormais toute vôtre application, ce n'eſt pas que vous ne ſoïez convaincu qu'elle la mérite bien, mais c'eſt que vous ne croïez peut-être pas qu'elle la demande toute entiére, & c'eſt ce que
2. P. je va vous montrer dans cette ſeconde partie.

C'eſt une erreur aſſez commune parmi les Chrétiens que celle que j'entreprens de combattre. On s'imagine qu'on peut partager ſon eſprit à pluſieurs occupations, qu'il y a tems pour toutes choſes, & que les affaires du monde ne ſont point incompatibles avec l'affaire de nôtre ſalut ; mais on ſe trompe ; ces affaires ne ſont point d'une nature à être traittées en même tems, & par une même perſonne, & d'ailleurs l'eſprit de l'homme eſt trop borné, ſa vie eſt trop courte, pour en ménager plus d'une avec ſuccés.

Je ſai bien qu'il n'eſt pas impoſſible de prendre la conduite d'une maiſon, d'être engagé dans le commerce, d'exercer un emploi conſiderable, de travailler pour faire ſubſiſter une famille, & de gagner en même tems le Paradis ; Je ſai que toutes ces choſes ſont ſouvent des moiens que la providence nous a marquez pour parvenir à cette fin :

mais je dis que de prendre ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions & des veûës purement humaines ; avoir éternellement & l'esprit & le cœur trop occupez d'un procés, d'un enfant ; d'une maison, d'une charge, s'appliquer à vendre ; à achetter, à parler, à écrire, à travailler dans une bouttique ; sans rapporter tout à Dieu & à l'éternité. En un mot ; faire son affaire de quelcune de ces choses, regarder tout cela comme nos veritables affaires, comme des affaires importantes ; je dis que d'en user de la sorte, c'est mettre un obstacle invincible à son salut, & voici comment je le prouve.

Si parmi les soins qui peuvent occuper un homme du monde, il y en avoit quelcun de privilegié, quelcun qui ne fust pas incompatible avec le soin du salut, ce seroit sans doute, celui qu'on auroit de pourvoir aux choses nécessaires à la vie, & cependant ce soin-là même nous a été interdit par le Sauveur de nos ames. Dans la doctrine de l'Evangile, il est autant impossible de partager ses soins au salut de l'ame & à l'entretien du corps, qu'il est impossible d'être à deux maîtres, d'être à Dieu & au démon des richesses : *Nemo potest servire Deo, & mammonæ*, dit Jesus-Christ, *ideo dico vobis ne solliciti sitis animæ vestræ, quid manducetis, aut quid bibatis :* Personne ne peut servir Dieu & l'idole de l'argent, & c'est pour cela, remarquez s'il vous plaît cette conséquence, & c'est à cause de cette impossibilité, que je vous ordonne de ne vous mettre point en peine des choses dont vous avez besoin pour l'entretien de vôtre vie ; car ce seroit là abandonner le service de vôtre maître legitime

pour embrasser celui de son ennemi : *Ideo dico vobis ne solliciti sitis, animæ vestræ quid manducetis; anima,* dit-il en un autre endroit, *plus est quam esca, & corpus plusquam vestimentum :* Pourquoi vous mettre si fort en peine de chercher de la nourriture & des vêtemens ? vôtre ame ne vous doit-elle pas être plus-précieuse que tout cela ? *Nonne anima plus est quam esca.* Mais si l'on peut en même tems sauver son ame & se mettre en peine de nourrir le corps, que devient ce raisonnement de la Sagesse incarnée ? Si l'empressement d'un homme qui tâche de pourvoir à sa subsistence, n'est point contraire au soin qu'il doit prendre de son salut, pourquoi cette comparaison de l'ame avec la viande; & que prétend JESUS-CHRIST en nous faisant avoüer que celle-la est infiniment plus-noble que celle-ci. Et ne croïez pas, dit S. Iean Crisostôme, que l'Evangile parle ici d'une nourriture superfluë, ni de ces rafinemens qu'on a inventé, pour satisfaire à l'intemperance du goût, plus le besoin que vous avez est extréme, plus vôtre inquiétude est criminelle. La nécessité de boire & de manger, bien-loin d'excuser vôtre empressement, condanne vôtre défience; vous ne pouvez vous passer de toutes ces choses; & c'est pour cela-même que vous ne devez nullement en être en peine, parce que ce bon Pére qui a pourveû jusqu'à vos délices, n'a garde de négliger vos besoins; *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.*

Mais il passe, ce me semble plus avant, lors qu'il dit, que ces vains soucis sentent l'esprit du paganisme, & ne peuvent être pardonnez qu'à des Gentils ; *Hæc enim omnia gentes inquirunt* ; Sur-

quoi Saint Crisoſtôme forme un raiſonnement qui prouve trés-bien ce que je dis ; Iesus-Christ, dit ce Pére, nous a déclaré que ceux des Chrêtiens, dont la ſainteté n'aura pas ſurpaſſé la juſtice des Phariſiens & des Juifs, que ceux-là ne doivent rien prétendre au Paradis : Si donc nous n'avons pas même le courage de nous élever au deſſus des Païens, comment pouvons-nous eſperer d'y avoir place ? De ſorte que, continue ce grand Saint, lors qu'il nous exhorte à ne rechercher que le Roïaume du ciel, ce n'eſt pas un ſimple conſeil qu'il nous donne, c'eſt un commandement abſolu & ſemblable à celui qu'il nous a fait, d'aimer nos ennemis. Ce n'eſt pas aſſez, nous dit-il ailleurs, ce n'eſt pas aſſez pour vous d'aimer vos amis; puis qu'il n'y a pas juſqu'aux Gentils qui n'aiment ceux dont ils ſont aimez ; Et ainſi ne ſoïez point en peine de ce que vous devez manger, c'eſt à faire aux Gentils de s'embaraſſer de pareils ſoins : *Hæc enim omnia Gentes inquirunt.* Il s'eſt ſervi du même motif dans ces deux rencontres differentes, pour nous faire entendre que dans l'une & dans l'autre, il nous impoſoit une égalle obligation ; & certes il n'y avoit pas apparence, que nous aïant obligé de ne nous contenter pas des vertus des Idolâtres, il laiſſa à nôtre choix d'imiter leur peu de courage & leur déffience.

Mais s'il eſt impoſſible d'allier le ſoin du ſalut avec des ſoucis qui ſemblent ſi raiſonnables & ſi néceſſaires ; ſi c'eſt entreprendre de plaire à deux maîtres dont les intereſts ſont tout oppoſez, ſi c'eſt préferer la nourriture à l'ame, ſi c'eſt vivre en

Paien que de ſonger avec un peu trop d'empreſſement aux choſes néceſſaires à la vie, que devons nous dire de ce nombre preſqu'infini d'affaires, d'entrepriſes, de projets, de deſirs inutiles & épineux, qui rempliſſent nôtre eſprit, qui aſſiegent nôtre cœur, qui nous occupent, qui nous accablent entiérement? Il faut ſe défaire de tout autre penſée quelque innocente, quelque néceſſaire qu'elle paroiſſe, quand on veut penſer tout de bon à ſon ſalut; & vous eſperez que formant tous les jours mille deſſeins pour vous enrichir, embraſſant toutes les affaires qui flattent tant ſoit peu ou vôtre ambition, ou vôtre avarice, vous pouvez encore faire tout ce qu'il faut pour vous ſauver? Vous ne vous contentez pas de faire ſubſiſter vôtre famille, & de conſerver l'héritage de vos Péres, vous penſez jour & nuit aux moïens de l'aumenter. Ce n'eſt jamais aſſez de charges, jamais aſſez de maiſons, jamais aſſez de terres & revenu; il faut encore entrer dans ce parti, il faut encore s'embarquer dans ce commerce, il faut encore faire ce procés, encore aquerir ce champ, encore mettre cét intereſt à un nouvel intereſt? il faut ſe faire cét ami, ménager cette alliance, s'appuïer du crédit de ce Magiſtrat, gagner la faveur de ce Grand ou de ce Prince, il faut toûjours croître, toûjours monter, toûjours s'élever au deſſus de ſoi-même; & vous prétendez qu'il reſte encore encore aſſez de loiſir, aſſez d'application, aſſez de préſence & de répos d'eſprit, pour traitter comme il faut cette affaire unique, cette affaire ſi importante, où il s'agit de vôtre ame, où il s'agit d'une éternité, où il s'agit de Dieu-même. Il n'y à pas juſqu'aux

Idolâtres qui n'aïent été dans des ſentimens tout contraires. Les Philoſophes anciens, dit l'éloquent Evêque de Nole, n'ont pas crû que le ſoin des biens temporels, peut s'accorder avec l'étude de la ſageſſe, bien-loin de pouvoir ſubſiſter avec la ſageſſe-même. Ils ont été ſi perſuadez de cette verité, que quelques-uns d'entre-eux, ont jetté dans la mer, tout ce qu'ils avoient de bien au monde, pour ſe mettre en état de s'appliquer à une étude ſi importante. *Quæ veritas in tantum valet, ut nonnulli Philoſophorum inquirendæ tantum, nedum ſequendæ ſapientiæ vacari non poſſe ſenſerint, niſi pecuniarum onera, quaſi ſtercorum etiam in mare quidam projicerent.*

Mais vous-mêmes, Chrêtiens Auditeurs, ne le dites-vous pas tous les jours, & ne peut-on pas vous convaincre par vôtre propre témoignage? Pour faire ſon ſalut, il y faut penſer puiſque ce n'eſt qu'à faute d'y penſer, que la plûpart des gens periſſent. *Deſolatione deſolata eſt terra, quia nemo eſt, qui recogitet corde.* Pour faire ſon ſalut, il faut s'inſtruire des moïens de ſe ſauver, il eſt abſolument néceſſaire de vaquer à la priére ſans laquelle il y a peu, ſans laquelle il n'y a peut-être point du tout de grace pour vous, & par conſequent point de ſalut. Pour ſe ſauver il faut fréquenter les Sacremens, il faut faire de bonnes œuvres, & mériter d'entendre ces paroles, que le Sauveur au jour du jugement doit addreſſer à tous les predeſtinez. Venez les benis de mon Pére, parce que j'ai eû faim, & vous m'avez donné à manger, j'ai été malade, & vous m'avez viſité,mais quand on vous parle de donner tous les jours demi-heure à la

conſideration de la mort, & de vôtre derniere fin, de faire chaque jour un peu de réflexion ſur vôtre vie paſſée, ſur les deſordres de celle que vous menez aujourd'hui; ſur les obligations de vôtre état, ſur ce que vous voudrez avoir fait; lorſqu'il vous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que vous aurez fait. Quand on vous exhorte d'emploïer un quart d'heure de tems à la lecture d'un livre de pieté, qu'on vous avertit de prier, & de prier ſouvent, comme faiſoient tous les premiers Chêtiens, comme les Apôtres le conſeilloient, comme JESUS-CHRIST-même le commande. Quand on vous preſſe de vous approcher tous les quinze jours, ou du moins tous les mois, du Sacrement de Penitence, de viſiter les pauvres, & les malades, d'inſtruire à la pieté & vos enfans, & vos domeſtiques, qu'avez-vous coûtume de répondre? Ne vous excuſez-vous pas pour l'ordinaire de toutes choſes ſur l'embarras, & ſur la multiplicité de vos autres occupations? Ne prétendez-vous point qu'il eſt impoſſible d'allier ces exercices de devotion avec les ſoins, que demandent les emplois, & les affaires du monde? Combien de fois avez vous dit qu'il n'y avoit que les Religieux, & les Prêtres qui euſſent le loiſir de vaquer à la meditation, à la priére continuelle, à la lecture, à l'uſage fréquent de l'Euchariſtie & de la confeſſion, à l'inſtruction du prochain? Que ſi cela eſt vrai, comme vous le dites, & que cependant toutes ces ſaintes prattiques ſoient abſolument néceſſaires, pour ſe ſauver comme en effet, elles le ſont, du moins à l'égar de pluſieurs; Ne confeſſez-vous pas qu'il n'eſt pas poſſible de s'appliquer en même-tems

à

tems à l'affaire du ſalut, & aux affaires temporelles. Dire qu'il n'y a que ceux qui vivent dans les Cloîtres, ou qui ſont entiérement devoüez au ſervice des Autels, qui puiſſent s'exercer en ces œuvres ſaintes, n'eſt-ce pas avoüer, qu'il n'y a que ceux qui conſacrent tous leurs ſoins à leur ſalut, auſquels ils ne ſoit pas impoſſible de ſe ſauver?

Eh quoi me direz-vous faut-il tout abandonner? Faut-il donc renoncer à tout, & ſe dépoüiller de toutes choſes? Faut-il que tout le monde embraſſe la pauvreté, & ſe retire dans la ſolitude? Ie ne dis pas cela, Meſſieurs, mais je dis bien, & je le dis aprés l'Apôtre des nations, que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre comme s'ils étoient hors du monde, que ceux qui par leur état ſe trouvent engagez dans d'autres affaires, que dans celle de leur ſalut, doivent travailler à leur ſalut, comme s'ils n'avoient que cette ſeule affaire, & qu'au milieu de tous vos biens, & de toutes vos richeſſes, vous devez conſerver cette pauvreté d'eſprit, qui nous eſt ſi fort recommandée dans l'Evangile. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, quaſi nihil habentes, & omnia poſſidentes.* Oüi vous pouvez vous ſauver même au milieu de vos tréſors, pourveû que vôtre cœur n'y ait nulle attache, pourveû que vous n'en aimiez la poſſeſſion, que vous n'en aimiez l'uſage, qu'autant qu'ils peuvent contribuër à vôtre ſalut; pourveû enfin que vous gardiez la belle regle de Saint Paul, c'eſt-à-dire que le deſir de les conſerver ne vous inquiete pas plus que ſi vous n'aviez rien du tout; *Quaſi nihil habentes*, & que vous ne ſoïez pas plus

trouble par la passion de les acroître, que si vous possediez déja toutes choses, *Et omnia possidentes.*

Mais quel moïen de posseder de grands trésors, & de n'y attacher pas son cœur, quel moïen de posseder de grands trésors, & de n'avoir pas de grands soucis ? O qu'il est difficile d'être riche, & de ne desirer pas avec ardeur de l'être encore davantage, d'être riche, & de n'appréender pas de devenir pauvre ! Il est vrai Chrêtiens, cela est trés-difficile, aussi Jesus-Christ a-t-il dit, qu'il étoit plus-aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un riche dans le Paradis, il n'est pas toute-fois absolument impossible, mais si cela vous paroît trop mal-aisé, si vous-vous santez trop foible, pour garder long-tems une conduite si délicate. *Vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus, & habebis thesaurum in cœlo.* Allez, vous dit le Sauveur du monde, vendez tout ce que vous possedez, distribuez-en le prix aux pauvres, & mettez ainsi vôtre salut en asseûrance, faites ce que tant de personnes plus-jeunes, peut-être aussi plus-âgées que vous, ce que tant de personnes plus-riches, plus sages que vous, attachez au monde par des liens plus-forts, que ceux qui vous retiennent, n'ont pas laissé de faire, & font encore tous les jours pour se sauver. Que si vos engagemens vous empéchent de prendre un parti si favorable, si avantageux, & si seûr, il en faut nécessairement revenir au précepte de l'Apôtre. *Superest, ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Il faut donner des bornes à cette avarice, à cette ambition dereglée, il faut moderer ces craintes vaines & pueriles, il faut réprimer ces

desirs si âpres, & si violens, il faut se debarrasser de tant d'affaires superfluës, pour ne penser desormais qu'à l'affaire de vôtre salut.

Il le faut faire & au plûtôt, il ne vous reste plus assez de tems pour tant de desseins. Si Dieu vous reveloit aujourd'hui que vous n'avez plus qu'un mois à vivre, n'est-il pas vrai, s'il vous reste encore un peu de foi, que de ce moment vous ne songeriez plus qu'à mourir? Que ce tems même vous paroîtroit assez court, pour vous disposer à un passage de si grande conséquence, & que vous passeriez pour fou dans l'esprit de toutes les personnes raisonnables, si vous ne le donniez pas tout entier au soin de vôtre ame. *Stulte hâc nocte animam tuam repetent à te.* Imprudent & mal-avisé que vous étes, je vous dis de la part de Dieu, que cette nuit-même, & peut-être même avant la nuit on redemandera vôtre ame, je vous dis, que vous n'avez pas peut-être vingt-quatre heures de vie, & vous ne pensez point encore à l'affaire de vôtre salut? Et en quel terme est-elle donc cette affaire si importante, que vous vous en mettez si peu en peine? Qu'avez-vous fait jusqu'aujourd'hui, pour la mettre en état d'être terminée à vôtre avantage? Qu'avez-vous fait pour gagner le Paradis? Voïons un peu sur quoi vous prétendez d'y être receû? Où sont ces bonnes œuvres, qui doivent en ouvrir la porte à tous les prédestinez? Quelle penitence avez-vous fait de vos pechez, quelle restitution & du bien, & de l'honneur de vôtre prochain? Quelle reparation des scandales, & des mauvais exemples, que vous lui avez donnez? Vôtre confession générale est-elle prête, cinq ou

six heures de tems vous suffissent-elles, pour faire tout ce que vous voudrez avoir fait, tout ce qu'il faut avoir fait à l'heure de la mort? Peut-être ne vous en reste-t-il que trois ou quatre, & au lieu de les emploier à une chose si pressante, vous vous amusez à tracer le plan d'une maison, dont les fondemens ne seront pas encore creusez qu'on ouvrira peut-être vôtre tombeau, vous-vous amusez à commencer un procés dont vos petits fils verront à peine la fin, vous ne pensez qu'à multiplier cét argét, qui peut-être sera bien tôt le partage d'un prodigue, ou la proïe même d'un ennemi. *Stulte hâc nocte animã tuam repetent à te, & quæ parasti cuius erunt.*

Mais quand vous auriez encore plusieurs années à vivre, si vous ne sortez de cét embarras, qui vous empèche de songer à vôtre salut, vous n'auriez pas pour cela plus de loisir pour y travailler. Les affaires, au lieu de diminuër augmentent tous les jours & demandent une plus grande application, & par consèquent elles deviennent tous les jours plus incompatibles avec le soin que vous devez prendre de vôtre ame, ainsi si vous n'étes resolu d'étouffer, tous ces vains soucis, de vous tirer de tant d'épines, quand le jour de vôtre mort ne seroit marqué qu'en la centiéme année de vôtre âge, vous ne pouvez manquer d'être surpris, & d'être cité devant le tribunal de la justice divine, avant que d'avoir jamais bien pensé à Dieu.

Voila, ce me semble, Chrêtiens Auditeurs, dequoi vous persuader combien il est important de s'appliquer serieusement à l'affaire du salut. Combien il est nécessaire de s'y appliquer uni-

quement. Je n'ai plus qu'à vous montrer combien il eſt inutile de s'appliquer à tout le reſte, pour vous faire avoüer que cette affaire eſt abſolument vôtre unique affaire, en quelque ſens qu'on veüille prendre cette propoſition. Oüi Chrêtiens, l'affaire du ſalut eſt la ſeule affaire, qui dépende de nos ſoins. Faites tout ce qu'il vous plaira, dit le Sauveur de nos ames, vous ne viendrez jamais à bout d'ajoûter à la grandeur de vôtre corps une coudée. *Quis autem veſtrum cogitando poteſt adjicere ad ſtaturam ſuam cubitum unum.* Mais ſachez qu'il dépend encore moins de vous, de faire réüſſir les deſſeins que vous formez pour l'entretien, ou pour la commodité de vôtre vie. *Si ergo neque quod minimum eſt poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis.*

Remarquez s'il vous plaiſt qu'en cét endroit de l'Evangile, le Sauveur compare les vains efforts que feroit un homme pour croître tout d'un coup d'une coudée avec les ſoins que nous prenons pour multiplier, ou pour conſerver les biens, que la providence nous a donnez, & que non-ſeulement il traite également de préſomption & de folie, l'une & l'autre de ces entrepriſes, mais qu'il appelle même la premiére quelque ridicule & quelque extravagante qu'elle paroiſſe, il l'appelle trés-petite, c'eſt-à-dire, trés-aiſée en comparaiſon de la ſeconde. *Si ego neque quod minimum poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis.*

En effet prétendre que le ſuccés de vos affaires temporelles, que l'établiſſement, ou la conſervation de vôtre fortune dépende de vôtre aſſiduité, ou de vôtre vigilance, n'eſt-ce pas prétendre gou-

verner la nature, & de diſpoſer de tout ce que Dieu n'a pas mis en vôtre diſpoſition ? Quelques meſures que vous preniez pour conduire heureuſement cette entrepriſe, de quelques précautions que vous uſiez pour prévenir tous les accidens dont elle peut être traverſée ; à moins que le Ciel & les aſtres n'obéïſſent à vôtre voix, que les vents & les orages n'écoutent tous vos ordres, que vous ne ſoïez l'arbitre des ſaiſons, que vous n'aïez entre les mains tous les cœurs des hommes, & le pouvoir de Dieu-même, de quoi poûvez-vous vous aſſeûrer. Vous pouvez labourer la terre, vous pouvez même y ſemer de grain, mais quelle puiſſance ſi ce n'eſt celle de Dieu, peut vous répondre que ce grain levera, qu'il s'en formera des épics, que vous verrez meurir la moiſſon, & que la ſemence que vous avez tirée de vos greniers y rentrera quelque jour avec uſure ? Il dépend de vous de loger cét argent, & d'embarquer ces marchandiſes, mais avant que cét argent revienne dans vos coffres avec l'intereſt, que vous en avez eſperé, avant que ces marchandiſes aïent paſſé dans un autre monde, quelles y aïent été debitées, que le prix en ſoit remis entre vos mains : que de tempêtes, que d'écuëils, que de perils, contre leſquels la prudence humaine n'a point de précautions, qu'on ne ſauroit même prévoir ?

Vous Monſieur qui paſſez pour un homme ſage, & entendu dans les affaires du monde, quel ſoins n'avez-vous pas pris pour marier cette fille, que vous aimiez avec tendreſſe, cependant vous ſavez de quelle maniére elle vit avec ſon mari ; elle fait pitié à toute la ville, on dit qu'elle eſt la plus-

mal-heureuſe femme du monde. Sachant quel étoit le fond de ce marchand, quel étoit ſon crédit, ſon induſtrie, ſon application, ſon experience, qui n'auroit jugé que ce nouveau trafic l'alloit enrichir, il l'a ruiné toutefois, & a ruiné en même-tems cent familles, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui ſe ſavoient ſi bon gré de lui avoir confié leur bien. Meſſieurs, vous le ſavez mieux que moi, comme il arrive quelque-fois, par une ſecrete conduite de Dieu; que des miſerables qui vivent dans l'oiſiveté, & dans la débauche deviennent riches tout d'un-coup, ſans qu'il ſe ſoient même donné la peine de le deſirer, auſſi arrive-t-il tous les jours, que ni le merite des perſonnes, ni leur frugalité, ni leurs fatigues, ni leurs veilles ne peuvent les défendre de certains coups impreveûs, qui les accablent contre toute ſorte d'apparence, & lorſqu'ils avoient moins de ſujet de s'en défier.

Ces coups, Chrêtiens Auditeurs, ſont des coups de Dieu, lequel eſt ſouvent obligé d'en uſer de la ſorte, & par l'intereſt de ſa gloire, & par nôtre propre interêt. Cét empreſſement que vous avez pour les choſes temporelles, je dis même pour celles dont vous ne ſauriez vous paſſer; cét empreſſement des-honore Dieu; il fait outrage à ſa providence; Il vous a aſſujetti à mille beſoins pour avoir lieu de faire loüer ſa bonté & ſa ſageſſe, par le ſoin qu'il veut prendre de pourvoir exactement à tous ces beſoins; ſi vous entreprenez de lui ravir cette gloire, en prenant ſur vous un ſoin, qu'il s'eſt réſervé, & penſant aquerir par vôtre induſtrie ce qu'il vous ordonnoit d'attendre de ſa libe-

ralité. Il faut qu'il retrouve dans vôtre châtiment la gloire que vôtre défience, lui veut ravir, il faut qu'au defaut de sa providence, & de son amour, il fasse éclatter sur vous sa puissance, & sa justice; ou plûtôt que cette même sagesse qu'il auroit fait paroître en ne vous laissant manquer de rien, lors même que vous ne vous seriez mis en peine de rien, que cette même sagesse se signale en rompant toutes vos mésures; en déconcertant tous vos desseins, en faisant en sorte que vous manquiez de toutes choses, lors même que vous n'aurez rien oublié pour avoir toutes choses en abondance.

D'ailleurs, si Dieu a encore quelque amour pour vous, s'il n'a pas encore resolu vôtre perte & vôtre reprobation, il faut bien qu'il en use de la sorte à vôtre égar, & qu'il arrache avec violence ce qui seroit la cause infallible de vôtre mal-heur éternel. Oui, Chrétiens Auditeurs, par cét attachement extréme que vous avez aux choses de cette vie, par le soin excessif que vous en prenez, au préjudice de vôtre salut, vous mettez Dieu dans la nécessité, ou de vous perdre pour toûjours, ou de vous dépoüiller de toutes choses, ou de consentir à vôtre dannation, ou de s'opposer à toutes vos entreprises. Le moins qui vous puisse arriver, c'est de voir tous vos desseins anéantis, toute vôtre fortune renversée: Voila ce que Dieu fera, s'il vous aime, vous étes devenu semblable à un malade, qui pour avoir négligé une blessure legère, se verroit enfin reduit à mourir, ou à perdre le bras ou la jambe. Que gagnez vous donc en donnant tout vôtre lo sir, toute vôtre application à des choses qui ne le méritent pas. Je disois qu'à la réserve du

ſalut, toutes les autres affaires ne dépendoient pas de vos ſoins, mais vous voïez que vos ſoins peuvent nuire à toutes vos autres affaires.

Il n'eſt pas de même de l'affaire de vôtre ſalut dans l'état où Dieu la miſe par ſa miſericordie infinie; elle dépend uniquement de vos ſoins, ne vous y trompez pas, le Paradis ne vous viendra point en dormant; *Qui fecit te ſine te*, dit Saint Auguſtin, *non ſalvabit te ſine te*: Mais auſſi n'appréendez pas de travailler inutilement, lors que vous travaillerez pour l'aquerir; tout ce que vous faites pour une fin ſi raiſonnable ne peut manquer de vous y conduire, il n'y aura pas un ſeul pas, pas une ſeule parole de perduë, on vous tiendra même compte de vos deſſeins, & de tous les mouvemens de vôtre cœur. Bien davantage cette application que vous donnerez à vôtre veritable affaire, eſt l'unique voïe aſſeûrée de faire réüſſir toutes les autres; les moïens humains, comme nous le diſions tout à l'heure, ſont des moïens peu ſeûrs, ſont même ſouvent des obſtacles pour parvenir à ce que nous prétendons.

Mais en voulez-vous qui ſoient infallibles, & que Dieu-même qui diſpoſe des évenemens, & qui ſeul peut vous répondre de l'avenir, que Dieu-même vous garantiſſe: *Quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.* Mettez vôtre principale étude à chercher le Roïaume de Dieu, & tout le reſte, & toutes ces choſes dont vous étes ſi avides, vous ſeront données pour ſurcroit. *Inquirentes Dominum*, diſoit David, *non minuentur omni modo*: Ne vous imaginez pas que vous puiſſiez perdre quelque choſe en cherchant Dieu, qui eſt le

Seigneur absolu de toutes choses. Pauvre artisan, qui tous les jours dérobez demi heure de tems à vôtre travail, pour venir entendre la sainte Messe, gardez vous bien de dire, que c'est autant de perdu pour vous, que c'est un gain que vous sacrifiez à Dieu & à vôtre consience ; au contraire c'est un dépôt que vous mettez entre les mains de vôtre bon maître, & qu'il vous rendra bien-tôt avec usure. Vous croïez peut-être d'avoir négligé vos interests temporels, pour avoir résisté à la tentation de travailler, aujourd'hui que le travail vous est interdit par l'Eglise ; & moi je vous dis, que vous avez beaucoup fait pour ces mêmes interests, puis que vous avez engagé Dieu à pourvoir à tous vos besoins, & à vous faire trouver par des ressources inconnuës à l'avarice & à la fausse prudence de la chair, à vous faire trouver le centuple de ce que vous auriez aquis par ce travail illicite.

Aprés toutes ces considerations, souffrez s'il vous plaît, Messieurs, que je vous fasse une demande ; Quelle peut être la cause de cette effroïable indifférence que vous avez pour l'affaire de vôtre salut éternel ? Car il faut l'avoüer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité est celle que vous négligez davantage, & que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avoit donné toute la vie pour y penser, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réüssir, peut-être étes-vous à la veille de vôtre mort ? Quelle partie de vôtre âge avez-vous emploïée à cette affaire importante ? Combien lui avez-vous consacré d'années ? Combien de jours, combien d'heures en toute la vie ? Car je ne pense

pas que vous osiez comter ces momens que vous passez dans nos Eglises, pendant qu'on y celébre nos plus adorables mistéres, vous savez bien que vous n'y pensez à rien moins qu'à vôtre salut, que vous vous y entretenez de choses toutes prophanes, que vôtre trafic, vos divertissemens, vos querelles, vos débauches mêmes,& vos crimes vous y accompagnent & vous y occupent la plûpart du tems que vous y étes. Quelle raison pouvez-vous donc rendre d'une conduite si déraisonnable, si ce n'est que vous ne croïez rien de tout ce que nous venons de dire : Car si vous croïez en effet, qu'il s'agit ici d'un Dieu, d'une éternité, d'un bon heur infini, d'un mal-heur qui renferme & qui surpasse tous les autres. Si vous croïez qu'on ne peut à même tems songer & au ciel & à la terre, que le tems est court, que la mort vous presse, que chaque moment peut être le dernier moment, si vous croïez que c'est à vous, & à vous seul de penser à vôtre salut, que ce n'est pas à vous de penser à tout le reste, qu'en négligeant vôtre ame, vous perdez tout jusqu'aux choses temporelles ; qu'en ne vous appliquant qu'à vôtre ame, vous ne perdez rien, non pas même les biens du monde, si vous croïez toutes ces choses, dittes-moi je vous prie, comment il se pourroit faire que vous eussiez d'autres soins que celui de vous sauver ?

On les croit me dittes vous ces veritez, mais c'est qu'on n'y pense pas : Il est vrai qu'on n'y pense pas, mais c'est pour cela même que je dis, qu'infalliblement on ne les croit pas. Comment? Chrêtiens, si vous avez un procés de cent écus, vous y pensez jour & nuit, vous en rompez les oreilles à

vos amis, à force d'en parler à tout propos, vous devenez fâcheux, vous vous rendez ridicule, vous n'étes plus capable, ni de tenir, ni d'écouter d'autres discours, & dans cette affaire qu'il s'agit de vôrte vie, de vôtre ame, de tout ce que vous pouvez ou esperer de plus-avantageux; ou craindre de plus-terrible; si vous croïez veritablement qu'on l'examine à l'heure qu'il est; qu'elle est entre les mains de vôtre juge, qu'elle sera peut-être decidée avant la nuit; vous pourriez n'y penser pas; vous pourriez penser à quelque autre chose? Les biens sensibles vous attirent & vous enchantent, je le vois bien, mais un peu de foi pour les veritez que je vous ai expliquées, auroit bien-tôt dissipé cét enchantement. Un Marchand qui se voit dans la néçessité de perir, ou de jetter dans la mer tout ce qu'il a de plus-précieux au monde, ne délibere point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses penibles travaux; c'est toute l'esperance de sa famille, il se voit par-là reduit à la derniere misere; il est vrai, mais toutes ces veûës le touchent peu; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se résout à la perte de ses biens; dans cette croïance il ne peut qu'il ne les abandonne sans peine, ou du moins sans hésiter. mais s'ils ont pour vous de si grands charmes ces biens sensibles; d'où vient que par vôtre conduite vous obligez Dieu à vous les ôter, d'où vient que vous ne prenez pas les voïes seûres & infallibles de les retenir & de les acroître, si ce n'est parce que vous n'avez nulle foi pour les paroles de Jesus-Christ; & que cette verité Evangelique, *Quærite primum Regnum Dei, & hæc omnia adj-*

cientur vobis, vous passe aussi-bien que toutes les autres pour un conte à endormir les simples & les idiots ; cependant toutes ces veritez sont des veritez éternelles, vous ne les croïez pas, mais vôtre incredulité n'est pas capable de leur donner nulle atteinte : Le ciel & la terre passeront, Dieu même cessera d'être ce qu'il est, avant qu'elles puissent être démenties par aucun évenement.

Mais que déviendrez vous, si ces veritez subsistent, comme elles subsisteront jusqu'à la fin des siécles, vous perseverez jusqu'à la mort dans cét aveuglement, dans cette mal-heureuse indifférence ; souvenez-vous qu'il s'agit ici de vôtre ame ; par tout ailleurs, ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce sont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos fréres, d'un je ne sai qui, qui recueïllira, qui dissipera vôtre héritage. Mais ici c'est l'affaire de vôtre ame, de cette ame unique, & de cette ame immortelle, qui n'a pas été faitte pour joûïr d'une felicité passagere, mais bien moins encore pour endurer d'éternels supplices dans les enfers : *Miserere, miserere animæ tuæ placens Deo* : Aïez donc pitié de vôtre ame qui est l'image de Dieu, & qui a été faitte pour l'aimer & pour le posseder éternellement. Aïez pitié de cette ame, pour laquelle Jesus-Christ en a tant eû : De cette ame qui fait pitié à tous ceux qui connoissent bien les périls où vôtre négligence l'expose : *Miserere animæ tuæ* : Encore une fois aïez pitié de cette ame, qui ne peut être médiocrement mal-heureuse, qui ne peut être mal-heureuse qu'elle ne le soit pour toûjours. C'est Dieu-même, dit l'éloquent Salvien, qui vous fait pour elle cet-

te priére, lui qui connoît le prix, lui qui sait ce que vous perdez en la perdant; il vous la demande cette ame qu'il a créée, qui lui a coûté la vie, qu'il a lavée en son sang, cette ame qu'il aime avec des tendresses, avec des transports incroïables. Je sai que vous en faittes peu d'état, mais c'est pour cela-même que vous ne devez pas la refuser à son Rédempteur. Aimerez-vous mieux perir que de la lui conserver. *O miserrime homo cum Deus sic tecum agat, non acquiescis* : Mal-heureux homme est-il possible que vous ne vous rendiez pas aux priéres de vôtre Dieu? Il vous prie d'avoir compassion de vous-même, & il vous trouve insensible, il plaide vôtre propre cause auprés de vous, & vous étes inexorable. Comment donc esperez-vous qu'il vous exauce au jugement; si vous lui avez fermé l'oreille, lors même qu'il vous parloit en vôtre faveur? *Quomodo te postea supplicantem in judicio suo audiet, cum tu hîc eum pro te rogantem audire ipse nolueris.* Si tout cela ne fait point d'impression sur nos esprits, prions Chrétiens Auditeurs, prions Jesus-Christ qu'il daigne nous ouvrir les yeux pour nous faire voir les maux qui le touchent, & que nous ne sentons pas, pour nous faire bien comprendre les dangers que nous connoissons assez, pour les pouvoir craindre, mais que nous ne craignons pas assez pour les vouloir éviter. C'est ce que je vous soûaitte, au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Esprit.

SERMON LXVII.

POUR LES DERNIERS JOURS DU CARNAVAL.

Reſpice, fides tua te ſalvum fecit.

Voïez vôtre Foi vous a ſauvé. S. Luc. c. 18.

Quoi-que la Foi ſoit une vertu de l'entendement, le peu de Foi ne laiſſe pas d'eſtre un vice de la volonté, qui aime mieux laiſſer l'entendement dans ſon ignorance, que l'obliger, comme elle pourroit, de ſe ſoûmettre à la verité connuë, elle le porte même à ſe revolter contre toutes ſortes de lumieres.

MESSIEURS, il faudroit avoir l'ame bien dure, pour n'être point touché du mal-heur de ces pauvres infidelles qui ſont nez dans l'idolatrie, & qui ſans une eſpece de miracle, ne peuvent manquer d'y mourir. Mais il me ſemble que ſans ſortir

de la Chrêtienté, je trouve des mal-heureux qui sont beaucoup plus à plaindre. Ce ne sont pas des aveugles que la nature ou le hazar ait privez de l'usage de la lumiére ; ce sont des yeux malades qui par leur mauvaise disposition ne peuvent regarder le jour sans douleur, & qui sont blessez de ce qui réjoûït tout le monde. Ce ne sont pas des infidelles, ce sont des Chrêtiens de peu de foi, des Chrêtiens qui savent à peine leur Christianisme, des Chrêtiens qui doutent eux-mémes s'ils sont Chrétiens. Que nous sert il d'ètre environnez de lumiére, de marcher par un si grand jour, si nous portons avec nous nôtre nuit & nos tenébres ? Que nous sert-il de croire de si grandes choses si nous les croïons si foiblement, de croire tout ce qu'il faut croire, pour être fidelle, & de ne le croire pas assez pour étre sauvé ? Car enfin on ne le peut pas dissimuler, il y a trés-peu de foi dans le monde : Nôtre vie en est une conviction si manifeste, que nous sommes contrains de le confesser nous-mémes. Ie sai bien que quelques-uns en rejettent la cause sur cette volonté souveraine, qui répand ses faveurs sur qui il lui plaît, & qui nous distingue par ses graces, avant que nous aïons pû nous distinguer nous mêmes par nos mérites. Ouï je sai que quelques-uns regardent cette vive foi comme un don purement gratuit, & qu'ils prétendent méme justifier tous les dereglemens de leur vie par le défaut de cette vertu, tant ils estiment ce défaut involontaire. Mais ils se trompent, nous sommes tous coupables de nôtre incrédulité, & nous ne la devons attribuer qu'à nous-mémes. Vous ne croïez pas, Messieurs, parce que vous ne le

le voulez pas. Il eſt vrai que la foi eſt une vertu de l'entendement, mais j'eſpere de vous faire voir aujourd'hui, que le peu de foi eſt un vice de la volonté, & qu'il ne tient qu'à nous de nous en défaire. *Vos me amaſtis & credidiſtis*, dit le Fils de Dieu à ſes Diſciples. Vous m'avez aimé, & c'eſt pour cela que vous n'avez pas eû de peine à croire, comme pour leur faire entendre que l'oſtination des incredules étoit plûtôt un effet de leur mauvaiſe volonté que de leur peu de lumiéres. Ce diſcours nous ſera fort utile, ſi nous demandons au Saint Eſprit les lumiéres néceſſaires ; pour les obtenir emploïons l'interceſſion de la Sainte Vierge, & diſons-lui avec l'Ange. *Ave Maria.*

De tous les états où l'homme ſe peut rencontrer ici-bas, je n'en trouve point de plus-miſerable que celui d'un Chrétien qui ne croit que foiblement. Un Athée, s'il peut y en avoir dans le monde, joüït en paix de tous les plaiſirs de la vie ; un veritable fidelle trouve des douceurs dans la mort-méme ; mais pour un Chrêtien de peu de foi, il ſemble qu'il n'y ait ni repos, ni delices ſur la terre. Dieu le perſecute ou l'incommode par tout ; il eſt importuné par ſa préſence, lors qu'il peche, il eſt accablé du joug de ſes commandemens, lors qu'il veut les obſerver, il eſt trop éclairé pour manquer impunement à ſon devoir, il ne l'eſt pas aſſez pour s'en aquitter avec plaiſir. C'eſt un malade deſeſperé, en qui la nature manque de forces pour ſe rétablir, mais qui n'en a que trop pour ſentir ſa propre foibleſſe, & les mortelles atteintes de la douleur.

Au contraire, peut on imaginer un calme plus-

grand, un bon ſieur plus-accompli que celui d'un Chrétien, lequel eſt bien perſuadé de ce qu'il eſt obligé de croire? La loi de JESUS-CHRIST, qui paroit inſupportable aux hommes de peu de foi, eſt pour celui-ci un fardeau qui le ſoulage. Peut-être qu'il eſt des commandemens qui vous paroiſſent impoſſibles; un homme qui croit ne ſe plaint que de ce qu'ils ſont trop aiſez: *Latum mandatum tuum nimis*. C'eſt pour cela qu'il prend plaiſir à faire des vœux pour multiplier ſes liens, qu'il s'impoſe tous les jours de nouvelles obligations, & que par des engagemens volontaires & éternels, il s'interdit les plaiſirs & les biens dont l'uſage lui eſt permis par la loi de Dieu. Il y a bien des gens qui ne peuvent croire qu'on puiſſe paſſer la vie ſans offencer Dieu mortellement; & lui ne peut comprendre comment *c'eſt* que de plein gré on ſe précipite dans le crime, & qu'on peut ſurvivre un ſeul moment à cette cheûte. Peut on ſe paſſer de quelques plaiſirs dans la vie, dit un Chrétien ordinaire? Mais eſt-il ici bas d'autre plaiſir, que celui d'étre attaché à la croix de ſon bon Maître, dit un homme qui croit comme il faut. Mais ſi nous n'avons pas cette vive foi qui en fait tout le bon-heur, ſommes-nous coupables de nous trouver en des diſpoſitions toutes contraires? Oüi, Chrétiens, nous en ſommes tout-à-fait coupables. Je vous ai déja dit, que quoi-que la foi ſoit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laiſſe pas d'étre un vice de la volonté: On en peut rendre deux raiſons, que j'expliquerai dans ce diſcours, & qui le diviſeront comme en deux parties. La premiére, parceque la volonté néglige de procurer à

l'entendement les connoiſſances qu'il n'a pas. La ſeconde, parce qu'elle lui rend même inutiles celles qu'il a. Elle pourroit lui faire connoître la verité : Elle pourroit l'obliger de ſe ſoûmettre à la verité connuë. Elle aime mieux le laiſſer dans ſon ignorance, ce ſera le premier poinct. Elle le porte même à ſe revolter contre toutes ſortes de lumiéres, ce ſera le ſecond poinct.

Il eſt plus d'une voïe pour aquerir les lumiéres dont nous avons beſoin pour bien croire ; on peut ſe les procurer par l'étude ; on peut les obtenir par la priére ; nous les pouvons mériter par nos bonnes œuvres. L'étude nous diſpoſe à les recevoir ; la priére diſpoſe Dieu à nous les donner, & les bonnes œuvres l'y obligent en quelque ſorte. Heureuſe ame & cent fois heureuſe qui a peû s'élever à un état ſi divin, à un état où elle ſe fait un plaiſir de ſon devoir & une paſſion, ſi je l'oſe dire, de la vertu, où non ſeulement le peché lui paroît horrible en ſoi-même, mais où elle a horreur des douceurs mêmes & des attraits du peché, où elle ne ſent preſque plus de pente au mal, où elle a perdu en quelque ſorte juſqu'à la liberté de mal faire. Je ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que cét état ne vous paroiſſe digne d'envie.

Pour commencer par le premier, & par le plus naturel de ces trois moïens ; s'il eſt vrai que la foi eſt une ſience, comme l'appelle Saint Bernard ; *Fides eſt ſcientia Dei :* Il eſt tout viſible que l'étude eſt non-ſeulement d'un grand ſecours pour y devenir habile, mais qu'elle eſt néceſſaire pour en avoir même une legére teinture ; comme nous ne reçevons pas en naiſſant les connoiſſances humai-

nes, mais ſeulement une faculté avec quoi nous pouvons y parvenir ; Auſſi, diſent les Téologiens, nous ne recevons pas en renaiſſant par le bâtême la connoiſſance des choſes ſurnaturelles, mais ſeulement une habitude, & comme une faculté qui nous rend capables d'aquerir une ſience ſi ſublime. Je ſai bien qu'on donne le nom de foi à çette divine habitude, mais à parler exactement, elle n'eſt que le principe de la foi, tout de même que la raiſon n'eſt pas la ſience, quoi-qu'elle ſoit l'inſtrument général de toutes les ſiences aquiſes & naturelles. On peut avoir cette foi ſans avoir la ſience de la foi, ſans ſavoir même les élemens de cette ſience. On peut avoir cette foi ſans croire, ſans avoir jamais crû, ſans être même en état de croire, puis que les enfans la reçoivent avec la grace au ſortir du ventre de leur mére. Comme pour ſavoir il faut appliquer ſon eſprit, & que pour ſavoir beaucoup il faut joindre beaucoup d'application aux talens qu'on peut avoir pour les lettres ; de même auſſi pour croire, outre les dons que nous recevons du ciel, il faut s'inſtruire avec ſoin des veritez qui doivent être l'objet de nôtre croïance, & des raiſons qui en peuvent être les motifs. C'eſt pour cela que Salomon nous avertit que le commencement de la ſageſſe eſt de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe : *Initium ſapientiæ diſce ſapientiam.* Et que Saint Paul dit, qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait des Docteurs dans l'Egliſe, & que la foi entre dans nos ames avec la parole de Dieu par le ſens de l'oûïe : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.*

Il ne faut donc pas s'étonner que la foi ſoit foi-

ble en nous, s'il arrive que l'ignorance y soit extréme ; comment est ce que nous croirons si nous savons à peine ce qu'il faut croire ? si nous ignorons jusqu'aux principes de nôtre foi ? Nous ne croïons en Dieu que foiblement, parce que nous n'avons qu'une connoissance de Dieu fort imparfaite, nous n'avons jamais penétré dans les sécrets de sa providence ; jamais découvert les merveilles de son amour, jamais sondé les abîmes de sa sagesse infinie. Il habite au milieu de nous cét être incompréensible, il s'y fait entendre, il s'y fait sentir en mille maniéres. Mais qui sont ceux qui se connoissent bien eux-mêmes, qui sont ceux qui ont appris à deméler en leur propre cœur les mouvemens de la nature d'avec les impressions de la grace, & à distinguer Dieu de l'homme. Savons-nous bien du moins en quoi consiste nôtre Religion ? & quels avantages elle a sur toutes les autres ? Savons-nous comment elle s'est établie, & par quels moïens elle subsiste depuis tant de siécles ? Etes-vous fort versé dans l'histoire des Saints qu'elle a formé, des héros qu'elle a produits en tous les tems, des victoires qu'elle a remportées sur toutes les puissances des tenébres ? Comment est-ce que nôtre foi ne seroit pas foible & languissante ? Nous sommes dans l'Eglise, & nous ignorons peut-être ce que c'est qu'être membre d'un corps si saint ; nous celébrons ses fètes sans savoir ses intentions ; nous obéïssons à ses loix sans faire refléxion à la prudence toute divine qui les lui a inspirées. Nous sommes témoins de ses augustes cerémonies sans en penétrer les mistéres ; bien plus nous recevons ses Sacremens, sans en connoître

les admirables effets, ſans ſavoir preſque ce que c'eſt que Sacrement.

Ie ne dis pas que la connoiſſance exacte & parfaitte de toutes ces choſes, ſoit abſolument néceſſaire pour avoir la foi, mais je dis quelle eſt néceſſaire pour avoir beaucoup de foi. Si ce n'eſt pas là le fondement qui ſoûtient nôtre créance, c'eſt du moins l'appui qui la rend inébranlable; En un mot, ſi ce n'eſt pas ce qui nous fait croire, c'eſt ce qui nous empéche de douter. Nous croïons parce que Dieu a parlé; mais nous croïons avec plus de fermeté, parce que nous ſommes mieux convaincus qu'il y a un Dieu, parce que nous connoiſſons plus parfaittement ce que c'eſt que Dieu, parce que nous entrons plus avant dans le ſens de ſes divines paroles, parce que nous voïons plus clairement qu'en effet il a parlé.

Or ſi nous ſommes ſi ignorans aux choſes du ſalut & de la Religion, s'il eſt vrai qu'il n'eſt point d'homme qui puſt en conſience, ou qui oſaſt même profeſſer un art dans le monde, s'il n'en ſavoit mieux les regles, que nous ne ſavons quelquefois les principes du Chriſtianiſme, duquel néanmoins nous ſommes obligez de faire une profeſſion ouverte. Dittes-moi, je vous prie, à qui tient-il que nous n'aïons plus de lumiéres: *Nunquid non eſt hic Prophetes Domini*, diſoit autrefois le Roi Joſaphat au Roi d'Iſraël, Eſt-ce que l'on manque ici de Docteur & de Prophete? Les Prédicateurs ont-ils été jamais plus multipliez, ni les Prédications plus-fréquentes? Quand je conſidere que Saint François Xavier a pû convertir & inſtruire en dix ans de tems la plus-grande partie de

l'Orient, & l'instruire si parfaittement, que plusieurs années aprés sa mort, on a trouvé des Isles entiéres, qui quoi-que destituées de Prêtres & de Catechistes, n'avoient ni moins de foi, ni moins de ferveur que les Chrêtiens des premiers siecles; d'où vient, dis-je en moi-même, que cent Prédicateurs ne peuvent faire aujourd'hui dans une Ville, ce qu'un seul homme a fait en si peu de tems dans tout un monde? Mon Dieu, ne seroit-ce point la faute de ceux à qui vous confiez le sacré ministére de vôtre parole, ne s'amusent-ils point trop à nous étaller une doctrine vaine & obscure, au lieu de s'accommoder à nôtre ignorance. Les Chrêtiens auroient besoin; quelques uns mêmes soûaitteroient avec ardeur, qu'on leur enseignast ce qu'ils ignorent; ils seroient ravis qu'on leur annonçast le Rédempteur, qu'on leur developpast ses mistéres, qu'on leur éclaircit les points les plus importans de leur croïance; en un mot, qu'on leur donnast du pain à manger, selon l'expression de l'Ecriture, qu'on leur servit des viandes solides: *Parvuli petierunt panem & non fuit qui frangeret eis*. Et peut-être qu'on ne les nourrit que de fumée, qu'on ne leur présente que des viandes creuses & legéres, des viandes qui ne peuvent servir qu'à les tromper & à repaître leurs yeux. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, nous aurions tort de nous plaindre. Il y a des hommes Apostoliques dans l'Eglise de Jesus-Christ, il a de véritables Prophetes; mais la verité est, que les Apôtres ne sont gueres à la mode en ce tems-ici, & qu'on aime mieux consulter les faux Prophetes. Il y a des gens de vertu, qui dans la conversation nous communique-

roient insensiblement leurs lumiéres & leur foi, mais leur seule veûë nous fait peur, & il nous faut des gens de meilleure compagnie. N'avons-nous pas des Bibliotéques entiéres de livres Saints? La lecture d'un seul de ces livres pourroit dissiper toutes nos tenébres; & quand nous serions privez de ces secours, ne pouvons-nous pas nous approcher à toute heure de nôtre Dieu, & être éclairez des raïons-mêmes de sa face? Qui nous empéche de donner une heure tous les jours à cét admirable Maître, nous qui emploïons si mal la plûpart de nôtre tems, & qui le passons méme quelquefois assez dés-agréablement en la compagnie des idiots & des indiscrets?

Accedite ad eum & illuminamini: Approchez-vous de Dieu & vous serez d'abor éclairez, vous n'avez qu'à lui prêter l'oreille, il se fera bien-tôt entendre à vôtre cœur. Quand il vous prend une forte envie de vous rendre habile en quelque sience, quelque legére qu'elle puisse être; Quand par exemple on s'est mis en l'esprit d'apprendre à chanter, à joûër d'un instrument, à parler une langue, à tourner un vers ou quelqu'autre chose semblable, n'est-il pas vrai qu'on y donne volontiers une partie de son loisir? Qu'on cherche avec empressement les auteurs qui en ont le mieux traitté? Qu'on ne rebutte point le maître quelque dés-agréable qu'il soit d'ailleurs, s'il est habile? N'est-il pas vrai qu'on ne songe qu'à son étude, & qu'on ne peut parler d'autre chose? C'est que c'est tout de bon qu'on veut apprendre. Si donc au lieu de ce zele & de cette application, il arrive que tous les Prédicateurs vous endorment; si vous ne goutez

en leurs diſcours que ce que Dieu peut-étre y reprouve ; ſi vous ne liſez jamais de livre ſaint, pour en étre édifié ; ſi vous fuïez le commerce des hommes de Dieu, ſi vous n'en voulez pas avoir avec Dieu-méme, n'eſt-il pas viſible que vous n'avez nulle paſſion pour la ſience de Dieu, que vous ne vous ſouciez pas de bien croire?

Mais ce qui fait encore mieux voir que nous ſommes en cette mauvaiſe diſpoſition, c'eſt que pouvant facilement obtenir le don de ſageſſe & d'intelligence, par le moïen de la priere, nous ne daignons pas méme le demander. Vous ſavez ce que c'eſt que le don d'intelligence, c'eſt une lumiére ſurnaturelle qui reſout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de nôtre eſprit, qui diſſipe toutes les tenébres. C'eſt un raïon qui nous découvre ce qu'il y a de plus-caché dans la conduite de Dieu, & de plus-profond dans ſes jugemens ; qui nous fait voir les raiſons des choſes qui ſont le plus-élevées au deſſus de la raiſon, qui fait que l'eſprit ſe ſoûmet ſans peine, qu'il s'aveugle avec plaiſir, & qu'il n'eſt pas moins perſuadé de ce qu'il ſait par la foi, que de ce qu'il connoît par les ſens.

Or ce don qui donne tant de force & de vigueur à la foi, c'eſt une grace que Dieu peut accorder à qui bon lui ſemble, mais qu'il n'accorde preſque jamais qu'à la priére, que du moins il ne lui refuſe jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne cét eſprit d'intelligence, & il attend que vous le lui demandiez pour vous le donner. Quand vous ne ſeriez pas coupable pour vous étre trouvé dans les tenébres. La ſource de la lumiére vous étant

ouverte, vous le ſeriez pour n'y avoir pas recours, lors que le Sauveur du monde expliquoit aux Iuifs les plus-hauts miſtéres de la loi de grace, outre l'obſcurité qu'ils ont par eux-mêmes à nôtre égar, il les enveloppoit encore à deſſein de figures & de paraboles. On pouvoit bien pardonner à ce peuple s'il ne les entendoit pas, puis que les Apôtres mêmes n'y voïoient goute, mais il étoit inexcuſable de n'en demander pas l'intelligence comme faiſoient les Apôtres : *Interrogabant autem eum Diſcipuli eius, quæ eſſet iſta parabola.* Si quelcun manque de ſageſſe, c'eſt-à-dire de diſcernement & penétration pour développer les miſtéres de la foi qu'il en demande à Dieu, dit Saint Jacques, à Dieu, dis-je, qui donne liberalement à tout le monde, & qui ne reproche point ce qu'il donne, & il lui en accordera : *Si quis indiget ſapientiâ, poſtulet à Deo, qui dat omnibus affluenter & dabitur ei.*

Comment croïez-vous que les Docteurs & les Péres aient aquis cette ſience ſi ſublime, qui les a toûjours fait conſiderer comme les oracles de l'Egliſe, comment, dis-je, penſez-vous qu'ils aïent aquis cette ſience, ſi ce n'eſt par la priere. Il y a des choſes dans noſtre religion, qui vous ſont incompréenſibles, dit ſaint Auguſtin écrivant a l'héretique Fauſtus, vous ne pouvez accorder certains endrois de l'Ecriture, qui ſemblent ſe combattre & s'entredétruire, mais croïez-vous être le ſeul, qui vous ſoïez apperçeû de ces contradictions apparentes ? tant de Docteurs, tant de ſaints Prélats, qui ont étudié les livres ſaints avant vous, n'ont-ils point veû ce qui vous fait de la peine ? Ils l'ont

eû ſans doute, car à quels yeux cela pourroit-il
voir échappé ? D'où vient donc qu'ils n'ont pas
aiſſé de croire, qu'ils n'ont point été bleſſé de ce
qui vous ſcandaliſe ? c'eſt qu'ils ont bien jugé que
ous ces paroles il y avoit quelque choſe de caché,
lont il falloit attendre l'intelligence du ſaint Eſ-
prit, ils ont eû recours à la priére & ils ont été
éclairez d'en-haut. Ils ont demandé, dit ce ſaint
Pére, ils ont cherché, ils ont frappé avec confian-
ce & ils ont obtenu, ils ont trouvé, ils ſont en-
trez. *Petierunt, quæſierunt, pulſaverunt, acceperunt, invenerunt, intraverunt.*

De plus quand le Seigneur ne pourroit être
obligé par nos priéres à nous accorder une grande
foi. J'ai dit qu'il peut y être comme forcé par nos
mérites. L'habitude de la foi peut recevoir des ac-
croiſſemens & ſe fortifier en nous par les mêmes
voïes, que la grace ſantifiante a coûtume de s'au-
menter. Quand cela ne ſeroit pas les dons de ſa-
geſſe & d'intelligence, dont nous parlions tout à
l'heure, accompagnent toûjours la charité & ne
ſont peut-être qu'une même choſe avec elle & ainſi
tout ce qui aumente en nous cette vertu, y per-
fectionne néceſſairement l'intelligence; tout ce qui
nous rend plus-agreables à Dieu, nous rend Dieu
en quelque façon plus-viſible, de ſorte que ſi la
foi eſt le principe des actions ſaintes & vertueu-
ſes, on peut dire, que la foi parfaitte eſt le fruit
de ces mèmes actions. C'eſt par la prattique con-
tinuelle de toutes les autres vertus, dit le devot
ſaint Bernard que la foi s'accroît, qu'elle devient
plus-clairvoïante, qu'elle devient plus-parfaitte,
qu'elle devient inébranlable. *Continuâ operatione*

virtutum fides eruditur & erudiendo illuminatur & illuminando augetur & augendo perficitur & perficiendo ſtabilitur. David aſſeûre que cét expedient lui à toûjours réüſſi ; & que quelque épaiſſes qu'aïent été les tenébres , qui luy ont dérobé la veûë de Dieu , il ne s'eſt jamais trompé à le chercher avec ſes mains , c'eſt à dire par de bonnes œuvres. *Exquiſivi Deum manibus meis nocte contra eum & non ſum deceptus.* On ne ſe trompe que trop ſouvent , lorſqu'on le cherche par l'étude des ſiences humaines , ou même par la conſideration des choſes divines ; les ſavans tombent dans l'erreur & les contemplatifs dans l'illuſion. Mais j'oſe dire que l'on n'a jamais veû d'homme , qui ſe ſoit appliqué à rendre à ſon prochain des offices de charité,à s'humilier & à ſe mortifier ſoy-même, qui n'ait été fortifié dans la foi. On enſeigne mieux dit-on d'ordinaire par les actions que pra les paroles, mais il n'eſt pas moins veritable du moins en matiére de foi , qu'on apprend beaucoup plus en agiſſant qu'en écoutant ; & qu'un des meilleurs moïens pour ſavoir bien-tôt ce qu'on ignore c'eſt de bien prattiquer ce que l'on ſait.

Cela étant ſuppoſé, à qui tient-il donc que nous n'aïons tous autant de foi que les Prophetes & que les Martirs ? Vous étes riches , Chrêtiens , faites couler ces biens ſur les pauvres , & les richeſſes , qui aveuglent la plûpart des hommes, ſeront pour vous une ſource de lumiéres , vous étes pauvres , il ne vous eſt peut-être que trop aiſé de jeûner , c'eſt donner de la nourriture à la foi que de ſoûſtraire la matiére à l'intemperance. *Quiſquis ergo vult audita intelligere* , dit Saint Grégoire , *feſtinet*

ea, quæ iam audire potuit opere implere, ecce Dominus non eſt cognitus, dum loqueretur, & dignatus eſt cognoſci, dum pateretur. Eſt-ce tout de bon, Meſſieurs, que vous avez envie de connoître Jesus-Christ, allez-vous-en dans les hôpitaux, où il ſouffre, & dans les priſons, où il gemit; courez au tribunal de la penitence, où il vous attend au Sacrement de l'Autel, à ce feſtin de lumiére, comme l'appelle l'Egliſe Grecque, où il vous invite avec tant d'amour. Que ſi vous refuſez des moïens ſi faciles & ſi ſeûrs, peût-on nier que vôtre infidelité ne ſoit entiérement volontaire? Lorſque Dieu vous reprochera les déréglemens de vôtre vie, vous vous retrancherez peût-être ſur vôtre aveuglement & ſur vôtre peu de foi, mais lorſqu'il vous comtera pour un crime ce même défaut, par lequel vous prétendez couvrir tous les autres, comment pourrez-vous le juſtifier?

Que diront ces beaux eſprits, qui font gloire de douter de l'immortalité de l'ame & d'être détrompez de tout ce qui épouvante le vulgaire? Quel moïen, diſent-ils, de ſe perſuader ce qu'on nous veut faire croire? Quel moien, je vous en ai propoſé pluſieurs que vous n'avez jamais emploïez, & dont le moins efficace vous auroit tiré de l'état, où vous étes, de cét état ſi funeſte au ſentiment de tous les gens de bien, & ſelon vous-même ſi hazardeux. Quand Dieu vous auroit fait naître dans le ſein de l'Idolatrie, au milieu de cette barbarie affreuſe où l'on ignore peut-être qu'il y ait au monde un Chriſtianiſme, vous ſeriez ſans-doute digne de compaſſion, mais néanmoins vous ſeriez inexcuſable. Ces mal-heureux, dit le Do-

ſteur de la grace, quoi-que marchans dans la nuit, quoi-que deſtituez de guide pourroient faire certaines démarches, pour s'approcher en quelque ſorte de la lumiére : La raiſon n'eſt pas entiérement éteinte en eux ; le peché qui a corrompu la nature, ne l'a pas tout-à-fait détruite, en un mot, ils ſont raiſonnables, ils ſont hommes, en voila aſſez pour les rendre coupables de leur infidelité, & pour les danner éternellement, ſans qu'ils aïent lieu de ſe plaindre. Et vous à qui toutes les voïes de ſalut ont été ouvertes ; vous qui étes environné de Maîtres & de Docteurs, à qui l'on preſente mille moïens infallibles de s'éclaircir. Vous prétendez vous ſauver ſur vôtre ignorance ? Je vous ai déja dit, qu'il ne s'eſt jamais veû perſonne, qui aïant cherché de bonne foi à s'inſtruire, n'ait pas trouvé ce qu'il cherchoit ; & j'oſe encore vous défier de me donner un ſeul homme, qui ait conſulté Dieu, qui l'ait prié, qui ait tâché de le fléchir par ſes jeûnes, & par ſes aumônes, & qui ſe plaigne d'y avoir perdu ſon tems & ſes ſoins.

Mais quand tous ces moïens ne ſerviroient qu'à calmer les inquiétudes de vôtre cœur, qui ne peut être en repos, quoi-qu'il faſſe, tandis que vôtre eſprit eſt agité de doutes ſi importans; Eſt-il quelque voïe que vous ne deviez tenter, ſi vous étes ſage quand ce ne ſeroit que pour n'avoir rien à vous réprocher dans une affaire de ſi grande conſequence ? Si aprés les ſoins que vous aurez pris, le Ciel ne s'ouvre point pour vous, s'il vous laiſſe dans l'obſcurité. Quand même vous ſeriez auſſi dans l'erreur, du moins n'y auroit-il pas lieu de vous faire un crime de vos ténebres ; mais n'eſt-ce

pas une négligence tout-à-fait brutale, d'aimer-mieux exposer son ame, son salut, sa felicité éternelle que de hazarder quelques momens de réflexions, quelques heures de priéres, quelques pieces d'or ou d'argent, pour s'asseûrer pleinement contre un si éfroiable peril? Ie me trompe, Chrêtiens Auditeurs, ce seroit en vain qu'ils chercheroient d'autres convictions que celles qu'ils ont, puisqu'ils sont determinez à ne se rendre à nulle conviction; Non seulement ils ne veulent pas savoir ce qu'il faut croire, mais ils ne veulent pas même croire ce qu'ils savent. Ie veux dire que la volonté se rend coupable en deux maniéres de l'infidelité de l'esprit, en négligeant de lui faire connoître la verité connuë, comme je viens de le faire voir, & en le portant à résister à la verité connûë. C'est ma seconde Partie.

C'est une doctrine Catolique que la foi est une vertu, où le cœur n'a pas moins de part que l'esprit. Il est vrai que lorsque la verité paroît dans tout son éclat, bien-loin d'avoir besoin de secours pour aller à elle, l'entendement ne peut ni s'en défendre lui-même, ni en être empéché par nul obstacle. Mais comme dans la foi cette verité est enveloppée de ténebres, non-seulement elle ne force pas l'esprit à la suivre, mais elle l'attire même si foiblement, qu'il demeureroit immobile, si la volonté ne le portoit à l'embrasser; C'est pour cela que les Téologiens disent que la foi est composée de deux habitudes, dont l'une sert à fortifier en nôtre ame cette partie, qui connoît, & l'autre à plier celle qui aime. C'est pour cela que Saint Augustin l'appelle l'œil du cœur; *Fides est oculus*

cordis ; Et que Saint Paul nous asseûre que c'est par le cœur, que nous croïons ; *Corde creditur ad justitiam.* C'est pour cela qu'il y a du mérite à croire, parce que le cœur agit toûjours librement & sans contrainte, qu'il y a de la justice à punir ceux qui ne croïent pas, parce que la volonté peut commander à l'esprit par tout, où la verité n'est pas assez évidente pour le contraindre.

Or s'il est vrai qu'il nous est entierement libre de croire, d'où peut donc venir qu'on ne croit pas ? Il est tout visible que c'est qu'on ne le veut pas. Mais comment se peut-il faire qu'on se prive volontairement d'une vertu, dont on connoît les avantages, & qui bien loin d'être penible dans sa pratique, nous peut adoucir l'exercice de toutes les autres ? J'avouë, Messieurs, que la chose paroît d'abor incroïable ; il est aisé toute-fois d'en développer le mistére. C'est que comme l'entendement se laisse gouverner par la volonté, lorsqu'il manque de lumiéres pour se conduire lui-même ; aussi la volonté se laisse gouverner par sa passion, sur tout lorsque l'entendement ne lui représente qu'avec obscurité l'objet qu'elle devroit suivre. Nôtre esprit, il est vrai suit aveuglement le cœur qui le guide ; mais comme celui-ci ne suit lui-même que ses desirs, dés que nos desirs sont dereglez, il faut nécessairement que le cœur s'égare, & par conséquent qu'il l'engage dans le même égarement que l'esprit qui s'étoit abandonné à sa conduite. Ainsi comme il est peu d'hommes exemts de toute passion, il ne faut pas s'étonner, si l'on trouve peu de foi parmi les hommes.

Pour ranimer nôtre foi, il faudroit étouffer

tous nos desirs, ou du moins faire en sorte, que l'objet de nos desirs fust le même que celui de nôtre foi. *Charitas omnia credit*, dit Saint Paul, un homme qui aime Dieu, croit aveuglement tout ce que Dieu lui revele de soi-même ; son esprit se porte sans peine où son cœur le conduit avec plaisir : De sorte que quoi-qu'il soit vrai, qu'il faut croire pour aimer, il n'est pas moins veritable qu'il faut aimer pour bien croire. *Non intratur in veritatem nisi per charitatem* ; dit Saint Augustin. Le Saint Concile de Trente appelle la foi la base & la racine de la charité. Mais la charité dans le langage de Saint Thomas ne laisse pas d'être l'ame de la foi, de sorte que comme l'arbre naît de la semence, & la semence de l'arbre, & l'un & l'autre par cette mutuelle reproduction multiplie à l'infini ; de même la petite connoissance que la foi Chrêtienne donne d'abor, excite l'amour, cét amour produit une nouvelle lumiére, sur-quoi Saint Paul dit à la seconde aux Colossiens, que l'Ante-Christ seduira ceux qui perissent, *eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent*, il ne dit pas, *veritatem*, mais *charitatem veritatis*, allant à la source du mal.

La plûpart des Heréfiarques n'ont que trop bien connu cette verité, c'est pour-quoi dans le dessein qu'ils ont eû de se faire auteurs de nouvelles sectes, ils ont crû que le moïen le plus-seûr pour donner créance à leurs erreurs, c'étoit de les accommoder aux inclinations de la nature corrompuë. Voici apparemment de quelle maniére ils ont raisonné ; les Chrêtiens, ont-ils dit, ne manquent de foi pour les veritez qu'on leur propose,

que parce qu'ils n'aiment pas ces veritez ; on ne peut donc manquer d'être suivi, si on ne les oblige à croire que ce qu'ils aiment : Les passions & les vices sont les seuls obstacles qu'ait la doctrine Catolique dans l'esprit des hommes, inventons une doctrine qui autorise les vices, qui flatte les passions, & où l'amour propre trouve son compte ; En effet, Messieurs, dés que ces mal-heureux ont commencé à publier leurs dogmes impies, ils ont ébranlé des Villes & des Provinces entiéres, mais on a toûjours observé que les tems & les lieux où ils ont fait plus de ravages, ont été ceux où le déreglement des mœurs avoit comme préparé les esprits à recevoir leurs fausses opinions, & qu'ils n'ont seduit pour l'ordinaire que ceux dont la volonté étoit déja corrompuë.

Aujourd'hui que les piéges du démon sont tout-à-fait découverts, & qu'il n'est point de Chrêtien assez simple pour se laisser éblouïr par le prétexte de réforme, dont les disciples de Calvin colorent leur abominable schisme, on voit de tems en tems des Catoliques qui perdent la foi, & qui renoncent leur bonne mére : Mais avez-vous jamais veû un seul de ces deserteurs qui eust vécu regulierement avant son apostasie, qui n'eust pas déshonoré l'Eglise par des actions scandaleuses, qui n'eust pas mérité d'en être retranché avec infamie, s'il ne s'en étoit separé lui-même volontairement ; au contraire dans le grand nombre d'herétiques qui rentrent tous les jours dans le bercail, à peine en trouverez-vous un seul qui ne fust la gloire de son parti, & dont la vie à la religion prés ne fust éloignée des desordres que l'Evangile condanne. C'est ainsi

que la chaſte & l'innocente Colombe s'étant apperçeû qu'il n'y avoit pas de ſeûreté pour elle hors de l'arche, revint bientôt à l'aſile qu'elle avoit abandonné, tandis que le Courbeau aïant trouvé de quoi ſatisfaire ſon avidité dans les cadavres qui flottoient ſur les ondes du deluge, s'acharna à cette proïe, & ne ſongea plus à retourner. C'eſt ici ſans doute un fort argument contre Meſſieurs de la Prétenduë ; L'Egliſe Romaine ſe purge de ſes ordures dans les égoûs de Genéve, tandis que ce qu'il y a de plus ſain dans leurs corps, ſe vient réünir au corps des fidelles. Mais c'eſt une preuve bien évidente que la foi ne manque gueres par l'eſprit, & que quand le cœur eſt ſans paſſion, l'entendement ne demeure pas long-tems dans les tenébres.

Vous vous plaignez, Meſſieurs, de ce que vôtre réligion eſt fort élevée au deſſus de la raiſon, il eſt vrai ; mais pour vous faire voir que ce n'eſt pas là ce qui vous bleſſe. Celle des Mâomettans, laquelle eſt entierement contraire à cette même raiſon, qui choque ſi fort le ſens commun, a-t-elle pour cela manqué de ſectateurs dans le monde ? L'Egliſe nous parle d'un Dieu fait homme, d'un Dieu pauvre & ſouffrant pour l'amour des hommes : Le démon propoſoit aux païens des Dieux changez en beſtes, pour faire des actions dont les beſtes mêmes auroient horreur, cependant on n'étoit point rebuté par ces comptes infames & ridicules,& preſque toute la terre ne laiſſoit pas de ſuivre cette créance. Non, non dit ſaint Auguſtin la pauvreté de Iesus-Christ ne choque que les avares, la virginité de ſa ſainte Mére n'eſt incon-

cevable qu'aux impudiques. Il n'y a que les orgueilleux qui ne puiſſent allier ſon pouvoir infini avec ſa patience dans les outrages. Ses douleurs ne le rendent ſuſpect qu'aux délicats & ſa mort ne fait douter de ſa divinité qu'à ceux qui ſont trop attachez à la vie. Je ſai bien, continue ce Pére, qu'ils rendent d'autres raiſons de leur incredulité, mais ce ſont de fauſſes raiſons, ils n'oſeroient alleguer les veritables, de peur de faire voir, qu'ils ne combattent la Religion, que pour juſtifier leurs deſordres, *Ut non vilia ſua videantur defendere, unum hoc dicunt hoc ſibi diſplicere in filio Dei.*

Ne faut il pas être tout-à fait fou, dit l'illuſtre Pic de la Mirande, pour ne douter pas de la verité de l'Evangile & vivre néanmoins comme ſi on ne doutoit pas de ſa fauſſeté ? Il eſt vrai qu'on ne peut imaginer une plus extravagante folie, mais j'oſe dire qu'elle n'eſt pas tout-à-fait ſi commune que l'on penſe. Faittes y réflexion, Chrêtiens Auditeurs, on trouve pour l'ordinaire une aſſez grande conformité entre la vie des hommes & leur créance. C'eſt un Chrêtien qui vit dans la tiédeur & dans le relâchement, vous trouverez que ſa foi eſt languiſſante & comme morte ; cette perſonne qui ne refuſe rien à ſes appetits, qui ſe plonge dans tous les plaiſirs du corps, doutera ſi ſon ame eſt immortelle ; & cét autre qui s'abandonne à toutes ſortes de crimes, n'aura point du tout de réligion, d'où vient cela ? C'eſt que la volonté n'eſt pas plûtôt corrompuë, qu'elle corrompt inſenſiblement l'eſprit, elle tâche de détruire la foi, qui détruiroit ſes paſſions, ſi elle venoit à ſubſiſter ; elle fait bien plus dit ſaint Bernard ; cette mauvaiſe volonté fait

tous ſes efforts pour anéantir Dieu même, ce Dieu qui ne s'accommode pas à ſes déſirs & qui la menace de venger ſes crimes. C'eſt ainſi que ſe ſont formez tous les Atées ſelon la remarque d'un des plus ſages & des plus ſavans hommes du ſiécle paſſé, ne s'étant jamais trouvé perſonne, qui ait oſé nier la divinité, ſi ce n'eſt ceux qui à cauſe de leurs déſordres avoient intereſt qu'il n'y en euſt point effectivement.

Si le mal étoit à l'entendement il ne faudroit que le convaincre pour le guerir; mais nous voïons tous les jours que toutes les demonſtrations, tous les miracles mêmes ſont inutiles, ſi la volonté eſt préoccupée, ſi elle ne ſe rend la premiére. D'où vient que cét herétique qui vient d'être deſarmé dans la diſpute, qui tout viſiblement eſt au bout de ſes réponces ſophiſtiques, d'où vient, dis-je, qu'il ne ſe rend pas à la verité? qu'il ſe retire au contraire plus envenimé qu'il n'étoit contre la veritable Religion? Ce n'eſt pas, parce qu'il n'a pas été convaincu, qu'il s'oſtine à ne rien croire; c'eſt bien ſouvent parce qu'il a été convaincu; C'eſt qu'en diſſipant ſes tenébres on a irrité ſa paſſion; C'eſt qu'on la confondu en le convainquant & qu'on a inſulté à ſa defaitte: Il falloit guerir ſon orgueïl, en lui faiſant voir ſon ignorance & le rendre humble, s'il étoit poſſible, au lieu de l'humilier. Qu'on oppoſe à ce même homme un adverſaire qui le ménage, qui lui faſſe moins de honte de ſa foibleſſe, un adverſaire qui gagne ſon cœur par un procedé plus honnête & plus charitable, donnez-lui un ſaint François de Sales qui en lui faiſant connoître la verité, la lui rende ai-

mable par ſa douceur, il n'attendra pas de rendre les armes, qu'il ſe voïe hors de combat; il ſera ravi de faire honneur à la modeſtie de ce grand ſaint par une converſion prompte & parfaitte.

Combien de miracles avoient veû les Juifs qui firent crucifier le fils de Dieu, ne reconnoiſſent-ils pas eux-mêmes qu'il s'en fait tous les jours & en grand nombre, *quia hic homo multa ſigna facit?* cét homme diſent-ils fait pluſieurs miracles, c'eſt-à-dire nous donne pluſieurs marques infallibles qu'il eſt Dieu & cependant bien loin d'en être touchez, c'eſt ſur ces mêmes prodiges, c'eſt ſur ces preuves inconteſtables, qu'ils ſe determinent à le faire mourir comme un ſeducteur, *quia hic homo multa ſigna facit.*

Ce vieux pecheur, qui ne croit que foiblement que ſon ame eſt immortelle & qui cherche par tout une preuve, qui le convainque, ce pecheur, dis-je, cherche une choſe, qu'il ne trouvera jamais; il y a mille raiſons, qui établiſſent l'immortalité de nos ames; mais un homme paſſionné eſt-il capable d'entendre raiſon? bien-loin de voir les choſes inviſibles & ſpirituelles la paſſion ne trouble-t-elle pas juſqu'aux ſens exterieurs, ne rend-elle pas tout à la fois ſourds, aveugles & inſenſibles la plûpart de ceux qu'elle poſſede? mais d'où vient que ne doutant preſque pas que ſon ame ne doive mourir avec le corps, il a de peine à ſe perſuader que ce même corps doive mourir? d'où vient que quoi-qu'il ſoit accablé d'années & uſé de débauches il fait tous les jours des projets de jeune homme, dont l'exécution demanderoit des ſiécles entiers & de vie & de ſanté? d'où vient qu'il

étoit la mort encore si éloignée, quoi-que tout lui annonce, qu'elle est proche? quoi-qu'elle se présente elle-même, quoi-qu'il l'ait déja dans les entrailles? qu'attent-il pour croire enfin qu'il lui faut quitter la vie? Son âge, sa maladie, son medecin, ses amis, tout cela ne suffit pas pour l'en convaincre; il espere toûjours d'en réchapper, il donne encore des ordres pour le lendemain & meurt enfin sans croire qu'il doive mourir. Et cét homme ose dire qu'un argument lui feroit avoüer qu'il y a une autre vie, à lui qui est si aveuglé pour l'amour de celle-ci, que la mort-même ne peut lui persuader, qu'il est mortel? qu'il regle ses desirs & ses passions cét avare, ce voluptueux, qu'il détache sa volonté des objets, qui la revoltent contre la foi; & il trouvera que toutes les créatures lui préchent, que son ame ne peut mourir, mais qu'il y a à craindre pour elle une vie mille fois plus terrible que la mort.

Il est donc vrai que malgré les connoissances de l'esprit les plus-parfaittes, la volonté peut détruire entierement nôtre foi; si cela est, pouvez-vous douter qu'elle ne soit capable de l'affoiblir: les passions l'étouffent dans les herétiques & dans les atées, faut-il s'étonner qu'elles la tiennent comme assoupie dans les mauvais Catoliques? vous ne l'apercevez pas, Messieurs, ce défaut secret qui rend vôtre foi toute languissante, je ne m'en étonne pas, quand on a les yeux bandez, dit saint Augustin, non-seulement on ne voit pas les objets, qui sót éloignez, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache: *Si tegatur oculus carnis, nec aliud vides, nec id unde tegitur, vides.* Mais voulez

bien, que je vous le dise, ce défaut est dans vôtre cœur, c'est cette soif de l'or & de l'argent; c'est ce desir trop ardent d'accumuler des richesses, quoique par des moïens legitimes. Ouï : c'est-là ce qui vous empêche de comprendre la plûpart des veritez éternelles; C'est ce qui vous fait douter de la providence & des biens de l'autre vie; c'est ce qui vous fait méconnoître Jesus-Christ en la personne des pauvres. Tandis que vous conserverez ce ressentiment des injures, qu'on vous a faittes, quand même il n'éclatteroit pas au déors, quand il ne passeroit point jusqu'à une vangence effective, il ne laissera pas de rendre vôtre foi chancellante & ténébreuse; vous n'entrerez jamais dans le cœur de Jesus-Christ, pour y découvrir les merveilles de sa charité, vous ignorerez éternellement ce qu'il y a de plus-aimable & de plus tendre dans les misteres de sa vie & de sa mort. Pour vous qui ne soûpirez que pour la gloire & qui vous étes fait une idole de cette passion à laquelle vous sacrifiez tout le reste, devez vous trouver étrange que vous ne croïez que foiblement? comment pourriez-vous croire dit Jesus-Christ, vous qui recherchez cette gloire, que vous vous donnez les uns aux autres? *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis.* Voulez-vous savoir, femme chrêtienne, d'où vient que vous avez si peu de foi; c'est que vous avez beaucoup d'amour pour vous-même; c'est que le vain desir de plaire possede encore tout vôtre cœur. Témoins ses ajustemens que vous ne pouvez quitter, quoi-qu'ils soient contraires à l'Evangile & qu'à vôtre âge dans les regles mêmes du monde

ils commencent peut-être à n'être plus de saison. Le Bandeau qui vous aveugle ; c'est ce jeu presque continuel, où vous perdez un tems que Jesus-Christ ne vous avoit pas acheté par tant de douleurs, pour être ainsi miserablement consumé. C'est cette mollesse si peu chrêtienne, cét éloignement de toutes sortes de mortifications, ce soin presque unique de procurer au corps tout ce qui l'accommode, ou qui le flatte. C'est cét orgueïl, que vous nourrissez en vôtre cœur, cette fausse persuasion de vôtre propre mérite ; ce desir sécret d'effacer toutes les autres, tantôt par l'éclat de la beauté, tantôt poür la vivacité de l'esprit, ou enfin lorsque tout le reste vous abandonne par une dévotion pleine de faste & de vanité.

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, ce qui rend nos volontez rebelles aux lumiéres de la foi, de-là vient que la parole de Dieu, cette parole, qui a fondu tant de glaces, qui à amolli tant de rochers, cette parole toute brûlante comme parle David ne nous touche pas plus que la parole d'un homme. De-là vient qu'on lit l'Evangile avec la même froideur qu'on liroit un livre prophane & que le corps même de Jesus n'a pas un autre goût pour nous que le pain materiel.

Que faittes-vous donc predicateurs avec vos preuves & vos raisonnemens Téologiques ? quel sera le fruit de tant de motifs de foi de tant d'invincibles raisons, dont vous accablez l'incrédulité des mauvais Chrêtiens ? C'est comme si vous esperiez de faire voir un aveugle à force d'allumer des flambeaux autour de lui. C'est ce cœur qu'il faut attaquer & le détâcher, s'il est possible, de

l'amour des créatures. Donnez-moi un homme sans passion, disoit un grand Saint, eust-il vieilli dans toutes les superstitions du paganisme, je le convertirai, en lui recitant le simbole de nôtre créance & les commandemens de Dieu. Mais quelle sera en peu de tems la foi d'un Chrêtien innocent & mortifié? avec quelle promptitude, avec quelle fermeté ne croira-t-il point? Il n'aura pas besoin qu'on lui choisisse ni les prédicateurs, ni les livres, au défaut des uns & des autres, le Ciel, les Astres, tous les élemens, les plus-simples fleurs, les plus petites créatures lui donneront de sublimes leçons. Le moindre raïon produira un grand jour en son esprit, il ne faudra qu'un mot pour lui découvrir plusieurs misteres. On peut dire qu'une ame ainsi disposée apprend beaucoup plus qu'on ne lui enseigne, que ses maîtres lui enseignent même souvent plus qu'ils ne savent, *super omnes docentes me intellexi, quia mandata tua quæsivi.*

Oüi Seigneur disoit David, parce que je me suis attaché à vos commandemens, j'ai eû plus de lumiéres que tous les Docteurs; j'ay compris dans leurs discours des choses qu'ils n'y entendoient pas eux-mêmes. Tout ce qui exerce la foi des autres Chrêtiens, tout ce qui les rebute, tout ce qui les scandalise, raffermit celui-ci dans sa créance. La reprobation des gentils, qui paroît si dure aux petits esprits; la prosperité des méchans qui avoit presque ébranlé le Roi Prophete, le relâchement & les scandales qui servent de prétexte aux heretiques pour se separer de l'Eglise, tout cela lui donne sujet d'admirer, ou la clemence ou la sagesse de

Dieu, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui arrive dans la vie eſt pour lui une nouvelle raiſon de croire. Vous me demandez ſi je crois qu'il y a un Dieu, Eh peut-on en douter, à moins d'avoir perdu la raiſon & l'uſage-même des ſens. Je le crois vraiment ſi toutefois on peut croire ce qu'on ſait, ce qu'on voit en quelque ſorte de ſes yeux, ce que l'on ſent au fond du cœur & dont on ſe rend un témoignage à ſoi-même, qu'on ne ſauroit démentir.

Eh comment douterois-je de la providence, moi qui la trouve par tout, où je me trouve moi-même? Elle me prévient, elle me ſuit, elle m'accompagne, elle m'environne de toutes parts, on diroit qu'elle ne penſe qu'à ma conduite particuliere, tant elle eſt ſoigneuſe de pourvoir à tous mes beſoins, de regler en ma faveur les plus-petits incidens, de profiter de toutes les occaſions de me faire du bien & de procurer mes avantages? Vous ne ſavez que croire de la préſence de JESUS-CHRIST, dans l'Eucariſtie. O Dieu vous ne le ſentez donc pas, lors que vous avez le bon-heur de communier? Vous ne le reconnoiſſez pas à cette lumiére qu'il répand dans l'ame; à cette joïe dont il la comble; à ce feu dont il l'embraſe? *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt.* Heureux doncques mille fois ceux qui ont purifié leur cœur des deſirs qui le ſoüillent & qui l'offuſquent. C'eſt à vous que je m'adreſſe bienheureuſes ames, car je ne doute point qu'il n'y en ait pluſieurs en cette aſſemblée. Je ne ſaurois vous dire combien cette penſée me ſoûtient & me conſole dans un emploi, qui d'ailleurs ne manque ni de chagrins, ni de perils.

Dés le commencement & dans la ſuite de tout ce diſcours je ſuis perſuadé, que je parle à des gens de bien, à des perſonnes de pieté, à des perſonnes ; qui ne viennent entendre la parole de Dieu, que par le deſir de ſe ſantifier : J'ai mille raiſons de le croire & dont je me tais ici, pour ne penſer qu'au fruit que ce diſcours fera dans vos ames & la gloire que je me promets de donner à Dieu. Le prédicateur dans ces occaſions le plus-ignorant, le diſcours le plus mal entendu, la maniére la plus-deſagréable, les paroles les plus-ſimples, tout entre, tout germe, tout rapporte dans ces ſortes de champs, & toûjours juſqu'au centuple : *Vobis datum eſt noſſe miſterium regni Dei.* C'eſt à vous troupe benitte & choiſie, qu'il eſt accordé d'entrer dans les ſécrets du Roiaume de vôtre Dieu : C'eſt à vous qu'eſt reſervée l'intelligence des plus-hauts miſtéres ; C'eſt à vous proprement que Dieu parle par nôtre bouche, & qu'il addreſſe ce qu'il y a de plus-touchant dans les livres Saints : *Vobis datum eſt noſſe miſteria regni Dei cæteris autem.* Pour tous les autres, pour ces hommes charnels & mondains, pour ces ames impures & attachées à la terre : *In Parabolis*, ils ne trouvent par tout qu'Enigmes & que tenébres, ils écoutent ſans entendre, ils entendent ſans concevoir, ils conçoivent même ſans que pour cela ils croïent encore : *Cæteris autem in Parabolis, ut videntes non videant, & intelligentes non intelligant.*

Qu'ils fuïent donc la lumiére ces reprouvez, puis qu'ils ſont determinez à lui reſiſter, & que la lumiére les fuit eux-mêmes en quelque ſorte. Qu'ils aïent horreur de la parole de Dieu, qu'ils ne

comprendront jamais, & qui ne laiſſera pas de les condanner. Mais vous, Chrétiens Auditeurs, qui étes occupez à domter vos paſſions, qui menez une vie pure & veritablement penitente, courez ſans ceſſe aprés la voix de vôtre époux, & ne vous laſſez jamais de l'entendre, que vos entretiens avec lui ſoient continuels. Demandez hardiment, & cherchez avec conſtance, puis qu'on ne vous peut rien refuſer, & que vôtre bien-aimé vous cherche de ſon côté, pour vous montrer ſon divin viſage, mais ſur tout purifiez-vous tous les jours de plus en plus, & ne vous contentez jamais de la ſainteté que vous aurez une fois aquiſe: *Qui juſtus eſt juſtificetur adhuc, & ſanctus ſanctificetur adhuc.* Que vôtre cœur devienne plus net, s'il eſt poſſible, que le criſtal, afin qu'il puiſſe être tout pénétré des lumiéres de la foi, juſqu'à ce que nous entrions dans le grand jour de la gloire, que je vous ſoûaitte au nom du Pére, & du Fils, & du S. Eſprit. *Amen.*

SERMON XLVIII.

POUR

LES DERNIERS JOURS

DU CARNAVAL.

Time Dominum Deum tuum omni tempore.

Craignez le Seigneur vôtre Dieu en tous les tems.

Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrêtien, servant le plus grand de tous les Maîtres, dans le plus-saint de tous les états, & contre le plus-redoutable des ennemis.

IL faut avoûër que ces jours de licence & de débauche présentent à nos yeux un spectacle bien different de celui que nous avous veû il n'y a que peu de jours. Quelle consolation pour tous les ve-

ritables Catoliques, lors que le ciel verſant ſur nous ſes plus-précieuſes influences à la naiſſance du Rédempteur, nous avons veû les Prêtres accablez par la foule des penitens, les Temples Sacrez être trop petits pour contenir le nombre des veritables adorateurs, & les journées trop courtes pour ſuffire à l'ardeur de leur infatigable pieté. Qui de nous, Meſſieurs, ne s'eſt point ſenti confirmé dans la foi, & fortifié dans l'eſperance d'une autre vie, en voïant ce peuple dévot & religieux aborder en foule dans nos Egliſes, & y paſſer une partie de la nuit, en attendant le moment heureux qui vit naître le Sauveur du monde? Cette joïe modeſte & chrêtienne qui ſe produiſoit ſur tous les viſages, ces ſacrez cantiques qu'on entendoit de toutes parts, le ſon même de nos inſtrumens & de nos cloches qui nous inſpiroient la joïe & la pieté tout enſemble: Toutes ces choſes ne nous ont-elles pas portez cent fois à nous réjoüir dans le ſécret de nôtre cœur du bon-heur que nous avions d'être les membres d'un corps ſi ſaint, & à rendre graces au Seigneur, de nous avoir fait naître dans une religion qui avoit des marques ſi ſenſibles de la verité de ſa créance.

Mais helas! quand je vois de ſi ſaintes fêtes ſuivies immediatement de ces jours que la corruption de nos mœurs a rendus ſi ſcandaleux & ſi prophanes: Quand je vois le Carnaval commencer dés le jour-même de l'Epiphanie, la débauche ſucceder à la pieté, la diſſolution à cette ſainte allégreſſe qu'a coûtume de produire en nos cœurs le ſouvenir de nos adorables Miſtéres. Quand je vois les places & les carfours remplis de mauvais

Chrêtiens, qui exposent aux yeux des herétiques la honte de nôtre Religion, & dés-honorent le Christianisme par l'extravagance de leurs divertissemens. En un mot, quand je vois les fidelles faire retentir toute une Ville de leurs ris immoderez, du bruit de leurs festins & de leurs dances lascives, passer les jours & les nuits dans des excez qu'on ne pardonne pas à des Païens, dans des assemblées où l'idole du monde est adoré, & où le démon préside : Quoi donc, me dis-je à moi-même, s'est-il bien pû faire qu'un Christianisme si florissant ait dégeneré en si peu de tems en un si infame paganisme ? N'est-ce point un songe, & une illusion que tout ceci ? Par quel enchantement me vois-je porté tout d'un coup du milieu de la Chrêtienté en un païs d'infidelles & d'idolâtres ? Une même Religion peut-elle accorder, peut-elle souffrir des fêtes si opposées ? Le démon a-t-il donc son tems & ses sacrifices au milieu du Roïaume de Jesus-Christ ? Quoi les combats de tant de Martirs, ces fleuves de sang qui ont consacré la terre que nous foulons sous nos piés, n'ont-ils pû éteindre jusqu'aux moindres étincelles de l'idolatrie ? Et comment est-ce qu'elle se réveille aujourd'hui, qu'elle sort de dessous tant de ruines, pour faire par tout de si grands & de si funestes ravages?

Permettez-moi, Messieurs, de combattre dans ce discours un déreglement si honteux : Souffrez aujourd'hui que j'emploïe tout ce que j'ai de forces pour lever, s'il est possible, cette pierre de scandale, qui est la cause de tant de cheûtes, & qui couvre de confusion l'Epouse de Jesus-Christ la Mére commune de tous les fidelles.

Esprit Saint, ce n'est ici ni l'ouvrage, ni l'entreprise d'un homme : Il n'appartient qu'à vous d'ôter cét opprobre du Christianisme : C'est à l'Esprit qui soûtient & qui vivifie l'Eglise, de lui rendre cét éclat & cette fleur de beauté qu'elle a fait paroître dans ses premiéres années. C'est de vous que nous attendons un renouvellement si avantageux : C'est à vous que nous le demandons par l'intercession de MARIE. *Ave Maria.*

Je ne sai sur quel fondement la plûpart des gens se persuadent que tout est permis dans le tems où nous sommes : & qu'une coûtume que le Prince des tenébres a introduite parmi les Chrêtiens, peut autoriser des actions qui choquent toutes les loix du Christianisme. Pour détruire une erreur si pernicieuse, & néanmoins si établie, mon dessein n'est pas de faire ici l'éloge des larmes, ni de ramasser tout ce que les livres saints ont dit en faveur de la tristesse & de la componction de cœur. Ie ne vous obligerai point de rappeller en vôtre memoire les anatêmes que le Sauveur du monde a prononcé contre les divertissemens du monde ; ni cette épouvantable malediction dont le souvenir est capable de troubler toute la joïe que nous pouvons goûter dans les créatures. *Væ vobis, qui ridetis, quia flebitis :* Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez. Ie ne prétens pas non plus condanner en vous comme un grand desordre, cét enjoument, & cette belle humeur dont le monde vous fait si bon gré, & qui vous fait regner dans les compagnies & dans les assemblées les plus-brillantes. Ie sai que si c'est être bien-heureux que de pleurer toûjours, on

peut rire quelquefois ſans ſe rendre pour cela coupable d'un fort grand crime ; je ſai qu'il peut y avoir d'innocens plaiſirs, & qu'il y a en effet des tems pour ſe relâcher de la meditation & du travail. Mais je prétens, Chrêtienne Compagnie, qu'il n'eſt point de tems où le peché ſoit permis ; qu'il n'en eſt pas même où il ſoit permis de s'expoſer à le commettre. Nous ſommes en Carnaval, dittes-vous ; c'eſt tout ce qu'on répond à ceux qui trouvent étrange qu'on faſſe tant de choſes qui bleſſent la modeſtie & la pieté Chrêtienne ; c'eſt le tems qu'il eſt permis de ſe réjoüir. Et moi je vous dis, qu'un Chretien en tout tems eſt obligé de vivre en Chrêtien. Voila, Meſſieurs, l'unique verité que j'entreprens de vous montrer aujourd'hui, pour vous en convaincre, je n'ai que trois raiſons à vous propoſer. Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrêtien, parce qu'il ſert le plus grand de tous les Maîtres, parce qu'il le ſert dans le plus-ſaint de tous les états, parce qu'il le ſert contre le plus redoutable des ennemis. La grandeur infinie de Dieu ; la ſainteté du Chriſtianiſme ; la malice, & les artifices du démon, ne nous permettent pas de nous relâcher un ſeul moment. Cette fauſſe perſuaſion que nous avons, qu'on peut faire le Carnaval, qu'on peut conſacrer quelque tems au monde, & à ſes vains divertiſſemens, ne peut ſubſiſter que dans un eſprit qui a peu d'idée de nôtre Dieu ; ce ſera le premier poinct. Qui n'a nulle idée de nôtre Religion ; ce ſera le ſecond poinct. Qui a une fauſſe idée des forces & de la conduite de nos adverſaires ; c'eſt le troiſiéme. Voila, Meſſieurs, le ſujet & l'ordre de ce diſcours.

Division

Comme le Seigneur avoit marqué à ſon peuple certains jours de l'année qu'il vouloit être ſantifiez par une pieté plus-exemplaire, & par des ſacrifices plus-ſolemnels, je ne m'étonne pas que le démon, qui a toûjours affecté de paroître égal à Dieu, tâche d'avoir un tems, où ceux qui lui ſont devoûëz, donnent des marques extraordinaires & publiques de leur attachement à ſon ſervice. Mais je ne ſaurois comprendre, comment il ſe peut faire que des Chrêtiens oublient leur Dieu, s'oublient eux-même juſqu'à ce point, que d'accorder à cët infame uſurpateur, un tribut de cette importance; & qu'en lui aſſignant des Fêtes & un Carnaval, ils lui ſacrifient quelque choſe de plus-precieux que tout l'encens, & toutes les victimes des idolâtres. Comment eſt ce que nous traittons nôtre Dieu, Chrêtienne Compagnie? Ignorons nous qu'il eſt le Maître de tous les tems? Qu'il en eſt le diſpenſateur & l'arbitre? Que tous nos jours ſont entre ſes mains? Que c'eſt par lui que nous ſubſiſtons, & que nous n'avons pas un moment de vie, qui ne ſoit un preſent de ſa bonté, comme il eſt un effet de ſa puiſſance infinie?

Nous n'adorons pas ſeulement le veritable Dieu, nous nous flattons encore d'être ſes veritables adorateurs; & par conſequent nous lui devons rendre un culte qui ſoit en quelque ſorte proportionné à ſa grandeur, & qui exprime autant qu'il eſt poſſible, l'excellence & la ſouveraineté de ſon domaine; ſans cela toute la Religion, qui n'eſt autre choſe qu'un aveû public de l'independance du Créateur, & de ſes perfections infinies; ſans cela, dis-je, toute la Religion n'eſt plus qu'une abomi-

nation & un sacrilege, elle des-honore, elle outrage Dieu, bien-loin de le glorifier. C'est pour cela qu'il a toûjours eû en horreur les sacrifices imparfaits, parce qu'ils sont mal propres à donner l'idée du plus-parfait de tous les étres. C'est pour cela qu'il donna sa malediction aux offrandes de Caïn, parce qu'il ne lui présentoit pas ses plus-beaux fruits, & qu'à juger de Dieu par les présens qu'il lui faisoit, on avoit lieu de croire qu'il y avoit quelque chose de meilleur que lui dans la nature. C'est pour cela que dans l'ancien Testament, il veut qu'on lui sacrifie de toutes choses, & les prémices de chaque chose, & que ceux qui en usent autrement, y sont punis avec la même severité, que s'ils lui avoient préferé quelque créature, ou borné l'étenduë de son domaine. Nôtre Dieu est l'Auteur & le Maître de tout ce qui est créé, il faut donc lui sacrifier tout ce qu'il y a de créatures & dans le ciel & sur la terre. Il est immense, doncques il doit être honoré dans tous les lieux de l'univers, mais il est encore éternel, & par consequent il est juste que tous les tems soient emploïez à le servir. Quelque grands que soient nos services, s'ils sont limitez par une seule de ces circonstances, ils ne sauroient répondre à l'infinité de Dieu. Il lui faut tout donner, si nous voulons avoûër qu'il mérite tout, il faut tout donner au Créateur, & ne rien reserver pour les créatures, si nous reconnoissons en effet, que comme il y a une distance infinie entre le tout & le rien, aussi n'y a-t-il nulle proportion entre Dieu & tout le reste du monde.

Il est impossible, dit le Sauveur, de servir Dieu,

& l'idole des richesses : *Nemo potest Deo servire & mammonæ.* Voulez-vous savoir la veritable cause de cette impossibilité ? C'est que tout est dû au veritable Dieu, & qu'aprés lui avoir donné ce que sa Majesté infinie exige de nous, il n'est pas possible qu'il reste rien pour une autre Divinité. Il seroit difficile d'accorder le service de deux maîtres, dont le mérite ne seroit pas infini ; cependant il ne seroit pas absolument impossible, & l'on pourroit enfin leur rendre à l'un & à l'autre tout ce qu'ils auroient droit de prétendre. Mais supposé que l'un des deux soit infiniment adorable, tout ce qu'on aura de respect & de deférence pour le second, doit passer pour un mépris formel de l'autorité souveraine du premier : *Uni adhærebit, & alterum contemnet.* En lui donnant toutes choses, vous ne laissez pas d'être un serviteur inutile ; mais en lui refusant la moindre chose, vous étes un serviteur infidelle, un serviteur digne de sa haïne, & de toute la rigueur de sa justice.

C'est pour cette même raison que quelque créance que vous donniez aux veritez que Dieu nous a revelées ; si vous doutez d'une seule de ses paroles, vous ne croïez rien du tout ; vous ne croiez pas même les points dont vous ne doutez nullement. Non, quand vous seriez prêt de verser vôtre sang pour tous les articles de la foi, si vous n'étes pas dans la méme disposition à l'égar d'un seul, vous n'avez point du tout de foi, parce que la foi que nous devons à Dieu, doit s'étendre à toutes choses ; elle ne peut recevoir des bornes, sans cesser d'étre divine ; tout de méme qu'on ne peut limiter Dieu sans le détruire. Vous étes préts d'obéir

à Dieu en tout ce qu'il lui plaira de vous ordonner, vous en exceptez un ſeul précepte, vous manquez à une ſeule circonſtance du commandement ; vous n'avez point d'obéïſſance, vous étes rebelle, en quelque ſorte à tous les commandemens : *Qui peccat in uno factus eſt omnium reus.* Pour obéïr veritablement à Dieu, il lui faut obéïr ſans réſerve, toute autre obéïſſance, eſt une fauſſe obéïſſance, une veritable rebellion.

Or ſi cela eſt vrai, n'ai-je pas raiſon de dire que pour être veritablement Chrétien, il faut toûjours vivre en Chrétien ? ſi c'eſt donner des bornes à l'autorité de Dieu, que de ne croire pas aveuglement tout ce qui eſt appuyé par ſon témoignage : n'eſt-ce pas limiter en quelque ſorte ſon Eternité, que de lui refuſer une partie de nôtre tems ? Il ne veut point de vôtre cœur, s'il ne le poſſede toûjours; & vous croïez qu'il agréra des années, que le monde partage avec lui ? Il vous déclare que tous vos ſervices l'irritent, & le déshonorent, pour peu qu'un autre maître y ait de part ; & vous oſez prétendre qu'il s'eſtime honoré d'une vie dont tant de beaux jours ſont deſtinez au demon ? vous vous trompez, Chrétien, il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme contente ces deux maîtres, méme en des tems differens. Ce Dieu qui merite tous vos ſervices, ne les mérite pas moins en carnaval, qu'à Noël, & en Caréme ; il les exige en toutes ſaiſons, & ne peut ſouffrir que le monde lui en dérobe un ſeul moment. Et ſi vous trouvez que c'eſt trop d'une anneé entiére, & de toute vôtre vie, pour un Dieu, qui vous à tiré du neant & de l'enfer, pour un

Dieu, qui vous à aimé durant toute l'Eternité, qui veut encore vous aimer éternellement à l'avenir; & de qui vous attendez une recompense éternelle. Petite creature, ver de terre, allez porter vos services à qui voudra bien les recevoir! le Seigneur du Ciel & de la terre a bien besoin de vos offrandes: vous lui refusez une partie de vôtre tems: sachez qu'il ne veut point de l'autre, & que tout vôtre sacrifice est abominable devant ses yeux? peut-être qu'il ne pourra se passer de vous & qu'enfin il se verra reduit à accepter les conditions, qu'il vous aura plû lui prescrire? Ne sauroit-il être heureux, si vous ne l'aimez? lui qui l'a été avant que vous eussiez le bon-heur de le connoître, & dont la felicité ne pourra être alterée par la haine mortelle, que vous lui porterez peut être durant toute l'éternité.

Cette raison sans doute est tres-forte, sur tout à l'égar de ceux à qui le Saint Esprit veut bien en donner l'intelligence, & qui sont persuadez de la grandeur de Dieu, d'une certaine maniére connuë de peu de personnes.

Mais disons s'il vous plaît quelque chose de plus-sensible. Vne personne, qui fait profession du Christianisme, doit toûjours vivre en Chrêtien, Pourquoy? Ce n'est pas seulement pour honorer Dieu, comme il mérite; mais encore pour ne deshonorer pas sa profession: c'est la seconde raison, & la seconde partie de mon discours.

C'est une Loi établie par la nature, & qui subsiste encore dans le monde, même le plus corrompu; que dans la conduite particuliere, qu'il

plaît à chacun de se prescrire ; il faut avoir égât à sa naissance, à son état, à son âge; & se faire des regles qu'on puisse observer, sans choquer celles de la bienseance. Or cette Loi, Chrêtiens, vous le sçavez, elle s'étend à toute la vie & à toutes les actions de la vie, & par conséquent, il n'est point de tems, point de rencontre, où un enfant de l'Eglise ne soit obligé de se souvenir de sa renaissance spirituelle, où il soit permis à un Disciple de JESUS-CHRIST, de s'éloigner des maximes de son Maître : en un mot, où un Chrêtien ne doive vivre en Chrêtien.

Mais quoi, dira-t-on, les plaisirs, & les divertissemens nous sont-ils entierement interdits? Non Messieurs, il est permis à tont le monde de se divertir, mais toutes sortes de divertissemens ne sient pas bien à toutes sortes de personnes. Vn vieillard déja vénérable par son âge, ne peût avec bienseance reprendre les jeux, qui ont servi d'amusement à ses premieres années; ni mesme se permettre certaines libertez, qu'on pardonnoit autrefois à sa jeunesse. Vn grand Magistrat, lors même qu'il se relâche, est obligé de garder son caractere, & de choisir des divertissemens, qui soient conformes au rang qu'il tient parmi les hommes; ainsi Chrêtiens, lors même que vous vous divertissez, vous devez le faire en Chrêtien.

Que diroit-on d'un Prince, ou d'un grand Seigneur, qui n'auroit de commerce qu'avec la lie du Peuple, qu'on verroit aller de bouchon en bouchon, & chanter au milieu des ruës avec des porteurs de chaizes, & des laquais? Mais ne

faut-il pas que cét homme là se divertisse ? Qu'il se divertisse à la bonne heure ; mais qu'il se divertisse en homme de qualité ; qu'il se divertisse en Prince. Que diriez-vous, mais que ne dittes vous point tous les jours, de ces Ecclesiastiques qu'on a tant de peine à distinguer des personnes les plus prophanes, qui affectent une propreté si mondaine, des habits si vains, des ajustemens si ridicules, des maniéres si peu séantes à leur état ? Mais quoi ? trouvez vous mauvais qu'ils s'habillent, & qu'ils soient propres, qu'ils soient honnêtes, & qu'ils sachent vivre ? Nullement, vous ne seriez pas raisonnable de condanner en eux ce qui est un effet de la necessité : ou ce qui peût être même une vertu. Qu'ils s'habillent doncques dittes-vous, qu'ils s'habillent même proprement ; qu'ils voïent les honnêtes gens, & qu'ils vivent honnêtement avec eux : Mais qu'ils s'habillent en gens d'Eglise ; que leur propreté soit conforme à leur profession, & que leur vie fasse respecter leur caractere de tous ceux, qui seront témoins de leurs actions. ! Quel scandale, & quel est l'homme quelque libertin qu'il pust être, qui n'en auroit pas horreur ? Si quelcun de ces solitaires, qui se sont volontairement condamnez à passer leur vie en jeûnes & en prieres, venoit aujourd'hui se montrer dans vos assemblées, s'inviter lui-même à vos plus celebres repas, vouloir être de toutes vos parties, & ce qu'on ne peût même penser sans fremir, marcher en masque par les ruës de vôtre Ville ? Quel desordre, s'écrieroit-on? Quelle indignité ! Quelle abomination ! Quel monstre dans une ville Chrêtienne ! Vn Religieux

paroître en une posture si extravagante, si scandaleuse ! Mais si je vous disois que nous sommes en Carnaval, que ce Religieux est homme aussi bien que vous, & qu'aprés une année entiere de Retraite, & de Penitence, il est bien juste qu'il se divertisse durant quelques jours, pour se disposer à rentrer dans ses premiers exercices. Pourriez-vous seulement souffrir ce discours ? Ne me traitteriez vous pas moi-même d'extravagance, & d'insensé ? Sont-ce-là des divertissemens de Religieux ? Ne sauroit-il se divertir sans scandaliser toute la terre ? S'il veut prendre part à nos plaisirs & à nos débauches, qu'il renonce à ses vœux, & à sa Profession ? Voilà Messieurs, quels sont vos sentimens sur la conduite des autres ; mais d'où vient que vous ne vous appliquez point des regles si justes, & si raisonnables.

Hé quoi, Messieurs, le Christianisme n'est-il donc qu'un fantôme & une chimere ? Le nom de Jesus-Christ, que nous portons & qui lui a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil & si méprisable, qu'il ne puisse être des-honoré par aucune action quelque folle & quelque indecente qu'elle puisse être ? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bien-séance à garder dans un état, qui nous éleve jusqu'à la Divinité, qui nous fait enfans de Dieu par adoption ? Un Prince n'oseroit faire le Comedien : un simple Bourgeois croit qu'il y a des divertissemens indignes de sa condition : un Religieux se rendroit infame en se divertissant comme la plus grande partie des Chrêtiens ; & un Chrêtien se persuade qu'il n'y a rien de méseant à un si grand Nom ; il n'a point de honte de se divertir en Païen.

Quoi, mes Dames, mettre cinq ou ſix heures de tems à ſe parer & à ſe peindre le viſage, pour aller enſuite dans une aſſemblée tendre des piéges à la chaſteté des hommes & ſervir de flambeau au démon pour allumer par tout le feu de l'impudicité : demeurer les nuits entiéres expoſées aux yeux & à la cajollerie des jeunes fous & de tout ce qu'il y a de libertins dans une ville. Emploïer tout ce que l'art & la nature ont de plus-dangereux, pour attirer leurs regars & pour leur renverſer l'eſprit. Déguiſer vos perſonnes & vôtre ſexe, pour n'avoir plus honte de rien & pour ôter à la grace ce petit ſecours, qu'elle trouve dans la pudeur, qui vous eſt ſi naturelle. Rouler de quartier en quartier ſous un habit de téatre & avec une impudence de Comediennes pour être vûës de tous les yeux & pour voir dans un jour tous les viſages d'une ville. Joindre aux excez de luxe & de galanterie, des excez de bouche & d'intemperance, ne ſe pas contenter des diſcours, qui noirciſſent le prochain ; ſe relâcher juſqu'à dire des paroles qui le ſcandaliſent : En un mot ajoûter aux vices des femmes tous les vices & tous les deſordres des hommes : En verité ſont-ce là des divertiſſemens de Chrêtiennes ?

Depuis quand eſt-ce, Meſſieurs, que ces feſtins licentieux, que ces bals, que ces danſes molles & laſcives, que les premiers Chrêtiens réprochoient aux Idolâtres, comme des marques toutes viſibles de la corruption de leurs mœurs & de la fauſſeté même de leur religion : Depuis quand, dis-je, ſont-elles devenuës des divertiſſemens honnêtes, des divertiſſemens de Chrêtien.

Je ſai bien que vous me direz que c'eſt être trop rigoureux que de vouloir vous rétrancher ces ſortes de divertiſſemens : je l'ai crû long-tems auſſi-bien que vous ; je me ſuis réproché plus d'une fois à moi-même d'avoir ſur ce point des ſentimens trop ſeveres ; & je vous avouë que j'ai cherché des temperamens pour ſauver le Chriſtianiſme ſans troubler vos délices & vos plaiſirs, mais enfin il m'a été impoſſible d'accorder ces vanitez & ces diſſolutions, avec la qualité ſainte & venerable de membre de Jesus-Christ. Des Chrêtiens qui doivent être le ſel & la lumiére du monde, qui doivent être revêtus de Jesus-Christ & exprimer dans toute leur vie, la vie de ce Chef humilié & chargé d'épines ! Et dans quel endroit de ſa vie prenez-vous donc le Carnaval, & l'exemple des libertez, que vous vous donnez en ce tems ? Quoi les ſucceſſeurs de ces premiers fidelles, dont la ſainteté exemplaire n'a pas moins converti d'Idolâtres à nôtre foi, que tous les miracles des Apôtres, que tout le ſang des Martirs !

Les enfans de ces premiers enfans de l'Egliſe ; aux quels les Païens n'avoient point d'autres reproches à faire, ſi ce n'eſt qu'ils ne paroiſſoient point dans le Cirque ; qu'ils fuïoient le téatre & les ſpectacles publics ; qu'on ne les voïoit ni couronnez de fleurs, ni vêtus de pourpre ; qu'ils aimoient la pauvreté & qu'ils avoient horreur des charges & des honeurs ! Car enfin, Meſſieurs, c'étoient-là les crimes, dont on les chargeoit ; & nous avons encore les éloquentes Apologies, qu'ils publioient pour répondre à ces glorieuſes accuſations. En verité avons-nous la même foi, oſons-

nous bien attendre le même Paradis, que ces hommes, dont Tertullien fait l'éloge dans son Apologetique, lesquels se glorifient de ne savoir ce que c'est que l'Amphitéatre, de ne prendre nulle part à ces profanes divertissemens; de n'oser en faire le sujet de leur entretien, de ne pas même endurer qu'on leur en parle. *Nihil est nobis dictu, visu, auditu.* Voïez s'il vous plaist si ces mots ne disent pas tout ce que je viens de dire en les expliquant. *Nihil est nobis dictu, visu, auditu, cum insania circi, cum impudicitiâ Theatri, cum atrocitate Arenarum, Xisti vanitate.* Nulle impureté, dit Minutius Felix, ne soüille l'innocence de nos festins, & la temperance des conviez y répond toûjours à la frugalité de nos tables. Nos divertissemens ne consistent pas à nous gorger de viandes, ou à noïer nôtre raison dans le vin, une modestie Chrêtienne accompagne nos plus grandes joïes. *Convivia non tantùm pudica colimus, sed & sobria, nec enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed gravitate hilaritatem temperamus.* Quelle difference, leur disoit encore le grand Arnobe au quatriéme Livre de sa dispute contre les Gentils. Quelle difference entre vos Cercles, vos repas, vos jeux publics & ces assemblées, que nous faisons quelquefois pour nous réjoüir: ces assemblées, dis-je, où l'on ne void, où l'on n'entend rien qui n'inspire la vertu, d'où nous sortons toûjours plus-humains, plus-chastes, plus-modestes, plus-réservez, plus-unis entre nous & plus disposez à nous donner des témoignages mutuels d'une veritable Charité. *In quibus aliud auditur nihil nisi quod humanos faciat, nisi quod mites, verecundos, pudicos, castos,* & le reste.

De tous ces éloges, que ces grands Saints donnoient à ces premiers imitateurs de Jesus-Christ; y en a-t-il un ſeul, Meſſieurs, qui convienne aux Chrêtiens de nôtre tems, au contraire de tous les reproches, qu'ils faiſoient aux infidelles, y en a-t-il quelcun qu'on ne nous puiſſe faire avec juſtice? Dittes-moi, Chrêtiens Auditeurs, pouvons-nous aujourd'hui oppoſer nos divertiſſemens aux feſtes des Turcs & des Indiens; & aprés leur avoir réproché les excez de leurs tables & la legereté de leurs danſes, oſerions-nous leur propoſer pour modele nos bals, nos maſcarades & nos feſtins? Que ſert-il de le diſſimuler? Il n'y a gueres moins de difference entre ces premiers Chrêtiens & ceux qui portent aujourd'hui ce nom; qu'il y en avoit alors entre ces mêmes-Chrêtiens & ces Idolâtres de leur tems.

Auſſi ceux-là ont attiré toute la terre à Jesus-Christ par l'odeur de leur ſainteté & ont fait avoûër aux plus opiniâtres d'entre les Gentils, qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'erreur puſt ſe trouver, où brilloit tant de vertu; au lieu que nos déreglemens ſervent de pretexte aux heréti-que, pour ſe ſeparer de l'Egliſe & perſuadent aux ames ſimples & peu éclairées, que la verité ne ſe peut rencontrer, où regnent tant de deſordres? Comment voulez-vous diſoit autrefois ſaint Criſoſtôme à ceux d'Antioche, Comment voulez-vous, que vous voïant occuppez a bâtir des magnifiques maiſons, à embellir vos jardins, à achetter tous les jours des nouveaux domaines, les Païens ſe perſuadent que vous vous regardez ici comme étrangers & que vous penſez à quitter la

terre, pour aller vivre en un autre lieu ? Ne voïez-vous pas que vous vous rendez coulpables de l'endurcissement de ces mal heureux & que par une conduitte si peu Chrêtienne, vous les confirmez dans leurs superstitions ? Qu'auroit dit ce grand Saint, s'il avoit été témoin de nôtre relâchement ? Mais qu'en auroient dit les Païens mêmes de ce tems-là ? Que diroient ceux du Japon & de la Chine, s'ils voioient nôtre Carnaval ? Eux, dis-je, à qui l'on fait entendre que le Christianisme est une si sainte profession & qui n'ont point de plus puissant motif pour l'embrasser, que la sainteté des Prédicateurs qui les instruisent ? Combien pensez-vous qu'il y ait en effet d'heretiques lesquels, pour me servir des termes du même Pere, amassent des charbons de feu sur nôtre teste, c'est-à-dire, qui se fortifient tous les jours dans leurs erreurs à la veûë de nos débauches, & qui par un aveuglement étrange, à la verité ; mais que nous prenons plaisir de rendre tous les jours plus incurable, rendent peut-être graces à Dieu de les avoir fait naître hors d'un Christianisme si corrompu ?

Et ne me dittes pas ce que quelques libertins opposerent autrefois à saint Ciprien que l'Evangile, que l'Ecriture Sainte, ne défend nulle part ni les bals, ni les comedies, ni les mascarades. L'Ecriture répond ce grand Saint, a plus dit en se taisant, que si elle s'étoit expliquée par des défenses expresses ; Elle a eû honte de faire un précepte pour des choses, qui étoient si visiblement indignes du Chrêtien, qu'elle formoit. Quel sentiment auroit elle eû des fidelles, si elle avoit jugé necessaire de leur interdire positivement ces vani-

tez ? *Verecundiam passa plus interdixit, quia tacuit; veritas ſi ad hæc uſque deſcenderet, peſſimè de fidelibus ſuis ſenſiſſet.* La raiſon nous parle au defaut de l'Ecriture; nous n'avons qu'à nous conſulter nous-mêmes & à faire un peu de réflexion ſur nôtre état, pour nous éloigner de ces jeux, qui le deshonorent. *Ratio loquitur, quæ ſcriptura conticuit: ſecum tantum unuſquiſque deliberet & cum perſona profeſſionis ſuæ loquatur; nihil unquam indecorum geret.* Elle a condanné les dances & les ſpectacles, en détruiſant l'Idolatrie, qui les avoit enfanté & qui a mis au jour tous ces monſtres de vanité, & de diſſolution. *Omnia iſta ſpectaculorum genera damnavit, quando Idolatriam ſuſtulit, ludorum omnium Matrem: unde hæc vanitatis & levitatis monſtra venerunt.*

Mais quand il ne ſeroit pas de la juſtice de donner tout au Seigneur de toutes choſes, quand il ne ſeroit pas de la bien-ſéance de ne dementir en rien ſa profeſſion, certainement il eſt de la prudence Chrêtienne de ne nous pas expoſer aux ſurpriſes de nos ennemis, de ne nous pas abandonner volontairement & de gaïeté de cœur à la rage du démon: C'eſt la troiſiéme raiſon & la derniere partie de ce diſcours.

Vous ſavez, Meſſieurs, que le démon ne s'endort point, qu'il profite de tous les momens qu'il ſe ſert admirablement bien de ſes avantages; & que pour peu qu'on lui ouvre, ou qu'on lui applaniſſe les chemins, il s'avance & fait des progrez ſurprenans, avant même qu'on ſe ſoit apperçeû de ſes deſſeins. C'eſt pour cela que tous les Saints, qui avoient reconnu ſes forces & étudié ſa condui-

te,

te, ont condanné de peché mortel la temerité de ceux qui ſans raiſon s'expoſent à le commettre. C'eſt pour cela que les Docteurs croïent que la grace ſuffiſante, qui nous eſt abſolument néceſſaire pour éviter le peché ; & qui ne nous manque jamais : Que cette grace, dis je, dans la conduite ordinaire de la Providence, ne ſe donne pas pour réſiſter à la tentation, mais pour l'éviter, quand on le peut. Dieu vous avertira bien de fuïr ; mais ſi vous mépriſez cet avis, il vous laiſſera combattre tout ſeul & vous verra perir, ſans vous aider du moindre ſecours. Avec la grace qu'il vous donne, vous pouvez ne tomber pas, puiſqu'elle vous découvre le peril & vous preſſe de ne vous y pas engager. Mais ſi vous donnez de plein gré dans le piége, qu'on vous a tendu ; vôtre cheûte eſt inévitable, puiſque pour punir vôtre préſomption, Dieu vous abandonne à vôtre foibleſſ ;& ne prend plus de part au ſuccés de vôtre combat.

Je n'examine point icy les fondemens d'une opinion, laquelle eſt ſi commune dans l'école, quand elle ne ſeroit pas veritable ; vous m'avoûërez du moins, que la difficulté de ſe ſauver dans une occaſion, qu'on a recherchée doit être grande ; & les cheutes de ceux qui s'y expoſent bien ordinaires ; puiſqu'un ſi grand nombre de trés ſavans Téologiens ont peu croire que la grace nous manquoit le plus ſouvent en ces rencontres & que la néceſſité de ne commettre pas le peché, y devenoit abſoluë.

Cela ſuppoſé, je vous demande Meſſieurs, lors qu'un Chrêtien, quoi-que pour un tems ſeulement, s'oublie de vivre en Chrêtien, c'eſt-à-dire, lors que durant l'eſpace de pluſieurs jours, il ne ſonge

qu'à rire & à danser ; qu'il ne refuse rien à ses sens, qu'il ne veille ni sur son cœur, ni sur ses pensées, qu'il n'est en garde contre aucune de ses passions, qu'il s'expose à tout voir, à tout entendre, à tout faire : En un mot qu'il accorde au monde tout ce qu'il desire, qu'il se donne à lui sans reserve pour tout ce tems-là : Je vous demande s'il n'y a rien à craindre pour lui, s'il ne court aucun hazar, aucun danger de se perdre ? Mais ce n'est que pour quinze jours & aprés cela on se remettra dans l'ordre, on reviendra à sa premiere façon de vivre. Qui vous la dit, Chrêtiens que vous y pourrez revenir ? Et qu'il vous restera assez de forces, assez de liberté pour le faire ? Vous vous jettez comme à l'aveugle au milieu de vos plus mortels ennemis ; vous allez à eux tout découvert, sans armes, sans seûreté ; vous vous mettez entierement en leur pouvoir & à leur discretion ; & vous esperez qu'ils vous laisseront en état de vous tirer de leurs mains & de renouveller la guerre, quand il vous plaira ? Le monde ne vous demande que quinze jours ; & ne savez-vous pas qu'il ne se contente d'un terme si court, que parce qu'il ne lui en faut pas d'avantage pour vous perdre sans ressource ? Le démon, dit saint Crisostôme, n'a besoin que d'une de nos démarches, pour nous faire tomber dans le fond du precipice. Que ne fera-t-il point dans l'espace de quinze jours ? Quel renversement ne causera-t-il point dans vôtre imagination ? Quel desordre dans vôtre cœur ? Quel trouble ? quelle confusion dans toutes les puissances de vôtre ame ? L'Ennemi qui vous assiege, qui vous presse, ne vous demande la place que pour quinze jours, il est vrai,

mais dans ces quinze jours, il fera sauter les bastions, il comblera les fossez, il ruinera les déors, il mettra le feu aux magazins, il enclouëra le canon & vous reduira au point de ne pouvoir desormais ni l'attaquer, ni vous défendre. Cette ambitieuse Reine de Babilone, qui osa dépoüiller son propre Mari pour se rendre absoluë & independente; La fameuse Semiramis ne demanda, dit-on, à cét Epoux trop complaisant, que le pouvoir de regner durant un jour, mais dans ce jour, elle lui arracha la couronne, elle lui fit perdre la liberté; Enfin elle lui ôta la vie.

Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs, qu'un pareil espace de tems donné à Dieu, de la même maniere que vous le donnez au monde, suffiroit pour vous faire un Saint & un grand Saint? Saint Ignace le Fondateur de nôtre Compagnie a souvent usé de cét artifice; & jamais il n'a manqué de lui réüssir. Lors que ni par ses discours, ni par ses exemples, il ne pouvoit rien gagner sur les personnes, dont il avoit à cœur la conversion il tâchoit d'obtenir d'eux qu'ils se donnassent à lui, du moins pour un peu de tems: durant tout ce tems-là il les prioit de ne s'occupper que des pensées, qu'il leur auroit inspirées; de n'arrêter la veüë que sur les objets qu'il jugeroit à propos de leur mettre devant les yeux: en un mot de n'avoir d'autre occupation que celle qu'il trouveroit bon de leur marquer. Ils étoient quelquefois comme contrains d'accorder cinq ou six jours à son importunité, dans l'esperance de reprendre incontinent aprés leurs premiéres routes & de retourner à eux-mêmes. Mais qu'arrivoit-il enfin? Vous le savez,

il arrivoit que le Saint Esprit trouvant ces ames vides & débarrassées des soins & des pensées que donne la veûë, & le commerce du monde, agissoit sur elles avec tant de force, qu'il s'en rendoit le maître absolu, ils quittoient enfin à regret une solitude, qui d'abord leur avoit paru si penible; aprés quelques jours donnez au Saint, ils étoient à Dieu pour toute leur vie. Et c'est à une retraite de quatre, ou cinq jours extorquée de cette maniere, que nous devons le grand Saint François Xavier, le Taumaturge de son siécle & l'Apôtre du nouveau monde.

Hé quoi, Chrêtienne Compagnie, est-il donc plus-mal-aisé de pervertir un Chrêtien lâche & endormi, que de santifier un pecheur? De se laisser emporter au poids de la nature, que de faire violence à toutes ses inclinations? D'entrer dans cette voïe large & commode, qui conduit si doucement dans l'abîme, que dans ce sentier étroit, par lequel on arrive avec tant de peine sur le haut de la montagne? Il est difficile de se défendre des charmes de la vertu, pour peu qu'on lui donne d'ouverture & qu'on se rende attentif aux inspirations du Ciel; & vous croiez qu'aidant vous-même l'enfer à vous surmonter & ouvrant cent portes au démon, pour l'introduire en vôtre cœur, il ne pourra pas s'y établir.

A quoi pensez-vous, Chrêtiens? lorsque vous dittes qu'aprés le Carnaval, vous retournerez à Dieu & à vos premiers exercices de Pieté? Durant ce tems de débauche vous serez tout entier au monde, vous lui donnerez toutes vos pensées, vos yeux seront ouverts, aussi-bien que vos oreilles

à tout ce qu'il a de plus-capable de vous enchanter & de vous corrompre, vous ne ſongerez qu'à lui plaire, pendant qu'il ne penſera qu'à vous ſeduire, le démon ne ſauroit vous prendre dans une diſpoſition plus-favorable ; il ne manquera pas d'en profiter, il a déja mille intelligences dans vôtre cœur, il vous donnera mille attaques & vous eſperez de lui réſiſter & vous prétendez que tous ſes efforts ſeront inutiles ? Il trembleroit lui-même le démon, s'il voïoit entrer un pecheur endurci dans une retraite de quatre jours & ni le penchant qu'il auroit à la volupté, ni la force de ſes habitudes envieïllies, ni la violence de ſes paſſions, ne ſeroient pas capables de le raſſeûrer & vous voulez qu'on ſoit ſans crainte pour vous, lorſque vous vous jettez dans le monde comme un homme deſeſperé au milieu de ſes ennemis & que vous paſſez les jours & les nuits parmi les piéges qu'on vous tend de toutes parts.

Mais ne ſavez-vous pas que ſouvent un ſeul regar a jetté le deſordre & la confuſion dans vôtre eſprit ? Qu'une ſimple parole ; qu'une chanſon ébranle vôtre vertu, & que toute vôtre conſtance vous abandonne aprés un quart d'heure de converſation un peu trop libre & trop enjoûée ? Le Tentateur, dit Saint Jerôme écrivant à une Dame Romaine, pénétre dans les plus-affreuſes ſolitudes, & il n'eſt point de vie ſi retirée, ni ſi ſauvage, où la chaſteté ne trouve des ennemis. Vous ſavez bien, Chrêtiens Auditeurs, que la priere même, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt ſouvent un rempart trop foible pour vous garantir des inſultes du démon, il vous a ſouvent attaqué à la face

des Autels & combien tous les jours fait-il commettre d'adulteres de desir & de cœur, comme les appelle saint Crisostôme en presence de ce Dieu caché, qui doit un jour reveler à toute la terre, nos plus sécrettes pensées ? Que ne fera-t-il donc point, s'il peut vous attirer dans son fort & que vous lui donniez vous-mêmes des armes pour vous combattre ?

Le Carnaval passe, Chrêtienne Compagnie, mais les crimes du Carnaval entrent bien avant dans le Carême & retournent bien-tôt aprés les fêtes de Pâques. C'est en ce tems qu'on avalle le poison, mais hélas ! Qu'on souffre long-tems les horribles convulsions, que cause à l'ame un breuvage si dangereux. Vous avez été blessé dans cette assemblée, & le trait a passé bien avant dans vôtre cœur, l'assemblée ne dure plus, mais la plaïe n'est pas pour cela fermée & vous en mourrez mille fois, avant que d'en pouvoir guerir. En un mot c'est au bal, c'est dans les festins, que le feu s'allume, que les passions se réveillent, que l'on conçoit les desirs & qu'on forme les desseins ; mais ensuite & au défaut des objets, l'ame se trouve comme assiegée d'images & de fantômes detestables, qui nourrissent le feu & la passion, qui irritent, qui enflamment les desirs & qui portent enfin à exécuter les desseins les plus infames.

N'est-ce pas parmi ces funestes divertissemens que cette jeune personne a perdu son innocence, cette belle fleur qui la rendoit si agréable aux yeux du Seigneur, & qu'elle ne recouvrera jamais? N'est-ce pas-là qu'elle a commencé à connoître ce qui lui eust été si avantageux d'ignorer toute sa

vie, que le monde lui a ravi preſqu'en un moment le fruit de pluſieurs années de ſoins & d'inſtructions, que ſon eſprit s'eſt rempli de toutes les penſées, que la vanité a coûtume d'inſpirer aux perſonnes de ce ſexe & de cét âge ? Qu'elle a perdu le goût de la pieté ; & qu'elle a appris inſenſiblement à traitter la modeſtie & la pudeur de ſottiſe, la chaſteté de ſimplicité ; car on va juſques-là au ſiécle où nous ſommes ; & la Religion même de ſuperſtition & de folie ?

Mal-heureuſes méres ; méres cruelles & parricides, qui parez vos filles, comme on faiſoit autrefois les victimes qu'on deſtinoit à la mort ; qui les parez ; dis-je ; avec tant de ſoin pour les aller ſacrifier de vôtre propre main à l'idole du monde & de l'impudicité. Ie ne parle point du crime que vous commettez en préparant ainſi le poiſon que vous préſentez enſuite à toute la terre ; je ne parle point des pechez des autres, dont on doit néanmoins vous redemander un compte ſi rigoureux. Mais quel eſt vôtre deſeſpoir de porter ainſi le poignard dans le ſein de vos enfans ? N'avez-vous ſoûaitté d'en avoir que pour les corrompre ? Ne les avez-vous mis au monde que pour les danner ? Je ſai bien ce que vous avez à me répondre pour colorer un ſi étrange déreglement. Qui penſeroit à elles, dittes-vous, ſi elles n'étoient veûës de perſonne, ſi elles ne tâchoient de paroître belles & agréables ? Qui y penſeroit, Chrétiens, Dieu en tout cas y penſeroit au défaut des hommes ? Mais eſt-il poſſible que les deſſeins que le ciel a ſur vôtre famille, ne ſe puiſſent exécuter que par des voies ſi abominables ? Quoi ſi cette fille n'eſt vai-

ne & ne voit ce monde, elle ne ſauroit rencontrer ce que Dieu lui a deſtiné avant tous les ſiécles, & les decrets éternels de ſa Providence ne ſeront jamais accomplis en elle, ſi elle ne paroît à tous les bals & à toutes les fétes d'une Ville ? Prenez garde au contraire, que le deſſein qu'il avoit de vous ſauver avec elle, ne ſoit traverſé par une conduite ſi peu Chrétienne. Ie ne vous blâme pas du deſir que vous avez de la rendre heureuſe dés cette vie : mais vous étes bien miſerable, ſi vous penſez qu'il faille hazarder & ſon ſalut & le vôtre, & ſon éternité & la vôtre, pour une felicité ſi vaine, ſi chimerique, pour une felicité qui ne doit durer qu'un moment.

On peut ajoûter à ce danger d'étre ſeduits par le démon, le peril où nous vivons continuellement d'étre ſurpris par la mort. Le Sauveur nous a averti plus d'une fois, que la mort doit venir dans le tems que nous y penſerons le moins : *Quâ horâ non putatis.* Or, Meſſieurs, il eſt tout viſible, qu'il n'eſt point de tems où vous penſiez moins à mourir, que lors que vous oubliez méme de vivre en Chrétien, que lors que vous étes occupez à faire le Carnaval ; & par conſequent ſi Jesus-Christ ne nous a point donné un faux avis, s'il ne nous a point trompez, s'il ne s'eſt point trompé lui-méme, il n'eſt point de tems où vous aïez plus de ſujet de craindre la mort ; *Quâ horâ non putatis filius hominis veniet.* Seriez-vous le premier qu'on auroit trouvé mort ſous un maſque ? Qui auroit expiré ſubitement le premier jour de Careſme, aprés avoir dançé toute la nuit précedente ; qu'on auroit emporté le Mardi-Gras du feſtin dans le cercueil ?

O Dieu ! quelle mort pour un Chrêtien ! finir ses jours par un excés d'intemperance ? aller, s'il m'est permis de parler de la sorte, aller en dançant au Tribunal de JESUS-CHRIST, & paroître en masque devant un Juge si redoutable !

Mais je m'arrête trop à parler à des personnes, qui apparamment ne sont pas ici, & que je n'oserois presque esperer de fléchir, quand elles y seroient pour m'entendre. Il est tems que je m'addresse à vous, Chrêtienne Compagnie, que je m'addresse à tant de gens-de-bien, dont cét Auditoire est composé. Ie ne le saurois faire, ce me semble, plus-à-propros, que par les mêmes paroles dont le Sauveur du monde se servit autrefois, pour arrêter les Apôtres auprés de sa personne divine, en un tems où tous les autres disciples venoient de l'abandonner : *Nunquid & vos vultis abire ?* Hé bien mes Apôtres, leur dit-il, me voila reduit à vous seuls, tous mes autres disciples s'éloignent de moi ; n'étes vous point tentez de suivre un si mauvais exemple, & de me laisser tout seul ici : *Nunquid & vos vultis abire ?* Chrêtiens Auditeurs, voici le tems que vôtre Maître va être abandonné de tout le monde, à voir la conduite de la plûpart de vos fréres, il semblera qu'il n'y ait plus de Christianisme, qu'il n'y ait plus de Religion ? Il aura beau paroître sur nos Autels, ce Dieu immortel & invisible, pour y soûtenir par sa présence la foiblesse de ces lâches deserteurs. Il y paroîtra sans cour & sans suite, l'idole du monde attirera toute la terre ; tout pliera sous le joug de cette infame divinité. Ne penseriez-vous point aussi à vous retirer, & à prendre parti contre vôtre

legitime Souverain ? *Nunquid & vos vultis abire ?*

Il ne s'agît plus-ici du Carnaval tout entier ; Je ne vous demande point de quelle maniére vous avez passez ces jours de débauche. Il ne s'agît plus que d'un seul jour ; c'est sur l'emploi de vingt-quatre heures de tems, que nous déliberons aujourd'hui. Souvenez-vous que ce tems est à Dieu seul, comme tous les autres, & que ce n'est que de sa bonté infinie, que vous pouvez esperer de vivre jusqu'au Caresme. Vous pouvez mourir mille-fois avant la fin du Carnaval ; mais si Dieu vous conserve jusqu'au bout, n'est-il pas bien juste que vous viviez pour celui de qui vous tiendrez uniquement cette grace ?

D'ailleurs ce Bâtéme, qui fait toute nôtre gloire,& toute nôtre espérance, ce caractére qui nous distingue des enfans de ténebres & des esclaves du démon ; en un mot, le Christianisme qui nous doit ouvrir la porte du Paradis ; qu'en devons-nous esperer au jour du Jugement, si nous l'avons comté pour rien durant toute nôtre vie ; si nous l'avons profané par des actions honteuses & criminelles, par des divertissemens de Païen ? Vous étes bon, je le veux croire, vous avez tous le bonheur de vivre & dans la crainte de Dieu & dans sa grace ; mais certainement vous faittes peu de cas de l'un & de l'autre ; vous étes bien indigne de l'un & de l'autre, si vous pouvez vous resoudre d'exposer de si grands biens aux perils qu'ils courent en ce tems, & aux embusches que l'enfer prépare à vôtre vertu. Que si tout cela ne vous touche point, peut-être que vous serez plus sensibles au plaisir, que trouve un bon cœur à donner à

JESUS-CHRIST une preuve illuſtre de ſon amour, & à ſe diſtinguer de la foule des Chrêtiens, par un zele & par une fidelité héroïque.

Mon Dieu, la belle occaſion que vous avez de vous ſignaler auprés de ce bon Maître, & de mériter toute ſa tendreſſe ! Quel gré ne vous ſauroit-il point, ſi vous aviez le courage de paſſer ce Carnaval à lui faire vôtre cour, à le conſoler de la perfidie de ſes autres ſerviteurs ! Avec quelle complaiſance verroit-il une perſonne qui s'occuperoit devant un Crucifix, ou dans la lecture d'un livre Saint, durant ces mal-heureuſes nuits, que tant d'autres emploïeront à l'offencer ! Quel ſpectacle pour les yeux de Dieu, ſi demain tous ceux qui m'écoutent ſe pouvoient reſoudre à partager la journée à la lecture, à la méditation, à la priére, aux viſites des priſons & des hôpitaux, au ſoulagement des pauvres & des affligez ! En bonne foi, penſez-vous qu'il ne vous en tiendroit pas bon compte ? Croïez-vous qu'il ne vous ſauroit pas récompenſer de tous les plaiſirs que vous lui auriez ſacrifiez ?

Faiſons, Chrêtiens, faiſons une fois en nôtre vie, quelque choſe qui ſoit digne du Maître que nous ſervons, quelque choſe qui réponde à la qualité d'enfans de Dieu, que nous avons l'honneur de porter. Saint Ciprien écrivant à ſon Egliſe affligée, dans un tems où la perſecution faiſoit beaucoup plus d'Apoſtats que de Martirs, exorte ceux qui n'avoient point encore ſuccombé à la crainte de la mort, à vivre d'une vie plus-ſainte & plus-exemplaire qu'ils ne faiſoient auparavant ; afin, leur dit-il, que la joïe, dont vous comblerez l'E-

glise vôtre bonne Mére, essuïe ses larmes, & la console de la cheute honteuse & funeste de tant de mal-heureux enfans : *Ut lachrimas Matris Ecclesiæ, quæ plangit ruinas, & funera plurimorum : vos vestrâ lætitiâ tergeatis.* Ie vous dis la même chose, Chrêtienne Compagnie : Oüi dans ce tems vous devez prolonger vos exercices de pieté, multiplier vos bonnes œuvres, vous défendre les plaisirs même legitimes & innocens ; afin que par ce surcroît de pieté & de ferveur, vous aïez la gloire & la consolation de suppléer au défaut de tous les autres; afin que IESUS-CHRIST retrouve en vous ce qu'il perdra par la lâcheté de tant de mauvais Chrêtiens ; que dans la revolte presque générale de ses sujets, vous seul lui teniez lieu d'un Roïaume tout entier, & que l'Eglise desolée & accablée de tristesse, rencontre en vôtre fidelité, l'addoucissement de sa douleur : *Ut lachrymas Matris Ecclesiæ, vos vestrâ lætitiâ tergeatis.* C'est ainsi que corrigeant, autant qu'il est possible, les desordres de vos fréres, & tâchant de reparer les outrages qu'ils osent faire à IESUS-CHRIST & à son Epouse, vous attirerez sur vous toutes les graces qui leurs étoient destinées, & que vous aumenterez de beaucoup la gloire qu'on vous prépare dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XLIX.

DE
LA MORT.

Venit hora, & nunc eſt.

Le tems vient, & il eſt déja venu.
S. Jean, c. 5.

La mort nous reduit au même état où nous étions dans le ſein de nos méres en nous dépoüillant de toutes choſes; elle nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçeûs en reduiſant nos corps à la boüe dont ils ont été formez; elle nous fait revenir au même état où nous ſerions, ſi nous n'avions jamais été au monde en nous effaçant entierement de la memoire des hommes.

ON ne ſauroit dire combien le ſouvenir de la mort eſt utile à tous les hommes. Rien n'eſt plus-capable de détruire ce charme funeſte qui nous retient dans le monde & dans l'amour

des choſes mondaines, malgré la connoiſſance que nous avons de leur vanité. Rien n'eſt plus capable de nous faire revenir de ce mortel aſſoupiſſement où nous paſſons nos jours, & où nous ſommes en danger de les finir. Si quelque choſe peut balancer ce poids qui nous entraîne au peché, & nous fortifier contre tous les objets qui font naître & qui nourriſſent les paſſions; c'eſt aſſeurement la penſée de la mort, & la méditation des triſtes miſtéres qui ſe doivent accomplir ſous la pierre de nôtre ſepulchre. C'eſt ma penſée, Chrêtiens Auditeurs, que comme il n'eſt ni puiſſance, ni force, ni autorité, ni ſageſſe qui puiſſe ſe défendre de la mort, auſſi n'y-a-t'il ni vice, ni paſſion, ni habitude quelque inveterée qu'elle puiſſe être, que le ſouvenir de la mort ne déracine, qu'il ne détruiſe entierement.

Je ſuis ſeûr qu'en vous entretenant ſur cette matiére, je ſuſprendrai du moins pour le tems que je parlerai, tous les mouvemens dereglez de vôtre cœur, tous les deſirs terreſtres & ſenſuels, toute l'affection qu'il peut avoir au peché, & j'oſerois vous répondre d'une parfaitte converſion, ſi je pouvois rendre conſtante l'impreſſion que je ne puis faire qu'en paſſant ſur vos eſprits. Mais il n'appartient qu'à vous Eſprit Saint, de faire entrer ſi avant dans nos ames les veritez qui peuvent les ſantifier, qu'elles n'y puiſſent jamais être effacées. Je puis rendre mes Auditeurs inexcuſables, en leur faiſant voir la vanité des choſes qui les attachent, mais c'eſt à vous à les rendre bons, en leur inſpirant le mépris de ces mêmes choſes & l'amour des biens ſolides & éternels. C'eſt dans l'eſpérance que

vous leur ferez cette grace, que je m'engage au discours qui les y doit préparer, & que je m'addresse à MARIE vôtre Epouse bien-aimée. *Ave Maria.*

Une des choses qui me surprend le plus dans la vie, c'est que tous les hommes étant si assûrez de mourir, étant en danger de mourir à tout moment, aïant sans cesse devant les yeux des objets qui les avertissent de ce peril, presque toutes choses les entretenant de la mort, la mort soit la chose du monde à quoi ils songent le moins. Il est certain que tous les pas que nous faisons nous approchent de nôtre sepulchre; Que ce soit à l'Eglise ou au bal, au sermon ou à la comedie que vous alliez, vous vous avancez vers le dernier jour, nous y courons sans relâche, soit que nous veillions ou que nous dormions, soit que nous soïons en priére, ou que nous perdions le tems dans l'oisiveté. Que diroit-on d'un voïageur qui ne penseroit jamais au terme de son voïage, quoi-que pour s'y rendre il marchast le jour & la nuit sans s'arrêter nulle part un seul moment?

Mais quelque surprenant que cét oubli m'ait paru d'abor, je vous avoûë, Messieurs, que je commence à m'en étonner un peu moins, lors que je considere ce que c'est dans les Chrêtiens l'oubli de la pensée de la mort. Quel spectacle, Chrêtienne Compagnie! & peut-on trouver étrange qu'on en détourne la veûë le plus qu'on peut? Ie ne m'arrêterai point à vous faire ici la peinture d'un cadavre ou d'un squelette, sans avoir recours aux images & aux figures, pour dire quelque chose de la mort de plus-terrible que tout ce que les pein-

tres en peuvent répreſenter, il ne faut que la definir, Savez-vous ce que c'eſt que la mort, c'eſt la preuve ſenſible & inconteſtable du néant de l'homme ; c'eſt le retour de l'homme à ce triſte néant d'où il eſt ſorti ; c'eſt ſon entiére deſtruction, & par conſéquent la choſe du monde de quoi naturellement il doit avoir plus d'horreur.

Je m'en vais vous faire voir, Chrêtiens Auditeurs, par quels degrez la mort nous fait deſcendre à ce triſte état. I'en diſtingue trois, qui feront, s'il vous plaît, les trois points de ce diſcours. La mort nous reduit au même état où nous étions dans le ſein de nos méres en nous dépoüillant de toutes choſes & de l'uſage même de la vie. La mort nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçeûs en reduiſant nos corps à la boüe dont ils ont été formez. La mort nous fait revenir au même état où nous ſerions ſi nous n'avions jamais été au monde en nous effaçant entierement de la memoire méme des hommes.

La mort eſt la peine du peché, c'eſt-pourquoi quand je vois un agonizant, je m'imagine voir un criminel ſur l'échaffaut, que Dieu a livré à la mort comme à l'exécuteur de ſa juſtice, & comme avant que de faire mourir un Seigneur qui s'eſt revolté contre ſon Prince, ou qu'on a ſurpris dans une traïſon contre l'Etat, on confiſque ſes biens on le degrade, on le déclare décheû de ſes charges, de tous ſes emplois ; de méme la premiére peine que la mort fait ſouffrir à l'homme pour le peché, c'eſt de le dépoüiller de toutes ſes richeſſes, de tous ſes titres, de tous les honneurs qu'il poſſedoit dans le monde. C'étoit un Roi, un Marquis, un Comte,

Comte, un Conſeiller d'Etat,un Pair du Roïaume, une Ducheſſe, une Princeſſe, une Dame de la plus-haute qualité, la mort l'égalle aux perſonnes de la condition la plus-vile & la plus-abjecte.

C'étoit une choſe bien triſte de voir ſortir David de ſon Palais & de la Capitale de ſon Roïaume, piés nus, teſte nuë, ſuivi d'un petit nombre de ſerviteurs, tout le reſte aïant ſuivi ſon fils rebelle, lequel s'étoit rendu maître du Palais roïal, qui ſe faiſoit obéïr dans Ieruſalem, qui diſpoſoit à ſa fantaiſie des tréſors & méme des femmes de ſon Pére. Mais c'eſt un ſpectacle encore bien plus-triſte, de voir un homme qu'on porte les piés premiers hors de cette riche maiſon, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de ſon argent, de ſes meubles, de ſes charges, & de tout ce qu'il avoit au monde. Il eſt étrange qu'il n'emporte pas ſeulement un ſou de tant de richeſſes,pas un haillon de tant de riches habits, pas un meuble,pas une chemiſe, que de tant de ſoldats, de tant de courtiſans & de ſerviteurs, dont ce Prince étoit aſſiegé le jour & la nuit, il ſoit reduit tout-d'un-coup à ces ténebres, à cette affreuſe ſolitude, qu'il ne lui reſte pas un ſeul domeſtique pour veiller auprés de ſon tombeau.

C'eſt ici, Meſſieurs, que paroît principalement le néant de la grandeur & de la puiſſance humaine: Car à peine un Prince a-t-il rendu le dernier ſoûpir, que le voila dépoüillé de tout ce que la fortune lui avoit donné, n'aïant plus ni credit, ni autorité, ne pouvant ni ſe faire aimer, ni ſe faire craindre, ni proteger ſes partiſans, ni humilier ſes ennemis. On commence à ſe moquer de ſa colere, à

mal-traitter ses favoris, à considerer ceux pour qui il avoit plus d'aversion, à censurer sa conduite, à la condanner impunement. On oublie ses commandemens, on casse ses loix, on les réforme, on établit des ordres contraires à ceux qu'il a prescrit, on ne les comte plus pour rien, & en effet il n'a plus rien, & il n'est plus rien parmi les hommes.

La mort ne s'arrête pas encore là, lors qu'un homme de la plus-haute fortune tombe dans le dernier mépris & dans la derniere indigence par la perte de sa dignité, de ses emplois, & de tous ses biens, tout le monde lui porte compassion, parce qu'on sait quelle douleur a coûtume de causer un si grand changement. Cependant dans cette disgrace, outre l'esperance de revenir, on conserve ses talens naturels, s'il a de l'esprit, de la sience, du mérite, par où l'on peut se faire considerer & tenir quelque rang parmi les hommes; mais la mort ôte tout cela, cette memoire, cette éloquence, cét esprit soupple, insinuant, agréable, délicat, fertile en expediens, capable de réjoüir, d'égaïer, de conseiller tout le monde, de gouverner un état, de ménager les affaires les plus-épineuses, tout cela perit avec la vie. Il perd en un moment tout ce que l'étude, la lecture, la conversation, l'expérience avoit ajoûté à ses qualitez naturelles: Voila le fruit de plusieurs années de refléxions anéanti, les talens même spirituels, comme le zéle, le don de toucher les cœurs, la pieté envers les pauvres, la sience des choses spirituelles, le talent de tout cela est enlevé, & rendu inutile par la mort.

Ce qui est étrange, elle nous prive même de l'usage des sens & des facultez, par quoi s'entre-

tient la vie civile,des yeux, de l'oûïe, de la parole, du goût, du toucher, du mouvement, de tout ſentiment corporel. Un homme ſe croit mal-heureux, quand il perd une ſeule de ſes facultez, il devient tout d'un coup muet, aveugle, paralitique, ſourd : Quelle miſere de les perdre toutes, de ne voir plus ni le ſoleil, ni les aſtres, ni ces belles fleurs, ni ces riantes compagnies, ni ces ſpectacles ſi magnifiques, de ne goûter plus ces fruits, ces ragoûs, ces boiſſons délicieuſes, de n'entendre plus ces concerts, ces nouvelles, ces douceurs, ces flatteries ! Ames voluptueuſes ! voila tous vos plaiſirs anéantis, je ne vous demande point ſi vous comtez cela pour beaucoup, vous qui ne ſauriez vous priver du moindre plaiſir pour l'amour de Dieu, les voila, ils ſont retranchez pour toûjours.

Et non-ſeulement la mort nous ravit ce qui nous rend conſiderables parmi les hommes, ce qui nous rend utiles à ceux parmi leſquels nous vivons,mais elle nous ſepare même des hommes, & ſur tout de nos amis, de nos proches, & de tout ce qu'on a de plus-cher au monde. Quelle plaïe de perdre tout-d'un-coup ſa femme, ſes fréres, ſes enfans, & tout cela ſans eſperance d'en avoir d'autres ! Une mére quoi-que chargée de fils & de filles, eſt inconſolable, ſi la mort lui en ravit un, ſi quelcun veut ſe donner à Dieu, ce ſont des combats quand il faut ſe ſeparer, à la mort il faudra tout quitter tout-d'un-coup. Enfin, Meſſieurs, la mort ôte le tems, le moïen de travailler davantage au ſalut, de faire de bonnes œuvres pour le ciel, de ſe convertir, de ſe réformer, d'aquerir la ſainteté & la perfection chrétienne ; comme ces biens ſont ſpirituels, ils

ſembloient devoir être hors du pouvoir de la mort. Mais non, avec cét homme, avec cette jeune femme, mourront tous les grands deſſeins de penitence, qu'elle prétendoit exécuter en ſes derniers jours, ces beaux deſirs de perfection qu'on avoit reſolu d'exécuter, dés que la grande jeuneſſe ſeroit paſſée. Il faudra abandonner non-ſeulement cette maiſon commencée, ce procés, ce mariage, mais cette bonne œuvre, ce pelerinage, la lecture de ce bon livre, la converſion de cette ame, cét établiſſement de pieté ; en un mot, ſa propre ſantification, dans le tems qu'on y travailloit, peut-être avec plus d'ardeur & de joïe, & qu'on avoit plus d'eſperance d'y réüſſir. Vit-on jamais une nudité pareille, un néant plus-entier & plus-profond? Jesus compare la mort à un voleur ; mais quel voleur enlevera jamais à un paſſant, biens, charges, qualitez, honneurs, plaiſirs, amis, parens, talens naturels & ſurnaturels, à moins qu'il ne lui ôte la vie? Voila donc cét homme reduit à l'être purement corporel, il n'eſt plus au monde que ce qui y eſt une pierre ou un amas de terre & de boue. Il n'en reſte qu'un corps froid & défiguré, & à ce corps il ne reſte plus que le ſepulchre. *Solum mihi ſupereſt ſepulchrum.*

O mors quam amara eſt memoria tua! O mort que ton ſouvenir eſt rude! mais en quoi eſt ce qu'on peut établir ſa paix & ſon bon-heur, qu'on ne ſoit point troublé par la penſée de la mort? Et ſi cette penſée me trouble, ſi elle glace mon ſang dans mes veines, ſi elle me cauſe une ſi noire melancholie; que ſera-ce de la mort même, & de la ſéparation effective de tout ce que j'aime le plus? Non je ne

m'étonne point qu'on ne pense pas volontiers à ce qu'on doit souffrir avec tant de douleur ; mais je ne saurois m'étonner assez que sachant la nécessité indispensable, où nous sommes de nous séparer de toutes choses, prévoïant la peine horrible que nous sentirons à cette séparation, au lieu de dénouër insensiblement les uns aprés les autres, les liens qu'il faudra rompre alors avec tant de violence, nous tâchons de les serrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours, comme si à force de nous attacher au monde, nous esperions de pouvoir résister à la force de la mort qui nous doit tout arracher, & nous arracher nous-mêmes à toutes les choses du monde. Mais retournons, s'il vous plaît, à ce cadavre, accompagnons-le jusqu'au sepulchre, voïons quel traitement il reçoit de la mort aprés la mort même, & comme elle nous fait descendre au même état où nous étions avant que d'être conçeûs ; en nous reduisant à la boue & à la poussiére dont nous avons été formez : C'est la seconde partie. 2°

Nous lisons au trente-deuxiéme chapitre de l'Exode, que Moïse étant revenu de la montagne, & ayant trouvé le Veau d'or, que le peuple avoit élevé, pour en faire son Dieu, il ne se contente pas de le renverser & de le fouler aux piés, il le fit fondre, pour détruire la figure, il le fit reduire en poudre & jetter au vent, pour anéantir, autant qu'il étoit possible, jusqu'à la matiere, qui avoit servi à former l'Idole. Nous avons une parfaitte image de la grandeur humaine dans cette idole d'or formée de la main des hommes & adorée

durant quelque tems & dans sa destruction ce qui arrive à la mort de l'homme. Ce n'est pas assez de dégrader cette idole, de la renverser, il faut lui ôter toute figure & la mettre en état de n'en pouvoir jamais reprendre. Cette destruction commence dans la maison, dans le lit & s'acheve au tombeau. Je ne parle point du changement qui se fait au moment qu'il a expiré dans la plus-belle personne du monde; Cette teste abbaissée & colée à la poitrine, ces cheveux encore humides de la suëur de la mort, mal arrangez, ces temples serrez, ces oreilles pendantes, ces yeux enfoncez & affreusement ouverts, ces joues abbatuës, & comme attachées aux os, ce nez affilé, ces levres retirées, ces dens noires, cette langue seche, ce tein crasseux & livide, tout ce corps froid & immobile, comme un marbre. Ce spectacle est quelque chose de si triste, que je défie la personne du monde la plus-enjouée de le voir, sans en concevoir des pensées de melancolie. Tous ceux, qui s'approchent de ce lit, s'en retirent pas les, muets, pensifs, portant par tout dans leur esprit la triste image de ce cadavre, incapables de joïe & de divertissement, jusqu'à ce que d'autres objets l'aïent entiérement effacée. Combien de personnes à cét aspect ont été gueris des plus-ardentes passions, détachées de la vie, Combien ont pris la résolution de quitter le monde & l'ont exécutée?

Toutefois il ne faut pas s'arrester long-tems, il commence à se corrompre & à exâler un odeur capable d'empester toute la maison. L'infection est d'autant plus-grande, que la personne a été d'un temperament plus-délicat & nourrie avec plus de

ſoin & de molleſſe. *Gravius fætent divitum corpora luxuriâ diſtenta*, dit ſaint Ambroiſe. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures, qu'il a expiré & cependant on ne peut plus durer dans la chambre, il faut ouvrir les feneſtres, brûler des parfums. Il faut le mettre ce cadavre, ce fumier puant hors de la maiſon, le porter bien-loin, l'enfoncer le plus qu'on pourra dans la terre de-peur que l'air n'en ſoit infecté. O Mon Dieu quelle épouvantable miſere! Quel ſujet d'humiliation! Eſt-ce-là cét homme, ce chef-d'œuvre de vos mains, qui ſe vante d'être immortel, ſpirituel; qui mépriſoit les autres hommes; qui vouloit être conſideré comme une eſpece de Divinité? Quoi-que ces enfans fuſſent pleins d'amour pour leur pere, quoi-qu'il n'y ait jamais eû de domeſtiques plus-affectionnez envers leurs maîtres, quoi-que la tendreſſe que cette femme avoit pour ſon mari allaſt juſqu'à l'excés, que tout le monde ſoit dans un pitoïable accablement, qu'on pleure, qu'ils crient, qu'ils ſe deſeſperent: cependant on ne peut plus ſupporter cette puanteur, il faut au plûtôt s'en défaire. Maris, femmes, enfans, amis, proches, parens, voiſins, chacun s'empreſſe pour tirer ce corps hors de la maiſon, on gage des gens pour l'emporter & l'abandonner au plûtôt à la proïe des vers; on en derobe la veûë à ſes plus-confidens, on le couvre, on l'enferme, on l'empriſonne dans du bois & quelquefois par grace, ſi on le dérobe à la pourriture pour conſumer ces chairs dans la chaux vive, c'eſt la plus-forte marque du plus-tendre empreſſement.

Cependant tout cela n'eſt encore rien, en com-

paraiſon de ce qui ſe paſſe dans le Sepulchre. Il y a eû des peuples, dont Saint Jerôme parle, qui en ont eû tant d'horreur, que pour s'exemter de tomber dans cét état ; les uns faiſoient mourir leurs parens dans leur vieilleſſe & les mangeoient eux-mèmes, afin qu'ils ne fuſſent pas mangez des vers ; les autres les pendoient à des poteaux, pour les faire ſecher & conſumer peu-à-peu par l'air, & par le ſouffle des vents ; les autres les donnoient en proïe aux oiſeaux & aux beſtes carnacieres, d'autres nourriſſoient des chiens exprés, pour faire devorer leurs vieillars, lors qu'ils les croïoient plus prés de la mort : tout cela pour s'empêcher de pourrir dans la terre, pour éviter la corruption du ſepulchre.

Saint Auguſtin dit qu'étant à Rome avec ſa Mére, il fut invité à aller voir le corps de l'Empereur, qui avoit été inûmé depuis quelque tems : Je vis, dit ce Saint, une chair toute livide, qui tomboit en pourriture de toutes parts ; ſon ventre étoit une fourmillere affreuſe de vers, qui en ſortoient & qui y rentroient par trouppes, j'en apperceûs deux entre-autres dans les deux creux de ſes yeux, ſes cheveux lui étoient tombez ; ſes lévres & ſon nés étoient déja conſumez, de ſorte qu'on lui voïoit toutes les dens & juſqu'à la naiſſance des narines.

Mais, Meſſieurs, ne nous en fions à perſonne, entrons nous mêmes dans le tombeau, & rendons nous ſpectateurs de ce qui s'y paſſe. Nous recevrons-là l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi pater meus es ; mater mea, & ſoror mea vermibus.* Quel diſcours peut bien repréſenter ce

que vous verrez là de vos propres yeux ? A peine le corps de cette personne si belle, si saine, si bienfaitte, est-il renfermé dans le tombeau, que changeant entiérement de couleur, il devient blûatre en certaines parties, jaunatre en d'autres, puis entierement noir depuis la teste jusqu'aux piés, tout de même que vous avez peut-être veû quelquefois en des personnes blessées, lorsque la gangreine s'est mise à leur plaïe, & qu'elle a gagné jusqu'aux parties voisines peu de tems aprés, il s'éleve sur le visage, sur les bras, sur la poitrine & sur tout le corps une mousse, une espece de moisissure, une vilaine fleur, qui précede la pourriture, ensuite les chairs commencent à s'ouvrir & à se dissoudre, il sort de toutes parts un pus horrible, infect & gluant, qui coule à terre & dans lequel le cadavre nage quelque tems. Dans ce pus, soit de celui qui coule des parties exterieures, soit de celui qui se ramasse au fond du corps, il s'engendre une quantité prodigieuse de petits vers, de petits serpens & d'autre vermine, qu'on n'oseroit nommer, qui étant creus dans cette ordure, commençent à se nourrir des mêmes chairs, où ils ont été engendrez. Vous en verriez qui devorent les yeux, d'autres qui sortent des narines, d'autres qui sortent des narines, d'autres qui se roulent dans la bouche, dans le sein, qui entrent & qui sortent de la poitrine entre-ouverte ; cependant les cheveux se détachent de la teste ; le nés, les lévres, les joues tombent par morceaux, la gorge s'ouvre, les côtes toutes noircies par la corruption se découvrent les premiéres, puis les os des bras, & des jambes. Ce n'est plus qu'un fumier, qu'une

cloaque, qu'un horrible amas de corruption. Enfin les vers aïant tout consumé, ils se consument eux-mêmes de faim, il ne reste qu'un affreux squelette qui se dément peu-à-peu comme un vieux bâtiment ruineux; & est enfin reduit dans une poussiere si seche & sterile, qui est à ce que pensent quelques-uns, le dernier des elemens, ce qu'on appelle la matiere d'où toutes les choses corporelles ont été tirées.

Voila ce qui se passe dans le tombeau: *Subter te sternetur tinea & operimentũ tuum erunt vermes.* Voila la fin de toute-beauté, la fin de tous les plaisirs de toutes les delices de la vie. Ce corps nourri si délicatement & dans un si grand embonpoint, ce corps qu'on habille avec tant de mollesse, à qui on fait des lits si délicieux, que l'on défend avec tant de soin du froid & du chaud: ce corps pour qui tant de medecins, tant de pourvoïeurs, tant de cuisiniers, tant de parfumeurs sont emploïez pour sa conservation & pour les plaisirs duquel on travaille tant, doit enfin servir de nourriture aux vers, & engendrer une surprenante corruption. O que j'aime bien-mieux que ma chair se consume peu-à-peu par les jeûnes, par les veilles & par les autres exercices de mortification? Qu'il vaut bien-mieux que ces membres s'usent dans les œuvres de charité, qu'ils s'épuisent dans les emplois de zele & dans les travaux Apostoliques pour la gloire de mon Dieu & pour le salut de mes freres. Que vous avez été sages ô grands Saints d'avoir méprisé ce corps, de l'avoir traitté si durement, de lui avoir refusé toutes sortes de delices, de l'avoir si peu épargné durant sa vie! Aujourd'hui on en conser-

ve les précieux reſtes dans des draps d'or, dans des reliquaires d'argent & de criſtal, dans des chaſſes enrichies de tout ce qu'il y a de plus-précieux dans la nature. Cependant vôtre ame reçoit dans le ciel avec tant d'uſure la récompenſe de cette généreuſe mortification, en attendant que la chair elle-même aille prendre part à vôtre gloire, comme elle a eû part aux travaux de vôtre vie. Qu'on ſoigne, qu'on engraiſſe ces animaux, qui aprés leur mort peuvent encore ſervir de nourriture à l'homme; Mais que ſert ce corps au monde? que me ſert-il à moi-même, ſi devant pourrir aprés la mort comme le corps des chevaux & des chiens, il ne ſe rend pas utile par le travail & par les ſervices, qu'il rend à mon ame. Sainte penitence, qui faittes un ſi Sainct uſage de cette chair corruptible, de cét amas de boue & de fange, qui ne lui ſouſtraiſez pas ſeulement les humeurs, qui avancent ſa corruption & qui la rendent plus-infecte, mais qui lui ſervez de beaume, pour la conſerver incorruptible, qui lui devez procurer une reſurrection ſi glorieuſe & la rendre plus-brillante, que les aſtres. Que l'aveuglement des hommes eſt étrange de vous haïr par l'amour, qu'ils ont pour leur chair; au lieu que cét amour même devroit les porter à vous aimer.

Voila donc l'homme reduit au même état, où il étoit avant que d'être; voïons en deux mots comment c'eſt qu'aprés la mort; il eſt comme s'il n'avoit jamais été: c'eſt ce qui me reſte à vous faire voir.

C'eſt une eſperance, qui flatte les morts que quoi-qu'ils doivent retourner au même état, qu'ils 2 P.

étoient avant que d'être, néantmoins on se ressouviendra qu'ils ont été, ils vivront dans le cœur de leurs amis & dans la memoire des hommes, mais je ne sai si vous avez jamais observé la vanité de cette esperance. Faittes du bien, signalez-vous par vôtre conduite, par vôtre vertu, mais croïez-moi n'en attendez point de récompense des hommes. *Non erit memoria sapientis, sicut & stulti in prrpetuum.* La memoire des sages perit aussi-bien que celle des fous. Quand on apprendra vôtre mort, le peu de gens qui vous ont connus, diront deux mots à vôtre loûange. Vos amis diront, j'en suis fâché, c'étoit un bon homme, d'autres, Dieu lui pardonne il a bien-fait du tort à des gens, cette femme étoit fort honnête, celle-là a bien-fait parler de sa conduite, aprés quoi on n'en dit plus mot & on gardera sur vôtre chapitre un silence éternel. Nous voïons même dans les vieillars mourir leur reputation & leur gloire même avant leurs morts; dés qu'ils sont inutiles, qu'ils ne font plus rien, on les méprise, on oublie ce qu'ils ont fait; on est tout occupé à considerer ceux qui sont entrez sur les rangs & qui remplissent la scene: Que sera-ce donc quand on sera mort ?

Il ne faut point nous flatter, le jour-même que nous mourrons, nos amis verseront quelques larmes dans la pensée, qu'ils ont perdu quelque plaisir, quelque appui en vous perdant, ensuite ils tâchent au plûtôt de se consoler, & pour peu d'avantage qu'on trouve à vôtre mort, pour peu de part qu'on ait à vôtre héritage, on n'aura pas trop de peine à s'en réjoûïr. Je ne vous dis point que dans le monde, dans le voisinage on mangera, on

boira, on vendra, on dancera, on rira comme auparavant, que le lendemain il en mourra un autre, qui vous fera oublier; que le jour-même il arrivera la nouvelle d'un combat, d'une victoire qu'on célebrera, un mariage qui tournera ailleurs tous les esprits, je parle de vôtre propre famille, à peine aurez-vous expiré, que vôtre mari songera à une autre femme, vôtre femme benira Dieu de se voir en liberté, & assez de bien, les enfans auront de la peine à dissimuler la joïe qu'ils auront de se voir en possession de vos terres & de vos tiltres, les plus-affectionnez de vos valets se consoleront, si vôtre mort leur peut valoir seulement un habit: Mais quelle joïe pour ceux qui vous succederont, pour les marchands qui fourniront les choses nécessaires à vos funerailles? Etes-vous en terre, voila qui est fait, chacun retourne à ses occupations, on songe à se faire d'autres amis, aux affaires que vous avez laissées, à placer cét argent, à continuer ce commerce, à entretenir les amis, à prévenir les dommages que vôtre mort pourroit causer. Mais pour vous, vous voila entierement oublié & on ne pense pas plus à vous, que si vous n'aviez jamais été au monde. *Homo vero cum mortuus fuerit & nudatus, atquè consumptus; ubi quæso est?*

Où est donc cet homme? Chrêtiens Auditeurs, où est-ce Prince, cette grande Dame, qui durant quelques années a été un des plus-beaux ornemens de la cour, qui étoit comme l'ame de toutes les fêtes de tous les plaisirs, qui brilloit par tout, qui se faisoit distinguer par les avantages de son corps & de son esprit? Une fievre la emportée de-

puis deux jours & il n'en reste plus nulle trace sur la terre. *Homo cum mortuus fuerit & nudatus, atque consumptus, ubi quæso est?* Dittes-moi, je vous prie où c'est qu'on la peut trouver depuis que la mort l'a enlevée du milieu de sa grandeur & de ses plaisirs? Si j'entre dans l'appartement où elle à passé & fini ses jours, un profond & morne silence m'apprend qu'elle n'y est plus. Je trouve le superbe lit, où elle prenoit son repos, le riche daiz, sous lequel elle avoit coûtume de recevoir, pour ainsi dire, les adorations des hommes. Ie vois le cabinet tout ouvert, la ruelle deserte, le fauteüil vuide. Ie trouve la chaize, le carrosse, les coiffes, les juppes, le dernier habit qu'elle a porté. Mais je n'apperçois nulle part la personne, à qui appartenoient toutes ces choses. Dans son sepulchre, ce n'est plus qu'ordure & qu'infection, des os décharnez, des cendres, de la poussiere. Il faut donc la chercher dans la memoire des hommes; mais hélas! des nouveaux objets ont déja effacé jusqu'au souvenir de ses bienfaits & de ses mérites:c'en est fait,on n'y songe plus,on n'en parle plus ni en bien ni en mal.

Filij hominum usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium? O enfans des hommes! Est-il possible que rien ne vous puisse faire ressouvenir de la mort? Est-il possible que le souvenir de la mort ne vous détache point de la vie? Grands de la terre, riches mondains, voila où vôtre grandeur & vos richesses seront reduites dans peu de tems, à un simple drap, à six piés de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt à un éternel oubli, voila ce qui est arrivé à tous vos Ancestres à tous vos pré-

deceſſeurs ; pluſieurs d'entr'eux ont peut-être vécu & ſont morts dans le palais où vous logez, dans ce même alcove où vous dormez tous les jours, vous les ſuivrez & vous ſerez ſuivi de mille autres. On vous viendra voir peut-être dans peu de jours couſu dans un ſuaire, étendu dans un cercueïl pour mediter à la vûë de vôtre cadavre ſur la vanité des choſes d'ici-bas, pour s'inſtruire par vôtre exemple, à mépriſer ce que vous avez aimé. *Uſquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium ?* Quoi vous vous enflez d'orgueïl, homme de terre & de boue, vous mépriſez ceux qui ſont au deſſous de vous, vous ne daignez pas les regarder eux qui auront le plaiſir peut-être dans quattre jours, de dançer ſur vôtre tombeau, de gloſer ſur vôtre Epitaphe, de manier vos os, de s'en joüër, de les fouler aux piés, de voir vos cendres confonduës avec celles des plus-miſerables d'entre les humains ? Et vous ames voluptueuſes, juſqu'à quand ſerez-vous amoureuſes de cette chair, qui commence déja à ſe flétrir, qui tend tous les jours à la pourriture ? juſqu'à quand ſerez-vous idolâtres de cette créature qui eſt toute compoſée dés humeurs ſales & infectes, qui la feront pourrir quelque jour dans toutes les parties de ſon corps, qui porte déja les ſemences des vers qui la doivent ronger dans le ſepulchre ? Pauvres inſenſez ; qui courez aprés les biens & les honneurs de la terre, qui vous morfondez au ſervice des maîtres qui peuvent mourir avant vous, & pour des récompenſes qui doivent perir avec vous ! Les grands peuvent-ils vous donner un jour de vie, ou attendez-vous

d'eux quelque chose que vous puissiez sauver des mains de la mort ? *Filij hominum usquequò gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ?*

O que ceux-là sont sages, qui se dépoüillent volontairement, ou du moins, qui détachent leur cœur de tout ce qu'il faudroit aussi-bien abandonner en mourant ! Quelle folie d'attendre, que la derniére maladie que nous portons peut-être déja dans les entrailles, nous vienne ravir les fragiles biens que nous possedons ! Lorsque nous pouvons nous faire un si grand merite de la nécessité indispensable de tout quitter : Croïez-moi, Ame Chrêtienne, ôtons à cette cruelle mort le moïen de nous nuire, en faisant à Dieu un sacrifice de tout ce qu'elle regarde déja comme sa proïe. Il faut nous hâter, si nous avons envie de la prévenir ; car peut-être a-t-elle déja levé le bras, pour nous donner le coup mortel. O l'heureuse mort, Chrêtienne Compagnie, que celle que l'amour nous fait ainsi souffrir avant la mort-même ! Que l'autre mort est peu terrible, qu'elle est agréable à qui s'est ainsi défait de tout ce qui la rend si redoutable aux gens du monde. Ce n'est plus un monstre affreux, ce n'est plus un Tiran impitoïable, c'est un fantôme dont on se joüë, c'est un lion apprivoisé dont on ne craint ni les ongles, ni les dens ; on y songe sans fraïeur, on la défie, on la desire quand elle est éloignée, on l'envisage sans crainte quand elle est proche, on la reçoit avec joïe, quand elle est présente, comme celle qui bien-loin de nous dépoüiller, nous doit rendre avec usure, tout ce que

nous

nous avons quitté pour Dieu, qui bien-loin de nous ſéparer de ce que nous aimons, nous va réünir avec l'objet de tous nos deſirs, & d'une union qu'elle ne pourra jamais rompre. Amen.

SERMON L.

DE LA NECESSITE' de ſe préparer à la mort.

Venit nox quando nemo poteſt operari.

Il vient une nuit dans laquelle perſonne ne peut agir. S. Jean, c. 9.

Il eſt important de ſe préparer à bien mourir, & il eſt inutile de renvoïer cette préparation à la mort.

SI par cette nuit dont il eſt fait mention dans l'Evangile, JESUS-CHRIST a voulu parler de la mort, comme l'aſſeûre Saint Cirille & Saint Auguſtin, voici un texte qui renferme des veritez & fort importantes & fort terribles. *Veni nox*, la mort s'approche, cette nuit où vos yeux qui ſont comme la lumiére de vôtre corps, ſelon le mot du Sauveur, où ces yeux, dis-je, ſeront éteins pour jamais, cette nuit où tous vos membres glacez ne

sentiront plus cette douce chaleur, dont le Soleil ranime la nature languissante, cette nuit dont les noires ombres inspirent la crainte & l'effroi aux plus intrepides; *venit*, elle s'avance à chaque moment, à chaque moment nous nous avançons vers elle, elle vient, elle est tout proche, elle est à la porte. O la triste pensée pour une ame qui doit perdre en mourant tout ce qu'elle aime, & qui court hazard de perir elle-même en perdant tout. *Venit nox in qua nemo potest operari*: Le tems de cette mort n'est pas seulement la plus-triste de toutes les saisons, mais elle est encore la plus-sterile & la moins propre au travail. Le Fils de Dieu ne dit pas seulement qu'il est difficile de rien faire en ce tems-là, mais même qu'il est impossible, non-seulement pour quelques-uns, pour ceux qui sont surpris ou qui ont l'esprit troublé, mais généralement pour tout le monde. *Venit nox in qua nemo potest operari.* Mais si tout cela est vrai nous sommes bien mal-heureux, nous n'avons rien fait jusqu'aujourd'hui, nous ne ferons rien au dernier jour, & ce dernier jour n'est pas fort loin. J'espere néanmoins qu'il reste encore un moment que je vous exorterai à bien ménager; aprés que j'aurai prié le Saint Esprit de rendre mes exortations efficaces, comme c'est par le credit de Marie que j'attens cette faveur, saluons-la, s'il vous plaît, avec l'Eglise. *Ave Maria.*

De tous ceux qui songent quelquefois à la mort, il n'en est aucun qui ne soûaitte de bien mourir; mais ce desir est fort foible en la plûpart des Chrêtiens, & la raison que j'ai de le croire ainsi, c'est que la plûpart se contentent de le desirer.

Cependant, Chrêtienne Compagnie, si nous voulons avoir une bonne mort, il faut que nous tâchions de nous la procurer par nos soins, & de prévenir les accidens qui la peuvent rendre funeste. La chose est entierement en nôtre pouvoir, & si nous sommes du nombre des mal-heureux, nous n'en pourrons accuser que nôtre paresse; mais à quoi est-ce que nous attribuerons cette paresse, qui nous cause un si grand mal-heur? Certainement plus j'y songe, & moins je me satisfais sur ce point. Ie vois bien qu'on ne se prépare non plus à la mort que si on ne devoit jamais mourir, mais je ne puis croire que cette négligence puisse venir du peu de lumiéres que nous avons, veû que l'Evangile & ceux qui le préchent, ne se lassent point de nous repeter tout ce qui peut & nous réveiller & nous instruire. Ignore-t-on qu'il faut se disposer à la mort. Ignore-t-on que ce ne soit trop tard d'attendre la mort-même pour cette préparation. Faudra-t-il que nous revenions encore à la preuve des deux veritez que la foi nous oblige de croire, & dont l'expérience ne nous permet pas de douter? Ie le ferai, Chrêtiens Auditeurs, non pour vous apprendre des choses que je croïe vous être inconnuës, mais pour vous obliger à y faire des réflexions qui vous sont trés-importantes, & que j'espere vous devoir être trés-utiles. Voici donc quel sera le sujet & le partage de ce discours. Je vous montrerai dans le prémier poinct, combien il est important de se préparer à bien mourir; & dans le second, combien il est inutile de renvoïer cette préparation à la mort. C'est tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Il est arrêté que les hommes meurent unefois, dit le grand Apôtre. *Statutum est hominibus semel mori:* De tant de personnes de qualité qui composoient cette Cour il y a cent ans, de tant de millions d'hommes, de femmes, d'enfans qui peuploient cette Ville, ce grand Roïaume il n'en reste pas un seul aujourd'hui, tout est cendre, tout est pourriture, & de tous ceux qui vivent aujourd'hui, soit en Angleterre, soit dans les autres parties du monde, vieux, jeunes, pauvres, riches, il est certain qu'il n'en restera pas un seul en moins de cent ans; mais de ce grand nombre d'hommes qui sont tous asseûrez de mourir en si peu de tems, combien y en a-t-il qui soient asseûrez de bien mourir, pas un seul? Combien y en a-t-il qui se disposent à bien mourir; helas on peut dire que le nombre en est plus-petit que celui des grappes qu'on trouve encore aprés la vendange, ou des fruits qui restent sur l'arbre, & qui ont échappé aux yeux d'un laboureur soigneux & avare. Or c'est ici, Messieurs, que je veux vous faire avoûër que nôtre imprudence est extréme: Car dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, dans l'incertitude où nous sommes si nous ferons une bonne ou une mauvaise mort, si quelque raison pouvoit nous dispenser de nous y préparer soigneusement, ce seroit sans doute ou le peu d'importance de la chose, ou le peu de difficulté qu'on trouveroit à la bien faire, ou la facilité qu'il y auroit à la reparer, au cas qu'elle eust été mal-faitte; mais au contraire il n'est rien pour nous de si grande consequence que la mort, rien de si difficile qu'une bonne mort, rien de plus irreparable qu'une mort qui aura été mauvaise.

Quoi-qu'il nous importe beaucoup de bien vivre, il eſt vrai toutefois qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puis que la plus-ſainte vie ne nous peut ſervir de rien, ſi elle n'eſt ſuivie d'une bonne mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus nôtre vie a été ſainte, plus nous avons d'intereſt à la finir ſaintement, pour ſauver le fruit de nos travaux & de nôtre ſainteté. Si aprés une longue penitence, aprés une longue ſuite de bonnes œuvres nous ne faiſions pas une fin Chrêtienne, tout ſeroit éternellement perdu pour nous: La mort que l'écriture a comparée à un voleur, nous dépoüilleroit de tous les tréſors de grace & de vertu que nous aurions amaſſez, & nous envoiroit nuds en l'autre monde comme de pauvres Marchans, qui aprés une longue & perilleuſe navigation, viennent faire naufrage au port, & perdent à la veûë de leur patrie, le fruit de pluſieurs années de courſes & de fatigues. C'eſt ce qui arriva à ce mal-heureux ſoldat, qui étoit du nombre des quarante Martirs, & qui étant ſur le point d'expirer glorieuſement dans un étang glacé, renonça la foi pour ſe délivrer de ce ſupplice, ou plûtôt pour paſſer à un ſupplice éternel, n'aïant ſurvécu qu'un moment à ſa perfidie; telle fut encore la diſgrace de ce Japonois, qui voulant ſortir à demi-brûlé, du feu où il avoit été condanné pour la foi de Jesus-Christ, fut repouſſé malgré lui par les bourreaux, & mourut Apoſtat dans les mêmes flammes, où un moment de conſtance lui alloit donner la couronne du martire. Quoique ces exemples ne doivent nullement épouvanter les gens-de-bien, parce que je ne vois pas qu'il

soit jamais arrivé, qu'une ame aprés avoir servi Dieu de bonne foi, ait fini ses jours mal-heureusement, & que je tiens cela pour moralement impossible ; néanmoins cela doit inspirer aux plus vertueux une grande vigilance, & les porter à se préparer à mourir. Car enfin il est trés-certain qu'une mauvaise mort peut anéantir tous leurs mérites, & que tous leurs mérites ne peuvent pas leur répondre d'une bonne mort.

Mais que seroit-ce, Chrêtiens Auditeurs, que la perte du peu de bien que nous pouvons avoir fait en nôtre vie, si nous ne perdions encore nôtre ame. A la mort il s'agit de tout pour moi, si je meurs Chrêtiennement me voila établi dans un bon-heur qui ne finira jamais ; si-non je suis perdu, je suis danné sans ressource ; de cette derniére heure, de cette derniére action dépend mon éternité ; n'est-ce point la peine de songer comment cette derniére action se passera, & de quelle maniére on doit s'y prendre pour y réüssir ? Quand un atlete devoit lutter dans l'amphitéatre, on ne sauroit dire combien de soin il prenoit pour se disposer à ce combat, il étudioit long-tems toutes les soupplesses qu'il avoit dessein d'emploïer, il tâchoit de prévoir tous les artifices dont on se pouvoit servir pour le surprendre, il s'essaïoit mille fois contre de feints aversaires, il vivoit durant plusieurs jours avec une grande frugalité & dans une parfaitte continence, de-peur que ses forces ne fussent affoiblies par l'usage des plaisirs, & tout cela, dit Saint Paul, dans l'esperance d'un vain honneur, & d'une couronne corruptible ; *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.*

Quand à l'occasion de quelque fète, on propose un prix pour la course ou pour quelqu'autre exercice de chevalerie, combien de fois ceux qui y prétendent montent-ils à cheval pour s'exercer, combien de fois mesurent-ils la carriere en courant, avant que le jour marqué pour ces jeux soit arrivé? Si au lieu d'un diamant ou d'une épée qui sera la récompense de leur addresse, il s'agissoit de gagner un Roïaume entier, ou de se garantir de la mort, ne seroient-ils pas les plus-insensez de tous les hommes, de s'aller offrir pour courre avant que de s'être souvent éprouvez, sans avoir jamais monté à cheval. Que doit-on dire de nous, nous n'ignorons pas que de la maniére que nous mourrons, dépend nôtre bon-heur ou nôtre malheur éternel, & nous voulons entrer dans ce dernier combat, sans avoir préveû les moïens qu'on doit emploïer pour n'y être pas vaincu, sans avoir jamais manié les armes? Une Dame ne se hazardera jamais à dançer publiquement une dançe nouvelle, ni même à faire un nouveau pas, qu'aprés l'avoir repeté plusieurs fois en particulier, & nous mourrons sans avoir jamais appris à mourir?

Encore s'il étoit aisé de le bien faire, nôtre négligence seroit supportable; mais il n'est rien de plus-difficile. Car qu'est-ce à vôtre avis, Chrêtiens Auditeurs, que faire une bonne-mort? Croïez-vous que ce soit rendre l'esprit aprés une confession générale, aprés avoir communié en forme de Viatique & receû l'extreme-onction, si ce n'étoit autre chose, il n'y a rien à tout cela de fort difficile, mais combien de Chrêtiens brûleront éternellement dans les enfers avec les démons, à

qui rien n'a manqué de tout cela ? Mourir dans la cendre & sous le cilice, entre les bras du crucifix, environné de saints Prêtres & de saints Religieux, en prononçant le doux nom de Jesus & de Marie ; C'est mourir d'une maniére fort édifiante, ce sont là de grandes marques d'une bonne mort, mais ce n'est pourtant pas en quoi consiste précisement la bonne mort. Le fameux Compagnon de saint Bruno mourut de la sorte, & il ne laissa pas d'être danné. Saint François Xavier rendit l'ame sur un écueïl, en un païs d'Idolâtres sans sacremens, sans Prêtres, sans nul secours spirituel de la part des hommes & néantmoins cette ame fut portée sur l'heure bien-haut dans le ciel. Bien mourir, Messieurs, c'est mourir sans peché, & sans attache au peché, c'est mourir aprés avoir effacé tous les desordres de la vie, aprés avoir pleinement satisfait à la justice de Dieu, aprés avoir entierement arraché du cœur toute l'affection qu'on a jamais eûë pour le monde, dans une sincere disposition de souffrir plûtôt mille morts que d'acheter cent ans de vie par une seule offence mortelle ; c'est mourir plein d'une foi ferme, d'une esperance invincible, d'un amour pour Dieu qui surpasse tout autre amour, & d'une charité pour nos freres qui égale la tendresse que nous avons pour nous-mêmes.

Si cela nous paroît facile, certainement ou nous sommes dans une grande erreur, ou tous les saints se sont furieusement trompez. Car les Saints n'ont jeûné, ils n'ont prié, ils n'ont versé tant de larmes, ils ne se sont interdit tout commerce avec les hommes, que pour avoir l'avantage de mourir

dans l'état & dans les ſentimens que je viens de dire. Voïez ce jeune ſeigneur, cette démoiſelle ſi délicate, qui étoit née avec de ſi grands avantages pour le monde, voïez, dis-je, ces perſonnes qui à la fleur de leur âge renoncent à tant de biens, à tant de délices, que prétendent-ils, ſi ce n'eſt de ſe diſpoſer à faire la mort que je viens de dire? Quoi tandis que vos propres freres, vôtre propre enfant, pour avoir le bon-heur de mourir ami de Dieu, s'arrache, pour ainſi dire, de vôtre ſein, & ſe prive volontairement de vos careſſes & de tout vôtre héritage; Mere Chrêtienne! tandis que vôtre fille va ſur les pas d'une ſainte Claire ou d'une ſainte Téreſe, ſe révêtir d'un ſac, ſe condanner à n'avoir plus d'autre lit que de ſimples aix, ou un peu de paille, tandis qu'elle voüë une chaſteté éternelle, un jeûne éternel, une éternelle ſolitude, qu'elle s'enterre toute vivante, qu'elle ſe fait faire ſes funerailles, pour ainſi dire, cinquante ans avant ſa mort; vous croïez qu'au milieu des ſoucis & des plaiſirs de la terre, ſans que vous daignez même y ſonger, vous pouvez attendre cette même mort, qu'elle n'oſe quaſi ſe promettre, & qu'elle n'eſpere qu'en tremblant.

Mais qu'y a-t-il donc qui ſoit ſi fort à craindre à la mort, tout y eſt à craindre. La colere de Dieu qui à coûtume de ſe réſerver cette heure, pour punir nos delais, nos tiédeurs, le mépris de ſes graces qu'il à ſi long-tems diſſimulé, pour le punir, dis-je, par la ſouſtraction de la plus importante de toutes les graces, qui eſt celle de la perſeverance. En ſecond lieu nos paſſions, nos mauvaiſes habitudes, qui ſont alors d'autant plus-fort

tes pour nous perdre, que toutes les facultez & du corps & de l'esprit sont plus affoiblies. Enfin le démon qui voïant qu'il n'a plus de tems à perdre n'oublie rien, pour empêcher la conversion du pecheur & pour pervertir l'homme de bien. Il effraie, il asseûre, il flatte, il menace, il trouble, il endort, il ôte la pensée du peril, pour detourner celle de la penitence, il en exaggere la grandeur, pour porter au desespoir. Il réveille les idées des objets qu'on a aimez, il fait naître des pensées, il presse pour obtenir, pour arracher du moins un consentement, si vous n'étes instruits de ses ruses, si vous n'avez appris à les vaincre par une longue expérience, si vous n'avez préveû ses coups, si vous n'étes armé depuis long-tems contre ses attaques, il est infallible qu'il vous fera perir en se joûant. Je veux que vous ayez receû tous les Sacremens de l'Eglise, qu'ils aïent produit en vous tout l'effet, qu'on en peut attendre. Quand le tentateur a affaire à une ame mondaine, dont le cœur est, pour ainsi dire, encore fumant des passions, dont il a brûlé toute sa vie, pourveû qu'il ait un moment entre l'extreme-onction & la mort, il n'en a que trop, pour faire perdre tout le fruit de cette tardive préparation.

Je sai qu'on fait grand fond sur la personne dont on espere d'être assisté en ce dernier peril & il est vrai, qu'en cette rencontre un confesseur zelé & habile peut être d'un grand secours contre les surprises de Satan. Mais outre qu'on peut mourir sans nulle assistance, croiez-moi pour un homme qui est neuf en cette sorte de combat, un confesseur quelque zelé, quelque habile qu'il puisse

être eſt ordinairement un foible ſecours. Que ſerviroit à un jeune cavalier, qui auroit à faire à la meilleure épée du Roiaume, que lui ſerviroit-il dis-je, de ſe battre en préſence d'un ſavant maître de ſale, ſi avant que de ſe porter ſur le pré, il n'avoit ſouvent pris des leçons de lui, s'il ne s'étoit formé à cét exercice par un long uſage? Combien auroit-il receû de coups mortels, avant qu'il euſt appris à ſe mettre en garde? Le maître auroit beau lui donner ſur l'heure d'excellens avis, n'eſt-il pas vrai, qu'il ne les comprendroit pas, qu'il n'entendroit pas même les termes & que quand il les entendroit, n'aïant nulle expérience, il ſeroit incapable d'en profiter? Voila juſtement ce que nous voïons arriver, tous les jours à des gens, qui durant leur vie ont négligé de ſe diſpoſer à bien mourir. Le Prêtre dit merveille au chevet du lit, il donne des avis, il ſuggere des moïen trés-ſalutaires pour vaincre la tentation, mais il n'eſt pas tems d'apprendre à combattre, quand on eſt aux priſes avec l'ennemi, le malade ne comprend rien à ce qu'on lui dit, il repete bien quelquefois les mêmes paroles, mais c'eſt la bouche, qui les repete, elles n'ont peu pénétrer juſqu'au cœur, en un mot il eſt perdu avant qu'il ait pû mettre en uſage les bons conſeils, qu'on lui donne. Mais n'eſt-il pas bien digne de ſon malheur, Chrêtienne Compagnie? Quelle impudence d'avoir à faire à un ennemi ſi redoutable & attendre juſtement l'heure du combat, pour apprendre à parer ſes coups & à ſe défendre de ſes ruſes?

Encore ſi les fautes, qu'on fait en ce point pouvoient être reparées en quelque maniére. Mais hé-

las vous le savez, Messieurs, nous ne mourons pas deux fois pour reparer par une seconde mort les défauts de la premiére. Quand aujourd'hui j'aurois été assez mal-heureux, pour faire une confession sacrilege faute de préparation, je n'aurois garde de me desesperer, parce que dés demain, si je veux, ou aujourd'hui même, je puis apporter du remede à un si grand mal. Mais si je suis assez mal-heureux pour faire une mauvaise mort, il n'y a plus de retour & durant toute l'éternité, je serai au même état, où j'aurai été surpris en mourant. Pensons-y bien, Chrêtienne Compagnie, à ce que nous voulons être durant toute l'éternité, soit amis, soit ennemis du Seigneur & prenons si bien nos mesures que nous le soïons au moment qu'il nous faudra partir de cette vie; car ce moment passé nous ne pouvons plus ni retomber, ni nous rétablir.

On peut dire que la mort, qui change tout, rend aussi toutes choses immuables. Elle fait de grands changemens en la personne, aux sentimens, aux desirs des hommes, les plus-grandes beautez deviennent hideuses, les plus-libertins prennent des sentimens de Religion; les plus-voluptueux concoivent un mépris horrible des voluptez les plus-délicates. Mais d'un autre côté, elle fixe la mobilité de la volonté humaine, elle rend inflexible celle de Dieu. Elle arrête le cours du tems, de sorte qu'il n'y en a plus, ou qu'il ne passe plus pour nous. Ouï, Messieurs, cette volonté si changeante, pendant qu'il nous reste un souffle de vie, cette volonté qu'une occasion, une parole, une petite pensée fait passer en un instant

du bien au mal, & du mal au bien , cette volonté ; dis-je , eſt liée par la mort , & comme cloûée à l'objet auquel elle ſe trouve attachée , & dans ſa même diſpoſition où elle eſt à l'égar de cét objet, comme le mal-heureux Siſare fût cloûë par Iaël, au même lieu & en la méme poſture où il s'étoit endormi. De ſorte qu'un Chrêtien mort dans le crime ne pourra jamais le deteſter ; tous les tourmens qu'il ſouffrira durant toute l'éternité, ne pourront lui cauſer un veritable repentir. De plus, la volonté de Dieu , que l'on peut dire en quelque ſens , n'être pas moins changeante que la nôtre, tandis que nous ſommes ſur la terre , puis qu'elle imite tous nos changemens, qu'elle ſe laiſſe fléchir à un ſoupir , à une larme , à un moment de douleur , cette volonté , dis-je , deviendra inexorable & ne pourra être touchée de nul ſentiment de compaſſion. Enfin aprés la mort il n'y aura plus de tems , ou du moins le tems ne ſera plus autre choſe que le dernier moment de la vie rendu fixe & immobile pour jamais, de ſorte qu'éternellement il ſera autant impoſſible de changer la diſpoſition, où l'ame aura été ſurpriſe , de la faire paſſer de la haine de Dieu à l'amour de Dieu , qu'il eſt impoſſible d'être dans deux diſpoſitions contraires d'aimer & de haïr dans le même inſtant.

Et c'eſt-là , Chrêtiens Auditeurs , le ſens de ces paroles de l'Ecriture, l'arbre ſera là , où il ſera tombé , *ubi ceciderit arbor , ibi erit* , mal-heureux arbre ! falloit-il balancer ſi long-tems , pour tomber enfin ſi mal-à-propos. Eſt-il poſſible , Meſſieurs , qu'il n'ait occupé la terre durant tant d'années , qu'il ne ſe ſoit nourri de ſon ſuc & chargé

de tant de branches, que pour fournir au feu un aliment éternel? Hélas il a tenu à si peu de chose, qu'il ne soit tombé d'un autre biais, il y avoit été poussé fortement par le vent du saint Esprit, on l'avoit veû si souvent penché du bon côté, on à crû si long-tems qu'il s'étoit élevé pour celui qui l'avoit planté & arrosé avec tant de soin, faut-il qu'un souffle leger, qu'une parolle, qu'une vaine consideration, une vaine crainte l'ait emporté sur de si puissantes inspirations? Mais c'est en vain, que nous regrettons une cheûte si funeste, toute nôtre compassion ne le rélevera pas, *ubi ceciderit, ibi erit.* C'est un arrêt irrevocable; là où il est tombé, il y sera, il y brûlera & comme il n'y sera jamais consumé, il y brûlera éternellement.

Si toutes ces choses sont veritables, que dirons-nous, Chrêtiens Auditeurs, de ceux qui ne se préparent point à la mort? Que dirons-nous de ceux qui n'y songent non-plus que s'ils étoient asseûrez ou de ne point mourir, ou de bien mourir, ou de mourir plus d'une fois? Que s'ils ne dévoient rien perdre en mourant mal, ou s'ils pouvoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu? Vous me direz peut-être, que peu de gens sont dans une aussi grande insensibilité que celle-la, que la plûpart des Chrêtiens sont persuadez qu'on a besoin de préparation pour bien mourir, que c'est pour cela qu'on craint si fort de mourir subitement, & qu'une pareille mort est comtée parmi les plus-grands maux de la vie. C'est pour cela qu'on est si effraïé, quand on apprend que quelcun a été emporté par un accident impréveû; qu'au recit de ce mal-heur, les compagnies les plus-enjoûées passent en un mo-

ment dans une énorme tristesse, que les plus-grandes fêtes en sont troublées pour quelque tems. Mais enfin que produit cette crainte, & à quelle préparation nous a-t-elle engagez jusqu'à cette heure ? Elle fait, me direz-vous, que du moment qu'on se croit atteint de la derniére maladie, on fait appeller le Confesseur, pour mettre ordre aux affaires de sa consience. Cela est vrai, mais c'est justement ce que j'appelle attendre la mort, pour se préparer à la mort, ce qui, à mon sens, est une imprudence égale à celle de ne s'y point préparer du tout. C'est la seconde partie.

Lors que nous avons conçeû qu'il est important de se préparer à bien mourir, c'est un artifice de démon de nous porter à renvoïer cette préparation aux derniers momens de la vie, mais c'est un artifice si grossier, que c'est merveille que tant d'habilles gens s'y laissent surprendre. Nous voulons attendre le tems de la mort, pour nous disposer à faire une bonne mort ; Mais qui nous a dit qu'alors nous aurons du tems pour cette préparation ? De plus quand nous serions asseûrez de quelques momens, ce peu de tems pourroit-il suffire pour tout ce que nous y renvoïons, & quand nous en aurions assez pour toutes choses, est-ce un tems propre à faire quoi-que ce soit ? Ce tems est incertain, il est court, il est mauvais, est-ce être sage que de le réserver pour nos affaires les plus-importantes ? Je dis en premier lieu, qu'il est incertain si nous aurons du tems à la mort ; que dis-je, Messieurs, nous sommes certains que nous n'en aurons pas, c'est un article de foi. Dieu-même, qui est le maître de la vie & de la mort, qui a

comt é

comté nos jours, qui leur a marqué un terme, que nul homme ne peut passer, qui doit rompre de sa propre main, le fragile nœu qui lie l'ame à cette prison de bouë; Dieu, dis-je, a déclaré nettement, & il l'a repeté cent fois, qu'il nous surprendra, qu'il viendra comme un voleur, dans le tems du sommeil le plus-profond, qu'il nous frapera par derriere, & justement à une heure où nous l'attendrons le moins. C'est-pourquoi il n'a pas dit, lors que vous verrez venir le tems, lors que vous m'appercevrez de loin, quand vous jugerez que l'heure de mon arrivée est proche, alors préparez-vous soigneusement à me reçevoir; mais soïez prests, car je viendrai lors que vous n'y songerez pas : *Estote parati quia quâ horâ non putatis filius hominis veniet.*

Pensez-vous, Messieurs, qu'il n'y ait que ceux qui se noïent, qui sont étouffez par un caterre, qu'un ennemi tuë dans une embuscade, ou qui meurent d'un coup de tonnerre, qu'il n'y ait, dis-je, que ces infortunez qui soïent surpris par la mort? de quelque maniére que la mort puisse venir, fiez-vous en à ma parolle, elle viendra infalliblement en un tems où vous la croirez encore éloignée. C'est une loi aussi générale que la loi qui nous condanne à mourir, les plus gens-de-bien, le serviteur le plus-fidele, celui qui ne s'endort point, entendra frapper à la porte à une heure qu'il n'avoit nullement préveûë, *quâ horâ non putatis filius hominis veniet.*

J'avoûë que la maladie est un avertissement capable de réveiller les plus-assoupis, mais combien de personnes sont emportées avant que la maladie

ait été jugée mortelle ? Combien d'autres par un particulier jugement de Dieu, n'en veulent croire ni leurs amis, ni les medecins, & se sentent, disent-ils, pleins de forces & de santé, quoi-qu'ils aïent déja l'ame sur les levres ? Je vois tous les jours que les personnes mêmes vertueuses, la veille de leur mort font encor des projets pour l'avenir, & renvoient les affaires dont on leur parle au tems qu'ils auront plus de santé. Qui pourroit dire en combien de maniéres il peut arriver, qu'un homme meure dans son lit, & d'une fort longue fievre, & que néanmoins il meure subitement ? Quoi-qu'il en soit, tous nos raisonnemens ne prévaudront pas contre la parole de Dieu ; Il a dit que nous mourrons en un tems que nous ne croirons pas mourir, de sorte que si pour nous préparer nous attendons que ce tems nous semble venu, nous ne nous préparerons jamais.

Cependant, Messieurs, tout le monde comte sur ce dernier tems, si Jesus Christ avoit juré que la mort ne viendra point sans nous avertir, qu'elle nous donnera tout le loisir dont nous aurons besoin, pour mettre ordre à nos affaires, nous ne vivrions pas dans une plus-grande assûrance, cependant il a juré tout le contraire. O mon Dieu ! quel aveuglement ! jusqu'où est-ce que l'amour des biens & des plaisirs d'ici bas est capable de conduire une ame qui s'y attache. Mais quand nonobstant tout cela, je supposerois avec les plus-présomptueux qu'il n'y a point de surprise à craindre, je dis que le tems que vous aurez à la mort, ne suffira pas pour vous y bien préparer. Vous savez assez, Chrêtiens Auditeurs, que ce n'est pas

ordinairement par les premiéres atteintes, que la maladie dont on meurt, se distingue des autres qui arrivent pendant la vie. On est quelques jours qu'on ne craint encore rien, & par consequent on ne pense point à se préparer. Le peril se découvre ensuitte, mais comme il n'est pas d'abor si visible, qu'il reste quelque esperance, on ne songe qu'aux moïens de guerir bien-tôt, c'est le tems des medecins, toute la famille est incessamment occupée au tour du malade, à exécuter leurs ordonnances, jugez si le malade n'a pas lui-même assez à faire, à souffrir l'application & l'operation de tant de remedes ? Enfin toute la medecine s'étant épuisée inutilement, on l'avertit de se disposer à la mort, c'est quelquefois vint-quatre heures de tems avant qu'il expire, & souvent beaucoup moins avant qu'il perde le jugement & l'usage de la parole. Dans ce petit espace de tems, il faut faire un testament, instruire un héritier, donner les ordres pour les obseques, régler toutes les affaires domestiques, de telle sorte que tout le monde puisse être content, qu'on ne laisse point de lieu ni aux procez, ni aux injustices, on y est obligé en consience. Pour faire comme il faut toutes ces choses en pleine santé, on auroit besoin de plusieurs jours, d'un fort grand loisir, comment donc quelques heures suffiront-elles à une personne qui se meurt ? Davantage pour se préparer à mourir, à faire une mort douce & tranquille, il me semble qu'il ne faudroit pas omettre une confession générale. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne parle que pour ceux qui ont attendu jusqu'à ce tems-là, de mettre leur consience dans une parfaitte tranquillité, &

qui n'ont pas fait par avancé tout ce qu'on sera bien aise d'avoir fait,avant d'aller rendre compte à la justice divine. Or pour bien faire cette Confession générale, il faudroit examiner du moins en gros toutes les confessions particulieres, rappeller en son esprit toutes les actions, toutes les omissions de la vie. Il seroit à propos de s'instruire à fond de ses devoirs qu'on a souvent ignorez, d'éclaircir mille doutes qu'on a négligez, de repeter cent choses dont on s'est autrefois accusé, ou sans componction, ou sans desir d'amendement, ou d'une maniére foible & obscure, de sorte que les Confesseurs n'ont pas bien peû les comprendre. Nous voïons que quand une personne vraiment touchée de Dieu, entreprend de calmer son cœur, & de le purger par une semblable confession, elle ne demande pas moins de sept ou huit jours de tems pour s'y disposer, & encore ne sauroit-elle prendre tant de soin qu'elle ne laisse rien à dire, il reste toûjours quelque chose pour une seconde & troisiéme Confession, qu'on ne seroit pas bien aise d'avoir omis, il y a des pechez qui ne reviennent à l'esprit qu'aprés six mois & un an d'une vie penitente & réformée. Que si ensuitte il y a des restitutions de bien, des réparations d'honneur, des reconciliations à faire, des scandales à óter, comment dans l'espace d'une petite journée, pourra-t-on executer tout cela avec la perfection qui seroit à soûaitter en cette rencontre ? Ie ne dis rien du Viatique qu'on reçoit à la hâte & presque sans fruit, aussi bien que l'Extréme Onction ; c'est une chose pitoïable de voir comme on fait ces actions, qu'on ne fait qu'une fois dans la vie, & qui sont

les derniéres de la vie. Ie ne parle pas non plus des vertus de foi, d'esperance, d'amour de Dieu, de contrition, de charité fraternelle, de desir sincere de la perfection Chrétienne, qu'on est obligé de pratiquer sur tout à la mort, & qui demanderoient d'autant plus de tems qu'elles sont extrémement relevées, & qu'il y a des gens qui en ont à peine formé un seul acte en toute leur vie.

Tout cela ne se sauroit bien faire en si peu de tems, mais peut-on ne pas mal faire toutes ces choses en un tems où l'on a si peu de force, si peu de connoissance, si peu de memoire, & où le sentiment des douleurs dont le corps est accablé, attire à soi toute l'application de l'ame, selon ce mot de Saint Augustin, *illuc rapitur intentio mentis, ubi est vis doloris?* L'homme est alors au même état où se trouve une Ville étroittement assiégée, & rudement battuë par les ennemis, toutes les fonctions civiles y sont suspenduës, les cours de justice, les accademies de lettres, le commerce, les arts, tout cesse durant cette calamité, on est assez occupé à se défendre des assauts & de l'artillerie des assiégeans, tout le monde court aux bréches, & sur les remparts où le peril commun les appelle. Ainsi une personne assiégée des douleurs de la mort, pour me servir de l'expression de David, cette personne, dis-je, ne songe qu'à ses douleurs, son ame est toute entiére aux parties qui souffrent le plus, c'est-là qu'elle fait tous ses efforts pour repousser l'ennemi qui est sur le point de se rendre maître de la place, & de la ravager entierement; en ce tems-là elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle ne sent plus que son mal; en ce tems-là on n'ose plus l'entretenir de

nulle affaire importante, & cependant c'eſt le tems reſervé pour la grande, pour l'unique affaire, pour l'affaire où il s'agit du corps & de l'ame, où il s'agit de tout pour toute l'éternité. Mal-heur à moi, oüi mal-heur & double mal-heur, ſi je ſuis ſi mal-aviſé que d'en uſer de la ſorte. Mal-heur à moi, dis-je, ſi je differe ainſi juſqu'à l'extrémité de la vie, ce qui doit être l'occupation de toute la vie, ſi au lieu de donner tout mon tems à mon ſalut, j'y deſtine ſi peu de tems & un tems ſi peu propre pour y travailler.

Croïez-moi donc, Chrêtiens Auditeurs, faites au plûtôt ce que Dieu laiſſe encore en vôtre diſpoſition, ce que vous ſoûaitteriez avoir fait, ce que vous ne pourrez pas faire à la mort, ce que du moins vous n'y pourrez pas bien faire : *Quodcumque poteſt facere manus tua, inſtanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec ſcientia erunt apud inferos, quo tu properas* : Faites au plûtôt tout le bien que vous pouvez faire,parce que dans le tombeau il ne reſte plus ni force, ni jugement, ni ſageſſe, ni lumiére pour travailler au ſalut, j'ajoûte qu'il n'en reſte pas même au lit de la mort, non certainement on ne ſait ce qu'on y fait, on n'eſt capable de rien, & juſqu'ici je n'ai veû aucun exemple qui m'ait peû donner d'autres penſées ; au contraire à la réſerve de ceux qui ont paſſé leur vie dans les exercices de la pieté, ou qui avoient heureuſement commencé à vivre Chrêtiennement, un an ou ſix mois avant leur derniére maladie ; comme j'en ai connû quelques-uns, je ſuis obligé d'avoûër que j'ai trouvé peu de perſonnes qui aïent eû à la mort autant de bon ſens & de préſence d'eſprit, que je

croïois qu'il en falloit pour se confesser comme il faut, pour concevoir un veritable regret de leurs fautes, peu, trés-peu, & peut-être point du tout, qui aient fait une mort dont j'ai eû lieu d'être tout-à-fait content.

Leur raison est pour l'ordinaire si foible & si obscurcie, que je ne sens pas qu'ils puissent rien faire de bien raisonnable, l'esprit n'agit plus que par habitude, on s'accuse non pas des pechez qu'on a commis, mais de ceux qu'on a coûtume de commettre, on exprime en parlant, non pas ce qu'on sent, ou ce qu'on pense, mais ce qu'on entend dire au Confésseur, encore sont ce des équivoques, des méprises continuelles, dans le tems que vous croïez qu'ils doivent être le plus-touchez, ils s'endorment, ils vous interrompent pour vous parler de leur mal ou de leurs affaires, ils vous conjurent de les laisser en repos, tantôt ils ne savent ce qu'ils doivent vous répondre, tantôt ils vous répondent sans savoir ce qu'ils disent, il faut pourtant donner l'absolution à tout hazard, car il n'y a pas d'esperance qu'on revienne à un état plus raisonnable. Voila comment meurent non-seulement les grands pecheurs, mais même presque tous ceux qui ont mené une vie lâche & mondaine, sans trop songer ni à bien vivre ni à bien mourir.

L'unique tems qui est propre pour se préparer à la mort, c'est le tems présent, c'est le seul tems qui est à nous, & dont nous pouvons disposer à notre gré; dés le premier discours, je vous dirai mes pensées sur la maniére dont il se faut prendre à cette préparation, pourveû toutefois que ce ne soit pas encore trop tard pour quelcun de nous. Cependant

ne perdons pas des momens ſi précieux. Helas nous en avons déja tant perdu , dont nous pouvions faire un ſi ſaint uſage ! Hâtons-nous de profiter de ce qui nous reſte , peut être n'avons-nous que quelques jours , que quelques heures de vie. Imitons la ſage prévoïance des Iuifs , leſquels ſe voïant à la veille de leurs fètes ſolemnelles , marchoient jour & nuit, travailloient avec une ardeur & un empreſſement incroïable , parce que dés que la fête avoit commencé, il ne leur étoit pas même permis de préparer les choſes néceſſaires à la vie, ni de continuër leur voïage s'ils étoient ſurpris en chemin.

Chrétiens le tems de nôtre repos s'approche, nous ſommes à la veille non d'une fête de quelques jours, aprés quoi l'on puiſſe retourner à l'œuvre, & ſe mettre en voïe pour ſe rendre à ſa patrie, mais d'un ſabat éternel , comme l'appelle Iſaïe , d'une fête qui n'aura jamais de fin, *& erunt perpetuæ neomeniæ & perpetua ſabbata :* Vraiment c'eſt biens le tems de ſe divertir ou de demeurer dans l'oiſiveté. Allons , Chrêtiens Auditeurs, allons de ce moment faire proviſion de bonnes œuvres, faiſons au plûtôt tout le bien que nous pourrons ; c'eſt pour une éternité toute entiére que nous avons à travailler , dés que la mort ſera venuë , nous ne pourrons plus rien pour nôtre propre bon-heur. Que le Soleil nous trouve donc en priére lors qu'il ſe couche , qu'il nous y retrouve encore à ſon lever ; n'attendons pas les jeûnes de l'Egliſe pour faire pénitence , & que nôtre ferveur nous porte bien-loin au de-là de ſes préceptes ; hâtons-nous de diſtribuër nos biens aux pauvres , que chaque

heure du jour ſoit marquée par quelqu'une de nos charitez, & chaque moment, s'il eſt poſſible, par l'exercice de quelque vertu. *Tempus breve eſt*, nous crie Saint Paul, *Tempus breve eſt*, le tems eſt court; c'eſt pourquoi, dit ce grand Apôtre, tenez-vous déja pour morts au monde, & n'uſez de la vie qu'autant qu'elle peut vous être utile pour vous préparer à bien mourir. Ne conſiderez point ſi elle ſe paſſe dans le deüil ou dans la joïe, dans la pauvreté ou dans l'abondance, conſiderez ſeulement qu'elle paſſe, & ſervez vous des biens & des maux, des proſperitez & des mal-heurs, pour mériter celle qui ne paſſera jamais, & qui ſe paſſera toute dans la poſſeſſion du ſouverain bien, & dans une joïe ineffable, que je vous ſoûaitte, Au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LI.

DE LA MANIERE DE ſe préparer à bien mourir.

Venit nox quando nemo poteſt operari.

Il vient une nuit dans laquelle perſonne ne peut agir. S. Jean, c. 9.

Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort; il faut faire ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort; il faut faire préſentement ce qu'infalliblement on voudra avoir fait à la mort.

JE ne crois pas que je m'éloigne du ſens de JESUS-CHRIST, ni de l'explication des Saints Péres, ſi je dis que cette nuit, dont il eſt parlé dans nôtre Evangile, en laquelle on ne pourra plus rien faire pour l'éternité : Que cette nuit, dis-je, n'eſt autre choſe que la mort & les derniers momens qui la précedent. Il y a quelques jours que je fis voir

aux pecheurs impenitens, qu'ils se devoient attendre à finir leur vie d'une maniére funeste, j'ai dessein d'apprendre aujourd'hui à tout le monde, comment c'est que l'on peut se procurer une bonne mort, & ce qu'il faut faire pour s'y préparer.

Cette préparation, Chrétiens Auditeurs, est d'une plus-grande nécessité, que je ne saurois vous le dire, car enfin rien ne nous est d'une plus-grande consequence que la mort, rien n'est si difficile que la bonne mort, rien n'est plus-irreparable qu'une mort qui a été mal-heureuse. D'ailleurs renvoïer ce soin à la derniere maladie, c'est attendre un tems trop incertain pour une affaire de cette importance, un tems trop court pour une affaire de si longue discussion, un tems trop mauvais pour une affaire si épineuse & si délicate : il faut donc nous y prendre de meilleure heure, il faut commencer dés cette heure à nous disposer, de-peur si nous differons davantage, ou que nous n'y soions pas à tems, ou que nous n'aïons pas assez de tems, ou que le tems que nous aurons ne soit pas propre pour nous procurer une bonne mort.

Au reste, Messieurs, vous ne devez pas craindre que le soin de vous préparer à la mort rende vôtre vie triste & moins agréable, au contraire en vous apprenant l'art de bien mourir, je prétens vous enseigner l'art de vivre heureusement, & je défie tous les hommes du monde de pouvoir jamais ici bas parvenir à une felicité solide, que par les mémes voïes qui conduisent à l'heureuse mort. Divin Esprit, nous ne pouvons pas entrer dans ces voïes sans vôtre secours, nous ne pouvons pas méme les découvrir, si ce n'est à la faveur de vos celestes lu-

miéres, nous vous les demandons par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Ie ſuppoſe que nous ſommes tous bien perſuadez qu'il nous faut mourir un jour, que ce jour s'approche à chaque moment, & qu'il n'eſt peut-être plus-éloigné que de peu de jours. Je ſuppoſe que par la miſericorde de Dieu vous étes penetrez de ces grandes veritez, je mourrai une fois, je ne mourrai qu'une fois, je ſuis aſſeûré de mourir, je ne ſuis pas aſſeûré de bien mourir, il eſt extrémement important de faire une bonne mort, mais il eſt extrémement difficile. Enfin tout eſt perdu, ſi je ne meurs bien, & tout eſt perdu ſans reſſource. Je ſuppoſe que vous avez bien conceû l'imprudence de ceux qui pour ſe préparer à la mort, attendent le dernier tems de la vie, c'eſt-à-dire, un tems où ils n'auront peut-être point de tems, un tems qui ne ſuffira pas pour ce qu'ils auront à faire, un tems qui n'eſt bon à rien, qui eſt le tems de la colere de Dieu, un tems en un mot, qui ne ſera plus un tems pour eux. Leur aveuglement vous fait pitié, vous étes effraïez à la veûë du peril où ils s'expoſent, vous le voulez éviter à quelque prix que ce ſoit; vous ſoûaittez de vous diſpoſer au plûtôt à un paſſage ſi important; vous n'attendez plus que de ſavoir ce qu'il faut faire pour cela. Meſſieurs, je m'en vais vous le dire, il n'y a que trois mots, que j'expliquerai briévement dans les trois poincts de ce diſcours.

Division Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, il faut faire préſentement ce qu'il faudra faire neceſſairement à la mort, il faut faire pré-

sentement, ce qu'infalliblement on voudra avoir fait à la mort : Le premier de ces soins rendra nôtre mort tranquille : Le second, la rendra aisée ; & le troisiéme la rendra même agréable. Voila tout nôtre entretien.

Lors qu'on nous apportera la nouvelle de nôtre mort, il est certain que la premiére chose qui se présentera à nôtre esprit, ce sera l'image de nôtre vie, nous en verrons d'une seule veüë toutes les parties, nous en verrons tous les desordres, mais nous verrons chaque chose dans un jour bien different de celui où nous les voïons aujoud'hui. Un peché qui n'étoit rien quand on le commit, paroîtra énorme à la faveur de ce jour, un devoir qu'on avoit négligé comme de peu d'importance, sera jugé pour lors un devoir essentiel & indispensable. Mille doutes sur quoi on n'avoit pas daigné demander éclaircissement, s'éclairciront d'eux mêmes, de telle sorte qu'on verra qu'il n'y avoit pas même sujet de douter, au contraire on commencera à se défier de cent choses qui n'avoient fait nulle peine jusqu'alors, comme des premiéres Confessions qu'on a faites au sortir de l'enfance, de celles qu'on fit depuis dans la jeunesse, lors que les passions étoient maîtresses du cœur, & où il n'est que trop probable qu'on avoit rarement un desir bien sincere de s'amander, enfin de toutes les confessions qui auront été faites en certains tems de tiédeur, où l'on ne fait gueres d'état des choses qui regardent le salut, & où l'on apporte beaucoup de négligence à l'usage des Sacremens, aussi-bien qu'à tous les autres exercices de pieté, où l'on ne se confesse que parce que c'est la coûtume, qu'il y

a quelque bien-ſeance à le faire, & que les autres le font. On commencera à découvrir des vengeances qu'on s'eſt pardonnées, des ſcandales à quoi on n'a pas fait réflexion, des libertez de voir & de penſer ou plus-criminelles, ou plus-perilleuſes qu'on ne croïoit pas, ou qu'on ne vouloit pas croire, des plaiſirs défendus qu'on s'eſt fait paſſer pour innocens, des défauts de conſequence dans le commerce, dans les ſocietez, dans les aquiſitions, dans les païemens, en toutes ſortes de contrats, dans le maniment du bien d'autrui, dans l'uſage de ſes propres biens, ſur tout s'il y a eû du ſuperflu; en un mot preſque dans toutes les fonctions de la vie, & dans toutes les actions.

Cette veûë, Chrêtiens Auditeurs, jette dans le deſeſpoir la plûpart de ceux qui meurent ſubitement, elle cauſe un grand trouble à ceux qui n'ont que peu d'heures pour ſe préparer à mourir. On voit la néceſſité de faire une Confeſſion générale, & on en voit en même-tems la difficulté, ou pour mieux dire l'impoſſibilité abſoluë. Pour réparer tant de ruines, pour réformer tant d'irregularitez, pour fermer tant de plaïes, on auroit beſoin de plus de loiſir, de plus de vigueur, de plus de tranquillité d'eſprit, il faudroit examiner, conſulter, deliberer ſur divers points, exécuter cent choſes, pour leſquelles on n'a plus ni aſſez de ſens froid, ni aſſez de connoiſſance, ni aſſez de vie.

C'eſt pourquoi, pour ne ſe trouver pas alors dans cette cruelle peine, le premier pas que doit faire un ſage Chrêtien, c'eſt de mettre au plûtôt ſa conſience en un état qu'elle n'ait rien à lui reprocher, & qu'il ne lui reſte nul ſcrupule ſur toute ſa

vie passée. Pour cela il faut prendre sept, ou huit jours, durant lesquels on tâche de faire tout ce qu'on feroit infalliblement si un Ange étoit venu de la part de Dieu nous dire que nous n'avons plus que ces huit jours de tems à vivre, & que ce terme expiré nous serons contrains de rendre compte.

Aprés vous être donc prosterné devant vôtre Crucifix, aprés l'avoir remercié tendrement de ce qu'il vous donne encore & le tems & la pensée de vous preparer à la mort, aprés lui avoir demandé la grace de bien profiter d'une faveur si signalée; vous commencerez une reveüe exacte de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions, & sur tout de toutes les omissions de vôtre vie, vous tâcherez de rappeller en vôtre memoire tous les pechez, que vous avez commis en châque âge, & sur tout en la jeunesse, en chaque état où vous avez vécu, en chaque emploi que vous avez exercé, en chaque lieu où vous avez habité : vous considererez, attentivement quel étoit le devoir d'un veritable Chrêtien en ces differentes circonstances, à quoi vous obligeoit la qualité d'enfant envers vos peres & vos meres; celle de pere & de mere envers vos enfans, de maître envers vos domestiques, de serviteur envers vos maîtres, de frere à l'égar de tous les enfans de Dieu, & sur tout de vos ennemis, de vos voisins, des pauvres, de ceux qui sont encore vos freres selon la chair, & vous remarquerez toutes les fautes que vous avez faites contre ces devoirs importans. Vous pouvez ensuite parcourir les sept pechez mortels, les Commandemens de Dieu, & de l'Eglise, toutes les

actions dont la journée eſt ordinairement compoſée, & qui reviennent quaſi tous les jours, comme les priéres, le travail, les converſations, les repas, les divertiſſemens, les lectures des bons livres, & ſi vous ſavez écrire, il ſera bon de marquer en peu de mots en quoi vous aurez manqué. Mais pour le faire d'une maniére capable de mettre vôtre ame en une parfaite tranquillité, c'eſt que dans tous les doutes, qui ſurviendront, ou ſur les choſes dont vous devez vous accuſer, ou ſur l'expreſſion dont vous devez vous ſervir, pour faire entendre chaque choſe. Il faut vous dire à vous-méme, ce n'eſt pas pour huit jours, ni pour une année, c'eſt pour une éternité, que je travaille. Il s'agit d'abolir tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à cette heure, il s'agit de faire les choſes de telle ſorte, qu'il ne ſoit plus beſoin d'y revenir: s'il falloit mourir, dirois-je cette circonſtance, & comment eſt-ce que je voudrois l'expliquer? De quels termes le demon ſe ſervira-t'il au jugement, pour m'en accuſer, il faut s'il eſt poſſible, que je me ſerve aujourd'hui de ces mémes termes, il faut que mon Confeſſeur voïe dans mon ame, tout ce que j'y vois, tout ce que Dieu y voit, tout ce qu'il y fera voir quelque jour à toute la terre, ſi je ne préviens cette terrible manifeſtation par une Confeſſion claire & entiere.

Vos pechez étant ainſi écrits avec tout le ſoin, & toute la ſincerité poſſible, il y a trois ou quatre articles, ſur quoi il eſt néceſſaire de repaſſer, pour voir s'ils ne demandent point quelque choſe de plus qu'une ſimple declaration. Ces articles ſont le bien d'autrui, l'honneur d'autrui, le ſalut d'autrui,

&

& vôtre propre salut. Il faut rendre le bien d'autrui usurpé par les larcins, par les injustices ; il faut reparer l'honneur d'autrui blessé par les médisances ; il faut rétablir le salut d'autrui interessé par les scandales ; tirer vôtre propre salut des perils, où il est exposé, en vous retirant vous-méme des occasions d'offencer Dieu. De plus il faut vous reconcilier avec vos ennemis, & le faire en la maniére que vous soûaittez que JESUS-CHRIST se reconcilie avec vous. Ce sont toutes obligations indispensables que celles-là : Vous avez beau faire, on n'entre point dans le ciel, qu'on ne s'en soit aquitté, il faut une fois pour tout vous mettre en repos sur tout cela. C'est pour l'ordinaire ce qui nous inquiete le plus à la mort, ce qui nous rend le salut plus incertain ; & s'il est difficile de le faire à cette heure, il sera pour lors moralement, & peut-étre méme absolument impossible. Néanmoins avant que de rien exécuter, il est à propos que vous consultiez un homme sage & savant, pour savoir précisement à quoi vous oblige la Loi de Dieu : Je dis un homme sage & savant, car un Confesseur indiscret, ou mediocrement docte, seroit pour vous jetter dans des étranges embarras, & pour vous faire perdre tout le fruit de cette sainte action.

Toutes ces choses étant fidelement & généreusement accomplies, vous commencerez à goûter les premiers fruits de la paix interieure, & à sentir les mêmes mouvemens de joïe, que ressent toute la nature, lors que l'aurore a dissipé les plus-grossiéres ténebres de la nuit, & que le Soleil est sur le point de paroître. Il n'est pourtant pas encore tems

d'aller au tribunal de la Penitence, avant que de vous y présenter, il faut que durant deux ou trois jours, vous fassiez tous vos efforts pour exciter en vôtre ame une douleur sincere, un veritable repentir d'avoir offencé vôtre Dieu. Vous savez combien il est important de s'approcher du Prêtre avec ces sentimens dans le cœur; d'ailleurs il est aisé, ce me semble, en voiant tant d'infidelitez, tant de crimes rassemblez d'une part, & de l'autre la patience infinie de Dieu, lequel n'en a pas été rebutté, qui vous rappelle encore aprés tant de perfidies, qui ne laisse pas de vous traitter en Prédestiné & en favori, qui veut vous sauver à toute force, qui en cela même que vous vous préparez si soigneusement à mourir, vous fait une grace qu'il n'a jamais accordée qu'aux plus grands Saints: Il est aisé, dis-je, par toutes ces considerations de concevoir un regret amer de ses fautes. De plus, la veûë de nôtre derniere fin, dont on s'apperçoit qu'on s'est si horriblement écarté, le souvenir des bienfaits du Créateur desquels on s'est servi pour lui déplaire, le souvenir des souffrances & de la mort du Fils de Dieu, dont nos pechez ont été la cause, la veûë de l'Enfer qu'on a mérité, celle du Paradis, qu'on a été sur le point de perdre; toutes ces pensées sont encore propres pour inspirer une trés-grande componction. Mais il faut sur toutes choses demander cette componction par des ferventes priéres, faire dire, ou entendre des Messes à cette intention, jeûner, donner des aumônes, pour engager Dieu à vous faire cette insigne misericorde. Enfin aprés vous être cent fois prosterné en présence de vôtre souverain Juge, aprés lui

avoir repeté mille fois avec beaucoup d'humilité & de confiance ces paroles du Publicain : *Domine propitius esto mihi peccatori :* Mon Dieu aïez pitié de ce pecheur, qui n'a point de plus-grand regret en la vie, que de vous avoir offencé, ni de desir plus-ardent que de vivre éternellement en vôtre grace. Allez, allez-vous plonger dans le sang de JESUS-CHRIST, allez remettre vôtre ame en ce bien-heureux état où elle avoit été mise par le Baptéme, au méme état où il faut qu'elle soit, pour entrer dans le Paradis.

Il n'est point d'expression, qui puisse faire comprendre le plaisir, que vous goûterez lorsque vous vous serez ainsi purgé de toutes vos fautes, & que vous ne pourrez plus douter que vous ne soïez ami de Dieu. Je dis que vous n'en pourrez plus douter, parce que c'est un article de Foi que Dieu ne refuse point la grace, ni son amitié à qui fait ce qu'il peut, pour s'en rendre digne. *Nunc verè scio*, direz-vous alors avec saint Pierre, *quia misit Dominus angelum suum, & eripuit me de manu Herodis, & de omni expectatione plebis Judaeorum.* C'est à cette heure que je reconnois veritablement que le Seigneur a envoïé son Ange, qu'il a brisé toutes mes chaînes, qu'il m'a affranchit de la tirannie du Demon. Non ce n'est plus une illusion, c'est une verité que je sens, & dont il me semble que Dieu-même me rend témoignage au fond de mon cœur. *Nunc verè scio, quia eripuit me de manu Herodis.* Quelle douceur de pouvoir desormais marcher sans crainte au milieu des perils, dont la vie est assiégée, de pouvoir dire, quand on se couche, je puis mourir cette nuit, il est vrai, si Dieu

le veut à la bonne heure que ſa volonté ſoit faite, ce danger ne m'empéchera pas de m'endormir entre les bras de ſon aimable Providence ? Quelle douceur d'entendre gronder le tonnerre, ſans en être émeû, dans l'aſſeurance que ce n'eſt plus la colere de Dieu, qui s'exprime par ce bruit terrible, ou du moins que ce n'eſt plus à nous qu'elle en veut !

Vous me direz, peut-être, qu'il eſt difficile, veû nôtre fragilité d'être long-tems en ce bien-heureux état ; & que ſi l'on vient à retomber, voila bien des ſoins rendus inutiles, bien de la peine perdue. Je répons à cela que quand on ſeroit aſſez mal-heureux pour retomber, ce peché ne feroit pas revivre les précedens. C'eſt toûjours vint, trente, quarante, ou cinquante années, ſur quoi on ne pourra plus vous rechercher ; comtez-vous pour rien de n'avoir rien à craindre pour tout le tems, qui eſt paſſé ? Pour le tems le plus obſcur, le plus-embroüillé, le plus-ſuſpect, & peut-être le plus-long de vôtre vie? Quant à cette nouvelle cheûte, il ſeroit aiſé de ſe relever, & de rentrer promptement dans l'état, où l'on s'étoit mis par la Confeſſion générale. Aprés tout ce ne ſeroit qu'un peché, il faudroit ſeulement prēdre garde de ne s'y endormir pas, de-peur d'y être ſurpris. Mais non: quād une fois on s'eſt confeſſé en la maniere que j'ay ditte, on ſe défend du peché mortel plus-aiſément, qu'on ne ſauroit croire. On voit par expérience que cette action attire à l'ame des graces ſi fortes, qu'elle devient comme invincible. Au reſte il eſt bon de vous avertir en paſſant que tout ce que je viens de dire ne ſeroit pas néceſſaire ; pour ceux

qui se seroient déja mis quelque autrefois en l'état que j'ay expliqué ; sur tout si cette préparation avoit été suivie d'un amandement considerable: en tout cas le conseil du Directeur doit être suivi sur toutes choses, parce qu'il a sur ce point des lumieres, que nul autre ne peut avoir.

Les affaires de la conscience terminées, il faut songer aux temporelles, & disposer de tous les biés, que vous avez receûs de Dieu. Ce cõseil, Messieurs, est du grand saint Augustin dans un traitté qu'il a fait du soin, que nous devons avoir de nôtre ame. *Fac Testamentum tuum, dum sanus es, dum sapiens es, dum tuus es* ; Faites vôtre testament tandis que vous étes en santé, tandis que vous étes en vôtre bon sens, tandis que vous étes le maître & du tems, & de vous-mémes ; plusieurs raisons vous doivent porter à suivre l'avis de ce Pere. Si vous veniez à mourir d'une mort subite, il est certain que vous seriez responsable de tous les procez, de toutes les querelles qui se feroïent au sujet de vôtre succession. Davantage quand on differe à la mort, on ne sait bien souvent ce que l'on fait, on est exposé aux flatteries, aux importunitez, aux surprises de mille sortes de gens, qui assiégent un pauvre malade, les uns pour l'empécher de déclarer ses derniéres volontez, les autres pour l'obliger de le faire à leur fantaisie : *In Infirmitate*, dit le même Pere, *blanditiis & minis duceris, quo tu non vis*. Il s'est trouvé des enfans assez brutaux pour fermer la porte de la chambre au Confesseur, de-peur qu'on ne fist ressouvenir leur Pere, ou leur Mere de faire leur testament, aimant-mieux les voir mourir sans Confession, que de se mettre en

danger de perdre quelque petite partie de l'hérita-ge, laquelle auroit été distribuée peut-être en legs pieux. En troisiéme lieu, lorsque les Medecins vous auront abandonné, qu'enfin on vous aura dit qu'il faut mourir, ce sera une chose tres-édifiante, d'une grande consolation pour vôtre famille de vous entendre dire que vous avez mis ordre à tout, qu'on ne vous parle plus de nulle affaire d'ici-bas, qu'on trouvera toutes vos intentions, tous les memoires, tous les éclaircissemens, qu'on peut soûaitter, qu'on les trouvera, dis-je, dans vôtre cassette, que vous n'avez plus que faire ni de Notaire, ni de témoins, que vous ne voulez plus penser qu'à Dieu, ni voir autour de vôtre lit aucun homme, qui vous fasse ressouvenir de la terre.

En effet Messieurs, le peu de tems, qui vous restera pour lors à vivre; ce tems, dis-je, est trop précieux pour en consumer une partie a ces bagatelles, lorsque durant ces derniéres heures un Chrêtien se trouve sans affaires, soit de consience, soit temporelles; on ne peut dire de combien il peut aisément abbreger son Purgatoire, & aûmenter sa récompense, j'ose dire que c'est pour lui le tems de la plus-grande moisson: C'est pour-quoi il doit avoir si bien pris toutes ses mesures, qu'il puisse mettre tout le reste de tems à profit. Il faut que du moment qu'on lui a donné la nouvelle de la mort, il puisse dire à Dieu avec une tranquillité parfaite: Hh-bien, mon Dieu, il ne me reste plus que quelques heures à vivre; il ne me reste plus que quelques heures à croire en vous, à esperer en vous, à souffrir pour vous: La mort va m'ôter tous les moyens de vous honorer, de vous

glorifier, de vous aimer librement & avec mérite: Il faut du moins que juſqu'à la mort, je ne m'applique qu'à vous honorer, & à vous aimer de toutes mes forces.

Ca mon ame, profitons bien du tems qui nous reſte, aimons s'il eſt poſſible, à chaque moment, autant que tous les ſaints ont aimé en tout le cours de leur vie, que l'ardeur de nos ſoûpirs ſupplée à la bréveté du terme, faiſons en vint quatre heures plus que nous n'avons fait en ſoixante années, ſervons Dieu comme il mérite d'être ſervi du moins en ce dernier jour. Mourons en Saint, ſi nous avons vécu en pecheur; ſouffrons ces derniéres atteintes de la maladie avec la ſoûmiſſion, avec la conſtance des Martirs. Reçevons la mort de la main de nôtre Créateur avec la même joïe, que nous avons reçeû les plus-grands biens de la vie: Mon Dieu! Je voudrois avoir mille vies à vous offrir, je vous les ſacrifierois toutes! Vous me redemandez celle que vous m'avez donnée; je ſoûaiterois bien qu'elle fuſt plus-pure, plus-digne de vous être préſentée, mais telle qu'elle eſt, je vous l'abandonnerois, quand il ſeroit à mon pouvoir de la retenir. Oüi mon Dieu, j'accepte de tout mon cœur d'être dépoüillé de tout ce que j'aimois ſur la terre, & même de ce corps, que je n'ai que trop cheri. J'accepte l'état hideux, oû bien-tôt il ſera reduit, je conſens qu'il tombe en pourriture, & qu'il ſoit mangé des vers. Pour ces douleurs, que je ſens: Helas! elles ne ſont que trop légeres, elles ne ſeront que trop courtes, puiſque c'eſt la derniére preuve que je vous donnérai de mon amour, & du deſir que j'ai de vous plaire. Je me

soûmes volontiers à toutes celles de l'autre vie, quelques rigoureuses qu'elles puissent être, & quand elles devroient durer jusqu'à la fin des siécles. Glorifiez-vous, Seigneur, en me punissant, il est juste, puisque je n'ai pas voulu vous honorer en exécutant vos volontez. Au reste, je crois aveuglément tout ce que vous revelez ici-bas à vôtre Eglise, j'éspere fermement tout ce que vous découvrez à vos éleûs dans le Ciel. Je connois l'enormité de mes crimes, & je suis inconsolable d'avoir si mal servi un si bon Maître, mais toutes mes infidelitez ne sauroient affoiblir la confiance que j'ai en vôtre Misericorde. Quelque criminel que je sois, je ne serai point éternellement malheureux, parce que vous êtes infiniment bon. Non; Il n'y aura point d'Enfer pour moi, quoi-que je l'aïe bien merité, parce que mon Sauveur m'a mérité le Paradis; tous les Demons ne me sauroient arracher cette esperance, ils ont beau faire, je chanterai éternellement vos Misericordes. Je vous verrai, je vous posséderai, je vous aimerai éternellement.

Voila Chrêtiens Auditeurs, en quels exercices il faudra passer vos derniéres heures, & non pas à entretenir un héritier, ou un Notaire de vos revenus, & de vos papiers; de ce que vous devez, & de ce qui vous est deû. Mais je ne dois pas omettre que pour avoir ces sentimens si utiles si dignes d'un Chrêtien mourant, outre qu'il faut avoir l'esprit libre de tout souci, il faut encore s'y être exercé souvent durant la vie: autremét on s'en trouve incapable en ce tems de langueur & de foiblesse. C'est pourquoy je ne saurois assez loüer la

sainte coûtume de quelques personnes, qui au commencement ou à la fin de chaque mois, aprés s'être Confessez & avoir Communié comme pour mourir, tâchent de renouveller tous les actes que j'ai marquez, avec la même ferveur que si elles devoient expirer un moment aprés : Voila le premier pas d'une sainte préparation à la mort. Il faut faire présentement ce qu'alors vous ne pourrez peut-être pas faire ; une personne qui aura exécuté toutes ces choses, mourra sans inquiétude ; mais ce n'est pas encore assez, il faut tâcher de mourir sans peine & sans douleur, & pour cela à cette premiére préparation dont nous venons de parler, il en faut ajoûter une seconde, qui est de faire aujourd'hui ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort.

Saint Ambroise expliquant ces paroles de l'Apocalipse : *Beati mortui qui in Domino moriuntur :* Heureux sont les morts qui meurent en Dieu ; demande si les morts peuvent mourir, comme il semble que Saint Iean l'a supposé dans ce texte, & il répond qu'ils le peuvent en effet, & qu'il n'y a qu'eux qui puissent esperer une mort heureuse ; l'Enigme n'est pas fort difficile à expliquer. Il appelle morts ceux dont le cœur est détâché de toutes les choses dont la mort nous doit separer effectivement ; de sorte que tout ce qu'il y a dans la vie & la vie même, n'ait plus rien qui les touche, ou qui les arrête.

Oüi, Messieurs, pour mourir sans peine & sans regret, aprés vous être mis en état de mourir à toutes les heures, il faut vous occuper à vous détâcher peu-à-peu de ce que vous aimez le plus en

la vie , il faut prévenir en cela la mort , & imiter ceux qui se font mourir eux-mêmes le plus-doucement qu'ils peuvent , de-peur d'éprouver la cruauté de leurs ennemis , s'ils tomboient vifs entre leurs mains : Je veux dire qu'il faut s'exercer à donner à Dieu de plein gré , ce que la mort nous arracheroit de force , qu'il faut délier doucement les nœus par lesquels nous tenons aux créatures, pour éviter l'extréme douleur que nous ressentirions en mourant , lors que Dieu romproit ces nœus tout-d'un-coup , & sans ménager nôtre foiblesse.

Mais vous me demanderez comment c'est qu'on peut aquerir ce détâchement , qu'on peut ainsi mourir à toutes les choses de la vie , je réponds avec le grand Saint Grégoire, que quiconque pense souvent qu'il doit mourir , n'a pas beaucoup de peine à mépriser toutes choses : *Facile contemnit omnia, qui semper se cogitat moriturum.* La pensée de la mort , Chrêtiens Auditeurs , vous aura bientôt détâché de tout ce dont la mort même vous doit dépoüiller un jour. Voïez un peu par quoi c'est que le monde vous tient encore enchaîné , il n'est pas mal-aisé de le découvrir , si vous consultez vôtre cœur , il vous dira incontinent , que ce qui vous fait aimer la vie , c'est cette femme , ce mari , cét enfant , cette maison, cette charge, cette compagnie , ces plaisirs , cette beauté dont vous vous piquez , ces grandes richesses dont Dieu vous a donné la joüissance. Eh bien pour combien de tems pensez vous que ces choses vous aïent été accordées ? Faittes vous tous les jours cette question à vous même : Helas ! peut être que le terme

s'en va expirer, & que vous avez déja dans les entrailles l'humeur maligne, qu'il vous doit mettre au tombeau. Quand vous seriez asseûrez de quelques années, elles passeront comme on fait les précedentes, & vous vous trouverez au lit de la mort, qu'il vous semblera que vous ne ferez que de commencer à vivre. Ce sera pour lors qu'il faudra nécessairement abandonner ces enfans à la Providence, cette femme peut-être à un second mari, ces biens à des héritiers ingrats & prodigues, ce corps à la terre & à une horrible corruption. Pourquoi vous attacher si fort à des choses si fragiles? Pourquoi aimer avec tant d'ardeur ce que vous posséderez si peu de tems? Que ne détâchez-vous vôtre cœur dés cette heure, de ce qu'on vous arrachera peut-être dans quelques heures? Quel regret n'aurez-vous pas pour lors de vous voir contraints de faire sans mérite ce que vous pouvez faire aujourd'hui avec tant d'avantage pour vôtre ame? Quelle honte d'avoir reduit vôtre Dieu à vous ôter de force ce qu'il vous avoit demandé avec tant d'instance & de bonté.

Ces motifs, Chrêtiens Auditeurs, seroient bien capables, si je ne me trompe, d'inspirer à une personne qui les repasseroit dans son esprit une fois le jour, ce détâchement que je dis être une disposition si excellente pour mourir sans peine; si vous voulez encore savoir la pratique de ce même détâchement, elle consiste à nourrir le corps avec moins de délicatesse, à l'habiller non-seulement moins superbement, mais encore moins mollement, à le traitter à peu-prés comme on le traittera aprés vôtre mort. Elle consiste à aimer la retraite, à souf-

frir avec moins d'inquiétude l'abſence des perſonnes qui vous ſont cheres, à attendre avec reſignation le ſuccés de vos affaires temporelles, à reprimer les deſirs de grandeur & de réputation qui s'élévent en vôtre ame, à vous retrancher quelquefois l'uſage des délices & des plaiſirs mêmes permis, à faire de grandes aumônes à proportion de vos biens; enfin à offrir ſouvent à Dieu tout ce que vous aimez davantage, à le prier d'en diſpoſer ſelon ſa ſainte volonté, à lui proteſter que vous étes prêt de vous en paſſer entierement & pour toûjours, s'il le veut ainſi, & dans les rencontres, où il permettra des pertes, des maladies, des morts, des confuſions effectives, à vous ſoûmettre ſans murmure aux ordres de ſa Providence. De ſorte que vous puiſſiez dire avec l'Apôtre: *Quotidie morior*, je meurs tous les jours, non-ſeulement, parce que le tems de ma mort s'approche à chaque moment, mais encore parce que je me trouve tous les jours moins d'affection pour la vie: Je ne me ſens plus ni tant d'empreſſement pour la bagatelle, ni tant de deſir de plaire aux hommes, ni tant d'amour pour moi-même, ni tant d'ardeur pour le gain, ni tant de ſouci pour l'établiſſement de ma famille, il me ſemble que mon cœur ne s'attâche plus ſi fortement aux choſes du monde, & que mon ame commence en quelque ſorte à ſe ſéparer du corps: *Quotidie morior.*

Aprés avoir fait tout ce que vous ne pourrez peut-être pas faire à la mort, faites tout ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort; c'eſt encore un grand ſecret pour bien mourir, de faire préſentement tout ce qu'infalliblement vous voudrez

avoir fait à la mort ; C'eſt ma troiſiéme partie, je n'en dis qu'un mot en finiſſant. Le premier de ces ſoins fait qu'on meurt ſans trouble d'eſprit : Le ſecond fait qu'on meurt ſans peine ; Le troiſiéme fait qu'on meurt avec douceur.

Il eſt certain qu'une des plus-grandes peines qu'on ait à la mort, c'eſt de voir le mauvais uſage qu'on a fait du tems. Cette veûë cauſe des regrets d'autant plus-amers, qu'on ſe reſſouvient que la vie ne nous avoit été donnée que pour gagner le Paradis, que tandis qu'elle a duré, on pouvoit trés-facilement faire un fort grand amas de mérites, & qu'au reſte elle eſt paſſée pour ne revenir jamais. C'eſt pour lors qu'on commence à entrer dans le ſens de ces affligeantes paroles, que le Pére de famille dit au Fermier infidele : *Iam non poteris amplius villicare.* Mon pauvre ami c'en eſt fait, vous ne pouvez plus rien ménager pour l'autre vie, juſqu'ici vous étes demeuré les bras croiſez, vous les aurez liez à l'avenir, & vous ne ſortirez jamais de cette extréme & honteuſe indigence où vous mourrez : *Jam non poteris villicare.* Quelle peine d'être obligé de s'aller préſenter à Dieu les mains vuides, & ſans avoir rien fait pour lui ! Au même moment que je paroîtrai devant ce grand Maître, il y paroîtra avec moi des Chartreux, des Capucins, des Religieuſes Carmelites, des Religieuſes de Sainte Claire, des Saints Prêtres, des Saintes veuves, des hommes & des femmes qui ont vécu dans le monde auſſi ſaintement que les Religieux les plus-reguliers. L'un offrira à Dieu quarante ou cinquante ans de jeûnes & de ſolitude, l'autre une vie toute paſſée dans la pauvreté volontaire, &

dans les incommoditez qui l'accompagnent. Cette fille y viendra avec la fleur de sa virginité, cét homme y paroîtra tout couvert de sanglantes marques de sa penitence, ce Missionnaire y sera accompagné d'une grande troupe d'ames arrachées au démon, cette femme suivie d'un nombre innombrable de pauvres qu'elle a nourris, qu'elle a assistez, qu'elle a visitez dans leurs maladies. Et moi, mal-heureux que je suis, qu'est-ce que je vais présenter à mon Iuge ? En vertu de quoi lui demanderai-je le Paradis ? Pourrai-je bien soûtenir ses regars, & la comparaison qu'il fera de ma nudité avec les richesses de ces saintes ames ? De tant d'années, combien en ai-je consacré à son service ? Quelle part lui ai-je fait de tant de biens ? Oserai-je lui parler de ces Communions si tiédes, de ces Confessions si froides, de ces Priéres où je n'ai pensé à rien moins qu'à lui ? Messieurs, pour comprendre combien ces tristes réflexions tourmentent un pauvre mourant, il faudroit s'être trouvé en cette même conjoncture.

Pour prévenir une si grande douleur, faisons, faisons dés cette heure ce qu'alors nous soûaitterons si ardemment, mais si inutilement d'avoir fait. Vous n'avez point encore choisi d'état, choisissez en un que vous soïez bien-aise à la mort d'avoir préferé à tous les autres états. Vous étes déja engagé, hâtez vous de faire tout le bien que vous pouvez faire dans vôtre condition, vous n'en ferez jamais tant, qu'à l'heure de la mort vous ne voulussiez en avoir fait davantage. Vous avez beaucoup de loisir, beaucoup de biens, de forces, de l'esprit, de l'autorité, songez un peu quel usage

vous voudrez avoir fait de toutes ces choses, lors que la mort viendra pour vous les ravir ? Pensez au commencement de chaque journée, quel travail vous voudriez avoir fait, si à la fin de la journée Dieu vous appelloit pour vous donner vôtre salaire, comme il vous doit peut-être appeller ; prenez la même pensée au commencement de chaque action, & tâchez de les faire toutes, comme si chacune devoit être la derniére : *Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.*

Heureuse mille fois l'ame que la mort trouvera veillant & se comportant de la sorte ! Que la joïe qu'elle goûtera à ce dernier moment la païera bien de ses soins & de ses fatigues ! Qu'elle recevra de caresses de son bon maître ! Que de loûanges, que de gloire, que de trésors pour prix de sa vigilance ! *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem.* Qu'elle meure cette sage & prudente ! Qu'elle meure âgée ou dans la fleur de sa jeunesse, dans le fort du travail ou dans son plus-profond sommeil, durant la priére, ou si vous voulez, dans le tems de son divertissement, qu'une longue maladie la consume peu-à-peu, ou qu'elle soit emportée d'un coup de foudre, elle est également bien-heureuse, & ce seroit lui faire tort que de la regretter le moins du monde. Une personne qui a pris les précautions que je viens de dire, qui de bonne heure a mis ordre à sa consience & à ses affaires, qui songe à la mort, qui s'exerce, pour ainsi dire, à la mort, qui l'attend, qui la prévient par la mortification de ses passions & de ses desirs, qui s'applique à faire les choses

qu'elle voudra avoir faittes à la fin de la carriere, & à les faire en la maniére qu'elle voudra les avoir faittes : Cette perſonne, dis je, ne ſauroit faire une mauvaiſe mort. Elle peut mourir ſans Sacremens, ſans ſecours, ſans connoiſſance, elle ne laiſſera pas de bien mourir, & de paſſer par la mort à une vie éternelle & bien-heureuſe, que je vous ſoûaitte, Meſſieurs, Au Nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LII.

DE LA PENITENCE differée à la mort.

Et fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus.

La mort de cét homme eſt encore pire que n'a été ſa vie. S. Luc, c. 11.

Ceux qui renvoïent la penitence à l'extremité de la vie haZardent tout, parce qu'il n'eſt nullement probable que Dieu leur pardonne à la mort ; il paroît même qu'ils veulient tout perdre, puis qu'il eſt abſolument faux & contraire à l'Evangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers momens.

C'Est une choſe bien digne d'admiration, que le Patriarche Abraham aïant reçeû ordre de faire mourir ſon fils Iſaac, non-ſeulement il ne murmura point contre Dieu, mais il ne laiſſa pas de croire qu'il deviendroit par ce même fils, le pére d'une

trés-nombreuse Nation. Il espera contre toute esperance, dit Saint Paul, c'est-à-dire, qu'il ne douta point de la promesse que le Seigneur lui avoit faite, quoi-qu'elle sembla détruite par ce dernier commandement : *In spem contra spem credidit, ut fieret pater multarum gentium.*

Mais quelque grande qu'ait été la confiance de ce saint homme, il faut avoüër que celle des pecheurs va plus-loin encore : non-seulement ils esperent contre l'esperance, mais ils esperent même contre la foi. Ils esperent en Dieu, pour le dire ainsi, contre Dieu-même ; & au lieu qu'Abraham crût que le Seigneur feroit un miracle plûtôt que de manquer à sa parole, ceux-ci croïent que la parole de Dieu manquera plûtôt qu'il ne se fasse un miracle en leur faveur. Dieu a beau les avertir de hâter leur conversion, ils croïent que rien ne les presse de se convertir. Toute l'Ecriture leur prédit que pour peu qu'ils different davantage, il ne sera plus tems d'y songer. Et ils ne laissent pas de dire qu'ils y seront toûjours à tems : Enfin Jesus-Christ leur déclare en termes formels, que s'ils ne profitent de l'occasion présente, ils mourront dans leurs pechez ; & ils demeurent fermes en cette créance qu'ils feront leur penitence à la mort.

Esprit Saint, verité éternelle & immuable, que peut ici le zéle & l'éloquence chrêtienne ? Comment recevra-t-on nôtre témoignage, si l'on n'a pas de foi même pour vôtre divine parole ? Est-il quelque raison capable de reduire des esprits qui sont rebelles à la lumiére, & qui refusent de se rendre à la souveraine raison ? Il n'y a que vous,

ô Esprit Divin, qui puissiez vaincre une si grande opiniâtreté, ou si nous y pouvons quelque chose; ce ne peut être que par une assistance trés-particuliére de vôtre grace, que nous vous demandons au nom de MARIE. *Ave Maria.*

Tout le monde convient que quelque terrible que soit la mort, elle n'auroit rien de trop affreux pour un Chrêtien, si l'on étoit asseûré de mourir chrêtiennement. Suivant ce sentiment si commun & si veritable, il est tout visible que nôtre plus-grand soin ne devroit pas être de fuïr la mort, mais d'éviter la mauvaise mort, d'autant plus que la mort est inévitable, & qu'il est en quelque sorte en nôtre pouvoir de bien mourir. Cependant il faut avoûër que la plûpart des hommes font tout le contraire; on se précautionne contre la mort, comme s'il n'y avoit point de plus-grand mal à craindre en la vie, & qu'on pust l'éviter à force de précautions; pendant qu'on néglige de prévenir la mauvaise mort, comme si ce n'étoit rien, ou que tous nos soins y deussent être inutiles. Comment est-ce que nous l'entendons, Chrêtiens Auditeurs? N'est-il pas vrai que le plus-épouvantable de tous les mal-heurs, c'est de mourir dans le peché? D'où vient donc que nous craignons si fort de mourir, & que nous craignons si peu le peché? D'où vient qu'on fait tous les jours des remedes contre les plus-legéres incommoditez, & que néanmoins on souffre que la consience demeure blessée & chargée des crimes les plus-énormes? C'est, dit-on, qu'on se réserve de demander pardon à Dieu en la derniére maladie: Oui, mais étes-vous bien asseûrez que pour lors Dieu vous accordera le pardon

que vous lui demanderez ? Prenez un peu garde à ce que vous faites : Ne risquez-vous rien en differant de la sorte ? Ne présumez-vous point trop & de vos forces & de la misericorde divine ? Si vous voulez bien me permettre de vous dire ma pensée, je crains en premier lieu, que vous ne vous flattiez beaucoup en vôtre esperance : Et en second lieu, que vous ne vous trompiez même tout visiblement. Oüi, Messieurs, je dis que renvoïer la penitence à l'extrémité de la vie, premierement c'est tout hazarder ; je dis de plus que c'est vouloir tout perdre. Vous dites que Dieu vous pardonnera à la mort, cela n'est nullement probable : Voila le premier poinct de ce discours ; Cela est absolument faux & contraire à l'Evangile, c'est le second poinct. Voila tout nôtre entretien d'aujourd'hui.

1 P. Parmi les pecheurs qui esperent de faire penitence à la mort, je ne pense pas qu'il y en ait d'assez présomptueux pour s'attendre à cela, comme à une chose qui ne peut manquer. Leur esperance doit être du moins aussi incertaine, qu'il est incertain par quel genre de mort ils doivent finir leurs jours : Car il est assez aisé de comprendre qu'une mort subite ne donne pas le tems de se repentir, & que par consequent s'ils sont emportez par quelque accident impréveû tout est deseperé pour eux. Vous ne savez pas en quel lieu c'est que la mort vous attend, disoit un Ancien : *Incertum est quo te loco mors expectat.* Or de mille & mille endroits où elle peut surprendre un pecheur, il n'y a quasi que sa maison où il puisse esperer de faire une bonne mort. Etes-vous certain de mourir en

vôtre maiſon ? Qui peut vous répondre des naufrages, des cheûtes, du tonnere, des aſſaſſinats ? Et quand vous ſeriez aſſeûré de mourir en vôtre lit, combien de ſortes de maux peuvent vous y accabler en un inſtant ? combien de maladies, qui privent d'abord ou de la raiſon, ou de l'ouïe, ou de l'uſage de la parole ? Ie ne dis point que le Medecin vous trompera, qu'il ſera trompé, que ceux qui ſerôt auprés de vous, manqueront de zele & de vigilance, qu'ils négligeront d'appeller le Confeſſeur, que le Confeſſeur ſera lui-même négligent, qu'il viendra une heure trop tard, qu'on en trouvera pas ſur l'heure qui puiſſe vous aſſiſter : Tout cela eſt arrivé mille fois, & les livres ſont pleins de pareils exemples. Mais je veux que vous ſoïez aſſeûré que Dieu ne permettra pas que nul de ces mal-heurs vous arrive : nonobſtant cela, non ſeulement je dis qu'il n'eſt pas certain que vous fairez à la mort une veritable penitence, mais je ſoûtiens qu'il n'eſt nullement probable. Voici les raiſons ſur quoi je me fonde :

La premiére. C'eſt une verité confirmée par le témoignage de tous les ſiécles, que la mort eſt toûjours ſemblable à la vie. Je ne vous dis point que tous les Peres nous en avertiſſent, que nous en avons mille preuves dans l'Hiſtoire Sainte : je me contente de dire que cela a paſſé en Proverbe, & qu'on dit ordinairement que telle eſt la vie, telle eſt la mort. De ſorte que le nier, c'eſt renoncer au ſens commun pour s'attacher à ſon propre ſens, c'eſt ſe croire ſeul plus éclairé que tout le reſte du monde. Cependant voici des pecheurs qui multiplient tous les jours leurs crimes, qui perſeverent

dans l'impenitence, qui s'y endorment, esperant qu'aprés avoir vécu comme des demons, ils ne laisseront pas de mourir comme des Saints. Je vous demande, Messieurs, s'il y a quelque apparence que ce qu'ils esperent, doive arriver. Est-il probable qu'ils mourront bien aprés avoir mal vêcu? Quoi de moins probable, qu'un sentiment qui est opposé au sentiment universel, qui combat une regle receûë généralement de tous les hommes? *Non potest malè mori, qui bene vixit*, dit saint Augustin: Quiconque a fait une sainte vie, ne peut faire une mal-heureuse mort. Donc il n'est pas probable que celui qui a mené une vie déreglée, puisse faire une mort chrêtienne. Parce que le retour du mal au bien est beaucoup plus-difficile, que le retour du bien au mal. En second lieu un Saint ne peut pas mériter une sainte mort, comme nous le dirons tantôt, & néanmoins il n'en peut pas avoir une mauvaise: Donc à plus-forte raison, celui qui aura mal vécu, ne sauroit manquer de mourir d'une mort funeste, puisqu'il le mérite, & que ses desordres & son ostination le rendent tres-digne de ce châtiment.

La deuxiéme raison. C'est que lorsque vous vous promettez ainsi de faire penitence en mourant, vous témoignez ignorer ce que c'est que penitence? Pour être vraïement penitent il faut haïr le peché, & le haïr de bonne foi, & le haïr plus que la mort, plus que l'enfer-même, plus que toutes les choses du monde: cela peut-il être aisé à un homme, qui l'a aimé toute sa vie; à un homme qui ne le quitte que par force, qui continüeroit de l'aimer, s'il avoit encore du tems à vivre. De

plus, pour faire une penitence salutaire, il faut se repentir d'avoir peché par un motif surnaturel, c'est à dire en veûë de Dieu, & non pas seulement pour l'interest propre. Or comment est-ce qu'un homme, qui n'a jamais eû en veûë que soy-même, qui n'a jamais agi que par les mouvemens de la nature : comment est-ce, dis-je, que tout d'un coup il s'élevera au dessus de toutes les choses creées ; & qu'il fera des actes interieurs, qu'on a peine à former aprés qu'on s'y est exercé plusieurs années ? une personne qui a vieilli dans des habitudes criminelles, à qui le mal est devenu comme naturel, à qui ni le bien, ni l'honneur, ni le Paradis, ni Dieu-même n'ont jamais rien été en comparaison de sa passion. Comment est-ce que dans un instant elle peut concevoir pour cette même passion autant d'horreur, qu'elle a eû d'empressement pour les objets qui l'ont émeûë. Cela est absolument nécessaire pour faire une veritable penitence : Il est aisé de comter sa vie au premier Prêtre qui se présente ; & quand le Confesseur demande si l'on est bien marri d'avoir offencé nôtre Seigneur ; on a bien-tôt répondu qu'ouï : Mais cela suffit-il peut obtenir la remission de ses pechez ? Mon Dieu, s'il n'y avoit que cela à faire, qu'il y auroit de Chrétiens dans le Ciel lesquels n'y entreront jamais ! Mais il faut que le cœur parle, qu'il soit percé, qu'il soit brisé de douleur, qu'il conçoive des desirs tout opposez à ceux qu'il a eûs jusqu'alors, qu'il aime ce qu'il n'a jamais aimé, ce qui ne lui a jamais paru aimable, ce qui a toujours été l'objet de son aversion. Je vous demande, Messieurs, s'il est probable qu'un si grand

changement, qu'un renversement si général de tous les sentimens, de toutes les affections de l'ame se puisse faire en si peu de tems? Quelle apparence qu'une victoire, qui coûta douze ans de combats à saint Augustin, & qu'il ne remporta enfin que par un miracle, soit ici l'ouvrage d'un seul moment, & d'un moment de trouble, de foiblesse, de confusion, d'un moment qui est entre la vie & la mort, d'un moment qui est si proche du dernier moment? Comment est-ce qu'un esprit qui commence à se détâcher du corps, un homme accablé de douleurs mortelles, en un état où rien n'agit plus en nous que nos habitudes; où l'ame ne fait plus que suivre languissamment les impressions qui lui restent de ses actions passées: comment est-ce, dis-je, qu'en cét état on est capable de faire un effort, qu'on n'a jamais fait, qu'on n'a jamais essaïé de faire; qui a paru impossible, lors quon avoit encore toute sa vigueur? On a raison de dire qu'un bon *peccavi* à la mort peut sauver un fort méchant homme, cela est vrai, mais il le faut dire ce bon *peccavi.* Cela vous paroît aisé, & moi plus je considere, plus j'examine la chose, plus je comprens qu'il n'est rien au monde de plus difficile.

Supposons néanmoins pour troisiéme raison, que le pecheur ne doive trouver en lui-même nul obstacle à la penitence. C'est une verité de foi que la bonne mort est une grace purement gratuite, qu'on ne peut non plus la mériter que la grace de la vocation au Christianisme, ou de la conversion aprés le peché, Dieu s'est voulut réserver à lui seul le pouvoir de commencer, & d'achever la

predeſtination des hommes ; Comme ces grands Peintres qui veulent toûjours donner les premiers & les derniers traits à leurs tableaux, quoi qu'ils abandonnent ſouvent à d'autres mains tout le reſte de l'ouvrage. De ſorte qu'eſperer de faire une bonne mort, c'eſt eſperer non ſeulement la plus-grande de toutes les graces, une grace ſans quoi toutes les autres ſont inutiles ; mais encore une grace qui eſt au deſſus de tout mérite, une grace que les plus-grands Saints n'auroient oſé demander pour récompenſe de leurs ſervices, une grace que Jesus-Christ auroit pû refuſer à la Sainte Vierge ſans lui faire tort. Et vous l'eſperez pecheur, cette grace ? mais ne faites-vous point réflexion, que c'eſt de vôtre ennemi mortel que vous l'eſperez ? Que c'eſt de ce Dieu-là-même, que vous aurez négligé, que vous n'aurez ceſſé d'offencer juſqu'alors ? Quoi vous aurez paſſé vôtre vie en toutes ſortes de déreglemens, vous aurez fermé l'oreille à toutes les inſpirations du Seigneur, vous aurez mépriſé ſes avis, ſes menaces, ſes Commandemens, vous aurez mille fois foulé aux piés le Sang qu'il a verſé pour vous, & vous vous attendez encore, non-ſeulement à des faveurs mais à la plus-grande de toutes les faveurs, à la plus-ſignalée, en quelque ſens, qu'il ait jamais faite, qu'il ait même pû faire au plus-grand Saint qui ſoit dans le ciel. Sur qui eſt-ce donc que le Seigneur exercera ſes vengeances, s'il traite ainſi ſes ſujets les plus-rebelles ? Je croirois bien plûtôt que tout ingrat, tout impie que vous étes, Dieu vous donneroit le don de predire l'avenir, le don de guerir toutes ſortes de maladies, & de reſſuſci-

ter méme des morts. Oüi, Meſſieurs, cela me paroîtroit plus-vrai-ſemblable; car enfin le Prophete, & le faiſeur de miracles ne laiſſeront pas d'être dannez, s'ils ont mal vécu; mais eſperer la grace de la perſeverance; eſperer une bonne mort aprés une ſi longue oſtination; c'eſt eſperer de Dieu l'impunité de nos crimes, & l'attendre juſtement au jour qu'il s'eſt réſervé, pour faire éclatter ſa colere, & toute la rigueur de ſa juſtice; Quelle temerité de s'expoſer au plus-grand de tous les perils ſans eſperance d'autre ſecours que celui qu'on peut attendre d'un eſprit malade, d'un corps mort, d'un maître offencé, pouſſé à bout, outragé en mille maniéres.

Voulez-vous ſavoir quelle ſera la penitence de cét homme, qui ne la fera qu'à l'extremité? on lui parlera de la mort le plus-tard que l'on pourra, juſtement lorſqu'il ne lui reſtera plus qu'un ſouffle de vie; cette ſurprenante nouvelle lui faira naître tout-d'un-coup une foule incroïable de triſtes & de funeſtes penſées; la femme, les enfans, les biens, les plaiſirs, les affaires, les crimes, le ſuaire, le tombeau, la pourriture, le ſouverain Iuge, l'enfer, les flames, l'éternité; tout cela ſe préſentera en un moment à ſon eſprit abbatu, & lui cauſera un ſi grand trouble, qu'il en perdra le peu de jugement qui lui reſte; ce ſera dans ce trouble, dans cette confuſion de ſes penſées, qu'il parlera au Confeſſeur, qu'il lui répondra, qu'il recevra l'abſolution, qu'il rendra le dernier ſoûpir: C'eſt-à-dire, qu'il faira tout cela ſans ſavoir ce qu'il faira, ſans ſavoir s'il eſt vif, ou mort; ſi ce ſont des hommes ou des demons, qui l'environnent; ſi

c'eſt encore le feu de la Fiévre, ou ſi ce n'eſt point déja le feu d'Enfer, dont il reſſent les ardeurs ; *Subito morientur, & in media nocte turbabuntur populi, & pertranſibunt*, dit le Prophete, *turbabuntur* ? Ils ſeront ſurpris, allarmez, épouvantez, mais nullement contrits, nullement touchez de cette douleur ſincere, & ſurnaturelle, qui produit la joïe, le calme, & la confiance dans le cœur des prédeſtinez ; Ils ſeront troublez, & dans ce trouble ils finiront leur vie,& leur prétenduë, Penitence : *Turbabuntur, & pertranſibunt.*

Mais on voit quelque-fois de grands pecheurs, qui ſe confeſſent en mourant avec une douleur tres-ſenſible ; qui ont des ſentimens admirables, qui font pleurer tous les aſſiſtans,qui verſent eux-mêmes des larmes ; en un mot qui donnent tous les ſignes d'une tres-grande componction ? J'avoûë que cela peut arriver & qu'il arrive même quelque-fois ; mais croïez-moi, tous ces ſignes ſont fort équivoques, & il n'y a gueres d'apparence que cela ſuffiſe pour les ſauver. Pour moi lorſque je me veux former une juſte idée de la diſpoſition, où ſont alors la plûpart de ces gens-là ; je me répreſente un mal-heureux qui ſans y penſer eſt tombé entre les mains de ſon ennemi, & qui ſe voit ſur le point d'en être égorgé. Quelles priéres, quelles humbles & preſſentes ſupplications ne lui arrache point l'amour de la vie, & l'impuiſſance, où il eſt de détourner par la force le peril, qui le menace ? Mais qui ne ſait que dans ce même moment il a le cœur plein de fiel contre celui qu'il prie, & qu'il tâche de fléchir, qu'il enrage de ſe voir reduit à lui demander pardon, qu'il ſoûaitte-

roit pouvoir l'étrangler ſur l'heure pour ſe tirer de ce mauvais pas, & que s'il en échappe, au lieu de ces termes plains de ſoûmiſſion, & de tendreſſe, on le verra bien-tôt ſe répandre en injures, & en malediĉtions, & chercher toutes les voïes, de ſe vanger de la peur, qu'on lui a faite. Voila l'Image de la penitence qui a été differée juſqu'à la mort; on ſe trouve tout-d'un coup au pouvoir de Dieu, qu'on a offençé,il n'y a pas d'autres moïens d'éviter l'Enfer que de recourir à ſa clemence, on ſe met donc à ſupplier, à gemir, à demander Miſericorde. Mais qui ne voit que c'eſt la veûë du danger préſent, qui exprime ce repentir? Qui ne voit que ſi l'on pouvoit ſe tirer d'affaire par quelque autre voïe, on ne ſongeroit pas ſeulement à deteſter ſes pechez; qu'on ſeroit tout prêt à recommancer, s'il n'y avoit à craindre que la haine de Dieu pourveû qu'on fuſt à couvert de ſa juſtice, & que ſi on en revient, on ſera juſqu'à une autre maladie encore pire qu'auparavant.

C'eſt pour cela que ces penitences tardives, quoi qu'acceptées par l'Egliſe lui ont pourtant toûjours été fort ſuſpectes. Il eſt vrai, dit ſaint Auguſtin, qu'on reçoit la penitence des pecheurs, leſquels attendent à l'extrémité de ſe reconcilier avec Dieu. Mais franchement je ne crois pas qu'il faille faire grand fond ſur ces ſortes de reconciliations. Non, dit-il, il ne faut pas vous tromper, je ne le crois pas: *Non præſumo, non vos fallo, non præſumo.* Nous ſommes aſſeûrez que la penitence deſarme Dieu, qu'elle eſt un remede infallible contre le peché. Mais quand on n'a recours à ce remede que lorſque le malade eſt deſeſperé, on ne laiſſe pa

de le donner à tout hazard, mais on ne peut plus répondre de ſon effet. *Pœnitentiam dare poſſum, ſecuritatem non poſſum.*

Vous me direz peut-être que tout cela eſt avancé ſur de ſimples conjectures, dont on ne peut tirer qu'une conſequence incertaine ; & qu'ainſi nonobſtant toutes ces preuves, on peut encore eſperer une bonne mort aprés une mauvaiſe vie. Il eſt vrai que juſqu'ici je n'ai raiſonné que ſur des conjectures ; mais toutes les conjectures, toutes les apparances étant contre vous, vous ſeriez le plus imprudent de tous les hommes, ſi vous hazardiez, je ne dis pas vôtre ſalut éternel, mais l'affaire du monde qui ſeroit de la plus-petite conſequence. Ce ſont des conjectures à la verité, mais elles ont paru ſi fortes au grand Saint Ierôme, qu'il ne fit nulle difficulté de dire en mourant, que de cent mille perſonnes qui ont mal vêcu juſqu'à la mort, à peine y en-a-t'il une ſeule qui reçoive le pardon de ſes pechez. *Vix unus de centum millibus qui male ſemper vixerit, meretur à Deo indulgentiam.* De tout ce que j'ai dit il ne ſuit pas que vous deviez neceſſairement faire une mauvaiſe mort ; Mais il ſuit par une conſequence néceſſaire qu'il n'eſt nullement probable que vous en faſſiez une bonne. Ie paſſe plus avant, & je dis qu'il eſt certain en quelque ſorte qu'un pecheur, qui renvoïe ſa penitence à la mort, mourra dans l'impenitence c'eſt la ſeconde partie.

Je ne ſai, Meſſieurs, d'où vient qu'en parlant du delai de la penitence, on ſe contente ordinairement de dire qu'à la mort on n'aura peut-être pas le tems de la faire ? On croit ſans doute que cela

ſuffit pour nous rendre plus vigilans ; on croit que perſonne ne ſera ſi mal aviſé que depoſer ſon ame dans le doute que persõne ne pourra vivre dãs l'incertitude de bien mourir. Quoiqu'il en ſoit, ſi je cõſulte l'Evangile, je ne trouve riẽ de douteux ſur un point de ſi grãde conſequence. Il eſt dit abſolument que le Fils de l'Hõme viẽdra, lorſqu'il ſera le moins attendu. *Quâ horâ non putatis filius hominis veniet.* Ce n'eſt pas ſimplement ici l'avis d'un ami fort ſage & fort éclairé, celui qui parle, eſt le Maître de la vie & de la mort, il ne peut pas ignorer quand c'eſt qu'il a réſolu de vous enlever du monde. Or il vous déclare qu'il prendra ſon tems, lorſque vous ſongerez à tout autre choſe. Tous les hommes ne meurent pas ſubitement ; non ſans doute ; Mais croïez-vous qu'il n'y ait que ceux qui ſe noïent, qui ſont étouffez par un caterre, qu'un ennemi tue dans une embuſcade, ou qui meurent d'un coup de foudre; qui ſoïent ſurpris par la mort? De quelque maniére que la mort puiſſe venir, elle viendra comme un Larron, dit le Fils de Dieu, elle viendra lorſque vous ſerez endormis, les gens-de-bien-même ſeront pris, quand ils y penſeront le moins. Les Vierges-ſages dormoient auſſi bien que les Vierges folles, lorſque l'Epoux arriva; elles furent toutes ſurpriſes égallement avec cette ſeule difference, que les ſages avoient fait leur proviſion d'huile avant que de s'abandonner au ſommeil, & que les autres trouverent leurs lampes dégarnies. La maladie eſt bien un avertiſſement capable de nous reveiller : Mais combien de malades ſont emportez avant que la maladie ait été jugée mortelle? Combien d'autres par une particuliere permiſſion de Dieu n'en veulent croire ni

leurs amis, ni les medecins, & rendent l'ame en disant que rien ne presse, & qu'ils se sentent encore pleins de vie & de santé ? Quoi-qu'il en soit, nos raisonnemens ne prévaudront pas contre la parole de Dieu ; nous mourrons à une heure que nous ne croirons pas mourir, c'est un article de foi : de sorte que si pour faire penitence, nous attendons que cette derniére heure nous semble arriver, nous ne ferons jamais de penitence. Chacun compte sur cette heure ; toutefois si Iesus-Christ nous avoit promis avec serment que nous serons avertis du tems qu'il viendra, nous ne vivrions pas dans une plus-grande asseûrance que nous faisons : Et cependant nous savons qu'il a juré le contraire.

Mais je veux supposer encore une fois contre l'oracle de l'Evangile, contre le témoignage de la verité éternelle : Ie veux supposer, dis-je, que vous aurez une heure pour songer à vôtre salut, que prétendez vous faire à cette heure-là ? I'aurai recours à Dieu, & à sa misericorde infinie ; mais s'il n'y a plus de misericorde, plus de Dieu qui vous écoute, que vous servira-t-il d'y recourir ? N'avez-vous jamais oüi ce tonnerre sorti de la bouche du Verbe Incarné ? *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato vestro moriemini* : Il ne dit pas que vous demeurerez ostiné jusqu'au bout, que vous négligerez de lui demander pardon, ou que vous n'aurez pas le tems de le faire : Non, vous me chercherez, dit-il, mais je vous prédis, que vous ne me trouverez pas, & que vous mourrez comme vous avez vécu. Vous dites que vous le fléchirez par vos larmes, que vous l'obligerez à avoir pitié de vous : mais comment pouvez-vous le dire, aprés

qu'il vous a déclaré qu'il se rendra inflexible, qu'il se moquera de vos larmes, qu'il fera des railleries sur vôtre mal-heur ? *Ego autem in interitu vestro ridebo & subsannabo vos.*

Ferez-vous à l'heure de la mort plus que ne firent les Vierges folles ? Elles implorerent la charité de leurs vertueuses compagnes, elles coururent acheter de l'huile, c'est-à-dire, faire provision de bonnes œuvres, elles revinrent trés-bien fournies, elles frappent à la porte, elles crient, elles supplient avec instance qu'on leur vienne ouvrir, & nonobstant tout cela elles sont excluës. *Nescio vos*, on ne vous connoit point, vous étes venuës trop tard, il n'y a point ici de place pour vous. Voila, Messieurs, quel est le fruit de la penitence tardive ; un pecheur qui se verra reduit à l'extrémité, invoquera, si vous voulez, tous les Saints ; il fera faire des priéres de tous côtez, il fera lui-même des vœux & distribuera des aumônes, il priéra, il pleurera, il recevra tous ses Sacremens : mais il s'y prend un peu trop-tard, l'Epoux est entré, & il a fermé la porte ; on n'a nul égar à tous ces soins, qui n'ont pas été pris au tems qu'il falloit, *Nescio vos.* Tenez-vous donc prests, ajoûte ensuite le Fils de Dieu : *Estote parati:* Il ne dit pas, préparez-vous lors que je viendrai, mais soïez prests, que je vous trouve tout disposez à me suivre ; car si vous attendez à mettre ordre à vos affaires, que je commence à frapper par la maladie, je vous déclare que vous n'y serez pas à tems. *Estote parati, quia quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet.*

Mais Dieu n'a-t-il pas dit, qu'en quelque tems que

que le pecheur ſe convertiſſe, il acceptera ſa penitence? Il eſt vrai, mais a-t il dit que le pecheur ſe convertira à la mort? N'a-t-il pas dit au contraire qu'il ne ſe convertira pas,& qu'il mourra dans ſon peché? *Et in peccato veſtro moriemini*. Oui toute les fois que le pécheur ſe convertira, il trouvera Dieu diſpoſé à le recevoir, mais la difficulté eſt de ſe convertir, & de le faire de bonne foi & comme il faut. Aprés la vie qu'un pecheur a menée, il ne peut avoir à la mort un veritable repentir,à moins d'un ſecours extraordinaire, d'une grace ſpeciale, differente de celles qui ſe donnent dans le cours ordinaire de ſa Providence. Vous eſperez cette grace ſinguliere, quoi que vous vous ſoïez rendu indigne des plus-communes; à la bonne heure,mais vous l'eſperez, quoi-que Dieu ait juré qu'il ne vous la donnera pas, & qu'alors vous le chercherez en vain; Vit-on jamais un aveuglement plus-déplorable? Vous n'étes pas aſſûré d'avoir du tems pour faire penitence, vous étes aſſeûré que quand vous auriez du tems pour cela, ce tems doit être & fort court, & peu propre pour une affaire ſi difficile. Vous n'étes pas aſſeûré que vôtre volonté ſoit diſpoſée à faire alors ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui; & vous étes aſſeûré que la volonté de Dieu ſera dans une diſpoſition qui vous ſera tout à-fait contraire, & vous eſperez toutefois, & ſur cette eſperance vous hazardez le ſalut de vôtre corps & de vôtre ame?

Que feriez-vous, Meſſieurs, à des gens qui ſont déterminez à ſe perdre, à des gens qui ſe précipitent les yeux ouverts, qui peuvent faire un acte de foi de leur dannation avenir, & qui veulent croi-

re néanmoins que leur ſalut eſt hors de danger ? Il faut toûjours avoir bonne eſperance ; oüi ſans doute, mais cette eſperance peut-elle être bonne, laquelle eſt contraire à la Foi ? Les mérites de Jesus-Christ vous ſauveront, cela pourroit-être ſi ſon Evangile ne vous avoit pas déja condannez. Où il s'agit de l'Eternité, faudroit-il rien eſperer que ſur un fondement ſolide, ſur la parole même de Dieu ? Vous eſperez néanmoins, quoi-que cette parole ſoit contre vous, quoi-que vôtre mal heur ſoit inévitable, à moins que Dieu n'ait eû deſſein de nous tromper, ou qu'il ne ſe ſoit trompé lui-même. Il eſt en vôtre pouvoir de faire à préſent tout ce qu'on deſire en vain de ce pauvre apoplectique ; pour-quoi voulez vous attendre un tems où vous ne le pourrez peut-être non plus que lui ? puis que l'Ecriture nous exorte à chercher Dieu dans le tems qu'on le peut trouver ; *Quærite Dominum, dùm inveneri poteſt, invocate eum, dùm propè eſt* ; il faut donc qu'il y ait un tems auquel on le cherche inutilement.

Au nom de Dieu, Chrêtiens Auditeurs, faiſons un peu de réflexion ſur ces veritez, conſiderons quelle eſt l'affaire que nous traittons, & puiſqu'elle eſt pour nous de la derniére importance, qu'il s'agit de nôtre ame & d'une éternité de biens ou de maux ; N'eſperons rien légérement, & ſans avoir bien examiné ſur quoi nôtre eſperance eſt appuïée ! Voïez ce pauvre homme, qu'une apoplexie a privé tout-d'un-coup de l'uſage de tous les ſens. Helas ! il s'étoit toûjours attendu qu'il ſe confeſſeroit au lit de la mort : cependant il y a quatre jours qu'on ne ceſſe de le tourmenter jour

& nuit, non pas pour lui rendre la ſanté, car c'eſt une affaire faitte, il n'en ſauroit revenir, mais ſeulement pour lui donner un moment de connoiſſance, pour lui arracher une parole, un ſigne ſur quoi on puiſſe hazarder l'abſolution ! On a emploïé le fer & le feu, il n'eſt genre de cruauté qu'on n'ait exercé ſur lui, les chirurgiens ſe ſont enfin retirez aprés avoir épuiſé leur art inutilement ; le Confeſſeur crie encore à ſes oreilles, quoi-que desormais il n'eſpere nul fruit de ſes ſoins ; toute la famille eſt en pleurs, cette femme, cette mére eſt inconſolable de le voir ainſi mourir ſans nulle marque de penitence : Si dans le deſeſpoir où l'on eſt de pouvoir rien tirer de ce mal-heureux, il ſerroit enfin la main du Prêtre, s'il prenoit le Crucifix pour le baiſer, ſi ſa largue ſe délioit pour un moment, & qu'il proferaſt ces paroles : Mon Dieu, aïez pitié de moi, je deteſte tous mes pechez; qu'il demandaſt l'abſolution, qu'on la lui donnaſt : quelle joïe, quel ſujet d'actions de graces !

Vous étes encore, Dieu merci, plein de connoiſſance & de ſanté, il eſt en vôtre pouvoir de faire à cette heure ce qu'on deſire en vain de ce pauvre agoniſant ; pourquoi voulez-vous attendre une heure où vous ne le pourrez peut-être non plus que lui ? Un jour viendra qu'on courra de toutes parts pour vous faire venir un Confeſſeur, & je ne ſai ſi l'on en trouvera pour lors, aujourd'hui tous les Confeſſeurs ſont à vôtre diſpoſition, il ne tient qu'à vous de choiſir & de faire non-ſeulement deux mots de Confeſſion, qui eſt tout ce que vous pourrez faire à la mort ; mais encore une Confeſſion générale, qui répare tous les défauts des Con-

fessions passées, qui rende à vôtre ame la même pureté qu'elle reçeût aux eaux du bâtéme. Il sera bien tems de nous mander, lors que vous ne pourrez plus nous entendre, lors qu'il faudra vous donner la torture, & nous égorger nous-mêmes pour vous faire prononcer une seule fois le nom de JESUS. Aujourd'hui on pourroit vous aider à former des actes de toutes les vertus chrêtiennes, à concevoir une veritable douleur de vos fautes, à faire exactement & avec ferveur tout ce qu'il faut faire pour purger vôtre consience, pour appaiser Dieu, pour l'obliger à changer en amour toute la haine qu'il avoit conçeûë. Voila qui est étrange, nous sommes effraïez à la veûë d'une personne qui meurt sans Confession, nous ne pouvons nous empécher de verser des larmes sur son malheur, & au lieu d'en profiter, nous songeons non-plus à prévenir une pareille disgrace, que si une letargie mortelle avoit déja lié tous nos sens, vous verrez que nonobstant ces exemples, nous nous laisserons surprendre à la mort, & que nous serons nous-mêmes de tristes exemples de la penitence differée.

Vous dites que Dieu est bon, il est vrai, mais cependant voila des personnes qui meurent sans Confession, sans douleur, sans sentiment. Dieu est bon, mais cela n'empéche pas que l'enfer ne se remplisse, & que pour un Chrêtien qui se sauve, il n'y en ait mille de dannez. Il ne desire pas la mort du pecheur, mais le pecheur ne laisse pas de mourir, & de mourir en son peché. *Deus noster, Deus salvos faciendi:* Nôtre Dieu veut sauver tout le monde, dit le Prophete, *veruntamen confringet*

capita inimicorum ſuorum , & verticem capilli perambulantium in delictis ſuis. Toutefois il briſera la teſte de ſes ennemis , & de tous ceux qui perſeverent dans leurs deſordres. Que nous ſervira la bonté de Dieu, ſi nous n'en profitons point , ſi nous ſommes toûjours mauvais ? Que nous ſervira ſa miſericorde lors que le tems de la miſericorde ſera paſſé ? Elle nous attend long tems , mais elle ne nous attend pas toûjours ; & ce n'eſt point au dernier jour qu'elle nous attend. C'eſt aujourd'hui , Chrétiens Auditeurs , en ce tems de ſalut , en ce tems deſtiné à la penitence , & à la remiſſion des pechez , en ce tems où toute l'Egliſe eſt en dueïl , & ne ceſſe de demander pardon avec larmes pour tous ſes enfans. Ne laiſſons pas échapper une conjoncture ſi favorable ; mettons-nous en état de ne plus craindre nulle ſurpriſe , & commençons une vie ſi irréprochable & ſi ſainte , qu'elle ne puiſſe manquer d'être ſuivie d'une ſainte mort. *Amen.*

SERMON LIII. DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Erunt ſigna in ſole, & luna, & ſtellis, & in terris preſſura gentium; areſcentibus hominibus præ timore & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles; ſur la terre les peuples ſeront dans la conſternation, les hommes ſéchant de fraieur dans l'attente des choſes qui arriveront à tout le monde. S. Luc c. 21.

Il eſt neceſſaire qu'il y ait un jugement univerſel, auquel Dieu ſe faſſe juſtice iuſtifiant ſa conduite à l'égar des bons qu'il perſecute en ce monde, & des reprouvez qu'il punit en l'autre; il doit auſſi cette juſtice à ſes fidelles ſerviteurs, dont il doit faire connoître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs, & la ſageſſe des ſentimens.

CE ſera ſans doute un ſpectacle affreux, de voir le monde en ſon dernier jour frappé de

tous les fleaux dont la justice de Dieu s'est jamais servie, pour punir les hommes, & consumé enfin par un embrasement universel. Tout étant détruit tout reduit en cendre, tout enseveli dans les tenebres & dans l'horreur de la mort. Ce sera encore quelque chose de plus terrible d'entendre le son funeste de cette trompette, qui retentira au fond des tombeaux, qui percera les abîmes, & qui ira faire trembler les puissances du ciel jusques sur leur trône. Mais qui pourra exprimer la terreur, le tremblement, le morne silence de tant de morts, qui sortant de leurs sepulchres se rendront de toutes parts au lieu où ils doivent apprendre leur éternelle destinée. D'ailleurs il me semble voir ce Iuge plein de majesté, descendant sur un nuage lumineux au dedans, & qui éclate au dehors en éclairs & en tonnerres; les Anges portent devant lui une croix plus-brillante que le soleil, un nombre innombrable d'espris bien-heureux l'accompagnent & l'environnent de toutes-parts, tout l'hemisphere est rempli de ce superbe cortege. I'apperçois dans ses yeux étincelans & dans tout l'air de son visage allumé la colere qui le transporte, & cette colere d'un Dieu offensé m'éfraïe encore plus que tout le reste. Que ne puis-je ici vous représenter, Messieurs, cette manifestation des consciences où tous les crimes seront mis au jour, où chacun sera connu de tout le monde, cette honte, cette horrible confusion que les Saints Peres asseûrent être quelque chose de plus-insuportable que le feu d'enfer; Que ne puis je vous faire sentir la cruelle separation qui se fera des parens d'avec les parens, des amis d'avec les amis les plus-intimes,

& de tous les méchans d'avec les bons. Enfin ce tonnere qui sortira de la bouche de Jesus-Christ, qui excitera de si grands cris, des hurlemens si épouventables, dans toute la troupe des réprouvez, & qui leur annoncera un mal-heur infini & éternel, tout cela, dis-je, seroit sans doute le sujet d'un discours fort profitable. Je me trompe tout cela sont des points de meditations plûtôt que des sujets de discours. Je vous supplie, Chrêtienne Compagnie, de les considerer attentivement à vôtre oratoire, & de me dispenser de vous en dire ici davantage. Toutes les fois que j'ai songé à vous faire la peinture du Iugement, je suis tombé dans une si grande confusion & de mouvement & de pensée; tout ce que j'ai conceû m'a paru si étonnant, si terrible, & tout ce que j'en pouvois exprimer si foible, si fort au dessous de mes sentimens que desesperant d'en pouvoir jamais dire assez, je me suis presque resolu à ne rien dire. Enfin j'ai pris le parti de dire peu, & de parler d'une maniére fort simple & fort commune d'une des plus-grandes veritez du Christianisme. Je laisse donc à ceux qui ont receû de Dieu une éloquence plus forte & de plus-grandes lumiéres, je leur laisse, dis je, le soin de vous faire la peinture de ce terrible Iugement, & de vous entretenir de la justice, de la rigueur qu'on y exercera envers les coupables. Pour moi, Messieurs, je ne puis m'engager à autre chose, si ce n'est à vous faire voir qu'il y a un jugement. Je m'en vais vous proposer en ce discours les raisons qui prouvent cette verité. Il y en a qui sont tirées du côté de Dieu, il y en a qui regardent les Saints, qui l'ont servi fidelle-

ment en ce monde. Ie vous montrerai fort brevement dans le premier point que Dieu se doit cette justice à lui-même, personne n'en doute; & dans le second qu'il la doit à ses serviteurs. Ie commencerai, Messieurs, dés que nous aurons imploré le secours du Saint Esprit par l'intercession de MARIE *Ave Maria.*

Ie serois d'abord entré en matiere, si me déterminant à vous parler du Iugement, je n'eusse fait réflexion qu'il y a toûjours eû des esprits présomptueux, qui se sont déclarez contre les veritez les mieux établies, & qui ont voulu juger des points de nôtre créance, non-seulement par les lumiéres de la raison, mais par leurs lumiéres propres qui sont ordinairement de fausses lumiéres. Nôtre siécle n'est pas moins mal-heureux à produire ces sortes d'esprits, & je ne doute point que s'il y en avoit en cette assemblée, l'histoire du Iugement universel ne leur passast pour une fable ou du moins pour une histoire fort incertaine.

Cependant, Messieurs, il n'est rien ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament, qui ait été si souvent prédit, ni avec tant d'exactitude. Sans m'arrêter à ce que les Prophetes Ezechiel, Daniel, Saint Iean dans l'Apocalipse & les Evangelistes en ont dit comme à l'envi les uns des autres, pour nous faire une peinture de ce dernier jour. Ie me suis rendu attentif, dit Daniel, & j'ai veû certains siéges, & l'Ancien des années assis pour juger. Il étoit environné d'un million d'Anges, cent mille autres étoient de bout en sa présence attendant ses ordres, pour les exécuter sur l'heure, le Iugement se commença, & les livres furent ouverts. I'ai veû un

trône dit Saint Iean & un homme assis sur ce trône, devant la face duquel & le ciel & la terre trembloient. I'ai veû tous les morts grands & petits de bout en présence de cét homme, on ouvrit les livres; & tous les morts furent jugez selon leurs œuvres. Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc, Saint Paul,& Saint Pierre dans leurs Epîtres parlent du Iugement en ces termes. Il y aura des signes au soleil, dans la lune, & dans les étoiles; le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus de lumiére, les étoiles tomberont de leurs places, & toutes les puissances du ciel seront ébranlées. Le firmament changera de situation, la chaleur fera dissoudre tous les elemens, & l'univers avec tout ce qu'il renferme, sera consumé par le feu, la terre perdra son immobilité, tous les peuples seront dans une consternation incroïable, & les hommes sécheront de crainte dans l'attente des choses qui menaceront tout l'univers. Un coup de trompette ouvrira tous les sepulchres, éveillera tous les morts, ceux qui auront vécu saintement resuscitant pour la vie, & les autres pour la condannation. Alors le signe du fils de l'homme paroîtra dans le ciel, & toutes les nations verront venir cét homme-Dieu sur une nue accompagné de ses Anges avec beaucoup de pouvoir & de majesté; Il envoira ses Anges pour rassembler ses éleûs, pour les séparer d'avec ses ennemis; enfin il dira à ceux qui seront à sa droite, venez les bien-aimez de mon Pere, prenez possession du Roïaume, qui vous a été préparé dés la naissance du monde, & aux réprouvez, allez mal-heureux au feu éternel allumé pour le demon, & pour ses complices.

Voila comment JESUS-CHRIST a parlé du Iugement, voila ce qu'il en a prédit, soit par lui-même soit par ses disciples. Toutes les autres prédictions qu'il a faites, ont été entierement verifiées ; toutes les circonstances de sa passion, l'infidelité de ses disciples, sa mort, sa sepulture, sa resurrection, la descente du Saint Esprit, la ruine de Ierusalem, la servitude des Iuifs, la publication de l'Evangile, les prodiges que ses Apôtres devoient operer dans tout l'univers, la conversion des Gentils, l'établissement de son Eglise, ses persecutions, les schismes, les hérésies, & au milieu de tant de tempêtes sa fermeté inébranlable, tout cela a été préveû ; De toutes les propheties, dit S. Augustin, la seule qui reste à accomplir, c'est le Iugement. Ne vous y trompez pas, dit ce grand homme, comme toutes les autres choses qui ont été promises, sont arrivées, le jour du Iugement, où les méchans seront punis, & les bons récompensez, ce jour, dis-je, arrivera infalliblement. *Nemo se circumveniat, quomodo illa omnia venerunt, quæ promissa sunt, sic & dies judicij & malorum pœna, bonorum præmia sine ulla dubitatione ventura sunt.* Cependant les libertins se moquent de ces propheties, ils traitent de visionaires ceux qui y ajoûtent quelque créance ; mais c'est pour cela même que je dis qu'il est juste, qu'il y ait un Iugement pour verifier les paroles de JEsus-CHRIST, pour confondre les libertins, qui osent l'accuser de nous avoir donné de fausses allarmes, & pour faire voir à tout l'univers, combien il a été éloigné ou de se tromper, ou de vouloir tromper personne. Il faut donc qu'il y ait un Iugement, afin que Dieu justifie

ſa parole, j'ajoûte qu'il y en doit avoir un, afin qu'il juſtifie ſa conduite.

Une des choſes qui fait le plus de peine aux incredules, qui les fait douter de la providence de Dieu , de ſa juſtice & par conſequent du jugement avenir , c'eſt la conduite qu'il obſerve ici-bas avec les pecheurs qu'il comble ſouvent de biens,& de gloire , tandis qu'il accable les bons de toutes ſortes de diſgraces , mais certainement les Saints Peres raiſonnent bien d'une autre maniere. Ils diſent au contraire , qu'il n'eſt point de preuve plus évidente du jugement avenir , que cette conduite de Dieu , qui ne fait , ce ſemble , nulle juſtice en ce monde , qui ſouffre les murmures & les blâphemes , que lui attire ſa patience à l'égar des vicieux & ſon indifference pour les gens-de-bien. Car enfin diſent-ils , il eſt juſte , que Dieu découvre l'erreur de ces indignes ſoupçons. Il faut que pour l'intereſt de ſa gloire,il produiſe en préſéce de tous les hommes les grãdes raiſons,qu'il a eû d'en uſer comme il a fait ; En un mot,il faut qu'il faſſe admirer l'équité de cette injuſtice apparente,à tous ceux qui auront ozé la blâmer. C'eſt pour cela que Iob au plus fort de ſes douleurs bien-loin de penſer que Dieu négligeaſt les Hommes , & qu'il euſt les yeux fermez ſur tout ce qui ſe fait au monde de bien ou de mal , ſe ſentoit au contraire fortifié dans la Foi de la Reſurrection , par ces mêmes calamitez qu'il ſembloit ſouffrir injuſtément, *ſcio,* diſoit-il, *quod redemptor meus vivit , & in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum , & rurſus circumdabor pelle meâ , & in carne mea videbo Deum Salvatorem meum* ? Ie ſai , que je dois Reſuſciter au

dernier jour, & que dans ce même-corps, qui tombe aujourd'hui par pieces, j'aurai le bon-heur de voir mon Dieu.

Oui sans doute il est à propos qu'il y ait un jugement pour éclaircir ce mistére, qui faisoit tant de peine à David, & que la plûpart même des Chrêtiens ne peuvent comprendre. Pauvres affligez qui cherchez quelque-fois avec tant d'inquiétude la cause de vos mal-heurs, & qui vous étonnez que vôtre innocence ne vous garantisse point des tristes revers où le seul vice devroit, ce semble, être exposé ; Dieu vous fera voir en ce dernier jour qu'il ne laisse ni le crime impuni, ni la vertu sans récompense, Il vous fera même voir qu'il a commence à vous païer de vôtre fidelité en la mettant à de nouvelles épreuves, & qu'il n'a jamais puni les pécheurs si severement, que lors qu'il a paru les favoriser. Ce sera pour lors. O mon Dieu, que toute la terre assemblée fera justice à vôtre adorable providence, que tous les predestinez la beniront, qu'ils s'écriéront avec David. *Lætati sumus pro diebus, quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala.* O heureux jours! ausquels il nous est arrivé des humiliations. O années! Dont nous ne perdrons jamais la memoire, belle saison que nous avons passée en pleurs, où nous avons essuïez les rigueurs de la maladie & de l'indigence. Mal-heureuse prosperité que nous avons enviée, qui auroit jamais pensé que tu fusse un objet de compassion, qui auroit jamais pû persuader aux impies, que tu étois le plus-dangereux de tous les fleaux, & que Dieu les traittoit veritablement en ennemis,

Ie dis que Dieu ſe doit juſtifier de la rigueur, qu'il tient en ce monde aux plus gens-de-bien, mais j'ajoûte, qu'il n'eſt pas moins obligé de ſe purger de l'injuſtice qu'il ſemble exercer en l'autre vie à l'égar des pecheurs, qu'il condanne à un Enfer ſi cruel, & pour une éternité toute entiére. Vous ſavez, Meſſieurs, que ce point de nôtre Foy a paru ſi étrange à quelques-uns même des plus ſavans qu'ils n'ont jamais pû y ſoûmettre leur eſprit, enfin il eſt, ce ſemble, incroïable, qu'un Dieu ſi bon & ſi tendre ſe puiſſe reſoudre à condanner pour toûjours, & à de ſi-grands ſupplices des ames qu'il a formées de ſes mains, & pour leſquelles il a verſé tout ſon ſang, il ſemble qu'il y ait en cela une extréme dureté, & quand on ſonge pour-quoi c'eſt qu'il en uſe de la ſorte, qu'on fait reflexion que c'eſt pour punir des fautes d'un moment, dans leſquelles on a été emporté par la pente de la nature, la choſe paroît tout à fait incompréenſible.

Il eſt donc abſolument néceſſaire, que dans une aſſemblée générale de tout le genre humain, il faſſe voir ſur quoi il condanne les réprouvez, & les raiſons qu'il a de leur impoſer de ſi-grandes peines. Ce ſera là, Chrêtiens Auditeurs, que Dieu voudra ſe ſoûmettre à plaider ſa cauſe, & rendre tout l'univers juge de ſon procedé envers le pecheur. *Iudicio contendam vobiſcum, & cum filiis veſtris diſceptabo.* Ce ſera devant cette grande aſſemblée que les livres ſeront ouvers, c'eſt à dire toutes les conſciences dévoilées, de ſorte que perſonne ne pourra ignorer les ſujets qu'il aura ou de condanner ou d'abſoudre. Il répandra ſur tous les

Hommes une lumiére si vive , & si-penetrante, qu'elle rendra visibles les pechés les plus-sécrets, les intentions les plus-cachées , ces actions qu'on a pris tant de soin de dérober à la connoissance des Hommes, que la honte a supprimées même en la Confession. Ce raïon mettra au jour toute la vie de ce hippocrite qui sous des déors si specieux a couvert une ame si corrompuë , il révelera ces vieux péchés dont le tems a fait perdre le souvenir. Il exposera aux yeux des parens , des amis, des ennemis, des gens-de-bien & des libertins ces intrigues,ces misteres d'iniquité , il fera voir tous les desirs que cette personne à conceûs , tous les pas , toutes les avances qu'elle à faites , le tems,le lieu,toutes les inconstances les plus-honteuses. Il rendra toute la terre comme témoin des choses les plus infames , chacun se trouvera au méme état qu'on a coûtume d'être quand on est surpris sur le fait , & qu'on est contraint de boire toute la confusion deüë au peché,sans pouvoir rien nier sans pouvoir dire un seul mot en sa défence , sans pouvoir ni esperer de Pardon , ni éviter l'infamie en nulle maniere.

Ames volupteuses vous n'y pensez pas,j'en suis trés-certain,si vous faisies réflexion qu'on doit un jour savoir toute vôtre histoire , qu'on doit exposer aux yeux de l'univers le tableau de vôtre vie où tant de petites choses , qui se sont passées dans les ténebres , dans la solitude , au fond même de vôtre cœur, seront répresentées au naturel,& d'une maniere si nette & si vive que vous y découvrirez vous méme cent particularitez ridicules & honteuses,qui vous sont échappées dans la Passion

Je suis seûr que vous songeriez à prévenir cette horrible honte. Je say, Messieurs, qu'il est des personnes qui s'accoûtument au des-honneur, qui en viennent jusqu'à déclarer elles-mêmes ce qui les décrie jusqu'à en faire gloire. Messieurs, cela est bon avec des amis qui ne valent pas mieux que nous, & parmi un certain monde tout corrompu, où le vice regne ; mais aux yeux de tout l'univers, devãt une cour si nombreuse de Saints & de Saintes de toutes conditions, qui auront vêcu avec tant d'honneur & tant de vertu en présence d'un Dieu si pur & si redoutable, il n'y aura plus de lieu pour l'effronterie, la où sera le regne de la vertu, elle abandonnera les plus-insolens, les plus-endurcis. Le Seigneur qui comtera tous les pechez qu'on aura commis, qui en découvrirà tant, & dans les pensées & dans les paroles & dans les actions mêmes les plus-Saintes, qui examinera tous les emplois, tous les âges, tous les jours & tous les momens de chaque jour, qui accablera les mal-heureux par la multitude presqu'infinie des desordres qu'il aura à leur reprocher. Le Seigneur, dis-je, prendra en même tems le soin de faire voir la laideur du peché, d'en exagerer la malice, de représenter l'ingratitude, la brutalité, l'ostination, l'insolence du pecheur avec des couleurs si fortes, & d'une maniére si odieuse, que le pecheur se trouvera lui-méme insuportable à lui-même, que les Saints, qui ne se sentiront coupables que de fautes légeres, pardonnées, effacées par la Penitence, les Saints dis je, trembleront de crainte, ils douteront du jugement auquel ils doivent s'attendre, ils se trouveront dignes des plus-grands suplices, ils

ils croiront qu'on leur fera grace si on ne les danne pas éternellement.

Pour achever d'accabler les réprouvez & de justifier la rigueur de leurs supplices, JESUS-CHRIST produira ses soins paternels & l'empressement qu'il a eû pour ces ingrats, il leur réprochera les Saintes inspirations, les bons mouvemens, toutes les graces exterieures & interieures, dont il les a favorisez. *Quid potui facere vineæ meæ & non feci.* Je ne parle point des bien-faits dont je vous ay prévenus en vous tirant du néant, & veïllant sans cesse à vôtre conservation, je ne parle ni de mes instructions ni de mes exemples : Ie veux que l'on comte pour rien mes sueurs, mon sang, ma cruelle mort, l'Enfer, ce-même-Enfer qui a paru un trop, grand supplice à quelques-uns ne vous rend-il pas, lui, dignes de ses flames éternelles? *Quid potui facere vineæ meæ & non feci.* Que pouvois-je faire de plus-fort, pour vous donner horreur du peché, pour témoigner le desir que j'avois de vous rendre heureux, que de vous menaçer d'une éternité de peine; Quoy méchant cette digue que j'ai opposé à vôtre malice n'a pas été capable de vous arrêter. Vous vous plaignés de m'a rigueur, c'est moi à me plaindre de vôtre haine enragée, que cette rigueur n'a pû vaincre, vous ne l'ignoriez pas qu'il y avoit un Enfer préparé pour ceux qui auroient osé m'offenser, mais cét Enfer vous a paru si peu de chose que vous n'avez pas crû qu'on deust pour cela s'empécher de me déplaire. Comment osez-vous donc m'accuser d'une excessive severité? peut-on trop punir celui que rien n'a pû retenir dans son devoir? Est-ce trop pour des pe-

cheurs qu'une éternité de peines, lorſque ces peines même éternelles n'ont pas été ſuffiſantes pour les faire ſortir du peché. Il eſt dont vrai que le Seigneur eſt obligé de juger tout l'univers publiquement & pour ainſi dire, dans les formes, afin de de ſe faire juſtice à lui-méme. En voila aſſez pour ce premier poinct. Faiſons voir dans le ſecond poinct, qu'il le doit encore pour faire juſtice à ſes ſerviteurs. C'eſt ma ſeconde partie.

Les gens-de-bien ſouffrent en cette vie trois ſortes d'injuſtices, qui ne peuvent bien être reparées, que par un Iugement univerſel, la premiére leur eſt faite par leur propre humilité qui cache leur vertu; la ſeconde par la malice de leurs ennemis qui va juſqu'à la noircir; & la troiſiéme par l'orgueïl des perſonnes mondaines qui oſent la mépriſer & la traitter de folie.

Pour le premier poinct il eſt vrai, Chrêtiens Auditeurs, que la vertu n'eſt mépriſée & haïe des Hommes que parce qu'elle n'en eſt pas connuë, cette ignorance vient en partie de la nature de la vertu, laquelle eſt toute ſpirituelle, & ne peut être apperceûë des ſens, & en partie de l'inclination qu'elle a à ſe cacher elle-même & à fuïr la lumiére. Un grand Homme a dit que le vulgaire loüe les petites vertus, qu'il admire les mediocres, mais qu'il ne comprend pas même les grandes; au contraire des fleurs qui s'épanouïſſent, qui déplient leurs feüilles à meſure que le Soleil leur dône une couleur plus-vive & plus éclattante, mais la vertu ſe replie, pour ainſi dire, elle s'envelope d'autant plus qu'elle eſt plus-parfaite, le vice tout hideux qu'il eſt, ne cherche pas les ténebres avec plus de

ſoin. C'eſt pour cela que les ſaints ſe ſont pleû dans les deſerts, qu'ils ont fait leur demeure dans des cavernes, qu'ils ont fuï de Province en Province pour éviter la veuë des hommes. C'eſt pour cela qu'ils ont caché leur naiſſance ſous des habits pauvres, leurs talens naturels ſous un ſilence affecté, & les graces ſurnaturelles qu'ils avoïent receûës ſous l'apparence d'une ſimplicité quaſi puerile, & quelque-fois même d'une folie achevée.

Il eſt vrai que pour confondre les méchans, & pour animer les foibles, Dieu a quelque-fois découvert ces lampes cachées par des voïes extraordinaires; c'eſt ainſi que Saint Paul Premier Hermite aprés avoir paſſé cent ans dans la ſolitude, ſans avoir commerce avec aucun homme fut enfin honoré par Saint Antoine, à qui un Ange avoit revelé ſa demeure & ſa ſainteté. Ainſi ce grand Homme qui s'étoit fait charbonnier pour vivre inconu, fut declaré par un enfant & fait Evêque malgré-lui. Saint Alexis mourut dans la maiſon de ſon Pere quatorze-ans aprés qu'il eût été reçeû en qualité de mandiant, & ſi le Ciel n'euſt pris le ſoin de le faire cõnoître aprés ſa mort, on ignoreroit encore aujourd'hui une vertu ſi héroïque. Que dirai-je de ce Marcus qui feignît d'être fou durant l'eſpace de ſept années, & qu'on trouva mort dans une cabane le lendemain, que ſa feinte euſt été, mal-heureuſement découverte. Une Religieuſe Egiptienne nommée-Iſidore contrefit long-tems l'inſenſée avec tant de ſuccés qu'elle étoit devenuë le jouët d'une communauté fort nombreuſe, & comme la beſte de charge du Monaſtere où elle

étoit mise à tout & où elle feignoit d'aimer par extravagance tout ce qui faisoit le plus de peine & le plus d'horreur à la nature, un grand Saint fut envoïé de Dieu tout exprés, pour publier l'éminente sagesse de cette généreuse fille. Mais combien y a-t-il eû de Saints & de Saintes dont la sainteté est demeurée ensevelie dans l'obscurité, qu'ils ont recherchée, combien y en a-t-il encore aujourd'hui d'inconnus dans les maisons Religieuses, dans le monde même sur tout dans les païs, où la persecution favorise & rend comme nécessaire le dessein qu'on à d'éviter l'éclat & les loûanges des Hommes ?

Combien d'ames choisies, qui loing de tout commerce avec le monde se faisant de leur propre maison comme un cloître, comme un desert passent leurs jours dans la solitude inconnuës à leurs propres Domestiques, connuës à peine de leurs directeurs, lesquelles aprés avoir domté leurs passions, & arraché leurs mauvaises habitudes s'exercent avec joïe dans les plus-excellentes vertus, n'aïant que Dieu pour objet, & pour témoin de leur amour, n'est-ce pas à ces ames que David a promis de la part de Dieu, que leur sainteté sera produite, tout-d'un-coup comme une lumiére que l'on tenoit enfermée, & qui la rendra aussi visible que le Soleil en plein midi, *& educet quasi lumen justitiam tuam & iudicium tuum quasi meridiem.*

Oüi, Messieurs ces ames saintes brilleront au jugement, comme des astres, on les fera asseoir sur des trônes pour juger les nations, on leur donnera une autorité souveraine sur tous les peuples, *Fulgebunt sicut stellæ, judicabunt nationes, & dominabuntur populis.* Ce sera à la veüë de cette

personne qui se santifie aujourd'hui dans la retraitte, que tous les Hommes & les Anges-mêmes s'écriéront. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut Sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.* Quelle est donc celle-ci ? Qui s'avance avec autant de pompe & d'éclat, que l'aurore à son lever, belle comme une lune, brillante comme un Soleil, plus terrible aux lâches & aux personnes mondaines qu'une armée, entiére rangée en bataille ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens innixa super dilectum suum?* Quelle est celle-ci qui à amassé tant de richesses dans son desert, qui en sort toute parfumée, que son bien-aimé soûtient ; & amené comme en triomphe ? Quelle est celle-ci dont on n'a presque point entendu parler, comment a-t-elle pû faire de si grandes choses avec si peu de bruit, comment dans une terre si sterile au milieu de tant de corruption, a-t-elle pû amasser tant de mérites ?

Mais s'il y a de la justice à publier les vertus qui ont été inconnuës en cette vie. Il y en a encore plus ce me semble, à justifier celles qui ont été calomniées. Il est incroïable combien la médisance est audacieuse, & combien cependant elle est commune dans le monde. Il n'y a presque jamais eû de si grand Saint de qui l'on n'ait détracté, de qui la vertu n'ait été noircie par d'horribles calomnies. IESUS-CHRIST lui-méme n'est point encore justifié des crimes qu'on lui imposast à sa passion, il passe encore dans l'esprit de tous les Juifs pour un seditieux & un imposteur. Les Martirs ont été condannez comme Magiciens, comme perturbateurs du repos public. Si Dieu n'eust re-

velé à Daniel la malice des viellars qui calomnioïent , Susanne , la plus-chaste femme du monde étoit diffamée & alloit être lapidée comme adultere. Joseph est mis en prison comme un impudique,quoi-que son veritable crime fust de n'avoir pû consentir à la Passion de sa Maîtresse ; Le Seigneur emploïa sa main toute-puissante , pour le retirer de cette disgrace , Mais combien d'innocens accusez comme Susanne & Joseph en faveur de qui Dieu n'a point fait de miracle,qui ont été punis comme coupables des crimes qu'ils n'ont pas peut-être commis , qui ont perdu la vie & l'honneur sur de faux soupçons qui n'ont jamais été éclaircis.

Il y a bien des desordres dans le monde , j'en conviens, Mais sur ce faux prétexte la détraction prétend avoir droit de tout déchirer ; les plus-légeres apparences lui suffisent pour condanner les plus-parfaittes vertus. I'ai veû des personnes perduës de réputation de la probité desquelles je n'étois pas moins asseûré que de ce que je vois de mes propres yeux. Ie remarque tous les jours,que si l'Homme du monde le plus-irreprochable a eû le mal-heur de déplaire à un autre homme , cét autre en parle d'une maniére si injuste , il donne des jours si désavantageux & si faux à sa conduite, à toutes ses actions , à ses vertus-mêmes , & à ses bonnes qualitez que je ne saurois m'étonner assés que nos passions puissent nous aveugler jusqu'à ce point. Cependant on ne sauroit plaire à tout le monde , il est peu de gens, qui n'aient ou des envieux ou des ennemis , ce sont ces ennemis qui sont crûs quand ils parlent de nous, car on s'ima-

gine toûjours que nos amis nous flattent, quand ils nous loüent.

Que dirai-je de ceux qui se laissent prévenir avec tant d'injustice, non-seulement contre des personnes particulieres, Mais contre des corps entiers, contre des nations que l'on décrie sans reserve, parce qu'on n'a pas trouvé que tous les particuliers fussent irrepréensibles. Dans l'opinion de toutes les sectes opposées à l'Eglise Romaine tous les souverains Pontifes n'ont rien été moins que des Ante-christs, il n'y a ni chasteté ni pieté dans le Clergé, ce n'est par tout qu'impureté, & sordide interest? Tous nos Monasteres sont des maisons de prostitution, tous nos temples des Sinagogues, toute nôtre Religion artifice & idolatrie. Même parmi ceux d'un même-parti ne voit-on pas tous les jours que sans connoître, sans examiner même les personnes, on les rebutte, on les méprise, on en conçoit une méchante opinion, parce qu'elles sont d'une certaine famille, qu'elles portent un certain habit, qu'elles sont d'une certaine profession, qu'elles parlent en certaine langue? Qui peut dire combien on commet d'injustice, combien on fait de faux jugemens sur des regles si générales & si incertaines.

Oüi sans doute, il faut qu'il y ait un jugement; Il faut, Chrêtiens Auditeurs, qu'il y ait un jugement universel, qui corrige tous ces jugemens, un jugement qui rende l'honneur à tant d'innocens, à tant de saints calomniez, qui détruise toutes les préventions, qui détrompe ceux que les faux bruits ont entraîné dans l'erreur, ceux que l'envie & les autres Passions ont aveuglez, ceux qui s'en sont

fiez aux apparences, ceux qui ont jugé les bons, par les méchans, qui ont jugé de tous par un ſeul, qui ont jugé des autres par eux-mêmes. En un mot un jugement qui mette au jour toute verité, & qui repare les ravages épouvantables que fait aujourd'hui la detraction, ce vice qui regne partout, qui déſole tout, qui bien-loin d'épargner la vertu ſemble s'acharner à elle avec plus de fureur, comme ſi dans la manie qu'elle à de parler, elle étoit enragée de trouver des perſonnes qui ne lui en donnent aucun ſujet.

Quelle gloire, Chrêtiens Auditeurs, pour ceux qui auront ſouffert ſans ſe plaindre, de ſe voir ainſi juſtifiez & les détracteurs confondus aux yeux de toute la terre; C'eſt une conſolation dés cette vie-même de penſer que la verité ſera quelque jour ſi parfaitement & ſi ſolemnellement reconnuë. Mais au jugement quel luſtre ne recevrât-elle point des mêmes impoſtures avec quoi on aura tâché de la ternir, & de l'humilité avec laquelle on les aura endurées, qu'on ſe ſaura bon gré d'avoir gagné le mérite de la patience en ſe taiſant, lorſqu'on verra ſa réputation rétablie avec tant d'avantage.

Enfin je vois tous les hommes partagez en des ſentimens bien differens, ſur le ſujet des veritez du Chriſtianiſme & ſpeculatives & morales, ſans parler des Barbares & des Infidelles, tout le Chriſtianiſme eſt diviſé en des ſectes differentes, la plûpart deſquelles ne veulent point d'accommodement & réfuſent de convenir d'un juge qui puiſſe vider leurs differens, voulant que chacun ſe juge ſoi-même. Il faut donc attendre un jugement

général, qui decide sur ces contestations, & qui fasse voir dans quel parti a été la verité, & qui sont ceux qui ont erré par présomption ou par ignorance.

A l'égar des mœurs, quelques gens-de-bien croient que l'humilité, la douceur, la soûmission sont des vertus dont un Chrêtien doit faire gloire, un grand nombre d'autres ont pour maxime qu'il faut vivre dans l'indépendence, ne rien souffrir, & ne ceder jamais à personne. Tout ce qui reveille l'ambition, tout ce que desire l'avarice & la volupté, est regardé par les Saints comme de la boue & de la fumée. Les gens du monde regardent les Saints comme des visionnaires, leur simplicité leur fait pitié, ils se plaignent d'eux, ils les méprisent, *Deridetur iusti simplicitas... lampas contempta apud cogitationes divitum.* Si vous demandez à Saint Paul ce qu'il pense du monde; je dis même du plus-beau & du plus-grand monde, il vous répondra qu'il ne peut l'envisager sans être emeû de compassion, qu'à son égar le monde est un mal-heureux lié sur la roüe, ou cloûé à un poteau. Si vous demandez au monde quel jugement il fait de Saint Paul, il vous fera la même réponce. Il aimeroit autant mourir sur une Croix, que de vivre comme ce grand Saint. *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* De cette difference de sentiment vient la difference des soins, & de la conduite qu'on observe en differentes personnes, les uns se dépoüillent de leurs propres biens, & les autres ravissent même le bien d'autrui, les uns se cachent pour éviter les honneurs, les autres se consument pour y parvenir, les uns veulent passer

pour bons, quoi-qu'ils ſoient méchans, les autres ſe réjouiſſent quand on les punit des crimes, dont ils ne ſont nullement coupables. Ceux qui craignent Dieu déplorent l'aveuglement des libertins, les libertins accuſent les bons Chrêtiens de folie. Quand ſera-ce donc que les ténebres ſeront diſſipées & que la verité paroîtra dans tout ſon jour? Il faut que JESUS-CHRIST lui-même accompagné de tous ces Anges vienne faire triompher ſa Croix en préſence des nations, qu'il juge par les Loix de l'Evangile ceux qui ont mépriſé les maximes Evangeliques & que tout l'univers avoüe que le Pere des lumiéres avoit revelé aux ſimples des miſteres qu'il avoit caché aux ſages & aux grands du monde.

Ce ſera pour lors, Chrêtienne Compagnie, que ces faux ſages, ces eſpris préſõptueux, qui ont prétendu réformer les œuvres de Dieu & donner leurs avis ſur la conduite de la providence, ces ſavans qui ſe ſont picquez de tout ſavoir hors Jeſus Crucifié, ces grands genies qui ſe flattoient de s'être rendus les maîtres des évenemens de la fortune-même par le raffinement de leur politique. Ce ſera pour lors, dis-je, qu'ils reconnoîtront leurs égaremens, & leurs pueriles erreurs; Ce ſera pour lors que paſſes, confus, conſternez, accablez de honte, puis tranſportez de rage & de deſeſpoir, ils ſeront forcez de s'écrier, *Ergo erravimus à via veritatis & juſtitiæ lumen non luxit nobis, & ſol intelligentiæ non eſt ortus nobis.* C'eſt donc nous qui nous ſommes trompez avec toutes nos lumiéres, c'eſt nous qui avons manqué aux premiers principes, qui avons eû une conduite d'enfans, qui avons

vêcu comme des étourdis & des insensez. A quoi nous sommes nous attachez imprudens que nous étions, nous nous sommes lassez dans la voïe, d'iniquité & par des chemins rudes & épineux, nous avons couru à nôtre perte, nous n'avons jamais eû de veritable plaisir, toute nôtre grandeur s'est evanoïe cóme une ombre, il ne nous reste rien de tant de biens qu'un vain souvenir, cruel & bien pire, Helas que la pauvreté qui nous faisoit tant d'horreur. Ce sera pour lors que les Anges prononçeront contre le monde, & contre les vanitez les maledictions que S. Iean rapporte dans l'Apocalipse. *Væ væ civitas illa magna; quæ amicta erat, bysso, & purpurâ, & cocco, & deaurata erat auro, & lapide pretioso & Margaritis, quoniam unâ horâ destitutæ sunt tantæ divitiæ.* Malediction & double malediction sur ce grand monde, sur cette Babilone, où regnoit la profusion & la molesse, où l'on étoit vêtu de lin & de pourpre, où l'on logeoit sous des lambris dorez, où tout étoit enrichi de perles & de pierreries, une heure de tems la dépoüillée de tout cela, & la voila présentement réduite à une triste indigence. *Væ væ civitas illa magna, in qua divites facti sunt omnes, qui habebant naves in mari de pretiis eius, quoniam unâ horâ desolata est.* Malheur à cette superbe cité au luxe de laquelle les Indes & le Perou ne pouvoient assez fournir de parfums, & de dorures, qui par ses dépenses excessives a enrichi les Marchans qui trafiquent sur l'une & sur l'autre mer. La voila enfin humiliée & dans une entiére désolation. *Exulta super eam cælum, & sancti Apostoli & Prophetæ, quoniam iudicavit Deus iudicium vestrum de illa.* Ciel rejoüis-

ſez-vous dans ſa ruine, & vous Apôtres, Prophetes, & tous les autres Saints qui lui aviez prédit ſes mal-heurs, qui aviez toûjours mépriſé ſa felicité trompeuſe, qui aviez déploré ſon aveuglement, qui verſiez des larmes ſur ſa fauſſe proſperité, qui l'avez condannée par vos paroles & par vos exemples ; Rejouïſſez vous auſſi parce que le Seigneur decide la choſe à vôtre avantage, il a confirmé le jugement que vous en aviez toûjours fait. *Iudicavit Deus iudicium veſtrum de illa.*

Ce ſont là, ce me ſemble, les principales raiſons pour-quoi il eſt neceſſaire qu'il y ait un jugement. Dieu ſe doit cette juſtice à lui-même, & il la doit à ſes ſerviteurs, à ſon égar il faut que ſa parole ſoit accomplie, que ſa conduite à l'égar des bons qu'il perſecute en ce monde ſoit juſtifiée, auſſi-bien que la rigueur qu'il exerce en l'autre envers les méchans. A l'égar de ſes fidelles ſerviteurs il faut qu'il faſſe connoître l'excellence de la vertu que leur humilité a cachée aux Hommes, la pureté de leur vie que la médiſance à voulu ternir, la ſageſſe de leur ſentimens & de leur conduite que le monde a traitté de folie & d'extravagance.

Nonobſtant toutes ces raiſons quelque néceſſité qu'il y ait de faire un jugement univerſel, il ne tiendra qu'à nous qu'il ni en ait point pour nous. *Si nos iudicaremus*, dit Saint Paul, *non utique iudicaremur.* Si nous voulions bien nous juger nous-mêmes aſſeûrement nous ne ſerions pas jugé, c'eſt à dire que ſi nous voulions nous examiner de bonne foi ſelon nos petites lumiéres, nous accuſer nous-mêmes en ſécret, nous punir ſelon la

grandeur de nos fautes ou plûtôt selon la grandeur de nôtre contrition & de l'amour qu'il plairoit à Dieu nous inspirer. Nous éviterions cette si humiliante & si publique manifestation, cette recherche si exacte que Dieu fera de nos plus-petites pensées, nous nous mettrions à couvert de la colere de ce juge, qui n'aura égar ni aux talens, ni à la qualité des personnes, qui n'ignorera rien, qui ne pardonnera rien, qui condannera sans pitié, & qui perdra sans resource tous ceux qu'il aura jugez coupables.

Quand sera-ce donc, Messieurs, que vous ferez cette action de prudence? Quand sera-ce que vous retirant de la foule & de l'embarras du monde, vous prendrez un peu de tems, pour repasser sur toutes les années de cette vie, pour sonder cette consience, pour la nettoïer entiérement, pour purger cét esprit des folles erreurs & des maximes du monde, pour faire une reveûë générale de vos sentimens interieurs, de tous vos desirs, de toutes vos passions, pour vous demander compte à vous même des graces que vous avez receûës & que vous reçevez tous les jours. Quand sera-ce que detestant nôtre aveuglement, & tous les desordres passez non-seulement nous les effaçerons par une humble & généreuse Confession, mais encore nous nous condannerons nous-mêmes à une vie plus-penitente, plus-pure, plus-retirée, plus conforme à la vie de Jesus-Christ, à une vie qui nous dispose à la mort & qui nous exemte du jugement.

Mon Dieu qu'il y auroit de sagesse à en user de la sorte? Mais quelle imprudence à vous, ame Chrê-

tienne sachant le compte qu'il vous faudra rendre un jour, quelle imprudence de charger d'embrouiller ce compte tous les jours de-plus-en-plus, de continüer de faire en ſécret ce qui vous doit être reproché ſi publiquement, de rejetter ces graces que la juſtice de Dieu vous doit produire aux jours des vengeances, Pour confondre vôtre ingratitude & vôtre invincible dureté. Quelle folie, permettez-moi de vous le dire, pouvant avoir IESUS-CHRIST, pour ami, pour époux, d'aimer-mieux l'avoir pour accuſateur & pour juge, d'aimer-mieux être jugé avec tāt de rigueur que d'être aſſis ſur le trône, pour juger le mōde, En un mot de refuſer la miſericorde qui vous pourſuit, pour vous attirer un jugement ſans miſericorde. *An divitias bonitatis ejus & patientiæ & longanimitatis contemnis . . . . Secundum autem duritiam tuam & impœnitens cor Theſauriſas tibi iram in die iræ & revelationis juſti Iudicii Dei.*

Eſt ce que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté, & le tréſor inépuiſable de ſa patience? Et que vous prenez plaiſir de vous amaſſer un tréſor de colere, pour le jour de ſon indignation & du juſte jugement de Dieu? Seigneur aïez pitié d'un aveuglement ſi déplorable, faites luire dans nos cœurs un raïon de cette lumiere qui doit faire à la fin du monde un jour ſi grand, mais ſi-triſte pour les pecheurs, faites-nous voir aujourd'hui ce que nous verrons alors, afin que nous faſſions ce que nous voudrions avoir fait, ce qu'il faudra avoir fait, pour paroître ſans confuſion en préſence des Anges & des hommes, pour recevoir de vous une Sentence favorable & une récompenſe éternelle. Amen.

SERMON LIV.

DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum poteſtate magna eſt Majeſtate.

Alors on verra le fils de l'homme venir ſur une nuë avec une grande puiſſance & une grande Majeſté. S. Luc. C. 21.

Au jour du Jugement Vniverſel. Le pecheur ſera parfaittement découvert par le rigoureux examen qui ſera fait de toutes les conſiences, il ſera entiérement détrompé par les autres circonſtances de ce jugement.

APRES que le feu aura détruit tout l'univers en ſon dernier jour, aprés que les étoiles conſumées par leurs propres flames auront encore brûlé les cieux, où elles ſont attachées, & que

comme des charbons éteints elles seront enfin tombées de leurs places, aprés que le soleil sera luimême tombé en une éternelle éclipse, que la lune ne sera plus qu'un corps noir & froid, que la terre sera ensevelie en ses propres cendres : En un mot lors-qu'on n'y verra plus rien, & même il n'y aura plus rien à voir dans le monde. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube :* alors, dis-je, il se levera un nouvel astre, qui commencera le plus-grand, mais le plus-épouventable de tous les jours. Iour de colere, dit le Prophete Sophonie, jour de tribulations & d'angoisse, jour de calamité & de désolation, jour d'obscurité & de ténebres, jour de nuage & de tourbillon, jour des trompettes & de leur bruit éclattant. *Dies iræ, dies tribulationis & angustiæ, dies calamitatis & miseriæ, dies tenebrarum & caliginis, dies nebulæ & turbinis, dies tubarum & clangoris.*

Ce jour, au lieu de la joïe, que le soleil nous inspire en renaissant, portera la terreur dans tous les esprits, & glacera tous les cœurs d'une horrible crainte. Personne ne pourra ni en supporter l'éclat, ni l'eviter. Tout paroîtra à la faveur de ce jour, & tout y paroîtra hideux ou terrible. Messieurs, vous voïez assés que c'est du jour du Iugemét que je veux parler. C'est une verité, dont le Fils de Dieu a pris soin de n[illegible] avec tant d'exactitude, qu'on ne p[illegible] connoissance n'en soit trés-uti[illegible]eles. Fasse le Ciel que lorsque j'[illegible]tâcherai [illegible]'expliquer, elle vous touche autant qu'elle [illegible] paru capable de le faire, lorsque je l'ai meditée. Ce que j'ai à vous en dire aujourd'hui se peut reduire à cette seule propo

propoſition, que le jour du Iugement ſera un grand jour. *Dies magna, Dies Domini magnus,* ainſi qu'il eſt appellé par l'Ecriture. Il ſera grand premierement, parce que les objets les plus-cachez y ſeront viſibles : En ſecond lieu ; parce que les Hommes les plus-aveugles y deviendront clair-voïans. Tous les voiles y ſeront levez, & ceux dont l'hipocriſie couvre les desordres du pecheur, & ceux dont la Paſſion lui couvre les yeux à lui-même. En un mot le pecheur y ſera parfaittement découvert, & il y ſera entierement détrompé. Il y ſera découvert par le rigoureux examen, qui ſera fait de toutes les conſiences, ce ſera le premier Poinct. Il ſera détrompé par les autres circonſtances de ce jugement, ce ſera le ſecond. Vierge Sainte, il ne nous ſervira de rien à ce dernier jour que vous ſoïez la Mere de Miſericorde, vôtre credit ne pourra plus nous ſouſtraire à la ſeverité de nôtre Iuge, mais vous pouvez aujourd'hui nous obtenir cette crainte ſalutaire, qui à porté les Saints à prévenir le jugement par une veritable penitence ; c'eſt la grace que nous vous demandons humblement par la priere de l'Egliſe. *Ave Maria.*

Le ſon terrible des trompettes aïant tiré tous les morts de leur ſepulchre, on les verra venir de toutes les parties du monde, & s'aſſembler confuſement en cette vallée célebre où l'on doit leur apprendre leur éternelle deſtinée. On ne ſauroit dire quelle ſera la fraïeur, la conſternation, le tremblement, le morne ſilence de cette multitude étonnée dans l'attente de l'Arreſt irrévocable. L'Ecriture dit que les hommes ſécheront de crainte, que les puiſſances du Ciel, & les fondemens

de la terre, c'est à-dire, les plus-grands Saints; & les plus-grands Rois, seront dans d'étranges agitations, qu'ils en auront l'esprit comme troublé, qu'ils ne sauront plus, où ils en seront, que tout fremira, tout tremblera jusqu'à ceux qui n'auront nul sujet de craindre. *Arescentibus hominibus præ timore & expectatione, quæ supervenient universo orbi.*

Mais si le son des trompettes, si la veûë du Ciel & de la terre reduits en cendre, si la voix des Anges, qui citeront les morts au Tribunal redoutable, si l'attente de Jesus-Christ doit causer une si grande fraïeur. Que sera lorsque le Ciel s'ouvrant tout-d'un-coup le souverain Iuge paroîtra sur un nuage embrasé, portant dans ses yeux & sur son front toutes les marques d'un implacable courroux. Pour moi j'avoûë que mon esprit se pert, & se confond dans ces pensées, & je n'ai point de paroles pour les exprimer: Comment donc représenter le trouble des criminels, lorsque toutes leurs consiences seront ouvertes, & que le Fils de l'homme avec une incroïable severité, & de la maniére du monde la plus-pressente leur redemandera compte de toutes les actions de leur vie? Ouï Messieurs, *omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* Toute nôtre vie doit être produite, & examinée devant le tribunal de Iesus-Christ. C'est examen sera premierement fort rigoureux, & en second lieu il se fera aux yeux de tout l'univers.

Pour la rigueur il suffit de dire que tout sera examiné sans reserve, toutes les pensées, toutes les actions, toutes les paroles, & les pechez les

plus-griefs, & les fautes les plus-légeres, & le mal qu'on aura commis, & le mal qu'on aura fait commettre aux autres, & le bien qu'on n'aura pas fait, & le bien-même qu'on aura fait. Une femme dit bien de paroles en une heure, elle en dit bien en toute une année, en cinquante, ou ſoixante années; on peſera toutes ces paroles, on les peſera avec d'autant plus de ſoin, qu'elles auront été dittes avec moins de conſideration. Combien de penſées depuis le premier moment, qu'on a eû l'uſage de la raiſon juſqu'au dernier ſoûpir de la vie? Vous ſavez que l'eſprit n'eſt jamais oiſif: parmi ce nombre infini de penſées, combien de penſées d'envie, d'orgueïl, d'avarice, d'ambition, de haine, de vengeance? Combien de penſées, impures, combien de penſées inutiles? On les comtera, on les examinera toutes, on répaſſera ſur tous les âges, ſur toutes les années, ſur tous les jours, ſur tous les momens de chaque jour, on produira toutes les impatiences, tous les emportemens, tous les ſoupçons toutes les recheûtes de cette vieïlleſſe avare, chagrine, défiente, endurcie dans ſes mauvaiſes habitudes. Dans l'âge qui l'a précedée, on découvrira tous les deſſeins que l'ambition a formez, toutes les démarches qu'on à faites, pour nuire au Prochain, tous les artifices dont on s'eſt ſervi, pour s'établir ſur ſes ruines. Les menſonges, les débauches, les mauvais conſeils, les menaces, les flatteries, les injuſtices, les parjures, les violences. On remontera à cette jeuneſſe ſi corrompuë. Tous les regars, tous les diſcours, tous les deſirs du cœur, tous les mouvemens du corps ſeront exactement obſervez. On

en cherchera les intentions , on en produira les motifs les plus ſecrets. Combien d'argent , mais ſur tout combien de tems perdu au jeû , combien de jours deſtinez aux plaiſirs , & quels jours, combien d'heures données à la converſation,& à quelle converſation , combien à la lecture , & quels livres on aura leûs ? Les étoffes , les coëffures , les points, les rubans , les couleurs, la table, les meubles , les logemens tout cela ſera examiné. On verra ſi en tout cela il n'y aura rien eû d'exceſſif, rien de ſuperflu , rien contre la bien-ſéance , rien contre la modeſtie , & l'humilité Chrêtienne , & pour en juger , apparamment on aura des regles un peu plus-étroittes que celles du monde. L'enfance même ne ſera pas tout à-fait exemte de cette recherche. On vous fera reſſouvenir des petites mutineries , des petits dépits , des petites fourberies , des deſobéïſſances , du libertinage de vos premiéres années.

Quelle ſurpriſe ! Chrêtiens Auditeurs, quand on verra ſortir & comme renaître du fond de la conſience, mille pechez qu'on a oubliez , milles autres qu'on n'a jamais bien connus. Quand nous verrons qu'on nous fera des crimes de tant de choſes qu'on avoit traitté de bagatelles , & dont on n'avoit pas daigné ſe confeſſer. Quand on nous remettra devant les yeux tant d'injuſtices faites au prochain , tantôt ſous apparence de zele , tantôt ſous couleur de néceſſité , quelque fois même ſous le prétexte ſpecieux de la Iuſtice. Cent railleries dont on ſe ſavoit ſi bon gré,cent détractions qu'on s'étoit pardonnées à ſoi-même , mille petites vengeances dont on n'avoit point tenu de compte. *Si*

iniquitates observaveris Domine, Domine qui sustinebit? Mon Dieu, si vous observez ainsi, si vous comtez toutes nos iniquitez, qui pourra jamais soûtenir une justice si exacte, qui ne sera pas accablé par le seul nombre de ses fautes?

Mais que sera-ce si l'on met encore sur nôtre côte les iniquitez d'autrui?on les mettra. Cette fille qui se croïoit irréprochable en ce qui regarde l'honneur se verra chargée de toutes les impuretez de je ne sai combien de jeûnes hommes, qu'elle a corrompus par ses affetteries, par les soins excessifs qu'elle a pris de s'ajuster, de se produire, de plaire; On accusera ce Pere de toutes les débauches, de tous les blasphêmes de ses enfans; cette femme de toutes les impietez de ses domestiques, comme si c'étoient ses propres pechez. On imputera à ce Magistrat la plûpart des desordres d'une ville, à ce Seigneur un million de pechez mortels qui se sont commis à la veûë des tableaux, & des statues scandaleuses dont il a orné son palais. Vôtre vie a été remplie de médisances, vos conversations ont êté comme tissuës de paroles à double entente, de comptes lacifs,de discours impies & libertins. Ces médisances, ces détractions, combien d'autres détractions ont elles causées? ce que vous avez dit combien de fois a-t-il été redit, & par combien de personnes? Ce rapport combien a t-il allumé de haines, combien de desirs de vengeance & ces desirs combien ont ils produits de vengeances effectives? Cette parole qui vous a paru si plaisante a fait naître en un moment mille pensées criminelles, elle en faira naître une infinité d'autres à l'avenir, toutes ces pensées & tout ce qui peut arri-

ver ensuite de ces pensées : tout cela entrera dans l'accusation, qui sera dressée contre vous. Imaginez-vous un miserable, qui a laisse tomber une étincelle de feu sur de la paille, ou sur de la poudre, & qu'on rend responsable de l'embrasement de toute une ville, que son imprudence a causé, à qui ont veut faire païer jusqu'à un denier toutes les maisons brûlées, tout l'argent perdu, tous les meubles, toutes les marchandises consumées, qu'on rend coupable du mal-heur d'une infinité d'hommes, de femmes, d'enfants, qui ont été ou étouffez dans les flames, ou accablez sous les ruïnes ; qui ne succomberoit sous une justice si rigoureuse?

Pecheurs scandaleux vous ni songez pas sans doute, vous, qui par vos pernicieux exemples, par vos conseils empoisonnez par vos dangereuses maximes, par les mauvais livres, par les erreurs que vous semez dans les compagnies, travaillez à étouffer la crainte de Dieu, à éteindre même toute Religion dans les esprits. Et vous qui par vos cajoleries, par vos discours passionnez, par vos sollicitations, par vos presens, & par vos promesses tâchez de corrompre l'innocence, & de seduire, s'il est possible, la vertu même : y avez-vous jamais bien fait réflexion ? l'Enfer se peuple des ames rachetées par le sang de Jesus-Christ: ce Sang, ces ames vous seront représentées au jugement, vous en répondrez tout seul. Ce ne sera rien d'avoir pleuré vos propres fautes, si vous n'avez reparé l'horrible ravage, que vos scandales on fait dans le monde.

Il est vrai, Seigneur, *Peccavimus, injustè egimus, iniquitatem fecimus.* Nous avons peché, & nous

avons fait pecher les autres, mais nous avons fait penitence, nous avons fait quelques bonnes œuvres; il les faut examiner ces bonnes œuvres, il faut encore examiner cette penitence: *Ego Justitias judicabo.* Je prétens juger la sainteté-même. Voïons un peu le bien que vous avez fait, oserez-vous produire ces priéres sans attention, ces confessions sans larmes, sans douleur, sans amandement? ces Communions que vous avez faites la haine dans le cœur, que vous n'avez faites, ce semble, le matin que pour rendre plus criminelles les occupations de l'apres-dinée? Vous avez été à l'Eglise lorsque vôtre devoir vous appelloit au logis, vôtre esprit étoit au logis & vôtre cœur peut-être encor ailleurs, lorsque vous étiez à l'Eglise. Vous avez prié pour être veû, vous avez donné l'aumône pour passer pour liberal, vous avez secouru les mal-heureux par un mouvement de compassion naturelle, vous avez aidé par vos conseils ceux qui avoient moins de lumieres que vous, mais c'est par un esprit d'orgueïl que vous l'avez fait; si vous avez corrigé vos enfans, ç'a été par colere, par impatience; si vous avez repris vos domestiques, vous n'avez eû en veûë que vôtre interest. Ce zele pour vôtre prochain étoit une pure envie, cette modestie un desir secret de vous attirer des loûanges, cette frugalité un effet de vôtre avarice, & de vôtre attachement aux biens de la terre. Donnez-moi quelque chose de bien net en tout ce que vous avez jamais pratiqué de bien? Donnez-moi quelque chose, où il n'y ait rien à redire, une action vraiment crétienne, & qui ne m'ait pas du moins autant des-honoré, qu'elle sembloit me devoir

donner de gloire. Quoi durant cinquante ans pas une action bien ſainte, pas une priére faite comme il faut, toute la vie étoit à moi, & quel eſt le moment qui ait été veritablement pour moi ?

Meſſieurs, tant & de ſi preſſans réproches accableroient une perſonne, quand ils lui ſeroient faits en ſecret par un ami, par un Confeſſeur charitable. Lorſque Dieu avec une douceur vraiment paternelle, nous ouvre à nous-mêmes nôtre conſience, qu'il a la bonté de nous mettre devant les yeux toutes nos miſeres, tous les deſordres de nôtre vie, que dans le tems d'une retraite, ou d'une confeſſion générale, il nous à fait voir comme d'une ſeule veûë & le nombre, & l'énormité de nos fautes; on ne ſauroit dire quelle impreſſion cette lumiére fait ſur l'ame qui la reçoit; on eſt tout interdit, on a horreur de ſoi-même, on n'oſe lever les yeux, on voudroit pouvoir ſe cacher, s'enterrer, s'anéantir. Que ſera-ce donc lorſqu'avec un viſage enflamé, & d'une voix de tonnerre ce Juge irrité s'élevera contre nous, qu'il nous reprochera avec aigreur, avec amertume juſqu'aux plus menuës imperfections, non plus pour nous corriger, mais pour nous confondre, qu'il les exaggerera, qu'il prendra à tâche de nous chicaner, pour ainſi dire, comme il ſemble nous menacer par ſon Prophete. *Judicio contendam vobiſcum, & cum filiis veſtris diſceptabo ?* Que ſera-ce lorſqu'à ce détail de nos pechez, il oppoſera le détail des graces, qu'il nous aura faites, toutes les bonnes penſées, tous les bons deſirs, toutes les inſpirations ſecretes, les reproches pleins de tendreſſe, les preſſentes ſollicitations, par quoi il aura tâché de nous rapeller à nô-

tre devoir ? Que sera-ce lorsque pour mettre nos crimes dans un plus grand jour, il leur opposera les vertus des Saints, & des Saintes, la constance des Martirs à nôtre lâcheté, à nôtre mollesse, la pudeur des Vierges, à l'éfronterie & aux emportemens des impudiques ; l'abstinence des Anacoretes à la gourmandise d'un Catolique, qui aura mangé de la chair les jours défendus. La foi humble & inébranlable des plus grands Docteurs de l'Eglise à la témerité d'un libertin, qui aura fait gloire de douter de tout ? Que sera-ce lorsqu'il s'opposera lui-même à nous-mêmes ? Sa grandeur offensée à nôtre néant ? sa Majesté humiliée à nôtre orgueïl & à nôtre ambition ; sa bonté à nôtre ingratitude ; sa patience invincible à nôtre ostination ? Petit ver de terre vous m'avez connu & vous m'avez méprisé ? vôtre Dieu à parlé, & vous avez osé le contredire ? Ie vous ai fait l'honneur de vous offrir mon amitié, & je n'ai reçeû que des rebuts ? Ie vous ai pardonné & vous avez crû pouvoir prendre avantage de ma facilité, pour m'outrager impunement ? O Dieu ! qui pourra vous répondre, qui pourra supporter une si forte accusation ? Mais ce n'est pas tout, lorsque le Fils de Dieu nous fera ainsi le portrait de nôtre vie, qu'il mettra au jour nos plus secrettes pensées, qu'il fera le recit des plus-infames actions, qu'il en developera toutes les plus fâcheuses particularitez, il sera entendu de tous les hommes, tous les hommes aurôt les yeux attachez sur nous, & nous regarderôt avec horreur.

A quoi pensons nous, Chrêtienne compagnie, lorsque nous cherchons les ténebres pour nous couvrir, & que nous prenons tant de précautions pour

tromper la vigilance des hommes ? C'eſt en vain qu'on s'addreſſe à des Confeſſeurs inconnus, & qu'on leur cache les crimes, qu'on n'a pas honte de commettre : On les ſaura, on les verra quelque jour ces crimes. Saint Baſile dit qu'ils ſe produiront eux-mémes, qu'ils paroîtront ſur chacun de nous en des caractéres ſi viſibles, qu'ils frapperont les plus-foibles yeux. Il en ſera comme du venin en certaines fievres malignes, lequel étouffe le malade, parce que la nature n'a pas les forces de le pouſſer au déhors, mais qui ſe découvre lui-même aprés la mort par une infinité de tâches, qui défigurent le corps, & le rendent horrible à voir.

Je vous prie de faire un peu de réflexion à ce que je m'en vais dire, ſi à l'heure que je parle le peché honteux & ſécret de quelcun de ceux qui m'écoutent, venoit à être declaré en préſence de cette aſſemblée : N'eſt-il pas vrai que cette perſonne aimeroit-mieux que la terre ſe fuſt ouverte ſous ſes piés ? N'eſt-il pas vrai que cela ſeroit capable de la faire pâmer, de la faire mourir de honte ? Or ce même peché quel qu'il puiſſe être, ſera revelé au jugement à tous ceux qui ſont ici, il n'y aura pas un ſeul qui ne le ſache, mais outre cela tout le reſte de la ville, tout le reſte du monde le ſaura encore.

Que ferez-vous pour lors, mal-heureuſe fille, vous qui avez peû vous reſoudre à commettre un horrible parricide, à tuër le corps & l'ame d'un homme, pour empécher que vôtre crime ne vint à la connoiſſance de vos parens ? Que fera cette pauvre Demoiſelle, qui aime-mieux faire un ſa-

crilege, qui aime-mieux étre dannée que d'avoûër sa foiblesse à son Confesseur : que deviendra-t-elle à ce redoutable jour ? Car enfin elle y sera découverte, toutes les personnes dont elle appréende davantage ou la colere, ou le jugement Pere, Mere, Frere, Mari, voisins, domestiques, amis, ennemis, tout cela saura son mal-heur, on saura tout le détail de cette action, on en apprendra jusqu'aux plus-honteuses circonstances. *Quia oblita es mei*, lui dit Dieu par le Prophete Ierémie, *& confisa es in mendacio, nudabo femora tua contra faciem tuam, & apparabit ignominia tua, adulteria tua, & hinnitus tuus scelus fornicationis tuæ.* Vous avez osé pecher à mes yeux, ou vous avez oublié ma présence, ou vous l'avez méprisée. *Oblita es mei* : Vous vous étes fiée à ce trompeur, qui vous faisoit esperer qu'on n'en sauroit jamais rien, vous avez crû que certaine affectation de severité, & de réforme, qu'un peu de grimace pourroit couvrir tous vos desordres, qu'il n'y avoit qu'à nier tout, & à bien instruire les confidens à mentir de même avec impudence : *Confisa es in mendacio.* Or sachez que j'ai tout veû, & que je revelerai tout, toutes vos fornications, tous vos adulteres, tous vos emportemens brutaux, & infames; *& apparabit ignominia tua, adulteria tua, & hinnitus tuus scelus fornicationis tuæ.*

Quelle confusion pour cette personne, s'écrie Saint Augustin, de se voir ainsi connuë de Dieu, & de tout le genre humain, de se voir perduë de réputation dans l'esprit de tous les hommes: Elle, dis-je, qui mourroit de douleur, si elle avoit aujourd'hui un seul témoin de sa honte? *Qualis erit*

illa confusio, cum continget pro peccatis suis in conspectu Dei, omniúmque hominum erubescere, qui nec unum quidem hominem se spectantem vult ferre.

Encore si pour soulager la peine du criminel il se trouvoit quelcun qui prît son parti, qui dît quelque chose en sa faveur. Mais le Seigneur accusant les reprouvez en sa colere, qui oseroit prendre leur défense ? Tout sera muet, Chrêtiens Auditeurs, Ie me trompe tout parlera contre le pecheur, il n'y aura pas jusqu'aux créatures insensibles, qui ne se déclarent contre lui. *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.* Mais sur tout les Saints comme plus zelez pour la gloire de leur Maître éleveront leur voix, & accableront le mal-heureux par leur témoignage. *Iustus es Domine, & rectum Iudicium tuum.* Vous avez raison, Seigneur, d'être irrité contre ces ingrats, ils ne sauroient se couvrir de nul prétexte. Il n'est pas vrai, quoi qu'ils l'aïent osé dire que vous les aiez voulu obliger à croire des choses incroïables, nous avons examiné les points qui les ont choquez & ils nous ont paru trés-plausibles ; aprés ce que vous avez fait pour les établir, il n'y avoit que l'orgueïl & le vice à qui ils pûssent faire quelque peine. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* Ils ont prétendu que vos cõmandemens étoient impossibles, nous sommes tous témoins du contraire, vos conseils même ne l'étoient pas. *Latum mandatum tuum nimis.* Ils nous ont paru trop doux ces cõmandemens, nous y avons ajouté des vœux, nous nous sommes imposez des regles mille fois plus-rigoureuses que vos Préceptes, & par vôtre grace nous les avons observées. *Latum, latum man-*

datum tuum nimis. Les Peres, les Meres, les Maîtres les Confeſſeurs, les Predicateurs, tout cela s'élevera & parlera pour le Iuge contre les coupables. Nous vous avons prédit le mal-heur, où vous voila tombez incredules, oſez dire que vous avez failli par ignorance ? Nous nous ſommes épuiſez, nous nous ſommes conſumez pour vous inſtruire. *Cantavimus vobis, & non ſaltaſtis, lamentavimus, & non ploraſtis.* Nous nous y ſommes pris de tous les biais imaginables, nous vous avons prié, nous vous avons menacez, nous avons employé & la douceur & la force, vous vous étes moquez de nôtre zéle, vous n'avez fait que rire de nos plus-ſerieuſes rémontrãces: Allez vous méritez bien l'indignation de vôtre Iuge. *Iuſtus es Domine & rectum judicium tuum.*

Meſſieurs, c'eſt une grande peine de prendre un tems tous les mois, tous les quinze jours pour examiner ſa conſience, pour ſe reprocher ſes propres deſordres, pour les dire à un Prêtre, pour en faire quelque penitence; mais quelque penible que ſoit cette Confeſſion, il me ſemble que c'eſt une grande folie d'aimer-mieux rougir de ſes pechez, à la veûë de tout l'univers, que de s'en accuſer de tems en tems à une ſeule perſonne humble, ſage, diſcrete, qui porte compaſſion à nôtre foibleſſe, qui nous conſole, & qui eſt obligé à un ſecret inviolable, par tout ce qu'il y a de plus-ſaint & au Ciel, & ſur la terre. Oüi la Confeſſion eſt un jugement, qui ſe pratique ſur la terre, duquel on n'appellera pas même au jugement univerſel. Mais ſi je veux que la confuſion que je ſouffre aux piés du Prêtre, m'épargne celle, que je reçevrois au jugement, outre cette douleur, & ce propos de m'amander,

deux dispositions si nécessaires, & si rares, il faut que desormais je m'accuse de mes fautes avec la même sincerité, la même exactitude, avec la même force, s'il est possible, la même aigreur contre moi-même, que les Demons, que JESUS-CHRIST m'en accusera au jugement. Si nous nous jugeons toûjours nous-mêmes de la sorte, il est seûr qu'il n'y aura point d'autre jugement pour nous, nous ne serons point jugez. *Si nòs dijudicaremus, non utiquè judicaremur.*

Aprés une accusation si exacte, & si publique, la vie du pecheur ne peut manquer d'être parfaittement connuë de tout le monde, mais ne connoîtra-t-il point lui-même ses propres erreurs ? Oui, Messieurs, il les connoîtra sans doute. Comme tout sera découvert à la lumiére de ce grand jour, tout le monde y sera aussi détrompé ; c'est le sujet de la seconde Partie.

Je ne prétens pas rapporter ici toutes les erreurs des mauvais Chrétiens, on peut dire qu'ils en ont presque autant que de sentimens : A moins d'être éclairé du Ciel, on ne sauroit croire jusqu'à quel point des personnes fort raisonnables d'ailleurs, prennent plaisir de s'aveugler sur toutes les choses essentielles. Je m'arrêterai à trois jugemens faux, qu'ils font ordinairement, & qui seront réformez au jugement universel. Le premier c'est le jugement qu'ils font du peché, qu'ils regardent comme une bagatelle, comme un rien. Le second c'est ce qu'ils pensent de la veritable Devotion qu'ils osent traitter de folie, selon cette parole que Salomon leur attribue, *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* Le troisiéme c'est la fausse idée qu'ils

ont de la bonté, & de la misericorde de Dieu, sur laquelle ils établissent une vaine confiance. Ie dis que ces trois erreurs seront corrigées au jugement, la colere du Iuge fera voir que c'étoit un grand mal d'offencer Dieu, la séparation des Innocens d'avec les criminels, que c'étoit une grande sagesse de le servir, & l'Arrêt irrevocable, qu'il n'y avoit rien de plus juste que de le craindre.

La foi nous enseigne que le même Jesus-Christ, qui est venu au milieu des siécles, pour sauver les hommes reviendra, à la fin du monde pour les juger; Mais elle nous apprend aussi qu'entre ces deux avenemens il y aura une difference extréme. Quand l'Ecriture parle du premier, c'est un petit Enfant, qui nous a été donné, qu'on trouve emmaillotté dans une créche. *Parvulus datus est nobis . . . Invenietis infantem pannis involutum.* Mais au second il viendra, dit l'Evangile, sur une nûe avec beaucoup de puissance & de Majesté: *Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna & Majestate.* La premiére, fois il est venu sans suite, sans équipage, lorsqu'il reviendra il sera environné de mille & mille escadrons d'Anges, il sera accompagné de toutes les troupes du Dieu des armées. *Et omnes Angeli cum eo.* C'est un Enfant muet à la naissance;au jugement c'est un Lion qui rugit, & dont la terrible voix ébranle le Ciel, & la terre. *Dominus de sion, & de Ierusalem dabit vocem suam, & movebuntur Cœli & terra.* Voici vôtre Roi qui vient à vous plein de douceur, dit le Prophete Isaïe parlant du premier avenement:Mais David nous asseûre qu'au secõd il mettra tout en feu dãs l'ardeur dẽ sa colere,*ignis in*

conspectu ejus exardescet. S. Jean dans l'Apocalipse dit que personne ne pourra résister à son indignation, que sa colere ira jusqu'à la fureur. Que les Rois de la terre, les Princes, les Généraux d'armées, les braves, les plus-intrepides chercheront des trous pour se cacher, qu'ils priéront les montagnes de les accabler par leur cheûte: Car, disent-ils le grand jour de la colere est venu: Et qui pourra seulement soûtenir les regars d'un Dieu irrité? *Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum, & quis poterit stare?*

Quelles seront pour lors vos pensées, miserables pecheurs, lorsque vous verrez trembler toutes les puissances du monde, & les Rois même chercher à s'enfuïr, ou à se précipiter pour éviter la présence de ce Iuge? Quels seront vos sentimens, quand vous appercevrez les plus-grands Saints tous pâles de crainte? Que direz-vous, lorsque ce même-Dieu dont vous avez méprisé l'enfance, que vous avez rebutté dans les pauvres, foulé aux piés dans les Sacremens: Ce Dieu que vous avez Crucifié, viendra avec une puissance, & une majesté terrible, fremissant de colere, aïant le feu dans les yeux, & dans le cœur un desir insatiable de vengeance? Vous rirez peut-être encore de la simplicité des Prédicateurs, & des exaggerations dont ils se servent, pour vous donner horreur du peché. Ie m'imagine qu'on continuëra de se vanter des crimes qu'on à commis, & même de ceux, qu'on n'a pas commis.

Mais que veut dire cette fureur? D'où peut venir un changement si grand, & si subit? Est-ce là ce bon Pasteur, qui nourrissoit ses brebis de sa pro-

pre chair? Il les déchire, il les devore, il se soüille, il s'enivre de leur sang. Quoi cét Amant si-tendre, si constant, si promt à tout entreprendre pour son épouse, qui s'exposoit pour elle aux tourmens, & à la mort, se jette aujourd'hui sur elle en fureur, il la défigure, il la met en pieces? Nous l'avons veû donner des larmes à nos moindres maux, & le voila qui triomphe dans le comble de nôtre disgrace? Ce bon Pere qui se laissoit fléchir par un soûpir est aujourd'hui inéxorable à la douleur mortelle, aux cris lamentables d'un nombre infini de mal-heureux? *Zelus & furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet cujusquã precibus, nec suscipiet pro redẽptione dona plurima.* Il n'écoutera ni larmes, ni prieres, dit le Sage, il n'acceptera ni present, ni repentir? Il ne pouvoit tenir sa joïe dans la conversion du pecheur, il appelloit le Ciel & la terre pour y prendre part, pour s'en réjouïr avec lui; & aujourd'hui il ressent la même-joïe en le voïant perir sans réserve, il le perd lui-même, & se fait un plaisir de le pousser dans l'abîme. *Sicut ante lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens; sic lætabitur disperdens vos, atque subvertens.* Encore une fois, que veut dire une si grande colere? N'est-ce pas le peché qui l'a émeuë? Doncques ou Dieu se fâche, & s'emporte sans raison, ou le peché est quelque chose d'horrible? ou Dieu qui est la constance méme: Dieu, dis-je, change légerement, ou le peché cause un changement étrange dans l'ame qui le commet? C'étoit une bagatelle, ce n'étoit rien qu'une médisance, un larcin, un adultere; vous trouviez fort-étrange qu'on parlast avec tant de chaleur contre la vengeance, & l'impieté, ce

n'étoit pas la peine de crier si haut : oseriez-vous bien le dire maintenant à la veüë de ce Dieu implacable, & transporté de courroux ?

Mais ce discours est trop languissant, & répond mal à la colere du Seigneur dont je veux vous représenter l'excés. Déja les Anges sont partis du trône de Jesus-Christ. Ils se mêlent parmi cette multitude confuse d'hommes, & de femmes, de saints, & de reprouvez. Ils les separent, ils tirent les bons, & les conduisent à la droite du Sauveur du monde, ils rejettent les méchans à la gauche, & comme le nombre de ceux-ci est presqu'infini, ils les chassent par troupes comme de l'ivraïe, qu'on lie en bottes, pour jetter au feu. *Exibunt Angeli, & separabunt malos de medio Justorum.*

Je ne vous dirai pas ici, Messieurs, quelle sera la joïe des gens-de-bien, lorsqu'ils se verront enfin tous réünis & retirez de la foule des pecheurs, qui les ont toûjours persecutez. Je ne vous dirai point avec quel transport ils baiseront la main, qui les placera à la droite; combien à ce moment ils se sauront de gré de leur penitence. *O bona crux!* s'écrieront-ils dans l'excés de leur allegresse : *O bona crux!* O bonne croix, douce, & aimable penitence! qui m'a conduit au but de tous mes desirs, où je touche enfin! beni soit mille fois le jour, que je t'embrassai. Mon Dieu que cette vie a été courte, mais qu'elle a été bien emploïée à vous servir : suis-je donc au bout de tous mes travaux? Helas que j'ai peu souffert! Que le bien que je reçois m'a peu coûté! que n'auroit-il point fallu faire pour s'en rendre digne! Mais qui pourra jamais représenter les étranges mouvemens, que cette separa-

tion excitera dans l'ame des reprouvez ? Mal-heureux pecheur, quel ſera vôtre deſeſpoir lorſqu'un Ange vous aïant choiſi peut-être au milieu d'une compagnie de gens-de-bien, il vous en retirera avec ignominie, & vous pouſſera malgré vous dans la foule des autres pecheurs ? De quelle cruelle envie, de quelle rage vôtre cœur ſera-t'il ſaiſi quand vous verrez qu'on honorera, qu'on vous préferera des perſonnes, qui n'avoient ni autant d'eſprit, ni autant de jugement que vous, qui avoient moins de bien, moins d'honneur, moins de naiſſance, une ſervante, un valet, un voleur penitent, une proſtitué convertie un moment avant que rendre l'ame ; en un mot des perſonnes dont vous ne faites nul état, que vous regardiez avec mépris ; que vous ne daigniez pas même regarder ?

Reſſouvenez-vous du ſuperbe Aman, & de la cruelle mortification qu'il receût lorſqu'il fut contraint de marcher à pié devant le cheval d'un homme, qu'il mépriſoit, de mener Mardochée comme en triomphe par toutes les ruës, de lui ceder la faveur, & la confidence de ſon Roi, & d'aller expirer avec infamie à la même-potence qu'il lui avoit deſtinée? vous qui êtes ſi-délicats ſur le point d'honneur, qui voulez être diſtinguez en tout & par tout, quel ſupplice de vous voir mêlez & confondus avec les voleurs, les yvrognes, les blaſphemateurs, les aſſaſſins, les ſorciers, les parricides, les ſacrileges : De vous voir entaſſez, pour ainſi dire, avec cette infame canaille, tandis que ces Religieux qui vous paroiſſoient ſi ridicules ſous leur ſac, cét homme de-bien que vous faiſiez paſſer pour un eſprit foible, cette femme que vous traitiez de folle, & d'ex-

travagante, seront admis en la Cõpagnie des Anges des Vierges, & des Martyrs. *Videbitis quid sit inter justum, & impium, inter servientẽ Deo, & eum qui non servit ei?* Ce sera pour lors que vous connoîtrez la differãce qu'il y a entre le juste & l'impie, entre celui qui sert le Seigneur & celui qui ne le sert pas: ce sera pour lors que vous verrez, qui des deux aura pris le meilleur parti. Car il n'y aura que la seule qualité d'ami ou d'ennemi de Dieu, qui unira ou qui divisera les hommes. On n'aura égar ni à la qualité, ni aux emplois, ni à l'âge, ni à la nation, ni à l'alliance; de deux personnes de même condition, de même païs, qui auront passé leur vie dans un même emploi, qui auront été liez si voulez par le mariage, de deux freres, de deux sœurs, l'un sera tiré de la foule, & l'autre y sera laissé. *Unus assumetur, & alter relinquetur.* Quel creve-cœur pour celui qui sera laissé? C'est donc moi qui me suis trompé, dira ce mal-heureux, c'est moi qui ai été fol, & qui ai vêcu dans l'aveuglement que je reprochois aux autres. *Ergo erravimus à via veritatis.* C'étoit donc moi qui étois dans l'erreur, lorsque je me croïois heureux de pouvoir vivre dans le monde, & dans le plaisir, & cét ami, ce voisin, cette parente à fait prudemment de choisir la croix & la solitude. C'étoit moi qui perdois le tems dans des occupations qui me paroissoient si-impertinentes, & cette sainte femme qui s'adonnoit toute entiére au service de Dieu, faisoit un bon usage de son loisir. Je me trompois donc dans la vaine idée, que j'avois conçeüë de la force de mon esprit, & ces bons Chrêtiens que je traittois de simples, & de visionaires avoient raison de ne faire nul état de mon

Jugement. *Ergo erravimus à via veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis.* C'étoient donc des veritez que ces Maximes évangeliques, qui enseignoient que les pauvres étoient bien-heureux, qui préferoient les larmes & la retraite à la fausse joïe du monde. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* O Dieu ! quelle folie d'avoir pris pour des insensez cette belle troupe que Jesus-Christ a fait placer à sa droite ! Que nous étions foux nous-mêmes de mépriser une vie, qui les a conduit à une si-grande gloire. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est.* Voila, Messieurs, ce que diront alors les plus libertins. Ce n'est point une vaine conjecture, c'est le S.Esprit lui-même, qui a bien voulu nous rapporter leurs sentimens, pour nous obliger à réformer les nôtres de bonne heure, & à ne pas attendre des lumieres tardives.

Car pour lors, Chrêtiens Auditeurs, il n'y aura plus de recours à cette bonté infinie, en laquelle nous avons tant de confience : *Non parcet oculus meus super te, & non miserebor, sed vias tuas ponam super te, & scies quia ego Dominus percutiens.* Non, dit le Seigneur par Ezechiel, je ne te pardonerai plus, je n'aurai nulle compassion de toi, je n'aurai en veûë que tes crimes, je ne songerai qu'à t'en faire porter la peine ; je te frapperai, & tu sentiras par la pesanteur des coups, que c'est la main d'un Dieu vengeur, qui te frappe. *Et scies quia ego Dominus percutiens.* Que vous l'avez mal comprise, ames présomptueuses, cette bonté infinie, cette rédemption abondante, cette grande misericorde sur laquelle vous faisiez un si grand fond ! C'est

cette bonté elle-même, qui par l'opposition infinie qu'elle a avec le mal, vous reprouve, & vous rejette pour toûjours. C'est cette misericorde, qui va, pour ainsi dire, aiguiser tous les instrumens de vôtre supplice, c'est le sang du Rédempteur, qui doit allumer les feux que l'on vous prépare; c'est le Rédempteur lui-même qui va prononcer l'Arrêt de vôtre condannation.

Arrêtez un moment, Esprits Bien-heureux, Troupe Sainte de Prédestinez, avant que d'entrer en possession du bon-heur qui vous est deû, soïez témoin de la vengeance, que vôtre Dieu va prendre de ses ennemis. Voïez pour la derniére fois ces mal-heureux, que vous ne verrez jamais plus. Oïez le tonnerre dont on les frappe? *Discedite à me maledicti in ignem æternum*: Allez maudits, retirez-vous de moi, allez au feu éternel, allez brûler dans ces flammes, que je n'avois pas préparées pour vous, que je n'avois allumées que pour les démons mais ou vous m'avez forcé de vous précipiter avec eux: *Discedite à me maledicti in ignem æternum paratum diabolo & angelis ejus.* A ces terribles paroles la terre ouvrira sous leurs piés un gouffre d'une largeur presque immense, ils y tomberont confusement, jettans des cris affreux, & donnans toutes les marques d'un horrible desespoir: Ils y tomberont, dis-je, attirez par le pois de leurs propres crimes, entraînez par les démons, mais sur tout poussez par la Justice de Dieu, qui les poursuivra jusques dans les abîmes, qui s'y renfermera avec eux pour les y tourmenter éternellement sans pitié & sans relâche. Alors, Chrêtiens, les pecheurs cesseront de vanter la misericorde. On ne

leur entendra plus dire, Dieu est bon, il ne veut danner personne, il ne faut qu'un bon moment à la mort : à la place de ces paroles, ils n'auront à la bouche que d'execrables blasphémes, ils appelleront Dieu cruel, tiran, barbare, inhumain, impitoïable. Il est bon toutefois nôtre Dieu, il est plein de misericorde, il nous attend à penitence, il nous y invite, il court aprés la brebis perduë, il l'a rapporte sur ses épaules, il va au devant de l'Enfant prodigue, il le baise, il le caresse, il oublie son ingratitude, il pardonne jusqu'à sept fois, jusqu'à soixante & dix-sept-fois : Il est bon, dis-je, en ce monde, aujourd'hui, à l'heure que je vous parle ; mais à la mort, mais demain peut-être il ne se parlera plus que de justice. Pour le jour du Jugement il est certain que la misericorde n'y aura point de lieu, qu'il sera uniquement destiné à la colere & à la vengeance.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je vous entretiens si long tems sur une matiere si peu agréable, si je vous explique des veritez capables de vous effraïer, & de troubler vos plaisirs. Ce seroit vous traïr que de vous dissimuler ce que Jesus-Christ a pris tant de soin de nous apprendre, & d'ailleurs, je sai qu'il est une tristesse salutaire, une tristesse qui est la source de la veritable joïe. Je finis par une petite réflexion que je vous supplie de vouloir bien faire avec moi. Parmi ce grand nombre de mal-heureux, qui seront envelopppez dans la derniére condannation, combien pensez-vous qu'il y en aura, qui autrefois auront entendu parler du Jugement, qui en auront été effraïez ? Combien y en a-t-il de ceux-mêmes qui m'écoutent, qui

ſont peut être à préſent penetrez de crainte au ſouvenir de cette terrible ſentence, & qui ne laiſſeront pas d'y être compris ? D'où leur pourra donc venir un ſi grand mal-heur ? Je m'en vais vous le dire, c'eſt qu'aprés avoir été comme étourdis durant quelque tems de ce qu'ils ont entendu ; Aprés avoir comme entreveû ce que la prudence Chrêtienne voudroit qu'on fiſt pour aller au devant du mal, ils differeront de mettre en exécution ces bons ſentimens. Cependant ils renvoiront la choſe à Noël, & peut être encore plus-loin. Les divertiſſemens reviennent, on ſe rengage dans les affaires. On voit d'autres objets qui réveillent les paſſions, qui donnent d'autres penſées, & qui effacent entiérement les premiéres. Homme inſenſible ! cœur de bronze ! qu'eſt-ce donc qui ſera capable de vous inſpirer une veritable crainte ?

Soïons plus-ſages, Chrêtiens Auditeurs, & dés-aujourd'hui commençons à préparer le compte qu'il nous faudra rendre à ce dernier jour. Hâtons nous d'effacer par nos larmes, par nos jeûnes, par nos aumônes ces pechez honteux qui nous feroient rougir aux yeux de tout l'univers. Voïons un peu ſi continuant de vivre comme nous vivons, on n'aura rien à nous reprocher ; ſi l'Ange, qui ſeparera les bons d'avec les méchans, n'aura point ſujet de balancer lors qu'il en ſera venu à nous. Il eſt certain que le moindre doute nous cauſeroit d'étranges fraïeurs. Commençons une vie, qui nous puiſſe faire honneur devant une ſi grande aſſemblée ; une vie qui nous faſſe placer à la droitte ſans nulle difficulté. Helas ! que ne ferions-nous point, ſi nous faiſions tout ce que nous voudrions

avoir fait alors ! Faiſons-en une partie , faiſons du moins tout ce qu'il faut faire, pour n'avoir pas lieu de nous repentir éternellement de n'avoir pas aſſez fait. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LV.

DE

L'ENFER.

Alligate ea in fasciculos ad comburendum.

Liez la en bottes, pour mettre au feu.
S. Matt. c. 13.

En Enfer les méchans souffrent durant toute l'éternité, & en même-tems les peines de tous les tems ; le tems présent les accable par le sentiment de leurs peines qui leur causent des douleurs inconcevables ; le passé les tourmente par le souvenir de leurs crimes qui les engagent à un repentir amer & sterile ; l'avenir par la veuë de sa durée infinie les porte à un horrible desespoir.

MESSIEURS, il est étrange que Dieu pour s'empécher d'être offencé par les hommes, ait été contraint de faire un enfer. Aprés les bienfaits qu'il avoit dessein de nous dé-

partir, & la connoissance qu'il nous devoit donner de ce qu'il est & de ce que nous sommes; il falloit qu'il vist en nous un grand fond d'orgueïl & d'ingratitude, pour croire que nous serions capables de nous revolter contre lui, s'il ne nous menaçoit du supplice & d'un supplice éternel. Mais ce qui est encore bien plus-étrange, ce qui doit étonner le ciel & la terre, c'est que cela-même ne peut arrêter nôtre fureur. Il y a un enfer, & il y a des pecheurs; il y a un enfer, les Chrêtiens le savent, & cét enfer est plein de Chrêtiens.

Est-il bien vrai, ô mon Dieu! Qu'il y a des mal-heureux, pour qui c'est déja une affaire faitte, qui à l'heure que je parle, sont tout environnez, tout penetrez de ces feux? Est-il bien vrai qu'il y en a même parmi nous, qui y seront quelque jour ensevelis? Helas! nous y serions déja pour la plûpart, Chrêtiens Auditeurs, si Dieu n'avoit eû égar qu'à nos mérites. Mais graces à son infinie Misericorde, l'arrêt de nôtre condannation est suspendu pour quelque tems, & nous voici encore en état de l'éviter. Profitons d'une si grande faveur; entrons dans ces fournaises éternelles, où l'on jette les arbres infructueux de nôtre Evangile. Voïons un peu ce que c'est que cette éternité, ce que l'on y souffre, & ce qu'on y doit éternellement souffrir. Peut-être que cette veûë nous portera à nous punir nous-mêmes de nos desordres, & à les effacer par la penitence: Esprit Saint assistez-nous de vôtre grace; tout le feu d'enfer ne sera pas capable de nous échauffer, si vos divines ardeurs ne s'y mélent, pour lui donner comme la pointe: C'est au nom de Marie que nous osons vous les demander. *Ave Maria.*

Il eſt horrible, Chrêtiens Auditeurs, d'être condanné à ſouffrir durant une éternité toute entiére ; mais c'eſt bien autre choſe d'être condanné à ſouffrir, pour ainſi dire, l'éternité méme. Souffrir durant toute l'éternité, c'eſt être dans un ſupplice qui ne finit point ; ſouffrir l'éternité-même, c'eſt endurer en même-tems les peines de tous les tems, & être égallement tourmenté du préſent, du paſſé, & de l'avenir.

C'eſt en ce ſens, que je prétens vous faire voir aujourd'hui, que le ſupplice des méchans eſt éternel, non-ſeulement parce qu'il doit toûjours durer, mais encore parce que pour les tourmenter, il ſemble que Dieu réünit toutes les eſpeces de tems, & qu'il leur rend préſent, & celui qui n'eſt déja plus, & celui qui n'eſt pas encore ; voici donc quel ſera le ſujet & l'ordre de ce diſcours. Les dannez ſouffrent l'éternité durant toute l'éternité, c'eſt-à-dire qu'ils ſont tourmentez en tout tems par tous les tems. Le préſent les accable par le ſentiment de leurs peines, le paſſé par le ſouvenir de leurs crimes, l'avenir par la veûë de ſa durée infinie. Le préſent raſſemble tous les maux, pour en faire ſentir l'impreſſion au corps & à l'ame. L'avenir s'avance en quelque ſorte, il ramaſſe toute ſa durée, & les afflige même avant que d'être. Le paſſé retourne, & ſe fixe en la memoire pour n'être jamais paſſé pour eux. Le préſent leur cauſe des douleurs inconcevables : L'avenir un horrible deſeſpoir : Le paſſé un repentir amer & ſterile. Ce ſeront les trois points de cét entretien.

Repréſentez-vous au centre de la terre, non pas une priſon vuide, ou ſimplement une fournaiſe al-

lumée,mais un étang de feu & de flâmes, un étang de poix, de suif, de souffre embrasé d'une énorme profondeur, & d'une largeur immense. C'est-là que doivent être précipitez tous les pecheurs qui mourront impenitens. *Erit terra eorum in picem ardentem*, ils habiteront dans la poix ardente, dit Isaïe ; & Saint Jean, *Pars illorum erit in stagno ardenti, igne & sulphure* : Leur demeure éternelle, leur partage sera un étang de feu & de souphre. Et ne croïez pas qu'ils en aient seulement jusqu'au col, la teste aussi-bien que le reste du corps, sera plongée bien avant dans ces flâmes, dans ce souffre ardent, ils en auront dans les yeux, il leur entrera par les oreilles, ils l'attireront en respirant, ils le souffleront par la bouche & par les narines, l'estomac, la poitrine, les poûmons, toutes les entrailles en seront toûjours remplies. Il bouïllira sans cesse au dedans & au déhors,& comme ce feu ne consumera rien, & que sans diviser même la peau, il la brûlera de toutes-parts, les chairs, la graisse, le sang, toutes les humeurs bouïlliront aussi dans cette peau, comme dans une espece de chaudiere. Le cerveau bouïllira de même sous le crane,& toutes les mouëlles dans les os. Ils seront environnez de cette matiére ardente & enflamée dans une distance presque infinie, il y en aura un abîme au dessus,& un autre abîme au dessous d'eux, toute cette masse effroïable agira en même-tems sur leur corps lequel sera comme le centre, où l'ardeur d'un si grand embrasément viendra aboutir : *Pars illorum erit in stagno ardenti, igne, & sulphure.*

Quand ce feu seroit à peu-prés comme le nôtre, le tourment ne laisseroit pas d'être épouventable,

être noïé & comme perdu dans un gouffre de flâmes & de poix ardente : Que pouvons-nous imaginer de plus-horrible ? Mais vous ſavez quel eſt le ſentiment de tous les Docteurs ſur ce point ; ſi ce feu étoit ſemblable à celui que nous voïons, l'enfer ne ſeroit pas l'ombre de ce qu'il eſt, & cét étang toûjours allumé pourroit paſſer pour un bain agréable & rafraîchiſſant. Nôtre feu ſe rallentit inſenſiblement, ou du moins il conſume bien-tôt la partie à quoi il s'attache ; d'où vient que comme il n'eſt pas de ſupplice plus-violent, auſſi n'en eſt-il point de ſi court, il a d'abor épuiſé tous les eſprits, alteré & gâté l'organe du ſentiment. Le feu d'enfer, outre qu'il ne peut s'éteindre, il a encore la vertu de nourrir les corps à meſure qu'il les brûle, il leur donne autant de force pour ſouffrir, qu'il en a lui-même pour les tourmenter. C'eſt pour cela que dans Saint Marc il eſt comparé au ſel : *Omnis enim igne ſalietur.* Ils ſeront tous ſalez de feu, parce que ce feu, dit Saint Hilaire brûle la chair, & l'empéche en même-tems de ſe corrompre. Nôtre feu eſt brillant & coloré, celui d'enfer eſt noir, il aumente les tenébres au lieu de les diſſiper. Nôtre feu ne cauſe qu'une eſpece de douleur, celui d'enfer fait endurer en même-tems, & à chaque partie du corps, toutes les douleurs dont elle eſt ſuſceptible naturellement, & une infinité d'autres, qu'elle ne pourroit ſouffrir ſans un miracle. Enfin le feu dont nous uſons eſt un effet de l'amour & de la liberalité de Dieu auſſi bien que tous les autres élemens, il a été creé pour l'utilité des hommes, & même pour leur plaiſir ; auſſi a-t-il mille uſages commodes & agréables ; il

échauffe, il cuit, il resout, il purifie, il éclaire, il réjouït : Le feu d'enfer est l'effet de la Puissance irritée, de la haine infinie du Créateur, c'est un instrument de colere & de vengeance ; il n'a été fait que pour tourmenter, il n'est propre que pour cela ; & comme si toutes les qualitez que Dieu lui a données pour cette fin étoient encore trop foibles, comme si sa toute-puissance en le produisant n'avoit rien peû faire qui fust au gré de sa colére ; il se méle lui-même à ce feu, il le ménage, il le souffle, il le presse, il l'applique de sa propre main ; il ajoûte à son ardeur naturelle tout ce qu'il a lui-même & de force & d'industrie, pour le rendre plus-actif, & plus-cruel.

Au milieu d'un si grand supplice il ne sera permis ni de prendre, ni d'esperer nul soulagement. Le mauvais riche ne demandoit qu'une goutte d'eau : Helas ! qu'étoit-ce qu'une goutte d'eau, dit Saint Jean Crisostôme, pour une mer entiére de flâmes ce n'étoit rien, & cependant ce petit rafraîchissement, ce rien lui fut refusé. Quand on souffre d'extrémes douleurs, on marche, on court, on se ramasse en peloton, on s'étend, on se tourne en mille maniéres, & la nature se soulage en quelque sorte par ces mouvemens : Un danné est au milieu du feu immobile comme un rocher. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile qu'on le jette piés & mains liez dans les enfers. Quelque effort qu'il fasse pour changer ou de place, ou de posture, il trouve une résistence invincible, il ne peut agir en nulle maniére, il n'a plus de vie que pour souffrir. En quels cris horribles ne feroit-il point éclatter son desespoir, s'il pouvoit donner ce

petit soûlagement à ses peines ? Il ne le peut pas ! ces cris sont reprimez par les flots de souffre brûlant, dont il est toûjours plein jusqu'à la gorge. Cette matiére embrasée lui entre en la bouche à mesure qu'il l'ouvre, & le contraint d'étouffer en sa poitrine les blasphémes qu'il s'efforce de proferer.

Ne vous étes-vous jamais trouvez, Messieurs, auprés de quelque malade tourmenté ou de la goutte, ou de la pierre, ou de quelque colique violente ? Il ne faut que le voir pour juger combien il souffre ; il se leve, il se couche, il se jette par terre, il pleure, il crie, il se desespere, il veut mourir pour mettre fin à son mal. Cependant ce n'est qu'une maladie, il ne souffre que dans une partie du corps, & toute la terre s'emploïe pour le soulager, il est mollement couché, il est nourri délicatement, on lui applique sans cesse de nouveaux remedes pour appaiser sa douleur, il est environné d'enfans qui s'empressent pour le servir, d'amis qui le consolent, de Medecins qui lui font esperer une prompte guerison ; de serviteurs qui font tout ce qu'il soûaitte au moindre commandement : Que seroit-ce, si en chaque partie du corps, il sentoit une aussi grande douleur que celle qu'il souffre ou aux reins, ou dans les entrailles ? Que seroit-ce s'il étoit abandonné de tout le monde, si au lieu de le secourir, on le maltraittoit, on le traînoit par les cheveux, on le déchiroit à coups de foûëts ?

En enfer, Chrêtiens Auditeurs, ce n'est pas simplement une goutte, une migraine, un mal de dents, c'est tout cela ensemble, c'est mille fois plus que tout cela, ce sont des douleurs universelles,

ſelles, aiguës, compliquées les unes dans les autres; le feu eſt dans toutes les parties du corps, & toutes les parties du corps ſont dans le feu, tous les ſens, toutes les facultez, toutes les puiſſances ſont affligées au-dedans & au-dehors, corps & ame tout ſouffre, tout brûle d'une maniére incompréenſible: Et cependant point de ſecours, point de remede, point d'eſperance; une nuit affreuſe & continuelle; un lit de charbons toûjours ardents, au lieu de parens, de femme, de Medecin, de ſerviteurs qui les ſoûlagent, des legions de ſpectres hideux, qui inſultent à leur miſere, qui n'oublient rien pour aigrir leurs maux, & pour les leur rendre inſupportables. Saint Ephrem dans un diſcours qu'il addreſſe à un Chrêtien Apoſtat, compare un danné à un homme ſurpris dans un crime, & que la juſtice fait jetter dans un cachot, où il ſe trouve chargé de chaînes, parmi un tas de canaille, & de mal-faitteurs. Mais il y a cette difference, dit ce Saint Pére, que la priſon de ce ſcelerat eſt addoucie par les viſites & par les larmes de ſes proches, par le zele qu'ils font paroître pour ſon élargiſſement, au lieu qu'un danné ſera entiérement delaiſſé, perſonne ne ſongera jamais à lui, perſonne ne ſollicitera ſa délivrance. Il ne verra jamais que ſes bourreaux, & ſes plus-mortels ennemis, il n'entendra jamais rien qui puiſſe appaiſer ſes regrets, nulle nouvelle agréable, nulle parole de paix ou de conſolation. *Non habet conſolatores, atque interceſſores, non circumcurſat pater; non aſſidens conſolatur mater, non ibi uxoris, & amicorum condolentia, non ibi anuntiatio bona; non fama, atque auditio pacis.*

Pere indulgent, & vous mere passionnée ! vous avez aimé cét enfant jusqu'à vouloir bien vous danner pour lui : savez-vous bien qu'il ne se ressouviendra jamais de vous ? Ie me trompe, s'il est danné, il n'y aura point de demon en enfer si-enragé contre vous, si ôstiné à vous mettre devant les yeux ce qu'il croira pouvoir enflâmer vôtre desespoir : En un mot, si ardent à vous tourmenter, que le sera cét enfant. Que s'il est sauvé, il ne sera nullement touché de vos peines. L'ame du monde la plus-dure, la plus barbare, le plus-grand ennemi que vous aïez jamais eû en cette vie, auroit fondu en larmes, s'il vous avoit veû souffrir durant un quart-d'heure de temps, la centiéme partie de ce que vous souffrirez. Vôtre fils, oüi vôtre fils vous verra souffrir éternellement, & il n'aura nulle compassion de vous. Mais ce n'a été que pour l'enrichir, que je me suis précipité en tant de maux ? Quãd ç'auroit été pour le mettre en Paradis, Chrêtiens Auditeurs, si vous étes dannez, vôtre fils, vôtre femme, vos meilleurs amis se rirôt de vôtre supplice; ils en repaîtront leurs yeux, comme d'un agréable spectacle, ils se réjoüiront de ce qu'il doit être éternel. La raison, qu'en rend S. Gregoire en la quarantiéme de ses Homelies, est qu'ils en recõnoîtront la justice, c'est que tous les mouvemens de leur cœur se regleront desormais par les mouvemens du cœur de Dieu, & que la veûë de vôtre mal-heur, leur fera encore mieux goûter le bonheur, dont ils joüiront.

Voila qui sera bien dur, mon aimable Rédemteur toute-fois je n'aurois pas trop de peine à m'en consolér, si je savois que vous deûssiez avoir d'autres sentimens pour moi. Mais est il bien vrai que

vous me ferez plus impitoïable que tous les autres? Vous, mon Sauveur, qui m'avez aimé jusqu'à me nourrir de vôtre chair dans mes plus-légeres infirmitez, qui m'avez préparé un bain de vôtre propre sang ? Vous à qui mes moindres égaremens ont causé de si mortelles alarmes ! Vous qui avez essuïé tant de fatigues, pour me ramener à vous, qui avez donné jusqu'à vôtre vie, pour me retirer d'entre les mains des demons ! vous me verrez alors accablé de si grands maux, sans en être touché le moins du monde ? vous me perdrez sans ressource, & neantmoins sans régret ? Vous vous consolerez de me voir passer en des mains, qui ne m'ont pas formé, ô mon Dieu ! Vous me livrerez vous-même de plein-gré à mes plus-cruels ennemis ? Vous leur donnerez le pouvoir de me tourmenter, vous leur ordonnerez de le faire, vous y mettrez vous-même la main, & vous me serez vous seul plus cruel que tous les autres ensemble ? *Mutatus es mihi in crudelem, & in duritia manus tuæ adversaris mihi.* Encore si nonobstant vôtre haine on ne laissoit pas de vous aimer, il n'en faudroit pas davãtage pour addoucir tous mes tourmens, car on ne souffre point quand on aime. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, il ne sera pas même permis d'aimer en enfer, une si douce passion n'a point d'entrée dans le lieu des vengeances du Seigneur : Les dannez seront comme forcez de haïr Dieu, autant qu'ils étoient obligez de l'aimer en cette vie. Il ne sera plus en leur pouvoir de benir ses Jugemens équitables, ils le maudiront donc éternellement ; ils n'auront contre lui que des mouvemens de rage, & des pensées de blasphémes. Ils verront

qu'il est tout aimable, & ils ne laisseront pas de le haïr.

Bien davantage, ils le connoîtront digne d'amour, & plus ils sentiront croître leur haine. La raison de cela est que les mêmes lumieres qui leur découvriront ses perfections infinies, leur feront comprendre la perte infinie qu'ils auront faitte en le perdant. Le Seigneur ne poura leur montrer combien il est excellent en lui-même, sans leur faire voir combien il est rigoureux à leur égar de les priver d'un si grand bien : & ainsi la connoissance de Dieu, qui allumera dans leur cœur des desirs de le posseder plus ardents que les feux où ils seront ensevelis, y excitera en même tems une aversion proportionnée à ces desirs, n'étant pas possible de connoître une beauté si parfaitte, de la desirer si ardemment, & aimer celui qui en ôte la possession. O calamité ! ô disgrace ! ô beauté divine ! Quel est donc cét état si mal-heureux, qui peut nous reduire à la nécessité de vous avoir en horreur ? Voila, pecheurs, ce que vous trouverez à la fin de vos débauches, mais ce qui doit encore plus vous effraier : *Ecce quod erit in fine sine fine* ; Voila ce qui n'aura jamais de fin. Tous ces maux seront toûjours presens en enfer, & ils y seront toûjours avenir. Bien davantage cét avenir éternel y sera toûjours présent, pour rendre éternel vôtre supplice : C'est le second Poinct.

2. P. Mon dessein n'est pas de prouver ici la durée infinie des peines de l'enfer, Origene ne l'a jamais peû comprendre, je ne m'en étonne pas, ce qui est infini est au-dessus de toute conception créée ; mais il ne l'a jamais voulu croire, c'est de quoi je

ne ſaurois m'étonner aſſez n'y aïant rien de plus-formel dans l'Evangile, que cette ſentence de JESUS-CHRIST: *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum:* Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, & ce qui ſuit, ceux-ci iront dans un éternel ſupplice; *Ibunt hi in ſupplicium æternum.* Il ne s'agit pas non plus de ſavoir quelle peine ce ſera, de brûler toûjours avec un égal ſentiment de douleur, ſans que jamais ce feu s'éteigne ou ſe rallentiſſe. Helas! vint-quatre heures d'un mal de teſte, une journée d'un travail un peu fort, ou même d'oiſiveté, nous paroît ſi longue & ſi ennuïeuſe: Que ſera-ce de brûler, & de brûler éternellement? C'eſt quelque choſe de bien étrange, que de paſſer toute ſa vie en une priſon obſcure, reduit à n'avoir d'autre occupation que de ſonger à ſon mal-heur. Mais outre cela être plongé dans des flammes égallement vives, noires & puantes, ſans ni ſe plaindre, ni fuir, ni même ſe remuër, & cela durant cent ans, durant deux cens & trois cens ans, durant un million d'années, toûjours. Ah pecheurs! vous n'y penſez pas, lors que vous vous abandonnez à vos paſſions! Non j'en ſuis aſſeûré, vous n'y penſez pas, car il n'eſt point d'homme au monde qui puiſſe y penſer, & pecher en même-tems.

Toutefois ce n'eſt pas encore ce que j'appelle endurer l'éternité. Quelque durée qu'aïent eû les peines des méchans, on ne pourra jamais dire que cette durée ait été infinie, mais ſeulement qu'elle le ſera: & ainſi ſi nous ne faiſons avancer en quelque ſorte tout l'avenir pour leur faire ſouffrir des maux qui ne ſont pas même encore, on n'a

pas lieu de soûtenir que leur tourment soit actuellement éternel.

Quelques Téologiens s'appuïent sur les paroles de l'Evangile que j'ai alleguées : *Ibunt hi in supplicium æternum* ; Ceux-ci iront à un supplice éternel; & prenant ce mot d'éternel en la rigueur de sa signification, ont enseigné que les dannez sentiroient à chaque moment, & par un sentiment réel, tout ce qu'ils ont à souffrir durant toute l'éternité. Ils disent que l'éternité mal-heureuse est comme un globe massif de fer, ou de bronze, d'une grosseur infinie, lequel ne laisse pas de faire sentir tout son poids à la partie qu'il presse, quoi-qu'il ne la touche que d'un seul point. Ils la comparent cette éternité à l'immensité de Dieu, lequel n'a pas moins d'étenduë dans un lieu indivisible, que dans un espace infini à sa connoissance, qui ramasse en un seul acte tout ce qui pourroit exercer son esprit durant toute l'éternité, s'il connoissoit les objets successivement. Enfin à son éternité-même, laquelle est indivisible, & qui lui fait goûter en un moment tout ce qu'il a jamais eû, & tout ce qu'il aura jamais de plaisir. Comme je ne comprens pas assez la verité de cette opinion pour la défendre, aussi sai-je trés bien que ce n'est pas à moi à la censurer. Je dis seulement que sans avoir recours à cette subtilité, on peut prouver que les méchans souffrent l'éternité de leur supplice, dés le premier moment que ce supplice commence; Il suffit de dire qu'ils ont continuellement cette éternité en veûë, qu'ils savent que les peines horribles qu'ils endurent ne doivent jamais finir. *Quod quisquam timere cœpit, jam passus est*, dit Saint Grégoire de

Nazianze, il n'y a nulle difference entre craindre & souffrir un mal. Si cela est vrai de la crainte, à plus-forte raison le sera-t-il d'une attente certaine, qui ne laisse point de lieu au doute, ni par consequent à l'esperance, telle qu'est celle des dannez à l'égar de l'éternité de leurs tourmens.

Oui, Chrêtiens Auditeurs, ces mal-heureux savent qu'aprés avoir brûlé cent ans, il en faudra brûler encore cent, que ce second siécle fini ils en doivent commencer un troisiéme, & puis encore un quatriéme, & qu'aprés dix mille, cent mille, cent mille millions d'années recommancées cent mille millions de fois, le feu sera aussi vif, le corps & l'ame aussi disposez à souffrir, Dieu aussi irrité, aussi irreconciliable qu'au commencement. Imaginez un tems aussi long qu'il vous plaira ; assemblez tous les nombres que vôtre esprit est capable d'inventer, multipliez-les autant de fois que vous voudrez, remplissez de chiffres, ajoûtez les uns aux autres autant de volumes qu'il en faudroit pour remplir tout l'espace qui est entre le ciel & la terre ; un danné voit qu'il lui faudra brûler durant tout ce tems-là, il porte sa veûë encore plus-loin, & découvre au-dela de cette durée immense une éternité de peines, aussi longue, aussi entiére, que si elle n'avoit été précedée d'aucun tems. Vous fremissez quand on vous dit qu'un oiseau, qui de cent mille en cent mille ans, n'emporteroit qu'une goute d'eau de la mer, ou un atome de la terre : Que cét oiseau, dis-je, auroit séché les abîmes de lOccean, & applani toutes les montagnes de l'univers, que le supplice des dannez ne seroit pas encore fini ; & moi je vous dis que leur supplice

feroit encore, comme s'il n'avoit pas même commencé; & moi je vous dis que quand entre chaque atome, qu'il enleveroit, entre chaque goutte d'eau, il laisseroit couler cent mille millions d'années autant de fois qu'il y a de momens en cent mille millions de siécles, & qu'il y auroit autant de mers à épuiser, qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Occean, autant de montagnes à razer, qu'il y a d'atomes en toute la masse du monde, il auroit tout razé, tout épuisé, avant que le terme de leurs peines fust avancé d'un seul moment. Savez-vous bien ce que c'est que tout cela, & cent mille millions de fois plus que cela en comparaison de l'éternité? Rien, dit Saint Augustin, rien du tout; je ne dis pas que ce n'est qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment, je dis que ce n'est rien du tout. *Omnia sæculorum spatia definita, si æternitati intermina comparentur, non sunt existimanda exigua, sed nulla.* Je dis qu'aprés cét espace immense de tems passé dans les flammes, si un Ange descendoit aux enfers de la part de Dieu, pour leur dire qu'ils n'ont plus à souffrir que cent mille millions de fois autant de siécles, qu'ils auroient souffert de moments jusqu'alors; voila qui est épouvantable, pour lors. Chrêtiens Auditeurs, tous leurs blasphémes cesseroient, les moindres murmures seroient étouffez dans cette maison de confusion & d'horreur; ce ne seroit plus que benedictions, que loûanges, qu'actions de graces: l'enfer ne seroit plus un enfer, & l'amour que ces mal-heureux concevroient deslors pour le Seigneur qui leur feroit cette grace, égalleroit l'amour des Archanges & des Seraphins. Mais ils ne sont que trop asseûrez

que jamais ils n'entendront parler de délivrance, jamais de paix, ni de tréve, jamais de grace, ni de réconciliation. Nul terme, nulle fin, nulle esperance de fin ; il faudra brûler autant de tems que les Saints seront Bien-heureux, autant de tems que Dieu sera immuable, autant de tems que Dieu sera Dieu.

Combien de fois avez-vous dit que cette pensée seroit capable de renverser l'esprit, à qui voudroit s'y attâcher un peu fortement ? Que seroit-ce si on y pensoit jour & nuit,& qu'en même tems on comprit une partie des autres peines soit spirituelles, soit sensibles ? Les dannez ne les comprenent pas seulement ces peines, ils les souffrent, & ils seront éternellement appliquez à examiner,à mesurer cette immense, cette incompréensible éternité. Dieu formera, Dieu attâchera, Dieu fixera en leur esprit cette cruelle pensée,en sorte qu'il leur sera impossible de la détourner. *Jamais,jamais, jamais* ces tourmens n'auront de fin. Faut-il s'étonner aprés cela si la fureur les transporte, s'ils voudroient pouvoir détruire Dieu, ou le danner avec eux ? Peuvent-ils moins faire que de hurler, que de grincer des dents, que d'éclatter en des blasphémes horribles, que de s'entre-mordre, que de s'entre déchirer les uns les autres. Je comprens comment c'est que le desespoir porte les enfans à tourner leur rage contre leurs meres, & les meres à se lancer avec furie contre leurs enfans. Je comprens comment c'est qu'ils font des efforts pour s'anéantir, pour augmenter leurs propres supplices, pour se rendre encore plus mal-heureux qu'ils ne sont, pour surpasser en ce point la cruauté

des demons les plus-acharnez, & la haine infinie de Dieu-même. Rien de tout cela ne me paroît incroïable. Voulez-vous savoir, Chrêtiens Auditeurs, ce que je ne puis comprendre, & ce que je ne conçevrai jamais? C'est que nous confessions nous-mêmes que la seule pensée de l'éternité est capable de nous faire devenir fous, & que la crainte de cette même éternité ne puisse pas nous rendre plus-sages. Accordons nous avec nous-mêmes, vous détournez les yeux, autant qu'il vous est possible, de cette durée infinie de tourmens, tant la seule veûë en est éffroïable, & l'on ne peut vous obliger, à faire un pas pour vous détourner du chemin, qui y conduit. Vous n'avez pas le courage de regarder cét abîme, & vous vous y précipitez de plein gré.

Puisque vous reconnoissez que vostre esprit est trop foible pour supporter la pensée de l'éternité mal-heureuse; ce n'est pas faute de connoissance que vous négligez de vous garantir des supplices éternels; Qu'est-ce donc? folie? enchantement? desespoir? Helas si l'on pouvoit en être quitte pour un espace de temps quelque long que cét espace pust être; Pour un adultere, un million d'années dans les flammes à la bonne-heure. C'est cent mille-fois plus de tems que le monde n'en aura apparamment en toute sa durée; mais du moins on en verroit le bout quelque jour. Pour une détraction, pour un jurement, pour un larcin de deux écus, pour goûter un moment le plaisir de la vengeance, un enfer de cent millions d'années, ô Dieu quel terme! Mais patience, encore cela pourroit-il finir, & la veûë de Dieu, si l'on venoit en-

fin à le posseder ; effaceroit en un moment jusqu'au souvenir de tous ses maux. Mais *toûjours*, *toûjours* ! une éternité toute entiére ! Ah Messieurs, il faut que le monde perisse à nos yeux, aprés ces pensées ; il n'y a ni misere dans la pauvreté, ni confusion dans l'abbaissement, ni rigueur dans la penitence, qui doive effraïer une ame pénetrée de ces veritez terribles. Enterrons-nous tous vivans, s'il est nécessaire, allons passer le reste de nos jours ou dans les cavernes, ou même dans des sepulcres ! Ce ne sera tout au plus que pour vingt, pour trente, ou pour quarante ans, & l'enfer est pour toute l'éternité.

Mais quoy ? me dira peut-être quelcun, une éternité de peine pour un peché, & pour un peché d'un moment ? y a-t-il de la justice à un jugement si severe ? Eh qui peut en douter ? Messieurs, puisque Dieu qui est la justice même, est l'Auteur de ce jugement ? il n'y a pas de proportion entre un plaisir passager, & un châtiment éternel : Petit ver de terre, & y a-t-il de la proportion entre vous & la Majesté infinie de Dieu, que vous avez outragée ? Est-ce par le tems qu'on a mis à faire une offence, qu'on doit mesurer la punition, qui lui est deûë, ou par la grandeur de la personne offensée ? Quoi de plus juste que de punir éternellement celui qui a osé se revolter contre l'Eternel ? Davantage est-il rien de plus équitable que de n'accorder jamais de pardon à celui qui ne se repentira jamais, à celui qui l'a refusé, lors qu'on daignoit bien le lui offrir, à celui enfin qui auroit desiré de vivre éternellement, pour ne cesser jamais de pecher ? s'il y a de l'iné-

galité entre un moment de plaiſir, & une éternité de peine, il eſt à vôtre choix de prendre ce petit plaiſir, ou de ne le prendre pas. Vous étes un inſenſé de le vouloir bien acheter ſi cherement. Mais Dieu eſt tres-juſte d'éxiger de vous le païement, dont vous êtes comme convenu; puiſque vous n'ignoriez pas le compte qu'il vous en devoit demander. Vous êtes un enragé de ne laiſſer pas d'offencer Dieu, quoi-qu'il vous menaçe d'un ſi grand ſupplice; Mais Dieu eſt tres-juſte de vous punir par ce même ſupplice, dont la crainte n'a pas été capable de vaincre vôtre malice.

Peut-être qu'il ne ſera pas permis au Seigneur de ſe défendre, de ſe munir contre vôtre audace, & vôtre témerité? De quoi vous plaignez-vous? Qui vous force de vous aller jetter dans les précipices, dont il a environné ſon trône pour oppoſer à l'inſolence de ſes ennemis? Manque-t'il de vous avertir des piéges qu'il vous a tendus, & des malheurs où vous tomberez infailliblement, ſi vous êtes aſſez emporté pour vous en prendre à ſa Majeſté infinie? mais il pouvoit nous arrêter par d'autres ſupplices de moindre durée: Que dites-vous? L'enfer tout éternel qu'il eſt, ne peut pas nous retenir dans le devoir, & nous aurions appréendé une peine infiniment plus légere? Chrêtiens, les dannez n'auront à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Ils ſe condanneront eux-mêmes, avant que Dieu les condanne, leur conſience les contraindra d'avoüer qu'on leur fait juſtice, & cét aveû forcé ne ſera pas le moindre de leur tourment? Diſons un mot du ſouvenir, qui leur rendra preſent tout le tems qu'ils ont paſſé dans la vie, & finiſſons.

C'est une verité constante parmi les Téologiens, que les dannez conserveront dans les enfers toutes leurs facultez naturelles ; Comme le corps y aura l'usage de tous les sens, l'ame y exercera ses trois puissances, il ne sera pas même en son pouvoir d'en suspendre les operations, non plus que de les appliquer à d'autres objets qu'à ceux à quoi Dieu les aura attachées pour leur supplice. La volonté fera sentir à cette ame les maux présens qu'elle haïra, & qu'elle ne pourra fuïr ; ç'a été le sujet de la premiére partie de ce discours ; elle rendra toûjours présens par l'intelligence ceux-méme, que l'avenir lui prépare c'est ce que nous venons d'expliquer : il reste à faire voir comment sa memoire emploïra pour la tourmenter, jusqu'aux images des biens passez, & des plus doux plaisirs de la vie. Non, Messieurs, le pecheur n'oublira jamais ce qu'il a fait ni ce qu'il a pû faire sur la terre. C'est une fable, que ce fleuve où les Poëtes ont dit qu'on perdroit aprés la mort, toutes les idées des choses passées. Elles seront passées, dit le devot S. Bernard, & elles ne laisseront pas d'être présentes ; elles seront passées de la main & elles subsisteront en l'esprit : *Transierunt, & non transierunt, transierunt à manu, sed non à mente.* Ce qui a été fait, continuë ce Pere, ne peut qu'il n'ait été fait, & ainsi quoi-que faire ait été dans le tems, avoir été fait demeurera éternellement ; ce qui passe au delà des temps, ne passe point avec le temps. Il faut donc qu'on soit éternellement tourmenté de ce qu'éternellement on se souviendra avoir mal fait, *non transibit cum tempore, quod tempora transit, in æternum ergo necesse est cruciet, quod*

perperam te egisse in æternum memineris. C'eſt ce qui a fait dire à Saint Auguſtin ſur le Pſaume quarante-huitiéme, que le mauvais Riche digeroit dans les enfers ce qu'il avoit mangé en ce monde? *Quod manducaverat apud ſuperos, hoc apud inferos digerebat.* Tous les plaiſirs que les méchans auront pris contre la Loi de Dieu, ſeront dans l'enfer comme ces viandes crues & indigeſtes, qui demeurent ſur l'eſtomac, & qui par les longues douleurs qu'elles lui cauſent, nous font bien païer le peu de plaiſir qu'elles n'ont donné à la bouche qu'en paſſant.

J'apperçois ici, Meſſieurs, un nouvel abîme, & des douleurs auſſi ineffables que tout ce que j'ai dit juſqu'à cette heure. Qui peut dire combien ce ſouvenir du paſſé ſera amer & penible à l'ame dannée? Quels regrets? lors qu'aprés pluſieurs ſiécles de ſouffrances, elle jettera les yeux ſur ce petit eſpace de tems qu'elle a vécu ſur la terre! La vie quoiqu'envisagée de fort prés ne laiſſe pas de paroître courte. Il nous ſemble, à nous qui en joüiſſons encore, que tout ce qui s'en eſt coulé juſqu'ici, s'eſt évanoüi comme une ombre. A l'heure de la mort, quelqu'âge qu'on ait vécu, on ne peut ſe perſuader qu'il y ait eû quelque intervale entre le jour de la naiſſance, & ce dernier jour. Tout le tems qui a paſſé entre ces deux extrémitez ne nous paroît plus que comme un atome de tems, qu'on trouve à peine en ſa memoire. Que ſera-ce, lors que non-ſeulement vous ſerez mort, mais que vos enfans, & les enfans de vos enfans le ſeront auſſi? Que vôtre race ſera éteinte, que le tems aura détruit les maiſons que vous avez élevées, & ruiné

de fonds en comble toutes les villes où vous aurez fait quelque séjour : Lors que l'univers aura été enseveli en ses propres cendres ; que les portes du ciel aussi bien que celles de l'enfer auront été fermées pour n'être jamais ouvertes, & que depuis ce tems-là il aura déja passé plusieurs millions d'années ! Alors, Chrêtiens Auditeurs, qu'en croïez-vous ? Que seront à vos yeux les cinquante ou soixante années de vôtre vie ? Quelle estime ferez-vous alors de cette petite portion de tems, qui vous paroîtra comme perduë au bout de ce nombre innombrable de siécles qui l'auront suivie ? Quoi je n'avois que ce moment à souffrir, à me faire un peu de contrainte ! j'ai hazardé, j'ai perdu l'éternité pour passer ce petit moment en je ne sai quelle liberté, en je ne sai quelles délices.

Mais remarquez qu'encore que toute la vie comparée à l'éternité ne leur doive paroître que comme un moment : Elle paroîtra longue néanmoins eû égar à l'état présent où ils seront, auquel on leur refusera un moment de tems pour faire penitence de leurs pechez. Helas ! dira un miserable danné, j'ai vécu cinquante, soixante, quatre-vint ans, durant tout ce tems-là j'ai été le maître de ma fortune, j'ai eû les clefs du Paradis entre les mains, il a été à mon choix de m'y placer, ou entre les Vierges, ou entre les Confesseurs, ou parmi les Saints Solitaires, ou même parmi les Apôtres, & me voici parmi les demons ! Je pouvois par mon zéle, par mes instructions, par mes bons exemples, empécher la dannation de plusieurs qui m'auroient accompagné dans ciel, ou qui m'y auroient receû, & je me suis danné moi-même ! Ie savois qu'il y

avoit un enfer : Helas ! on m'en a fait reſſouvenir ſi ſouvent ! Ie ſavois ce qu'il falloit faire pour l'éviter, Dieu, les hommes, ma conſience, me preſſoient de me convertir ; je le pouvois aiſément, j'ai été ſur le point de le faire, & cependant je ne l'ai pas fait ! Qu'eſt-ce donc qui a été capable de m'arrèter ? Mal-heureux que je ſuis ! étois-je Chrêtien? étois-je libre ? étois-je raiſonnable ? étois-je homme ? Qui m'avoit aveuglé ? qui m'avoit renverſé l'eſprit, qui m'avoit enſorcelé de la ſorte ? *Vbi erat tam annoſo tempore liberum arbitrium meum ?* Qu'on ſoit inconſidéré en quelque rencontre, qu'on ſe laiſſe emporter un moment à la paſſion, cela n'eſt pas fort étrange, mais que durant l'eſpace de ſoixante années j'aïe pû me ſauver, & que durant ſoixante années je ne l'aïe pas voulu faire, que durant tout ce tems-là j'aïe mieux-aimé être ce que je ſuis maintenant, que ce que je devois être alors? Que j'aïe perſiſté dans la réſolution de ſouffrir l'enfer, plûtôt que de renoncer à des badineries, à des ordures ? Cela eſt-il croïable ? y a-t-il quelque apparence à cela ? Puis-je avoir voulu me danner pour ſi peu de choſe, & l'avoir voulu ſi long-tems à moins que je n'euſſe perdu l'eſprit ? Et ſi j'étois fou, juſte Dieu ! comme il falloit néceſſairement que je le fuſſe, pourquoi me traittez-vous ſi cruellement ? Ah vie, vie courte & longue tout enſemble ! mais égallement cruelle à mon ſouvenir; ſoit que je conſidere ta bréveté, ou que j'enviſage ta longueur ! belles années, belles heures, précieux momens, ne reviendrez-vous donc jamais ? Eſt-il poſſible que j'aïe tout perdu en vous perdant ? A quoi penſois-je lors que je vous prodiguois à des niaiſeries ?

niaiſeries ? ou que je vous laiſſois couler ſans rien faire ? Qui me donnera une petite partie de ces jours, qui me paroiſſoient quelquefois ſi longs ? Qui m'auroit dit, lors que je les perdois avec tant de facilité, & même avec joïe, que je les regretterois ſi amerement ? Que je les régretterois inutilement ? Que je les regretterois éternellement ?

Voila, Meſſieurs, voila à mon ſens ce qu'il y aura de plus inſupportable dans l'enfer. Son éternité me fait peur, la ſeule penſée de ſes flammes m'épouvante : mais aprés tout ce regret, cette veûë du tems paſſé, ce ſouvenir de l'uſage qu'on en a fait, & de celui qu'on en pouvoit faire : cela me paroît plus-horrible que les braſiers, & que l'éternité-même. Nôtre eſprit ne ceſſera de nous repréſenter vivement la vanité, & le peu de durée des biens qui nous auront détâchez de Dieu. Les douceurs ineffables que nous aurions trouvées en ſon ſervice, la difference qu'il y aura entre les peines qui nous auront rebutez de la vertu, & celles que nous ſouffrirons pour lors, la facilité prodigieuſe qu'il y avoit d'éviter de ſi grands maux. Il étoit ſi aiſé de prier, de jeûner, de donner l'aumône, de ſe confeſſer. Il y a eû de la fragilité en mon peché : Mais pourquoi differer la penitence ? pourquoi attendre à la mort, pourquoi au lendemain ? Le Confeſſeur arriva que je venois d'expirer, je pouvois le faire appeller un jour plûtôt, une heure plûtôt : Il n'a tenu qu'à cela, que je ne fuſſe auſſi heureux éternellement, que je ſerai éternellement mal-heureux. O penſée ! ô ſouvenir ! ô cruelle & accablante réflexion.

Mon Dieu ! ne me dannez pas, je vous en con-

jure par vous-même, par vôtre infinie misericorde, par tout ce que vous avez fait pour me sauver. Helas ! quel fruit tirerez-vous du desespoir de cette chetive créature, que vous avez paitrie de bouë, & qui bien-tôt doit être reduite en poussiere ! Est-ce-là un objet digne d'une colere si enflammée ? d'une si longue & si amere vengeance ? Quelle gloire vous reviendra-t-il, Seigneur, de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux & de flammes. *Non mortui laudabunt te Domine, neque omnes qui descendnnt in infernum.* On ne chante point vos loûanges dans les enfers, & m'y envoïer, ce ne seroit qu'aumenter le nombre de ceux qui vous haïssent, & qui vous blasphément.

Chrêtiens Auditeurs, ce n'est point ici un épouvantail, ce n'est point un sujet en l'air, que l'éloquence se choisisse pour avoir le plaisir de s'égaïer, & de déplier ses forces. Si ces pensées ne nous convertissent pas, si la veûë de ces tourmens, de cette éternité, de ce repentir éternel, ne nous détâche pas du peché, & des vains amusemens de la vie, nous sommes des fous, nous sommes des desesperez. Ces veritez ont fait les Martirs, elles ont peuplé les Deserts, elles remplissent encore aujourd'hui les Monasteres d'hommes & de filles. Cependant vous n'en voudriez pas avoir perdu un quart d'heure de divertissement, ni relâché un sou du bien d'autrui ; j'admire vôtre résolution, voila sans doute une grande force d'esprit. Pour moi je confesse que j'en ai moins, & que l'éternité m'éfraïe ; non je ne saurois me resoudre à être danné. Que plûtôt ma vie ne soit qu'une suite de croix, de douleurs, de persecutions, & d'opprobres. Il y a de

grandes douceurs en vos plaiſirs ; les richeſſes font goûter une felicité que je ne puis pas comprendre, je le veux croire ; mais ſi par la pauvreté , ſi par la douleur , ſi en m'éloignant du monde je puis me ſauver de l'enfer : Solitude, douleur,pauvreté,vous ferez tous mes plaiſirs, vous ferez toutes mes délices. Qu'on ſe figure la penitence autant affreuſe qu'on voudra, qu'on diſe qu'elle eſt le purgatoire, qu'elle eſt l'enfer de cette vie ; puiſque c'eſt une voïe aſſeûrée pour éviter cét autre enfer , cét horrible enfer dont j'ai parlé, je ne veux point d'autre Paradis juſqu'à la mort. Mon Dieu faites que ces penſées entrent dans l'eſprit de ceux qui m'écoutent, mais faites qu'elles y entrent ſi avant,qu'elles n'en ſortent jamais. Qu'elles ſe préſentent à eux dans toutes leurs tentations , dans toutes leurs affaires, dans tous leurs plaiſirs. Qu'ils les meditent en ſe couchant , qu'ils les rappellent à leur reveïl , qu'elles deviennent le ſujet le plus-ordinaire de leurs entretiens. S'ils penſent ſouvent à l'enfer , il eſt impoſſible qu'ils ne s'empéchent d'y tomber , il eſt impoſſible qu'ils ne prennent le chemin du Paradis. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LVI.

DE LA PREDESTINATION.

Vos non creditis, quia non eſtis ex ovibus meis.

Pour vous vous ne croïez pas, parce que vous n'étes pas du nombre de mes eleûs.
S. Jean, c. 10.

De quelque maniére qu'on explique la Prédeſtination des hommes, il eſt certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de ſauver les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur ſalut.

COMME il y a une crainte de Dieu, qui eſt la plenitude de la Sageſſe ſelon l'Eccleſ. *Plenitudo ſapientiæ timere Deum:* J'oſe dire qu'il y en a une autre, qui eſt le comble de l'aveugſement & de l'erreur. Craindre cette ſentence terrible, qui doit être prononcée contre les méchans au jour des vengeances; c'eſt aſſeûremen

une crainte fort raisonnable ; mais craindre les desseins que Dieu a formez avant tous les siécles ; touchant la prédestination ou la reprobation des hommes ; c'est, si je ne me trompe, une vaine crainte. Il y a lieu de craindre cét œïl toûjours veillant & toûjours ouvert, qui voit toutes nos actions, qui pénetre dans nos plus-secretes pensées, mais on n'a nulle raison d'appréender cette connoissance infallible que Dieu a eûe avant que nous fussions, de ce que nous serons éternellement, comme si elle nous imposoit quelque nécessité de faire, ou de ne faire pas nôtre salut.

Cependant, je vois qu'il n'est rien de plus-commun que cette appréension frivole ; il n'est pas jusqu'aux personnes les plus-vertueuses, à qui la pensée de la Prédestination ne donne quelquefois d'étranges inquiétudes. Mon intention est bien de servir Dieu jusqu'à la mort, dit une ame vraiment Chrétienne, mais helas quel sera le fruit de mes bons desirs, si Dieu m'a destinée à l'enfer, avant même que je fusse au monde ? Est-ce que je lui ferai changer les ordres de sa providence, ou que je l'obligerai lui-même à revenir d'une volonté, qui est éternelle & immuable de sa nature ? Il sait dés long-tems ce qu'il doit faire de moi durant toute l'éternité, si je suis écrit au livre de vie, il n'a garde de m'en effacer, mais si mon nom ne s'y trouve pas, mon mal-heur est sans remede, je puis me comter parmi les dannez.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, un discours qui paroît plausible, je conviens qu'il peut embarrasser & ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'entrer un peu plus-avant dans ce mistére, & ceux

qui le veulent trop approfondir ; mais il me ſemble qu'aïant à faire à des eſprits humbles & dociles, il me ſera aiſé de les raſſcûrer, & de leur ôter tous les doutes qui pourroient entretenir leur défiance, & refroidir leurs bons deſirs. J'aurois pû choiſir ſur nôtre Evangile un ſujet plus-terrible, & plus-propre pour épouvanter les méchans, mais il eſt à propos, ce me ſemble, de conſoler quelquefois les gens-de-bien, qui ſont preſque les ſeuls qui honorent la parole de Dieu, & qui en profitent. Je m'en vais donc vous faire voir que la penſée de la Prédeſtination, n'eſt pas une penſée qui doive épouvanter les bons Chrêtiens, que ſuppoſé qu'on craigne Dieu, on n'a rien à craindre de ce coſté-là, & que nous ne devons pas travailler à nôtre ſantification avec moins de tranquillité, que ſi le Seigneur ignoroit ce que nous devons devenir aprés cette vie. Je commencerai aprés que j'aurai imploré la protection de la Sainte Vierge, que je vous ſupplie de ſaluër humblement & devotement avec moi. *Ave Maria.*

Je ne prétens pas raſſeûrer les eſprits effraïez par la penſée de la Prédeſtination éternelle, en détruiſant la verité de cette même Prédeſtination. C'eſt une créance établie ſur l'autorité de l'Ecriture, qu'on ne peut combattre ſans ſe déclarer héretique. Il y a donc des Prédeſtinez, il y a des Reprouvez, on n'en peut pas diſconvenir. Les Prédeſtinez ont leurs places marquées dans le Ciel, les Reprouvez ſeront infalliblement précipitez dans les enfers, j'en conviens encore. Nous ne ſavons ſi nous ſommes des premiers ou des derniers, cette troiſiéme propoſition n'eſt pas moins certaine que

les deux autres. Comment peut-on donc se défendre d'une mortelle fraïeur, & se resoudre à travailler serieusement à l'affaire de son salut ? On le peut aisément, Chrêtiens Auditeurs, par deux considerations, que je vais vous proposer. Quelque decret que Dieu ait formé avant tous les siécles, quelque résolution qu'il ait prise sur nôtre sujet, il est certain qu'il nous veut sauver ; voila la premiére réflexion ; il est certain que nous pouvons nous sauver ; c'est la seconde. Dittes tout ce qu'il vous plaira touchant la Prédestination des hommes, pourveû que ces deux veritez subsistent, la Prédestination ne me donnera nulle inquiétude. Or est-il que de quelque maniere qu'on l'explique, il est certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de sauver les hommes, je le ferai voir dans le premier poinct ; ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur salut, ce sera le second poinct : Voila le sujet de nôtre entretien.

N'avez-vous jamais fait réflexion, Messieurs, que ceux qui craignent d'être dannez par cette seule raison qu'ils n'auront pas été prédestinez à la gloire ; que ceux-là, dis-je, craignent qu'il ne tienne à Dieu, qu'ils ne se sauvent ? C'est-à-dire qu'ils appréendent que leur mal-heur ne vienne uniquement de la source de toute bonté & de toute misericorde ; ils comtent pour rien tout ce qui pourroit nuire d'ailleurs à leur salut, & ne pensent pas qu'ils puissent être traversez dans leurs bons desirs, si ce n'est par celui qui les leur a inspirez. O que ne suis-je aussi seûr de moi-même, que je le suis de vous, ô mon Dieu ! que je vivrois en repos, si je n'avois des difficultez à vaincre que celles qui me

peuvent venir de vôtre part, & si je n'avois pas plus de sujet de me défier de ma propre volonté que de la vôtre.

Vous craignez que Dieu ne veuïlle pas vous sauver ? mais ne savez-vous pas qu'en vous tirant du néant, il n'a point eû d'autre veûë que de former une créature qui pust le servir, & qu'il pust rendre éternellement bien-heureuse en récompense de ses services ? Le commandement qu'il nous a fait de travailler sans cesse pour le ciel, l'inclination naturelle qu'il nous a donnée pour le bien & pour le souverain bien, sont des marques sensibles & effectives de la volonté qu'il a de nous faire part de son Roïaume, & ces marques sont si claires & si évidentes; que si le mistére de la Prédestination renfermoit une volonté absoluë de nous perdre, je ne ferois nulle difficulté de dire qu'il y auroit de la contradiction dans la volonté de Dieu, qu'il voudroit, & qu'en même tems il ne voudroit pas une même-chose, ce qui n'est pas seulement indigne de lui, mais ce qui ne peut même se rencontrer dans une volonté créée.

En second lieu, c'est un article de foi que Dieu exerce dans le monde une providence surnaturelle, qui s'étend généralement sur tous les hommes. Savez-vous, Messieurs, ce que c'est que cette providence divine ? cette providence selon Saint Augustin, Saint Tômas, & tous les Téologiens n'est autre chose que le soin continuel que Dieu prend de nous conduire à nôtre derniére fin, c'est-à-dire à nôtre bon-heur éternel; c'est l'application qu'il a à nous fournir sans cesse des moïens propres pour y arriver, à disposer toutes choses

de telle sorte que tout ce qu'il y a dans la nature ; tout ce qui arrive dans l'univers, nous soit utile pour nôtre salut. Comment donc pouvons nous douter que Dieu n'ait la volonté de nous sauver ? lui qui ne fait rien, qui ne peut même rien faire à nôtre égar que dans cette veûë ? Bienfais naturels, fortune, disgrace, inspiration tout se raporte à ce but dans l'intention de nôtre Dieu, si quelque chose s'en éloigne, ce ne peut être que malgré lui & par la malice de ses créatures. De ce raisonnement, j'en tire encore un troisiéme qui est un peu subtil à la verité, mais qui renferme une demonstration evidente pour tous ceux qui le peuvent concevoir.

N'est-il pas vrai, Chrêtiens Auditeurs, que la crainte qu'on peut avoir d'être du nombre des reprouvez, que cette crainte, dis-je, est inutile pour nous réformer, qu'elle fait même un effet contraire ? Toute autre crainte soit celle que la justice de Dieu inspire aux pecheurs, soit celle que la veûë de sa bonté fait naître dans le cœur des ames justes, toute autre crainte nous éloigne du peché, nous rend fervens & circonspects, nous porte à la vigilance & au travail, au lieu que celle-ci nous faisant appréender un mal, qui est sans remede, elle ne peut nous inspirer que le relâchement, & le desespoir. D'où je conclus que cette crainte est fausse, & qu'elle n'a nul fondement réel dans la verité. En premier lieu parce qu'il est impossible que la verité & la vertu soient opposées & que l'une soit un obstacle à l'aquisition de l'autre, ce qui est un principe dont nul savant n'a jamais douté ? En second lieu. Quand il seroit vrai

que quelque verité bien entenduë pourroit nous détourner du chemin de la pieté & du ſervice de Dieu, Dieu n'auroit pas dû, Dieu n'auroit pas pû nous en donner la connoiſſance. Pourquoi eſt-ce qu'il a révelé aux fidelles le miſtére de la prédeſtination, ſi ce miſtére ne peut que nous effraïer & nous ôter tout courage de faire le bien. Il eſt obligé par les loix de ſa providence de ne rien faire à nôtre égar, qui ne nous conduiſe à nôtre fin, comment eſt-ce que cette révelation nous y conduiroit? ne nous en éloigneroit-elle pas au contraire, en nous faiſant perdre l'eſperance d'y parvenir? Il nous l'a pourtant revelé ce miſtere, il faut donc que ceux qui s'en laiſſent troubler, au point de tomber dans la négligence, & dans l'abbattement, que ceux-là, dis-je, prennent la prédeſtination à contre-ſens & qu'ils avoûënt leur ignorance. Le Seigneur ne peut avoir manqué de ſageſſe, il faut donc qu'ils manquent eux-mêmes de lumiéres, qu'ils ſe trompent horriblement, il faut que leur crainte ſoit une terreur pànique.

A ce raiſonnement fondé ſur la providence, on en peut ajoûter un autre appuïé ſur la miſericorde infinie de nôtre Dieu. Cette aimable perfection que nous reconnoiſſons tous en lui, ne peut s'allier avec cette volonté déterminée & abſoluë de perdre les hommes, que nous lui imputons dans nôtre crainte inconſiderée. L'idée que vous vous formez de Dieu dans la veûë de la prédeſtination, vous le repréſente comme un maître dur & impitoïable, qui n'a formé la plûpart des hommes que pour exercer ſur eux toute ſorte de cruau-

té, durant une éternité toute entiére; la foi nous enſeigne au contraire, qu'il eſt infiniment tendre, infiniment bienfaiſant, infiniment bon. Il faut donc dire néceſſairement, ou que la foi nous trompe, ou que vous vous trompez vous-méme dans vôtre idée.

Mais je ne ſaurois concevoir, comment c'eſt de bonne foi que Dieu veut ſauver ceux qu'il a reprouvez éternellement; vous ne le pouvez concevoir, vous ſeroit-il plus-aiſé de comprendre comment il ſeroit infiniment bon, ſi par lui-même il vous excluoit du ſalut, s'il n'avoit qu'une volonté feinte & apparente de vous ſauver? Voïez, je vous prie, laquelle de ces deux choſes vous paroît la plus-plauſible & ſi vous aimez-mieux dire que Dieu eſt fourbe, cruel & ſans amour pour ſes creatures, que de confeſſer que le point de la prédeſtination, eſt un point qui paſſe vôtre intelligence & que vous n'entendez nullement. *Nunquid ideo negandum eſt, quod apertum eſt, quia comprehendi non poteſt, quod occultum eſt?* Voila qui eſt étrange, dit Saint Auguſtin, que nôtre orgueïl nous porte juſqu'à ce point de préſomption, que de revoquer en doute les choſes les plus-évidentes, plûtôt que d'avoûër que nôtre eſprit eſt borné, que ſes lumiéres ſont courtes & qu'en certaines choſes il eſt même tout-à-fait aveugle.

Mais quoi, mon aimable Rédempteur; il y a des hommes qui doutent, ſi c'eſt bien tout de bon, que vous deſirez de les ſauver! Ils en doutent aprés que vous l'avez déclaré, que vous l'avez même juré ſolemnellement par la bouche de vos Prophetes; On en doute aprés ce que vous

en avez dit vous-même en tant d'endroits de l'Évangile. Que dis-je, aprés ce que vous avez dit; on en doute encore aprés tout ce que vous avez fait pour nôtre salut. Vôtre Incarnation, vos aneantissemens, vos courses, vos sueurs, la joïe que vous faittes éclatter à nôtre conversion, les larmes que vous versez sur nos égaremens ne peuvent pas nous persuader, que vous ne nous perdez qu'à regret. Bien davantage, nous vous voïons attaché à la croix tout couvert & tout épuisé de sang, & nous doutons encore de vôtre zele. Quelle raison avez-vous donc de vous défier homme de peu de foi! *Quid ultra potui facere vineæ & non feci?* Répondez à vôtre Dieu, ame timide & ingrate tout ensemble! Quelles plus-fortes preuves auriez-vous pû soûaitter, pour vous convaincre que j'ai à cœur vôtre salut, que celles que je vous en ai données? Pouvois-je descendre plus-bas que le néant, où vous élever plus-haut, que je ne suis élevé moi-même? Est-il resté une seule goutte de sang dans mes veines, une seule partie en mon corps qui n'ait été ou meurtrie ou déchirée? que pouvez-vous soûaitter de moi aprés que je me suis donné moi-même à vous? aprés avoir sacrifié biens, vie, honneur pour vos interests, pouvois-je faire encore quelque chose pour l'amour de vous? si je n'avois pas bien envie de vous sauver, pourquoi tant d'instructions, tant de sacremens, tant de graces? vous aurois-je fait de mon propre sang un remede à toutes vos plaïes? vous aurois-je donné mon propre corps à manger, si vôtre ame ne m'étoit infiniment chere? *Quid ultra potui facere vineæ meæ & non feci!*

Quelcun me dira peut-être, qu'à la verité il est difficile de nier que Dieu veuïlle sauver les Chrêtiens, mais qu'il est bien mal-aisé de découvrir en lui cette méme volonté à l'égar des héretiques, & autres infidelles, aux quels il semble avoir refusé tous les secours que nous avons. A cela, Messieurs, je pourrois vous dire ce que j'ai déja dit, que Dieu est trés-sage, qu'il est trés-bon, & que nous sommes fort aveugles; qu'il est bien plus vrai-semblable qu'il y a du mistére dans sa conduite, que de l'injustice, ou de l'inhumanité. Je pourrois vous dire ce que Saint Augustin écrivoit autrefois à un héretique nommé Faustus. Il y a des veritez dans la religion Chrêtienne, qui vous sont incompréensibles ? vous trouvez des points qui vous embarrassent & qui semblent se combatre & s'entredétruire, mais croïez-vous être le seul, qui vous soïez aperceû de ces difficultez, de ces contradictions apparentes, tant de Docteurs, tant de Saints Prélats qui ont étudié les livres Saints avant vous, qui ont examiné à fond la créance Catolique, n'ont-ils point veû ce qui vous fait de la peine ? ils l'on veû sans doute, car à qui est-ce que cela pourroit avoir échapé ? Et néantmoins ils n'ont pas laissé de croire, ils n'ont nullement été choqué de ce qui vous scandalise, ils n'y ont rien découvert, qui deust troubler une ame fidele. Enfin je pourrois vous rapporter tout ce que les Saints Peres, tout ce que les plus savans hommes du monde on écrit sur ce sujet, contre les esprits témeraires & incredules. Mais de quoi nous inquietons nous ?

Lorsque les Indiens & les Héretiques d'Europe

ſe plaindront des ténebres , où ils ont été laiſſez, craignons-nous que le Seigneur ne tombe en confuſion & qu'il n'ait rien à leur répondre ? Laiſſez-lui déméler ce different avec ces mal-heureux & qu'il vous ſuffiſe qu'il en a uſé envers vous avec une bonté,que vous n'auriez pas même oſé ſoûaitter. S'il en a traitté quelque autre avec plus d'indifference, eſt-ce à vous d'en murmurer, dit admirablement Saint Proſper dans le Poëme qu'il a fait contre les ingrats ? A vous , dis-je , qui avez été comblé de faveurs & qu'on a préferé à tant d'autres , qui ne valoient pas moins que vous. Les vaſes d'ignominie n'ont nulle raiſon de ſe plaindre , lors qu'on les caſſe , ou qu'on les deſtine à des uſages vils & honteux , celui qui les a fait en eſt le maître , il en peut faire ce qui lui plaira , mais il eſt étrange que les vaſes d'honneur ſoient les premiers à reprocher au potier l'injuſtice , qu'on prétend avoir été faitte à cette argile reprouvée , eux qui ne devroient ſonger qu'à ſe loüër de la diſtinction , qui a été faitte à leur avantage.

Voulez vous que je vous diſe en deux mots quelle eſt ma penſée ſur le ſujet , que nous traittons ? C'eſt que ceux qui vivent mal ont autre choſe à craindre que la prédeſtination , puiſque quand il n'y en auroit point , ils ne laiſſeroient pas d'être dannez pour leurs crimes ; & que les gens-de-bien, ceux qui craignent Dieu, ne ſauroient trop ſe perſuader qu'il ſont du nombre des prédeſtinez. *Miſericordia Domini ab æterno & uſque in æternum ſuper timentes eum.* Le Seigneur a exercé ſa miſericorde ſur tous ceux qui le craignent , il l'a exercée , dis-je , de toute éternité , voila leur prédeſtination, &

pour toute l'éternité ; voila l'effet & la suite de cét amour éternel, qu'il a eû pour eux, *ab æterno & usque in æternum.*

J'appelle craindre Dieu, appréender sur toutes choses de lui déplaire, & au cas qu'on ait été assez mal-heureux pour l'offençer, desirer sur toutes choses de l'appaiser par la penitence. Tandis que vous vous sentirez dans cette disposition, aïez une ferme créance que vôtre nom est écrit au livre de vie, que Dieu vous a aimé avant tous les siécles & qu'il vous aimera éternellement. *Misericordia Domini ab æterno & usque in æternum, super timentes eum.* Mais cét un article de foi qu'il y aura tres-peu de sauvez ? L'Ecriture en compare le nombre aux grappes qui restent sur le sep aprés que le vandangeur y a passé. Les Peres ont dit que ce seroit beaucoup s'il en échapoit trois ou quatre de cent mille. Cela est vrai, mais de quoi vous mettez-vous en peine, pourveû que vous soïés de ces trois ou quatre ? vous auriez sujet de trembler, si pour diminuer le nombre des Bien-heureux aprés en avoir retranché tous les méchants on excluoit encore quelques-uns des bons, mais vous êtes asseûré que nul des bons ne peut être exclus : Quand de cent mille il n'y en auroit qu'un seul de sauvé, si vous êtes bon, soïez seûr que ce sera vous, comme au contraire quand pour cent mille sauvez, il n'y auroit qu'un seul de perdu, si vous êtes mauvais, ce seroit vous infalliblement.

Nolite timere pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum. N'en doutez nullement, Ame Chrêtienne, Dieu a resolu de vous loger dans le ciel, & dés-ici il vous est permis de regarder

ce beau sejour comme vôtre héritage, puisque c'est le roïaume de vôtre pere. *Complacuit patri vestro dare vobis regnum.* Ce qu'il a fait pour vous en est une preuve bien évidente, & ce que vous faites tous les jours pour lui en est une autre marque, qui ne peut vous être suspecte. Cette volonté si sincere que vous avez conçeûë d'expier vos fautes passées, ce courage avec lequel vous vous en êtes accusé au Vicaire de Jesus-Christ, cette horreur qui vous est restée de tout ce que vous avez aimé contre la loi du Seigneur, en un mot ce desir ardent que vous avez de faire vôtre salut, ce desir, dis-je, est un effet du desir que Dieu a de vous sauver. C'est lui-même qui desire cela en vous, c'est lui qui le demande pour vous & par vous, *postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* C'est lui qui vous a inspiré cét amour de la pureté interieure, ce zele que vous avez pour la réformation de vos mœurs, cette faim de sa parole qui nourrit & fortifie vos bons desirs; C'est lui qui entretient cette sensibilité que vous avez pour les miseres des pauvres, c'est lui qui vous détache peu-à-peu des objets qui occupoient en vôtre cœur une place, qui n'est deûë qu'à lui seul, c'est lui qui vous donne la force de vous vaincre vous-même, de vous faire violence, de souffrir sans mumurer, de souffrir avec quelque sorte de plaisir, de rechercher même les souffrances & les mortifications, croïez-moi, nôtre Dieu ne vous feroit point toutes ces graces, s'il n'avoit bien envie de vous rendre heureux.

Pour vous, Pecheurs, c'est en vain que vous avez recours aux decrets éternels de la volonté divine, pour colorer vos déreglemens; comment pouvez-

pouvez-vous dire que Dieu ne veut pas vous sauver, vous qu'il presse depuis si long-temps, & avec tant d'instance de vous convertir ? vous qui vous trouvez importuné des réproches secrets qu'il vous fait en tant de rencontres, vous qui craignez peut-être qu'il ne vous convertisse enfin malgré-vous-même; se passe-t-il quelque jour qu'il ne vous donne des attaques ? Est-il quelque voïe qu'il n'ait tentée, pour vous engager dans le bien, aversité, prosperité, maladie, confusion, perte de biens, d'amis, de mari, d'enfans, d'honneur-même, & de réputation. Combien y auroit-il de tems que vous auriez changé de vie, je ne dis pas si vous le soûaittiez d'aussi bonne foi que Dieu le desire, mais si vous n'étiez pas aussi opiniâtre dans la résolution de vous perdre, qu'il est constant dans sa passion qu'il a de vous rendre heureux. Vous dittes qu'il ne tient qu'à Dieu de vous sauver ; comment voulez-vous que je le croïe, tandis que je verrai que de son côté il n'oubliera rien pour vous retirer du chemin, qui conduit à la dannation, & que de vôtre part vous n'oublierez rien pour vous y tenir ? Vous voulez que ce soit Dieu, qui manque de bonne volonté pour vous, que pourroit il donc faire, s'il étoit bien intentionné ? & vous au contraire si vous étiez déterminé à vous perdre, que pourriez-vous faire de pire que ce qu'on vous voit faire tous les jours ? si vous croïez cette excuse legitime, si vous avez dessein de vous en servir au jugement, que ne faites-vous du moins quelque effort, pour rendre vôtre cause meilleure, pour avoir de quoi convaincre Jesus-Christ, pour le mettre, pour ainsi dire, entiérement dans son

tort ? Vous me direz peut-être que ſuppoſé la Prédeſtination, il n'eſt pas en vôtre pouvoir de rien faire pour vôtre ſalut. Quelle erreur, Dieu immortel ! & moi je vous dis avec reſpect, que vous vous trompez étrangement, que la Prédeſtination, non-ſeulement ne détruit pas en Dieu la volonté de vous ſauver, mais qu'elle vous laiſſe encore à vous-même la liberté de le faire. C'eſt ma ſeconde partie.

Je ſai, Meſſieurs, que les Téologiens n'expliquent pas tous de même maniére le miſtére de nôtre Prédeſtination. Quelques-uns diſent que Dieu avant toutes choſes a preparé des graces pour chacun de nous, & que prévoïant enſuite le bon, ou le mauvais uſage que nous ferions de ces graces, il a reſolu de ſauver ceux qui y devoient répondre, & de perdre ſans reſſource ceux qui les devoient mépriſer. D'autres Docteurs prétendent que Dieu a tenu un ordre tout oppoſé, qu'il a commencé par deſtiner à la gloire telles créatures, & en tel nombre qu'il lui a pleû, & qu'enſuite il a choiſi des moïens ſeûrs & infaillibles pour conduire ſes éleûs à la gloire qu'il leur deſtinoit, ſe contentant de donner aux autres des ſecours qu'il prévoïoit devoir être inefficaces. Voila en deux mots toute la doctrine de la Prédeſtination, ſelon les differentes opinions qu'on enſeigne dans l'école. Or je dis, Meſſieurs, que quelque parti qu'on veüille prendre, la Prédeſtination ne bleſſe nullement nôtre liberté, & il me ſemble que tout le monde le peut concevoir.

Si Dieu m'a deſtiné pour la gloire, dittes-vous, je ne puis être danné, quoi-que je faſſe, & ſi au-

contraire il m'a reprouvé, il faut nécessairement que je perisse ; ce discours n'est pas d'un bon Catolique, & si vous voulez bien me permettre de vous le dire, il n'est pas même d'un habile homme. Si Dieu vous a mis au nombre de ses eleûs, Chrêtiens Auditeurs, il a resolu de nous sauver ou pour nos mérites, ou du moins par vos mérites. Dans l'une des deux opinions que j'ai rapportées, la volonté que Dieu a de vous sauver suppose vôtre conversion, & dans l'autre opinion, elle l'a renferme. Je veux dire que vôtre conversion a été, ou le motif pour lequel Dieu vous veut sauver, ou le moïen par lequel il vous veut sauver. C'est une témerité tout-à-fait insupportable de dire, que si vous étes Prédestiné vous irez en Paradis, fussiez-vous le plus-méchant de tous les hommes ? Si vous étes Prédestiné à la gloire, vous l'étes encore à la Sainteté, c'est Saint Paul lui-méme qui nous l'enseigne ; *Quos præscivit, & prædestinavit conformes fieri imagini filij sui.* Si Dieu a resolu de vous conduire dans le ciel, ce n'est point par le chemin qui mene en enfer, c'est par la conformité de vôtre vie avec la vie de Jesus-Christ, c'est par la voïe étroitte de la penitence & de la mortification, c'est par la prattique des œuvres de charité, c'est par la charité-même, par l'amour de Dieu & du prochain, qu'il a resolu de vous y conduire. De sorte que si vous étes Prédestiné, il est aussi asseûré que vous sortirez de vos desordres, que vous marcherez sur les pas du Sauveur du monde, qu'il est seûr que vous serez bien-heureux. C'est-pourquoi tous les Peres disent que la pureté des

mœurs & la sainteté de la vie, est la vraïe & l'unique marque qui distingue ici bas les eleus des réprouvez ; c'est pour cela que Saint Pierre nous exorte à nous assûrer nous-même de nôtre Prédestination par la prattique des œuvres de pieté : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, & electionem faciatis.*

Que s'il est vrai, que quelque Prédestiné que vous soïez, vous n'irés point en Paradis en vivant mal, & sans faire penitence, il n'est pas moins veritable que supposé, même que vous soïez réprouvé, vous n'irés point en enfer que par la voïe de perdition, que par le mépris des commandemens, en un mot que par le peché, & par l'ostination au peché. On fait cette question dans l'école, savoir, si Dieu pourroit danner une ame innocente, sans autre raison, que parce que ce seroit son bon plaisir, & parce qu'il est le maître absolu de sa créature. Quelques Téologiens soûtiennent qu'il ne le peut en nulle maniére, quelques autres disent qu'il ne le pourroit pas faire, sans choquer les loix de sa providence, & sans faire tort à sa misericorde infinie, tous conviennent, & c'est un article de foi, qu'il ne le fait point. Dieu est bon par lui-même, dit S. Augustin, mais il ne peut être juste que par les sujets que nous lui donnons de faire éclatter sa justice, non-seulement il ne peut punir que nos pechez, mais il ne nous peut punir que par nos pechez. Comment est-ce, dit cét admirable Pere, que Dieu pourroit trouver en lui-même, de quoi nous rendre éternellement mal-heureux ? il faut que le pecheur lui fournisse non-seulement les motifs, mais encore les instrumens de sa colere, & que pour

nous tourmenter en l'autre vie, il se serve des mêmes desordres qui auront fait nos plaisirs en celle-ci. *Nec putemus illam tranquillitatem, & ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur, sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti.*

Réjouissez-vous donc, ames saintes, & chassez bien-loin de vôtre cœur tout mouvement de crainte & de défiance. Quoi qu'il en soit de la prédestination, ou de la réprobation des hommes, il n'est point vrai, comme le disent les libertins, que si nous sommes réprouvez, nous serons dannez, quoi-que nous fassions, on ne va point en enfer par une vie chrêtienne & reglée, & quand Dieu vous auroit jetté dans les flammes qui y brûlent les impies, vôtre innocence vous y feroit trouver les mêmes rafraîchissemens que les trois jeunes Hebreux trouverent autrefois dans la fournaise de Babilone. Ces feux, dit le dévot Saint Bernard, ne peuvent exercer leur cruauté que sur la volonté propre, c'est-à-dire sur une volonté rebelle & opposée à la volonté de Dieu. C'est le Seigneur qui les allume, mais c'est le peché qui leur donne comme la pointe, ôtez le peché, & il n'y aura plus d'enfer, ou l'enfer deviendra lui-même un Paradis.

Mais vous n'étes pas encore satisfaits, & il nous faut faire un second pas; il est vrai, dittes vous, que quoi-que je sois Prédestiné, je ne puis etre sauvé que par la perseverance dans le bien, ou au cas que je sois dans le desordre par une parfaitte conversion: Il est vrai que quoi-que je sois du nombre des réprouvez, je ne me dannerai point, à moins que je ne me pervertisse, & que je ne m'osti-

me dans l'impenitence ; mais c'eſt une néceſſité que je perſevere dans le bien, ou que je meure dans mes mauvaiſes habitudes, ſelon que j'aurai été ou prédeſtiné ou réprouvé. Dieu ne m'a écrit dans le livre de vie, que parce qu'il a préveû que je vivrois chrêtiennement, il n'en a exclu tant d'autres, que parce qu'il a veû dans l'avenir la corruption de leurs mœurs, & leur endurciſſement dans le mal ; mais ſommes-nous libres pour faire, ou pour ne pas faire ce que le Seigneur a préveû que nous ferons, ou que nous ne ferons pas ? Oüi, Chrêtiens Auditeurs, je ſoûtiens que nous le ſommes ; c'eſt un article de nôtre foi, que cette connoiſſance divine ne peut impoſer de néceſſité à la volonté humaine. Je dis plus, bien-loin de donner quelque atteinte à la liberté, je prétens qu'il n'eſt rien dans ce miſtére, qui ne l'établiſſe, & qui ne l'a rende inviolable, en voici la raiſon en peu de mots.

Puiſque Dieu veut vous ſauver par vos mérites, ou vous danner pour vos pechez, comme nous l'avons déja dit, il faut qu'il ait préveû que vous feriez librement ou de bonnes, ou de méchantes actions, je dis librement, parce que ſans cela il n'y a ni mérite ni demérite, & par conſequent il eſt autant impoſſible que vous ſoïez forcé à faire le bien ou le mal, qu'il eſt impoſſible que Dieu ſe trompe dans ſa connoiſſance, & que ſa volonté ne ſoit pas exécutée. Dieu a préveu que je ferai cette action, donc il faut néceſſairement que je la faſſe, & moi je dis au contraire, il a préveû que vous la feriez librement, qu'en la faiſant vous mériteriez une recompenſe, ou que vous vous rendriez digne de châtiment, donc il faut

nécessairement que vous la fassiez avec une liberté toute entiére, c'est-à-dire que vous pourrez également & la faire, & ne la pas faire.

Et certes, Messieurs, s'il y avoit quelque nécessité pour une partie des hommes, de suivre leurs passions, & de s'endurcir dans le crime, avec quelle verité le Seigneur nous diroit-il si souvent qu'il nous a rendus les arbitres de nôtre fortune, que la vie & la mort sont entre nos mains, qu'il est à nôtre choix d'embrasser le bien ou le mal? Vous craignez que Dieu ne se trompe dans sa connoissance si je suis libre, mais si je ne le suis pas il est tout visible qu'il me trompe par ses paroles, que seroit toute l'écriture sainte qu'une cruelle derision, & tout le Christianisme qu'une comedie, qu'une momerie indigne de Dieu, si nôtre salut n'étoit pas entre nos mains? Quoi le Seigneur ne cesse de m'appeller, où il sait tres-bien que je ne saurois me rendre. Tous les Prophetes, tous les Apôtres m'invitent de sa part à la penitence, quoi-qu'il n'ignore pas que la penitence m'est impossible? Il me présente des remedes, dont il ne veut pas que je me serve. Il m'attire d'une main, & il me repousse de l'autre, ou plûtôt il me repousse de toutes deux, tandis qu'ajoutant la raillerie à la cruauté il me reproche ma résistence & ma lenteur à le suivre? Que veut-il donc dire? quand il me presse de veiller, & de combatre sans cesse, de me défendre des artifices de mes ennemis, de prendre la fuite à la veüe du peché, comme si c'étoit un aspic, ou une couleuvre, aprés qu'il m'a enchaîné de telle sorte, que je ne saurois même me

remuët ? ne seroit-ce pas imiter la perfidie de l'infame Dalila, qui aïant lié Sanson de plusieurs cordes, de-peur qu'il n'échapast aux Philistins, ne laissoit pas de crier, & de l'exorter à s'enfuïr.

Croïez-moi, Messieurs, nous n'avons que trop de liberté, veû le mauvais usage que nous en faisons, il auroit été à soûaitter pour nôtre bonheur, que Dieu par la prédestination éternelle nous eust imposé quelque nécessité invincible, comme il ne peut nous prédestiner au mal, selon le mot de Saint Augustin, cette nécessité nous auroit porté infalliblement au bien, & auroit asseûré nôtre salut, qui est exposé aujourd'hui à la foiblesse, & à l'inconstance de nos volontez. Au lieu de craindre qu'il ne nous soit pas libre de perseverer dans le bien, craignons plûtôt que nous n'abusions de nôtre liberté, pour faire le mal ; c'est à vrai dire l'unique chose que nous aïons à appréender en cette vie.

C'est pourquoi sans vous embarrasser desormais l'esprit des pensées de la predestination, & de la connoissance que Dieu a eûë avant tous les siécles : voici le conseil que je vous donne. Purifiez-vous toûjours davantage, & des pechez passez par la penitence, & des imperfections qui nous restent par une généreuse & constante mortification ; fuïez avec un soin extrême tout ce qui peut vous rengager dans le monde, lequel vous replongeroit bien-tôt dans tous vos desordres, profitez de toutes les occasions que vous aurez de faire le bien, & jettez-vous ensuite dans le sein de vôtre Dieu, en lui remettant tous les autres soucis, dont vous pourriez être agitez.

Omnem sollicitudinem vestram projicientes, in eum, quoniam ipsi est cura de vobis. Oüi je sai qu'il y a une prédestination laquelle a devancé la naissance des plus gens-de-bien, mais je sai aussi qu'il y a une misericorde qui les accompagne jusqu'à la mort; je ne sai si je suis marqué pour le Paradis, mais j'en sai le chemin, j'y suis dans ce chemin par la grace de mon Dieu, & j'ose dire dans le sentiment de saint Paul, que ni la mort, ni la vie, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ne me feront jamais sortir de cette route, par laquelle je suis tres-certain qu'on ne va point en enfer. Pour tout le reste j'en laisse le soin à ce bon maître, qui me gouverne, & qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même. Je sai que quoi-que j'aïe fait, ou que j'aïe dessein de faire, aprés tout le Seigneur a pitié de qui il veut, *cujus vult miseretur.* Cela est vrai, mais sa volonté n'est point une volonté aveugle, il veut toûjours ce qui est le plus-raisonnable, qui est de favoriser le mérite & la piété, ceux qui l'aiment de tout leur cœur ne sont pas plus-mal-heureux pour être à sa discretion. Dieu est extrémement libre dans la distribution de ses graces, mais c'est tant mieux pour les fideles serviteurs il ne manquera pas de les leur départir abondamment. Quoi-qu'un bon pere ne soit pas forcé de laisser son héritage à ses enfans, faut-il craindre pour cela, qu'il ne les en prive, pour le donner à des étrangers? Je ne puis pas mériter la perseverance finale, mais je puis la demander, & Iesus-Christ à engagé sa parole qu'on ne la refusera point à nos priéres: mais je ne suis pas même asseûré de la demander, asseûrons-nous en

tout à l'heure, Chrêtienne Compagnie, & ne differons pas plus-long-tems de faire à Dieu cette priére importante.

Seigneur vous voïez tous nos desirs, vous voïez qu'ils ne tendent qu'à vivre & à mourir en vôtre amour. C'est vous qui les avez fait naître ces desirs, c'est à vous à les entretenir & à leur donner cette fermeté inébranlable, que nous ne pouvons attendre de l'instabilité de nos cœurs. *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.* Affermissez mes pas de telle sorte, que je ne chancelle jamais dans la route que j'ai commencée, & que je ne m'en écarte jamais. C'est vous, ô Dieu tout-puissant! qui rendez la terre immobile au milieu de l'air, c'est vous qui d'une substance liquide avez formé ce ciel qui sert comme de base au trône de vôtre gloire; il ne vous sera pas plus-difficile, & j'ose dire qu'il ne vous sera pas moins glorieux de donner à mon ame cette même solidité, rendez-la inébranlable à toutes les tentations, à tous les efforts de ses redoutables ennemis, attâchez-la à vous par des nœus indissolubles, unissez si étroittement ma volonté à la vôtre, qu'elle ne soit plus qu'une même-volonté avec la vôtre, qu'elle soit droitte comme la vôtre, sainte comme la vôtre, mais sur tout constante & immuable comme la vôtre. Faittes, ô mon Dieu, que je meure dans le sein de vôtre Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut, dans le sein de la croix où est la source de nôtre salut, dans le sein de Jesus-Christ crucifié qui est lui-même nôtre salut & nôtre rédemption, faittes que com-

me je ne puis vivre que par vous, je ne vive aussi jamais que pour vous, faittes enfin que je meure en vous loûant, que je meure en vous aimant, que je meure pour vôtre amour, & s'il est possible de vôtre amour. *Ainsi soit-il.*

SERMON LVII.

DE LA FUITE du monde.

Ductus eſt Jesus in deſertum à Spiritu.

Jesus *fut conduit au deſert par le Saint Eſprit.* S. Matth. c. 4.

Il eſt mal-aiſé d'être engagé dans le monde & de ne s'y pervertir pas; il eſt mal-aiſé de s'y convertir à moins qu'on ne s'en retire.

Comme toutes les actions de Jesus-Christ ſont pour nous des leçons ſenſibles, qui nous inſtruiſent encore mieux que ſes paroles, il eſt tout viſible que par la retraitte qu'il fait aujourd'hui dans le deſert, & par où il commence ſa vie publique, il veut nous apprendre la néceſſité qu'il y a de nous retirer dans la ſolitude pour vivre chrêtiennement. Si je vous diſois que c'eſt une heureuſe néceſſité que celle-la, je ne ſai ſi l'on voudroit

bien m'en croire sur ma parole. La plûpart des gens sont étrangement prévenus contre la vie solitaire, & retirée, on n'en a gueres moins d'horreur que du bannissement, ou de la mort-même, je ne m'en étonne pas, c'est qu'on n'en connoît ni les douceurs ni les avantages. C'est qu'on ne sait pas que dans la verité on n'est jamais moins seul, que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traitter avec soi-même, c'est-à-dire, avec la personne du monde, que chacun aime d'avantage, ou comme dit encore mieux Saint Bernard, parce qu'alors on est avec Dieu, avec qui l'on ne peut dire, combien il est doux de converser, loin du tumulte & de l'embarras du siécle.

Quoi-qu'il en soit je suis persuadé que c'est ici la matiere la plus importante, qui puisse être traittée dans une chaire Chrêtienne. Car tandis que vous vous plairez encore dans le monde. Chrêtiens Auditeurs, quelque impression que la parole de Dieu aïe faitte sur vos cœurs, quelques bons desirs que vous aïez déja formez, je ne puis croire qu'il y ait encore rien de fait pour vôtre santification. Ce sera en vain que je précherai, & que tous les Prédicateurs s'épuiseront, pour vous porter à une grande vertu, la semence qui tombe sur les grands chemins, est une semence perdue, si l'on veut faire quelque fruit par la prédication, il faut s'addresser aux personnes retirées du monde, ou il faut porter ceux qui sont dans le monde, à s'en retirer. C'est ce que je vais tâcher de faire, Messieurs, dans la confiance que j'ai que l'esprit saint, qui conduit aujourd'hui Jesus au desert, vous y attirera par sa grace, au même-tems que je vous y

porterai par mes paroles ; Marie nous favoriſera en ceci, comme elle fait en toutes choſes de ſa puiſſante interceſſion, *Ave Maria*, &c.

Je ne ſai s'il eſt vrai ce qu'on dit des premiers hommes du monde, que vivant dans les foreſts ſéparez les uns des autres, ils n'avoient quaſi que les déhors & les apparances d'hommes, juſqu'à ce que s'étant réünis dans les endroits, où la nature a raſſemblé plus de commoditez pour la vie, ils trouverent dans la ſocieté cette politeſſe, & cette perfection de la raiſon, qui ne les diſtingue gueres moins des beſtes que la raiſon-méme. Mais ce commerce par où les eſprits furent alors adoucis & civiliſez, n'a pas peu contribué depuis à les corrompre, de ſorte qu'aprés étre ſortis des deſerts pour apprendre à vivre, les plus-ſages ont jugé à propos de s'y rengager, pour y rapprendre à bien vivre. Ils ont trouvé qu'il y avoit moins de danger de ſe familiariſer avec les lions qu'avec les hommes, & que les paſſions que le monde inſpire, nous rendent encore plus-ſemblables aux animaux, que l'humeur farouche & ſauvage, que la ſolitude entretient.

Or comme la depravation eſt plus-grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, & que nôtre ſiécle qui ſe polit tous les jours, ſemble auſſi ſe corrompre tous les jours de plus-en-plus. Je ne ſai s'il y eût jamais de tems, où l'on eût plus de ſujet de ſe retrancher entiérement de la vie civile, & de fuïr dans les lieux les plus reculez. Ce ſeroit ſans doute un conſeil trés-ſalutaire que celui-la ; mais enfin ce n'eſt qu'un conſeil, encore n'eſt-il pas pour tout le monde. Cependant nous avons parlé

de néceſſité, & d'une néceſſité qui s'étend à toutes ſortes de perſonnes : Voici donc en quoi je prétens qu'elle conſiſte. Je dis que pour faire ſon ſalut, il faut ſe retirer du monde le plus qu'on peut & ſur tout de ce qu'on appelle le grand monde & la preuve n'en eſt que trop évidente. On ne peut ſe ſauver que par l'une de ces deux voïes, ou en vivant conſtamment dans l'innocence ; ou en reparant les deſordres de ſa vie par une veritable converſion, or je m'en vais vous faire voir que ces deux voïes ſont comme fermées à tous ceux qui ont beaucoup de communication avec les hommes. Il eſt mal-aiſé d'être engagé dans le monde, & de ne s'y pervertir pas, voila le premier point, il eſt mal-aiſé de s'y convertir à moins qu'on ne s'en retire, c'eſt le ſecond. Voila tout le plan de cét entretien.

Il eſt certain qu'il y a un monde même parmi les Chrêtiens, qui eſt ennemi du Chriſtianiſme, & que JESUS-CHRIST deſavoûë. C'eſt ce monde qui ignore Dieu, comme dit Saint Jean, & qui haït le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en eſt plaint lui-même. *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout Chrêtien qu'il eſt en apparence a le démon pour Prince & pour chef, il eſt composé de réprouvez, & le Sauveur du monde ne prétend pas qu'il ait nulle part à ſes priéres, *Non pro mundo rogo, ſed pro his quos dediſti mihi.* C'eſt ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par ſa croix, que Saint Paul regardoit comme un ſcelerat condanné au ſupplice & exécuté pour ſes crimes, contre qui tous les Saints ſe ſont déclarez, & qui a perſecuté tous les Saints.

Il eſt de plus conſtant qu'être de ce monde, & être du nombre des réprouvez, l'aimer & ſe declarer ennemi de Dieu, c'eſt la même choſe. *Quicunque voluerit eſſe amicus ſæculi hujus, inimicus Dei conſtituitur.* Mais on demande ſi l'on peut le hanter, ſe familiàriſer avec lui, avoir des liaiſons avec ceux qui le compoſent, ſe trouver dans leurs aſſemblées, ſans expoſer ſon innocence & le ſalut de ſon ame? Pour répondre à cette queſtion, Meſſieurs, il eſt néceſſaire de vous dire ce que c'eſt que ce monde, & par quoi il peut être diſtingué. Ce monde eſt preſque tout compoſé de perſonnes vaines, ambitieuſes, attachées a leurs plaiſirs, qui ne ſongent qu'à plaire, à ſe faire aimer, à paſſer la vie dans l'oiſiveté, & dans la joïe. C'eſt dans ce monde que regne le luxe, l'orgueïl, la vengeance, la détraction. C'eſt lui qui invente les modes, qui fait les loix du faux honneur, & qui les fait obſerver, qui ne s'aſſemble que dans les lieux, où l'on ne peut être attiré que par le plaiſir, qui fait valoir tous les arts, leſquels ne ſont faits que pour flatter & pour réjouir les ſens.

Ie ne dis pas, Meſſieurs, que tous ceux qui ſont de ce monde, ſoient voluptueux, laſcifs, médiſans, libertins, impies, mais je dis & il eſt vrai que tous ceux qui ſont le plus-addonnez à tous ces vices ſont de ce monde, qu'ils y regnent, qu'ils y reçoivent des loûanges, & des applaudiſſemens. Enfin comme les Fondateurs des Ordres Religieux ont eû en veûë de compoſer un eſpece de vie, où tout favoriſaſt le deſſein qu'on auroit de ſe ſauver, qu'ils y ont fait entrer tout ce qui peut

facil*i*ter

faciliter l'aquiſition de la vertu, qu'ils en ont éloigné tout ce qui eſt contraire à la pureté des mœurs, tout ce qui peut tenter, ou conduire au mal. Le demon au contraire, qui eſt le Prince du monde, a tâché d'y raſſembler tout ce qui peut inſpirer le vice, la richeſſe, & l'immodeſtie des habits, les aſſemblées des perſonnes de differents ſexes, la cajollerie, la molleſſe du chant, & des dances, la licence du téatre : En un mot tout ce qui peut irriter les paſſions, & les introduire par les ſens. Cela ſuppoſé on demande s'il n'y a rien à craindre pour le ſalut à vivre parmi ce monde. Et moi je demande s'il y a le moindre ſujet de de croire qu'on s'y pourra ſauver en quelque maniére ?

A qui eſt-ce que nous nous addreſſerons pour être éclaircis ſur ce point ? Je ne veux interroger que des gens mêmes du monde. Nous en voïons tous les jours, qui le quittent pour embraſſer la vie réligieuſe, & qui quittent en même tems de grands biens, de grands honneurs, & des eſperances encore plus-grandes, ſi l'on veut ſavoir d'eux le motif, qui les a portez à une ſi étrange réſolution j'oſe ſoûtenir que de cent il n'y en aura pas deux, qui aïent autre choſe à vous dire, ſi ce n'eſt qu'il eſt difficile de demeurer dans le monde ſans le frequenter, & qu'il eſt impoſſible de le frequenter ſans ſe corrompre.

Et non-ſeulement ceux qui ont ainſi renoncé avec éclat à la vie ſeculiere, mais ceux qui y ſont encore engagez, qui s'y plaiſent, qui ne peuvent ſe reſoudre à la retraite : Ceux-là, dis-je, tiennent encore le même langage. Quand on leur re-

proche leurs recheûtes continuëlles, leur imprudence à donner, ou prendre certaines libertez, qui tirent à conſequence. Quand on leur repréſente le peril qu'il y a & pour eux, & pour les autres, à ouvrir, ou à continuër des diſcours qui bleſſent l'honnêteté, qui bleſſent la reputation de leurs freres, qui bleſſent même la Religion : En un mot quand on leur propoſe les maximes de Jesus-Christ, & qu'on leur fait remarquer l'oppoſition extréme, qu'il y a entre ces maximes, & leur conduite. Vous avez raiſon, diſent-ils, mais il faudroit donc être muet, veû que toutes les converſations roulent aujourd'hui ſur ces trois points, l'impieté, la médiſance, & ce qu'on appelle galanterie. A moins d'être de bronze on ne ſçauroit ſe défendre des mauvais deſirs au milieu d'un monde, où tout conſpire à les faire naître. D'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de ſi funeſtes conjonctures, il s'y préſente de ſi grandes commoditez de faire le mal qu'on peut dire qu'il y devient comme néceſſaire. Voila, Meſſieurs, ce qu'on entend dire tous les jours, & à des perſonnes qui prétendent par là juſtifier en quelque ſorte leurs déreglemens, mais ils ſe trompent, il eſt impoſſible de voir le monde, d'être du monde, ſans offencer Dieu, ou ſans s'expoſer au peril de l'offencer ; vous étes donc obligé de vous retirer & de rompre ce commerce dangereux, que vous avez avec lui.

Mais je ne ſuis pas de ce ſentiment, dira peut-être quelcun, je crois qu'on peut vivre au milieu du monde, & y vivre comme on y vit, ſans intereſſer ſa conſience, & ſans courre nul hazar de

ſon ſalut, il y a des gens d'une grande probité qui ſont de ce même avis, & en effet on connoît des perſonnes, dont la vie, quoi-que mondaine, eſt néanmoins fort irréprochable. A cela Meſſieurs, je ne veux oppoſer que vôtre propre experience. Quoi-qu'il en ſoit & des ſentimens & de la conduite d'autrui, c'eſt à vous ſeul, que je parle en ce diſcours, & je vous demande ſi en effet la vie & le commerce du monde ne vous a point fait de tort juſqu'ici. Car en vain me prouveriez-vous par cent exemples, & par l'autorité des plus-grands Docteurs, qu'on y peut conſerver l'innocence, & la pieté, ſi vous y avez perdu l'une & l'autre, & ſi tous les jours vôtre cœur y reçoit de nouvelles plaïes.

Dittes-moi donc, s'il vous plaît, dans ces grandes compagnies, dans ces longues converſations, que vous avez avec le monde, c'eſt à dire, avec des hommes, & des femmes, qui ne ſongent qu'à ſe divertir, & à paſſer le tems agréablement, avez-vous quelque fois paſſé un jour tout entier ſans faire quelque détraction, ou du moins ſans en entendre? ſans vous divertir aux dépens de vôtre prochain, ou ſans prendre quelque plaiſir aux railleries qu'on en a faittes? Je ne parle point des mauvais deſirs que vous avez inſpirez aux autres, & dont les ſoins que vous prenez de plaire, de vous habiller à vôtre avantage, ne vous rendent que trop coupable, mais oſeriez-vous dire que vous avez toûjours rapporté des aſſemblées un cœur auſſi-chaſte, auſſi-libre, une imagination auſſi pure que vous l'y aviez portée? Il y a une choſe, dont il me ſemble que chacun convient,

c'eſt que les perſonnes qui ont quelques principes de pieté, quelque goût pour la priére, quelque deſir de plaire à Dieu & de ſe ſantifier, ſentent que ces deſirs s'affoibliſſent, que ce goût ſe perd par le commerce du monde. A peine s'eſt on trouvé quelques jours dans ces aſſemblées que cette ferveur commence à rallentir, on revient avec peine aux exercices de dévotion, on ſent Dieu qui ſe retire, & on s'accoûtume déja à ſon abſence. Que veut dire cela, Chrêtiens Auditeurs, eſt-ce que vous étes déja perdu, que tout eſt deſeſperé ? Non, mais vous voïez par-là que vous n'étes pas invincible, & qu'avec le tems le monde pourra vous gâter cõme les autres. Ce n'eſt pas encore la mort, mais c'eſt vôtre embon-point qui s'en va ; c'eſt vôtre ſanté qui ſe ruine, ce n'eſt pas la mort, mais c'eſt une maladie qui y conduit. Ie ſai bien que vous prétendez vous en tenir à certaines bornes que la crainte de Dieu vous preſcrit, mais c'eſt une eſperance que le plus-ſaint de tous les hommes ne pourroit avoir ſans une extréme préſomption. Le monde ne ſera pas content de ce que vous lui deſtinez, & je ne vois pas comment vous pourrez lui réſiſter dans vôtre foibleſſe, puis que vous avez plié dans le tems que le Seigneur étoit prés de vous, que vous aviez toutes vos forces, & que vous n'aviez encore reçeû nulle atteinte.

Mais quand les bons & les vicieux, quand vous-méme ne rendriez pas témoignage à la verité que je vous préche, je ne laiſſerois pas d'en étre perſuadé par la raiſon. Si nous ſommes en ſeûreté dans le monde, dittes-moi, je vous prie où c'eſt qu'il y aura du peril pour le ſalut ? Il y a lieu de craindre

même dans les cloîtres, d'où toutes les occaſions ſont bannies, & où l'on eſt couvert de mille remparts contre les artifices de Satan, & nous nous croirons en ſeûreté dans un lieu, dont toutes les avenuës lui ſont ouvertes, où vous avez mille & mille occaſions de pecher ? O mon Dieu ! on doute s'il eſt difficile de vivre innocemment dans un lieu, où l'on voit que toutes les difficultez qui peuvent s'oppoſer à l'innocence, ſont tout viſiblement raſſemblées ?

Outre les objets qui attirent ſi puiſſamment à mal-faire, & les occaſions qui y entraînent comme néceſſairement ; les diſcours des perſonnes corrompuës, leurs exemples, leur compagnie, leur ſouffle-même, pour ainſi dire, n'a-t-il pas quelque choſe de contagieux ? Le Sage nous avertit de ne nous pas aſſocier avec un homme furieux, de-peur qu'inſenſiblement il ne nous communique ſon humeur brutale. *Ne ambules cum homine furioſo, nê forte diſcas ſemitas ejus.* Et cependant on peut dire que de tous les vices la colere eſt celui dont l'exemple a le moins de malignité, il ſemble que la veûë d'une perſonne qui s'emporte, eſt plus capable d'inſpirer de l'horreur de cét excés, que de nous porter à le commettre : Que ſera-ce donc de l'orgueïl, de la vanité, de la médiſance, & de tant d'autres vices, qui n'ont rien de rebuttant, qui s'inſinuent, qui ſe perſuadent eux-mêmes ?

Je ne prétens point m'étendre ici ſur la force du mauvais exemple, ni ſur le danger qu'il y a de frequenter les perſonnes dereglées : Tout le monde ne ſait que trop que l'amitié d'un libertin eſt capable de pervertir l'homme du monde le plus-ſage,

qu'il y a comme une eſpece de néceſſité de reſſembler à ceux qu'on fréquente. Je vous laiſſe à penſer, Meſſieurs, ce qu'il arrivera de cét homme , de cette femme qui ſe jette inconſiderément dans le grand-monde , c'eſt-à-dire , qui hante non pas une perſonne , mais un peuple entier tout depravé. Il ne faut quelquefois qu'un méchant homme pour débaucher toute la jeuneſſe d'une ville ; une femme a ſouvent empoiſonné toute une Cour , on a veû des mal-heureux porter la corruption dans des Provinces entiéres , & infecter même les plus-grands Roïaumes par leurs actions , & par leurs maximes ſcandaleuſes. Et voici un monde de débauchez, de gens ſans pudeur , ſans religion , qui aſſiegent un homme foible & fragile , & cét homme eſpere de leur reſiſter ? Si un peu de levain corrompt une grande maſſe de paſte , ſelon la parole de Saint Paul , comment eſt-ce qu'un peu de paſte ne ſe corrompra pas dans une grande maſſe de levain ? Un peſtiferé qui ſeroit entré dans Londres donneroit l'allarme à toute la ville , parce qu'effectivement toute la ville courroit hazar d'en être infectée,& une ſeule perſonne qui ſe méle dans une foule de gens tous atteins de peſte , ne ctoit pas avoir lieu de craindre la maladie ?

On m'objectera peut-être le ſaint homme Lot qui s'étant trouvé au milieu d'une & méme de pluſieurs villes toutes débordées , ne laiſſa pas de ſe garantir de l'infection , & de demeurer inviolablement attaché à ſon devoir. Mais je vous prie, Meſſieurs , de faire reflexion que cét exemple ne favoriſe point l'inconſideration de ceux qui s'engagent dans la vie du monde , au contraire il de-

vroit les faire trembler. Il eſt vrai que Lot réſiſta à l'exemple des Sodomites, ce fut un effet admirable de ſon inviolable fidelité, mais ne fuſt-ce pas une preuve bien funeſte & de la fragilité des hommes, & de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation toute entiére il ne ſe trouva que lui ſeul, qui fuſt ou aſſez fort, ou aſſez heureux pour y réſiſter ? On s'encourage encore par l'exemple de Noë dont la vertu ſe trouva à l'épreuve de la corruption générale, où le monde étoit tombé de ſon tems, au lieu de fremir en faiſant reflexion qu'entre tous les hommes, il fut le ſeul qui s'en défendit.

De plus ces deux Saints Perſonages vécurent à la verité, le premier dans un païs, & le ſecond dans un ſiécle extrémement corrompu, mais ils n'eurent ni l'un ni l'autre nul commerce avec les méchans. L'Ecriture nous apprend que Noë s'occupoit à bâtir l'Arche, tandis que toute la terre étoit plongée dans la débauche ; & Saint Criſoſtôme aſſeûre, que dans le tems que Sodome ſe ſoüilloit de mille ordures, Lot ſe tenoit dans ſa maiſon, où il tâchoit de plaire à Dieu en réglant ſa famille, & l'inſtruiſant à la crainte du Seigneur. Ie vous ai déja dit, Meſſieurs, que je ne prétens pas qu'on ſoit obligé de s'enfuïr des villes, ou de s'enfermer dans des cloîtres ; il y a un milieu entre le deſert & le grand monde ; que je n'eſtime gueres moins que le deſert-même ; c'eſt dans ce milieu que ſe tintent les deux Saints dont nous avons parlé, c'eſt ce milieu que je crois être néceſſaire pour le ſalut.

Ie finis cette premiére Partie par une reflexion,

aprés quoi on ne peut plus douter, ce me ſemble, de ce que je dis. Tous les Saints & tous les Docteurs conviennent que la vie des hommes Apoſtoliques, c'eſt-à-dire, de ceux qui s'emploïent au ſalut des ames, que cette vie, dis-je, eſt environnée de mille perils, & qu'à moins qu'on y apporte de grandes précautions, qu'on ne ſe ſoit armé d'une vertu extraordinaire, avant que de s'y embarquer, à moins qu'on en exerce les fonctions avec beaucoup de circonſpection & de retenuë, & qu'on ne l'interrompe même de tems en tems, comme pour prendre de nouveaux préſervatifs contre le mauvais air du monde, ils ne peuvent manquer de perir. Sur quoi il eſt aiſé de former ce raiſonnement, ſi des Saints qui ne s'expoſent dans le monde que pour le ſantifier, courent un ſi grand hazar de ſe pervertir eux-mêmes, comment eſt-ce que ceux qui n'ont pas à beaucoup prés un auſſi-grand fond de vertu, qui en voïant le monde, ne ſongent qu'à paſſer le tems & à prendre leurs plaiſirs : Comment, dis-je, ceux-là peuvent-ils croire qu'ils y ſont en ſeûreté ? Ceux qui ne voïent le monde qu'à l'Egliſe & au Tribunal de la Penitence, ont ſujet de le craindre en ces lieux-là-mêmes, & on ne le craindra point dans les aſſemblées où il étalle tous ſes attraits, tout ſon luxe, où il déplie tout ce qui eſt capable de ſurprendre les ſens, & d'empoiſonner le cœur.

Voulez-vous que je vous diſe franchement ce que je penſe, Chrêtienne Compagnie, ma penſée eſt qu'il n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible de vivre innocemment dans le monde, mais pour en venir à bout, il faudroit prendre de ſi grands

ſoins, il ſeroit nécessaire d'uſer d'une vigilance ſi continuëlle & ſi penible, de ſoûtenir tant & de ſi rudes combats, que la peine ſurpaſſeroit infiniment le plaiſir, qu'elle l'étoufferoit entiérement, qu'il y auroit beaucoup moins de fatigue à obſerver la regle du monde la plus-auſtere. Non, Meſſieurs, il n'eſt point de ſolitude ſi affreuſe, point de travaux, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit que je n'embraſſaſſe avec joïe, plûtôt que d'être obligé de paſſer mes jours dans le monde, de la maniére que je ſai, que je vois clairement qu'il y faudroit vivre pour n'y pas perir.

Pourquoi donc demeurer plus-long-tems dans un païs, où nos ennemis ſont ſi forts & ſi redoutables? dans un païs, où ſans ceſſe il faut avoir les armes en main, où à chaque pas il faut avoir la peine de vaincre, ou le mal-heur d'être vaincu? *Quid tibi neceſſe eſt in ea verſari domo, in qua neceſſe habeas quotidie aut perire, aut vincere? Quis unquam mortalium juxta viperam ſecuros ſomnos capit, quæ, etſi non percutiat, certe ſollicitat?* Ce ſont les paroles de Saint Ierôme: Quel moïen de dormir tranquillement auprés d'une vipere toûjours preſte à nous piquer, ſi vous n'en étes pas mordu, vous ſerez du moins inquiet, en la ſentant ſi prés de vous? De ſorte que ſi vous étes fort dans le monde, ou vous y vivez ſans inquiétude, ou vous y ſouffrez les fraïeurs mortelles, que toute perſonne ſage doit avoir parmi de ſi grands perils de ſe danner. Tout eſt à craindre pour vous, je vous tiens même déja pour perdu, ſi vous y vivez ſans crainte, & ſi vous craignez autant que vous avez ſujet de le faire, vous ne ſerez pas long-tems ſans ſonger à la

retraite. Plaise à la misericorde infinie de nôtre Dieu, de vous en donner bien-tôt l'inspiration; car sans cela vous ne vous conserverez pas long-tems dans l'innocence, si vous ne l'avez pas encore perduë, & si vous l'avez perduë, vous ne la recouvrerez jamais par une veritable penitence: c'est la seconde Partie.

Messieurs, la conversion suppose la grace surnaturelle, ce n'est autre chose qu'une exacte correspondance à cette grace, qui nous invite à changer. Rien ne se fait à moins que Dieu ne se fasse entendre au fond du cœur; & aprés que le Seigneur à parlé, il n'y à rien de fait encore, il faut que ses conseils soient exécutez. Or je dis que le tumulte, l'embarras du monde nous empêche d'entendre la voix de Dieu, & que quand même on l'y auroit entenduë, on ne pourroit pas y obéïr.

La grace n'est autre chose qu'une lumiére, qui éclaire l'esprit, & qui en même-tems échauffe la volonté; une pensée qui nous instruit, & qui nous touche, qui nous découvre le bien, & qui nous porte à l'aimer. Quoi-que Dieu puisse produire immediatement par lui-même, & cette bonne pensée, & ce bon desir, il se sert neantmoins pour l'ordinaire des objets exterieurs & sensibles. Un Crucifix, un homme qui combat avec la mort, un exemple de modestie & de veritable pieté, sont les instrumens dont il se sert pour faire entrer par les yeux le remede, qui doit guerir l'ame. Une autrefois il prendra occasion d'un discours Chrêtien, d'un recit édifiant, d'un bon & salutaire conseil, & s'insinuera ainsi par les oreilles jusqu'au fond du cœur. Quand il ne faudroit que cela pour conver-

tir un pecheur, sa conversion sera difficile, pendant qu'il sera dans le monde. Ces occasions dont Dieu se sert, pour nous appeller, y sont extrêmement rares, on y voit peu d'objets, qui inspirent la componction, les discours qu'on y tient ordinairement ne sont pas de ceux qui persuadent la piété.

De plus si cette grace par laquelle Dieu m'invite à une vie plus-Chrêtienne, si cette grace, dis-je, n'est efficace, il est évident que je ne me convertirai point quoi-que je le puisse. Mais qu'est-ce que cette grace efficace du côté de Dieu? ce n'est autre chose, disent les Téologiens, que le choix de certaines circonstances avantageuses, qui favorisent le succés de la vocation, de certains momens précieux, où les obstacles qui pourroient en empêcher l'effet, se trouvent heureusement éloignez. Or comment trouver ces conjonctures favorables dans la vie d'une personne, qui est éternellement ou dans le jeu, ou dans la conversation, dont toute la vie se passe à recevoir, & à rendre des visites, qui a toûjours devant les yeux des objets qui inspirent la vanité & l'amour du monde? En quel tems le Seigneur lui présentera-t-il son Esprit saint, qu'il puisse esperer qu'il sera reçeû, ou qu'il ne sera pas entiérement étouffé.

Et voilà, Messieurs, l'explication de toutes ces paroles de l'écriture, par lesquelles le saint Esprit nous avertit que Dieu ne se trouve point dans le tumulte, qu'on le cherche envain dans les ruës, & dans les places publiques, que c'est dans la solitude qu'il parle au cœur de son Epouse, c'est-à-dire, qu'il lui fait non-seulement entendre, mais encore goûter ses leçons. C'est pour cela que saint

Iean-Baptiste qui étoit une figure vivante de la grace, & qui pour cela se definissoit lui-même la voix de Dieu, ne prêchoit que dans le desert, & qu'étant venu à la Cour il y perdit & la liberté & & la vie. *Ego vox clamantis in deserto.* Ce n'est pas que Dieu ne desirast de nous sauver, s'il étoit possible, même dans le monde, ce n'est pas qu'il ne cherche à s'insinuer, qu'il ne tente toutes les voïes; mais cette foule, dont on est toûjours assiégé, ce bruit, cét embarras où l'on se plaît, lui ferme toutes les avenuës, ce seroit vouloir perdre des paroles que de vous parler dans ces circonstances, où vous n'écouteriez pas ses conseils, où vous n'y feriez pas assez de reflexion pour en profiter.

Ie dis en second lieu que quand la vie du monde ne fermeroit pas l'entrée aux inspirations divines, toûjours faudroit-il se retirer pour commençer cette vie sainte & chrêtienne à quoi nous serions portez par ces inspirations. La solitude est utile en tout tems, & à toutes sortes de personnes; mais au commençement de la conversion, elle est absolument nécessaire, & l'on peut dire qu'elle est même une partie de la penitence. Ce n'est que par la retraite qu'on sort des occasions de pecher, dont la fuite est d'une obligation indispensable. Ce n'est que dans la retraite qu'on peut pratiquer ces actions, qui doivent expier nos fautes passées.

Ajoutez à cela que dans les commencemens on n'a pas encore assez de force, pour faire à la veûë du monde ce que le monde condanne, & ce qui le condanne lui-même. Un savant Interprete demande quelle peut être la raison pour quoi le peuple de Dieu fut si long-tems en Egipte sans

faire de ſacrifice au vrai Dieu, & il ſe répond à lui-même, que c'eſt parce que les animaux, qui leur devoient ſervir de victimes, étoient eux-mêmes les Dieux des Egiptiens, leſquels n'auroient pas ſouffert qu'on les euſt immolez à une autre Divinité? Il fallut aller au deſert, & s'éloigner da la préſence de ces Idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avoient ſi long-tems interrompu. On peut dire que le pecheur qui ſonge à ſe convertir ſe trouve dans des circonſtances toutes ſemblables; Pour ſe reconcilier avec Dieu, il faut qu'il lui ſacrifie tout ce que le monde eſtime, tout ce qu'il aime, tout ce quil adore, qu'il renonce à ſes plaiſirs, à ſes diſcours, à ſes manieres, à ſes modes; qu'il ſe déclare en tout, & par tout pour la vertu, & contre la vanité. Mais prétendre obſerver cette conduite à la veüë des gens-du-monde, ſe diſtinguer d'eux en toutes choſes, ſans toute-fois ſe ſeparer d'eux, ce ſeroit pour s'attirer une perſecution trop forte pour une vertu encore foible; ce ſeroit s'expoſer à une étrange tentation, ou de tout quitter par reſpect humain, ou de tout perdre par vaine gloire.

Et c'eſt pour cela, Meſſieurs, que s'il arrive quelque-fois que Dieu par une faveur toute ſpeciale aille chercher une ame au milieu même des compagnies, ſi malgré le tumulte, & la diſſipation de ſon eſprit il fait couler en ſon cœur quelque penſée ſalutaire de la mort, du jugement, de l'enfer, le premier mouvement que lui donne cette grace interieure, c'eſt de ſe retirer, & de commencer une vie plus-ſolitaire. *Cor meum conturbatum eſt in me,* diſoit David, *& timor mortis cecidit ſuper me, dolores inferni circumdederunt me, & contexerunt me*

tenebræ, & dixi quis mihi dabit pennas ut columbæ, & volabo & requieſcam? J'ai ſenti du trouble en ma conſience, je me ſuis trouvé comme accablé par la penſée de la mort, j'ai été éfraïé à la veüe des peines que ſouffrent les réprouvez, il m'a ſemblé que j'étois déja enſeveli avec eux dans les épaiſſes tenebres de l'enfer, & délors je me ſuis dit à moi-même : helas ! qui me donnera des aîles comme à la colombe, pour me tirer au plûtôt des piéges qui m'environnent, pour aller chercher bien-loin de la Cour un lieu propre, pour calmer mes juſtes craintes?

C'eſt encore pour cette même raiſon, que le premier regret qu'on a pour l'ordinaire à la mort, c'eſt le regret de n'avoir pas quitté le monde, dans le tems qu'on en pouvoit encore joüir. C'eſt de là que viennent ces diſcours ſi ordinaires en la bouche des mourans : ô ſi j'avois paſſé mes jours dans une cellule! ô qu'il vaudroit bien mieux mourir Chartreux, que Cardinal, diſoit il n'y a pas long-tems, un Prélat qui avoit été tiré de ſon Monaſtere, pour être élevé à ce haut rang! Pleût à Dieu (ce ſont les paroles que profera un grand Roi au commencement de ce ſiécle, lors qu'il étoit ſur le point de rendre l'ame) Pleût à Dieu que je n'eûſſe jamais été Roi, ſi j'avois paſſé mes jours dans un deſert, je mourrois plus-content que je ne meurs. Il ſemble, Meſſieurs, qu'ils auroient plus de raiſon de dire : ah ! que n'ai-je mieux vêcu, que ne me ſuis-je mieux aquitté des devoirs de mon état! Mais ils vont d'abord à la ſource de tous leurs maux, qu'ils comprennent alors n'avoir été que le commerce des hommes & le défaut de retraite.

C'eſt comme s'ils diſoient je voudrois bien avoir vêcu plus-chrêtiennement, mais pour cela il falloit ſe retirer du monde, où j'étois trop engagé.

Prévenons, Chrêtiens Auditeurs, prévenons ces inutiles regrets. Fuïons ce monde cét impie & dangereux monde, cette region où le Seigneur eſt ſi peu connû, & que le Seigneur ſemble auſſi negliger entiérement, cette region où l'on peut dire qu'il tombe ſans ceſſe comme une pluïe, comme une grêle de piéges, ſelon le mot de David : *Pluet ſuper peccatores laqueos.* Aïons même peu de liaiſon avec les perſonnes, qui ſont engagées dans cette vie mondaine, évitons leur entretien, & s'il eſt poſſible, juſqu'à leur rencontre, de-peur que nous ne prenions quelque ſouffle de cét air empeſté, qu'ils reſpirent inceſſamment. Voulez-vous aſſeûrer vôtre ſalut, Ame Chrêtienne, faites-vous une ſolitude, & comme un petit deſert de vôtre propre maiſon, occupez-vous y à gouverner vôtre famille, & à vous ſantifier avec elle. Entretenez-vous y de vous-même avec vous-même, étudiez un peu vôtre cœur, & tâchez d'en découvrir les paſſions, les inclinations, les habitudes. Parlez-y de Dieu avec vos enfans, avec vos domeſtiques, & ſur tout avec Dieu-même. Diſpoſez-vous-y à mourir chrêtiennement en purifiant vôtre conſience, & mettant ordre de bonne heure à tout ce qui pourroit rendre vôtre dernier jour moins calme, en mourant tous les jours, en quelque ſorte, par la penſée, & par le deſir d'une ſainte mort.

Mon Dieu ! que ne puis-je vous faire comprendre la douceur d'une vie ainſi reglée, & éloignée des occaſions d'offencer Dieu ! Quel plaiſir de ſe

voir comme ſur le haut d'une montagne hors d'atteinte aux flots de la mer, aux monſtres , aux tourbillons , aux tempêtes qui empêrtent qui engloutiſſent la plûpart des hommes! De ſe voir exemt & des ſoucis qui les inquietent , & des deſirs qui les troublent , & des paſſions qui les tranſportent , & des pechez qui les des-honorent, qui les aveuglent, qui les accablent par leur nombre & par leur ènormité ! Qu'on a d'occaſion tous les jours de ſe loûër de la ſolitude, quand on entend les cris & les plaintes de ceux qui ſont dans la foule , qu'on apprend leurs conteſtations, leurs querelles, leurs emportemens, leurs confuſions, & tant d'accidens funeſtes qui leur arrivent. Mais à l'heure de la mort qu'on ſe ſait de gré de cette prudente retraitte ! Que les comptes ſont aiſez à faire quand on n'a traitté qu'avec ſoi-même , avec Dieu , ou avec des perſonnes qui craignent Dieu ! Que de fautes retranchées par cét éloignement des compagnies ! Que celles où l'on n'a pas laiſſé de tomber quelquefois ſont de peu de conſequence , qu'elles ſont aiſées à reparer ! Au contraire pour une perſonne que la mort ſurprend dans cette vie ſeculiere & tumultueuſe : Quel trouble, quel embarras ! Qu'il eſt mal-aiſé d'éclaircir en ſi peu de tems des comptes ſi embroüillez,& qu'on n'a jamais bien examinez ! Qu'il eſt échappé de paroles , de regars , de deſirs, de conſentemens en une ſeule journée ! Il ne faut qu'un mot, qu'un geſte, qu'un ſouris, pour faire un tort irreparable à la réputation d'une femme ; qu'une œillade pour ſcandaliſer un homme, qu'un moment de tems pour faire un peché mortel par la penſée ; & quand toute la vie n'a été qu'une ſuite de

de divertissemens & de conversations , & les conversations qu'un tissu de cajolleries & de médisances : Se peut-il faire que la mort soit tranquille, qu'elle soit même chrètienne ? Allez donc, Messieurs , resolvez-vous de mener desormais avec Jesus-Christ une vie cachée en Dieu , comme parle l'Apôtre, vôtre résolution aura dés ici-bas sa récompense ; vous en vivrez plus-innocemment, vous en mourrez plus-tranquillement , vous en regnerez plus-glorieusement dans le Ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON LVIII.

ON NE DOIT SERVIR qu'un Maître.

Nemo poteſt duobus Dominis ſervire.

Perſonne ne peut ſervir deux Maîtres. S. Matt. c. 6.

Nous ne pouvons pas ſervir Dieu & le monde en même tems, & quand cela ſe pourroit nous ne le devrions pas faire.

IL ſemble d'abor, Chrêtiens Auditeurs, que le Fils de Dieu ne pouvoit nous faire une leçon plus-inutile que celle-ci : Car les hommes aimant la liberté autant qu'ils l'aiment naturellement, il n'y a gueres d'apparence qu'ils ſongent à multiplier leurs liens en s'aſſujettiſſant à pluſieurs maîtres, & il y auroit bien plus de ſujet d'appréender qu'ils n'en vouluſſent pas même ſouffrir un ſeul, que de

craindre qu'il ne leur prît envie d'en avoir deux. Cependant il n'eſt que trop vrai que nous voulons preſque tous être doublement eſclaves, & ce qui marque un étrange aveuglement, c'eſt que c'eſt par ce même amour de la liberté qui nous eſt ſi naturel, que nous recherchons cette double ſervitude.

Le joug du Sauveur nous paroît fâcheux quand il eſt ſeul, & nous croïons pouvoir l'adoucir en prenant encore celui du monde, comme ſi un fardeau ajoûté à un autre fardeau, étoit capable d'en diminuër le pois. D'ailleurs le joug du monde eſt honteux, & de plus il y a du danger à le porter. Or nous nous perſuadons qu'en donnant à Dieu une petite partie de nos ſoins, nous nous ſauverons aiſement & de cette infamie & de ce peril. Nous nous trompons, il eſt certain que le ſervice de JESUS-CHRIST lequel eſt ſi doux, lorſqu'on s'y donne tout entier, devient inſupportable à qui veut encore dépendre du monde en quelque choſe, & il n'y a perſonne à qui il ſoit ni moins honneſte ni plus-dangereux de ſervir ce même monde, qu'à ceux qui font profeſſion d'être en quelque ſorte à JESUS-CHRIST : Mais qu'eſt-il néceſſaire de ſavoir s'il eſt agréable ou penible, s'il eſt infame ou glorieux, s'il y a de la ſeûreté où du peril à partager ainſi ſes ſervices, puiſque ce partage eſt abſolument impoſſible : *Nemo poteſt duobus Dominis ſervire*, perſonne ne peut ſervir deux maîtres à la fois. Il faut néceſſairement ſe donner tout à un ſeul ; je vous le ferai voir, Meſſieurs, dans la ſuite de cét entretien, je vous montrerai qu'il y a à cela une double néceſſité. En pre-

mier lieu une nécessité absoluë , dont les esprits les plus rebelles se défendroient inutilement : En deuxiéme lieu, il y a une nécessité de bienseance, à laquelle tout esprit bien-fait doit se rendre. C'est-à-dire en un mot que nous ne pouvons pas servir Dieu & le monde en même tems, ce sera le premier Poinct ; & quand cela se pourroit, nous ne le devrions pas faire ce sera le second. Je commencerai aprés avoir imploré l'assistance du Saint Esprit, par l'entremise de son Epouse immaculée. *Ave Maria.*

Comme il y a peu de Chrêtiens qui aspirent tout de bon à une sainteté parfaite, j'ose dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui soient déterminez à passer leur vie dans les derniers déreglemens , le grand nombre est de ceux qui cherchent un temperament entre ces deux extrémitez , & qui voudroient bien , s'il estoit possible , accorder en eux-mémes la consience avec la concupiscence , & la dévotion du moins avec une de leurs passions. Permettez à cette femme le grand jeu , la vanité des ajustements,à cette autre une amitié,non pas tout-à-fait criminelle , mais seulement dangereuse, elles donneront assez volontiers le reste à Dieu, vous trouverez des hommes qui dans le fond veulent étre bons , mais qui sont bien aises de vivre au déors comme les autres, qui veulent avoir l'estime des gens-de-bien , & l'approbation des personnes les plus-mondaines , passer pour dévots parmi les dévots , & pour galans parmi ceux qui se piquent de galanterie, qui témoignent avoir horreur du peché , mais qui se plaisent néanmoins , & qui vivent dans les occasions de le commettre.D'un côté

l'on prattique quelques bonnes œuvres, & de l'autre on prend part à tous les vains divertissemens. Aprés avoir assisté à tous les Sermons de l'Avent; on se trouve à toutes les assemblées du Carnaval; on Communie le matin, & l'aprés-dînée on est au cours pour se faire voir; de Vespres celui-ci va au Cabaret, & cét autre à la Comedie; on deteste l'incontinence, mais on ne s'accommode pas non plus de cette chasteté severe, qui condanne les moindres libertez, les moindres pensées; qui les condanne, dis-je, de peché mortel, on n'a point de mauvais dessein, mais on n'oublie rien pour plaire; & l'on ne seroit pas trop fâché d'inspirer ces mêmes passions, dont on est bien resolu de se défendre. Il est vrai, dit-on, que je dépense en habits plus que je ne devrois, eû égar à ma condition; mais du moins je me regle sur mes revenus, & je ne suis pas de celles qui ruïnent leurs maris par les excez de leur luxe; je ne suis pas avare jusqu'à retenir le bien d'autrui, je ne suis pas liberal jusqu'à donner le mien au pauvre; on ne m'entend point médire, mais j'entens volontiers les médisances; j'aimerois-mieux mourir que de me venger, mais je ne saurois aimer ceux qui me veulent du mal. Je suis Magistrat, je ne ferai point d'injustice, mais de-peur de faire des ennemis, on peut bien differer, ou même éviter par quelque voïe de rendre justice; je suis Marchand, on ne peut me reprocher la moindre fourbe, mais je m'applique tout entier à mon trafic, & je ne fais pas plus de bien que de mal. Ie suis pere de famille, je ne donne ni mauvaises maximes, ni mauvais exemples à mes enfans, mais à cela prés je ne me méle en nulle ma-

niére de leur éducation, j'abandonne ce ſoin à leurs nourrices & à leurs maîtres : Enfin il eſt certains pechez qu'il faut commettre de tems-en-tems comme néceſſairement, bien entendu qu'on s'en confeſſe auſſi de tems-en-tems.

Voila la diſpoſition où vivent la plûpart des gens-du-monde ; ils veulent donner quelque choſe à l'eſprit, & quelque choſe à la chair, vivre chrêtiennement, mais mollement, mais délicieuſement. Gagner les biens du ciel, en joüiſſant de tous les biens d'ici-bas, plaire à Dieu, ſans déplaire aux hommes, & ſans s'incommoder eux-mêmes, en un mot tenir une route que l'Evangile n'a point tracée, égallement éloignée & de la voïe étroite & de la voïe large, & bâtir entre Babilone & Ieruſalem une nouvelle cité, où la charité & l'amour propre ſoient également reverées. C'eſt-là, Chrêtiens Auditeurs, ce que j'appelle ſervir deux maîtres, c'eſt ainſi qu'on prétend de contenter Dieu & le monde, en ſe partageant, pour ainſi dire, à l'un & à l'autre : mais c'eſt en vain qu'on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt rien pour Dieu que la moitié, ce ne ſera pas même aſſez pour le monde, Dieu veut tout, & le monde voudra davantage.

Vous n'ignorez pas, Meſſieurs, quelle eſt la vertu à laquelle Iesus-Christ nôtre bon maître nous commande d'aſpirer ; il veut qu'elle ſurpaſſe celle des plus-ſages Païens & celle des Iuifs-mêmes les plus-auſteres : Les Païens ont de la reconnoiſſance, dit-il, en un endroit de l'Evangile, ils aiment ceux qui les aiment, je demande quelque choſe de plus de mes diſciples, je veux qu'ils ai-

ment encore ceux qui les haïſſent. Les plus-raiſonnables d'entre les Gentils, partagent leur eſprit entre l'étude de la ſageſſe, & le ſoin de leur ſubſiſtence, c'eſt beaucoup pour eux, mais pour les Chrêtiens, ce n'eſt rien du tout, le ſoin de leur ſalut doit être leur unique ſoin, & c'eſt vouloir ſauver ſon corps en perdant ſon ame, que de ſe mettre en peine de quoi l'on vivra le lendemain. Enfin les Phariſiens & les Docteurs de la Loi font profeſſion d'une vie fort pure & fort reguliere, toutefois vôtre juſtice doit être plus-abondante que la leur, autrement il vous faut renonçer au Paradis. Que veut dire tout cela ſi ce n'eſt que nous devons ſonger à devenir parfaits comme nôtre Pere celeſte eſt parfait, ainſi que le Sauveur nous l'ordonne; & que quiconque ſe contente d'une ſainteté mediocre, ne ſauroit jamais contenter Dieu: *Eſtote igitur perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* Or la perfection, la ſainteté, & ſur tout celle de Dieu qu'on nous propoſe pour modele. La ſainteté, dis-je, renferme tout, c'eſt un devoûëment entier de tout ce qu'il y a dans l'homme, un ſacrifice où tout doit être conſumé, un aſſemblage de toutes ſortes de vertus, vous ne ſauriez lui en ôter une ſeule ſans la détruire.

Je dis bien davantage, s'il vous manque une ſeule vertu, non-ſeulement vous n'avez pas la ſainteté, mais toutes les autres vertus vous manquent; elles ſont toutes enchaînées de telle ſorte, qu'elles ne peuvent ſubſiſter ſi on les ſepare. Cette verité eſt une regle infaillible, pour diſtinguer la veritable pieté de la fauſſe dévotion.

Car la pieté lors qu'elle est sincere, elle est égale & uniforme, elle ne néglige rien, elle n'a rien de foible, rien d'imparfait ; si elle se dément en un seul point, ce n'est plus qu'hipocrisie & amour propre. Et ainsi cette femme qui paroît si humble, si mortifiée, si attâchée à la priére, si liberale envers les pauvres, si zelée pour le salut de son prochain, si elle est en même-tems ou peu soûmise à son mari, ou peu reservée à juger & à parler de la conduite des autres, non-seulement elle manque de discretion & d'obéïssance, mais sans faire de jugement témeraire l'on peut dire qu'elle n'a ni humilité, ni mortification, nì union avec Dieu, ni zele, ni charité veritable, & si elle n'est pas elle-même dans ce sentiment elle est asseûrement dans l'illusion.

J'ai dit que le défaut d'une vertu seule attire nécessàirement la ruïne de toutes les autres, j'ajoute que pour ruïner entiérement une vertu il suffit d'un seul défaut, d'une seule limitation à l'égard de l'objet ou de quelque autre circonstance. Pour perdre la foi il n'est pas nécessaire de ne rien croire, c'est assez de ne pas croire un seul article, c'est même assez d'en douter, hesitez-vous dans la créance des Indulgences ou du Purgatoire, quand vous dôneriez vôtre vie pour toutes les autres veritez, vous mourriez infidele, & vous ne seriez martir que de vos propres sentimés. C'est en vain que vous vous flattez d'être chaste, parceque vous avez horreur des plus-grand desordres, si vos pensées, si vos paroles, si vos yeux, si vos oreilles, si vos livres, si vos habits, si vos chambres-mêmes dans les peintures & dans les tapisseries qui les ornent, ne sont

aussi-chastes que vôtre corps, vous pouvez être moins impudique que les fornicateurs & les adulteres, mais vous n'avez pas plus de chasteté qu'eux. Vous aimez tous vos ennemis, & vous les aimez fort-tendrement à la reserve d'un seul, & à celui-là vous lui pardonnez volontiers tout le mal qu'il vous a fait à une seule injure prez, & encore ne prétendez-vous pas en tirer d'autre vengeance, si ce n'est que vous lui ferez un peu moins de bien, & moins de caresses qu'auparavant, si vous êtes dans cette disposition, Chrêtiens Auditeurs, vous n'avez nulle charité Chrêtienne, nul amour pour vôtre prochain; les veritables vertus ne sont bornées ni à certains tems, ni à certaines actions, ni à certains sujets particuliers, celui qui les possede est disposé à les pratiquer en toutes choses; en toutes rencontres à l'égar de toutes sortes de personnes, & en toutes les maniéres.

Que si cela est vrai, comme on n'en peut pas douter, il est tout visible qu'on ne peut satisfaire Dieu, qu'en lui donnant tout sans reserve, puisque la sainteté à laquelle il nous appelle renferme tout; de plus il est visible que qui ne lui donne pas tout, il ne lui donne même-rien du tout, parce qu'il n'y a nulle vertu, où toutes les vertus ne se trouvent pas, & parce qu'elles sont toutes, pour ainsi parler, infinies de leur nature, & qu'on ne peut les limiter sans les détruire.

Cette verité, Messieurs, est confirmée par les commandemens particuliérs que Dieu nous a faits de le servir, & sur tout par le premier & le plus-important de tous qui est celui de l'amour, vous

m'aimerez, dit le Seigneur, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces, de tout vôtre esprit. C'est-à-dire vous n'aimerez que moi-seul & pour me donner des preuves de cét amour, vous ne soûpirerez que pour moi, *ex tota anima tua,* vous ne travaillerez que pour moi, *ex totis viribus tuis,* vous ne penserez qu'à moi *ex tota mente tua,* & parce qu'on auroit pû douter s'il ne faudroit point donner une partie de ses pensées aux choses les plus nécessaires, il a prévenu cette difficulté, en nous apprenant qu'il n'y a pour nous qu'une seule chose nécessaire qui est de le connoître & de l'aimer, *porro unum est necessarium*, mais du moins il se contente du cœur, de l'esprit, des pensées, en un mot de l'homme interieur & invisible? non, il veut encore que les déors lui soient consacrez, autrement les premiers Chrêtiens auroient pû tromper ceux qui les persecutoient, ils auroient pû detester, maudire les faux Dieux des gentils au fond de leur ame, & faire brûler devant leurs statuës un encens qu'ils auroient sécretement addressé au Dieu du ciel. Cependant ils étoient obligez sous peine d'être dannez éternellement de souffrir plûtôt les supplices les plus-cruels, que d'user de cét artifice? ce n'étoit rien, ce semble, que ce que le monde leur demandoit en cette rencontre, ce culte exterieur destitué de l'intention n'auroit pas été un veritable culte, mais plûtôt une moquerie, & une derision sanglante, telle que fut l'adoration que les soldats de Pilate rendirent à nôtre sauveur. Si nous n'adorions pas nôtre Dieu d'une autre maniére, nous nous attirerions toute sa colere. D'ailleurs les tourmens horribles, & la mort

qu'on auroit évitée par cette diſſimulation, la paix de l'Egliſe qu'on auroit procurée en abandonnant ces apparences, étoient, ce ſemble, des raiſons fort legitimes, & néanmoins toutes ces raiſons n'ont jamais pû porter Dieu à relâcher ce point quelque peu conſiderable qu'il paruſt; Il a toûjours comté parmi les rebelles & comme des Apoſtats ceux à qui la veûë des tourmens, avoient arraché le moindre ſigne d'idolatrie. Et lui qui regarde le cœur ſur toutes choſes n'y a eû aucun égar, toutes les fois que les actions exterieures n'ont pas répondu aux ſentimens du cœur.

Que peuvent dire à cela ces Chrétiens timides, qui croïent que de-peur de faire parler les gens, on peut continuër de vivre devant les hommes comme on à toûjours vécu, s'habiller avec la même vanité, voir les mêmes compagnies tenir à-peu-prez les mêmes diſcours, que pour ſe ſauver des railleries des libertins on peut même affecter en leur préſence un faux mépris des choſes les plus-venérables & les plus-ſaintes? s'ôſtineront-ils à le croire aprés ce que je viens de dire? Il n'y a rien de vrai, rien de réel en toût cela, j'en conviens, mais le Seigneur demande tout, & puiſqu'il diſpute de vains déhors, je vous laiſſe à penſer s'il cedera des choſes plus-ſolides & plus-importantes.

Je veux néantmoins qu'il cede au monde tout ce que vous lui avez deſtiné pour ſon partage, penſez-vous que le moude ſe puiſſe contenter de ſi peu de choſe? Par exemple; poſons que pour ne paſſer pas pour bigot on puiſſe ſe comporter à l'exterieur avec un ennemi comme ſi effectivement on

le haïssoit, que de-peur de s'attirer sur les bras une personne de grand credit & de grande qualité il soit permis à un juge de s'absenter du palais, de differer le jugement, d'obliger la partie qui d'ailleurs a un droit clair & incontestable, de l'obliger, dis-je, adroitement à s'accommoder. Je dis qu'il arrivera plusieurs fois que le monde ne sera pas satisfait de ces sortes de temperamens: pour cét affront il demandera une vengeance cruelle & éclattante, il vous tournera en ridicule, si vous vous en tenez à ces grimaces. Ce Seigneur non-seulement ne veut pas être condanné, mais il prétend que vous donniez une sentence, ou un arrest en sa faveur. C'est chez vous un principe établi depuis long-tems qu'il faut contenter Dieu, mais qu'il faut aussi ménager les hommes. Que ferez-vous donc en de pareilles conjonctures? Renoncerez-vous à cette maxime fondamentale de vôtre conduite particuliere? Viendrez vous tout d'un coup à vous moquer de vous-mêmes, & à traitter de vaine appréension une crainte qui ce sera enracinée en vôtre cœur, & qui jusqu'alors vous aura toûjours parû si raisonnable? En ces momens où vôtre mauvaise politique sera soûtenuë d'une violente passion ou de crainte ou de colere, où toute la nature aidera le monde à vous surmonter, vous oublierez vos premiers sentimens & vous foulerez au pié toute consideration humaine? On pourroit peut-être l'esperer d'un Saint, & de l'habitude qu'il auroit aquise par plusieurs actions de même nature; mais vous qui serez accoutumé à ces lâches égars, à ces basses complaisances, d'où vous viendra si subitement un courage capable d'entrepren-

dre quelque chose d'héroïque ? Ie sai que Dieu a dans ses trésors des secours assez puissans pour vous l'inspirer, mais je sai aussi que ces grands dons, ces miracles de graces ne sont que pour les bien-aimez, & qu'un homme qui en use avec lui avec tant de reserve, les attendroient vainement de sa liberalité.

Que fera donc ce mauvais Chrêtien, il fera, Messieurs, ce que fit Pilate dans la cause du Fils de Dieu, aïant reconnu presqu'en même-tems & l'innocence de l'accusé & la passion des accusateurs, il voulut éviter de condanner celui-là sans toutefois déplaire à ceux-ci, pour cela il tenta diverses voïes, il tâcha de se décharger de cette affaire & de la renvoïer au Roi Herodes, sur ce prétexte que Iesus-Christ étoit sujet de ce Prince, cét artifice n'eût pas le succés qu'il en attendoit, on lui renvoïe l'innocent, on le presse de lui faire son procés, s'il le condanne à la mort, il se rend coupable d'un horrible parricide, s'il le renvoïe tout-à-fait absous, voila toute la Sinagogue en fureur. Il prend un milieu & se resout de lui laisser la vie, mais de lui ôter l'honneur, en le faisant foüëtter comme un esclave : *Emendatum illum dimittam* : La haine des Iuifs & la jalousie des Prêtres ne se contentent pas de si peu de chose, ils le jugent digne de la croix, & ils prétendent que le Gouverneur confirme leur jugement par sa sentence, à cela Pilate trouve encore un expedient, la Sentence sera portée, mais en suite on lui fera grace, aussi-bien est-ce la coûtume d'élargir un criminel à chaque Fête de Pâques. Malheureuse politique, lâche esclave des passions que

tu devois reprimer & même punir. Que feras-tu si tout cela ne peut satisfaire ce peuple enragé, s'il te demande la mort de son Roi & de son Dieu? Si tu ne peus le gagner par de mediocres injustices, s'il te reduit dans la necessité ou de le choquer, ou de commettre le plus-noir de tous les crimes? Vous savez ce qu'il fit, il accorda enfin tout ce qu'on lui demandoit, il condanna JESUS à être crucifié, malgré toutes les Loix divines & humaines, malgré les visions & les terreurs de sa femme, malgré les réproches de sa consience.

J'avoûë néanmoins qu'il y a des occasions, où le monde & le demon même qui en est le Prince, paroissent d'abor plus-moderez, & semblent se contenter d'assez peu de choses; mais c'est un piége dont tous les Saints, dont tous les Peres nous avertissent de nous garder. Il ne se contente de peu, que parce qu'il sait trés bien, que de plein gré vous lui accorderez tout le reste. C'est assez pour lui que vous receviez une étincelle en vôtre cœur, parce qu'il n'en faut pas davantage pour vous enflammer. Il ne vous demande que quelque pas, mais c'est par une pente si rapide, que si vous y étes une fois engagé, vous ne pourrez vous retenir que vous ne soïez au plus-bas du précipice: C'est-pourquoi, ce peu, n'est pas peu de chose, dit Saint Jean Crisostôme, on peut dire que c'est presque tout: *Quamobrem hoc parum non est parum, imo vero est fere totum.* Je fréquenterai le monde quelque corrompu, quelque libertin qu'il soit aujourd'hui, mais je me garderai bien de prendre ses sentimens. Que vous étes simple, étes-vous plus-sage que Salomon? Lors qu'il s'allia avec les Si-

doniens & les Moabites, il étoit bien éloigné de penser au culte de leurs faux Dieux, & toutefois il les adora dans la suite, il leur bâtit des Temples, & leur donna de l'encens. Ie me permettrai des regars, mais je me défendrai toutes sortes de desirs : Quel est l'homme assez présomptueux, pour se promettre cette moderation dans une si grande fragilité ? Iob tout saint qu'il étoit ne se sentoit pas assez de force pour cela, il avoit convenu avec ses yeux, qu'il ne regarderoit jamais de femme au visage. Il est vrai que David se défia moins de sa vertu, mais aussi en quel abîme d'iniquité ne fut-il pas précipité pas sa confience ?

Oüi, Messieurs, IESUS-CHRIST est un Seigneur loïal & sincere, qui ne peut user de dissimulation & de surprise, il vous déclare franchement, ou qu'il veut tous vos services, ou qu'il n'en veut point du tout ; le monde est un fourbe qui ne peut être content de moins quoi-que d'abor il ne demande pas autant. Mais pourquoi vous inquieter si fort pour accorder ces deux irréconciliables ennemis ? Puisque vous aimez le monde, & qu'il vous attire si puissamment, que ne vous déclarez-vous pour ses interests, & pour ses maximes, que ne vous donnez-vous à lui sans reserve ? Sans reserve, bon Dieu, à ce traître, à ce tiran qui ne païe que de vent & de fumée, qui abandonne à la mort tous ceux qui l'ont suivi durant leur vie, qui les dépoüile, qui les livre à de cruelles & d'éternelles tortures, que je me donne à lui sans reserve? Mais si le monde est tel que vous le dittes, n'étes-vous pas bien-mal-heureux de perdre une grande partie de vos soins & de vos travaux au service

d'un ſi mauvais maître ? Quelle folie de conſiderer, de ménager un perfide, de donner la moitié de vos biens à un miſerable de qui vous ne pouvez rien attendre que des ſupplices.

D'ailleurs je vois que dans vos plus-grandes libertez vous craignez de paſſer certaines bornes ; vous voudriez bien n'aller pas juſqu'au peché mortel ; vous appréendez de fâcher Dieu en ſatisfaiſant vos paſſions. Pour-quoi ces égars & cette crainte importune ? Que ne ſecoüez-vous tout-à-fait ce peſant joug ? Comment, dittes-vous, je romprois tout-à-fait avec mon Dieu ! Hé que deviendrois-je, ſi j'étois ſon ennemi déclaré ? Qui me protegeroit dans les perils de cette vie ? Qui me recevroit à l'entrée de l'autre ? Qui me delivreroit des mains du demon ? Qui me rendroit heureux durant toute l'éternité ? Quoi Chrêtiens, vous attendez tout cela de Dieu, & vous ne vous donnez pas tout à Dieu ? Vous n'eſperez rien que de lui, & vous en voulez ſervir un autre avec lui ? Vous croïez que pour le peu que vous faittes, il vous donnera des récompenſes infinies, & vous ne lui conſacrez pas tout ce que vous faittes ? Vous avez un ſi bon maître, & vous en cherchez un ſecond ? Allez lâche & imprudent que vous étes ! vous méritez bien que Jesus-Christ vous rejette pour toûjours de ſon ſervice, & qu'il vous deſavoûë pour ſon ſerviteur en préſence de ſon pere. Aprés cela je ne vous dis plus qu'il eſt impoſſible que vous ſerviez deux maîtres tout à la fois. Je dis que quand vous le pourriez, vous ne le devriez pas faire. C'eſt ce que je m'en vais vous prouver en ma ſeconde Partie.

Quand

Quand on pourroit partager ses services à Dieu & au monde sans déplaire à l'un ni à l'autre, on ne le pourroit pas faire sans commettre une injustice énorme & sans se rendre coupable d'une horrible ingratitude, & c'est pour ces deux raisons que je dis qu'on ne le devroit pas faire. Nous sommes à Dieu, Chrêtiens Auditeurs, c'est lui seul qui nous a tirez du néant, c'est lui seul qui nous empéche d'y retomber, c'est dans lui, c'est par lui seul que nous vivons, que nous pensons, que nous parlons, que nous agissons. Quel droit le monde peut-il donc prétendre sur toutes ces choses pour les partager avec le Créateur? Dieu seul n'est-il pas le maître & du fond & de l'arbre, & par consequent de tous les fruits? Et cependant vous lui faites sa part de son propre bien, & vous croïez pouvoir malgré-lui disposer du reste sans lui faire tort.

De plus, outre qu'il est le seul maître de toutes choses, l'excellence de sa nature & de ses adorables perfections, demande que toutes choses lui soient offertes; vous vous contentez de lui donner la moitié de vôtre cœur, est-ce qu'il n'est pas bien digne de le posseder tout entier? Il ne tient pas à vous qu'on ne le croïe de la sorte, & vous le traittez effectivement comme un être imparfait & limité, qui loin de pouvoir prétendre un amour & des honneurs infinis ne mérite qu'une partie des petits services que vous êtes capable de lui rendre. Comprenez-vous bien l'injustice que vous faites à Dieu en le servant ainsi à-demi? Vous le dépoüillez de la Divinité, vous le dégradez, vous le détruïsez autant qu'il vous est possible.

Et cela lui est d'autant plus outrageux que c'est

pour donner au monde que vous lui retranchez quelque chose, au monde, dis-je, à cét imposteur, à ce tiran, à ce ſelerat, à ce monſtre horrible noirci & composé de toutes ſortes de crimes. Car ainſi vous égallez Dieu à cét infame, vous le rabbaiſſez juſqu'à le faire aller du pair avec lui. Et non-ſeulement vous mettez Dieu en même rang avec le monde, mais ce qui eſt une injuſtice encore bien plus étrange, vous préferez même le monde à Dieu, puiſque pour ſatisfaire celui-là vous voulez bien hazarder l'amitié de celui-ci. Cela eſt encore plus évident par l'Evangile de ce jour, où le Sauveur du monde aſſeûre que de deux maîtres qu'on entreprend de ſervir, il faut néceſſairement, que l'on en conſidere un & que l'on mépriſe l'autre, *Vnum ſuſtinebit & alterum contemnet.* Or je vous demande, Meſſieurs, lequel des deux eſt-ce que nous mépriſons dans ces lâches engagemens ? Eſt-ce le monde duquel nous craignons ſi fort les mépris, dont nous appréendons ſi fort les jugemens, & les diſcours, à qui nous voulons plaire à quelque prix que ce ſoit, peut-on donner de plus-grandes marques d'eſtime & de conſideration que celles-là ? C'eſt donc Dieu qui eſt mépriſé, & qui tout viſiblement, a le deſſous.

O hommes qui naturellement aimez-la raiſon & l'équité & qui vous piquez de faire juſtice à tout le monde, ne la ferez-vous jamais à vôtre Dieu ? Mais ſerez-vous toûjours méconnoiſſant envers lui ? vous qui haïſſez ſi fort l'ingratitude, & qui ne la pouvez pardonner aux autres. Quelle plus grande ingratitude ! Dieu vous a tout donné, vous n'avez rien receû du monde, & vous les ho-

norez également, & vous leur partagez également vos services; Qu'avez-vous que vous n'aïez receû de Dieu? & non-seulement cela, mais qu'a eû Dieu qu'il ne vous ait pas donné? Il s'est donné lui-même à vous sans reserve, & vous lui chicanez une partie de vôtre cœur étroit & borné, une partie d'un moment de tems, qui est en vôtre disposition; si vous trouvez un jour, une heure, un instant en toute vôtre vie, où Dieu ne pense pas à vous, où il suspende à vôtre égar l'exercice de son amoureuse Providence, où il n'agisse pas pour vous & avec vous, à la bonne heure je consens que durant ce tems-là vous interrompiez le service que vous lui devez, mais s'il est éternellement appliqué à vous soûtenir, à vous conduire, s'il ne cesse point de vous faire du bien, pourquoi cesserez-vous de reconnoître le bien qu'il vous fait?

Si Dieu se comportoit avec vous comme vous faites avec lui, ne seriez-vous le plus-mal-heureux de tous les hommes? Si comme vous ne pardonnez que certaines injures, il ne vous pardonnoit que certains pechez, si comme vous vous contentez de ne point tirer de vengeance de vos ennemis sans vouloir leur faire du bien, le Seigneur ne vous donnoit plus de graces actuelles, lors même que vous avez recouvert la grace santifiante. Vous voulez éviter les grands crimes, mais vous ne vous mettez pas en peine des plus-petits, & si Dieu ne vous donnoit de son costé que de petits secours, que des secours inefficaces, où en seriez-vous reduit? Je me contenterai de voir, & je m'abstiendrai des attouchemens libres & lascifs, & si Dieu vous ôtoit la veûë comme il le pourroit, & qu'il

ſe contenta de vous conſerver les autres ſens, ſeriez-vous content de lui ? ſi pour reconnoître les faveurs innombrables & infinies dont il vous comble, vous aviez un tems infini, des forces infinies, un cœur immenſe & capable de l'aimer infiniment, tout cela devroit être emploïé à lui donner des marques de gratitude,mais vous n'avez qu'un moment de tems, qu'un ſouffle de vie, qu'un petit eſprit, un petit cœur, & encore vous lui ôtez la moitié de ce peu que vous pouvez lui donner.

Mais s'il y a tant d'injuſtice & d'ingratitude à partager ainſi ſes ſervices à Dieu & au monde, que dirons-nous de ceux qui font le partage ſi inégal, & qui donnent à Dieu une ſi petite portion ? Que dirons-nous de ceux qui de toutes les penſées de la journée lui offrent à peine la premiére ? Qui de tous les jours de la ſemaine ne lui deſtinent que le Dimanche, & qui de tout le Dimanche ne lui donnent bien ſouvent que le tems qu'il faut pour entendre la plus courte Meſſe ? Que dirons-nous des autres, qui aïant paſſé toute l'année ou dans les affaires ou dans les plaiſirs du monde, ſe tiennent quittes envers Dieu, pour être venus aux Fêtes de Pâques faire je ne ſai quelles dévotions ? Et ceux qui de toute leur vie ne reſervent au Seigneur que les derniéres années, ou même les derniéres heures de la vie. Qu'en penſez-vous, Meſſieurs, ſont-ce des Chrêtiens fort reconnoiſſans & fort raiſonnables ? Peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur ame, de toutes leurs forces ? Peuvent-ils ſe vanter d'être ſerviteurs de Jesus-Christ ? Peuvent-ils eſperer que leurs ſervices lui ſoient agréables ? Je vous ai fait voir

qu'il ne peut être content pour peu qu'on lui retranche, & ces gens-là croïent qu'il le sera pour peu qu'on lui donne.

Quand vous le devriez être, Seigneur; je ne le serai point que je ne vous aïe donné toutes choses; & que je ne me sois donné moi-même à vous sans reserve. Comme il n'y a que vous que je sois obligé de servir, aussi je ne veux servir que vous; tout autre servitude m'est honteuse, m'est insupportable; j'obéïrai volontiers à celui qui commande à la nature; mais je ne serai jamais l'esclave d'un autre esclave: *Dominus meus & Deus meus*. S'il faut nécessairement que je choisisse un maître, je n'en veux point d'autre que vous, ô mon Dieu! qui avez daigné me choisir parmi tant d'autres hommes, pour me mettre au nombre de vos serviteurs, qui m'avez delivré de la tirannie du demon, qui avez bien voulu descendre jusqu'à la condition d'esclave pour m'affranchir. Eh quel joug pourrois-je embrasser qui fust plus leger que le vôtre, puisque vous aidez vous-même à le porter, puis que bien loin d'accabler par sa pesanteur, il a même la vertu de rendre leger tout autre fardeau? Quoi de plus doux que vôtre empire? Vous donnez tout ce que vous exigez, vous accomplissez vous-même par vôtre grace tout ce que vous commandez, de sorte que quoi-que vos récompenses soient trés magnifiques, vous ne récompensez pourtant jamais que vos propres dons, vous ne vous contentez pas de faciliter l'exécution de vos volontez, vous exécutez à vôtre tour toutes les volontez de ceux qui vous obéïssent; ou vous leur faittes agréer tout ce que vous faittes, ou vous ne faittes que ce qui leur

plaît. Que ſi nous voulons encore chercher la gloire dans la ſervitude, celle-ci nous éleve au deſſus de toutes les miſeres du monde, au deſſus de toutes les grandeurs du monde, elle nous aſſujettit tout ce qui eſt ſoûmis à Dieu, & nous rend libres de la liberté de Dieu-même. Aimons-la donc, Chrêtienne Compagnie, cette douce, cette glorieuſe ſervitude. Attachons-nous uniquement au ſeul maître qui aïe droit de nous gouverner; il eſt bon, il eſt fidele, il eſt riche, il eſt liberal, il eſt immortel. Le ſervir, c'eſt regner dés cette vie & s'aſſeûrer pour l'autre un Roïaume qui n'aura jamais de fin. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LIX.

DU SOIN DU SALUT.

Filij hujus ſæculi prudentiores filiis lucis in generatione ſua ſunt.

Les enfans du ſiécle ſont plus-prudents dans la conduite de leurs affaires, que ne ſont les enfans de la lumiere dans celle de leur ſalut. S. Luc. c. 16.

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus néceſſaire & le plus ſeûr pour y réüſſir, qui eſt Dieu : On en a moins encore dans l'affaire du ſalut, parce qu'on ne la comte pas méme pour un affaire.

C'Est de tous tems, Chrêtiens Auditeurs, que les hommes ſe ſont piquez de prudence, on n'a jamais veû de gens qui vouluſſent bien avoûër qu'ils en fuſſent dépourveûs, ſoit que ce ſoit une ſi grande gloire de paſſer pour ſage, qu'on ne puiſſe ſe reſoudre à y renoncer, ſoit qu'il ſoit ſi honteux

de ne l'être pas que le reconnoître, ce ſoit quaſi confeſſer qu'on n'eſt pas homme.

Quoi-qu'il en ſoit, on peut dire que de toutes les bonnes qualitez, celles qu'on affecte plus-univerſellement dans le monde, c'eſt la qualité d'homme prudent, ſur tout en ce ſiécle, qu'on dit être le ſiécle de la ſageſſe, & où l'on ſe vante de connoître & de ſuivre ſi exactement toutes les regles du bon ſens & de la raiſon. Pour moi, ſelon le peu de connoiſſance que j'ai des choſes, je conviens qu'outre le goût qu'on a ſi fin, pour juger de tous les ouvrages de l'eſprit; je conviens, dis-je, que les affaires ne ſe firent jamais avec tant d'habileté qu'elles ſe font en ce tems; c'eſt merveille de voir combien on découvre tous les jours de nouvelles voïes pour parvenir à ſes fins, avec quelle addreſſe on cache les reſſorts qu'on emploïe pour réüſſir, & avec quelle ſubtilité on les fait joüer. L'on diroit que l'ambition, l'avarice, l'amour, la colere-même, & les autres paſſions qui étoient autrefois ſi aveugles & ſi inconſiderées ſont toutes devenuës judicieuſes, au lieu de cét éclat & de ce bruit qu'elles avoient coûtume de faire, elles ont toutes appris à diſſimuler, pour aller à leur but & plus ſeûrement & plus vîte. Mais bien-loin d'inferer de tout cela, qu'on eſt aujourd'hui fort raiſonnable, il me ſemble qu'on ne ſauroit donner une conviction plus-manifeſte du contraire. Car enfin il eſt tout viſible que c'eſt là ce que Saint Paul appelle la prudence de la chair, laquelle étant ennemie de Dieu, comme dit le même Apôtre, ne peut manquer de détruire celle de l'eſprit dont Dieu eſt la ſource. En effet, Meſſieurs, cette fauſſe prudence

a presque étouffé la veritable, la plûpart-même de ces personnes si éclairées qui croïent raffiner sur tous les préceptes de la morale ancienne, pechent tous les jours contre les premiers principes de cette sience : Ie m'en vais vous le faire voir, aprés que nous aurons imploré l'assistance du Saint Esprit, par l'intercession de MARIE. *Ave Maria.*

Le Sauveur du monde nous dit en l'Evangile de ce jour, que les hommes font paroître plus de conduite dans leurs affaires temporelles que dans l'affaire de leur salut. C'est le sens de ces paroles que j'ai rapportées au commencement, *Filij hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Ie ne pense pas qu'il y ait personne qui veüille contredire cette verité, outre l'autorité souveraine de IESUS-CHRIST, à laquelle tout esprit créé doit se soûmettre. La chose est si évidente par elle-même, qu'à moins d'ignorer entiérement, comment c'est qu'on vit dans le monde, on ne peut pas en douter. Mais je passe plus-avant, & je ne sai si ce que je vais dire, trouvera d'abor quelque créance. Ie ne dis pas seulement que les gens-du-monde sont plus prudens dans les affaires temporelles que dans celles de l'Eternité, je dis que pour la plûpart ils sont fort mal avisez & dans les unes & dans les autres. Voila ma pensée, Chrêtiens Auditeurs, & peut-être que ce sera aussi la vôtre, quand vous aurez entendu les raisons sur quoi je me fonde. Il y a deux parties dans ma proposition. La plûpart des Chrêtiens sont trés imprudens dans la conduite de leurs affaires temporelles, c'est la premiére : Ils sont encore plus-imprudens dans celles de leur salut, c'est la seconde. Pour chaque

partie je n'ai qu'une seule raison. On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus-necessaire & le plus-seûr pour y réüssir ; qui est Dieu, ce sera le premier Poinct. On en a moins encore dans l'affaire du salut, parce qu'on ne la comte pas même pour une affaire, c'est le second. Voila le sujet de nôtre entretien.

Quelque projet que forme un homme, soit pour sa fortune ou pour sa réputation, on ne sauroit dire de combien de choses il dépend pour le succés. Le nombre de ces choses est infini en quelque sorte, & bien-loin que la prudence humaine soit capable de les assembler toutes, je soûtiens que l'esprit humain ne sauroit même les comter. Quand pour réüssir nous n'aurions besoin que de la santé ou de la vie, qui peut dire par combien d'accidens l'une & l'autre peut nous être ôtée. Nous sommes composez d'une infinité de parties, dont chacune est sujette à une infinité de maux, chacun de ces maux peut nous venir d'une infinité de causes, nous dépendons de toutes ces causes dans nos plus-petites affaires, une seule suffit pour tout renverser. Je ne parle point du secours des choses materielles & irraisonables comme des astres, du tems, des saisons, de l'or & de l'argent, des plantes, des animaux, des insectes tout cela peut ou nous servir ou nous nuire, je ne parle que des hommes dont les uns nous sont nécessaires pour avancer nos desseins, & les autres peuvent aisément les traverser. Qui peut nous répondre de tant de volontez si changeantes de leur nature, par combien de voïes peuvent elles être détâchées de nos interests, &

nous devenir mêmes contraires ?

De plus, non-seulement le succés de nos entreprises dépend d'un nombre infini de créatures, de causes, d'accidens, de circonstances, mais nulle de ces choses ne dépend de nous, bien-loin de pouvoir assembler, disposer, gouverner tant de ressors; il n'y en a pas un seul, dont nous soïons bien les maîtres, il n'y a ni credit, ni autorité, ni précaution qui puisse nous asseûrer de rien. Le Sage a donc bien eû raison de dire que la providence des hommes étoit flottante & incertaine, *incertæ sunt providentiæ nostræ.* Il n'y a que celle de Dieu qui soit infaillible, parce que toutes choses dépendent de lui, lui seul peut tout mouvoir, tout arrêter quand il lui plaît, & comme il lui plaît, lui seul peut faire agir à son gré les causes libres sans les forcer, & les nécessaires sans faire lui-même aucun effort; il approche en un moment les plus-éloignées, il éloigne les plus-proches, il les joint, il les separe, il les oppose les unes aux autres, & par des mouvemens tout contraires il les fait toutes conspirer à un même dessein, soïez à jamais loûé, ô mon Dieu, de ce que vous étes le seul qui savez tout & pouvez tout faire, que cette puissance infinie sied bien à cette infinie sagesse, que nous sommes heureux d'être gouvernez par un si grand maître, sur tout si nous nous laissons bien gouverner à lui.

Mais s'il est vrai que de ce nombre infini de causes qui doivent nécessairement concourir pour l'exécution de nos pensées, il n'y en a pas une seule, qui dépende absolument ni de nous, ni de nos soins, s'il est vrai que toutes sont uniquement, &

entiérement à la diſpoſition du Seigneur. Peut-on imaginer une imprudence pareille à celle des hommes, qui dans toutes leurs affaires font un ſi grand fond ſur leur eſprit, ſur leur prévoïance, & qui négligent d'avoir recours à Dieu;comme s'ils ſe pouvoient paſſer de ſon aide?

Que diriez-vous d'un homme qui aïant deſſein de bâtir un magnifique palais, ſe contenteroit de faire un grand amas de materiaux, d'inſtrumens, & de machines, & qui ne ſongeroit point à chercher un Architecte & des ouvriers, pour remuër ces inſtrumens, & emploïer ces materiaux? voila ce que nous faiſons, Chrêtiens Auditeurs, lors que nous manquons de recourir à Dieu dans nos affaires temporelles; on cherche de l'argent, on fait des amis, on tâche d'aquerir de l'autorité, & de la réputation; ce ne ſont là que les materiaux. Il faut outre cela une ſageſſe ſouveraine qui conduiſe l'ouvrage, & une puiſſance infinie qui travaille ſous cette ſageſſe. Quelle folie de ſe contenter d'amaſſer du ſable & des pierres, comme ſi ces pierres pouvoient ſe placer d'elles-mêmes, & ſe lier enſemble ſur le plan que nous leur avons tracé.

Vous avoûez de bonne-foi qu'il eſt mal-aiſé de rien faire par ſoi-méme, qu'on ne peut ſe paſſer du conſeil & du ſervice d'autrui, vous confeſſez que vous avez beſoin de cent choſes, ſans quoi vous ne ſauriez venir à bout de vôtre deſſein; Ignorez-vous que Dieu eſt le Seigneur de toutes ces choſes? Penſez-vous pouvoir en uſer s'il n'y conſent? Eſt-il une ſeule créature qui agiſſe pour nous, ſi elle n'en a receû l'ordre de ſon Créateur? Voïez donc quelle eſt vôtre bon ſens de vous aſſeûrer ſur

des choſes qui ne vous appartiennent pas, ſans avoir traité avec le maître, ſans lui avoir demandé ſon conſentement pour vous en ſervir. Comme un ſoldat viſionaire qui s'étant mis en teſte de conquerir un Roïaume, comteroit follement ſur les troupes & ſur les vaiſſeaux d'un Roi étranger, ſans ſe mettre en peine de gagner ce Prince, ſans l'avoir méme prié de lui envoïer ſes forces. La prudence, dit ſaint Auguſtin eſt une eſpece d'amour qui déméle ſubtilement les moïens, dont il peut tirer quelque avantage pour ſes deſſeins, des obſtacles qui ſeroient capables de les ruïner; *Prudentia eſt amor, ex quibus adjuvatur, ab eis quibus impeditur ſagaciter eligens.* C'eſt pour cela qu'un homme ſage n'a pas plûtôt formé une réſolution que jettant les yeux de toutes parts, il tâche particuliérement de découvrir quelles ſont les perſonnes qui peuvent lui nuire, ou le ſervir, afin de les engager, s'il eſt poſſible, dans ſes intereſts; Et cependant on ne penſe point au Seigneur ſans qui les hommes ne peuvent ni nuire, ni ſervir, qui peut lui ſeul veritablement rétablir en un moment les affaires les plus-deſeſperées, & renverſer les mieux établies: en quoi nous ſommes dautant plus-imprudens, que nous n'ignorons pas qu'il eſt extrémement jaloux de la gloire, que comme il prend plaiſir à proteger hautement & efficacement ceux qui ont recours à lui; auſſi a-t-il coûtume de confondre la vaine confience que les autres ont en leur ſageſſe. C'eſt pour cela qu'il reprouve les projets des Souverains ſelon le mot de David. *Repro-reprobat conſilia principum.* Non qu'il rebutte les Rois, lors qu'ils s'addreſſent à lui, pour avoir ſa

protection, mais comme ils sont toûjours environnez d'un grand nombre de moïens humains, ils s'avisent plus-rarement que les autres hommes de recourir au Roi des Rois; & Dieu qui veut que tout le moude entende que rien ne se fait sans lui, Dieu dis-je, se plaît à rompre toutes leurs mesures, & à rendre inutiles les plus-grans préparatifs, *Reprobat autem cogitationes populorum, & reprobat consilia principum.*

Mais nôtre imprudence va bien encore plus-loin, nous croïons pouvoir réüssir non-seulement sans implorer l'aide du Ciel, mais même le Ciel nous étant contraire; Il n'y a pas jusqu'aux infidelles, qui ne sachent, que lors que nous sommes mal avec nôtre Dieu, nous sommes comme en proïe à toutes sortes de disgraces. Informez vous disoit Achior à Holofernes, comment c'est que ceux de Bethulie sont avec le Dieu qu'il adorent, s'ils l'ont irrité par quelque crime, allons hardiment les attaquer sur la cime de leurs plus-hautes montagnes, car ils ne peuvent pas nous échapper. *Perquire, si est aliqua iniquitas eorum in conspectu Dei eorum, & ascendamus ad illos quoniam tradens tradet illos Dominus eorum tibi.*

En effet quand nous avons dépleû à Dieu, il arrive je ne sai comment, que tout nous devient contraire. Nous travaillons inutilement, toutes choses nous résistent, on trouve à châque pas un nouvel obstacle, qu'on ne sauroit surmonter, *non salvatur Rex per multam virtutem.* Il n'est point de Monarque si puissant qui soit alors en seûreté. Saül quoiqu'au milieu de son armée, tomba deux fois en la puissance de David qu'il persecutoit, *& Gi-*

gas non ſalvabitur in multitudine virtutis ſuæ. Goliath étoit un geant dont la ſeule préſence faiſoit fremir tout le camp des Iſraëlites, il étoit armé de toutes pieces, & toutefois un enfant le terraſſa & lui coupa la teſte de ſa propre épée. *Fallax equus ad ſalutem*, continue le même Prophete, que ſervit à Abſalon d'être le mieux monté de ſes Cavaliers, cét avantage fut un empéchement à ſa fuite, bien-loin de la favoriſer. Il fut emporté par ſon cheval avec tant de rapidité que paſſant ſous un chaîne ſa teſte demeura engagée entre deux branches, *fallax equus ad ſalutem.* La raiſon qu'on en peut rendre c'eſt que les créatures n'ont été faittes que pour l'uſage de l'homme innocent; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi dez qu'il s'eſt rendu coupable de quelque crime, elles abandonnent toutes ſon ſervice, ſi celles-la-même, dont il ſe promettoit plus de ſecours lui ſont infidelles, & ſe revoltent contre lui.

La prudence dicteroit donc qu'avant que de s'embarquer en nulle affaire, ſi l'on eſt en peché mortel on tâchaſt de rentrer en grace avec Dieu, afin qu'il ne s'oppoſaſt pas à nos deſſeins; Le fait-on, Chrêtiens Auditeurs? cét homme qui paſſe pour habile, & qui ſe croit luy-même ſi entendu en toutes ſortes d'affaires; cét homme qui prévoit de ſi loin les plus-petites difficultez, qui les prévient avec tant d'addreſſe, qui prend des meſures ſi juſtes, qui n'omet aucune précaution, qui a pour maxime de ne joüer qu'à coup ſeûr; quand eſt-ce qu'il a conſeillé à ceux qui ſont venus à lui comme à l'oracle, qu'il leur a conſeillé de commencer par ſe mettre en bon état? Quand s'eſt-il ſervi lui-mê-

me de ce conſeil ?

Voila un étrange aveuglement pour des gens qui ſe flattent de quelque ſageſſe. Mais voici le comble de la folie. Pour réüſſir dans les affaires temporelles, on ſe ſert de voïes directement opposées à Dieu, on croit pouvoir en venir à bout non-ſeulement ſans l'avoir appaiſé auparavant, mais même en l'irritant de nouveau, en choquant ſes intereſts & le prenant, pour ainſi dire, à partie. C'eſt ce que fait non-ſeulement ce Politique, qui fait ceder la Religion aux raiſons d'état, ce Courtiſan qui veut bien devoir ſa fortune à ſes fourberies, ce Juge qui prétend ſe faire des amis en faiſant des mal-heureux. Mais encore ce Marchand, qui pour s'enrichir, ou ſi vous voulez même pour ſubſiſter, vend les jours de fêtes à tous allans & venans, & vend à faux poids, à fauſſe méſure, qui frelatte ſa marchandiſe, qui ment, & qui ſe parjure pour la faire d'avantage valoir, qui décrie ſon voiſin pour s'attirer ſes chalans, cét Ouvrier qui travaille les jours défendus, ce ſerviteur qui n'eſt pas fidelle, cette Fille qui dans le deſſein de s'établir, s'habille peu décemment, voit des compagnies dangereuſes, a recours à la vanité & aux artifices que la loi de Dieu défend. En verité, Meſſieurs, croïons-nous que de telles voïes puiſſent nous conduire où nous aſpirons? Eſt-il poſſible que l'eſprit humain préſume de pouvoir faire quelque choſe, non-ſeulement ſans l'aide de ſon Créateur, mais encore malgré lui. Cette providence ſi ſage & ſi forte le ſouffrira-t-elle, le ſouffrirez-vous, Mon Dieu! vous qui anéantiſſez les deſſeins de ceux qui ſe fient en leur propres forces, ſeconderez vous les

les deſirs de ceux qui vous choquent pour ſe ſatisfaire? Benirez-vous des moïens que vous défendez, qui vous deshonorent ! Bien-loin de cela, Chrêtiens Auditeurs, il tournera ces moïens contre ceux qui les mettent en uſage, il ſe vangera d'eux-mêmes par eux-mêmes & leur fera trouver leur châtiment dans leur propre crime. C'eſt ainſi qu'il en a uſé depuis le commencement du monde juſqu'aujourd'hui.

Adam voulut s'élever par ſa deſobéïſſance ; & elle le précipita en toutes ſortes de maux, les freres de Joſeph vendirent leur frere de-peur de ſe voir contraints quelque jour de luy obéïr, & par cela-meſme ils ſe préparerent le joug ſous lequel il leur fallut enfin plier. Le peuple d'Iſraël ſe multiplioit d'autant plus en Egypte, que Pharaon leur impoſoit de plus-grands travaux, pour les accabler, *quantóque opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur & creſcebant.* Saül voulut perdre David ; pour conſerver le Roïaume à ſes enfans, & les perſecutions ne ſervirent qu'à rendre ſon ennemi plus-illuſtre & à l'approcher du trône, dont il avoit deſſein de l'éloigner. Les Juifs craignirent de perdre leur ville & leur temple, s'ils ne faiſoient mourir Jesus-Christ, & cette injuſtice leur attira tous les maux qu'ils prétendoient éviter en la commettant, *temporalia perdere timuerunt*, dit ſaint Auguſtin, *& vitam æternam non cogitaverunt, ac ſic utrumque amiſerunt.* Il arrive tous les jours quelque choſe de ſemblable à nos faux ſages. Dieu permet que ce trafic injuſte ruïne cét homme, qui s'en promettoit des profits immenſes, vous penſiez vous enrichir en retenant ce bien qui n'eſt pas à vous ; vous verrez

qu'enfin vous perdrez meſme ce que vous aviez aquis par des voïes trés-legitimes. Le Seigneur fera en ſorte que cette calomnie retombera ſur vous-meſme. Les ſoins exceſſifs que vous prenez de plaire aux hommes, vous décrieront & vous feront tomber en confuſion. Vous vous applaudiſſez en ſecret de vôtre malice dit David, vous penſez pouvoir venir à bout de vos deſſeins à force de crimes. Vous meditez tous les jours quelque nouvelle ſurpriſe, vous étes habile à fourber vôtre prochain, vous avez préferé les voïes violentes à celles que la douceur & la charité vous preſcrivoient, vous avez mieux-aimé vous ſervir de moïens défendus que de legitimes. *Propterea Deus te in finem, & emigrabit te de tabernaculo tuo, & radicem tuam de terra viventium.* Peut-être que Dieu vous ſouffrira quelque tems, mais enfin il vous détruira, il vous depoüillera de tous vos biens, il vous reduira à n'avoir pas même une retraite ſur la terre; ces grands deſſeins d'élever, d'immortaliſer vôtre famille, ces deſſeins, dis-je, s'en iront en fumée & periront avec les enfans ſur qui ils étoient fondez. *Videbunt juſti & timebunt, & ridebunt ſuper eum.* Les gens-de-bien ſeront témoins de vôtre cheûte, vous leur ſerez en meſme-tems & un exemple terrible, pour les confirmer dans la crainte de leur Dieu, & un ſujet de riſée, *& dicent, ecce homo! qui non poſuit Deum adjutorem ſuum, ſed ſperavit in multitudine divitiarum ſuarum, & prævaluit in vanitate ſua.* Voila cét homme qui a crû pouvoir ſe paſſer de Dieu qui n'a pas jugé qu'il deuſt implorer, ni redouter ſa puiſſance. *Ecce homo!* Voïez ce mal-aviſé qui s'étoit établi aux dépens de ſa conſience, & qui penſoit que les richeſſes le

mettroient au deſſus de tous les revers. Que dittes vous de ce changement ? à quoi eſt-ce que le malheureux en eſt reduit, quelle difference entre cét éclat & cette pompe qui nous éblouïſſoit il n'y a pas long-tems, & la miſere où nous le voïons aujourd'hui ? *Ego autem ſicut oliva fructifera in domo Dei ſperavi in miſericordia Dei in æternum, & in ſæculum ſæculi.* Pour moi je ſuis dans la maiſon de Dieu, comme un olivier fertile toûjours verd & chargé de fruits, ne craignant ni la foudre, ni la tempête, parce que j'ai mis toute mon eſperance au Seigneur, & qu'il ſera éternellement mon unique appui.

Voulez-vous donc, Chrêtiens Auditeurs, vous gouverner prudemment dans la conduite de vos affaires temporelles. Détrompez-vous de cette erreur qu'on puiſſe jamais gagner quelque choſe en perdant Dieu ; ſoïez ſeûr que tôt-ou-tard vous vous repentirez d'avoir ſacrifié ſes intereſts aux vôtres, & que vous vous en repentirez, d'autant plus qu'il aura plus-differé de vous en faire repentir. De plus, ne commencez jamais rien de conſiderable, que vous n'aïez tâché de vous mettre bien avec Dieu ; vous entreprenez un voïage, une ſocieté, un procés, vous devez traitter d'une terre, ou d'une charge, on vous parle d'un mariage ou d'un emploi, allez à confeſſe avant que de faire aucune démarche, avant que d'entendre aucune propoſition, craignez toutes choſes, défiez-vous de tout, juſqu'à ce que vous ſoïez moralement aſſeûré que Dieu vous aime ; quel fruit pouvez-vous eſperer de vos travaux, tandis que vous aurez ſur les bras un ſi puiſ-

ſant ennemi ? Aprés ces précautions, il vous eſt permis d'uſer de tous les moïens humains qui ne bleſſent en rien la loi de Dieu ; mais en ceci il y a encore deux régles importantes à obſerver. La premiére, c'eſt de ne mettre pas toute vôtre confience en ces moïens, de ſorte que vous negligiez cependant de recourir à Dieu en toutes les occaſions. Ie voudrois du moins qu'on partagea ces ſoins entre le ciel & la terre, je ſuis aſſeûré que les choſes en iroient bien-mieux. Vous penſez jour & nuit à vos affaires, je conviens qu'il eſt de la prudence d'y penſer, mais ſouvenez-vous de l'avis du ſage ; *Prudentiæ tuæ pone modum :* Donnez des bornes à vôtre prudence, relâchez quelque choſe de cette continuelle application, emploïez à la priére une partie de ce tems que vous conſumez à conſulter & à examiner vos deſſeins, cette priére qui ſemble avoir peu de rapport avec ces affaires, ne les avancera pas moins que vos longues conſultations. Vous faittes des liberalitez à ceux qui peuvent vous ſervir ou de leur credit ou de leur main, ſi vous donniez aux pauvres une partie de ce que vous diſtribuez à ces perſonnes, vos preſens ſeroient infailliblement encore plus efficaces, emploïez moins de ſolliciteurs ſur la terre, & tâchez d'engager quelque Saint à parler pour vous dans le ciel ; il faut voir vos juges, vos patrons, vos amis, mais eſt-il néceſſaire que vous vous rendiez fâcheux par vôtre aſſiduité, retranchez quelques-unes de ces viſites, & multipliez celles que vous rendez à JESUS-CHRIST au Saint Sacrement de l'Autel, & vous verrez que vos ſollicitations, quoi-que moins frequentes, devien-

dront inſenſiblement plus-fructueuſes.

La ſeconde régle, c'eſt qu'à ces ſoins moderez que vous apporterez deſormais à vos affaires, vous n'y aïez nulle confience, il ne faut pas les négliger, mais vous devez les conſiderer comme ces inſtrumens qui peuvent ſervir également à bâtir & à détruire, c'eſt au Seigneur à faire qu'ils vous ſoient utiles, car s'il n'y met la main ni ce travail, ni ces amis, ni cét argent, ni ce Medecin, ni ces remedes ne vous ſauroient donner ce que vous attendez d'eux. Dittes donc à vôtre Dieu, lors que vous en uſerez de la ſorte; mon Dieu, je connois l'inutilité de toutes ces choſes; je m'en ſers parce que vous le voulez ainſi, & parce que je ſai que vous pouvez vous en ſervir pour m'aider; mais ce n'eſt point ſur cela que je fonde mon eſperance. I'attens un ſecours bien plus-fort; & plus-puiſſant; *Auxilium meum à Domino, qui fecit cœlum & terram.* C'eſt de vous, ô mon Dieu! qui avez créé le ciel & la terre; c'eſt de vous que j'eſpere tout, c'eſt à vous à qui je veux devoir toutes choſes. Ie ſerois bien inſenſé de croire que ſans vous vos créatures puſſent rien en ma faveur, puis qu'elles ne ſeroient pas même ſans vous; cependant, Meſſieurs, c'eſt une folie qui n'eſt que trop commune dans le monde; c'eſt en quoi il me semble que nous manquons de prudence même à l'égar des affaires temporelles; voïons s'il eſt vrai que nous en aïons encore moins dans l'affaire du Salut.

C'eſt être bien imprudent en la conduite d'une affaire de conſequence, que de comter pour rien le moïen le plus-ſeûr & le plus-eſſentiel qu'on aïe 2 P.

pour la faire réüssir. Mais on commet une imprudence encore bien plus-considerable, quand on la néglige entiérement, & qu'on ne la comte pas même pour une affaire. Ie suis persuadé qu'il seroit difficile de trouver une personne en cette assemblée à qui on pust reprocher d'en user ainsi dans l'affaire de son salut. Mais helas qu'il y a de Chrêtiens dans le monde à qui ce reproche convient dans toute son étenduë, vous en jugerez s'il vous plaît, Messieurs, aprés deux petites considerations que je m'en vais vous proposer.

La premiére, quand il survient une affaire qu'on juge de quelque importance pour le temporel, n'est-il pas vrai qu'on y pense même souvent, & que jusqu'à ce qu'elle soit terminée on a peine à penser à quelqu'autre chose ? N'est-il pas vrai que l'on cherche en son esprit tous les moïens qui peuvent nous aider à en sortir heureusement, qu'on ne s'en fie pas à soi-même, qu'on prend encore le conseil des autres, & que pour cela on a soin de s'addresser aux plus-habiles, & aux plus-experimentez ? Davantage aprés avoir inventé plusieurs moïens capables de faire réüssir la chose à nôtre gré, n'a-t-on pas coûtume de comparer ces moïens entre eux, pour découvrir ceux qui pourront être les plus propres, & quand on les a enfin reconnus, s'est-il jamais trouvé d'homme assez insensé, pour préferer de sens froid, & avec une connoissance entiére, les plus-foibles aux plus-efficaces, les plus-embarrassez aux plus-courts, les plus-perilleux aux plus-seûrs aux plus-infaillibles ? Ie rougis, Chrêtiens Auditeurs, lors qu'aprés cette réflexion je jette les yeux sur la conduite des Chrê-

tiens dans l'affaire du ſalut. Non, dis-je en moi-même, non ſans doute on n'en connoit pas l'importance, on ne ſait pas même de quoi il eſt queſtion ; car il faut confeſſer qu'il n'y a que trop de gens qui en toute leur vie n'y ont pas penſé ſerieuſement une ſeule fois. On ſonge à un procés & durant le tems du repos & durant celui du ſommeil, on s'en reſſouvient à la priére, on en eſt tout occupé même dans les divertiſſemens, helas ſi l'on donnoit au ſoin du ſalut du moins le tems de l'oiſiveté, ſi l'on y ſongeoit lors qu'on s'ennuïe,& qu'on ne penſe à rien du tout, mais non c'eſt un ſoin qui occupe trés-peu de perſonnes, la plûpart des gens ne trouvent point de loiſir pour cela en toute la vie.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas s'étonner qu'on ſe mette peu en peine de prendre avis de perſonne ſur cette affaire, puis qu'on ne ſe conſulte pas ſoi-même. Mais il eſt étrange que lors qu'on s'aviſe de demander conſeil la deſſus, il ſemble qu'on ait envie d'être trompé, on ſe confeſſe à un Confeſſeur qu'on n'a pas choiſi, mais qu'on a rencontré par hazar, c'eſt aujourd'hui celui-ci, ce ſera demain un autre, ou ſi l'on fait choix de quelcun ce ſera de celui qu'on eſpere devoir être le plus-indulgent, ou duquel on croit qu'on ſera le moins connu. Enfin on ne peut pas nier qu'on ne compare quelquefois les moïens qui nous peuvent conduire au ciel,mais eſt-ce pour prendre les meilleurs & les plus-ſeûrs, voici qui paroît incroïable, & qui ne ſe pratique en nulle autre affaire,non,ce n'eſt point pour choiſir les meilleurs moïens qu'on délibere, c'eſt le plus-ſouvent pour s'attâcher aux plus-incertains,

& aux plus-foibles. Peut-on se sauver en voïant le monde, aussi-bien qu'en se tenant dans la retraite, la solitude est une voïe seûre & aisée, le commerce du monde est plein de perils, il faut une espece de miracle pour y vivre chrêtiennement, néanmoins cela n'est pas absolument impossible, c'est assez on n'en demande pas davantage ? Peut-on aller à la comedie & au bal sans pecher mortellement, si on le peut ce n'est qu'à grand peine, peut-être que cela est possible, comme il est possible à un vaisseau sans mats & sans gouvernail, de résister aux plus-horribles tempêtes ; c'en est trop on s'expose là dessus avec la même asseûrance que si on étoit certain d'échapper. Un homme qui dans toute autre affaire se détermineroit à un choix de cette nature, ne passeroit-il pas pour le plus-grand fou du monde ?

La deuxiéme réflexion. Quand on a une affaire fort considerable, on ne pense à aucune autre affaire de moindre importance, qu'on n'ait examiné si elle pourra servir ou nuire à la principale ; par exemple un homme a dessein de s'établir, non-seulement il porte toûjours ce dessein dans son esprit, mais dans toutes les autres affaires qui se présentent, il ne se resout gueres à les rebutter ou à les entreprendre que selon qu'il juge qu'elles peuvent être des obstacles ou des moïens pour son établissement. C'est ainsi qu'on se comporteroit a l'égar du salut, si on le comtoit pour quelque chose, il entreroit dans toutes nos déliberations, rien ne se resoudroit qu'aprés avoir consulté l'interest de l'ame, son avantage seroit un motif pour nous faire agir, & pour nous arrêter dans les rencon-

tres, il suffiroit de savoir qu'elle courroit quelque risque. Parlez-moi franchement, Chrétiens Auditeurs, vous savez de quelle maniére on vit dans le monde, est-ce là la conduite qu'on y tient? Combien de personnes ont choisi l'état où ils doivent passer leur vie, sans avoir examiné, s'ils y étoient appellez, s'il leur seroit facile ou difficile d'y gagner le ciel.

Quand cét homme a déliberé sur l'emploi qu'il a choisi, il a consideré s'il étoit honorable, s'il pourroit en tirer de quoi vivre avec éclat, s'il ne demandoit point trop d'assiduité & trop de fatigues, mais a-t-il songé, s'il pourroit aisément s'en aquitter selon Dieu, s'il n'y avoit rien à craindre pour sa consience. Il faut engager cét enfant dans l'état Ecclesiastique. C'est un état qui n'a rien de trop gênant, où l'on trouve aisément de quoi subsister avec honneur, on y peut même parvenir à des dignitez trés-considerables, enfin la famille en sera moins chargée, & son aîné en sera plus-riche, mais il n'y est pas appellé, il a un naturel & des inclinations peu conformes à la sainteté de cét état, il court hazar de se perdre, c'est à quoi l'on ne touche point, on diroit que le salut est une chimere, qu'il se fait sans qu'on y pense, que cette vie n'est pas le tems de le traitter, en un mot, ou que ce n'est pas une affaire, ou que ce n'est pas nôtre affaire.

Que nous sert-il, Chrêtienne Compagnie, que Dieu nous ait donné la raison, si elle nous est inutile à l'unique chose pourquoi elle nous a été donnée, qui est pour gagner le paradis; helas nous l'usons, pour ainsi dire cette raison, nous

la consumons à former & à conduire des desseins d'enfans, nous faisons les habiles où il ne s'agit de rien ; chacun se pique de donner de sages conseils ; & de faire éclatter en toutes choses une prudence extraordinaire ; & cependant nous manquons au principal, & lors qu'il s'agit de l'éternité ; on diroit que nous n'avons pas même le sens commun, en voila bien assez pour vous desabuser de ces fausses préventions, qui vous exposent à un si grand mal-heur.

Finissons, Chrêtiens Auditeurs, mais avant que de finir faisons tous une ferme résolution d'être plus-prudens que nous n'avons été jusqu'à cette heure dans la chose du monde qui nous importe davantage. Premiérement aïons des tems pour déliberer sur l'affaire de nôtre salut, seroit-ce trop d'un quart d'heure tous les jours, pour examiner en quels termes elle est, & qui l'arrête à présent, par quels obstacles elle peut être traversée à l'avenir, par quels moïens on peut lever ces obstacles, & s'asseûrer en quelque sorte du succés, en un mot pour se demander serieusement à soi-même, *Quid faciendo vitam æternam possidebo ?* Comment pourrai-je faire pour me sauver ?

Aïons des personnes zelées, mais sages, clair-voïantes, des-interessées, que nous puissions consulter souvent, & dont les conseils nous tiennent lieu de regle, & de loi inviolable. En second lieu dans les autres déliberations, que la raison du salut soit toûjours la plus-forte dans nôtre esprit, & qu'elle l'emporte sur toutes les autres raisons. Oüi dans toutes les affaires qui se présentent, ser-

vons-nous de la pratique d'un grand Saint du siécle passé, qui avant que de rien entreprendre avoit coûtume de faire cette brieve considération. *Quid hæc ad vitam æternam ?* Quel rapport a cela avec l'éternité bien-heureuse. Mettons-nous en la présence de Dieu, & tâchant de prendre les mêmes sentimens que nous aurons à l'heure de la mort, voïons si ce que l'on nous propose, si ce que nous desirons, ce que nous sommes sur le point de faire est ou utile, ou inutile, ou pernicieux pour l'autre vie; si la chose est de quelque utilité pour nôtre dessein principal, quelque penible qu'elle soit à la nature, quoi-que la raison humaine puisse alleguer, pour nous la rendre odieuse, embrassons-la, & embrassons-la avec joïe, puisque dans la verité c'est un trésor qui nous est tombé entre les mains. Si elle est inutile, quoi-que d'ailleurs elle soit ou agréable ou avantageuse selon le monde, faisons-en peu d'état, concevons-en méme du mépris, mais sur tout gardons-nous bien d'avoir pour elle cette ardeur, ces empressemens, que nous ne devons avoir que pour le souverain bien. Que s'il est question de quelque chose qui recule, qui empéche nôtre salut, qui mette nôtre ame en quelque peril, quand il s'agiroit de gagner tout le monde, fuïons, Chrêtiens Auditeurs, aïons horreur de cette pensée, & ne balançons pas un seul moment à la rejetter.

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? Que nous serviroit-il d'avoir gagné tout le monde, si aprés cela nous perdions nôtre ame, cette ame

pour qui tout le monde a été crée, cette ame qui doit subsister encore aprés que tout le monde aura été détruit, cette ame pour laquelle Dieu donneroit, Dieu sacrifieroit mille mondes. L'ame perduë pouvons-nous retenir quelque chose de tout le reste; nos richesses, & nos plaisirs nous accompagneront-ils en l'autre vie, pour nous consoler de la perte immense que nous aurons faitte, si nous avons perdu nôtre ame. *Quid prodest homini si universum mundum lucretur animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Perdre son ame, & la perdre sans ressource, & la perdre pour toûjours. Ah! il n'est rien qu'il ne faille hazarder pour prévenir un si grand mal-heur.

Nous voïons tous les jours de gens de vertu qui renoncent à tous les biens, à toutes les douceurs de la vie, qui croïent gagner beaucoup si en se dépoüillant de toutes choses, ils se mettent en état d'aller sauver l'ame d'un barbare, & vous croïez qu'il est des biens qui puissent vous récompenser de la perte de la vôtre. Le Fils de Dieu triomphe d'allegresse, il veut que le ciel & la terre le felicitent, lors que pour le paradis qu'il a quitté; pour tout son sang qu'il a répandu; il a gagné l'ame d'un pecheur, d'un scelerat, & je ferai si peu de cas de la mienne, que de consentir à la perdre, pour quelque chose de terrestre & de passager. Ne le permettez-pas ô mon divin Redempteur! puisque cette ame est à vous aussi-bien qu'à moi, puis qu'elle est incomparablement plus à vous qu'à moi, puisqu'elle vous a tant coûté, puisqu'elle vous est si précieuse, faittes que je l'esti-

me, s'il eſt poſſible, autant que vous l'eſtimez, que je l'aime autant que vous l'aimez, afin que je donne tout pour elle, & que je ne la donne pour rien du monde. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LX.

DU PECHÉ VENIEL.

Homo quidam incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, & plagis impositis abierunt semi-vivo relicto.

Un homme tomba entre les mains des voleurs, qui le depoüillerent, & l'aïant couvert de plaïes, s'en allerent, le laissant à demi-mort. S. Luc. c. 10.

Les petits pechez sont tous dangereux en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'ame, qu'ils disposent au peché mortel ; ils obligent Dieu dont ils font cesser les graces, à le permettre, ils disposent l'homme dont ils épuisent les forces, à le commettre.

C'Et homme dépouïllé par des voleurs & laissé à demi-mort sur le chemin, est une figure & comme une Enigme proposée par Jesus-Christ, à laquelle les Saints Peres & les autres

Docteurs donnent divers ſens. I'ai deſſein de l'expliquer aujourd'hui de l'éclat déplorable où le peche-veniel reduit une ame qui s'y abandonne volontairement, & qui lui donne chez elle une libre entrée. On me dira peut-être dabord que cette nudité, ces plaïes, cette cheûte, cette foibleſſe mortelle, ſont des traits un peu-bien-forts pour exprimer un ſi petit mal. Car c'eſt ainſi qu'on parle communement. On traitte de petit mal, une action qui offence Dieu, qui nous attire non pas à la verité ſa haine, mais du moins ſon indifference qui nous fait perdre des biens plus-précieux que tous les tréſors de l'univers, qui nous cauſe des dommages en comparaiſon deſquels l'éternité malheureuſe ne ſeroit pas un grand mal, ſi elle pouvoit être ſeparée des crimes dont elle eſt la peine.

Je conviens, Chrêtiens Auditeurs, que le peché-veniel eſt un petit peché, mais je ſuis bien-éloigné d'avoûër que ce ſoit un petit mal; il eſt petit à l'égar du peché-mortel, qui eſt le plus-grand de tous les maux mais conſideré en lui-même & hors de cette comparaiſon il n'eſt ni douleur, ni infamie, ni tourment quelque cruel, quelque ignominieux qu'il puiſſe être qui ne ſoit préferable à la moindre de ces fautes, que nous apellons légeres; Elles ne ſont légeres que par ce qu'on les commet légerement & ſans conſiderer aſſez ce qu'on fait. Le peché-veniel eſt à l'égar du mortel ce que la maladie eſt à l'égar de la mort; Je confeſſe que la mort eſt quelque choſe de terrible mais cela n'empéche pas que la lepre, le haut-mal, la paraliſie, la goutte, la pierre, une fievre ardente &

continuë, ne ſoient d'étranges fleaux de Dieu, & qu'on ne les évite avec grand ſoin. Pleuſt à Dieu, Meſſieurs, que je pûſſe vous faire voir en ce diſcours combien ce peché eſt conſiderable; Le fruit en ſeroit plus-grand qu'on ne penſe, mais cela eſt abſolument impoſſible, le plus-éclairé de tous les Anges, s'efforcéroit en vain de nous en faire concevoir toute la grandeur, puis qu'il ne la comprend pas lui même; je tâcherai ſeulement de vous montrer que ce n'eſt pas un ſi petit mal que les hommes ſe le perſuadent, & cela me paroît aiſé avec le ſecours du Ciel que j'attens de l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave Maria.*

Quand je dis qu'un peché veniel eſt un grand mal je ne parle pas de ces pechez de pure fragilité que l'on commet rarement, & qu'on efface par la penitence preſqu'auſſitôt qu'on les a commis. Les Juſtes ſelon la parole du ſaint Eſprit, ne ſont pas exemts de ces ſortes de miſeres, & tous les Téologiens enſeignent qu'elles ſont en quelque façon inévitables; Je parle des fautes que les Chrêtiens qui vivent dans la tiédeur ont coûtume de commettre avec deliberation, & dont il ſe font des habitudes, deſquelles ils ne ſe mettent gueres en peine de ſe corriger. Telles ſont les petites coleres, les petites aigreurs, les paroles de mépris, les médiſances légeres, les railleries, les menſonges, les irreverences & les diſtractions volontaires dans les priéres, le deſir de plaire aux hommes, les mots pour rire qui peuvent donner des mauvaiſes penſées, les regars curieux, un trop grand amour de la propreté dans les habirs, l'oiſiveté, les petits excez au boire & au manger, les négligences dans les

les choſes qui ſont du devoir, comme dans l'inſtruction des domeſtiques, & dans l'éducation des enfans ; en un mot tous les pechez de quelque eſpece qu'ils puiſſent étre, quand la matiére eſt légere, ou qu'il y a plus d'inconſideration que de malice. Ie dis, Chrêtiens Auditeurs, que ces fautes ſur tout lors qu'elles ſont actuelles, qu'on y retombe ſouvent, qu'on néglige de s'en amander, qu'on les comte pour peu de choſes. Ie dis que ce ſont de tres-grands maux.

De pluſieurs raiſons qui ſe préſentent pour le prouver, je n'en choiſis qu'une ſeule qui fera tout le ſujet de nôtre entretien: Les petits pechez ſont de grands maux, parce qu'ils ſont de grandes diſpoſitions, aux plus-grands pechez ; Ils ſont tous mortels en ce ſens qu'ils conduiſent à la mort de l'ame, qu'ils diſpoſent au peché mortel, ils y diſpoſent, & du côté de Dieu dont ils tariſſent les graces, & du côté de l'homme dont ils épuiſent les forces. Ils obligent Dieu à le permettre, ce ſera le premier poinct, ils diſpoſent l'homme à le commettre ce ſera le ſecond. Voila tout le plan de ce diſcours.

Il n'y a que ceux qui ne connoiſſent pas Dieu qui traittent de petits pechez, les pechez qu'on apelle veniels. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas punis d'une peine infinie & éternelle. Mais au ſentiment du grand Chancellier de Paris, ils la méritent, & le Seigneur ne pourroit pas être accuſé d'injuſtice, s'il nous dannoit pour en avoir commis un ſeul.

En effet, Chrêtiens Auditeurs, le même Dieu qui eſt offencé par le peché mortel, ce Dieu infi-

niment grand & infiniment aimable, ce Dieu à qui nous devons tout, qui nous a tiré du neant, & qui nous empêche d'y retomber, ce même Dieu, dis-je, est offencé par le peché-veniel : Il est vrai que c'est en chose légere, mais les plus-légeres offences déviennent infinies en quelque sorte, lors qu'elles sont faittes à une majesté & à une bonté infinie, je sai bien que les fautes qu'un sujet peut cómettre envers son Prince ne sont pas toutes égalles, mais il est certain qu'il n'en est point de petite; ce seroit un attentat que de conjurer contre sa vie, je conviens qu'il n'en est point de plus-noir, mais celui qui se seroit contenté de lever la main pour le frapper à la joüe, ne laisseroit pas d'avoir commis un grand crime, & d'avoir mérité les supplices les plus rigoureux? Nous regarderions comme un monstre de la nature un enfant qui auroit poignardé son propre Pere, mais celui qui n'auroit fait que lui arracher les yeux, que le meurtrir ou le renverser par terre, ne seroit-il pas encore l'execration de tout le monde, quand méme il s'en seroit tenu aux paroles outrageuses & aux gestes de mépris? Qui oseroit dire qu'un enfant qui méprise son Pere, qui l'outrage de paroles, n'est pas autrement coupable, & qu'il mérite quelque pardon? Mon Dieu, que nous sommes aveugles, nos desordres nous font horreur en ces exemples & nous n'en sommes point touchez, lors que nous les considérons en eux-mêmes, où ils sont infiniment plus-horribles. Faut-il, Seigneur, que nous revenions éternellement à ces paraboles, qui nous représentent si imparfaitement vos grandeurs & vos bienfaits? Qu'est un Roi, qu'est le plus-grand Monar-

que du monde en comparaiſon de Dieu, qui a tiré tous les Monarques de la boue, qui les frappe, qui les renverſe, qui les tuë, qui les danne, quand il lui plaiſt ?

Les obligations que nous avons à nos Peres peuvent-elles étre comparées à celles que nous avons au Créateur, au Redempteur de nos ames, au Conſervateur perpetuel de nos biens & de nos vies. Et néanmoins c'eſt à celui-là-même que nous croïons pouvoir manquer de reſpect & d'obéïſſance, ſans rien faire qui ſoit fort repréenſible, & qu'on ne doive facilement excuſer. C'eſt ainſi que nous en jugeons, Chrêtiens Auditeurs, mais Dieu qui ſe moque de nos penſées, & qui juge nos jugemens, Dieu, dis-je, eſt dans des ſentimens bien contraires ? Il regarde un peché veniel comme une action digne des châtimens les plus-ſeveres, & il le châtie en effet avec une extrême ſeverité. Témoin la femme de Lot laquelle fut changée en ſel, pour avoir tourné la teſte légerement. La défiance que Moïſe fit paroître en frapant deux fois le rocher qui devoit donner de l'eau au peuple d'Iſraël, cette défiance, dis-je, lui coûta la vie. Dieu frappa de mort ſoixante-dix-mille ſoldats, pour punir une vaine complaiſance, qu'avoit eûë David en faiſant la reveûë de ſon armée ; un Prophete fut déchiré par un Lion ſimplement pour avoir été trop credule : quarante-deux jeunes enfans furent devorez par les Ours, pour avoir perdu le reſpect à Eliſée. Nous avons dans les livres ſaints cent autres exemples de pareilles punitions pour des fautes de même nature. En l'autre vie elles ſont condannées aux mêmes flammes que les plus énormes pechez.

Il n'y a de difference qu'en la durée du supplice, mais de toutes les peines dont Dieu a coutume de les châtier, il n'en est point de plus-terrible que la soustraction de ses graces, laquelle est ordinairement suivie de fautes plus-griéves, & souvent même du peché mortel. Il est vrai, Messieurs, que les petites fautes n'attirent pas la haine de Dieu, mais c'est une doctrine catolique qu'elles refroidissent son amour, & par consequent qu'elles font cesser ses liberalitez, qu'elles suspendent cette providence particuliere qu'il exerce sur ses favoris, & qui les met à couvert de toutes les insultes des demons. Il se lasse de souffrir une ame ingrate, qui croit s'aquitter assez des obligations infinies qu'elle lui a, en évitant de lui faire les derniers outrages, quoi-qu'au reste elle lui donne chaque jour mille petits déplaisirs. Il se dégoûte insensiblement de ses services, il lui rétranche ses faveurs, il rompt ce commerce étroit qu'il entretenoit avec elle, il ne prend plus un si grand interest à ce qui la touche, enfin il l'abandonne à ses ennemis qui la trouvant ainsi destituée d'une si puissante protection, déchargent sur elle toute leur rage, & lui donnent mille coups mortels.

Vous savez les réproches que Saint Jean fait dans l'Apocalipse à l'Evêque de Laodicée au nom du Sauveur, plust-à-Dieu, lui dit-il, que vous fussiez froid ou chaud, mais parce que vous étes tiéde, je commencerai à vous vomir de ma bouche comme une viande fade & degoûtante, que mon cœur ne peut plus souffrir, & que je suis contraint de rejetter. Cét état de tiédeur, c'est

l'état d'un Chrêtien qui se borne à fuïr les pechez griefs ; qui ne se défend que de ce qui est mortel, qui commet en toutes rencontres mille infidelitez légeres ; & qui néglige de s'en amender ; c'est la disposition où se trouva Sainte Térese durant quelque tems, & qui faillit à la perdre sans ressource ; durant tout ce tems-là elle ne perdit jamais la grace, & néanmoins sa place lui fut marquée dés lors parmi les dannez, comme elle en eût depuis revelation, Dieu aïant resolu, si elle ne se fust enfin reveillée, de se retirer d'elle, & de la livrer à des passions qui l'auroient bien-tôt renduë digne de l'enfer.

Il y aura peut-étre quelcun qui trouvera de la dureté à cette conduite. Mais je vous prie, Messieurs de faire reflexion, qu'il n'est point d'homme dans le monde qui n'en usast ainsi envers un autre homme; je ne parle pas seulement des grands, à qui une seule faute d'inconsidération fait souvent oublier plusieurs années d'un service fort exact & fort utile. Je suis certain que de tous ceux qui m'entendent, il n'est personne qui pust se resoudre à garder long-tems un domestique fidele à la verité, mais qui à cela prés auroit toutes sortes de défauts, qui n'obéiroit jamais qu'en grondant & avec lenteur, qui parleroit toûjours sans respect, qui feroit tout de mauvaise grace, qui seroit étourdi, mal propre, indiscret, qui romproit tout, qui saliroit tout, qui gâteroit toute la besogne qu'on lui mettroit entre les mains.

Voila, Messieurs, la peinture d'un homme qui méprise les petites fautes, depuis le matin jusqu'au soir à peine fait-il une seule action, où il

n'y ait quelque chose à redire, l'une est corrompuë par l'orgueïl, l'autre par la paresse, l'autre par la sensualité, & par l'amour du plaisir ; s'il prie c'est sans attention, s'il fait l'aumône il écoute la vanité qui le flatte, s'il corrige ses freres ou ses enfans il le fait avec emportement & avec aigreur. Il est mou dans ses plaisirs, trop âpre au gain, trop interessé dans ses affaires, lâche & endormi dans ses exercices de dévotion. Enfin il ne présente rien à Dieu qui soit bien net, qui ne blesse ses yeux en quelque sorte, il ne fait rien pour lui qu'il n'y ait toûjours quelque chose contre lui : Et vous croïez que Dieu le doit supporter ? Vous voulez qu'il garde un serviteur dont vous ne voudriez pas vous-même ? Vous ne voulez à vôtre service que des personnes souples, addroites, laborieuses, appliquées, vigilantes, & vous prétendez, dit Saint Augustin, que le Seigneur vous retienne auprés de lui, quoi-que vous aïez tous les vices opposez à ces bonnes qualitez. Il ne le fera pas, Chrêtiens Auditeurs, au contraire il prendra des mesures pour se défaire de vous, il vous laissera engager dans des occasions perilleuses, il permettra au demon de vous tenter fortement, il ne vous donnera que des graces foibles, & qu'il saura devoir être inefficaces. En un mot il vous ôtera cette même grace à la conservation de laquelle vous avez borné tous vos soins ; comme le Maître de l'Evangile óta le marc d'argent au Serviteur qui s'étoit contenté de ne le pas dissiper.

Que si vous ajoûtez à cela qu'un Chrêtien qui se borne précisement à conserver l'amitié de Dieu, ne fait gueres de cas de cette même amitié, peut-

on douter qu'il n'oblige bien-tôt le Seigneur à le priver d'un si grand bien ? Oüi, Messieurs, je soûtiens que quiconque ne songe qu'à se sauver du peché mortel, commettant sans nombre & sans scrupule de moindres pechez, je soûtiens, dis-je, que celui-la craint veritablement d'avoir Dieu pour ennemi, mais qu'il ne se met en peine de rien moins que de l'avoir pour ami. Quand on estime l'amitié d'une personne on tâche de s'insinuër ou de se maintenir dans ses bonnes graces, par toutes sortes de respects & de complaisances, par mille services à quoi on n'est pas même obligé, par un soin particulier d'éviter tout ce qui pourroit lui déplaire le moins du monde ; on s'abstient par l'apréension du supplice de blesser mortellement ceux-mêmes qu'on haït à mort, on ne fait ni bien ni mal à ceux dont on ne veut être aimé ni haï : Mais pour peu qu'on offence un homme sur tout si on le fait souvent & avec réflexion, il est tout visible qu'on méprise également & son amour & sa haine, & que si on ne passe à de grandes injures, c'est plûtôt par la crainte de son pouvoir que de son aversion. En effet si ces personnes qui sont determinées à tout faire à la réserve des grands pechez, si dis-je, elles veulent s'examiner un peu elles-mêmes, elles reconnoîtront qu'elles n'évitent les pechez griefs qu'à cause des griéves peines dont Dieu les châtie ; qu'elles s'exposeroient volontiers à lui déplaire, si elles n'étoient arrêtées par la veüë de l'enfer, & qu'elles soûaitteroient de tout leur cœur qu'on pust l'offencer impunement. Or cette disposition, Chrétiens Auditeurs, n'est nullement agréable à

Dieu ; ce motif de ſe défendre du crime eſt un motif où il n'a nulle part, & qui par conſequent ne l'engage en nulle maniere à nous ſecourir. Voila pourquoi je tiens pour moralement impoſſible qu'un homme qui ne veut éviter préciſement que les pechez mortels, puiſſe les éviter long-tems.

Outre cette négligence qui refroidit l'amitié de Dieu, & qui le rebute, outre le mépris que nous faiſons de cette-meſme amitié, lequel nous rend ſi dignes d'en être tout à-fait exclus ; Les pechez veniels, dit Saint Auguſtin, cauſent à l'ame une difformité qui lui fait honte à elle-même, qui l'empéche d'aborder ſon époux avec cette tendreſſe & cette confience que ſent un cœur pur & ſans tâche, elle n'a plus cette douce tendreſſe à prier qu'inſpire la fidélité parfaitte, & à quoi le Seigneur ne refuſe rien ; De la vient que les oraiſons ſont froides & languiſantes, qu'on n'oſe preſque rien demander, que du moins on n'oſe pas eſperer de rien obtenir. On ne peut croire qu'on puiſſe flêchir un maître, qui a tant de petits ſujets de ſe plaindre. Cette timidité, cette défience rend nos prieres inefficaces, ou du moins fait qu'on ne leur accorde que de trés-petits ſecours, qui ne nous empéchent pas de perir. Les autres bonnes œuvres qu'on pratique en cet état, j'en prens à témoin tous ceux qui s'y trouvent ; les confeſſions, les communions, les meſſes tout cela ſe fait ſans goût, ſans ferveur, & par-conſequent preſque ſans-fruit. Bien-plus dans cét état de tiedeur, il eſt preſque impoſſible que toutes les actions quoi-que ſaintes par elles-mêmes ne ſoient mélées d'autres pechez veniels, comme de diſtractions volontaires, de

vaines complaiſſances, de pareſſe à repouſſer les penſées de vengeance, ou d'impureté qui ſe préſentent à l'eſprit, de curioſité, d'irrévérence & d'autres ſemblables, elles ſe font donc ſans mérite ſelon la maxime de Saint Criſoſtôme, qui dit qu'on ne peut pas mériter & démériter par une méme-action. De-ſorte que nous rendant ainſi inutiles les ſources des graces & des benedictions celeſtes nous demeurons ſouvent reduis à nos ſeules forces avec quoi nous ne ſaurions tenir contre les moindres tentations.

Mais ſi les petits pechez ont de ſi funeſtes conſequences, s'ils portent Dieu à nous abandonner de la ſorte, s'ils le diſpoſent à nous refuſer toute aſſiſtance dans les plus-preſſans beſoins, doù vient donc, me direz-vous qu'on les apelle veniels, puiſque bien-loin de les pardonner volontiers, on les châtie ſi ſeverement. A cette difficulté j'ai deux choſes à répondre, la premiére eſt que quoi que Dieu accorde aſſez aiſément le pardon de ces pechez toute-fois les perſonnes dont je parle l'obtiennent fort rarement. Il eſt vrai que Dieu ne ſe fait pas beaucoup prier pour les rémettre, mais il veut qu'on l'en prie comme il faut. Il veut qu'on ait une douleur ſincere d'y être tombé, & une ferme réſolution de n'y retomber pas à l'avenir. Il eſt certain que ſans cela il n'y a ni eau benite, ni priére, ni ſacrement-même qui puiſſe les effaçer ;

Or je vous demande, s'il eſt fort facile d'avoir ce veritable repentir à qui comte pour rien tout ce qui n'eſt pas mortel, à qui a coûtume de ſe permettre tout ce que Dieu ne défend pas ſous peine de dannation ? Qui me perſuadera que dans vos

confeſſions vous promettez de bonne foi un prompt & parfait amandément, ſi vous étes dans cette penſée que pour ces petites fautes ce n'eſt pas la peine de les éviter, & ſi vous manquez de ces diſpoſitions bien-loin d'être abſous, ne faittes-vous pas un ſacrilege. Que cela arrive ſouvent, Chrêtiens Auditeurs, aux perſonnes tiedes & negligentes! Et quand il n'y auroit point d'autre peril que celui de paſſer du veniel au mortel, je n'aurois que trop de raiſon de dire que l'un ſert de diſpoſition à l'autre; & qu'on n'eſt pas long-tems ſans perdre la grace, quand on s'eſt mis en l'eſprit qu'il ſuffit de ne la pas perdre.

Je réponds en deuſiéme lieu, que quoi-que la coulpe & meſme la peine du peché veniel ſe remettent facilement, il ne ſuit pas pour cela qu'on obtienne facilement le retour des graces, que nôtre négligence a détournées; comme s'étoient des récompenſes préparées à nôtre fidelité; Il faut bien faire d'autres efforts pour les rappeller que pour effacer la tâche dont nôtre ame s'eſt ſoüillée. Cependant ces graces nous ſeront néceſſaires en certaines rencontres, où elles nous manqueront, je dis néceſſaires, parceque celles que nous aurons pour lors ne ſerviront qu'à rendre nôtre cheûte inexcuſable.

Voila ce qui fait que les ſaints eſtiment que tous les pechez ſont grands. Voila ce qui les rend inconſolables, lors qu'il leur arrive de tomber dans les plus-petits volontairement; voila ce qui les porte à en faire de ſi longues & de ſi terribles penitences. Ils ont raiſon, Chrêtiens Auditeurs, non-ſeulement à cauſe de l'énorme brutalité & de l'in-

gratitude insuportable qu'il y a à choquer de sens froid un Dieu aussi-aimable & aussi-bien-faisant que le nôtre, mais encore à cause des suites horribles que peuvent avoir ces petits pechez. C'est aussi, Messieurs, ce qui nous doit obliger à vivre dans une componction continuëlle, & à prendre toutes les voïes, que Dieu & l'Eglise nous présentent pour expier sans cesse ces légeres infidelitez, On ne se met gueres en peine d'éviter le purgatoire ; on aime-mieux brûler vint & trente ans, que de faire ou un jeûne, ou une aumône, on se soucie peu d'être éleve fort haut dans le ciel, on se passe encore fort aisément de toutes les caresses que Dieu fait ici-bas à ses favoris ; C'est un aveuglement qui doit faire grand pitié aux Anges & aux saints, qui connoissent la grandeur de ces biens que nous méprisons.

Mais patience, ce n'est point pour toutes ces choses que je vous exhorte à vous purger incessamment des pechez même-veniels ; il s'agit de vôtre salut, il s'agit de sauver cette grace que vous reconnoissez vous-même être un fort grand bien ; vous savez que vous perdriez tout en la perdant. Je vous ai fait voir que Dieu permet souvent, qu'on la perde pour punir des fautes que nous estimons légeres. Demandons lui donc pardon mille fois le jour de ces fautes, où nous tombons tous les jours ; Disons luy avec un grand sentiment de douleur & d'humilité. Seigneur je reconnois toutes mes miseres en vôtre présence ; ma vie n'est qu'un enchaînement perpetuel de pechez & d'ingratitudes, je tombe éternellement de l'un-en-l'autre, j'en commets en tout tems & dans mes plus-saintes

actions, je ne saurois rien faire que je ne vous donne quelque sujet de vous plaindre, & Dieu veüille que même cette priére que je vous offre à présent s'acheve, sans que je vous y aïe dépleu en rien, je ne sai comment vous pouvez me supporter si long-tems ; Car c'est tous les jours, c'est toutes les heures à recommençer. Toute fois j'espere en vôtre misericorde, & j'ose vous demander encore une grace. Je ne refuse point d'être puni ; Mais mon Dieu vous avez mille & mille fleaux en main dont vous pouvez me frapper. *Multa flagella peccatoris.* Châtiez moi mon Dieu ou par la douleur, ou par la confusion ; ou par la perte de ceux que j'aime, ou si vous voulez par tout cela ensemble, mais ne punissez pas mes pechez par d'autres pechez, mes fautes légeres par de griéves fautes, je ne crains que cela de la part de vôtre justice, tout le reste me paroît plûtôt venir de vôtre misericorde. En voila assez, Chrêtienne Compagnie, pour cette premiére partie, Le peché veniel est une disposition au peché mortel, parce qu'il oblige Dieu à permettre que nous y tombions, & quand cela ne seroit pas, il nous dispose nous-mêmes insensiblement à le commettre. C'est le second poinct.

Saint Thomas dit que les fautes venielles, nous disposent au peché mortel, à peu prés comme les accidens préparent un sujet à recevoir une forme, qu'ils n'avoient pas. C'est à dire, qu'il est en nôtre ame à l'égar des grands pechez, ce que la secheresse & la chaleur sont dans les matieres combustibles à l'égar du feu, tellement que comme la paille se seche, & s'échauffe peu-à-peu de telle sorte

qu'il ne faut qu'une étincelle, & un moment de tems pour l'enflammer, de même nôtre cœur à force de donner entrée aux petits pechez devient insensiblement si susceptible des plus-énormes qu'il y consent à la premiére tentation.

L'experience nous apprend si bien cette verité, qu'il semble inutile d en demander d'autres preuves. Nous voïons tous les jours que les personnes les plus-reservées pour s'être d'abor donné quelques libertez peu criminelles se sont enfin abandonnées à des desordres, dont la seule pensée, leur avoit long-tems fait horreur. Un homme qui s'est accoûtumé à mentir en des choses fort légeres, se défend mal dans l'occasion d'un mensonge plus-important. Un avare qui durant long tems n'a fait que de petits larcins, s'il se présente une somme considerable est fort tenté de la retenir, la crainte de perdre la grace de Dieu combat un moment dans son cœur contre le desir dereglé, mais c'est merveille si l'avarice ne l'emporte sur toutes les considerations surnaturelles. D'où vient cela, Chrêtiens Auditeurs, c'est que les petites fautes, quelques légeres qu'elles puissent être, ne laissent pas de former une habitude, qui portent également aux petits & aux grands pechez de même espece, & quelque-fois d'autant plus-fortement aux grans qu'aux petits, que l'objet de ceux-là est pour l'ordinaire plus-attraïant & plus capable de satisfaire la passion.

Et cette habitude se contracte avec d'autant plus de facilité que comme on en fait peu d'état, on ne prend aucun soin d'en empêcher le progres, desorte qu'elle se fortifie en peu de tems, & se rend

entiérement incurable, comme une petite maladie, qui devient mortelle, si l'on ne se hâte d'y remedier, ou comme une blessure légere qui s'envenime, qui se corrompt, & qui corrompt ensuite tout le corps pour avoir été négligée.

D'ailleurs, il y a quelque-fois si peu de differen- ce entre le peché mortel & le veniel, que quand on s'est accoûtumé à celui-ci, on commet encore l'autre sans y songer, d'autant plus qu'on ignore souvent jusqu'où l'on peut aller sans pecher mortellement; Il arrive tous les jours qu'une médisance qu'on croit légere est effectivement trés-considerable à cause des circonstances, qu'une somme qu'on trouvoit petite est plus que suffisante, pour faire un larcin qui donne la mort à l'ame; enfin qu'une pensée, ou une action qui vous poroît assez innocente est néanmoins extrémement criminelle, dans toutes ces rencontres l'ame qui n'est pas instruite, qui doute, qui se flatte, qui ne veut pas se donner la peine d'examiner suit l'accoûtumance qui l'emporte, & l'engage dans de grans crimes.

Mais quand ces sortes de cheûtes, & de recheûtes ne seroient pas capables de produire en nous une habitude vicieuse, du moins ne peut-on pas nier, que l'habitude qu'on auroit aquise de la vertu opposée, n'en reçoive quelque atteinte, de-sorte qu'elle fait toûjours moins de résistance à la seconde attaque qu'à la premiére. Cette jeune personne ne peût entendre hier sans rougir certains contes qui blessoient l'honnêteté, elle les écouta pourtant, aujourd'hui on a ouvert le même discours en sa présence, & cela ne lui a fait nulle peine, elle

s'en divertira demain,& je ne ſai ſi bien-tôt aprés elle ne ſe relâchera point juſqu'à en tenir elle-même de ſemblables.

Enfin tout le monde ſait, que dés qu'on accorde quelque choſe à la paſſion, elle en devient plus-avide, & plus-inſolente, & qu'elle preſſe toûjours juſqu'à ce qu'on lui ait donné davantage. C'eſt ainſi, Chrêtiens Auditeurs, que ſe ſont perdus tous les ſcelerats d'entre les hommes, nul d'entre eux n'a commencé par un grand crime. Il eſt certain que s'ils s'en étoient tenus à leurs premiéres actions, ils auroient été pour la plûpart aſſez innocens, mais quand on a pris la courſe par un penchant fort rapide, il eſt moralement impoſſible de s'arrêter qu'on ne ſoit tout-à-fait au bas. C'eſt pourquoi le demon, qui ne ſeroit pas ſatisfait s'il ne nous ôtoit la grace de Dieu, ne commence pourtant jamais par nous porter à commettre un peché grief, il ne demande d'abord que de ſimples regars à ce jeune homme, il ſera content s'il peut inſpirer de la vanité à cette fille & à cette femme la fantaiſie des modes, & des vains ajuſtemens, parce qu'il ſait bien que cela ne ſauroit manquer d'allér plus-loing, & que même ſans qu'il s'en méle, on en viendra à quelque choſe de plus-important. Croïez-moi, Chrétienne Compagnie, une perſonne qui ne veut éviter que le peché mortel n'a pas grande envie de l'éviter. C'eſt une chimere que ce plan de vie, où l'on ſe propoſe de ſe permettre contre la Loi de Dieu tout ce qu'elle ne défend, que ſur des peines légeres & de ne manquer à rien des choſes eſſentielles ; ſi vous croïez connoître quelcun qui ſe regle conſtam-

ment ſur ce pié-là, ſoïez ſeûr que vous le cônoiſſez peu, & qu'il eſt ou plus-méchant ou meilleur que vous ne penſez, autrement il auroit trouvé le ſecret d'accorder Dieu & le monde ; ce que le Sauveur a jugé abſolument impoſſible.

A toutes ces raiſons on peut encore ajoûter que nous aimons naturellement le repos, & que c'eſt ce que nous cherchons par tous nos ſoins, & par toutes nos fatigues. Or il n'y a point de repos dans le milieu, dit le devot ſaint Bernard, il ne ſe trouve que dans les deux extremitez, ou dans la plus-exacte vertu, ou dans le dernier déreglement, ou dans le comble de l'amour, ou dans l'abîme de l'inſenſibilité, *hinc amor, inde ſtupor.* Ceux qui ſont tout-à-fait à JESUS-CHRIST, ſont heureux, parce qu'ils poſſedent la ſource de tous les biens ; ceux qui ſont entierement devoûez à Lucifer ſe croïent auſſi bien-heureux, parce qu'ils ne ſentent pas leur mal. Dans l'amour parfait la conſience eſt calme, & la concupiſcence domtée. Dans l'inſenſibilité formée la concupiſcence eſt aſſouvie, & la conſience muëtte, mais quiconque prétend ménager ces deux ennemis en donnant les petites choſes à la concupiſcence, les grandes à la conſience ; il ſouffre également de l'une & de l'autre, parce que ni l'une, ni l'autre n'eſt ſatisfaite. La concupiſcence qui eſt inſatiable eſt irritée par le peu qu'on lui donne au lieu d'en être raſſaſiée ; la conſience qui eſt délicate, eſt bleſſée par les plus-légers fardeaux qu'on lui impoſe & trouble la paix du cœur par ſes cris. Un état ſi penible eſt inſupportable à l'homme, de ſorte que s'il ne ſe reſout à retrancher les fautes les plus menuës, il eſt

comme

comme contraint de se plonger dans les plus-horribles desordres.

Vous me direz peut-être qu'il semble suivre de ce discours, que c'est une nécessité d'être saint pour quiconque veut se sauver ; je ne dis pas cela, Chrêtiens Auditeurs, mais je suis persuadé que c'en est une indispensable d'aspirer à la sainteté : quand tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne le prouveroit pas suffisamment. Saint Paul ne nous permet pas d'en douter. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Mes freres, dit ce grand Apôtre, Dieu ne se contente pas d'une vertu mediocre & imparfaite, il veut que vous vous santifiez, vous l'avez voûé sur les fons de vôtre Bâtéme, l'Eglise ne nous a receû dans son sein que sur cette parole, que vous lui avez donnée de travailler sans relâche, à imiter la sainteté du Fils de Dieu & de son Pere celeste. Estre bâtisé & être révêtu de Jesus-Christ, c'est la même-chose. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Je sai que toute la nature fremit à cette seule pensée, qu'elle combat de toutes ses forces une si généreuse résolution, qu'elle oppose mille obstacles qui paroissent invincibles ; Je sai qu'elle se figure des monstres & des précipices dans le chemin de la sainteté. Mais la nature est une aveugle & une insensée, elle a fait les mêmes-difficultez à tous les Saints qui ont jamais entrepris de la détruire.

Demandez-leur, si elle avoit raison de trembler & de s'allarmer si fort. En est-il un seul qui se soit repenti de ne l'avoir pas écoutée ? En est-il un seul qui n'ait beni Dieu mille & mille fois d'avoir mé-

prisé toutes ses oppositions, & de l'avoir forcé de plier sous l'aimable joug de la grace? En croirons-nous donc toûjours à nos imaginations & à nos fausses terreurs, plûtôt qu'au témoignage de tant de personnes irreprochables, qui se sont convaincuës par leur propre expérience de la vanité de nos appréensiós. Courage donc, Ames Chrêtiénes, ce n'est point au travail & aux fatigues que je vous invite, c'est au repos, c'est à la joïe, c'est au paradis de cette vie, c'est au paradis anticipé, c'est à la veritable felicité; Il n'y a qu'à se resoudre, qu'à dire une fois pour tout, je veux être saint, quoiqu'il m'en coûte; ce pas étant fait, vous voila hors des épines, ce ne sont plus que fleurs, que vives sources de plaisirs; ce n'est plus que paix, que tranquillité, que délices ineffables. Faisons-le aujourd'hui ce grand pas, Chrêtiens Auditeurs.

Allons voir si l'on nous trompe, ou si l'on nous a dit vrai, quand on nous parle du bon-heur des gens-de-bien; si nous trouvons moins qu'on ne nous promet, ce sera à faire à retourner sur nos pas si nous voulons, & à nous réplonger dans cette bouë qui a pour nous de si grans charmes. Mais c'est en vain, ô mon Dieu, c'est en vain qu'on nous presse de franchir ce pas important; nous ne le ferons jamais, que vous ne nous tendiez la main pour nous y aider; c'est à vous à nous attirer dans le jardin de vos parfums & de vos chastes plaisirs. Bien-heureux sont ceux à qui vous daignez faire une faveur si signalée; que de loûanges, que d'actions de graces, que d'amour ne vous rendent-ils point dés cette vie,

pour les avoir mis dans une voïe qui les conduit ſi ſeûrement, ſi doucement, ſi délicieuſement, au terme & au comble de tous leurs deſirs que je vous ſoûaite, Au Nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LXI.

DU PECHE' MORTEL.

Ecce aſcendimus Hieroſolimam & filius hominis tradetur principibus Sacerdotam & Scribis, & condemnabunt eum morte.

Nous allons à Ieruſalem où le fils de l'homme doit eſtre livré aux Prêtres & aux Docteurs, & condamné par eux à la mort. S. Matt. chap. 20.

La cauſe du peché dans l'homme qui le commet, eſt une haine mortelle contre Dieu, l'effet du peché dans Dieu contre qui il eſt commis, eſt une haine infinie contre l'homme.

QVELQUES jours avant que le Fils de Dieu duſt mourir, il prit à part ſes diſciples, & leur dit en ſecret tout ce qui lui devoit arriver à ſa paſ-

ſion. Le Fils de l'homme va être vendu aux Iuifs, jugé digne de mort, puis remis au pouvoir des Romains qui ſe moqueront de lui, le flagelleront, & l'attacheront à la Croix. *Et tradent eum gentibus ad illudendum, & flagellandum, & crucifigendum.* Que dittes-vous de cette prophetie, Chêtiens Auditeurs; eſt-il rien de plus-clair, rien de plus-précis, de mieux marqué que ces circonſtances? Cependant ſi nous en croïons Saint Luc, les Apôtres n'y comprirent rien, ce fut pour eux une enigme impénetrable. *Et ipſi nihil horum intellexerunt.* Vous en étes ſurpris ſans doute, pour moi je ne m'en étonne nullement. Et qui auroit jamais penſé qu'une ſi grande innocence, une ſainteté auſſi reconnuë que celle de Jesus-Christ peût être ſuſceptible du moindre ſoupçon, qu'un homme auſſi-bien-faiſant, auſſi-aimable peuſt étre l'objet d'une haine ſi enragée?

Mais eſt-il bien vrai, Chrêtienne Compagnie, ce que l'on nous a préché ſi ſouvent, ce que ſaint Paul luy-même nous enſeigne en ſon Epître aux Hebreux, que quiconque fait un peché mortel ſe rend coupable envers Dieu d'une injuſtice auſſi cruelle, auſſi odieuſe que celle-la? Si cela étoit ſe trouveroit-il un homme au monde qui vouluſt pecher mortellement? Peut-on aimer un plaiſir, ou ſon intereſt juſqu'à haïr Dieu qui n'eſt qu'amour, qui n'a rien en lui qui ne ſoit infiniment digne d'être aimé? Cela n'eſt que trop vrai, mais il eſt vrai auſſi qu'on n'y fait gueres de réflexion quand on peche, les Iuifs tous méchans qu'ils étoient n'auroient jamais crucifié le Roi de gloire, dit l'Apôtre, s'ils l'avoient connû. Combien les Chrê-

tiens à qui l'Evangile a inſpiré tant d'humanité & tant de douceur, ſeroient-ils plus-éloignez d'offencer Dieu, s'ils ſavoient combien Dieu eſt offenſé par leurs crimes. Il me ſemble qu'il ne ſera pas inutile de donner un de nos entretiens à un ſujet de ſi grande conſequence, ſi nous ne diſons pas des choſes aſſez fortes pour convertir le pecheur, j'eſpere que le Saint Eſprit nous en inſpirera d'aſſez raiſonnables pour confirmer les bons dans l'horreur qu'ils ont du peché; C'eſt ſur vôtre interceſſion Vierge ſainte, que cette eſperance eſt fondée, vous ne la refuſerez pas à la priére de l'Egliſe. *Ave Maria.*

Ie ne vois que deux regles par où l'on puiſſe bien juger de la malice, & de l'indignité du peché. Il faut tâcher de déméler les ſentimens qui le font naître dans le cœur de la créature; Il faut, s'il eſt poſſible, découvrir les ſentimens qu'il fait naître dans le cœur de Dieu. Ie dis que la cauſe du peché dans l'homme qui le commet c'eſt une haine mortelle contre Dieu; Je dis que l'effet du peché dans Dieu contre qui il eſt commis eſt une haine infinie contre l'homme. Il n'eſt rien de ſi odieux que de haïr ce qui eſt infiniment aimable, Il n'eſt rien de ſi odieux que ce qui eſt haï de celui qui eſt infiniment bon, c'eſt par cette double haine que je prétens vous donner aujourd'hui une éternelle averſion du peché mortel. Ie parlerai dans le premier point de celle qu'il renferme en ſoi contre Dieu, & dans le ſecond de celle qu'il s'attire de la part de Dieu. Commençons.

C'eſt un mot que la force de la verité a arraché de la bouche du plus-impie de tous les Princes,

qu'il eſt juſte que l'homme ſoit ſoûmis à Dieu, *Æquum eſt ſubditum eſſe Deo.* En effet, Si la nature nous inſpire du reſpect pour ceux qui nous ont donné la vie, elle nous apprend à nous aſſujettir, comme aveuglement, à leurs volontez; Dieu étant le Pere de nos peres mêmes, les aiant tirez du neant, nous aïant formez dans le ſein de nos meres, & aïant creé de rien cette ame qui nous diſtingue des animaux, & qui nous fait être ce que nous ſommes, à qui eſt ce que nous pouvons devoir une ſoûmiſſion plus-reſpectueuſe & plus-entiére? De plus ſi cette obéïſſance que tous les ſages, toutes les nations de la terre ont jugé qu'on devoit aux Souverains avec tant de juſtice, n'eſt fondée que ſur la protection qu'ils donnent aux peuples, ſur les ſoins qu'ils prennent de procurer à leurs ſujets une vie commode, & tranquille. Or, Meſſieurs, c'eſt le Seigneur qui nous fournit ſans ceſſe toutes les néceſſitez de la vie, qui veïlle autour de nous, pour éloigner les perils qui nous menaçent, & ſans la protection du quel toute la vigilance, toutes les armes des Rois ne pourroient nous garantir un ſeul moment de la mort. *Niſi Dominus cuſtodierit civitatem, fruſtra vigilat qui cuſtodit eam.* Par conſequent il a droit de nous commander, il a droit d'établir des loix par leſquelles il nous déclare ſon bon plaiſir, & la réſiſtence qu'on y fait, doit paſſer pour une deſobéïſſance criminelle, pour une rebellion toute viſible.

Ce principe posé, Chrêtiens Auditeurs, voulez-vous ſavoir ce que c'eſt que le peché. C'eſt une parole, une action, un deſir qui choque la loi de Dieu; c'eſt ainſi que tous les Docteurs le defi-

nissent aprés le maître des Docteurs saint Augustin. *Est dictum, factum, vel concupitum contra legem æternam.* Donc du consentement de tous les peuples, & selon toutes les lumiéres les plus-naturelles le peché est une revolte brutale, un refus injuste que nous faisons de reconnoître une puissance trés-absoluë & trés-legitime.

Cette felonnie est d'autant plus-odieuse, que Dieu étant veritablement le maître de nos biens, de nos vies, de toutes nos actions, & pouvant sans nous faire tort exiger de nous toutes choses, & les choses mêmes les plus-difficiles, il ne nous demande que tres-peu de chose & toutes choses fort raisonnables.

Les loix humaines nous imposent bien d'autres obligations, elles se réservent la vengeance aussi-bien que Dieu; elles punissent l'adultere de mort, & la fornication d'infamie qui est quelque chose de pire que la mort-même; mais de plus elles nous obligent à donner nos biens, le fruit de nos peines & de nos sueurs, à exposer nos vies pour le service du public, à nous bannir nous-mêmes du lieu de nôtre naissance, pour aller exécuter en d'autres mondes au travers de mille perils les ordres de nos Souverains. Ajoûtez à cela que pouvant user de violence & nous forcer de lui obeïr, il ne demande rien que par amour. Que quoi-que nous soïons ses esclaves par mille titres, il ne veut point être obéï gratuitement, mais seulement en païant, & donnant pour les plus-petits services des récompenses infinies. Enfin tout ce qu'il nous commande n'a pour but que nos propres avantages, il n'a que faire de nos respects ni de nos obeïssances, il

veut ſeulement nous rendre heureux, il nous offre le moïen de le dévenir, & il ne ſe ſert de ſon autorité ſouveraine que pour nous obliger de mettre en uſage ces moïens.

D'où vient donc, Meſſieurs, que Dieu étant vraiment nôtre Roi, aïant ſur nous un pouvoir qui n'a point de bornes, nous refuſons de lui obéïr en de ſi petites choſes, quoi-qu'il les exige avec tant de douceur, quoi-qu'elles ſoient toutes pour nôtre bien, & qu'il promette de ne rien laiſſer ſans récompenſe. Eſt-ce ainſi qu'on en uſe envers les bons Princes? Eſt-ce ainſi qu'on en uſe envers les Princes les plus vicieux, & qui n'ont pour tout mérite, qu'une couronne, dont ils ſont indignes? Je vois bien ce que c'eſt, Chrêtienne Compagnie, c'eſt que nous n'aimons pas Dieu; c'eſt que nous le haïſſons effectivement, & c'eſt pour cela que l'on ne ſe contente pas de négliger ſes volontez, on paſſe juſqu'à les mépriſer, juſqu'à les violer avec outrage. Le moindre intereſt, le moindre plaiſir eſt plus que ſuffiſant, pour nous réſoudre à lui déplaire; bien davantage nous le faiſons même ſouvent ſans y être portez par nulle raiſon de plaiſir, ou d'intereſt; il ſemble que c'eſt aſſez qu'il ait fait une loi pour nous donner l'envie de la rompre; vous en penſerez ce qu'il vous plaira, mais ſi ce n'eſt pas-là la marque d'un cœur envenimé, plein de haine & d'averſion, je confeſſe que je ne vois pas ce que ce peut être.

Ce n'eſt point par un mouvement de haine, me direz-vous, c'eſt plûtôt faute de réflexion; on n'y ſonge pas, j'en conviens, mais c'eſt pour cela-même que je dis qu'on ne l'aime pas. Quand on aime

celui qui a l'autorité en main, on reçoit aveuglement tous les ordres qui viennent de lui, on les exécute avec chaleur, avec joïe, ſans conſidérer s'ils ſont injuſtes ou difficiles. Quand c'eſt de la part d'un indifferent qu'on nous commande, on examine la choſe de ſens froid, tout preſt à obéïr ou à s'en excuſer, ſelon qu'on y trouvera de la juſtice, du profit, ou de la facilité. Mais d'un ennemi on ne daigne pas ſeulement y ſonger, on aime-mieux renoncer à ſes veritables avantages que ſe ſoûmettre, on aime-mieux tout riſquer que d'acheter ſon ſalut & ſa fortune par la moindre complaiſance.

En deuſiéme lieu, le peché ne renferme pas ſeulement une outrageuſe deſobéïſſance, mais de plus une extrême ingratitude, & je prétens que cette ingratitude ne peut être que l'effet d'une grande haine. Mon deſſein n'eſt pas de vous rémettre ici devant les yeux les bien-faits de la Création & de la Rédemption; toutes les graces particuliéres que nous avons receûës, & que nous recevons encore tous les jours de ſa divine miſericorde. Qu'avez-vous que vous n'aïez pas receû de Dieu, dit ſaint Paul? non ſeulement vous étes tout chargé de ſes liberalitez, mais vous en étes, pour ainſi dire, tout composé. Je ne ſaurois me reſoudre à un plus-grand détail, c'eſt un ocean ſans fond, & ſans bornes, je me confons, je me pers auſſi-tôt que j'y veux penſer.

Cela étant ainſi, Chrêtiens Auditeurs, comment voulez-vous que nous appellions les offences que nous commettons contre nôtre Dieu? Quand on ne reconnoît point les graces dont on a

été prévenu, qu'on les oublie, c'eſt aſſeûrement une ingratitude trés-odieuſe, mais quand on en vient juſqu'à faire injure à ſon bien-faiteur, n'eſt-ce point qu'on ſe moque & de lui & de ſes bien-faits ? N'eſt-ce point une haine d'autant plus-forte qu'elle ne peut être vaincuë par le ſouvenir des biens,receûs,qu'elle ſemble s'irriter par ceux qu'on reçoit actuellement ? qu'elle ſe ſert méme de ces biens,pour offencer celui qui en eſt l'auteur ?

Comment eſt-ce, diſoit le chaſte Ioſeph à la femme de ſon maître, laquelle le ſollicitoit à pecher ? Comment eſt-ce que je puis faire ce tort à vôtre mari ? I'ai actuellement en mon pouvoir tout ce qu'il poſſede au monde, il m'a tout abandonné hors vous qui étes ſa femme; Quelle raiſon pourroit me porter à le deshonnorer de la ſorte, quel ſujet ai-je de le haïr juſqu'à ce point ? Ie pourrois avoir oublié les anciennes obligations que je lui ai, mais me voila encore tout chargé, tout environné de ſes faveurs ? *Quomodo ergo poſſum hoc malum facere & peccare in Deum meum ?* Ioſeph trouve impoſſible un peché qu'il pourroit commettre impunément, auquel on le preſſe de conſentir, en un âge, où l'on a ſi peu de force pour réſiſter à de pareilles tentations : il le trouve impoſſible, dis-je, parce qu'il aime ſon bien-faiteur. D'où vient donc qu'un homme qui ſe voit dans le monde comme dans la maiſon de Dieu, maître de toutes les créatures, ne vivant,ne reſpirant que par ſa pure miſericorde, peut conſentir au crime qui deshonnore l'auteur de tant de bien-faits, il eſt tout viſible qu'il ne l'aime pas. Mais lors qu'au lieu de réſiſter au peché, il cherche de plein gré les occaſions de

lui faire outrage en le commettant, lorſque non-ſeulement il ne ſe défend pas de ceux qui le ſollicitent, mais qu'il ſollicite même ceux qui ſe défendent, qui peut nier qu'il ne haïſſe celui qui lui a donné tant de ſujets de l'aimer ?

Je ſai que nous excuſons ſouvent nos deſordres ſur nos méchantes inclinations, ſur nôtre foibleſſe naturelle; mais on ne peut pas dire que l'ingratitude ſoit un vice qui naiſſe avec nous, veû que naturellement nous avons tant de pente à la vertu oppoſée. Quoi que Rome eût deſiré la mort de Ceſar qui l'avoit aſſujettie, quoi-que depuis long-tems elle chercha, pour ainſi dire, parmi ſes citoiens quelcun qui s'ennuïa de la ſervitude, & qui briſa les chaînes, ſous leſquelles elle gemiſſoit, cependant elle eût quelqu'horreur de recevoir ce ſervice du favori de l'uſurpateur. Auguſte ſon ſucceſſeur aïant pardonné à Cinna le complot qu'il avoit formé contre ſa vie, les Romains ſe ſentirent ſi obligez de cette grace faite à leur liberateur, que la reconnoiſſance qu'ils en eurent étouffa en un moment dans leur ame cette haine de la monarchie, qu'ils avoient tous ſuccée avec le lait, & qui ſembloit ne devoir jamais s'éteindre. Cette ſeule grace les accoûtuma au joug, il aimerent-mieux être eſclaves, que paroître ingrats. C'étoient des Païens, Chrêtiens Auditeurs, qui avoient ces ſentimens, & néanmoins la bonté du Seigneur, ſa facilité à nous pardonner mille fois nos propres fautes ne peut faire ſur nous une pareille impreſſion; la reconnoiſſance fait aimer ceux qu'on a ſujet de haïr. O Dieu ! Eſt-ce que la haine que nous avons pour nôtre bon maître, eſt

plus-forte que n'étoit celle de ce peuple pour ses Tirans.

Quoi-que les pecheurs ne méritent pas qu'on les ménage en nulle maniére, toute-fois si le grand saint Ambroise ne s'étoit pas servi le premier de l'exemple-même d'un chien, pour nous apprendre la gratitude, je n'aurois pas osé rapporter ce que je vais dire. Il y a environ deux ans qu'étant en une ville de France on me raconta que depuis peu un chien aiant mordu son maître, lequel entroit en masque & fort brusquement dans sa maison;ce pauvre animal en conçeût un si grand regret qu'il fut impossible de l'en consoler; il s'alla mettre sous une cuve d'où l'on tâcha en vain de le retirer quelques caresses qu'on lui peust faire; on lui présenta à manger & à boire tout ce qui pouvoit être le plus à son goût, sans qu'on peust jamais le resoudre à y toucher; enfin il mourut dans trois jours de pure tristesse, ne pouvant résister à la douleur qu'il avoit de s'être mépris en la personne de celui qui le nourrissoit, & qui étoit lui-même au desespoir de ne pouvoir sauver cette beste que sa reconnoissance rendoit aimable.

Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis. C'étoit la plainte que faisoit David, Chrêtiens Auditeurs, l'homme que Dieu avoit établi Roi & Seigneur de tous les animaux de la terre, qu'il avoit si fort distingué d'eux, en le faisant raisonnable & immortel; cét homme, dis-je, a perdu les sentimens d'homme, il s'est avili jusqu'à la condition des bestes, il est devenu tout semblable à elles. Mais helas, Seigneur, les choses sont al-

lées bien plus-loin encore ; cét homme a tellement dégeneré, il a si fort corrompu toutes les inclinations naturelles, qu'il y a lieu de soûaiter aujourd'hui qu'il ait un peu plus de ressemblance avec les bestes, & que dans sa fureur il épargne au moins à leur exemple celui qui leur a tant fait de bien, & qui ne leur a jamais fait que du bien.

Mais ce n'est pas encore assez, non-seulement le pecheur donne des marques de sa haine contre Dieu par sa desobéïssance & par son ingratitude; mais on peut dire avec saint Bernard qu'il hait Dieu veritablement, & d'une haine formelle non-seulement parce qu'il lui fait du mal autant qu'il le peut ; mais parce qu'il lui en soûaite beaucoup plus qu'il n'est capable de lui en faire. Quiconque peut se resoudre à offencer le Créateur, le maître de toutes choses, s'il veut bien examiner les sentimens de son cœur, trouvera qu'il voudroit qu'il n'y eust point de Dieu, ou du moins que ce Dieu manqua ou de justice ou de puissance pour le punir, ce qui est desirer sa destruction entiére. Et pour confirmer encore cette verité j'observe dans la plûpart des pecheurs certaines dispositions à l'égar de Dieu, qui ne peuvent être que des effets de l'aversion extrême qu'ils ont pour lui.

Ils ont toutes les peines du monde à donner quelque créance à ses paroles. Il s'est expliqué aussi clairement qu'il étoit possible ; il a confirmé ce qu'il a dit par une infinité de prodiges, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Gentils, les Idolatres, toute la terre a crû les veritez qu'il a enseignées ; mais un pecheur ne peut encore y

ajoûter foi, il n'a nulle raiſon de douter, & il lui plaiſt de douter de tout, plûtôt que de confeſſer que Dieu a dit vrai; il aura la hardieſſe de ſoûtenir que tout l'univers s'eſt aveuglé, qu'il a été pris pour duppe, & que lui-ſeul s'eſt défendu d'une illuſion ſi générale. C'eſt que pour nous rendre un point incroïable, il ſuffit qu'il ſoit avancé par une perſonne que l'on n'aime pas, quelque probabilité que la choſe puiſſe avoir d'ailleurs; c'eſt pour cela que les Téologiens diſent, que pour avoir la foi actuelle ce n'eſt pas aſſez d'étre fort éclairé dans l'entendement, il faut encore que le cœur ſoit favorable à celui qui découvre l'objet de la foi, & qu'il pouſſe l'eſprit qui n'eſt attiré que foiblement par des veritez obſcures en elles-mêmes.

Mais que dites-vous de la facilité, ou plûtôt de l'inclination qu'ils ont à blâmer le Seigneur, & à pointiller ſans ceſſe ſur les ordres établis par ſa Sageſſe infinie? Tantôt il a fait l'homme trop foible pour les commandemens qu'il avoit à lui donner. Tantôt il exige tiranniquement une ſoûmiſſion qu'il n'ignore pas nous être impoſſible. Il ne s'eſt point aſſez fait connoître à l'homme, il auroit pû nous donner plus de lumiéres ſur le ſujet de la religion, & ne nous laiſſer pas dans la cruelle incertitude qui nous expoſe à tant de perils, s'ils n'ont rien à dire en ce qui les touche, ils ſe ſcandaliſent, ils murmurent de la maniére dont il en uſe envers les infideles, qui n'ont jamais connu Jesus-Christ, envers les enfans qui ſont morts ſans avoir receû le batéme, envers les bons qui ſouffrent, & les méchans qui triomphent: n'eſt-ce pas une choſe bien plaiſante que de petites créa-

tures aveugles, ignorantes, tels que nous ſommes, prétendent donner des avis à Dieu & gloſer ſur ſa conduite? Eſt-ce que nous pouvons être perſuadez qu'effectivement, le Créateur eſt injuſte, qu'il a manqué de bonté ou de conſeil, qu'il auroit mieux fait s'il avoit pris nôtre avis, qu'il eſt moins éclairé qu'une taupe qu'il a formée de terre par une parole, & qui rétourne en terre quelques jours aprés qu'elle en a été tirée. Non, Meſſieurs, nul homme n'eſt aſſez fou pour dire cela ſerieuſement ou avec réflexion. Mais quand on a de la haine pour une perſonne on ne peut rien approuver de ce qu'elle fait, on trouve à rédire à tout ſans raiſon, ſans apparence même de raiſon, malgré les raiſons claires & évidétes qu'on auroit de faire des jugemens plus-favorables. Et pour faire voir que leurs plaintes & leurs murmures ſont des effets de leur mauvaiſe volonté, c'eſt que ceux qui aiment Dieu ſont dans des ſentimens fort contraires aux ſentimens des libertins, & ſemblent même quelque-fois former des plaintes tout oppoſées. Ils trouvent que la connoiſſance de Dieu nous eſt auſſi naturelle que la raiſon & le ſentiment. *Signatum eſt*, *&c.* Qu'il n'a donné que trop de preuves des veritez qu'il lui a pleû nous revéler. *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.* Enfin que la voie de ſes commandemens eſt trop large, qu'il n'y a nulle difficulté à les obſerver. *Latum mandatum tuum nimis.*

Meſſieurs, ſaint Auguſtin au premier livre de ſes confeſſions ne peut s'étonner aſſez que Dieu lui ait commandé de l'aimer, & qu'il le lui ait commandé ſous de griéves peines. Eh quoi, Seigneur,

Seigneur, lui dit-il, est-ce que je n'avois pas déja assez de raison de vous donner mon amour, vous me menaçez de maux extrémes si je refuse de vous aimer! Est-ce qu'il est quelque mal plus-terrible au monde que de ne vous aimer pas? *Quid tibi sum domine, ut amari te jubeas à me, & nisi faciam irascaris mihi, & mineris ingentes miserias; parva ne est miser.a, si non amem te?* Mais si c'est un si grand mal de n'aimer pas Dieu, Chrètiens Auditeurs, que doit-on dire de ceux qui le haïssent, de ceux dont le cœur est plein de fiel contre cette source inépuisable de douceur, qui ont de l'aversion pour cét être si parfait qui est le principe, la fin, le contre, le bon-heur de toutes les créatures, qui est la beauté de la beauté mesme, & la bonté de tout ce qu'il y a de bon dans l'univers? Quel aveuglement, quelle fureur peut porter une de vos créatures a vous hair, O mon Dieu! vous qui étez leur pere & leur Roi, & à vous haïr jusqu'à se revolter ouvertement contre cette autorité infinie dont vous usez d'une maniere si paternelle, jusqu'à oublier tous vos bien-fais, jusqu'à s'en servir même pour vous outrager, jusqu'à desirer vostre entiére destruction, jusqu'à vous détruire autant qu'il est possible dans son esprit par les pensées de murmure & de blasphéme qu'elle y entretient.

Esprits de ténebres & vous ames réprouvées qui souffrez dans les Enfers tant de peines differentes! Que vous étes mal-heureuses de haïr celui qui vous a formées, celui dont l'amour rend les Seraphins si heureux au dessus du firmament! O que tous vos supplices me paroîtroient légers, si vous pouviez souffrir & aimer en même-tems, que j'ai peine à

comprendre comment ils peuvent être assez violens ces mêmes supplices, pour vous obliger à vouloir du mal à celui qui vous a tant aimez & qui vous aimeroit encore, si vous ne l'aviez contraint à vous haïr ! Mais enfin il ne vous aime plus, sa misericorde s'est changée en dureté à vôtre égar, il vous est un Dieu cruel & impitoïable. Mais quelle raison pouvons nous avoir nous autres de haïr Dieu dans le tems que Dieu nous comble de biens, qu'il nous offre sa misericorde, sa grace, son paradis, & ce qui est à mon sens plus aimable encore, dans le tems qu'il nous offre son divin amour. Vous ne serez pas surpris aprés cela, Messieurs, lorsque je vous dirai que le Seigneur haït le peché à son tour, mais peut-être le serez-vous d'apprendre combien il le hait, & quelles marques il a données de cette haine. C'est la seconde partie.

Origene parlant de la mort d'Ananie & de Saphire rapporrée dans les actes des Apôtres dit que la cause de cét accident tragique, fut un raïon de lumiére par lequel Dieu leur fit connoître le crime qu'ils avoient commis, & qui le leur répésenta si difforme & si horrible qu'il n'en pûrent soûtenir la veûë un seul moment. Je ne pense pas que le peché puisse être envisagé par aucun endroit plus-capable de faire une si grande impression, que par la haine infinie que Dieu lui porte, & il me semble que ce n'est pas à la faveur d'un simple raïon que cette haine peut être apperçeûë, mais que nous sommes tout environnez des lumiéres qui nous la découvrent.

La prémiere marque que Dieu a donné de l'aversion infinie qu'il a pour le peché c'est la con-

dannation du premier Ange & de ce nombre innombrable d'eſprits qui furent complices de la revolte. Il eſt certain que Lucifer étoit le chef d'œuvre du Créateur, qu'entre ſes autres ouvrages il brilloit comme le Soleil entre les étoilles, que Dieu s'applaudiſſoit d'avoir formé une créature ſi accomplie, qu'il le regardoit avec une complaiſance particuliere, & cependant ce mal-heureux Ange n'eût pas plûtôt conſenti au peché, qu'il dévient abominable aux yeux de Dieu, que Dieu ne peut ſe reſoudre à le ſouffrir un ſeul moment en ſa préſence, qu'il ſe reſolut de le perdre, qu'il n'y eût point de lieu aſſez éloigné du Ciel, aſſez ſombre pour abiſmer cét objet d'horreur, falluſt-il creuſer tout exprez un enfer au centre du monde, pour l'y enſevelir dans d'éternelles ténebres.

Ie me répréſente un Grand vaſe d'or enrichi de mille diamans & de l'ouvrage le plus-exquis qui ait jamais ſignalé l'art du prémier maître du monde, dans lequel il tombe par hazar une goutte d'une liqueur ſi infecte que l'ouvrier le caſſe, le rompt ſur l'heure en mille pieces, le fait jetter ſi loin de lui & dans une cloaque ſi profonde & remplie de tant d'ordures qu'il ne le puiſſe jamais voir, & qu'il ne puiſſe jamais être veû de perſonne ſans horreur. Il pourroit être lavé, ou même purifié par le feu, mais aprés cette infection toutes les eaux de la mer, toute la ſphere du feu ne ſuffiſent pas pour luy faire vaincre l'averſion qu'il en a conceûë, ni la richeſſe d'un métal ſi précieux, ni l'éclat de tant de diamans, ni l'excellence du travail ne lui donne nulle envie de le conſerver, il auroit eû bien du plaiſir à voir briller ce chef-d'œuvre

ſur un buffet ou dans une ſalle roïalle, mais aprés qu'il a été ainſi ſoüillé, il ne peut plus l'emploïer à nul uſage, il le perd ſans regret, & ſans reſſource.

Quel doit être ce poiſon, Chrêtiens Auditeurs, qui de la plus-parfaitte des créatures, qui de tant de créatures ſi parfaittes, remplies de tant de lumiéres, ornées de tant de dons naturels & ſurnaturels, a pû faire en ſi peu de tems des objets ſi odieux à celui-la même qui les avoit formées, & duquel elles étoient les images les plus-reſſemblantes & les plus-riches? Il ne veut pas même entendre parler ni d'expiation, ni de penitence, il ne lui reſte pour elles nul mouvement de tendreſſe ni de pitié, ce n'eſt plus qu'une haine infinie, qui ne peut être ni éteinte ni addoucie.

Mais Meſſieurs ſi un ſeul peché a peû rendre odieuſes a Dieu des créatures ſi excellentes, ſi ſpirituelles, & qui lui faiſoient tant d'honneur: Helas! que ſera-ce de vous chetive créature, petit ver de terre, homme petri de fange & de boüe? Que ſera-ce de vous lorſque vous aurez receû en vôtre ame le peché mortel? Croïez-vous qu'il puiſſe ſouffrir des vaſes d'argile aprés une ſi horrible infection, lui qui a ſacrifié des vaſes de ſi grand prix? Que ſera-ce de ces ames qui ont commis mille pechez, qui ſe veautrent dans l'ordure, qui y ſont plongées & comme enſevelies depuis tant d'années, qui en ont tous leurs ſens infectez, toutes les facultez de leurs corps, toutes les puiſſances de leur ame. Qui peut exprimer l'horreur qu'elles font à Dieu & aux Anges?

La deuxiéme preuve, c'eſt dans le châtiment

d'Adam. Je ne sai si vous avez jamais examiné quelle colere sa desobeïssance a allumé dans le cœur de Dieu. En premier lieu contre Adam, mais cela n'est rien, toute sa race, tout ce qui portera un seul trait de cét homme desobeïssant, tant qu'il y aura une goutte de son sang sur la terre, le Seigneur sera irrité & il exercera une cruelle vengeance. Il n'y a eû grace pour personne. Il a armé toutes les créatures, toute la nature. Les animaux, les plus-petits insectes, l'air, l'eau, les vents, la terre & le feu. Les guerres, les pestes, les incendies, tout ce que nous souffrons de pauvreté, de maladie, de chaud, de froid, tout cela est un effet de cette colere. Voila déja six mille ans qu'il se vange, sa vengeance n'est point encore assouvie: *Ignis accensus est in ira eius, & ardebit usque ad inferni novissima.* Il ne finira point que le monde ne finisse, que tout l'univers ne soit consumé par le feu de cette colere, afin qu'il ne reste nulle traçe du crime qui l'a allumée.

Comment est-ce que cela ne nous épouvante point? Quel est nôtre insensibilité, pour ne pas dire nôtre insolence, d'oser pecher à la veûë d'un Dieu qui porte tant de haine au peché, & dans le tems même que cette haine se déclare par une vengeance si terrible, qu'il va par tout l'épée & le flambeau à la main brûlant & extirpant les restes d'une rebellion si ancienne.

J'ai dit que sa vengeance durera jusqu'à la fin du monde. Mais l'enfer qui est la peine de nos pechez actuels durant une éternité toute entiére. Quand j'ai dit l'enfer, Eternité, c'est plus qu'on n'en pourroit expliquer en plusieurs discours, tous

les maux, une durée qui va au de-là de tous les tems. Ce que j'ay à dire ici dessus; c'est que Dieu n'est point injuste, que sa haine n'est point comme dans les hommes un effet de son caprice, ou d'une aveugle antipathie. Au contraire il est infiniment bon, & il aime infiniment tout ce qu'il a fait, il a une pente infinie à la douceur, à faire du bien, il ne trouve rien en lui qui l'anime à la colere, dit Saint Augustin, qui le porte à la vengeance, si quelque chose l'y peut porter il faut qu'il vienne de nous, & alors il n'est rien de plus-juste que sa haine, rien de plus-proportionné aux mérites de la chose qu'il haït. Iugez donc combien le peché merite d'être haï, puisque Dieu le haïra, le perfecutera, le punira éternellement.

Voila ce que Dieu fait pour se vanger du peché. Mais rien ne fait mieux voir combien il le haït que ce qu'il a fait pour le détruire. N'est-ce pas beaucoup dire qu'il a voulu descendre du Ciel, & mourir lui-même pour l'effaçer? Ne falloit-il pas que Sanson eust une grande haine pour les Philistins, pour se resoudre à perir lui-méme afin de les perdre en même-tems, on raconte de certaines personnes qui se sont empoisonnées, qui se sont percées, qui se sont fait brûler toutes vives, pour avoir le plaisir de voir brûler leur ennemi. Je dis que c'est l'effet d'une étrange haine, puisqu'elle est plus-forte que l'amour que châcun a pour soi-même. Le Fils de Dieu a haï le peché jusques à vouloir mourir pour le détruire. Ce qui est étonnant c'est qu'il n'en falloit pas moins que cela pour empécher l'effet du pe-

ché dans un ſeul homme. Il falloit qu'un Dieu ſe fit homme, & qu'il mourut. Toutes les penitences, les auſteritez, la mort de toutes les créatures.........

SERMON LXII.

DE LA CONSIENCE.

Vox clamantis in deserto, parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

C'est la voix de celui qui crie au desert, préparez la voïe du Seigneur, & rendez droits ses sentiers. S. Luc. ch. 3.

La consience fait continuellement une trés-grande peine au pecheur par ses réproches amers, & lui cause une mortelle fraïeur par ses terribles menaces.

Quoi-que le Prophete Isaïe ait voulu marquer par ces paroles la Prédication de Saint Iean-Baptiste, & que Saint Iean se les soit appliquées lui-même; toutefois si on les veut prendre en un sens figuré, il n'est rien à quoi elles puissent mieux convenir qu'à la consience. Car enfin on ne peut nier que la consience ne soit la voix du Seigneur qui se fait entendre au fond de l'ame en ce desert si éloigné

de la veüë des hommes, où nous n'avons que Dieu seul pour témoin & de nos vertus & de nos crimes. Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprete de ses sentimens & de ses desirs. Dieu se sert de la consience pour nous faire savoir ce qu'il juge de chaque chose, & ce qu'il attend de chacun de nous.

Cette voix secrette forme diverses paroles interieures, pour exprimer les differentes leçons & les divers ordres qu'il plaît à Dieu donner à sa créature, elle a encore plusieurs tons & plusieurs accens pour nous représenter les dispositions differentes de son cœur à nôtre égar. Elle est aigre & éclattante en sa colere, elle se radoucit pour nous expliquer son amour, elle s'abbaisse pour nous marquer son indifference. En un mot on peut dire qu'elle est le lien du commerce que Dieu veut bien avoir avec nous, l'organe le plus-ordinaire dont il se sert, pour toucher nos cœurs & pour ouvrir le sien. C'est elle, Chrêtienne Compagnie, qui sert aujourd'hui de précurseur à Jesus-Christ, & qui invite tous les pecheurs à lui préparer le chemin par une prompte & sincere penitence : *Parate viam Domini, rectas facite semitas eius.* S'ils refusent de l'écouter, s'ils ne se disposent pas à se reconcilier à ces fêtes selon le conseil qu'elle leur en donne, ils l'obligeront à crier, ou ce qui est encore plus-terrible, ils l'obligeront à se taire. Nous parlerons une autrefois du silence affreux de cette consience rebuttée, aujourd'hui j'ai dessein de vous entretenir de ses clameurs. Mais je n'ai garde de rien entreprendre avant que de m'être addressé à celle qui fut si prompte à obéir à la voix de l'Ange, quand

il l'a falua avec ces belles paroles. *Ave Maria.*

Meſſieurs, il n'y a point de paix pour les impies, *Non eſt pax impiis dicit Dominus,* c'eſt le Seigneur lui-même qui l'a dit ; & c'eſt lui-même qui leur a déclaré une guerre immortelle & ſans relâche. Ne les croïez point lors qu'ils vous veulent faire accroire qu'ils ſont contens, & qu'ils joüïſſent des plaiſirs de cette vie avec une grande tranquillité, cela eſt impoſſible, ils ont ſur les bras un trop puiſſant ennemi. Quand on a un Dieu à craindre, quel repos eſt-on capable de prendre ? & où ſont les pecheurs qui ne le craignent point, ſi ce n'eſt ceux qui ne le connoiſſent pas ? Pour mener une vie triſte & mal-heureuſe il n'eſt pas néceſſaire d'être privez de tous biens, & accablez de toutes ſortes de maux, un ſeul mal eſt capable de nous ôter le ſentiment de mille biens, la privation même d'un bien nous prive du plaiſir que nous cauſeroit la poſſeſſion de tous les autres. Or quelques grandeurs, quelques richeſſes que poſſedent les impies, ils ne peuvent éviter leur conſience que Dieu réveille, & qu'il arme, pour ainſi dire, contre eux, pour ſe vanger des outrages qu'il en a receûs, il n'en faut pas davantage pour troubler leur bonheur, pour les rendre même entiérement mal-heureux. Je ne vous dirai point, Meſſieurs, avec Saint Iean Criſoſtôme. *Que cette conſience eſt une cruelle torture, une douleur qu'on ne ſauroit expliquer, qu'elle eſt le ver de l'eſprit, le poiſon du cœur, un bourreau impitoïable, une nuit ſombre & affreuſe, une tempête, un orage, une fievre interieure & maligne, un combat qui ne finit point.* Ie me contente de dire que c'eſt une voix, qui ne ceſſe de ſe plaindre, & de

nous épouventer,une voix qui pique par ses réproches, & qui effraïe par ses menaces, une voix importune, une voix funeste, une voix qui nous met éternellement devant les yeux nos pechez, les supplices qui leur sont deûs, qui nous exagere sans cesse l'énormité de ceux-là & la rigueur de ceux-ci, afin de nous confondre au souvenir du mal que nous avons fait, & de nous allarmer à la veûë des peines que nous avons méritées. Voila, Messieurs, de quoi nous entretenir dans les deux parties de ce discours. Nous verrons dans la premiére, quelle peine la consience fait continuellement à l'ame par ses réproches amers ; & dans la seconde quelle fraïeur elle lui cause par ses terribles menaces ; c'est tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Le pecheur n'a pas plûtôt conceû la volonté d'offencer Dieu, qu'il commence à souffrir la peine de son peché : *Parturiit iniustitiam, concepit dolorem*, disoit David, il a receû en son ame la semence de la douleur, dés qu'il a formé le desir du crime, & comme ce crime & cette douleur ont été conceûs en même tems, il est tout visible qu'ils doivent naître à même heure, ou se suivre du moins de fort prés. Entrez, s'il vous plait, dit Philon le Iuif, entrez un peu dans le cœur de cét homme qui rend un faux témoignage, *Introspice si libet falso iurantis animum.* Vous trouverez que dans le tems-même qu'il se parjure, son esprit se trouble, se mutine contre lui-même, qu'il se reproche sa lâcheté & sa perfidie. *Aspicies eum non quiescere sed plenum tumultu trepidationéque accusatum à se ipso & sibi ipsi facientem convitium.* Mais sans pénetrer dans le secret de sa consience, mettez-lui

seulement la main sur le cœur, & voïez comme il est émeû, comme il s'agite par ses fréquentes palpitations, considerez ses yeux, son visage, ses lévres, sa voix, sa main qu'il ne leve qu'en tremblant, tout cela vous découvrira le tumulte qui est dans cette ame, il semble que toutes les parties de son corps révoltées par la consience refusent de le servir dans ce sacrilege; il n'y a pas jusqu'à sa langue qui devenant pesante & s'attachant au palais ne porte témoignage contre lui, par les mêmes paroles dont il se sert pour déguiser la verité.

Ie dis le même des autres crimes, dés le tems-même qu'on les fait, la consience qui les a d'abor déconseillez, les condanne hautement, elle commence à se récrier contre la malice du scelerat, à demander justice de la violence qu'on lui fait; à s'en vanger elle-même. Mais lors que le crime est achevé, c'est bien un autre bruit, un autre supplice; car la passion qui porte au peché étant rallentie, & le peu de plaisir qui s'y trouve aïant cessé entiérement, l'ame demeure en proïe à la douleur & au repentir. La passion fait qu'on prend le poison sans le regarder, la volupté le détrempe de quelques douceurs qui le déguisent à la bouche, mais quand une fois il est avallé, qu'il est répandu dans les entrailles, il ne se fait que trop reconnoître par les tranchées horribles qu'il nous cause. Saint Iean Crisostôme remarque qu'il nous arrive ici tout le contraire de ce que les meres experimentent dans l'accouchement, elles enfantent avec douleur, mais cette douleur est incontinent effacée, par la joïe qu'elles ont d'avoir mis un enfant au monde. Le pecheur au contraire fait le mal avec quelque plai-

sir, mais à peine a-t-il enfanté ce monstre qu'il commence à souffrir des tourmens, qui surpassent tout ce que la cruauté a jamais inventé de plus-douloureux.

On dit, & il est trés-vrai qu'on ne peut comprendre la paix & les délices interieures que goûte une ame fervente dans la pratique du bien, à moins qu'on ne l'ait appris par experience. Ie dis la même chose du trouble & des peines qu'endure un mauvais Chrêtien de la part de sa consience irritée; premiérement elle le poursuit par tout en lui remettant sans cesse son peché devant les yeux, & ne lui permettant pas d'en détourner sa pensée quoi-qu'il fasse pour l'oublier. C'est ce que le Prophete David a voulu exprimer par ces paroles. *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, & peccatum meum contra me est semper.* Ie vois le mal que j'ai fait, & mon crime se présente à moi en tout tems & en tous lieux. Ce seroit peu de chose sans doute si elle le représentoit tel que la cupidité le faisoit paroître avant qu'il eust été commis, mais elle lui ôte ce masque qui l'avoit deguisé à la passion, elle le peint tel qu'il est, avec cette affreuse laideur qui a défiguré Lucifer, & qui du plus-bel ouvrage de Dieu, a fait en un moment la plus-hideuse & la plus-horrible de toutes les créatures. Ce n'est plus cette vengeance si douce, cette volupté si charmante, cét argent si nécessaire & d'un si grand usage pour toutes sortes de desseins. Ce n'est plus que cruauté, qu'ordure, que brutalité honteuse, qu'une soif injuste & barbare du sang humain. C'est une ingratitude, une impieté, une rebellion ouverte contre Dieu, qui nous rend in-

dignes de vivre, & dignes d'être fuïs, d'être haïs, d'ètre méprisez & maudits de tous les hommes.

Cedrenus un historien Grec raconte que l'Empereur Constant aïant fait mourir un de ses freres nommé Téodose qui étoit Diacre, ce frere lui apparoissoit souvent pendant la nuit, révêtu des habits sacrez,& portant en main une coupe pleine de sang qu'il lui présentoit, avec ces paroles, beuvez mon frere,pour le faire ressouvenir en même-tems, & du sacrilege dont il s'estoit soüille, & du fratricide qu'il avoit commis, & de l'humeur brutalle & sanguinaire qui l'avoit porté à cét excés de fureur. C'est ainsi, Messieurs, que la consience offre continuellement à l'esprit l'image de son peché avec tous les traits les plus-odieux, avec toutes les circonstances qui en peuvent ou aumenter ou découvrir la malice. Te voila enfin satisfait, dit-elle à ce vindicatif, tu t'es saoulé du sang de ton frere, tu as foulé au pié celui du Sauveur, tu as méprisé la voix de Dieu qui te demandoit grace pour ce mal-heureux, tu as mieux aimé renoncer au pardon dont tu avois besoin pour toi-même que de pardonner pour l'amour de Jesus-Christ. O qu'il te faisoit beau voir, avec ces yeux ardens, & ce visage farouche faire des actions de furieux, piquer comme un serpent, rugir, mordre, déchirer comme un Tigre ou comme un Lion. Barbare tu avois donc oublié que tu étois homme, & que c'étoit un autre homme que tu mal-traittois, tu avois oublié combien de fois ton Juge t'avoit pardonné, & combien de choses il falloit encore qu'il te pardonnast. Ah mal-heureuse, dit-elle à cette femme, te voila deshonorée pour le reste de tes jours, un

moment de plaisir t'a ravi ce qui fait toute la gloire de ton sexe, & t'a mis au nombre des femmes prostituées, oseras-tu bien desormais te montrer à tes amies, & te méler parmi des personnes si vertueuses ? Tu as donc pû consentir aux desirs infames de ce débauché, & lui sacrifier un mari qui étoit si digne d'une épouse plus-vertueuse. Voila ta réputation, & peut-être même ta vie à la discretion d'un libertin, qui peut-être a déja fait confidence de ta foiblesse, & qui du moins dans une débauche ou le vin fait parler les plus-reservez est capable de la publier. Mais quand cela ne seroit pas, tu as peché en la présence de ton Créateur, tu as osé faire à ses yeux une chose dont il a horreur, & qu'il ne manquera pas de te reprocher quelque jour aux yeux de tout l'univers.

Voila, Messieurs, ce que cette consience blessée crie aux oreilles du pecheur, mais avec quelle constance & quelle impunité, jugez en s'il vous plaît, parce que je m'en vais dire : Elle profite de toutes les occasions pour renouveller ses plaintes, s'il regarde le ciel, voila dit-il à lui-même ce qui m'appartenoit par le droit de mon innocence, & à quoi j'ai renoncé pour des biens que je ne possede plus, s'il voit une personne de pieté, il se reproche le peu de ressemblance qu'il a avec elle, s'il rencontre un vicieux reconnu il rougit de voir en lui-même ce qui rend cét homme infame & odieux à tout l'univers, si on le loûe, sa consience le fait ressouvenir qu'il ne doit ses loûanges qu'à l'ignorance des hommes & à son hipocrisie, si on le blâme elle appuïe avec aigreur, elle lui soûtient comme en face, ce qu'on dit de lui, elle lui lie la

langue, elle l'embarrasse de telle sorte qu'il ne se défend que foiblement, & qu'aux yeux des personnes un peu éclairées il se découvre lui-meme en voulant se justifier, si on fait en sa présence l'éloge des vertus qu'il a perduës, si on accuse les autres des vices ausquels il est sujet, ce sont autant de coups de foüëts, dit saint Iean Crisostóme, qu'il reçoit lui-même secrettement. Bien davantage elle emploïe jusqu'au bien que l'on a fait autrefois, pour nous persecuter dans nos desordres. Elle nous compare nous-mêmes à nous-mêmes, elle nous exagere la gloire & la retenuë de nôtre jeunesse; l'estime que nous nous étions aquise par le réglement & la pureté de nos mœurs, la fidelité inviolable que nous avions gardée à Dieu durant l'espace de plusieurs années, & la tranquillité interieure qui avoit été le doux fruit de cette fidelité. Il n'est rien de si amer, rien de si fâcheux que ce souvenir à une ame qui est déchuë de ce bien-heureux état : *Nihil est*, dit Saint Ambroise, *quod tam summo dolori sit, quam si unusquisque positus sub captivitate peccati recordetur unde lapsus sit.*

C'est dans cette veuë qu'on ne peut s'empécher de dire avec Job. *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me, sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto erat Deus in tabernaculo meo, quando erat omnipotens mecum.* Helas qui me rétablira dans cette glorieuse innocence que j'avois conservée avec tant de bon-heur, que ne puis-je rappeller ces belles années, où je vivois sous la protection de mon Dieu, & où Dieu lui même faisoit sa demeure au fond de mon cœur. *Videbant me juvenes,*

&

& abſcondebantur, & ſenes aſſurgentes ſtabant : Les plus-libertins ſe compoſoient en ma préſence, & les plus-ſages revéroient en moi une jeuneſſe reglée & irréprochable. *Auris audiens beatificabat me, & oculus videns teſtimonium reddebat mihi.* Il a été un tems que ceux qui entendoient parler de moi me donnoient mille benedictions, & envioient le bon-heur de ceux qui m'avoient mis au monde, & quand on venoit à examiner de prés ma vie & mes actions, on reconnoiſſoit que je meritois les loûanges que l'on me donnoit, & que la renommée me faiſoit juſtice, mais helas ce tems n'eſt plus, je ſuis devenu le ſujet des diſcours & des railleries, les jeunes gens & les plus-reſervez m'ont en horreur, ils appréendent ma compagnie, on la leur défend de-peur qu'elle ne les corrompe ou les deshonore : *Nunc autem derident me iuniores, nunc in eorum Canticum verſus ſum, & factus ſum illis in proverbium, abominantur me.* Il ne faut pas s'étonner, Chrêtiens Audiceurs, ſi les perſonnes qui ont abandonné Dieu, paroiſſent quelquefois ſi affamées de plaiſirs & nouveaux divertiſſemens, ils y ſont comme forcez par les cris importuns de leur conſience, qu'ils eſperent pouvoir charmer par l'uſage continuël de tout ce qu'il y a de plus-agréable dans la vie, ils tâchent de faire ſuivre d'auſſi-prés qu'il eſt poſſible les feſtins, le jeu, la dance, la comedie, de peur que ſi la conſience trouvoit un moment de ſilence & d'oiſiveté, elle ne les accablaſt par ſes réproches. Rien ne me fait tant connoître la grandeur de leur tourment, que cette inſatiabilité & cette inconſtance. Il me ſemble voir des malades qui ſont tourmentez d'une cruelle hidropiſie, je

n'ai garde de leur porter nulle envie, quelque delicieuses que soient les boissons dont ils tâchent d'éteindre leur soif, au contraire plus ils boivent, & plus ils me font de compassion, parce que c'est une marque que leur mal est plus-grand, & qu'ils endurent davantage. Ie les compare encore à certaines gens pour qui il semble que l'Arabie heureuse ne peut fournir assés de parfums, & qui en ont toûjours de toute sorte & des plus-exquis; on les accuse de mollesse & de sensualité, & bien souvent elles ne se chargent de musc & d'ambre, que pour combattre l'air puant qu'elles soufflent & qui les infecte. Il en est de même des pecheurs, ils se plongent dans toutes sortes de délices, pour tâcher d'adoucir leurs peines interieures, ils s'en servent comme de parfums pour résister aux vapeurs infectes qu'exhale leur consience. Il leur faut des plaisirs pour se soulager, & il leur en faut toûjours de nouveaux, parce que nul plaisir ne les soulage. Il n'est rien de plus-vrai, & ce poinct est bien digne de consideration.

La harpe de David appaisoit le demon dont Saül étoit possedé, mais nul concert, nulle harmonie n'est capable d'appaiser une mauvaise consience, elle suit par tout le pecheur, elle l'incommode par tout, une des plus-fâcheuses plaïes dont Moïse frappa l'Egipte, ce fut ce nombre effroïable de grenoüilles, ou comme asseûrent quelques auteurs de crapaux, dont les campagnes furent couvertes & les villes mêmes remplies. Ces vilains animaux se glissoient jusques dans le Palais de Pharaon, jusques dans son lit, ils venoient salir de leur bave & ses meubles précieux & les viandes-même de

sa table ; ils ne cessoient de troubler son repos par leurs horribles croassemens. C'est l'image du mauvais Chrêtien, & du supplice que lui causent ses propres pechez, ils se présentent à lui en tout tems & en tout lieu, & toûjours sous une forme hideuse, ils n'épargnent ni les heures des affaires, ni celles des divertissemens, ils gâtent, ils empoisonnent les ragoûts les plus-exquis, ils mélent leurs cris affreux aux plus-doux concerts, ils interrompent son sommeil & ses plus-agréables entretiens.

C'est pour cette raison qu'Epicure le plus-voluptueux de tous les hommes a néanmoins toûjours exclus le crime de sa brutale felicité, quoiqu'il l'eust toute composée de plaisirs terrestres & sensibles. Il ne croïoit pas qu'on pust être tout ensemble heureux & méchant. C'est pour cela que David disoit, que l'innocence & la paix s'étoient unies, & qu'elles avoient fait une si étroitte alliance qu'on ne les sauroit separer, *Justitia & pax osculatæ sunt.* C'est en vain que le pecheur soûpire pour une vie tranquille, tout ce qui est plus-capable d'enchanter les sens, n'endormira pas le ver qui le ronge, il faut qu'il devienne bon, s'il veut cesser d'ètre miserable : *Iustitia & pax osculatæ sunt.*

Que si la consience se rend si incommode & si fàcheuse au pecheur, au milieu-même de ses plaisirs, qui peut dire combien elle lui est cruelle au tems de l'aversité, avec quelle aigreur ne l'insulte-t-elle pas dans ses disgraces ? Quel avantage ne prend-elle pas en ces rencontres ou des douleurs du corps, ou de l'abbattement de l'esprit, pour

vanger le mépris qu'on a fait d'elle. Les freres de Joseph se croïent sur le point d'être accablez par la calomnie. La premiére chose qui se présente à leur esprit, c'est la cruauté qu'ils ont exercée envers leur propre frere, quoi-qu'il y ait déja plusieurs années, il ne leur sert de rien d'être innocens du nouveau crime qu'on leur impose, leur consience prend justement ce tems-là pour leur reprocher leur ancienne dureté, & elle la leur reproche avec tant de force & de véemence qu'elle les couvre de confusion, & les oblige de se taire en une occasion où ils avoient tant de sujet de se plaindre : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum, en sanguis ejus exquiritur.* On nous fait justice, disent-ils, on nous rédemande compte du sang de Ioseph, c'est la voix de ce sang qui crie aujourd'hui contre nous, & qui demande vengeance; un si grand crime ne pouvoit pas être impuni. Voïez le mal-heureux Antiochus accablé de maladies honteuses, tout couvert d'ulceres, & dans l'attente d'une mort précipitée. C'est dans cette conjoncture que ses pechez s'élevent contre lui, pour mettre le comble à son infortune. *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Ierusalem* : C'est justement à cette heure que ma consience me remet en memoire tous mes sacrileges, qu'elle me reproche les violences que j'ai exercées dans Ierusalem, & les prophanations que j'y ai faittes, *nunc, nunc*, c'est à ce moment qu'elle étalle à mes yeux les vases sacrez, qu'elle déplie les meubles dont j'ai dépouïllé le Temple du Tout-puissant, *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Ierusalem.*

Messieurs, la condition du pecheur en quelque

état qu'il puiſſe être me paroît toûjours trés miſerable, mais il n'eſt jamais plus à plaindre que dans ces rencontres. Une douloureuſe maladie le tient ſur ſon lit comme ſur une roüe, ou comme ſur un gril ardent il perd ſes biens avec injuſtice, ſes ennemis le noirciſſent & le maltraittent, la mort lui enleve ce qu'il a de plus-cher au monde, il eſt aſſiégé de croix, & s'il veut ou lever les yeux au Ciel, ou rentrer un peu en lui-méme, pour prendre quelque conſolation, il ne trouve que des ſujets de douleur & de deſeſpoir. Quelle diſgrace, dit ſaint Auguſtin, & où ce mal-heureux pourra-t-il trouver une retraite, l'averſité l'attaque à la campagne, elle le ſuit dans la ville, elle entre avec lui dans ſa maiſon, dans ſa chambre, dans ſon cabinet, il ne lui reſte plus que le reduit de ſa conſience; mais ſi là-méme tout eſt en feu, ſi le trouble & le deſordre y regne, ſi ſes ennemis s'en ſont rendus maîtres, il faudra néceſſairement qu'il prenne la fuïte, mais où fuïra-t-il, où il ne ſe ſuive lui-méme, & dans l'état où il eſt, par tout où il ſe trouvera ne trouvera-t-il pas ſon bourreau & ſon ſupplice? *quocunque fugerit, ſe talem trahit poſt ſe, & quocunque talem traxerit ſe, cruciat ſe.* Que vous étes heureuſes ames ſaintes, que vous étes heureuſes même dans les plus-grands mal-heurs de la vie, d'avoir toûjours en vous-même un ami fidele & un azile impénetrable à toutes les afflictions.

Ouï, Chrétiens Auditeurs, une bonne conſience eſt une retraite inacceſſible contre tous les ennemis de nôtre bon-heur, c'eſt un ami fort agréable en toutes ſaiſons, mais fort utile & d'un grand

ſecours au tems de l'averſité ; C'eſt en ce tems qu'une ame affligée au déors & perſecutée des créatures, trouve en elle des ſujets d'une ſolide conſolation, elle y trouve un temoignage infaillible de ſon innocence, & parconſequent une preuve certaine que ce qu'elle ſouffre n'eſt pas un effet de la colere de Dieu, mais au contraire une marque de ſon amour; c'eſt là qu'on lui donne aſſeûrance de voir la fin de ſes maux, d'en retirer beaucoup de fruit, de les voir changez en des biens immuables & qui n'auront jamais de fin. Ie me reſſouviens de la pauvre Anne mere de Samüel, qui dans la douleur extréme que lui cauſe ſa ſterilité reçoit de ſon bon mari des careſſes ſi tendres & une conſolation ſi raiſonnable. *Anna cur fles, & quare non comedis, & quamobrem affligitur cor tuum*, pourquoi pleurez vous Anne & pourquoi ne mangez-vous pas, quel ſujet avez vous de vous abandonner ainſi au chagrin, vous n'avez pas d'enfans, mais que vous importe, puis que je ſuis ſatisfait & que je ne vous en aime pas moins, ne puis-je pas moi-ſeul vous tenir lieu de pluſieurs enfans? *Numquid non ego melior tibi ſum quam decem filij?* Voila à peu-prés quelle eſt la voix de la conſience, ou plûtôt la voix de Dieu, lors qu'il parle à une ame fidele qui eſt dans la deſolation, *cur fles, & quamobrem affligitur cor tuum?* Quel ſujet avez-vous de vous affliger ma bien-aimée, puiſque je vous aime & que je ſuis content de vous, c'eſt moi-même qui vous ai donné le coup dont vous vous plaignez; & puiſque vous ne m'avez offencé en rien, vous pouvez bien penſer que ce n'eſt pas en ma colere que je vous frappe. De la maniére que vous vivez au-

jourd'hui, le Paradis ne vous peut manquer, laiſſez les réprouvez joüir de cette fauſſe & courte felicité ; ſongez que les maux que vous endurez ne ſervent pas peu à aumenter la gloire que je vous prépare : *Numquid non ego melior tibi ſum quam decem filij ?* Vous n'avez pas de fils, vous avez perdu celui ſur qui vous aviez fondé de ſi grandes eſperances ; & dont la naiſſance vous avoit cauſé tant de joïe, mais penſez-vous que cela ſoit arrivé ſans ma permiſſion, ou que je l'aïe permis ſans deſſein, & vous aimant comme je fais, puis-je avoir de deſſein qui ne ſoit pour vôtre avantage ? Ie veux vous tenir lieu & de pere & de fils & de toutes choſes, non vous ne devez point vous affliger, quelque perte que vous puiſſiez faire, tandis que vous ne perdrez pas mon amitié. Ce ſont les conſolations interieures qui cauſent aux veritables Chrêtiens cette égalité d'eſprit, cette admirable conſtance qui nous édifie, & qui nous ravit ; c'eſt ce qui les ſoûtient contre des revers ſous leſquels nous ne doutions preſque pas qu'ils ne deûſſent ſuccomber ; c'eſt ce qui fait qu'ils n'ont à la bouche que des paroles de ſoûmiſſion, d'actions de graces, en des rencontres où les pecheurs donnent des marques ſi viſibles & ſi ſcandaleuſes de leur deſeſpoir. Mais c'eſt aſſez parlé de la peine que la conſience fait au pecheur par ſes reproches continuëls, diſons un mot de la fraïeur qu'elle lui cauſe par ſes menaces. C'eſt la ſeconde partie.

Quoi-que le Saint Eſprit ait parlé en divers endroits de l'Ecriture de cette crainte mortelle dont l'ame du pecheur eſt éternellement affligée, & que par tout il ſe ſoit exprimé d'une maniére trés-

énergique, il me semble néanmoins qu'il n'en a rien dit de plus-fort que ces paroles que nous lisons au Livre de Iob chap. quinziéme ; *Sonitus terroris semper in auribus ejus :* L'impie a toûjours aux oreilles un son terrible, ou plûtôt la voix de la terreur même qui l'épouvante & le fait secher de crainte : *Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem circumspectans undique gladium :* S'il est dans la nuit, il ne sauroit croire qu'il doive vivre jusqu'au jour, parce qu'il lui semble voir de tous côtez l'épée de la justice de Dieu qui le poursuit, & qu'il ne peut éviter. Il est vrai, Messieurs, il lui semble que tout ce qu'il entend lui annonce une mort certaine, & que tout ce qu'il voit l'en menace, une nuë qui couvre le ciel, un éclair qui paroît, un tonnerre qui vient à gronder le glace jusqu'au fond de l'ame. Le son d'une cloche, la veûë d'un convoi funebre le remplissent de mille funestes pensées, s'il voit une ombre, c'est un demon qui le va saisir, s'il entend le moindre bruit, c'est la maison qui va fondre ou sous ses piés, ou sur sa teste, il croit mourir des maladies les plus-légeres, & pour peu qu'il chancelle ou qu'il se voïe prés de tomber, il s'imagine que c'est la main de Dieu qui le pousse, pour le précipiter dans les abîmes. Comme il est déja condanné par sa propre consience, il attend à chaque moment l'exécution de ce juste arrêt. C'est comme un voleur à qui la Sentence de mort a déja été prononcée, il est toûjours dans la cruelle attente de son supplice, pour peu qu'on remuë le verroüil de son cachot, il s'imagine que c'est qu'on l'en vient tirer pour le conduire au gibet.

Et non-seulement sa consience lui faït apréender la colere de son juge, mais elle l'effraïe jusqu'à ce point qu'il se défie de tous les hommes, de toutes les créatures, qu'il croit s'interesser toutes à la vengeance de leur Créateur. Quoi-que personne ne songe à lui, il croit, dit Saint Iean Crisostôme, que tout le monde connoît son peché, qu'on le lit sur son visage, qu'on s'en entrétient dans toutes les assemblées, qu'il y a des embuscades dressées dans tous les coins pour le surprendre ; si on le caresse c'est qu'on veut cacher le dessein qu'on a de le perdre ; si on le reçoit plus-froidement c'est qu'on est averti de son infamie ; il se défie de ses propres serviteurs, des complices même de son peché : c'est pour cela que Caïn erroit dans les bois, qu'il fuïoit jusqu'à ces enfans, & qu'il croïoit que tout ce qu'il y avoit d'hommes sur la terre avoient conjuré sa mort. *Cum sit enim timida nequitia*, dit le Sage, *dat testimonium condemnationis, semper enim præsumit sæva perturbata conscientia.* C'est que l'iniquité est extrémement timide, & comme elle se sent digne de la haine de tout le monde, elle se persuade dans son trouble que tout le monde la haït effectivement.

Ce que cette fraïeur a de fort particulier, c'est qu'elle n'est pas comme ces terreurs paniques, dont on se peut guerir par le secours de la raison ; c'est la raison elle-même qui forme la crainte du pecheur, plus il la consulte, plus il trouve qu'il y a de sujet de trembler. *Tetendit enim adversus Deum manum suam, & adversus omnipotentem roboratus est*, en effet, dit le Saint homme Iob, il s'est attiré sur les bras un redoutable ennemi, il a été assez in-

ſensé pour s'en prendre à Dieu, & pour attaquer le Tout-puiſſant. Quoi de plus-raiſonnable, Chrêtiés Auditeurs, que la crainte d'une chetive créature qui a ſi lâchement, ſi cruellement offencé celui qui la peut punir éternellement, celui qui a entre les mains la vie de tous les hommes, qui a tout fait, qui peut tout détruire, à qui tout obéït, les Anges, les Demons, les Elemens, en un mot tous les Etres ſenſibles & inſenſibles. On a veû des malheureux qui aïant choqué des perſonnes d'une grande élevation dans le monde, ont perdu l'eſprit par l'appréenſion continuelle où ils étoient de ne pouvoir échapper à l'autorité & à la puiſſance de leurs ennemis. Que ne doit donc pas craindre un homme qui a eû l'inſolence de mépriſer, d'outrager le Seigneur & du ciel & de la terre. Pour être en aſſeûrance quand on a peché, il faut néceſſairement ou avoir déja perdu l'eſprit, ou croire qu'il n'eſt point de Dieu. On trouve des gens qui pour vivre plus-tranquillement, tâchent de ſe le perſuader, mais en viennent-ils à bout ? Cela à mon ſens eſt impoſſible ; le plus qu'ils peuvent faire c'eſt de douter s'il y en a un, mais dans ce doute, je vous laiſſe à penſer ſi l'on peut-être exemt de toute crainte. Quand on fait réflexion qu'on hazarde toutes choſes ſur une opinion contraire à l'opinion de toute la terre, ſur une opinion qui n'eſt jamais tombée que dans l'eſprit d'un trés-petit nombre d'hommes impies & corrompus dans leurs mœurs.

Mais quel ſupplice, Chrêtienne Compagnie, d'être ainſi toûjours en allarmes, toûjours ſaiſis d'une mortelle fraieur, ſaint Iean Chriſologue dit.

que la mort eſt un moindre mal, que la crainte de mourir, auſſi ne voit-on que trop de pecheurs qui ne pouvant plus ſupporter les terreurs que leur cauſe leur conſience, ſe font mourir eux-mêmes à l'exemple de Iudas. On en voit qui vont confeſſer leurs crimes & ſe livrer volontairement aux juges, aimant-mieux finir leur vie par les ſupplices les plus cruels, que d'entendre plus-long-tems cette voix terrible. Quand je vois un homme qui a la pierre, & qui pour ſe ſoûlager conſent qu'on l'aille chercher avec le fer juſques dans ſes entrailles, je dis qu'il fàut que cette maladie ſoit bien douloureuſe, puiſqu'elle fait deſirer un ſi étrange remede. Que dirons nous donc des fraïeurs que donne une mauvaiſe conſience, puiſque pour s'en delivrer, on voit des criminels, qui s'offrent de leur plein gré, à être roûez & brûlez tout-vifs. Enfin, Meſſieurs, ce mal a paru ſi grand à Origene, qu'il a crû quoi-que fauſſement que même aprés cette vie il n'y auroit pas d'autre enfer pour les réprouvez, & ſaint Ierôme qui luy reproche ce ſentiment comme une erreur tout-à-fait groſſiére ne laiſſe pas de dire en faveur de la verité, que j'explique qu'il y a un enfer ſuperieur qu'on peut oppoſer à cét enfer inferieur, dont David fait mention, & que le premier n'eſt autre que la mauvaiſe conſience. Le plaiſir du pecheur, dit ſaint Ambroiſe, eſt comme un ſonge que s'évanouït quand on s'éveille, encore faut-il reconnoître que ce qui paroît un ſommeil & un repos à en juger par les apparences eſt un veritable enfer, où ils tombent tous vivans, & où leur conſience toute ſeule leur tient lieu de flammes & de Demons. *Li-*

cet ipsa quæ videtur etiam dum vivunt impiorum requies in inferno sit; viventes tamen in inferna descendunt.

Si cela est ainsi, Chrétiens Auditeurs, qui pourra jamais admirer assez la stupidité & l'aveuglement du pecheur. Ie me suis toûjours extrémement étonné qu'il y eust des hommes, qui n'eussent ni respect pour la grandeur infinie de nôtre Dieu, ni amour pour sa bonté, qui ne fussent touchez ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a enduré pour nous? Ie ne puis encore comprendre comment avec la créance que nous avons, on peut vivre de la maniére qu'on vit dans le monde, avec si peu de souci de la mort, & dans un si grand oubli de l'éternité. Quels si puissans attraits doit avoir la volupté, me suis-je dit souvent à moi-même, pour nous entraîner dans le mal, malgré les menaces & les promesses d'un Dieu, malgré l'esperance du paradis & la crainte de l'enfer à la veûë de ces joïes si pures & de ces cruelles flammes. Mais voici quelque chose de bien plus surprenant, Chrêtienne compagnie, la vie du pecheur est une gêne, un suplice perpetuel; Il marche sans cesse sur les épines & sur les charbons ardens, ces pechez ne le conduisent pas seulement à l'enfer, ils lui font un enfer dés ce monde ici, & cependant il les aime, il les renouvelle tous les jours, il ne peut se resoudre à y renoncer. *Obstupescite cœli super hoc, & portæ ejus desolamini vehementer, duo mala fecit populus meus, me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* Arrêtez-vous ô cieux & demeurez immobiles d'étonnement! Et vous ô portes de la celeste Jerusa-

lem abandonnez-vous au dueïl & aux larmes à la veûë d'un aveuglement ſi prodigieux ! Mon peuple m'a abandonné, moi qui ſuis la fontaine d'eau vive, il m'a mépriſé pour des ciſternes bourbeuſes, qui ne peuvent pas même contenir les eaux ſales & ameres qui s'y ramaſſent.

Helas, Chrêtiens, lorſque nous avons renoncé au monde, pour éviter le peril de tomber dans le peché, nous avions crû faire à Dieu un grand ſacrifice, & vous avez crû lui immoler toutes vos joïes, & entrer dans un chemin rude & étroit, & cependant il ſe trouve que vous avez fuï le travail & la douleur, vous avez briſé de peſantes chaînes, vous avez pris la plus-douce voïe, la voïe de la liberté & de la paix ſi quelcun héſitoit donc encore à faire le même choix, j'eſpere qu'il s'y reſoudra aprés ces penſées, *hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra*, c'eſt trop réſiſter à cette voix de Dieu qui nous appelle à une veritable converſion, pourquoi renvoïer à Pâques ce qui ſe peut faire aux Fêtes prochaines, n'avons-nous point encore aſſez ſouffert ſur ce chevalet, où nôtre conſience nous tient depuis tant de tems; n'avons-nous point aſſez gemi ſous ce faix d'iniquité qui nous accable? Je ſai que ce mot de penitence en effraïe pluſieurs, mais qu'eſt-ce que la plus-rigoureuſe penitence, en comparaiſon de ce qu'il faut endurer dans la ſervitude du demon. Croiez-moi, Chrétiens Auditeurs, ce n'eſt ni à travailler, ni à ſouffrir que l'on nous invite, ce n'eſt point pour devenir mal-heureux qu'on nous preſſe de changer, au contraire parmi les motifs qui réveillent, & qui enflamment d'avantage le zele des prédica-

teurs, un des plus-forts eſt la veritable compaſſion qu'ils ont de nous voir languir, ſous un joug inſuportable, le deſir de nous faire paſſer à une vie plus calme & plus-douce, & de nous en procurer une éternelle, Ainſi ſoit-il.

SERMON LXIII.

DE LA RECHEUTE.

Fiunt noviſſima omnis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cét homme devient pire que le premier. S. Luc c. 11.

Quiconque retombe a ſujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien rélevé, il a ſujet de craindre qu'il ne ſe rélevera jamais.

IL me ſemble que c'eſt avec beaucoup de raiſon, que ſaint Iean Chriſoſtôme parlant du Carême, dit que c'eſt le printems de l'Egliſe. En effet tout de même qu'en la nouvelle ſaiſon il ſemble que la terre rajeunit, & que tout l'univers reſſuſcite, de méme on peut dire qu'en ce ſaint tems l'Egliſe ſe renouvelle qu'elle reprend ſa premiére beauté, & tous ſes enfans leur premiére vie. O le beau tems, Chrétiens Auditeurs, & qu'il cauſe de joïe à tous

ceux, qui ont quelque zele, & qui travaillent à la vigne du Seigneur, non-seulement parce qu'ils ont le plaisir d'y voir la verdure & les fleurs du printems, mais encore parce qu'ils récueillent les fruits de l'Eté & de l'Automne, que la parole de Dieu y est semée, qu'elle y germe, & que dans l'espace de quarante jours la moisson meurit & récompense abondamment les travaux du laboureur, si les Anges font une si grande fête dans le Ciel pour la conversion d'un seul homme, quel sujet n'avons-nous pas de nous rejouir voïant tant de pecheurs qui songent à se reconcillier avec Dieu, & qui se disposent par l'abstinence, & par le jeûne, par l'éloignement des débauches & mêmes des plaisirs permis, qui se disposent, dis-je, à une veritable penitence.

Voila des pensées, Chrêtiens Auditeurs, qui depuis le carnaval me sont revenuës souvent à l'esprit & m'on donné bien de la consolation; Mais il faut avoüer que l'Evangile de ce jour a mélé un peu d'amertume à cette douceur, en me faisant ressouvenir de nôtre inconstance & des recheûtes, dont cette penitence peut être suivie. Il est vrai me suis-je dit à moi-même, que presque tous les Catoliques songent présentement à expier leurs fautes par la confession, & que d'ici à Pâques la plûpart s'aquitteront de ce devoir, mais que leur servira ce sacrement si incontinent aprés ils foulent au pié le sang de l'alliance, par lequel ils auront été santifiez, si renouvellant leurs desordres, ils retombent dans un état encore pire que celui d'où ils seront sortis selon le mot de nôtre Evangile *& fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Mon Dieu

Dieu ſi nous pouvions aller au devant d'un ſi grand mal, ſi nous pouvions donner un peu plus de fermeté à ces réſolutions qu'on va former à ces fêtes! ſi nous pouvions les rendre immüables. Divin eſprit vous ſeul pouvez fixer l'inconſtance du cœur des hommes! pour moi je ne puis que répandre des paroles ſteriles & faire des priéres indignes d'être exaucées. Mais j'eſpere que vous accompagnerez mes paroles de vôtre grace, & que nos priéres ſeront ſoûtenuës de l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Pour ramaſſer en deux mots ce qu'il y a de plus-important en cette matiere, il me ſemble que la recheûte dans les pechez a beaucoup de raport avec les recheûtes, qui arrivent dans les maladies, ſoit qu'on en recherche la cauſe, ou qu'on en conſidere les effets. C'eſt une choſe certaine que les recheûtes dans les maladies ſont cauſées le plus-ſouvent par les mêmes humeurs qui avoient alteré le corps la premiére fois, leſquelles n'ont pas été tout-à-fait purgées. Ie dis la même choſe des pechez, où l'on rétombe aprés avoir été à confeſſe, il eſt à craindre du moins lors que ce ſont des pechez conſidérables, il eſt à craindre que ces nouveaux pechez ne ſoient des effets des anciens, dont on n'avoit pas receû l'abſolution, & il eſt vrai que plus j'examine cette penſée, & plus elle me paroît veritable. En ſecond lieu, tout le monde ſait que le retour des maladies eſt fort dangereux, & qu'il eſt ordinairement mortel; parce que la nature affoiblie par les premiéres atteintes du mal, a moins de force poür ſoûtenir un ſecond aſſaut, & pour ſeconder l'art des medecins, qui ne peuvent rien

sans elle. C'est encore la même chose des pechez reiterez, on s'en réleve difficilement, & c'est merveille s'ils ne conduisent à la mort. Ie ne pense pas que sur ce sujet on puisse rien dire de plus-terrible; vous jugerez par les preuves que j'en donnerai, si ce sont des veritez solides, ou mal fondées. Voici donc qu'elle sera la division de tout ce discours. Nous parlerons en premier lieu de la cause de la recheûte, & en second lieu de son effet. Ie dis que sa cause la plus ordinaire, c'est la fausse penitence, & que l'impenitence est un effet, qu'elle ne produit que trop-souvent. Quiconque retombe a sujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien rélevé, c'est le premier poinct. Il a sujet de craindre qu'il ne se rélevera jamais, c'est le second.

Il y a long-tems que je suis dans cette pensée & pleust à Dieu, que ce fust une illusion, qu'il se fait tres-peu de veritable penitence. Les raisons que j'ai de le croire, c'est qu'aïant conceû une grande idée de cette vertu, je ne vois rien dans la penitence ordinaire des Chrêtiens, qui réponde à cette idée. La penitence dit admirablement Tertulien est l'abbregé des feux éternels, *compendium ignium æternorum*. C'est à dire ou qu'elle fait souffrir à l'ame une douleur, qui égalle par sa violence la durée éternelle de l'enfer, ou qu'en un moment elle païe Dieu par sa valeur, de tout ce que sa justice auroit peu exiger de nous par un suplice, qui n'auroit jamais eû de fin. La penitence dit saint Gregoire de Nisse est la ruine & le renversement du peché, de ce peché, dis-je, qui a perdu les Anges, qui a desolé tout l'univers, qui a creusé les abîmes, qui a détruit les plus-beaux ouvrages

de Dieu, & que Jesus-Christ n'a enfin d'étruit que par sa mort. La penitence dit saint Bernard, est le sentiment d'un homme irrité contre soi-même, & j'ajoûte, Messicurs, que cette colere a la vertu d'éteindre celle de Dieu, & de lui faire changer en amour une haine infinie, pareille à cette haine implacable qu'il a conçeûë contre les demons, & de laquelle il ne reviendra jamais.

Cependant, Messieurs, on veut me faire accroire, que pour faire cette penitence si efficace, si merveilleuse, aprés un an de libertinage il suffit d'être un quart d'heure de tems à se préparer, autant à dire les pechez qu'on a commis, peut-être moins à satisfaire à la justice de Dieu, & tout cela sans sortir des occasions, sans changer de vie, sans se reconcilier avec ses ennemis, sans renoncer au monde, ni à la vanité du monde, sans détacher son cœur des objets, qui nous ont portez au mal, avec moins de sentiment d'avoir perdu Dieu qu'on n'en auroit quelque-fois pour avoir perdu un chien ou une paire de gans. J'avoûë que cela me paroît presqu'incroïable. Ie le croirois néantmoins si aprés une penitence si froide & si courte on s'amendoit effectivement. Mais quand je vois qu'aprés quelques jours on rétombe dans les mêmes fautes, qu'à peine a-t-on receû l'absolution qu'on se soüille de nouveaux pechez mortels. Messieurs, je doute si avec l'absolution on a reçeû la grace de Dieu, & pour parler plus sincerement, je crois fermement, hors de certains cas extraordinaires qu'on ne la nullement reçeûe, sur quoi est ce que je me fonde.

Premiérement pour une veritable penitence tous

les Téologiens conviennent, qu'il faut une douleur qui surpasse toute autre douleur, de sorte qu'il n'y ait rien au monde qui soit capable de vous causer un regret pareil à celui que vous avez d'avoir violé la loi de Dieu. Ie sai qu'il n'est pas nécessaire que ce regret soit tel dans le sentiment, mais dans l'effet personne ne doute qu'il ne doive aller aussi loin que je le dis.

Un regret est extréme dans le sentiment, lorsqu'il va jusque à étouffer celui qui en est saisi, comme il arriva à cette femme qui expira aux prés de saint Vincent Ferrier de l'ordre de saint Dominique, & à ce Patriarche de Constantinople qui s'étant laissé engager par des raisons humaines, à favoriser les héretiques de son tems, mourut de douleur au souvenir de ce crime en présence des grands de la cour, qui l'étoient aller trouver dans sa retraite, pour apprendre de sa propre bouche les motifs de sa conversion. Ce réproche réveillât en lui celui de sa consience, & donna tant de pointe & tant de force à la douleur, dont il avoit déja le cœur percé, qu'il ne peut la soûtenir, qu'il en fut étouffé aux yeux de ceux qui lui avoient fait cette question. Ce regret est extréme quant à l'effet, lorsque au sentiment prés, il produit en nous tous les effets de la plus-excessive douleur. Voïez cette jeune femme, dont le mari vient d'être cruellement égorgé: Qui peut exprimer la haine & l'horreur qu'elle conçoit pour cette action barbare? La seule veûë du poignard, qui a fait le coup est capable de la faire pâmer de douleur, il faut lui ôter de devant les yeux, & cette chemise sanglante, & ce manteau qui a été le premier percé, & tout ce qui

peut la faire ressouvenir de son infortune. Elle ne se resoudra jamais à passer par le lieu où le crime a été commis. Elle fait un divorce éternel avec tous les parens de l'assasin ; avec tout ce qui lui appartient, sa femme, ses enfans, ses amis, la maison même sont pour elle des objets si odieux, qu'elle ne peut les envisager, que toutes ses entrailles ne soient émûës, qu'elle ne soit comme hors d'elle-même, mais sur tout elle n'oublie rien pour le ruïner lui-même, pour détruire jusqu'à son nom ; jusqu'à sa memoire, ou du moins pour le rendre infame à toute la posterité.

Messieurs, la sincere contrition doit produire en nous les mémes effets à l'égar du peché, dont nous voulons être absous. Tout ce qui nous fait ressouvenir de nôtre malheur, doit renouveller & aumenter nôtre déplaisir, tout ce qui a contribué à nous faire offencer Dieu, cette maison, ce jeu, cette compagnie, cét argent, ce vin doivent être pour nous des objets d'horreur, voir cette personne qui a été la cause de nôtre cheûte, en entendre même parler, ce doit être pour nous une peine, qui égale le plaisir que nous prenions auparavant à son entretien. O Dieu voila le piége qui m'a fait tomber dans vôtre disgrace & qui a failli à me précipiter dans l'enfer. Voila l'ennemi qui a voulu me perdre sans ressource ; voila l'instrument dont je me suis servi dans ma fureur, pour percer Jesus-Christ, & pour me percer moi-méme ; voila le lieu où je me suis livré au demon, & où tout le ciel a été témoin de l'outrage, que j'ai osé faire à Dieu en sa présence, comment est-ce que je puis encore en soûtenir la veûë, que je ne meurs

pas de honte, de douleur, de desespoir à ce souvenir.

Or je vous demande, Chrétienne Compagnie, si une personne qui est dans ces sentimens est capable de se rendre une seconde fois & sans résistance à la premiére tentation? Si cette femme si desolée qui ne respiroit hier que la vengeance, consent aujourd'hui à épouser le meurtrier de son époux? Ne direz-vous pas ou qu'elle a perdu l'esprit, ou que sa douleur étoit feinte, & qu'elle s'est réjouïe en son cœur dans le tems qu'elle versoit plus de larmes. Je dis la méme chose de vous, si vous rétombez si-tôt aprés avoir eû un si grand regret d'être tombé; il faut nécessairement ou que vous aïez cessé d'être raisonnable, ou que le peché ait cessé d'étre odieux, ou que vous ne l'aïez jamais haï effectivement. Mais j'ai soûpiré, me direz-vous, j'ai pleuré, j'ai été inconsolable durant quelque tems, cela peut étre, il se peut faire que vous aiez pleuré, mais il ne se peut pas faire que ces larmes aïent été sinceres, vous avez pleuré de ce que vous ne pouviez pas prendre vos plaisirs, & vous sauver en méme-tems, vous avez pleuré à la seule pensée de quitter ce qui vous est cher, quoi-que vous n'en aïez jamais eû la volonté, ces larmes ont été des effets de vôtre attache & non de vôtre aversion au peché; c'est la nature & non la grace, qui vous les à arrachées.

Mais quand même elles auroient été surnaturelles, si elles ne sont pas suivies d'amendement, il y a lieu de présumer qu'elles ont été inutiles. Vous savez, Messieurs, que les personnes du monde les plus-vertueuses & les plus-chastes, sont tentées

quelque-fois comme Saint Paul, avec tant d'importunité & de violence, qu'elles ſont en doute, ſi elles ont conſenti aux ſuggeſtions du demon, qu'elles croïent même avoir conſenti effectivement, & en tombent dans des triſteſſes & des deſolations incroïables. Cependant il eſt certain qu'elles ne ſont jamais ſi pures, que lorſque leur imagination eſt ainſi aſſiégée de mille fantômes impurs, & que leur corps même eſt dans des ardeurs, dont il ſemble qu'elles doivent être conſumées. La raiſon qu'on a de faire ce jugement, c'eſt qu'on ne voit rien au déors qui puiſſe faire croire, qu'il y ait de l'infidelité dans l'interieur, nulle liberté, nulle action déreglée, toûjours même réſerve, ſoit dans les paroles, ſoit dans les regars, nulle faute contre la vertu, qui eſt attaquée dans leur imagination. Ce qui ſe paſſe dans les gens-de-bien, à l'égar des tentations, n'arrive que trop ſouvent aux méchans à l'égar des mouvemens du Saint Eſprit. Vous avez gemi aux piés du Prêtre, vous vous étes ſenti émeû & pénetré du regret de vos pechez, cela eſt allé juſqu'aux ſanglots, juſqu'aux pleurs, cela veut dire que la grace a été forte, que l'Eſprit de Dieu vous a preſſé extraordinairement; mais je ſoûtiens que vous ne vous étes point rendu à cette grace, que vous avez réſiſté, que vous avez étouffé l'eſprit de Dieu; j'en juge par vos actions, qui ſont des preuves qui ne trompent point, vous vous étes incontinent rengagé dans les premiéres occaſions, vous avez d'abor recommencé la même vie, vous n'avez pas fait un ſeul pas pour vous retirer du mal, pas une démarche pour ſuivre Jesus-Christ qui vous ap-

pelloit, sachez que comme les Saints souffrent la tentation sans y succomber, les méchans sentent la contrition sans y consentir. *Ita plerique mali*, dit Saint Gregoire, *inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerique boni innoxiè tentantur ad culpam.*

En second lieu, pour une vraïe penitence, il faut une vraïe résolution de ne plus commettre le peché qu'on veut effacer par la penitence. Il faut que la volonté qu'on a de ne plus offencer Dieu soit absoluë, disent les Téologiens : c'est-à-dire qu'on soit prêt de résister au peché, quelque plaisir qui nous y invite, quelque grand que soit l'interest qui nous y puisse attirer, quelques menaces qu'on nous puisse faire, quelque longue, quelque pressante que soit la tentation qui nous y porte, en tous tems, en tous lieux, en toutes les circonstances que l'on prévoit ou que l'on ne prévoit pas. Est-il possible que si on avoit cette volonté, on fust capable de succomber à la premiére occasion à la tentation la plus-légere, pour un interest de rien. Cette volonté doit être efficace, c'est-à-dire qu'il faut desirer de fuïr le peché, comme un avare desire l'or & l'argent, comme un malade a envie de guerir, comme un pauvre soûaite d'être soûlagé dans son indigence, encore faut-il porter la chose plus loin. Il faut desirer une vie sainte & chrêtienne avec plus d'ardeur qu'on ne desire ni la santé ni les biens, puis qu'il faut être disposé à tout perdre plûtôt que de perdre la grace qu'on espere. Messieurs, je vous en laisse vous-mêmes les juges, croïez-vous qu'un penitent, qui le lendemain de sa Confession, ou peu de jours aprés, retourne à ses premiers déreglemens, aïe plus-soû-

aitté de se corriger que de vivre & de s'enrichir : Que feroit-il s'il avoit eû un desir contraire, seroit-il ou moins sur ses gardes, ou plus prompt à se rendre étant attaqué ? Pour moi je suis persuadé que dans le fond de son cœur il a eû cette volonté toute contraire, que du moins il a senti qu'il réprendroit sa premiére route, & que ce n'étoit que pour peu de tems qu'il se retiroit. C'est pour cela qu'il s'est approché du Sacrement avec la même indifference, avec autant de sens froid que s'il ne s'agissoit de rien, & que sa Confession ne deust avoir nulle suite. Quoi jeune homme vous allez à la penitence, & vous ne fremissez pas en y allant ? & comment pourrez-vous renoncer pour toûjours à cette volupté, à cette créature, à ce jeu, étes-vous donc résolu à souffrir & à pardonner ? Quoi ces habitudes qui vous tiennent lié, qui vous ont rendu le mal comme nécessaire, sont-ce pour vous des ennemis peu terribles ? O que si vous croïez veritablement que c'est pour toûjours, ce seroient bien d'autres combats, & la résolution ne s'en prendroit pas si brusquement.

Voulez-vous voir un homme bien convaincu qu'il faut changer, quand on veut se reconcilier avec Dieu ? c'est Saint Augustin ; mais voïez aussi quelles résistances il trouve en soi-même, quels efforts il faut qu'il fasse pour se resoudre ? S'il ne falloit que pleurer pour une parfaite conversion, il a déja versé plus de larmes, il a plus soûpiré, plus prié que vous n'avez fait en toute vôtre vie, mais il croit n'avoir rien fait, s'il n'a la volonté de mieux vivre, bien davantage, il le desire, il se reproche sa foiblesse & sa lenteur, il voudroit pou-

voir se faire violence & dire adieu à la volupté ; mais il se fait justice à lui-même, il sent que malgré toutes ses larmes, tous ses desirs, sa volonté est encore enchaînée, qu'il n'est point encore resolu à renoncer pour toûjours à ses plaisirs criminels, & qu'ainsi il n'y a rien encore de fait, & que Dieu & sa consience ont encore droit de le tourmenter. Il faut vouloir efficacement, il a combattu durant dix années avant que de pouvoir former cette volonté efficace, mais aussi quand une fois il l'aura conceûë, il fera un divorce entier & éternel avec le peché.

En troisiéme lieu ; une veritable penitence nous faisant rentrer dans l'amitié du Seigneur, elle nous attire une puissante protection qui nous rend redoutables aux ennemis du déors ; qui les éloigne de nous, qui desarme & affoiblit nos ennemis domestiques. De sorte que dans la suite, on est tenté bien plus-foiblement, & on se sent beaucoup plus de force pour résister. Pendant que nous sommes ennemis de Dieu le tentateur n'a pas de peine de nous engager tous les jours en de nouveaux crimes ; Voila pourquoi le grand Saint Gregoire dit, que quand on differe d'effacer un peché par la penitence, ce peché nous attire bien-tôt dans un autre : *Peccatum quod pœnitentiâ non deletur, mox suo pondere ad aliud trahit* : C'est que le demon est le maître de la place, tout plie, tout est à sa discretion ; Mais si un guerrier plus-puissant le vient attaquer, s'il se rend maître du fort, il ôte au vaincu toutes les armes, où il mettoit sa confiance, & le met hors d'état de nuire, ainsi que JESUS-CHRIST lui-même le dit aujourd'hui dans

l'Evangile. Si donc aprés vôtre Confession vous vous laissez vaincre, si vous rétombez avec la même facilité qu'auparavant, si vous ne sentez pas plus d'horreur pour le peché, pas plus de force dans l'occasion, si vous vous rendez au premier assaut, il est tout visible que le tiran n'est point desarmé, qu'il est encore maître de vôtre cœur. Quoi vôtre ame aura été déchargée de milles pesantes chaînes; elle aura reçû la grace santifiante avec ce grand nombre de graces actueles, & de dons surnaturels, dont elle est toûjours accompagnée, Dieu-même sera descendu en vous, & tout cela n'aura fait nul changement, vous vous sentirez aussi foible, vous tomberez avec la même facilité que si vous étiés destitué de tous ces secours, Messieurs, cela est à mon sens absolument impossible; & il me semble que c'est-là ce qu'on appelle une demonstration pour quiconque croit en Iesus-Christ, aux mérites de son Sang & à la vertu de la grace.

Saint Paul écrivant aux Hebreux, dit une chose étrange au sujet de la recheûte, il dit qu'il est impossible, que ceux qui ont été une fois éclairez de Dieu, qui ont goûté sa grace, & reçeû son Esprit Saint, & qui aprés cela sont tombez, qu'il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent par la penitence? Ces paroles donnent de l'effroï à bien de gens, pour moi je n'ai nulle peine à y ajoûter une foi entiére. Ouï, je crois qu'une personne qui vraiment touchée d'en-haut, a conceû une aversion sincere pour ses desordres, & cette grande volonté qu'il faut avoir, pour les abandonner pour toûjours & sans reserve, un homme qui par la for-

ce de sa douleur a chassé le demon de son cœur, & obligé le Saint Esprit d'y venir faire sa demeure ; je crois, dis-je, que si cette personne étoit assez mal-heureuse pour rétomber, elle se fermeroit par sa cheûte tout retour à la misericorde, il lui seroit moralement impossible de se rélever, mais aussi à quiconque a fait une pareille penitence, je tiens la recheûte moralement impossible.

Faire penitence, Chrêtienne Compagnie, c'est mourir au peché selon l'expression de Saint Paul. Or comme aprés la mort il n'y peut avoir du rétour à la vie que par un miracle, de même aprés qu'on est vraiment mort au peché, il faut une espece de prodige pour faire que le peché revive en nous : *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo.* Comment se pourroit-il faire, dit le grand Apôtre, que nous resuscitassions au peché, nous qui y sommes morts veritablement ? Mais permettez-moi, Chrêtiens Auditeurs, de changer un peu ces paroles, & de dire en nous les appliquant à nous-mêmes : Si nous étions veritablement morts à nos crimes, comment se seroit-il pû faire que nous y fussions si-tôt & si aisément resuscitez ? Si la penitence que nous fîmes à Pâques l'année précedente, avoit été faitte dans les formes & dans toutes les circonstances requises, si elle avoit été de même nature que celle de Saint Augustin & de Magdeleine ; par quel miracle diabolique aurions-nous été cette année sujets aux mêmes-vices qu'auparavant ? Comment se pourroit-il faire que nous eussions encore les mêmes pechez à confesser, & peut-

être de plus-grands encore ? Quel monstre si Magdelaine aprés l'Ascension du Sauveur, s'étoit rengagée dans sa vie licentieuse, si Saint Augustin fust retourné à ses débauches aprés avoir rendus si publics & ses pechez & son répentir. *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo ?* Non, non l'expérience nous fait voir tous les jours que les veritables penitences sont suivies d'un divorce éternel avec le crime. Que s'il arrive quelquefois qu'on rétombe dans le même état d'où l'on étoit sorti effectivement. Ce n'est jamais tout d'un coup ni du premier pas, il faut du tems pour effacer le souvenir de cette amere contrition. pour détruire cette grande volonté dont j'ai parlé, pour ruïner ce trésor de graces, & chasser le Saint Esprit, qui s'est rendu le maître du cœur; on ne récommence point par les plus-grands crimes, on se rélâche peu-à-peu des exercices de piété, on se permet des petites libertez qui ouvrent la porte aux tentations, on se rend infidele en mille rencontres peu importantes, qui accoûtument l'ame, qui la disposent à de plus graudes infidelitez avant que d'en venir au peché mortel, il faut étouffer bien des inspirations, bien des réproches de consience. Mais que dans l'espace de huit jours de tems, dés le lendemain ce peché éteint, ce peché mort ressuscite, cét ennemi affoibli, vaincu, desarmé, chassé du cœur, détruit, anéanti se trouve un moment aprés aussi-fort, aussi-redoutable, aussi-maître de la place, que si Dieu ne s'en étoit pas emparé, ne s'y étoit pas rétranché & fortifié contre tous les efforts de satan; j'avoûë que je ne puis comprendre comment cela se peut faire : *Qui mortui sumus peccato, quomodo*

adhuc vivemus in illo ? Il faut donc que cette douleur ait été feinte , ce propos imparfait ; cette réconciliation fausse , cette penitence nulle , que si elle a été veritable & que néanmoins on soit assez lâche pour retomber , on a lieu de craindre que ce ne soit pour ne se rélever jamais. C'est le second poinct.

2.P

C'est une parole qui me paroît bien forte & bien expressive , que celle que saint Luc rapporte de Jesus-Christ au chapitre neuviéme de son Evangile , *nemo mittens manum ad aratrum & respiciens retro aptus est regno Dei.* Quiconque a mis la main à la charruë, & regarde derriere soi, n'est pas propre pour le Roïaume du ciel, Eh quoi Seigneur n'avons-nous pas tous été faits pour vôtre roïaume, n'avez-vous pas donné à nos cœurs un desir secret de vous posseder , ne les avez-vous pas tous formez pour vôtre amour ? Ouï sans doute , Chrêtienne Compagnie , mais il me semble que par cette expression il a voulu marquer la difficulté qu'il y a de réprendre une meilleure vie , quand on l'a une fois abandonnée en nous faisant comprendre qu'il est aussi mal-aisé de revenir , qu'il est difficile à un homme de réüssir dans un art , dont il est naturellement incapable , & à quoi il n'a nulle disposition ; mais encore d'où peut venir une si grande difficulté , helas ! Messieurs , je ne sai d'où c'est qu'elle ne vient point , il me semble que tout contribue à la rendre insurmontable.

Le Sauveur du monde semble nous vouloir faire entendre aujourd'hui qu'elle vient particulierement du demon , qui aïant été chassé une fois du cœur de l'homme , n'y rentre point qu'il ne soit

accompagné de ſept autres eſprits plus méchans que lui pour être en état de faire une plus-longue & plus-rigoureuſe reſiſtance, ſans doute qu'il eſt beaucoup plus ſoigneux, & plus vigilant aprés avoir régagné ce poſte qu'il n'étoit avant que de l'avoir perdu, il a appris par expérience, par où c'eſt que la grace peut avoir accés, il ne manque pas de fermer autant qu'il peut les avenuës & de ſe fortifier dans les endroits qu'il a reconnu les plus-foibles; En un mot il emploïe & toutes ſes forces & toutes ſes ruſes pour éviter la confuſion d'une ſeconde ſurpriſe.

De-plus nous trouvons dans nous-mêmes de grands obſtacles à une ſeconde converſion. Car il eſt vrai, Meſſieurs, que par cette rechûte, la pente que vous avez au mal, s'eſt plus aumentée en vous, qu'elle n'auroit pû faire par cent & par mille actes reïterez avant vôtre penitence. On peut dire qu'elle eſt à l'égar du vice ce qu'un acte héroïque eſt en matiere de vertu, il n'en faut qu'un ſeul, pour produire une trés-grande habitude. Par exemple une femme qui dans le plus-fort de ſa douleur aura le courage d'embraſſer ſon ennemi encore tout couvert du ſang de ſon fils, ou de ſon pere, cette femme, dis-je, aquerra par cette action, une ſi grande facilité à ſouffrir & à pardonner les injures, qu'elle y paroîtra comme inſenſible. Ces Saints qui pour ſurmonter la repugnance extréme qu'ils ſentoient à panſer des plaïes, ont même ſuccé la bouë, qui en ſortoit, ces Saints dis-je, n'ont jamais eû depuis nulle peine au ſervice des malades.

Or je dis qu'un peché fait aprés une veritable

penitence, eſt un peché héroïque, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, pour le commettre il a fallu étouffer toutes les lumiéres qui nous avoient retiré du mal, toutes les graces qu'on avoit receûës, tous les bons deſirs, qu'on avoit formez avec tant de ferveur. On a peché à la veûë de tout ce qui peut rendre le peché difficile, on a rendu inutiles tous les obſtacles qui peuvent traverſer un mauvais deſſein. Cela étant qu'eſt-ce qui ſera capable deſormais de nous arrêter? Quel ravage ne fera point un torrent qui a peu rompre de ſi fortes digues? Et s'il eſt vrai comme les Docteurs l'aſſeûrent qu'aprés une action d'une pieté forte & magnanime, il eſt difficile d'être danné, ne peut-on pas dire qu'aprés une ſemblable recheûte le ſalut eſt comme impoſſible.

Tout ce qui pourroit reſter d'eſperance ce ſeroit en vous, ô Dieu infiniment bon! infiniment pitoïable! Mais au contraire on peut dire que c'eſt de vôtre part que nous viennent les plus-grandes difficultez. Meſſieurs, quoi qu'il ſoit trés-vrai que le Seigneur eſt plein de miſericorde, toutefois il eſt certain qu'il ne pardonne pas toûjours, ni toutes ſortes de pechez autrement l'enfer ne ſe rempliroit pas tous les jours des ames, qu'il ſacrifie à ſa juſtice. Il y a une meſure de graces, il vient un tems qu'on crie & qu'on n'eſt point exaucez. Mais envers qui cette rigueur ſe peut-elle exercer avec plus de juſtice qu'envers un Chrêtien, qui aprés avoir fait ſa paix avec ſon Dieu, & lui avoir juré une fidelité éternelle, ſe rend coupable d'une ſeconde rebellion?

Car en premier lieu il ne peut plus s'excuſer ſur ſon

ſon ignorance, la confuſſion qu'il a ſouffert en confeſſant ſes crimes fait aſſez voir qu'il en a reconnu l'énormité. Il à avoûé qu'il avoit beſoin d'une grande miſericorde & que même il en étoit tout-à-fait indigne. Il a eû peine de ſe defendre du deſeſpoir, il a fallu que le confeſſeur l'ait conſolé, lui ait rélevé le courage, qu'il ait déploïé à ſes yeux toutes les richeſſes, tous les tréſors de la bonté infinie de nôtre Dieu, il s'eſt reproché cent fois ſon aveuglement, ſon oſtination, ſon ingratitude paſſée. Il retombe aprés tout cela; voila un peché commis avec une malice entiére; & par conſequent trés-digne de toutes les rigueurs de la juſtice de Dieu.

Pourquoi penſez-vous qu'il n'y a eû nulle grace, nul tems de penitence pour les demons, ſi ce n'eſt parce qu'ils avoient offencé Dieu avec une connoiſſance parfaitte du mal qu'ils faiſoient? Si cela eſt ainſi qui d'entre les hommes a plus de ſujet d'appréender un jugemént pareil à celui de Lucifer, que ceux qui retombent dans leurs deſordres aprés en avoir été retirez à force de lumiéres, & de veûës ſurnaturelles, par la connoiſſance diſtincte qu'ils ont eûë de la grandeur de leurs fautes & de leurs obligations. *Voluntarie peccantibus nobis poſt acceptam notitiam veritatis jam non relinquitur pro peccatis hoſtia.* Si tous les Chrêtiens ſont ſauvez je n'ai plus rien à vous dire, mais s'il y en doit avoir même parmi nous, qui doivent éprouver les rigueurs éternelles de la juſtice divine, encore une fois, qui ſera-ce ſi ce n'eſt pas cét homme. qui aprés s'être accuſé avec tant de confuſion, aprés avoir demandé grace avec ce regret, cette horreur de ſon cri-

me, cette résolution de ne plus pecher, qui a émeû les entrailles du Confesseur, qui a touché le cœur de Dieu-même, & sans quoi il ne peut avoir obtenu aucun pardon, & qui aprés tout cela, dis-je, retourne froidement à sa premiére vie, & aux desordres, qu'il a pris tant de soin de reparer.

En deusiéme lieu cette recheûte renferme un mépris de Dieu, qui ne peut manquer de nous attirer sa colere. C'est pourquoi saint Paul l'appelle un outrage fait à l'esprit de la grace qu'on chasse honteusement de son cœur, aprés l'y avoir appellé par de grands cris, & avec de grandes instances. Il semble dit Tertullien que vous n'aïez voulu vous bien mettre avec le Seigneur, que pour éprouver si vous trouveriez mieux vôtre compte, en le servant qu'en servant le monde, & qu'aiant fait comparaison, vous aïez donné la préference à l'ennemi de Jesus-Christ. Avant vôtre réconciliation, vous ne saviez à vrai dire ce que vous faisiez, l'attache que vous aviez au mauvais parti étoit plûtôt un effet de vôtre mal-heur que de vôtre choix, si vous préferiez la créature à son Createur c'est que vous ne connoissiez ni l'un ni l'autre, & ainsi vôtre jugement ne faisoit pas grand tort à vôtre Dieu. Mais que veut dire ce second changement, cette seconde penitence? Quoi vous avez goûté Dieu & vous cherchez un autre maître? Vous vous repentez de vous être reconcilié avec Dieu, de lui avoir demandé pardon? Sachez donc qu'il se repentira de vous avoir pardonné, & qu'il ne se repentira jamais de ce repentir, il se repentit d'avoir fait Saül Roi, de l'avoir tiré de la poussiere. *Pœnitet me quod constituerim Saül Regem.*

Mais Samuël le priant de recevoir ce Prince à misericorde, il lui declara qu'il n'étoit pas capable comme les hommes de ces secondes penitences. *Porro triumphator in Israël non parcet, neque enim homo est ut agat pœnitentiam.*

Donc lorsqu'à ces Fêtes de Pâques vous irez vous presenter au Sacrement de la Penitence, lors que le Prêtre au nom de Jesus-Christ vous remettra les pechez que vous lui aurez declarez, imaginez-vous que Iesus-Christ lui-même vous dit comme au Paralitique de trente huit ans. *Vade & noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.* Allez ne pechez plus de-peur qu'il ne vous arrive quelque mal encore plus grand que celui dont je viens de vous guerir. Mais à un Paralitique, à un mal-heureux qui est privé de l'usage de tous ses membres, & qui depuis tant d'années est comme mort entre les vivans, que peut-il lui arriver de pire? la mort ou une maladie dont il ne guerisse jamais. *Noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.* Croïez-moi, Ame Chrêtienne, défendez vous d'une recheûte qui pourroit être mortelle, & de laquelle vous ne pourriez peut-être pas vous rélever.

Ce n'est pas la premiére fois que vous étes rétombé, cela peut-être, mais peut-être aussi ne vous étiez-vous encore jamais rélevé comme il faut, & que toutes vos penitences jusque ici ont été fausses & inutiles. Mais quoi-qu'il en soit prenez garde que vous vous exposiez si souvent au même peril, que vous y perissiez enfin; prenez garde que le demon ne s'établisse chez vous de telle sorte que vous ne contractiez une si forte habitude d'offenser Dieu, que Dieu lui-même ne se

trouve ſi offencé par vôtre premiere récheûte, que vôtre ſalut en devienne entiérement impoſſible. Allez on vous pardonne pour cette fois, mais ſongez que c'eſt peut-être ici le dernier pardon, que vous pouvez eſperer de la miſericorde divine. C'eſt beaucoup c'eſt un prodige de bonté qu'aïant été outragé ſi cruellement d'une créature ſi vile & ſi miſerable, il daigne aujourd'hui oublier vôtre ingratitude & vous préſenter le baiſer de paix. Mais croïez moi, ne vous hazardez point une ſeconde fois à lui deplaire, il ſe peut faire que deſormais rien ne ſera capable de le fléchir en vôtre faveur, & que ce ſera en vain que vous jeûnerez, que vous prierez que vous tâcherez de l'amollir par vôtre douleur, & par vos larmes; *vade & noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.*

Mais qu'eſt-ce donc, qu'il faut faire pour prévenir cette recheûte. Il faut ſe comporter ſur tout dans les commencemens, comme les malades qui ſortent de grandes maladies, & qui entrent en convaleſcence, jamais plus de ſoin ni retenuë, jamais plus de ſobrieté, plus de crainte des mauvaiſes viandes, ni du mauvais air; ſouvenez-vous que le demon ne nous tend jamais tant de piéges, que lors que nous ſommes nouvellement ſortis de ſes liens, & qu'à moins d'uſer d'une extréme vigilance, il vous y aura bien-tôt rengagez: vôtre cheûte vous a appris de-quoi vous étes capable, vous voïez combien vous étes foible dans l'occaſion, ce que le monde & les compagnies peuvent ſur vôtre cœur, & ſur vôtre eſprit, la cauſe du mal vous eſt connuë, c'eſt à vous à la retrancher, il faut arracher cét œil, coupper ce bras qui vous a

ſcandaliſé, autrement vous n'avez rien fait, vous avez laiſſé la ſource du mal dans les entrailles, vous ſerez bien-tôt au méme état que vous étiez il y a deux jours; ſachez que jamais perſonne ne vivra d'une vie bien innocente, qu'il ne change tout-à-fait de vie, & qu'il n'aſpire à quelque choſe de plus qu'à éviter le peché; tandis que vous hanterez le méme monde, que vous fréquenterez les mêmes-lieux, que vous prendrez les mémes divertiſſemens, vous ferez toûjours les mémes-fautes. Il eſt preſque impoſſible de ne tomber par un chemin ſi étroit & ſi gliſſant, il faut prendre une voïe plus-ſeûre, & plus-éloignée du précipice.

Enfin le dernier conſeil que je vous donne, c'eſt d'avoir ſouvent & trés ſouvent recours à Dieu avec une entiére confiance. Dittes-lui avec les Apôtres, ſur tout au tems de la tentation: *Domine ſalva nos, perimus*: Ah, Seigneur, je ſuis perdu ſi vous ne venez à mon ſecours. Je ſuis par vôtre grace plein de bonnes réſolutions & de bons deſirs, mais je ſuis aſſiegé d'ennemis qui n'ont pas moins d'envie de me perdre que j'en ai de me ſauver, & qui font tous leurs efforts pour me ravir le tréſor que je viens de reçevoir. J'ai quitté le peché, il eſt vrai, mais il me reſte encore des paſſions, une nature extrémement gâtée, une grande pente au vice, fortifiée par de longues habitudes. *Perimus*, helas, je ſens déja que cette premiére ardeur ſe rallentit, que cette grande volonté, qui ſembloit me rendre invincible, perd tous les jours quelque choſe de ſa ferveur; je ſens revenir cette mortelle foibleſſe, ſi vous ne me ſoûtenez, ô mon Dieu! je ne puis pas vous répondre pour une heure de

ma conſtance. La premiére tentation me va renverſer, je vous échapperai, Seigneur, vous me perdrez infailliblement, ſi vous n'avez ſans ceſſe l'œïl ſur moi, ſi vôtre main m'abandonne un ſeul moment à moi-même. *Domine ſalva nos perimus*, conſervez vôtre ouvrage, ô mon Dieu ! l'ouvrage de vôtre miſericorde infinie ; faittes, car enfin vous le pouvez, faittes que vous aïant ſervi conſtamment ici-bas, je puiſſe vous aimer éternellement au ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXIV.

DE

L'HABITUDE VICIEUSE.

Invenietis asinam alligatam & pullum cum ea, solvite, & adducite mihi.

Vous trouverez une asnèsse liée & son asnon auprés d'elle, déliez-la & me l'amenez.
S. Matt. c. 21.

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas, quand il le voudra ; quiconque pourtant y est engagé en sortiroit, s'il le vouloit bien.

SAINT Bernard dans le troisiéme discours qu'il a fait sur nôtre Evangile, nous apprend que la conversion du pecheur est misterieusement exprimée dans les paroles que je viens de rapporter. Il dit que ces animaux que JESUS-CHRIST fait délier pour être amenez à lui, sont la figure des ames que leurs

mauvaiſes habitudes enchaînent de telle ſorte, qu'elles ne peuvent, ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien, ou plûtôt qu'elles ne peuvent, & ne veulent pas en même tems : *Solutus eſt ad mandatum Domini, qui antea tenebatur, aut non valens, aut non volens benefacere, aut utroque fortius vinculo alligatus nec volens ſcilicet nec valens.*

Ie ne penſe pas qu'on puſt dire ni plus nettement, ni en moins de paroles, tout ce qui regarde la matiere des mauvaiſes habitudes. Il eſt vrai, Meſſieurs, que quand on les a contractées on y croupit ordinairement, & parce qu'on ne peut pas les vaincre, & parce qu'on ne veut pas les combattre ; je veux dire qu'il eſt comme impoſſible d'en ſortir, & qu'il n'eſt pas néanmoins abſolument impoſſible ; que la difficulté eſt ſi grande qu'elle paroît inſurmontable, qu'elle n'eſt pas ſi grande toutefois qu'on ſoit digne, de quelque excuſe, quand on ne la ſurmonte point.

Et c'eſt par cette doctrine que je prétens détruire aujourd'hui deux illuſions & trés-pernicieuſes & trés-communes parmi les mauvais Chrêtiens. La premiére eſt de ceux qui s'engagent dans une habitude vicieuſe, ſous eſperance qu'ils pourront s'en retirer quelque jour. La ſeconde eſt de ceux qui y demeurent, ſous prétexte qu'ils ne peuvent plus s'en retirer. Lors que le demon ſollicite une ame de ſe relâcher & de donner entrée à l'amour du monde, il ne manque pas de lui faire entendre que ce n'eſt que pour un tems, & de lui repréſenter le retour du mal au bien, auſſi aiſé que l'eſt la cheûte du bien dans le mal. Mais lors que Dieu nous preſſe de revenir à lui, le même ennemi de

nôtre salut, tâche de nous persuader que ce retour nous est autant impossible que la cheûte nous a été aisée. Il nous trompe, Chrêtiens Auditeurs, & je veux avec le secours du Saint Esprit vous découvrir aujourd'hui ses artifices. Je vous ferai voir dans le premier poinct, que quiconque s'engage dans une habitude vicieuse, n'en sortira pas quand il le voudra : Et dans le second, que quiconque y est engagé en sortiroit s'il le vouloit bien. Il n'est point si aisé de s'en défaire qu'on se l'imagine, quand on commence à la contracter, & il n'est point si difficile qu'on le veut croire, quand une fois on l'a contractée. Voila tout le sujet de cét entretien. Mon Dieu, je vois le fruit que pourroient faire ces deux veritez si elles étoient bien pénetrées, je sens l'impuissance où je suis de les faire entrer dans l'ame de mes Auditeurs, mais je sai que vous pouvez tout, & que vous ne refusez rien à MARIE, c'est-pourquoi je me sers de son intercession auprés de vous, & auprés d'elle des priéres de l'Eglise. *Ave Maria.*

On ne sauroit dire combien il est mal-aisé de réformer la nature, lors que mal-heureusement elle se trouve defectueuse. Ceux qui sont nez avec de méchantes inclinations, & qui s'appliquent à les corriger, peuvent dire combien cette étude demande de vigilance, & le peu de progrés qu'ils font avec tous leurs soins & tous leurs efforts. Si quelcun est lent de son naturel, quelque biais qu'on prenne pour le réveiller, on aura bien de la peine à le rendre agissant & laborieux. Un esprit vif ne peut être retenu ni facilement, ni long tems dans les bornes d'une moderation parfaitte, il faut un

miracle & un grand miracle pour adoucir un cœur qui a de la pente à la colere, ou pour inspirer l'amour de la mortification à une ame molle & qui aime naturellement le plaisir. Cela est si difficile, que la grace elle-même toute-puissante qu'elle est, n'ose, ce semble, esperer d'en venir à bout. C'est-pourquoi, au lieu d'entreprendre de changer nos passions naturelles, elle est comme obligée de les suivre,& de leur chercher des objets à quoi elles puissent s'attacher innocemment. Par exemple, à un homme emporté elle inspirera des sentimens de penitence, c'est-à-dire d'aigreur & de vengeance contre lui-même, elle portera un avare à faire amas de richesses pour l'autre vie, un ambitieux à marcher sur les pas des plus-grands Saints, un cœur amoureux & susceptible des plus-tendres passions à aimer celui qui mérite d'être aimé sur toutes choses, & qui répond si fidellement & si généreusement à nôtre amour.

Cela supposé, Messieurs, pour vous faire comprendre combien il vous sera mal-aisé de vous défaire d'un vice quel qu'il puisse être, lors que l'habitude s'en sera formée en vous, il suffit de vous dire, que l'habitude est une seconde nature, une nature ajoûtée, ainsi que parle saint Augustin, & comme entée sur nos inclinations : *Secundam & quasi affabricatam naturam.* De sorte que si vous vous accoûtumez à la vanité, au luxe, à la médisance, au jeu, à la volupté, à une vie oisive & mondaine, il vous sera aussi difficile en peu de tems de vous réformer, qu'il est difficile de gagner un humeur sombre, & d'adoucir un esprit rude & brutal.

Bien davantage, je dis, que l'accoûtumance est encore plus forte que la nature, puis qu'elle peut la domter, qu'elle peut la plier, pour ainsi dire, toute inflexible qu'elle est, ainsi nous voïons, que les corps les plus-foibles s'endurcissent peu-à-peu aux plus-grands travaux, que les plus-timides apprennent à mépriser les perils à force d'y être exposez, & qu'usant souvent des poisons les plus-mortels, on s'en fait enfin une nourriture. Et ceci détruit la vaine présomption de ceux qui se sentant un bon fond, ou aïant eû une éducation avantageuse, croïent qu'ils pourront résister à la malignité de la mauvaise habitude, & trouver dans les premiéres impressions un secours pour revenir quand il leur plaira à une meilleure vie; mais helas qu'il faut peu de tems au vice pour détruire ces avantages si foibles, que nous avons apporté au monde, ou que nous devons au zele de ceux qui ont pris soin de nos premiéres années. On ne reconnoît plus une personne aprés six mois d'une vie un peu dereglée, & elle ne se reconnoît plus elle-même. Il me semble voir le pauvre Samson qui s'endort dans le sein de Dalila, & qui se laisse lier sur la confiance qu'il a en sa force naturelle, mais le mal-heureux ne fait pas réflexion que toute cette force est en ses cheveux, qui est la chose du monde la plus-mince & la plus-aisée à couper, & que la perfide ne manquera pas de le tondre pour l'affoiblir.

Que si l'habitude est si puissante, lors même qu'elle a la nature à combattre, que sera-ce, Chrêtiens Auditeurs, lors qu'elle se joindra à elle, lors que leurs forces seront unies, lors qu'on se sera

accoûtumé à faire des choses à quoi on est déja porté par son inclination ? Vous aimez naturellement le plaisir du goût, & ceci peut être appliqué à tous les autres plaisirs ; vous ne pouvez vous en abstenir non pas même dans les tems destinez au jeûne & à la penitence, dans ces tems où l'Eglise, où la bienséance-même exigeoit de vous plus de mortification, lors que par un bon usage des choses qui flattent vos sens, vous aurez ajoûté à ce penchant qui vous attire, le poids de la mauvaise habitude, comment est-ce que vous pourrez résister ? Quand on obéït à la passion, dit Saint Augustin, il se forme bien-tôt une habitude, & cette habitude si vous lui laissez prendre pié, se changera en nécessité. *Dum servitur libidini, facta est consuetudo ; cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* On raconte d'une Reine des Assiriens, de laquelle il est même fait mention dans l'Ecriture, qu'aïant obtenu de son mari qu'il lui fust permis de regner en sa place seulement un jour, elle commença à exercer son autorité souveraine par lui faire ôter le Diadéme Roïal, comme si elle n'eust songé qu'à se divertir, puis voïant qu'il ne s'en défendoit pas, elle le dépoüilla de toutes les marques de la Roïauté, elle lui fit demander jusqu'à son épée, enfin elle lui fit trancher la teste, & lui ravit ainsi avec la vie une Couronne qu'il avoit crû pouvoir réprendre aprés vint-quatre heures de servitude.

Voila justement ce qui arrive presque à tous ceux qui accordent quelque chose à la passion, sous prétexte que ce n'est que pour un tems, & que la raison & la vertu reprendront bien-tôt leurs pre-

miers droits. On continuë de faire par force ce qu'on a d'abor commencé par plaisir & par complaisance. C'est ainsi que ce Religieux, dont il est parlé dans Saint Dorotée, aïant dérobé quelque tems par la pure nécessité où il etoit de manger, ne laissa pas de le faire encore lors qu'il n'y eût plus de nécessité, & que ces larcins lui étant devenus entiérement superflus, le pain se gâtoit, & pourrissoit dans la paillasse de son lit. C'est ainsi qu'on voit quelquefois des vieillars, en qui l'âge a presque éteint jusqu'au sentiment de la volupté, être entraînez comme malgré eux à des actions honteuses, sans que ni l'amour de leur réputation, ni la crainte de la mort qu'ils attendent à chaque moment, soit capable de les retenir.

Pleust-à-Dieu, Chrêtiens Auditeurs, qu'il y eust moins d'exemples de cette invincible nécessité, & qu'on n'entendit pas tous les jours ceux qui s'en sont rendus esclaves, gemir vainement dans leurs chaînes, & rendre inutiles des lumiéres, des inspirations, des désirs de faire le bien capables de santifier plusieurs ames, à qui il resteroit encore quelque liberté. Ah pauvre homme, que je vous plains, que je vous trouve digne de compassion. Au commencement que vous vous addonnâtes à la débauche, au jeu, à la médisance, à la colere, la débauche vous paroissoit un vice conforme & comme bienseant à vôtre âge, le jeu une occupation honneste, la médisance un entretien nécessaire, la colere une passion raisonnable, veû les sujets qu'on a tous les jours de se mettre en mauvaise humeur. Mais aujourd'hui ce n'est pas la même chose, vôtre raison meurie par l'âge, vôtre consience éclai-

rée de mille lumiéres ſurnaturelles, vous repréſente toutes ces choſes comme des défauts, comme des vices honteux, injuſtes, pernicieux, deteſtables, & néanmoins vous ne laiſſerez pas d'y tomber. *Vides quàm malè facies*, dit Saint Auguſtin, *quàm deteſtabiliter, quàm infeliciter, & tamen facies.*

Vous ſavez que de boire juſqu'à perdre la raiſon, c'eſt une brutalité, dont un honnête homme doit rougir pour tous ceux qui s'y abandonnent, vous en rougiſſez vous-même lors que vous étes raiſonnable, & cependant vous vous enïvrerez à la premiére occaſion. Vous étes convaincu que vous hazardez vôtre bien à joüër, qu'outre l'argent, vous y perdez vôtre tems, vôtre ame, le paradis, vous vous reprochez en cela vôtre foibleſſe, vous voudriez bien vous en corriger, vous avez demandé conſeil pour cela, vous avez tenté quelques moïens, & vous n'avez rien avancé; *Feciſti heri, facturus es hodie.* Vous jurâtes hier le Nom de Dieu, vous en étes au deſeſpoir, vous vous en étes confeſſé aujourd'hui, vous en avez pleuré amerement, vous ne pouvez comprendre comment vous avez pû conſentir à un crime que vous deteſtez ce vous ſemble de tout vôtre cœur, & nonobſtant tout cela vous jurerez aujourd'hui même, vous le ferez encore demain, vous vous en accuſerez cent fois, & toûjours avec larmes, mais toûjours inutilement.

La choſe va quelquefois encore plus-loin. Les néceſſitez naturelles ne nous attirent ordinairement qu'aux choſes qui ſont agréables; quelque beſoin qu'on ait de prendre de la nourriture, on ne

se sent pressé de le faire, qu'autant de tems qu'on y trouve quelque plaisir ; du moment qu'on a pris du dégoût pour les viandes, on ne sent plus la nécessité qu'on a de manger. L'ardeur de la soif a autrefois forcé des soldats à boire leur propre sang mêlé à la bouë d'un ruisseau, mais ce béevage affreux leur étoit alors une boisson trés-delicieuse. L'habitude produit une nécessité plus forte & plus-invincible que tout cela. Elle nous contraint de pecher lors même que nous n'avons plus de plaisir à le faire. Saint Jean Crisostôme a eû raison de la comparer à un vieux tiran dont la domination injuste est encore extrémement cruelle, qui ne se contente pas d'imposer de grands tributs, mais qui les exige d'une maniere dure & impitoïable, qui ne veut pas seulement être servi, mais qui demande des services honteux & penibles. Si je vous disois, Chrêtiens Auditeurs, que si vous ne vous hâtez de changer de vie, vos mauvaises habitudes se fortifieront de telle sorte que vous ne pourrez vous empécher d'offencer Dieu, autant de tems que le peché aura pour vous quelque douceur, il me semble que ce seroit assez pour vous faire desirer une prompte conversion, mais je passe encore plus-loin, il viendra peut-être un tems que le mal se présentera à vous sans aucuns charmes, que vous en aurez du dégoût, que vous y trouverez même de l'amertume, & cependant vous serez comme contraint de le faire. Ie ne sai comment il arrive, mais je sai pourtant que cela arrive, que l'attrait qui nous a portez au crime venant à manquer, on aime encore le crime, où l'on ne trouve plus rien qui ne rebutte. Il semble que c'est un effet de la justice

de Dieu, qui nous aveugle pour nous châtier, & qui permet que nous faſſions long-tems avec peine & malgré nous, ce que nous avons fait quelque tems malgré-lui avec plaiſir.

Ie ſai que ceci paroîtra incroïable à ceux qui ne l'ont pas experimenté, mais je les conjure au nom de Dieu de ne s'en fier pas à leur jugement, d'en croire ceux que l'expérience a inſtruits, & qui, pour ainſi dire, voïent toûs les jours, qui touchent les liens dont la mauvaiſe habitude tient ſes eſclaves enchaînez. Certainement on ne ſauroit rejetter ſur ce ſujet le témoignage de ſaint Auguſtin qui l'avoit lui-méme expérimenté; il étoit encore jeune, lors que Dieu commenca à lui découvrir le peril, où il étoit, & à lui inſpirer le deſir d'une vie plus reglée. Quel pecheur a jamais reccû de plus-grandes graces, & qu'elle ſeroit nôtre préſomption, ſi nous engageant au peché avec tant de connoiſſance, nous eſperions d'en avoir d'auſſi-fortes pour nous aider à en ſortir, cependant toutes ces graces furent inutiles durant pluſieurs années, non-ſeulement il ſe défendit contre les exortations, & les larmes de ſa mere, contre le zele & l'éloquence des plus ſavans Prélats, des plus-grands Saints de ſon ſiécle, mais il ſe réſiſta long-tems lui-même à lui-même, perſuadé, convaincu de la verité rempli d'admiration pour la vie des perſonnes vertueuſes, & d'amour-même pour la vertu, il ſe jette encore dans les plaiſirs qu'il a ſi ſouvent deteſtez, il ſe plonge dans des crimes, où il ne trouve plus de plaiſir, où il trouve même mille douleurs, *dum irruebam in voluptates*, ce ſont ces paroles, *irruebam in dolores.*

Mais

Mais comment seroit-il facile à l'homme de sortir d'une habitude de plusieurs années. Si JESUS-CHRIST lui-même a fait entendre, qu'il lui étoit mal-aisé de l'en retirer aprés quelques jours. Tous les Peres conviennent que ce fut pour marquer cette difficulté extréme que voulant ressusciter le Lazare, qui réprésentoit l'état d'un pecheur, qui a vieilli dans le crime, il pleura, il fremit, il éleva la voix, & donna toutes les marques d'une action qui demandoit un effort & un pouvoir extraordinaire. *Difficultatem quandam ostendit ibi, infremuit spiritu, ostendit multo clamore objurgationis opus esse ad eos, qui consuetudine duruerunt.* C'est saint Augustin. Cependant, Messieurs, nous avons si peu profité de cette leçon, que je ne sai si de toutes les personnes, ou qui se jettent dans une vie mondaine, ou qui y perseverent avec quelque connoissance du peril où elles sont, je ne sai, dis-je, s'il y en a une seule qui ne fasse des projets de retraite & d'amandement pour l'avenir, & qui ne comtent là-dessus, comme s'ils étoient tout-à-fait maîtres de leur volonté, ou des secours qui leur seront nécessaires pour la fléchir.

Mais quoi, Ame Chrêtienne, vous avez déja une si grande pente à la vanité, à la paresse, au plaisir, à la colere, à l'intemperance, à l'ambition, que vous n'y pouvez résister, & quand toutes ces passions se seront établies & fortifiées en vôtre cœur par plusieurs années de déreglement vous esperez de les pouvoir vaincre? Aujourd'hui que Dieu vous touche, qu'il vous presse, qu'il vous offre sa grace, vous n'avez pas la force de lui obéir, & vous croïez que vous serez plus-fort

aprés dix ou vingt années de foiblesse & de continuëlles recheûtes ? Et moi je crois au contraire, & c'est sur la parole de Dieu, que je le crois, que si présentement vous vous accoûtumez à mal faire, on blanchira plûtôt un More, qu'on ne vous fera pratiquer le bien. *Si potest Æthiops mutare pellem suam, & Pardus varietates suas, & vos poteritis benè facere cum didisceritis malè.* Vous vous promettez une vieïllesse toute differente de cette jeunesse vaine, oisive, vicieuse, & moi je vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices, & qu'il aumentera encore les anciens.

Vous vous rendez aujourd'hui à la volupté, qui vous poursuit, elle vous fuïra pour lors, & vous courrez aprés elle. La beauté vous corrompt, & vous embrasserez alors des cadavres, vous pechez à cette heure par interest, & pour plaire aux hommes, un jour viendra que les hommes-mêmes vous condanneront, & vous ne laisserez pas de pecher. Aprés avoir aimé les ajustemens, pour vous rendre agreable au monde, vous continuërez à les aimer, lors qu'ils vous rendront ridicule, vous vous laissez tenter présentement au premier qui vous invite à boire ou à joüër, vous tenterez alors les autres, vous deviendrez un corrupteur de la jeunesse, & vous irez par tout cherchant des gens qui veuïllent vous tenir compagnie dans vos débauches. Enfin Chrétiens, si je vous disois ce que vous médirez encore en mourant, que même au lit de la mort vous blasphemerez, vous ferez l'amour, vous songerez à la vanité & à la vengeance, je ne vous dirai rien qui ne soit arrivé à bien des gens, qui s'étoient long-tems flattez des

mêmes esperances, qui entretient aujourd'hui vôtre lâcheté, mais non je me contente de vous annoncer que vous mourrez dans les mêmes habitudes, où vous vivez presentement. C'est-à-dire qu'à la derniere Confession que vous ferez, vous vous accuserez encore de cette même foiblesse, de ce même peché que vous ne voulez pas quitter sitôt, que vous y tomberez deux jours avant vôtre derniére maladie, que vous mourrez avant que d'avoir la consolation d'avoir passé quinze jours, ou un mois de tems sans y retomber, & avant que d'avoir jamais exécuté le propos, que vous reïterez pourtant châque fois que vous vous confessez.

Que pensez-vous de cette mort, Chrêtiens Auditeurs? pour moi je vous avoûë que je n'y saurois penser sans fremir. Mourir dans une méchante habitude, mourir avant que de s'être corrigé, avant que d'avoir changé de vie, mourir avare, vain, ambitieux, intemperant, voluptueux, colere, vindicatif, quoi-que ce soit aprés s'être Confessé, & reçeû tous les Sacremens de l'Eglise. O mon Dieu ne permettez pas que je meure d'une telle mort! Savez-vous à quoi c'est que je compare ce genre de mort? Ie le compare à celle de ce mal-heureux homme, dont la fin tragique arriva du tems de saint Pierre de Damien qui la raconte en une lettre au Pape Alexandre. Cét homme étant allé dans une forêts avec un autre pour couper un arbre, au premier coup de coignée qu'il donna, il sortit du tronc un serpent d'une grosseur & d'une longueur énorme, comme ce monstre venoit à lui pour le devorer, de deux testes qu'il

avoit, il lui en abbattit une, mais sa hache lui étant en même-tems échappée des mains il demeura en proïe à la vengeance du serpent, qui l'aïant saisi par le milieu du corps, l'entraîna dans son trou malgré ses cris & sa vaine résistance; il demanda en vain du secours à son compagnon, il le supplia d'une maniére pitoïable de venir du moins lui donner sa hache, mais il le supplia inutilement, il fallut suivre le Dragon, & essuïer toute sa rage. La nouvelle de ce funeste accident remplit tout le monde de fraïeur & de tristesse, le Saint sur tout, dit de lui-même qu'il ne pouvoit retenir ses larmes, toutes les fois qu'il se répresentoit cét homme infortuné au fond d'une caverne & au pouvoir de cét horrible ennemi. Quoi-qu'on ne seust que penser des derniéres circonstances de sa mort, & qu'on ignorast s'il avoit été étranglé par ce monstre, ou empoisonné de son venin, ou mangé tout vif, ou étouffé par ces terribles étreintes. Voila Chrêtiens Auditeurs, ce que je pense d'une ame qui meurt dans une méchante habitude. Ie ne sai si la derniére contrition qu'elle a eûë a été sincere, si elle a formé en mourant un propos plus-efficace que tous les autres précedens qui n'avoient encore jamais rien produit. Ie ne sai si aprés avoir receû l'absolution le demon ne lui aura point présenté encore une fois les objets, où elle avoit tant d'attache, & si dans la foiblesse où elle s'est trouvée, elle aura fait plus de résistence, qu'elle n'avoit coûtume d'en faire en plaine santé. Ie sai que plusieurs ont peri de la sorte aprés avoir receû l'Extrême-Onction. Ce qui est certain, c'est qu'elle a expiré entre les mains d'un horrible monstre, Dieu

ſait quel traittement elle en a receû, mais il n'y a que trop d'apparence qu'elle en a été traittée cruellement.

Prévenons ce mal-heur, Chrêtienne Compagnie, & ne faiſons point, s'il eſt poſſible, une mort douteuſe, hâtons d'arracher de nôtre cœur des habitudes qui nous accompagneroient autrement juſqu'au dernier moment de la vie, qui apparemment nous rendroient ce moment funeſte. Mais ſi ces habitudes ſont déja formées, eſt-il encore en nôtre pouvoir de les détruire? Oüi, Meſſieurs, cela eſt encore en nôtre pouvoir, cela eſt difficile à la verité, mais il n'eſt pas abſolument impoſſible. C'eſt ma ſeconde partie.

Saint Bernard au Sermon quatre-vingt-uniéme ſur les Cantiques parlant de la néceſſité qu'impoſe à l'ame l'habitude d'offencer Dieu, dit que c'eſt une neceſſité que la volonté ſe fait à elle-même, une neceſſité libre qui la preſſe, mais qui ne l'excuſe pas. C'eſt une violence qu'elle ſouffre, mais qu'elle veut bien ſouffrir, c'eſt une volonté ſi forte qu'elle exclud toute volonté oppoſée; en un mot c'eſt une impuiſſance qu'on veut, & qu'on aime. *Non ergo parum firmiter vis quod & neceſſariò vis, multum vis quod nolle nequeas, nec multum obluctaris, porrò ubi voluntas & libertas.* Non-ſeulement vous voulez le mal que vous faites, mais vous le voulez fortement, puiſque vous le voulez néceſſairement. Il faut qu'on veüille bien une choſe, quand on ne peut pas ne la point vouloir, or par tout où il y a de la volonté, il y a du choix & par conſequent de la liberté.

Ce raiſonnement, quoi-qu'invincible paroîtra

peut-être obscur à ceux qui ne sont pas accoûtumez aux subtilitez de l'école, mais tout le monde entendra ce que je vais dire. Quelque forte quelque enracinée que soit l'habitude, qui s'est assujetti nôtre cœur, il est certain que nous pechons, quand nous lui obéïssons, par consequent nous pouvons refuser de lui obéïr; puis que tout peché est une action libre & faitte avec déliberation, & qu'agir librement c'est faire une chose qu'on pourroit ne faire pas. Que si toutes les fois, que je me rens à la violence d'une habitude vicieuse, je puis lui résister si je le veux bien, je pourrai lui résister si souvent que je perdrai la coûtume que je m'étois faitte de lui ceder, ce qui n'est autre chose que la détruire elle-même, & l'anéantir entiérement. Bien davantage je puis autant de fois qu'il me plaira pratiquer des actes opposez à ceux, qui ont servi à former cette habitude. On peut jeûner pour réparer les excez qu'on a commis, travailler pour rétablir ce que l'oisiveté avoit gasté, affecter de dire du bien de tout le monde, pour corriger l'inclination à mal parler des autres, & me faire ainsi une habitude contraire, une habitude qui me rende le bien aussi-aisé que le mal m'êtoit nécessaire auparavant, je sçai que cela ne se fait pas toûjours tout-d'un-coup, on évite d'abor les occasions, où l'on sait qu'on tombe ordinairement, on se prépare à celles qu'on ne peut pas éviter, on prend des précautions, on se tient en garde, on s'arme de bonnes pensées, on se fait violence en des rencontres qu'on a préveûs & partie en fuiant, partie en combattant avec avantage, on s'épargne bien des recheûtes, on

donne loisir à la grace de s'établir, on se sent revenir les forces, & le courage, on ne desespere plus de la victoire, on conçoit une forte volonté de la ramporter toute entiére; cette volonté forte & sincere vient à bout de tout, & ce n'est que par ce qu'elle nous manque que la mauvaise habitude est si difficile à surmonter.

Oüi une bonne volonté est toute-puissante, il n'est rien dont elle ne vienne à bout. En effet, que ne fait-on pas quand on le veut bien, on plie le fer, on fond le bronze, on fait des figures de marbre aussi-fines & aussi-tendres que si le marbre étoit mol lui-même, & qu'il ne fit nulle résistence à la main du statuaire. Nous en voïons tous les jours, dit saint Augustin, qui aïant quitté de trés-méchantes habitudes, vivent mieux que ceux qui les ont corrigez dans leurs desordres, & qui s'en sont scandalisez. Magdeleine ressuscita plus-parfaittement de sa vie dereglée, que Lazare son frere ne ressuscita du tombeau où il étoit à demi-pourri. Nous en voïons plusieurs, dit ce Pere, nous en connoissons plusieurs, qui ont imité cette grande Sainte, *videmus multos, novimus multos.* Il pouvoit se proposer lui-même pour exemple, il suffisoit pour établir cette doctrine & pour confondre nôtre lâcheté; car enfin il amollit cette volonté de fer comme il l'appelle, qui paroissoit si dure & si inflexible, non-seulement il se reduisit à pecher plus rarement, mais à ne pecher jamais plus, non pas même legerement avec déliberation. Non-seulement il gagna cela sur soi peu-à-peu & à force de patiance, mais il emporta tout-d'un-coup dés qu'il eut resolu de chasser la volupté, elle

fut bannie pour toûjours, il n'y eût plus de retour pour elle, il n'étoit pas lié d'une seule chaîne, l'ambition, l'orgueïl, l'avarice regnoient dans son ame, aussi-bien que l'inconstance, un même jour le delivra de tous ces tirans. Mais de quelle maniére fut-il affranchi, & combien parfaitte fut la liberté qu'il se procura. Il fait vœu de chasteté lui qui ne pouvoit se résoudre à la contrainte du mariage; il n'avoit pû jusqu'alors se passer des plaisirs les plus criminels, il se fait des crimes des plus-innocens, il voudroit pouvoir perdre le goût des viandes, il craint d'être attiré à l'Eglise par la douceur du chant, il reproche à ses yeux jusqu'au plaisir que leur cause la lumiére. Lui qui pour aquerir du bien venoit de risquer sa vie dans l'université de Milan, leve l'étendart de la pauvreté volontaire qui n'avoit point encore eû d'exemple en Affrique. Le plus vain de tous les hommes accepte la qualité de Prêtre malgré lui, & pleure amerement la nécessité, où il est d'obéir en cela à celui qui a le pouvoir de lui commander; la gloire étoit une de ses plus grandes passions; il se Confesse à tout l'univers, à tous les siécles avenir, & fait un livre pour rendre immortelle la memoire de ses plus honteux déreglemens.

Que ne peut point nôtre volonté, Messieurs, lors que soûtenuë de la grace, il lui plaît de se tourner à un objet & de l'embrasser tout de bon? Quels obstacles? Quelles si fortes chaînes peuvent arrêter une personne qui a une veritable envie d'aller à Dieu? Quelles difficultez n'est-elle point capable de surmonter? Qu'y a-t-il de si grand, de si penible dans les conseils les plus-rélevez! qu'on

fait les Saints les plus-illustres, les plus-magnanimes que je n'entreprenne aujourd'hui, dont aujourd'hui-même je ne vienne à bout si je le veux.

Pourquoi prenons-nous plaisir à nous tromper nous mêmes, & à couvrir de vains prétextes la foiblesse & le peu de sincerité de nos bons desirs. Ie voudrois bien me corriger, disons-nous, si je le pouvois, je voudrois bien devenir meilleur, je ferai pour cela ce que je pourrai, & moi je vous dis que si vous faisiez seulement la dixiéme partie de ce que vous pouvez en cela, la chose seroit faite en moins de vint-quatre heures. Ie ne saurois me vaincre dans l'occasion si je suis emporté malgré-moi, je fais ce que je ne voudrois pas faire. Mon Dieu, osons-nous bien dire cela en vôtre présence. Vous ne pouvez pas vous passer de ce plaisir, & vous vous en passeriez si facilement, s'il y avoit un témoin, si une affaire de consequence vous appelloit ailleurs, si vous étiez asseûré d'avoir une fiévre ardente au rétour de cette assemblée, de ce rendez-vous, vous ne songeriez pas seulement à y aller. Si la personne du monde que vous aimez davantage, vous prioit de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour Dieu, si vous étiez certain qu'en vous abstenant ou de boire, ou de jurer, ou de médire, ou de vous vanger, vous qui n'étes qu'un simple Gentil-homme, vous deviendriez Pair du Roïaume avec cent mille livres de rente, trouveriez-vous quelcune de ces choses impossibles?

Savez-vous bien quel est le vrai sens de ces paroles, que nous avons si souvent en bouche, je voudrois bien servir Dieu si je le pouvois. Cela veut dire, que je voudrois qu'on peust servir Dieu,

contenter les hommes & se satisfaire en même tems. Je voudrois être dévot, c'est-à-dire, je voudrois trouver autant de facilité, autant de plaisir à jeûner, à prier, à lire des livres de pieté, que j'en trouve au jeu & au téatre. Ie voudrois être Saint, si cela se pouvoit faire sans peine, sans soin, sans contrainte, je voudrois que ce fust la mode d'être vétu simplement, que le monde laissast vivre châcun à sa fantaisie, qu'on cassast toutes les assemblées, qu'on ne me donnast plus de sujet de me mettre en mauvaise humeur, je voudrois pouvoir regarder, entendre toutes choses, prendre toutes sortes de libertez sans être touché de rien, ou du moins être forcé à pratiquer tout le bien que je connois, sans qu'il fust en mon pouvoir de m'en défendre ; Quelles chimeres, & pouvons nous dire que c'est serieusement que nous formons semblables soûaits ? Oserons-nous bien produire cette foible excuse à la mort, lors que nôtre Iuge nous reprochera nôtre négligence, j'aurois bien voulu si j'avois peû ? Que dittes-vous si vous aviez peû, & qu'y avoit-il donc d'impossible en la pratique de la pieté la plus-parfaitte ? Est-ce qu'il n'y a jamais eû ni Saint, ni Sainte de vôtre état, de vôtre temperament ? Cét homme qui étoit plongé en toutes sortes de vices, s'en est entiérement retiré, cette femme qui étoit possedée, pour ainsi dire, de sept demons, dont vous avez tant blâmé la légereté & la mauvaise conduitte, cette femme, dis-je, a changé à vos yeux en six mois de tems, elle n'a rien laissé à réformer, elle est devenuë un modelle de toute

vertu, & vous n'avez peû vous défaire d'un ſeul vice auquel vous aviez de l'attache, une Prédication a fondu ce cœur de bronze, une parole a ouvert, a briſé ce rocher, a tranſporté cette montagne, & vous aprés tant d'inſtructions, tant de lumiéres, tant de graces, vous étes demeuré endurci & immobile, & vous prétendez que vous n'avez peû faire autrement, vous auriez bien voulu vous corriger, & moi j'aurois bien voulu auſſi vous ſauver, & vous ſavez aſſez ce que j'ai fait pour cela, mais comment eſt-ce que le ciel qui ne peut admettre un ſeul peché, pourroit ſouffrir une mauvaiſe habitude, c'eſt-à-dire un amas & une ſource de pechez.

Oh, Chrêtienne Compagnie, qu'une ame qui a une veritable envie de ſe convertir, parle bien d'une autre maniere. *Domine*, dit-elle avec Saint Paul, *quid me vis facere*: Seigneur que voulez-vous que je faſſe? me voici tout prêt à vous obéïr, & je me ſens des forces pour toutes choſes, pourrez-vous bien avaler le calice que le monde vous prépare, & comme il me l'a préparé à moi-même, ſouffrir les perſecutions, les riſées, les jugemens qu'on fera de vous. *Poſſumus.* Et pourquoi ne le pourrions-nous pas, puis que tant d'autres l'ont peû avec vôtre grace? Mais ce n'eſt rien que de commencer, il faut perſeverer juſqu'au bout; c'eſt auſſi ce que je prétens, Seigneur, de vous aimer & de vous ſervir juſqu'à la mort, & qui-eſt-ce qui pourra me détacher de vous, ſi une fois je ſuis à vous: *Quis non ſeparabit à charitate Chriſti.* Oüis Seigneur, je veux être à vous, je veux arracher ce,

habitudes, que je n'ai que trop nourries, & je le ferai quoi-qu'il m'en coûte, deûsse-je mourir à la peine. Ie tenterai du moins ce que tant d'autres ont si heureusement accompli, je verrai si la chose est effectivement impossible, & je ne le croirai qu'aprés que j'aurai mis toutes sortes de moïens en usage pour réüssir. Ie sai que j'aurai des combats à rendre & des obstacles à vaincre, mais je suis resolu à tout, je ne prétens ménager ni parens, ni amis, ni bien, ni honneur, ni santé, ni vie, je tiens pour ennemi quiconque s'oppose à mon dessein, & je ne reconnois desormais ni bien, ni mal sur la terre, que ce qui peut ou me nuire ou m'aider à servir Dieu. Messieurs, quand on veut le bien de cette maniére, on ne trouve plus ni impuissance, ni foiblesse en soi, on ne trouve plus de difficulté dans les choses même difficiles, les vices, les méchantes inclinations, les plus-anciennes habitudes, le monde, le demon tout fuït, tout disparoît devant une ame ainsi resoluë, elle cherche par tout les obstacles qu'on lui avoit figurez, les ennemis dont on l'avoit menacée, & elle trouve tous les chemins unis, & tous les passages libres. C'est alors qu'elle s'écrie avec le Prophete. *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis.* Eh Seigneur, où sont donc ces monstres, & ces geans qui devoient s'opposer à nos saints desirs, dont on nous faisoit tant de peur. Ah que j'aurois été mal-heureux, si je m'étois laissé effraïer par ces fantômes, si je ne m'étois plus confié en vôtre grace, que je je ne me défiois de mes propres forces. Oh quel bon-heur pour moi de m'être engagé dans une rou-

te ſi large & ſi belle, qui me conduira ſi doucement & ſi ſeûrement au terme où j'aſpire, qui eſt la felicité éternelle, que je vous ſoûaite, Au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit.

Fin du troiſiéme Volume.

Fautes à corriger.

PAge 42. pouvoit, liſez pourroit, lig. 4.
pag. 55. de ſes, liſez de les, lign. 2.
p. 76. goûterai-je, liſez goutai-je, lig. 20.
p. 84. s'allarmer, liſez s'allumer, lig. 7.
p. 88. ne trompe, liſez ne me trompe, lig. 12.
p. 109. & ainſi, liſez & ici, lig. 17.
p. 150. il a de, liſez il a tant de, lig. 28.
p. 174. bâtir des, liſez de, lig. 29.
p. 174. achetter des, liſez de, lig. 31.
p. 195. compagnie, liſez campagnes, lig. 8.
p. 202. ſterile, qui, liſez ſterile qu'elle ne peut être bonne à rien, qui, lig. 6.
p. 251. qu'il vous, liſez qui vous, lig. 2.
p. 270. depoſer, liſez d'expoſer, lig. 2.
p. 287. inconſtances, liſez circonſtances, lig. 15.
p. 321. reſerve, liſez reſource, lig. 20.
p. 324. ſi voulez, liſez ſi vous voulez, lig. 14.
p. 430. les plus, liſez leurs plus, lig. 7.
p. 448. donner des, liſez donner de, lig. 30,
p. 531. ſouffert, liſez ſoufferte, lig. 1.
p. 531. vous vous, liſez vous ne vous, lig. [illegible]

Veni et vide